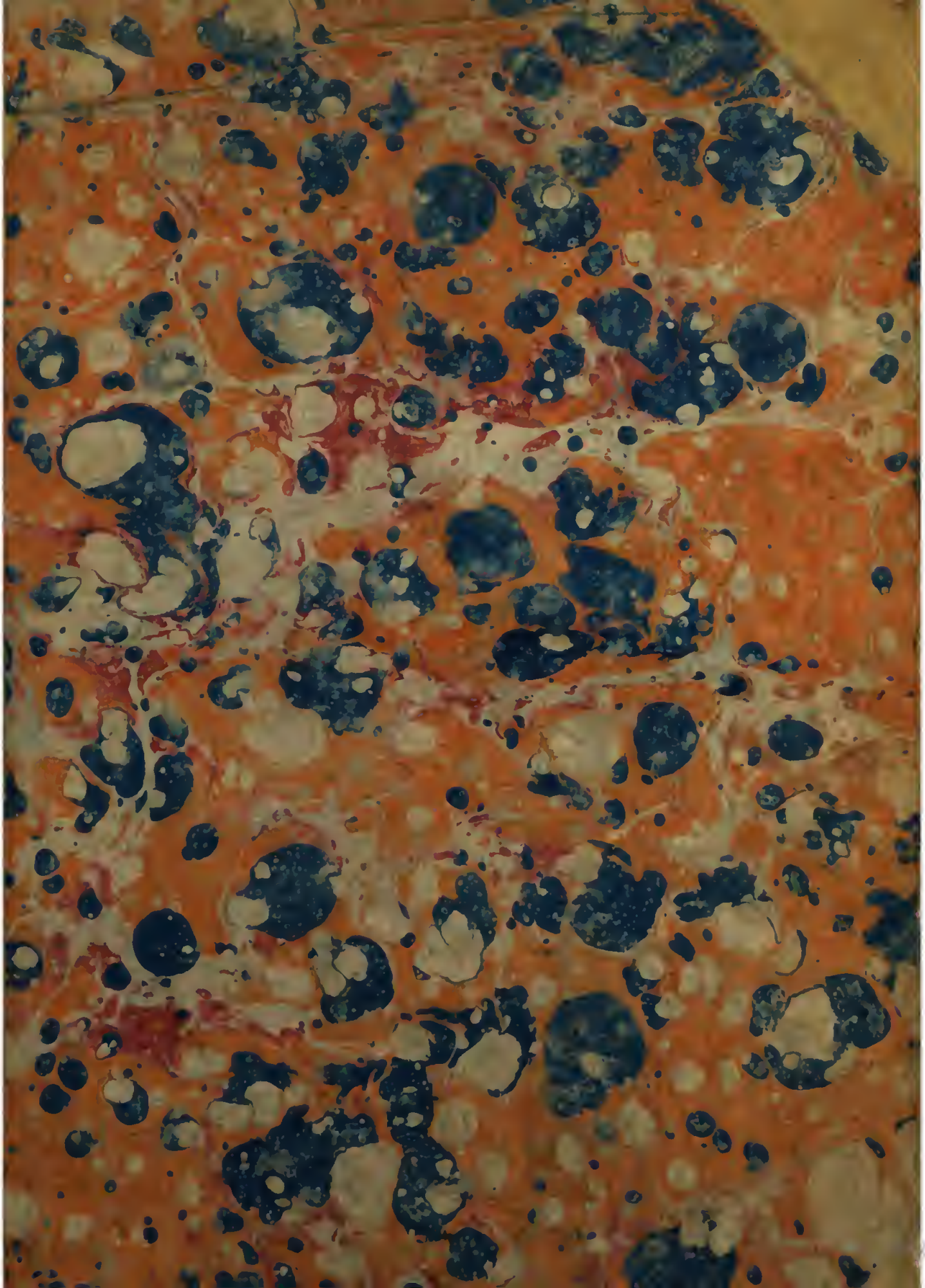

006

7. 2. 117

7 I. 2 117

Digitized by Google

DÉFENSE

DE LA

CHRONOLOGIE

CONTRE LE

SYSTÈME CHRONOLOGIQUE

DE M. NEWTON.

Digitized by Google

DÉFENSE
DE LA
CHRONOLOGIE
FONDÉE SUR LES MONUMENS
de l'HISTOIRE ANCIENNE,
CONTRE LE
SYSTÊME CHRONOLOGIQUE
DE M. NEWTON,

Par M. FRÉRET, Pensionnaire & Secrétaire perpétuel de l'Académie Royale des Belles-Lettres,

Publiée depuis la mort de l'Auteur, pour servir de suite *aux Mémoires de cette Académie.*

A PARIS,
Chez DURAND, rue du Foin, au Griffon.

M. DCC. LVIII.
AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE.

Digitized by Google

PRÉFACE DE L'ÉDITEUR.

JE dois rendre compte aux gens de Lettres des motifs qui me déterminent à publier aujourd'hui cet Ouvrage, achevé par M. Fréret, près de vingt ans avant ſa mort. C'eſt un des objets que je me propoſe dans cette Introduction. Je la diviſe en deux Parties. Dans la *premiere*, j'expoſerai quelques faits qui ont occaſionné la compoſition de ce manuſcrit, & dont le détail me paroît un préliminaire eſſentiel, ſoit à l'intelligence du Traité même, ſoit à l'apologie de l'Auteur. Aux raiſons qui le lui firent entreprendre dès l'année 1729, j'ajoûterai celles qui me ſemblent en avoir retardé l'édition juſqu'à préſent. Dans la *ſeconde Partie*, je développerai, du moins autant qu'il me ſera poſſible, le plan de M. Fréret, ſes vûes, ſa méthode, les différens objets qu'il embraſſe dans le cours de ſes recherches, & les réſultats généraux des principes qu'il établit.

PREMIERE PARTIE.

Précis des Faits qui ont donné naiſſance à ce Traité.

MONSIEUR Newton étoit depuis long-temps en poſſeſſion de toute ſa renommée. Créateur d'une Géométrie nouvelle, il avoit fixé ſur lui les regards de I.

l'Europe ſavante. Sa Phyſique céleſte, ſa théorie de la lumiere & des couleurs avoient enrichi de précieuſes vérités le tréſor des connoiſſances humaines. Si tous ceux qui pouvoient l'entendre n'adoptoient pas ſes hypothèſes, tous étoient à l'envi ſes admirateurs; & les ſuffrages unanimes lui déféroient une place entre ces génies privilégiés, que la Providence donne à l'Univers, pour rappeller les hommes au reſpect qu'ils ſe doivent, en leur démontrant la nobleſſe & la dignité de leur ame. Exemple à jamais mémorable d'un bonheur ſoûtenu; puiſqu'en illuſtrant ſa Patrie par de ſublimes ſpéculations, il eut encore l'avantage de la ſervir par l'application de ſes calculs à des objets moins relevés, mais d'une utilité ſenſible. Et de cet uſage qu'il fit de ſes talens ſupérieurs réſulta l'intérêt vif & général que l'Angleterre, par reconnoiſſance pour les travaux du citoyen, prit conſtamment aux ſuccès du Philoſophe. Sa gloire devint une portion de la gloire nationale. En réfléchiſſant ſur ce qu'il avoit fait, ſur la profondeur des abîmes où la trace de ſes pas marquoit en traits de lumiere des routes inconnues juſqu'à lui, on avoit peine à concevoir que la vie la plus longue, que l'eſprit le plus actif euſſent pu ſuffir à de telles entrepriſes exécutées par un ſeul homme, & dont une ſeule étoit capable d'occuper & d'immortaliſer ſon Auteur.

Cependant on ne connoiſſoit pas toutes celles de M. Newton, parce que ſes amuſemens n'étoient pas connus. Quoiqu'on les préſumât ſérieux, & qu'on ſçût en général que les génies de cette trempe ne ſe repoſent qu'en changeant de travail, on ne ſoupçonnoit pas que le délaſſement de ſes méditations philoſophiques étoit une étude réfléchie de ce que la ſcience des temps offre de plus épineux & de plus compliqué.

Depuis quelques années il étoit auteur d'un Ouvrage chronologique qu'il ne ſongeoit point à publier. Ce fruit de ſon loiſir n'avoit que peu de confidens. Mais à

la tête de cette liſte choiſie ſe trouvoit la Princeſſe de Galles, digne en effet de cette diſtinction, puiſqu'elle ſe félicitoit d'avoir Newton pour contemporain. Dès qu'elle eut appris qu'il aimoit la Chronologie au point de s'en occuper, perſuadée que cet eſprit juſte & ſolide ne pouvoit s'attacher qu'à des objets utiles, elle voulut connoître au moins les élémens de cette ſcience & s'y former par ſes leçons. Newton lui développa ſes vûes générales. Elle y vit l'empreinte de ce génie inventeur qui caractériſe ſes autres productions, & lui demanda pour elle ſeule un précis de ſon ſyſtême. Elle eut bientôt entre les mains cet abrégé qu'elle reçut comme un gage précieux de l'eſtime d'un grand homme. Mais malgré ſes ſoins, elle ne put le dérober à la curioſité publique, qui rend aux écrivains du premier ordre l'hommage d'épier tout ce qui ſort de leur plume. *La Curioſité*, dit M. de Fontenelle, *uſa de toute ſon adreſſe pour pénétrer juſqu'à ce tréſor:* elle réuſſit; *& il faudroit*, ajoûte-t-il, *être bien ſévére pour la condamner.* M. l'Abbé Conti, noble Vénitien, qui ſe trouvoit en Angleterre, eut une copie de l'abrégé, qu'il porta quelque temps après en France. Comme elle n'étoit pas unique, & qu'il en connoiſſoit trois autres à ſon départ de Londres, il préſuma qu'elles ne tarderoient pas à devenir communes, & laiſſa enfin échapper la ſienne, après l'avoir long-temps défendue contre les inſtances de tous ceux qu'il avoit entretenus de l'hypothèſe ſinguliere renfermée dans ce manuſcrit. Un ſavant, homme d'eſprit & de goût, Philoſophe aimable, ami de Newton, newtonien zèlé, feu M. de Pouilly obtint cette communication que d'autres avoient inutilement ſollicitée. Il tranſcrivit ſur le champ l'abrégé; & dans la ſuite il le fit voir à M. Fréret, aſſocié comme lui, de l'Académie des Belles-lettres, qui de ſon côté le co[illegible] & le traduiſit en françois.

Cet abrégé n'eſt qu'un ſommaire aſſez court des principaux évenemens de l'Hiſtoire ancienne, rangés par ordre

ſous les dates réſultantes des calculs de l'Auteur, mais ſans détail & ſans diſcuſſions. Seulement il indique les deux principes généraux qui ſervent de fondement au Syſtême.

Le premier de ces principes eſt une évaluation nouvelle de la durée des générations dans les familles royales. Les Anciens comptoient trois générations pour un ſiécle, les eſtimant chacune ſur le pied d'environ trente-trois ans. M. Newton adopte ce calcul pour le cours ordinaire de la nature : mais il croit que les Ecrivains grecs l'ont étendu mal à propos à la durée des regnes, ſur la ſuite deſquels ſe fondoit leur chronologie ; & ſuppoſant, comme une vérité prouvée par l'Hiſtoire des ſiécles les mieux connus, que les Rois ne règnent communément que dix-huit ou vingt ans l'un portant l'autre, il en conclut la néceſſité d'un retranchement de pluſieurs ſiécles aux temps hiſtoriques.

L'uſage ingénieux d'une des plus belles découvertes de l'Aſtronomie fournit à M. Newton le ſecond de ſes principes, que l'abrégé laiſſe entrevoir ainſi que le précédent. Nous ſavons que les points équinoxiaux & généralement tous les points de l'écliptique ſe meuvent d'orient en occident contre l'ordre des ſignes. On appelle *préceſſion des équinoxes* ce mouvement rétrograde & continu, dont la quantité eſt d'un degré en ſoixante & douze ans. Cette théorie devient un argument chronologique entre les mains de l'Aſtronome anglois. Il l'employe à déterminer le temps des Argonautes par le lieu des colures dans la Sphère que Chiron, leur contemporain, régla pour eux, ſuivant une ancienne tradition. En comparant la place que les points cardinaux occupoient dans les conſtellations formées par le guide des Argonautes, avec celle où Méton les obſerva l'an 432 avant JESUS-CHRIST, M. Newton trouve une différence de ſept degrés parcourus contre l'ordre des ſignes. Le ſolſtice d'été fixé par Chiron au quinziéme degré du

Cancer, étoit dans le huitiéme au temps de Méton; & par conſéquent il s'étoit rapproché de ſept degrés du lieu que l'équinoxe du ptintemps occupoit dnns l'ancienne Sphère. Et comme un degré répond à 72 ans, ſept degrés ſont 504 ans; leſquels ajoûtés à l'an 432, date de l'obſervation faite par Méton, donnent l'an 936 avant l'Ere chrétienne pour l'époque de Chiron. Ses opérations aſtronomiques ayant eu pour objet le voyage des Argonautes, il en réſulte, ſuivant M. Newton, que ce voyage placé par les Chronologiſtes dans le quatorziéme ſiécle, avant JESUS-CHRIST, n'eſt que de l'an 936 ou environ.

Cet évenement, un de ceux auxquels tient toute la chaîne des faits, ainſi rapproché de nous, annonçoit au premier coup d'œil une prodigieuſe réduction dans l'Hiſtoire gréque, dont le commencement ſe trouvoit par-là moins reculé de cinq cents ans qu'on ne l'avoit cru. La réforme s'étendoit aux Egyptiens, aux Chaldéens, aux autres nations de l'Europe & de l'Aſie: toutes perdoient cette antiquité ſur laquelle les Syſtêmes les plus oppoſés d'ailleurs s'étoient réunis juſqu'alors. Une barriere nouvelle & plus à portée de nos regards s'élevoit tout à coup entre les ſiécles appartenans à l'Hiſtoire & les temps fabuleux. Tout ce que ces limites ne renfermoient pas étoit dès-lors relégué dans l'immenſité vague de ces eſpaces ténébreux, où l'œil de la Critique démêle à peine quelques vérités confondues avec une foule de menſonges. Sur les ruines de bâtimens vaſtes, mais irréguliers, s'élevoit ſubitement un édifice moins grand, plus ſymétrique en apparence, & conſtruit avec l'élite des matériaux employés ſans choix par les Architectes précédens. Ceux qui ſont faits pour donner le ton à leur ſiécle ne le prennent que d'eux-mêmes. Non qu'ils affectent par dédain cette indépendance d'idées: mais la Nature leur donne un coup d'œil, un eſſor qui leur eſt propre; & cet eſſor les écarte des

ſentiers vulgaires pour les placer à l'entrée de la route qu'ils doivent ouvrir. Newton chronologiſte devoit être original, comme Newton géométre & phyſicien.

II. Le manuſcrit, qui contenoit le germe de tant de nouveautés, ne fut pas plutôt divulgué qu'il ſe répandit avec un éclat rapide. Ce n'étoit qu'une eſquiſſe: mais le tableau dont elle indiquoit l'ordonnance & les traits eſſentiels étoit trop frappant pour ne pas fixer l'attention. Une rumeur générale & confuſe s'éleva dans la République des Lettres. C'étoit la premiere expreſſion des ſentimens contraires qu'excitoit ce ſpectacle inopiné. Le Syſtéme étoit ſingulier; mais il étoit neuf, ſimple au premier coup d'œil, facile à ſaiſir. En reſſerrant les bornes de l'Hiſtoire, il paroiſſoit la dégager de l'alliage des fictions. Il offroit pour baſe deux ſortes de preuves, l'une morale & du reſſort de bien des juges, l'autre aſtronomique & faite par conſéquent pour être admiſe ſans examen ſur la foi d'un homme tel que Newton. Indépendamment des preuves particulieres qu'on eſperoit trouver dans l'ouvrage même, le nom de l'Auteur décidoit d'avance pour l'hypothèſe ceux des lecteurs qui, liſant par goût plutôt que par état, ont aſſez de loiſir & de curioſité pour aimer à s'inſtruire, ſans en avoir aſſez pour ſe livrer à de profondes recherches. Un préjugé raiſonnable à quelques égards leur répondoit de la juſteſſe d'un compas éprouvé par la meſure préciſe de tant d'objets inacceſſibles à la portée commune. Le champ n'étoit pas le même, il eſt vrai: mais entre les mains de Newton le calcul ſembloit être un inſtrument univerſel applicable à des combinaiſons, à des rapports de tous les genres.

L'eſſai chronologique ne fut pas moins accueilli par ceux des Gens de Lettres, qui, ſans ſe dévoüer à la Chronologie la faiſoient entrer dans le plan général de leurs recherches ſur l'Antiquité. Ils étoient flattés que les objets de leurs études, ſi ſouvent taxés d'inutiles, euſſent

de l'attrait pour Newton comme pour eux, & qu'un ſi grand nom pût être déſormais toute leur réponſe aux traits vagues des Littérateurs frivoles & des Philoſophes ſuperficiels; eſpéce dédaigneuſe que l'abus de l'eſprit multiplioit alors de jour en jour. La claſſe des Chronologiſtes, plus ſenſible encore que les autres à ce triomphe de l'Erudition ſur le goût excluſif, vit avec plaiſir le premier Mathématicien de l'Europe, déja ceint de lauriers immortels, en venir chercher de nouveaux dans une contrée ſauvage, où le vulgaire n'apperçoit que des rochers & des buiſſons. Les habitans peu nombreux de cette vaſte région que le préjugé croit appartenir à peine au reſte du monde ſavant, accoururent, ſi j'oſe ainſi parler, tous enſemble au-devant d'un Etranger célébre, qui, du haut des Sphères céleſtes, les avoit conſiderés comme des voiſins dignes de ſon alliance, & venoit ſe faire naturaliſer parmi eux. Ils le reçurent par acclamation. Mais comme ils ſe prévoyoient tous intéreſſés plus ou moins dans la révolution qu'annonçoit l'arrivée ſubite d'un homme accoûtumé par-tout à conquerir, ils ſe crurent permis d'examiner ſes vûes, & de les prévenir même, s'ils pouvoient les deviner ſur un précis, regardé par la plûpart d'entr'eux comme un manifeſte.

Cet examen préliminaire donna quelques partiſans & quelques cenſeurs au nouveau Syſtême. Deux atlétes déja ſignalés dans la carriere, le Pere Souciet Jéſuite & M. Fréret ſe mirent les premiers ſur les rangs.

III. M. Fréret, pénétré d'eſtime pour l'Auteur de l'hypothèſe qu'il oſoit attaquer, & plus flatté peut-être qu'aucun Chronologiſte de partager déſormais ce titre avec le grand Newton, voyoit par cette aſſociation ſeule ſon goût perſonnel vengé des cenſures de tant de juges incompétens & déciſifs. Mais il ſavoit que l'enthouſiaſme, qui marche toujours à la ſuite des grands hommes, rend leurs mépriſes contagieuſes: il ſçavoit en même

temps que ſi cette aveugle ſoûmiſſion eſt l'hommage que leur doit l'ignorance, la Raiſon éclairée par l'étude leur en doit un plus flatteur pour eux, celui d'oppoſer une défenſe meſurée, mais vigoureuſe, à des opinions plus brillantes que ſolides, qui s'accréditeroient ſous leurs auſpices & ſous les enſeignes de la nouveauté, ſi elles s'introduiſoient ſans combat. Ce fut par ces motifs qu'il rechercha le nouveau manuſcrit, & qu'il ſe hâta de le copier, de le traduire & de l'examiner. Il fut étonné des principes indiqués dans ce précis; & plus encore de l'uſage qu'en faiſoit l'Auteur.

En effet, il preſſentit au premier coup d'œil toutes les conſéquences de cette hypothèſe; & ces conſéquences lui ſembloient autant de paradoxes. En ſe conſacrant à l'Antiquité dès ſa premiere jeuneſſe, il avoit porté dans ſes études ce doute méthodique qui conduit au vrai les eſprits nés pour penſer d'après eux-mêmes. Il n'avoit pas cherché dans les anciens monumens la preuve d'une opinion embraſſée d'avance : mais de l'aſſemblage fait ſans préjugé de tous les textes originaux, de la combinaiſon naturelle de ces débris rapprochés ſans art & ſans effort, il avoit vû réſulter l'hypothèſe chronologique qu'il adoptoit. Il la croyoit véritable ; elle étoit le fruit de ſes recherches & de ſes travaux : deux motifs pour ne pas s'en détacher aiſément & ſans de fortes raiſons. Ses yeux de tout temps fixés ſur le ſpectacle de l'ancienne Hiſtoire s'étoient fait une habitude d'en embraſſer toute l'étendue, & d'en parcourir tous les détails. Il voyoit les chaînes diverſes de tant de faits correſpondans attachées à des points plus ou moins obſcurs, plus ou moins éloignés de nous, mais tous également fixes & ſolides. L'eſpace, tout immenſe qu'il ſembloit être, ne lui paroiſſoit point un eſpace vague ; & ſans être auſſi rempli vers les extrémités que vers le centre, il n'étoit pas vuide à beaucoup près. Il avoit meſuré dans tous les ſens l'aire des temps hiſtoriques, & croyoit en avoir démêlé

mêlé les bornes véritables. Il travailloit à les poſer, du moins pour lui, peut-être pour la Poſtérité, lorſqu'il apperçut une main ſavante traçant, au-deſſous des limites qu'il avoit reconnues, un cercle plus étroit que le ſien, plus étroit que tous les cercles décrits par ſes pareils.

Dans le champ aſſigné juſqu'alors à l'Hiſtoire, les évenemens principaux avoient le temps néceſſaire pour ſe préparer, pour éclorre, pour arriver à leur terme. Accroiſſemens des Monarchies, révolutions des Empires, fondations des villes, des Républiques, des gouvernemens divers; tout ſe plaçoit ſans ſe confondre, ſans ſe ſerrer. La foule des évenemens ſubalternes s'arrangeoit d'elle-même avec ordre. Une correſpondance réciproque lioit entr'elles ces différentes parties d'un corps vaſte & ſolide, où rien de monſtrueux ne choquoit les regards, où rien d'inexplicable ne les arrêtoit. Les cauſes étoient en proportion avec les effets: les meſures partielles s'accordoient avec la meſure de l'étendue totale; tout ſe ſuivoit dans cette génération immenſe, mais rapide, de faits contemporains & ſucceſſifs, généraux & particuliers. Dans le nouveau champ, au contraire, les faits trop reſſerrés ne pouvoient plus que s'entre-heurter & ſe nuire. Ils s'étouffoient: ils naiſſoient les uns après les autres, mais ſans s'être produits, ſans s'être annoncés, ſans devenir le germe des faits poſterieurs. Après dix ſiécles entiers d'une ignorance & d'une barbarie preſque univerſelles, le Genre humain paroiſſoit encore un enfant guidé par le ſeul inſtinct: l'expérience & le beſoin ne l'avoient pas encore conduit à l'uſage raiſonné de la nature; & tout à coup une apparition imprévûe tiroit les Arts du cahos. Nés à peine, on les voyoit s'élever par des accroiſſemens ſurnaturels, & ſe répandre par une propagation qui tenoit du prodige. Un jour ſans aurore luiſoit ſubitement pour l'Univers; & ce contraſte de lenteur & rapidité mettoit une diſproportion frappante entre le

premier âge du monde & l'âge ſuivant.

Voilà ſous quel aſpect l'abrégé chronologique offrit à notre Académicien le Syſtême de M. Newton. Pouvoit-il entrevoir un tel Syſtême d'un œil indifférent ? Non ; cet effort, s'il étoit poſſible, ne ſeroit pas de la Philoſophie : j'oſerois le taxer d'inconſéquence dans un homme ſenſé, qui doit s'intéreſſer au genre d'études pour lequel il s'eſt décidé par une adoption libre. La Raiſon veut que le mérite de ce qui nous attache juſtifie notre goût, même à nos propres yeux. Mais un goût raiſonnable n'eſt jamais un ſentiment froid. L'eſprit ſe paſſionne comme le cœur, ſur-tout dans les hommes ſur qui les objets ordinaires des grandes paſſions ont peu d'empire. A la vûe d'une révolution prête à changer la face, ou du moins la perſpective du monde hiſtorique, il étoit naturel, diſons preſque, il étoit dans l'ordre que M. Fréret prît l'allarme, & que d'avance il ſe portât ſur la frontiere pour reconnoître le terrein.

C'eſt ce qu'il fit. L'abrégé chronologique n'étoit qu'un ſommaire de conſéquences extraites du Traité de M. Newton. Mais quoiqu'on n'eût encore ni le détail des calculs, ni la preuve des aſſertions, un homme profondement verſé dans la matiere pouvoit entreprendre l'examen de ces réſultats, ſans s'expoſer au reproche du moins fondé, d'injuſtice ou de témerité. Pourvû même qu'il ne prétendît pas juger en dernier reſſort une hypothèſe dont il ne connoiſſoit que le précis, & qu'il n'oppoſât qu'un eſſai de critique à l'ébauche d'un ouvrage, il pouvoit ſe permettre des objections préliminaires ; parce que dans les recherches de ce genre, comme en Géométrie, quelques points donnés mettent l'eſprit ſur la voie ; & qu'il ſuffit à l'Erudition d'avoir entrevû les principaux élémens d'une théorie nouvelle, pour la deviner. Tous les monumens de l'Antiquité, ces débris informes, la matiere premiere & commune de tant d'édifices différens, ſont entre nos mains & ſous

nos yeux. M. Fréret les connoiſſoit aſſez pour entendre à demi mot M. Newton, & pour démêler les veſtiges de ſes pas. Quoique ſuperficiels ils découvroient ſa marche; comme ces ſillons legers, dont la trace effleure quelquefois le ſol de certaines contrées, indiquent aux Phyſiciens tout l'eſpace qu'une mine occupe dans l'intérieur de la terre, & même toutes les ſinuoſités que cette veine décrit dans ſon cours.

Monſieur Fréret ſe crut donc en état d'examiner le IV.
Syſtême nouveau, ſur le précis qu'il en avoit; il ſe crut même en droit de le combattre avec tous les égards que méritoit un des plus grands noms de l'Europe. Mais, ſans entrer d'avance dans une diſcuſſion approfondie des époques particulieres, ni riſquer une critique prématurée ſur des détails renfermés dans le corps même de l'ouvrage anglois, il ne ſe propoſa pour objet de ſes premieres remarques que les fondemens de l'hypothèſe.

Des deux principes généraux ſur leſquels elle s'appuyoit, le premier lui parut auſſi peu ſolide qu'il étoit ſpécieux; c'eſt l'évaluation nouvelle des générations dans les familles royales. Le ſecond, c'eſt-à-dire, l'âge de Chiron fixé par l'Aſtronomie, & donné pour époque radicale à toute l'Hiſtoire grecque, ne lui ſembla moins ſujet à la critique. Non qu'il conteſtât l'exactitude des calculs de M. Newton, ni même l'uſage qu'il faiſoit de la préceſſion des équinoxes, pour déterminer en remontant le nombre des ſiécles compris dans les annales de l'Antiquité. Mais il conteſtoit à l'Aſtronome anglois l'époque de Chiron, c'eſt-à-dire de la premiere Sphère que les Grecs ayent connue. Il ſe flattoit d'être en état de prouver que le Calendrier, auquel Méton avoit rapporté ſes obſervations ſur le lieu du ſolſtice en 432, n'étoit pas celui de Chiron ou de l'inventeur de l'Aſtronomie grecque, mais un Calendrier plus moderne, dreſſé vers l'an 964, un peu avant le temps d'Héſiode. D'où

il concluoit que s'il eſt vrai que Chiron ait formé les conſtellations du zodiaque pour l'uſage des premiers Navigateurs de la Gréce, Chiron a vécu dans le ſiécle que les fragmens du plus ancien des Calendriers grecs donnent pour époque aux eſſais groſſiers de l'Aſtronomie, chez un peuple encore barbare; & que dès-lors le calcul aſtronomique eſt un argument de plus en faveur des partiſans d'une Chronologie beaucoup plus étendue que celle de M. Newton.

A l'éxamen des deux principes généraux du chronologiſte Aſtronome, M. Fréret joignit quelques réflexions ſur ce que l'Abrégé laiſſe entrevoir du nouveau Syſtême au ſujet des Antiquités égyptiennes. L'identité de Séſoſtris, d'une part avec Séſac contemporain de Roboam ſuivant l'Ecriture, & de l'autre avec Oſiris l'une des principales Divinités de l'Egypte; cette double identité prétendue par M. Newton indiquoit à la fois qu'il retranchoit bien des ſiécles à l'Hiſtoire de ce peuple fameux, & qu'il avoit une opinion peu différente de celle d'Evhémére ſur l'origine de l'Idolatrie. M. Fréret s'éleva contre ces deux idées; mais, ſans s'écarter des bornes qu'il s'étoit preſcrites dans un ſimple eſſai: le moment n'étoit pas venu d'engager l'action dans les formes. Il préludoit avant que de combattre, & ne vouloit entrer ſérieuſement en lice que lorſque M. Newton y paroîtroit avec toutes ſes armes, en donnant au Public ſon grand Ouvrage. En attendant que l'expoſition de ſa méthode & le corps de ſes preuves miſſent les Savans à portée de diſcuter en détail toutes les parties de ſon Syſtême, notre Académicien reſtraignit la défenſe de la Chronologie des Anciens à ces remarques abrégées & préliminaires. Il leur donna le titre d'*Obſervations générales;* & c'eſt en effet celui qui caractériſe l'eſprit dans lequel il les a compoſées. Le ton de déférence & d'égards qui regne dans cet écrit annonce toute l'eſtime dont il étoit rempli pour l'auteur d'une Hypothèſe qu'il

prévoyoit ne pouvoir adopter. Ce ſont moins des objections qu'il propoſe que des éclairciſſemens qu'il demande.

M. Fréret n'avoit d'abord traduit l'abrégé chronologique & joint ſes remarques à cette traduction, que pour en faire part à quelques amis, & leur donner une idée du nouveau Syſtême. Mais à la vûe d'une autre traduction françoiſe dont les copies ne tarderent pas à ſe multiplier, il conſentit à mettre la ſienne au jour avec ſes obſervations. On les lui demandoit depuis quelques temps avec inſtance, pour les publier à la ſuite de l'*Hiſtoire des Juifs par Prideaux*, qu'on réimprimoit pourlors à Paris. L'Editeur françois de cet Ouvrage a placé les deux morceaux dans le ſeptiéme Volume; & c'eſt de cette maniere qu'ils ont paru pour la premiere fois en 1725. V.

Mais avant que de les abandonner à l'Imprimeur, M. Fréret écrivit à M. Newton pour l'en prévenir & lui demander ſon agrément; il attendit long-temps ſa réponſe, & ſe fit un devoir d'obſerver à ſon égard tout ce qu'exigeoient ſon mérite ſupérieur & la célébrité de ſon nom. Je n'entrerai point dans le détail des procédés qu'il eut alors. Il en a rendu compte dès 1725 en publiant ſes *Obſervations générales*; & le lecteur trouvera les mêmes faits expoſés dans l'avertiſſement qui précede les *nouvelles Obſervations*, c'eſt-à-dire, l'ouvrage poſthume que je préſente maintenant au Public.

Cette conduite, que M. Fréret avoit cru ſi réguliere & ſi meſurée, bleſſa néanmoins M. Newton. Trente ans auparavant cet homme rare avoit vû d'un œil tranquille tous les Mathématiciens de l'Allemagne & preſque tous ceux de l'Europe ligués enſemble pour le contraindre à partager avec M. Leibnitz l'honneur d'avoir inventé le calcul de l'Infini. Simple ſpectateur de la querelle, il avoit laiſſé l'Angleterre revendiquer pour elle autant que pour lui cette grande découverte; & s'oubliant lui-

même, pour ſuivre ſa carriere ſans diſtraction, il s'étoit repoſé de l'évenement ſur le zèle de ſes compatriotes & de ſes partiſans. Dans le coûrs d'une vie longue & glorieuſe, attaqué ſouvent, ſouvent contredit, mais toûjours calme & modéré, ſuperieur aux critiques comme aux éloges, il avoit paru preſque toûjours ignorer qu'il eût des contradicteurs ou des ennemis. Non qu'il les eût dédaignés par orgueil; jamais homme n'a joui plus modeſtement de ſa gloire : mais il aimoit ſon repos, & la douceur de ſes mœurs répondoit à la ſublimité de ſon génie. On n'auroit pas cru que ſa ſenſibilité miſe tant de fois à des épreuves inutiles, quoique réelles, éclateroit par des plaintes amères contre une traduction de ſa chronique & des remarques écrites avec autant de modération que de politeſſe. A force de n'entendre retentir depuis long-temps autour de lui que la voix de l'eſtime & les applaudiſſemens de l'enthouſiaſme, commençoit-il à croire ſes opinions ſouſtraites au reſſort de la critique, comme ſa gloire l'étoit aux traits de l'envie ? Non ; la ſolidité de ſon caractère l'avoit préſervé de l'yvreſſe des ſuccès. Mais il avoit une prédilection tendre pour ſon Syſtême de Chronologie. Et quel eſt l'auteur, quel eſt le pere à l'abri de ce ſentiment, excuſable après tout, lors même que l'eſprit ou le cœur ſe ſont mépris dans leur choix ? C'eſt une foibleſſe : on doit s'en défendre ; mais on ne doit pas en rougir, encore moins la reprocher aux autres. L'exemple de Newton eſt preſque une autorité qui la juſtifie. Sa tendreſſe paternelle vivement émue le prévint à la fois contre l'Obſervateur & contre les obſervations. Il les dénonça, pour ainſi dire, à l'Europe, par un écrit publié dans les *Tranſactions philoſophiques* de l'année 1726 ; & cette réponſe traduite en françois, à Londres même par ſes partiſans, fut réimprimée ici dans le cours de la même année. M. Newton y reproche à l'Obſervateur d'avoir voulu, de concert avec M. l'Abbé Conti, étouffer au berceau un ouvrage qu'il

chériſſoit comme l'*enfant de ſon loiſir*. Il taxe les obſervations de mépriſes. Il prétend que M. Fréret n'a pas entendu ce qu'il s'eſt hâté de combattre ; & que faute d'avoir pris dans leur véritable ſens les deux propoſitions qui ſervent de baſe au Syſtême, il a dénaturé ſes idées pour lui prêter des opinions qu'il n'avoit pas.

Ces imputations étoient graves : elles ne tomboient pas moins ſur les procedés du critique que ſur ſon jugement. Mais j'ai peine à croire qu'un lecteur impartial adopte la premiere. Elle eſt détruite par la réponſe que M. l'Abbé Conti publia dans le temps même ; & d'ailleurs le ſtyle des obſervations feroit ſeul l'apologie de la conduite & des intentions de l'Obſervateur. S'il avoit cru donner priſe à de pareils ſoupçons, il auroit pu écrire ſes réflexions ; mais il ne les auroit pas rendues publiques. Je le ſçais : je ſçais qu'il auroit donné cette marque de reſpect au mérite, à la réputation, à l'âge de Newton ; & que loin de prétendre troubler ſon repos, il auroit ménagé la délicateſſe d'un grand homme prêt à terminer ſa carriere, & qui méritoit à tant de titres, que *ſa fin fût*, comme celle du ſage, *le ſoir d'un beau jour*.

Ses plaintes furent répetées en Angleterre par tous les Newtoniens. Ils reprocherent à M. Fréret de s'être preſſé par jalouſie & par vanité d'attaquer un ouvrage qu'il ne connoiſſoit pas encore. Reproche injuſte de leur part, mais qui ne m'étonne point. Ils adoroient le génie de Newton, & ne connoiſſoient pas le caractère de l'Ecrivain françois, qui ſe ſentoit trop pour être jaloux ; qui ne fut jamais vain, parce que les hommes ſuperieurs n'ont pas les vices des eſprits frivoles ou médiocres ; & qui ne s'étoit hâté de combattre le nouveau Syſtême, que parce qu'il aimoit la chronologie avec paſſion. C'étoit aſſez de ce motif, & c'eſt en effet le ſeul qui l'ait déterminé. Mais quand il auroit voulu ſe ſaiſir le premier de la gloire d'avoir un pareil adverſaire, *cet empreſſement*, dit M. de Fontenelle, *faiſoit honneur à M. Newton*.

M. Fréret, ſenſiblement touché d'un reproche perſonnel qu'il n'avoit ni mérité ni prévû, ſongeoit à s'en juſtifier, lorſqu'il apprit la mort de M. Newton arrivée au mois de mars 1727. Comme il travailloit à ſon apologie, moins pour le Public qu'il croyoit en état de le juger ſur ſon ouvrage, que pour M. Newton lui-même, qu'il eſtimoit trop pour ne pas deſirer d'en être mieux connu, l'intérêt qu'il avoit de ſe hâter ceſſa par cette mort. Il jugea donc à propos d'attendre la publication de l'ouvrage même, que les amis de l'auteur annonçoient. Ils tinrent parole dès l'année ſuivante. Le Syſtême chronologique parut en 1728, dédié à la Reine d'Angleterre par M. Conduitt, neveu de M. Newton, ſous le titre de *Chronologie des anciens Royaumes corrigée; The Chronology of ancient Kingdoms emended.* L'Editeur y joignit, comme un préliminaire, la Chronique imprimée ſur le manuſcrit original. Le tout enſemble, c'eſt-à dire l'ouvrage & l'abrégé, fut traduit ſur le champ en France; & l'auteur de la traduction l'accompagna d'une Préface hiſtorique, où l'ordre & la clarté ne ſont ni le ſeul, ni le principal mérite. La juſte admiration que l'Ecrivain françois témoigne pour M. Newton ne nuit pas à ſon impartialité. Il rend juſtice aux intentions de M. Fréret, reconnoît la juſteſſe & l'étendue de ſes connoiſſances, & voudroit, ce ſont ſes termes, *que l'illuſtre Anglois en eût uſé plus poliment envers un Auteur qui paroiſſoit pénétré de ſentimens d'eſtime pour ſa perſonne & pour ſes écrits.*

VI. Avant que l'édition angloiſe parût, un homme fameux en Angleterre & par-tout où l'on cultivoit les Sciences s'étoit annoncé pour le défenſeur du nouveau Syſtême. C'étoit M. Halley, l'un des plus beaux génies de ſon ſiécle, & le juge le plus compétent que l'Europe pût nommer pour ce grand procès. Aſtronome ſçavant, & non moins initié dans la littérature ancienne que dans les ſublimes profondeurs de la Géométrie tranſcendante

& dans les myſtères de cette Phyſique céleſte qui doit ſes progrès aux nouvelles méthodes ; il méritoit de prononcer entre les Anciens & Newton. Mais ami, compatriote, admirateur de ce grand homme, il préféra le plaiſir de le défendre à l'honneur de le juger, & prit parti dans la querelle, en inſérant à la fin de 1727, dans les Tranſactions philoſophiques, des remarques contre les *Obſervations générales*, & contre l'Ouvrage du P. Souciet, publié peu après celui de M. Fréret. J'avois déja nommé ce ſçavant Jéſuite, comme ayant paru ſur la ſcène en même temps & pour la même cauſe que notre Académicien. Il avoit encouru, comme lui, les reproches de l'Angleterre ; & peut-être les avoit-il encourus à plus juſte titre, parce qu'il ne s'étoit pas borné, comme M. Fréret, à l'abrégé chronologique : il avoit combattu l'ouvrage entier avant que de le connoître, cherchant à deviner les preuves de détail, s'attachant à les détruire d'avance, & ſuppoſant quelquefois à l'auteur des vûes que l'auteur n'avoit pas. Les cinq Lettres qu'il a publiées contre le nouveau Syſtême forment un Traité plein d'eſprit & d'érudition, écrit avec force, & ſemé de traits ingénieux.

Comme la réponſe de M. Newton à l'Obſervateur anonyme avoit été l'occaſion de cette critique du Pere Souciet, M. Halley, dans ſes *Remarques*, lui attribue en même temps les *Lettres* & les *Obſervations*. La différence du ſtyle, auſſi meſuré dans le premier de ces écrits qu'il eſt énergique & preſſant dans le ſecond, auroit dû le préſerver de cette mépriſe. D'ailleurs, quoique les deux Ecrivains françois euſſent le même but, ils y tendoient par deux routes différentes ; leurs procedés, leurs méthodes, leurs argumens n'étoient pas les mêmes : ils ſe rencontroient ſur la route, mais ſans s'être cherchés, & ne marchoient pas long-temps enſemble. En partant du même point que M. Newton dans la partie aſtronomique du Syſtême, le Pere Souciet attaquoit ſes

calculs : inconſéquence qui l'avoit jetté dans une ſuite de raiſonnemens, d'explications, de conjectures par leſquels il donnoit priſe ſur lui-même à quiconque voudroit s'armer en faveur de la nouvelle Hypothèſe. Un Chronologiſte logicien, en ſaiſiſſant le côté foible de l'attaque, pouvoit en tirer de grands avantages pour ſoûtenir, du moins en apparence, M. Newton, par une défenſe ménagée avec art contre ſon adverſaire.

C'eſt ce que fit avec ſuccès M. de la Nauze, dont la réplique parut quelque temps après l'ouvrage du Pere Souciet. Cette réponſe eſt diviſée, comme la critique, en cinq Lettres, où, malgré la longueur des diſcuſſions & la ſechereſſe des matieres, on trouve autant de clarté, d'ordre & de préciſion que dans tous les Mémoires dont la même plume a depuis enrichi les différens volumes de notre Recueil. Mérite aſſez rare dans les écrits de ce genre; mais relevé par un mérite plus rare encore dans les écrits polémiques, par la politeſſe & le ton de déférence, que l'Ecrivain, auſſi modeſte que judicieux, y ſait regner conſtamment.

Les Lettres du Pere Souciet ſont partie du ſecond Tome de ſes Diſſertations : celles de M. de la Nauze ſont inſérées dans les Tomes V & VI de la *Continuation des Memoires de Littérature & d'Hiſtoire de Sallengre par le P. Deſmolets.* Je ne ferai point l'analyſe de ces deux Ouvrages : un tel détail ſeroit étranger à mon ſujet. Le Traducteur de Newton en donne une idée juſte, quoique ſommaire, dans ſa préface. En ſouſcrivant avec plaiſir à l'éloge qu'il fait de l'Apologiſte françois de ſon auteur; j'ajoûterai que M. Halley, croyant ſans doute, la cauſe en aſſez bonnes mains, n'a plus paru dans la querelle, & qu'il s'eſt repoſé ſur le nouveau défenſeur du ſoin de la ſoûtenir. Il lui rendoit juſtice. Si quelque Chronologiſte étoit digne de défendre Newton & de remplacer Halley, c'étoit M. de la Nauze : *Si Pergama dextrâ defendi poſſent, etiam hâc defenſa fuiſſent.*

A l'égard de M. Fréret, il ne ſe crut point intéreſſé dans cette diſpute entre les deux nouveaux champions, & n'y prit aucune part, réſervant toutes ſes forces contre l'Ouvrage même de M. Newton, qu'il ſe propoſoit de combattre directement, lorſqu'il auroit eu le loiſir de l'étudier aſſez, pour être en état de juſtifier ſes Obſervations générales, par un Traité complet. C'eſt ce qu'il exécuta, dès que l'édition angloiſe eut été publiée. L'examen qu'il en fit l'ayant convaincu qu'il ne s'étoit mépris ni ſur les principes du nouveau Syſtême, ni ſur les conſéquences, & qu'il ne méritoit pas à cet égard les reproches de M. Newton, renouvellés par l'Editeur anglois & par le Traducteur françois, il raſſembla ſur le champ les matériaux d'un grand Ouvrage, qu'il compoſa ſous le titre de *Nouvelles Obſervations contre la Chronologie de M. Newton*, & qu'il eut bientôt achevé. Son deſſein étoit de le publier ſur le champ ; & s'il avoit ſuivi dès-lors ſes premieres idées, l'édition n'en eût été devancée que de quelques mois par celle du Traité que le célébre Whiſton oppoſa, peu de temps après la mort de M. Newton, à la partie aſtronomique du Syſtême ; Traité ſavant & curieux, dont j'aurai occaſion de reparler dans la ſeconde Partie de ce diſcours. Mais ſoit que dans la ſuite cet écrit de Whiſton parut à M. Fréret éclaircir ſuffiſamment la queſtion ; ſoit qu'il fût parvenu de jour en jour à redouter moins l'impreſſion que pouvoit faire le nouveau Syſtême, en voyant la plûpart des gens de Lettres rendre hommage au génie de l'Auteur, & ne pas embraſſer ſes opinions, ou ne les adopter qu'en partie ; ſoit enfin que ſans ceſſe entraîné par l'infatigable activité de ſon eſprit vers de nouveaux objets de recherches, il ne ſe dévouât qu'avec peine & par effort aux ſoins qu'exige la réviſion d'un ouvrage qu'on veut donner au Public, M. Fréret a gardé le ſien, l'a retravaillé de temps en temps, n'a jamais ceſſé de le deſtiner à l'impreſſion, & ne l'a pas fait imprimer. Les VII.

années ſe ſont écoulées inſenſiblement ſans qu'il exécutât ſon projet, & les *nouvelles obſervations* ſont reſtées manuſcrites. En les publiant aujourd'hui je m'écarte de ſes intentions en apparence ; je les remplis en effet. On voit quelles ont été ſes raiſons ; les miennes vont être développées dans la ſeconde Partie, où j'eſſaierai de faire connoître au lecteur ce fruit des recherches & des combinaiſons d'un ſavant Philoſophe. Si l'eſquiſſe que j'en vais donner montre quelle en eſt l'importance, on me ſçaura gré de l'avoir enfin mis au jour.

SECONDE PARTIE.

Idée générale de l'Ouvrage de M. Fréret *contre la Chronologie de M.* Newton.

COmme ce Traité ſervant de réponſe à celui de M. Newton eſt plein de diſcuſſions relatives, non-ſeulement au Syſtême général de Chronologiſte anglois, mais encore à ſes opinions particulieres, l'expoſé ſommaire du premier de ces ouvrages doit précéder le précis que j'annonce du ſecond: l'un eſt en quelque ſorte la clef de l'autre. Quoique M. Fréret déclare dans ſon avertiſſement qu'il n'a pas entrepris de ſuivre M. Newton dans tous les détails de ſon Hypothèſe, & que ſe bornant aux principes fondamentaux de la nouvelle Chronologie, il n'en examinera que les réſultats les plus importans, on s'apperçoit néanmoins, en le liſant, que le genre des preuves employées par l'Auteur anglois influe ſur la nature des ſiennes, que ſes raiſonnemens ſont des objections ou des réponſes, qu'il marche rarement en ligne droite, parce qu'il combat à meſure qu'il marche ; & ſi l'on ne connoiſſoit le rapport de ſes pas avec ceux de ſon adverſaire, on ſeroit expoſé ſouvent à les prendre pour des écarts. Sa méthode ſeroit moins ſenſible, ſes argu-

Digitized by Google

mens moins clairs, & l'étendue qu'il a cru devoir donner à certains articles plutôt qu'à d'autres paroîtroit un étalage inutile d'érudition : reproche qu'il n'aura pas à craindre de ceux de ſes lecteurs qui ſe ſeront mis au fait de l'ouvrage auquel il répond.

ARTICLE PREMIER.

Analyſe ſommaire du Traité de M. Newton.

M. Newton s'eſt propoſé de reformer à la fois les Annales de tous les Peuples, & principalement celles des Peuples les plus célébres dans la haute Antiquité. Il a renfermé ſa matiere en ſix chapitres ou ſections. Le *premier* de ces chapitres a pour objet la Chronologie des Grecs ; le *ſecond*, celle des Egyptiens ; le *troiſiéme* roule ſur celle des Aſſyriens ; dans le *ſuivant* il examine celle des Babyloniens & des Médes. Une digreſſion ſur le Temple de Salomon forme le *cinquiéme* chapitre : il traite enfin dans le *ſixiéme* de la Chronologie des Perſes. Un autre objet de l'Auteur, non moins important que le premier, eſt d'éclaircir l'hiſtoire de l'eſprit humain, en conſiderant la Société dans ſon enfance ; en remontant à l'origine de l'Idolatrie, à celle des arts, des ſciences, du commerce, de la navigation, à celle enfin de cette Juriſprudence primitive, dont le droit naturel eſt la ſource, & dont les premiers eſſais furent ces differentes formes de gouvernement, qui ſéparerent les nations, ſans rompre l'union générale que le droit des gens mettoit entre les hommes. Les vûes de M. Newton ſur tous ces points intéreſſans ſont ſémées dans le cours de ſon Ouvrage, & tellement liées à ſes diſcuſſions chronologiques, qu'elles en ſont ou les preuves ou les conſéquences. Ce qu'il dit ſur un uſage lui ſert à fixer une époque ; & réciproquement une époque fixée le conduit à l'explication d'un uſage.

I. Diviſion de ſon Ouvrage.

Digitized by Google

Tels ſont en général le plan & le ſujet du Traité de M. Newton : ſujet vaſte & compliqué ; plan difficile à ſaiſir, où le mélange des objets, ſans nuire à la liaiſon réelle des idées, y jette un deſordre apparent. Ce n'eſt qu'en ralliant ces idées éparſes, ſous certains chefs auxquels elles ſe rapportent, qu'on peut connoître & repréſenter exactement le Syſtême qui réſulte de leur aſſemblage.

II. Précis de ſon Syſtême.

§. 1. *Hypothèſe chronologique.*

M. Newton débute par une Hiſtoire de la naiſſance & des progrès de la Chronologie chez les Anciens. Il en examine les ſources ; il parcourt, il apprécie les différens genres de monumens ſur leſquels elle a pu s'appuyer, parle de ceux qui les premiers parmi les Grecs ont cultivé cette ſcience, juge des méthodes qu'ils ont ſuivies, & conclut de cet expoſé ſommaire que la Chronologie des Anciens eſt pleine d'incertitudes, de contradictions & d'erreurs ; conſéquemment qu'elle a beſoin de reforme, & que cette reforme peut réſulter de la détermination d'un petit nombre de points eſſentiels, déduite d'après quelques principes ſimples & généraux.

Il en établit deux qu'il donne pour baſe à toute ſon Hypothèſe. Ce ſont, ainſi que je l'ai remarqué précédemment, les générations évaluées dans les familles royales ſuivant une méthode qui lui eſt propre, & l'âge de Chiron rapproché par le calcul aſtronomique du ſiécle d'Alexandre. A ces deux points ſe rapportent les époques qu'il aſſigne aux principaux évenemens, dont la date influe ſur celles de tous les autres.

Ces faits ſont le rétabliſſement des Héraclides dans le Péloponnèſe, qu'il place vers l'an 820 avant JESUS-CHRIST ; la priſe de Troye arrivée, ſelon lui, l'an 893 ; l'expédition des Argonautes entrepriſe vers l'an 936 ; & le retour de Séſoſtris en Egypte, après ſes guerres de Thrace, retour auquel il donne l'an 965 pour date. Ce dernier évenement, le plus ancien des quatre, ſe trou-

ve poſterieur d'environ quinze ans à la mort de Salomon que le Chronologiſte anglois fait concourir avec l'an 979 avant l'Ere chrétienne. Et comme les ſiécles vraiment hiſtoriques ne remontent guères au-delà des conquêtes de Séſoſtris, époque & cauſe principale des grandes tranſmigrations qui changerent la face de la Gréce & des régions voiſines, il en réſulte dans ce Syſtême que le regne de Salomon eſt un terme au-deſſous duquel on doit placer le commencement des Antiquités grecques.

Les preuves de ce paradoxe chronologique tirées de l'Hiſtoire ſont des calculs faits par M. Newton ſur les deux branches de la maiſon royale de Sparte, ſur une branche des deſcendans de Cadmus établie à Lacédémone, ſur la famille des Héraclides de Corinthe & des Cypſélides ; ſur le temps où vivoit Lycurgue le Légiſlateur, ſur celui du renouvellement des Jeux olympiques par Iphitus, ſur celui de la révolution qui chaſſa d'Egypte les Rois *Paſteurs*, établis, ſelon lui, dans cette contrée depuis la conquête du Pays de Chanaan par les Iſraëlites ; ſur le temps où Cadmus introduiſit les arts dans l'Europe, ſur celui où les Phéniciens de Tyr, forcés d'abandonner les bords de la mer rouge, ſe répandirent à la fois le long des côtes de l'Afrique & de l'Eſpagne, & pénétrerent même juſqu'aux Iſles fortunées, juſqu'aux Iſles Britanniques, juſqu'à Thulé ; enfin ſur le temps de la fondation de Carthage par Didon, que M. Newton fait vivre au ſiécle d'Enée, ſur la foi de Virgile & de Servius ſon commentateur.

De ces argumens il paſſe à ceux que lui fournit l'Aſtronomie. Il joint à la deſcription de la Sphère primitive des Grecs, telle qu'il la conçoit au temps de Chiron, des recherches ſur la nature & la forme de l'ancienne année chez les Egyptiens : deſcription & recherches qu'il fait précéder par un tableau de l'origine & des progrès de l'Aſtronomie. Toutes ces diſcuſſions & d'autres moins

importantes ont pour but d'établir une Chronologie encore plus abrégée que celle du Chevalier Marsham, non-ſeulement pour la Gréce, mais pour l'Egypte, l'Aſſyrie, Babylone & l'empire des Mèdes.

M. Newton regarde Ammon comme le premier Monarque de l'Egypte, auparavant diviſée en pluſieurs Dynaſties ; & ce Prince, il le fait regner au temps de David, vers l'an 1040. Salomon épouſe ſa fille ; il eſt pere de Séſoſtris, & Séſoſtris eſt le Séſac de l'Ecriture. A l'égard des Aſſyriens de Ninive, la fondation de leur empire par Phul pere de Téglatphalaſar eſt placée dans le nouveau Syſtême à l'an 790 avant JESUS-CHRIST. La Monarchie des Mèdes commence en 658 avec Phraorte ; & celle de Babylone ne remonte point au-delà de Nabuchodonoſor & de l'an 609. On voit au ſimple coup d'œil combien de ſiécles M. Newton retranche à l'Hiſtoire de ces Peuples qui ſe prétendoient anciens. Il ſe croit fondé non-ſeulement ſur les Ecrivains profanes bien entendus & ſur l'Aſtronomie, mais encore ſur le témoignage des Livres ſacrés. Il y puiſe des argumens qui lui paroiſſent inconteſtables, & d'où réſulte, à ſes yeux, un accord parfait entre les Annales du Peuple Juif, & celles des Peuples de l'Orient : accord qu'il s'attache à prouver comme étant la démonſtration de ſon Syſtême. Sa reforme embraſſe les Nations de l'Europe comme celles de l'Aſie. Rome perd cent vingt-ſix ans de ſon antiquité. Varron, & la plûpart des modernes après lui, la croyent fondée vers l'an 753 avant l'Ere chrétienne : elle ne le fut que l'an 627, ſuivant M. Newton, qui fait tomber la réduction ſur le temps des Rois, dont il abrége les regnes, ſelon la méthode établie par le premier de ſes deux Principes. C'eſt ainſi qu'il parvient à reſſerrer les bornes du Théatre hiſtorique. Ainſi, par le ſimple jeu de deux reſſorts appliqués avec art, ſa main hardie & puiſſante s'efforce de rapprocher la Machine entiere, & de rétrécir la ſcène, en tranſportant le fonds de

de la perſpective ſur un plan moins éloigné des ſpectateurs

De cette Hypothèſe chronologique dépendent en grande partie les idées de M. Newton ſur la maniere dont le monde s'eſt peuplé, ſur l'établiſſement des ſociétés, l'invention de l'agriculture, l'origine des arts & celle de l'Idolatrie. §. II. *Hypothèſe mythologique.*

Selon lui, les habitans de la terre furent long-temps peu nombreux. La Méſopotamie, l'Egypte, la Syrie ne ſe peuplerent que pluſieurs ſiécles après la diſperſion des hommes. Quelques ſauvages épars dans les bois formoient toute la Nation grecque, avant l'arrivée des premieres Colonies Phéniciennes, conduites par Inachus, Lélex, Pélaſgus, Cécrops, & compoſées de Paſteurs chaſſés d'Egypte au temps où le Grand-Prêtre Heli gouvernoit le Peuple Hébreu, c'eſt-à-dire quelques années avant le regne de Saül. L'Italie n'étoit alors qu'une vaſte ſolitude; les Iſles de la Méditerrannée ne commencerent à être fréquentées qu'au temps de Salomon. Les arts néceſſaires étoient dans leur enfance; les arts agréables n'exiſtoient point. L'architecture introduite en Europe dans le douziéme ſiécle avant J. C. n'étoit pas de beaucoup plus ancienne en Orient. Juſqu'au temps de Samuel, les Grecs ne vécurent que de glands & de racines. L'agriculture, la navigation, l'écriture, l'Aſtronomie, la Géographie, la Muſique, la Danſe, l'Equitation, la fonte des métaux, remontent un peu au-deſſus de cette époque pour les Nations orientales. Mais ces connoiſſances, ces uſages ne pénétrerent que depuis en Occident. La Religion naturelle ne conſerva pas long-temps ſa ſimplicité primitive. Elle s'altéra plus ou moins, à meſure que les hommes s'écartoient du temps & du lieu de leur origine; elle ſe chargea de fables & de ſuperſtitions. Le Soleil, la Lune & tous les Aſtres déſignés dans l'Ecriture ſous le nom d'*Armée du Ciel*, furent, ſuivant M. Newton, & ſelon toute apparence, le pre-

mier objet du culte idolatrique. Mais les hommes, ajoûte-t-il, en vinrent par degrés à déifier leurs bienfaiteurs après leur mort. Les bords du Tigre & ceux du Nil furent les premiers lieux infectés de cette erreur qu'une propagation rapide répandit inſenſiblement ſur la face de la terre. Par-tout la flatterie, la reconnoiſſance, l'admiration, l'orgueil, la crédulité changerent les tombeaux en autels; & les vices conſacrés dans cette foule de Divinités bizarres, euſſent corrompu ſans reſſource & bientôt anéanti toute ſociété, ſi les loix, par une heureuſe inconſéquence, n'avoient puni dans les hommes ce qu'on adoroit dans les Dieux.

Mais cette idolatrie, la ſeule dont il nous reſte aujourd'hui des monumens, eſt auſſi moderne que les Arts qui contribuerent à l'établir; & ces Arts, dans le Syſtême de M. Newton, ne ſont pas beaucoup plus anciens que Séſoſtris. Ce ne fut qu'après la premiere expulſion des Paſteurs au temps d'Hély, que les douze grands Dieux, qualifiés de *Dii majorum Gentium*, furent établis en Egypte par Amoſis pere d'Ammon; & ce fut Amphyction qui les porta d'Egypte en Gréce. Cet Ammon, pere de Séſoſtris, eſt, dans le Syſtême que j'analyſe, le Jupiter Ammon des Libyens, & l'Uranus des Grecs. Séſoſtris ſon fils eſt en même temps, Oſiris, Bacchus, Hercule & Bélus. Il eut pour femme Iſis, la même que Cybèle & qu'Aſtrée. Orus ſon fils eſt Apollon: Bubaſte ſa fille eſt Diane: Japet ſon frere, eſt à la fois Typhon, Pithon & Neptune. Thoas Roi de Chypre avoit forgé des armes pour les Rois d'Egypte; on le déifia ſous le nom de Vulcain, & ſa femme ſous celui de Vénus. Thot inventeur de l'art d'écrire, ce Thot, après ſa mort, Hermès & Mercure, étoit de ſon vivant un des principaux Miniſtres de Séſoſtris. Pan étoit un de ſes généraux: les Satyres ſont des Ethiopiens à ſa ſolde. Minerve commandoit dans ſes troupes un corps d'Amazones; & Séſoſtris lui-même, dont le nom eſt

ſynonyme avec celui de tant de Dieux, Séſoſtris eſt, comme nous l'avons déja remarqué d'après M. Newton, le Séſac du IIIe Livre des Rois, contemporain de Roboam. Saturne, Rhéa, Jupiter ne ſont autres ici, qu'Aſtérius Roi de Créte, Europe ſa fille, & Minos. Ces Dieux de la Gréce ne précéderent les Héros de Colchos que d'une génération. Les quatre âges chantés par les Poëtes répondent ſimplement à quatre générations d'hommes. Chiron fut de l'âge d'or : Minos regnoit dans l'âge d'argent ; ſes fils dans l'âge d'airain ; & l'âge de fer finit environ 35 ans après la guerre de Troye. M. Newton penſe qu'Homère en a pu voir les dernieres années, puiſqu'il apprit de Mentor quelques particularités de la vie d'Uliſſe. Ces quatre âges poſterieurs à Cadmus déſignent l'ordre dans lequel les métaux, dont ils portent les noms, furent connus des Grecs.

C'eſt ainſi que l'auteur anglois ajuſte ſes opinions ſur la Mythologie ancienne avec ſon Syſtême chronologique. Le mélange eſt fait avec art ; c'eſt un tout ſpécieux où brille le génie, mais dont l'ordonnance ne ſe découvre pas ſans effort : il faut pour le décompoſer autant de pénétration que de travail. Un homme de Lettres, compatriote & partiſan zèlé de M. Newton a fait avec ſuccès cette analyſe difficile. C'eſt M. *Reid*, dont l'extrait aſſez étendu pour tout embraſſer, aſſez précis pour rapprocher tout avec juſteſſe, met l'ouvrage à la portée de plus de lecteurs en le rendant plus méthodique. On l'a traduit en 1743 de l'Anglois dans notre Langue. La lecture préliminaire de cet Abrégé ſervira beaucoup à l'intelligence du Traité même, & de la réponſe de M. Fréret, dont il me reſte à parler.

ARTICLE SECOND.

Analyſe ſommaire du Traité de M. Fréret.

Cette réponſe intitulée, *Nouvelles Obſervations ſur la*

Chronologie de M. Newton, rappelle le premier eſſai de critique compoſé par M. Fréret, ſous le nom d'*Obſervations générales ;* & les continuelles alluſions de l'un à l'autre n'en font qu'un ſeul traité. Je me ſuis déterminé par ce motif à faire préceder les *nouvelles Obſervations* par les *anciennes*, dont je donne ici une ſeconde édition plus correcte que la précédente ; & réuniſſant ſous un titre commun ces deux parties d'un même tout, j'ai cru pouvoir publier l'ouvrage entier ſous le titre de *Défenſe de la Chronologie fondée ſur les Monumens de l'Hiſtoire ancienne, contre le Syſtême Chronologique de M. Newton.*

I. Objet & diviſion de l'ouvrage.

Tel eſt en effet le but de l'Auteur. Il avoit en même temps à prouver qu'il ne s'étoit pas mépris dans le ſens ſous lequel il avoit cru devoir entendre les principes fondamentaux de l'Hypothèſe de M. Newton, & les combattre dans ſes Obſervations préliminaires. Mais cet objet n'eſt qu'acceſſoire. L'objet eſſentiel eſt de montrer 1°. que cette Hypothèſe toute conjecturale bouleverſe les évenemens, confond les époques, plonge l'Antiquité dans le cahos, & ſubſtitue un Roman à l'Hiſtoire ; 2°. Que l'auteur, en voulant d'une part abréger la Chronologie, & de l'autre faire enviſager l'Apothéoſe comme l'origine, ou du moins comme la principale ſource de l'Idolatrie, ſoûtient à la fois deux opinions, non ſeulement fauſſes toutes deux, mais incompatibles & dont l'une ne s'établiroit jamais qu'aux dépens de l'autre.

Deux routes différentes conduiſoient également à ce but. On pouvoit ſe borner à de ſimples objections contre les preuves de l'Auteur anglois, entreprendre de détruire le nouvel édifice ſans en élever un autre. On pouvoit, ſans attaquer directement M. Newton, établir ſur des fondemens plus ſolides un Syſtême contraire au ſien, & qui dès-lors en auroit été la réfutation évidente, quoiqu'indirecte. Ces deux moyens, M. Fréret les a pris

en même temps. Il oppoſe aux idées de ſon adverſaire des argumens particuliers ; & de plus il ſe livre à des recherches générales, d'où réſulte néceſſairement, & ſur la Chronologie & ſur l'origine du Paganiſme & des Arts, un Syſtême différent de celui qu'il combat, différent de tout autre Syſtême, & fondé ſur des calculs appartenans à l'Auteur. Entrons dans un plus grand détail.

L'Ouvrage a trois *Parties :* chaque Partie ſe diviſe en *Sections*, ſouſdiviſées chacune en pluſieurs *articles*. Méthode qui ramenant à des points fixes les diſcuſſions de toute eſpéce où la diverſité des matieres entraîne ſucceſſivement l'Auteur, y répand toute la clarté dont elles ſont ſuſceptibles.

II. Idée de la *Premiere* Partie.

De ces trois Parties, la Premiere a pour objet la Chronologie grecque, dont elle offre les points les plus importans approfondis & développés en ſix ſections.

La premiere de ces ſix ſections renferme des remarques particulieres ſur la durée des générations & ſur les fondemens de la Chronologie grecque.

M. Fréret s'attache à montrer que ſi M. Newton a paru diſtinguer les générations qu'il évalue à 33 ans, comme les anciens, d'avec les regnes dont il réduit la durée à 20 ans l'un portant l'autre, il les confond en effet dans ſes calculs ; 1°. parce qu'il a calculé certaines ſuites de regnes équivalens à des générations, tels que furent conſtamment ceux des Rois de Sparte ; 2°. parce qu'il a ſouvent confondu les regnes héréditaires avec les regnes électifs, qui l'un portant l'autre ne durent tout au plus que 19 ou 20 ans ; 3°. parce que dans les ſuites diverſes des regnes héréditaires dont il a donné les ſommes totales, il n'a point eu égard à la diſtinction qu'on doit reconnoître entre les regnes ſucceſſifs & les regnes collatéraux : négligence qui lui fait ſouvent compter ſur le pied de trois générations ſucceſſives trois regnes qui n'en valent qu'une ſeule, comme ceux des trois freres François II, Charles IX & Henri III, dans la liſte des

Rois de France. En ſuivant une méthode oppoſée, on trouvera que les 64 Rois de France ne ſont que 45 générations : on n'en trouvera que 20 pour les 30 Rois d'Angleterre comptés par M. Newton depuis Guillaume le Conquérant juſqu'à la Reine Anne ; & l'on aura la même réduction à faire ſur toutes les ſuites des Princes héréditaires, tant anciens que modernes. L'examen de toutes les Maiſons Royales connues prouveroit que la durée des générations n'y eſt pas moindre que dans les familles particulieres. M. Fréret n'entre point ici dans ce détail : mais il y ſupplée par une diſſertation dont l'extrait eſt dans le quatorziéme volume des Mémoires de l'Académie. En l'indiquant au Lecteur, j'ajoûterai que pour ma propre inſtruction j'ai fait l'épreuve du Principe de M. Fréret ſur toutes les ſuites de Souverains dont il ne parle pas, & que l'épreuve a réuſſi ſur toutes. Empereurs Turcs depuis Ottoman, Rois Vandales en Afrique, Rois Goths en Italie, Rois de Dannemark, de Sicile, de Naples, de Caſtille, de Léon, d'Arragon, de Navarre, Ducs d'Aquitaine, de Normandie, de Bourgogne, de Bretagne & de Lorraine, Comtes de Champagne, Grands-Ducs de Toſcane, Ducs de Milan, de Mantoue, de Parme & de Modène ; toutes les ſuites de Princes conſtatent unanimement la vérité du calcul de M. Fréret. Celles de ces Liſtes où l'addition produit la moindre ſomme, eu égard à la quantité des regnes, donnent 27 ans à chaque regne. D'autres en donnent juſqu'à 37. Mais le plus grand nombre porte chaque regne à 33 ans. C'eſt un terme moyen, qui par conſéquent doit être adopté pour meſure commune ; & ce terme eſt celui des anciens. Il s'enſuit que leurs Chronologiſtes en partant d'un tel principe pouvoient calculer avec juſteſſe.

Mais ce principe n'étoit pas le ſeul qu'ils employaſſent : ils n'y recouroient même que rarement, parce qu'ils en connoiſſoient d'autres beaucoup plus ſûrs. Ils

avoient, comme nous, des moyens de porter la Chronologie au degré de certitude auquel les Sciences de cet ordre ont droit de prétendre : moyens ſimples, nombreux, indépendans les uns des autres, & propres néanmoins à ſe ſeconder mutuellement, propres à ſe ſuppléer; ils ſavoient en faire l'uſage que preſcrit la ſaine critique. C'eſt ce que M. Fréret s'eſt propoſé d'établir dans le reſte de ſa premiere ſection. Il montre que les Archives des Villes, les régiſtres des Temples, les actes des particuliers, les ſuites des Magiſtrats, celles des Prêtres de certaines Divinités, les Inſcriptions, les Annales, les Traités de Paix ou d'Alliance, les monumens de toute eſpéce, étoient autant de titres pour la Chronologie; que ces titres détruits maintenant pour la plûpart, ſubſiſtoient au temps des premiers Ecrivains, qui les ont recueillis, conſultés, étudiés avec ſoin; & que c'eſt ſur de pareils fondemens qu'ils ont établis leurs Syſtêmes hiſtoriques, en remontant d'époques en époques juſqu'au premier âge de leur Nation.

Mais ſi les Hiſtoriens de l'Antiquité puiſoient dans de pareilles ſources, leur Chronologie n'eſt donc point un amas confus de conjectures; & ſi elle ſe trouve abſolument contraire à celle qui réſulte des combinaiſons faites aujourd'hui ſur quelques débris informes de ces mêmes monumens qu'ils avoient tout entiers ſous les yeux, devons-nous réformer les Anciens ſur la foi d'un moderne, préférer l'autorité de M. Newton au témoignage d'Hérodote, à celui de Thucydide? M. Fréret montre dans ſa ſeconde ſection que le nouveau Syſtême eſt incompatible avec la Chronologie de ces deux Ecrivains. En même temps il fait voir quel eſt l'accord de leurs textes ſur les points eſſentiels, en particulier ſur l'époque du retour des Héraclides dans le Péloponnèſe.

La troiſiéme ſection a pour objet de conſtater le Syſtême qu'il embraſſe d'après eux, en prouvant le rapport

de leurs calculs avec ceux que donnent les Généalogies des grandes Maiſons de la Gréce, telles que la famille de Cadmus, celle d'Ajax, & pluſieurs autres qu'il examine chacune ſéparément, & qui toutes d'accord entre elles, ne le ſont pas moins avec Hérodote & Thucydide.

Dans la ſection ſuivante M. Fréret diſcute les preuves particulieres du Syſtême de M. Newton : il fixe, dans la cinquiéme, l'époque des Jeux Olympiques & celle de la Légiſlation de Lycurgue. Enfin la Chonologie de l'Hiſtoire d'Athènes eſt le ſujet de la ſixiéme ſection.

Tel eſt, en peu de mots, le plan de cette *Premiere Partie*, dans laquelle, en combinant les époques de l'Hiſtoire grecque, en meſurant avec une exactitude rigoureuſe les eſpaces de temps qui ſe ſont écoulés entre certains faits dont la date eſt connue, il a eu pour objet de rendre aux Annales de la Nation grecque les cinq cents ans que le Chronologiſte anglois leur retranche. Il y montre qu'Eratoſthène, loin de donner trop d'étendue aux temps hiſtoriques de la Gréce, ainſi que M. Newton le lui reproche, les abrége mal à propos d'un ſiécle entier, en plaçant le retour des Héraclides & tous les faits dont cet évenement détermine la date, cent ans plus bas que n'ont fait Hérodote, Thucydide & tous les Ecrivains antérieurs au regne d'Alexandre. Il y développe les raiſons qui doivent faire adopter leur Syſtême par préférence à tout autre. Enfin il y met dans un jour frappant le rapport déciſif qui ſe trouve entre la Chronologie de ces Auteurs & celle qui réſulte du calcul par générations, en montrant que tous les fragmens qui nous reſtent des Généalogies anciennes marquent diſtinctement pour chaque famille connue 24 degrés de générations, c'eſt-à-dire environ 800 ans, entre l'invaſion de la Gréce par Xercès en 480, & la guerre de Troye. Cet évenement, dont l'époque eſt l'an 1284 avant l'Ere chrétienne, a été de l'aveu de tous les Auteurs,

teurs, précédé par un grand nombre d'autres faits historiques, tels que l'expédition des Argonautes, les exploits d'Hercule, la guerre de Thèbes, l'établiſſement de la Diette des Amphyctions, le Déluge de Deucalion, celui d'Ogygès, le paſſage des colonies égyptiennes & phéniciennes dans la Gréce. Tous ces faits, & beaucoup d'autres, ſucceſſivement arrivés dans un intervalle d'environ cinq ſiécles, ſont placés comme autant de groupes frappans & remarquables ſur divers plans d'une immenſe perſpective; de maniere cependant que les mêmes traits qui ſont connoître la diſtance des uns aux autres, en laiſſent entrevoir le rapport & la liaiſon. Tous ces faits appartenans à l'Hiſtoire, marquent conſéquemment à ſon coin les cinq ſiécles antérieurs à celui de la guerre de Troye, & par une ſeconde conſéquence font remonter les Antiquités grecques au dix-neuviéme ſiécle avant JESUS-CHRIST. L'âge des Héros chantés par Homère n'en eſt que le ſecond âge. Le premier ſe date de la fondation de Thèbes par la colonie de Cadmus vers l'an 1594. On pourroit même, à toute rigueur, adjuger à l'Hiſtoire les trois ſiécles précédens, compris entre le regne de Cadmus, par qui la Gréce, encore barbare, fut initiée dans les Arts de la Phénicie, & l'arrivée d'Inachus fondateur d'Argos, vers l'an 1884; premiere époque du commerce des Nations policées, avec les Grecs, pour-lors auſſi ſauvages que le ſont aujourd'hui les Peuples ſeptentrionaux de l'Amérique.

En comparant ces aſſertions de M. Fréret fondées ſur des calculs, des preuves & des monumens de toute eſpéce, avec celles de M. Newton appuyées ſur d'autres principes & d'autres combinaiſons, le Lecteur ſera ſans doute étonné de la prodigieuſe différence de ces deux Syſtêmes ſur l'Hiſtoire de la même Nation. Mais s'il ſe décide en faveur de l'une des deux hypothèſes, qu'il n'oublie pas en faiſant ſon choix, que l'autorité d'un nom célébre n'eſt point un argument, & que ce ſont les

raiſons ſeules qui doivent entrer dans la balance.

III. Idée de la *Seconde* Partie.

Je paſſe à la *ſeconde* Partie de cet Ouvrage, dans laquelle une méthode ſemblable conduit l'auteur à des réſultats auſſi différens de l'hypothèſe de M. Newton, que l'ont été ceux de la *Premiere*.

M. Fréret y parcourt un champ beaucoup plus vaſte que dans la précédente. Ses recherches embraſſent à la fois la Chronologie des plus anciens Peuples connus, & la portion la plus curieuſe de leurs Antiquités; je veux dire l'origine & la nature du Polythéïſme chez ces Peuples fameux, dont les nombreuſes colonies, en défrichant le reſte de la terre, en poliçant les Sauvages épars dans les bois qui la couvroient, ont ſemé par-tout les Arts, les Sciences & les erreurs. Sujet immenſe, dont les profondeurs inacceſſibles au génie ſans érudition, impénétrables à l'érudition ſans génie, renferment une infinité de problêmes qu'un ſçavant Philoſophe eſt ſeul en état de réſoudre. Je ne crains pas d'être déſavoué par ceux qui connoiſſent les écrits imprimés de M. Fréret, quand je leur annonce que ce dernier Ouvrage achevera de les convaincre qu'il étoit tout ce qu'il faut être pour lutter avec ſuccès contre de pareilles queſtions. Il le prouve dans le cours de l'Ouvrage entier, mais principalement à mes yeux dans cette ſeconde Partie, où brillent à la fois toute la force & la ſagacité de l'eſprit, tout l'art de la critique & toutes les richeſſes du ſçavoir. Des diſcuſſions fines & méthodiques y conduiſent le Lecteur à des dénoûmens ſinguliers, mais ſimples, dont la nouveauté l'étonne, dont la vérité le frappe, & qu'il adopte ſans effort comme des idées naturelles qui n'avoient beſoin que d'être développées en lui. Les découvertes y naiſſent les unes des autres: la chaîne qui lie les conſéquences aux principes, les vraiſemblances aux vérités, met entr'elles un accord ſi parfait, que les conjectures mêmes empruntent des faits dont elles dépendent, ou qu'elles expliquent, une ſolidité qui leur donne du corps.

Digitized by Google

Cette ſeconde Partie a pour titre ; *De la Chronologie de l'Hiſtoire orientale.* Mais à la rigueur ce titre ne doit s'appliquer qu'aux deux premieres ſections ; la troiſiéme, qui eſt la plus conſidérable, roulant toute entiere ſur la naiſſance & les progrès de l'Idolatrie égyptienne. Il eſt vrai que dans l'Ouvrage de M. Fréret l'éclairciſſement de cette grande queſtion eſt préparé par les Recherches chronologiques qui la précédent. La dépendance eſt réciproque entre ces objets ; & de plus M. Newton les a joints enſemble : il donne comme un tout ſyſtématique ſes opinions ſur l'un & ſur l'autre point. On ne devoit donc pas les ſéparer dans la réponſe, ſi l'on vouloit attaquer ſon hypothèſe ſous les deux faces qu'elle préſentoit à combattre. Il prétend avec Marsham que Séſoſtris eſt le Séſac de l'Ecriture ; & ſur ce fondement il abrége de pluſieurs ſiécles l'Hiſtoire de l'Egypte & celle des Peuples contemporains : il croit avec Prideaux que ce même Séſoſtris eſt l'Oſiris des Egyptiens, & de-là conclut que le Polythéïſme doit ſa naiſſance à l'Apothéoſe, ou au culte des hommes déifiés après leur mort. Ainſi d'une part il ſoûtient l'Evhémériſme quant à l'origine de l'Idolatrie, & de l'autre il ne la fait remonter que vers le temps de Salomon. Son Syſtême ſur l'Idolatrie a par conſéquent deux branches, dont la premiere eſt du reſſort de l'Hiſtoire & de la Métaphyſique, puiſqu'il s'agit de la nature du Polythéïſme ancien, & dont la ſeconde appartient à la Chronologie, puiſqu'il s'agit d'en examiner l'antiquité. M. Fréret les diſcute toutes deux, en commençant par celle qui intéreſſe le Chronologiſte.

Après quelques obſervations ſur l'Hiſtoire égyptienne & ſur celle des Chaldéens, il montre quels ſont les moyens de diſtinguer les fables de ces Peuples d'avec leurs Traditions véritables, quels ſont les moyens de les concilier ; quels ſont enfin ceux de réduire à leur valeur hiſtorique ces longues périodes que le Préjugé national aſſignoit parmi eux à la durée de leurs Monar-

chies, & dont l'immenſité ſe perdoit au-delà des temps.

De ces réflexions générales il paſſe à l'époque de Séſoſtris, & ſe propoſe de faire voir 1°. Que tous les anciens s'accordent à placer le regne de ce Prince plus de 500 ans avant celui de Séſac; qu'en rapprochant les textes d'Hérodote, de Diodore, de Ctéſias, d'Ariſtote, de Dicéarque, de Caſtor & de la Chronique de Paros, on en fixera le commencement à l'an 1570 avant l'Ere chrétienne & la fin à l'an 1510; 2°. Que cette date de Séſoſtris, qui fait ſa mort antérieure à l'Exode, eſt la ſeule qu'on puiſſe concilier avec les évenemens dont Moyſe nous a tranſmis la connoiſſance; 3°. Que le témoignage de Manéthon, Hiſtorien d'un grand poids, eſt conforme ſur cet article à celui des autres Ecrivains profanes, & qu'ils établiſſent tous de concert la même Chronologie que l'Hiſtorien Sacré; 4°. Que le concours de ces autorités ne ſe borne pas à détruire les idées de l'Auteur anglois ſur le temps de Séſoſtris, mais renverſe toutes ſes opinions ſur les principaux faits de l'ancienne Hiſtoire, particulierement ſon Hypothèſe ſur les *Paſteurs* & ſur leurs diverſes colonies.

En effet le regne de Séſoſtris eſt une époque importante, non-ſeulement pour les Annales de l'Egypte, mais encore pour les Faſtes de tous les Peuples anciens. Le Synchroniſme de ce Prince avec Moyſe d'une part, & de l'autre avec Danaüs, éclaircit à la fois l'Hiſtoire des Nations de l'Aſie, celle des habitans de la Paleſtine, celle des Phéniciens & celle des Grecs. C'eſt un centre commun où les faits remarquables des âges précédens viennent ſe réunir à ceux des ſiécles poſtérieurs: c'eſt le point fixe où le ſpectateur doit ſe placer, pour contempler d'un coup d'œil l'Hiſtoire univerſelle de la haute Antiquité, pour en diſtinguer toutes les branches, & ſaiſir la liaiſon qu'une influence réciproque établit entr'elles: liaiſon d'autant plus digne d'être obſervée qu'elle n'eſt pas reſtrainte à de ſimples rapports entre les dates des

évenemens principaux, mais qu'également visible dans les causes qui les ont produits, elle en montre la correspondance en même temps que la succession, & présente le Système entier de la Chronologie & de la Politique des premiers temps.

Les conquêtes de Séſoſtris imprimerent un mouvement général aux Nations voiſines de ſon Empire. Elles s'ébranlerent toutes à la fois & pluſieurs furent déplacées. Il s'en détacha de nombreuſes colonies, qui s'établirent ſur les côtes de l'Aſie mineure, de la Libye, de la Gréce. Ce flux & reflux des différentes peuplades ne fut que paſſager: mais la fermentation vive & rapide qu'il excita de toutes parts occaſionna le mêlange des Peuples déja policés avec ceux qui étoient encore ou barbares ou ſauvages; & cette révolution, principe des révolutions ſuivantes, fit changer de face à la moitié de notre Hémiſphère. On voit par-là de quelle importance il eſt de ne pas ſe tromper ſur l'époque de Séſoſtris. L'erreur influeroit ſur tout le reſte; & c'eſt de la vraie détermination de ce point fondamental que dépend la ſolidité d'une Hypothèſe chronologique.

Mais cet ancien Conquérant, ce Roi contemporain de Moyſe, n'eſt en quelque ſorte qu'un moderne en comparaiſon des Patriarches du Peuple Hébreu, & des Fondateurs de l'Empire Aſſyrien. Avant lui, l'Egypte avoit été gouvernée par une longue ſuite de Souverains; & tantôt partagée entre différens Princes dont les Dynaſties collatérales avoient fait de chaque Province un Royaume, tantôt réunie toute entiere ſous une même domination, elle formoit depuis pluſieurs ſiécles un état riche & civiliſé. Un Peuple immenſe habitoit ce Pays: il cultivoit les Arts; il connoiſſoit les Sciences; il avoit une Religion, une Police ſavante, des Loix ſages, un commerce floriſſant; enfin il avoit eſſuyé de grandes révolutions. Cinq ſiécles avant Séſoſtris, & dès l'an 2082 avant l'Ere chrétienne, les Arabes avoient envahi

cette fertile contrée. Ce ſont eux que l'Hiſtoire orientale connoît ſous le nom de *Paſteurs*. Ils regnoient en Egypte lorſque Jacob vint y chercher un azile. Le Prince dont Joſeph fut Miniſtre étoit un de ces Rois *Paſteurs*, qui ne furent entierement chaſſés qu'au bout de 511 ans. Pendant ce long ſéjour ils paſſerent par toutes les viciſſitudes de la fortune. D'abord ils donnerent la Loi & finirent par la recevoir. Un premier échec leur enleva Memphis vers l'an 1878, & les contraignit de ſe renfermer dans les marais de l'Egypte. C'eſt l'époque de la colonie conduite par Inachus dans le Péloponèſe. Quarante-huit ans après, de nouveaux malheurs affoiblirent encore ce peuple d'étrangers. Forcés dans leurs retraites par les Egyptiens, ils ſe réfugierent pour la plûpart dans les pays voiſins, en Paleſtine, en Phénicie, dans les montagnes de la terre de Chanaan. Ceux qui reſterent en Egypte ſe maintinrent aux environs de Péluſe, où trop foibles pour donner de l'ombrage aux Naturels, mais aſſez forts pour ſe défendre, ils conſerverent leur indépendance juſqu'au regne d'Aménophis. Ce Prince ſuperſtitieux ayant entrepris d'extirper une Race proſcrite comme impure par les Miniſtres de ſa Religion, ils reprirent les armes, & ſignalerent par le ravage de l'Egypte les derniers efforts de leur liberté. Mais après une ſuite de ſuccès ſoûtenus pendant treize ans, ſuccès tels qu'Aménophis s'étoit vu réduit à fuir vers les frontieres de l'Ethiopie, ils furent vaincus par Séſoſtris fils de ce Prince, & détruits ſans reſſource. Ceux qu'épargna le fer du vainqueur devinrent ſes eſclaves. Le Peuple d'Iſraël, dont ils avoient reçu les ancêtres au temps de leur puiſſance, fut enveloppé dans leur ſervitude; & cet eſclavage commun a fait confondre depuis les Iſraëlites avec les *Paſteurs* & Moyſe avec *Oſarſyph*. Cette guerre de treize ans qui précéda leur chûte, guerre cruelle & ſanglante où l'Egypte livrée au déſeſpoir des Rebelles, éprouva toutes les horreurs des diſcordes civiles & reli-

gieuſes ; la fit abandonner par une foule d'habitans, qui, ſous la conduite de différens chefs, allerent loin de leur patrie chercher des azyles & fonder des Etats. Ce fut alors que Danaüs paſſa dans la Gréce, depuis long-temps connue des Egyptiens par les colonies de Cadmus, de Cécrops & d'Inachus.

Ainſi les Hiſtoires de la Gréce & de l'Egypte ſe tiennent & s'éclairciſſent réciproquement. Tout s'accorde dans les Annales des deux Peuples ; avec cette différence que les Grecs ne comptoient encore que par générations dans un temps où les Egyptiens pouvoient compter par ſiécles. Dans les ſupputations faſtueuſes de leurs Antiquités, d'immenſes périodes précédoient l'époque de Menès, le premier de leurs Rois connus. Mais ces périodes n'étoient que des hypothèſes aſtronomiques imaginées ſimplement pour exprimer la durée de certaines révolutions des Sphères céleſtes. Leurs temps hiſtoriques commençoient au regne de Menès, vers l'an 2880 avant JESUS-CHRIST ; environ deux ſiécles avant ceux des Aſſyriens. M. Fréret expoſe les fondemens de cette Chronologie. L'explication par laquelle il détruit l'oppoſition apparente du texte d'Hérodote & de celui de Diodore, ſur le temps de Menès, en rapprochant leurs calculs, à deux années près, eſt auſſi ſimple qu'ingénieuſe. Ce point eſt un de ceux qu'il a traités dans ſa premiere ſection, toute chronologique, comme je l'ai déja dit, ainſi que la ſeconde.

La troiſiéme, beaucoup plus étendue que les deux précédentes, & diviſée en XV articles, eſt employée toute entiere à combattre par des argumens indépendans du calcul l'identité de Séſoſtris & d'Oſiris, prétendue par M. Newton d'après M. Prideaux. Ce que l'auteur exécute en attaquant le Syſtême d'Evhémere ſur l'origine de l'Idolatrie par l'apothéoſe. Il le ſoûtient faux, même pour les Grecs, dont la Religion admettoit le culte des hommes morts, à plus forte raiſon pour les Peuples de

l'Orient qui n'ont jamais connu cette eſpéce de culte auſſi déraiſonnable qu'il eſt impie.

Pour établir la vérité de ces propoſitions, il s'attache à prouver que l'identité de Séſoſtris & d'Oſiris eſt incompatible avec l'idée que l'Ecriture nous donne de la Religion égyptienne au temps de Moyſe, de Joſeph & de Jacob; Que cette Religion n'a point changé; qu'elle fut dans les derniers ſiécles du Paganiſme ce qu'elle avoit été dans ſon origine; Que les Phéniciens rejettoient le culte des Héros; Que S. Paul, en s'adreſſant aux Gentils, a toûjours ſuppoſé que leurs Dieux n'étoient pas des hommes apothéoſés; Que les Prêtres d'Egypte ont toûjours nié que les hommes puſſent s'élever à la nature des Dieux, & les Dieux deſcendre à celle des hommes.

Enfin après deux digreſſions très-curieuſes, l'une ſur la variation de l'écliptique dont les Egyptiens entretinrent Hérodote, l'autre ſur leur antiquité reconnue par Solon & par Platon, M. Fréret ſe propoſe d'établir que les Egyptiens ont conſervé ſous le joug des Grecs & des Romains autant d'averſion pour le culte des hommes morts, qu'ils en avoient marqué dans les ſiécles floriſſans de leur indépendance, & dans les premiers âges de leur Monarchie. Il explique leur Syſtême religieux d'après les idées d'Hermès, d'Iamblique, de Porphire & des plus ſavans d'entre les Platoniciens modernes. Ce développement auſſi philoſophique que rempli d'érudition termine la ſeconde Partie de ſon Traité.

IV. Idée de la *Troiſiéme* Partie.

Juſqu'ici M. Fréret n'a combattu que les preuves hiſtoriques & morales du Syſtême de M. Newton; & les argumens dont il a fait uſage ſont du même genre que les moyens employés par ſon adverſaire. Calculs, diſcuſſions, combinaiſons de faits, tout ce que la Critique pouvoit oppoſer au premier des deux principes avancés par le Chronologiſte anglois ſe trouve raſſemblé dans les deux premieres parties de cet Ouvrage. Reſtoit à faire l'examen

l'examen des preuves aſtronomiques de la nouvelle hypothèſe; & c'eſt le ſujet que notre auteur entreprend de traiter dans la troiſiéme Partie.

Cette matiere eſt hériſſée de difficultés: on ne peut la diſcuter avec ſuccès, ni même l'entendre, ſi l'on n'eſt initié dans l'Aſtronomie moderne, & ſi l'on ne connoît à fonds celle des Anciens. Le peu de monumens qui nous en reſtent ſont épars, informes, altérés par l'ignorance. La plûpart ſemblent ſe contredire; & ſans une étude profonde, ſans une comparaiſon réfléchie de ces fragmens obſcurs, on n'en tirera que de fauſſes lueurs. La nature du ſujet répand donc une ſéchereſſe inévitable ſur cette troiſiéme partie, auſſi curieuſe en effet que les précédentes, mais pleine de détails fatiguans pour le Lecteur, auxquels il a fallu cependant que l'Auteur eût le courage de ſe dévouer pour atteindre à ſon but.

Cette partie ſe diviſe en deux ſections. Dans la *Premiere*, M. Fréret combat l'Hypothèſe de M. Newton ſur le temps où les Egyptiens adopterent une forme d'année particuliere. L'époque aſſignée dans le nouveau Syſtême à Chiron, & l'application faite de cette époque au calcul abrégé ſont l'objet de la *Seconde* ſection. Diſons un mot de chacune, en commençant par le précis des opinions ſoûtenues de part & d'autre ſur l'année des Egyptiens.

Suivant M. Newton, les habitans de l'Egypte n'eurent, avant Ammon pere de Séſoſtris, qu'une année vague de 360 jours, qui n'avoit aucun des avantages de l'année lunaire, aucun de ceux de l'année ſolaire dont elle différoit ſenſiblement. Ammon la corrigea par une addition qu'il fit de cinq jours épagomènes aux douze mois. Mais cette année de 365 jours ne fut pas d'abord d'un uſage commun. Elle n'eut cours dans toute l'Egypte que 72 ans après la mort de Séſoſtris, vers l'an 884, ſous le regne de Rameſſès, fils de cet Aménophis, ſous lequel M. Newton place l'entiere expulſion des §. 1.

Paſteurs en 930, & qu'il croit en même temps le Ménès d'Hérodote, l'Oſimandyas de Diodore & le Memnon des Grecs. Les obſervations que les Prêtres égyptiens firent du lever & du coucher héliaque des étoiles, pendant le regne très-long d'Aménophis, les ayant mis en état de régler leur Calendrier, & d'établir en conſéquence une forme d'année moins vicieuſe; c'eſt à ce Prince qu'ils attribuerent l'honneur de cette heureuſe innovation; & pour en éterniſer le ſouvenir par un monument utile aux Aſtronomes, en même temps que glorieux à ſa mémoire, ils placerent autour de ſon tombeau, dans le fameux Edifice appellé *Memnonium*, un cercle d'or large d'une coudée, ayant 365 coudées de circonférence, & dont la diviſion en 365 degrés exprimoit celle de l'année en 365 jours. Ils fixerent le commencement de cette année nouvelle à l'équinoxe du Printemps. Mais comme elle eſt plus courte que l'année vraie d'environ ſix heures, l'equinoxe avançoit d'un jour tous les quatre ans; & par une ſuite de cette préceſſion annuelle, il ſe trouva, 137 ans après, concourir avec le 34e jour de l'année, lorſqu'elle fut introduite & reçue chez les Chaldéens. Ce fut l'an 747 que Babylone adopta le Calendrier des Prêtres d'Egypte; & telle eſt à la fois la raiſon & l'époque de l'ére de *Nabonaſſar*, ſi l'on en croit M. Newton.

M. Fréret attaque toutes ces aſſertions. Il prétend que l'Aménophis dont il s'agit ici n'eſt ni le Ménès d'Hérodote ni l'Oſimandyas de Diodore, qu'il n'eſt point auteur du Calendrier, que le cercle d'or ne fut point un ornement de ſon tombeau, mais de celui d'un Roi d'Egypte plus ancien que Séſoſtris, & qui regnoit au plus tard dans le ſeiziéme ſiécle avant l'Ere chrétienne; enfin que l'établiſſement de l'année de 365 jours eſt de la plus haute antiquité. C'eſt un Syſtême diamétralement contraire au précédent; la différence eſt frappante.

Les idées qu'il oppoſe à celles de M. Newton, &

dont il déduit fort au long les preuves, ſommairement analyſées ſe réduiſent aux ſept propoſitions ſuivantes.

1°. Les Egyptiens avoient une année vague de 365 jours, dont le commencement varioit, tous les ans, de ſix heures quelques minutes. C'étoit leur année religieuſe. Les Prêtres ſe firent un point capital d'en conſerver l'uſage, à cauſe de ſon irrégularité même, qui changeant tous les quatre ans le jour de chacune de leurs fêtes, leur faiſoit parcourir toutes les ſaiſons, & ſanctifioit ſucceſſivement à leurs yeux tous les jours de l'année ſolaire vraie.

2°. Cette année ſolaire vraie leur étoit en même temps connue : ils l'employoient à régler la culture des terres, les temps des fermages, celui du payement des impôts ; c'étoit leur année civile.

3°. Les commencemens de ces deux années, dont l'une marquoit les fêtes, l'autre ſervoit aux divers uſages de la ſociété, ſe réuniſſoient au bout de 1460 ans, par leur concours au même point de l'écliptique. Et comme l'année civile commençoit au lever héliaque de la Canicule nommée *Sothis* en Egypte ; cet eſpace de 1460 ans, dont le premier & le dernier inſtant étoient déterminés par le retour commun des deux années au même point du ciel, formoit un cycle, connu des Aſtronomes & des Chronologiſtes ſous le nom de *Cycle ſothiaque* ou *caniculaire*. La réunion du premier jour de l'année vague avec le lever héliaque de l'étoile *Sothis* ſous le climat de l'Egypte, marquoit la fin d'une de ces périodes & le commencement d'une autre.

4°. Suivant le témoignage de Cenſorin, ce concours avoit eu lieu l'an 138 de JESUS-CHRIST. Cette année, la centiéme avant celle où cet Auteur écrivoit, avoit donc été le commencement d'un nouveau cycle caniculaire, & le terme d'un autre. Par une ſeconde conſéquence, ce cycle antérieur à celui de Cenſorin remontoit à l'an 1322 avant l'Ere chrétienne, & précédoit de 438 ans l'époque

l'eſpace des temps hiſtoriques ſont les ſeuls vrais.

De ces trois propoſitions les deux premieres ſont inconteſtables : M. Fréret les ſoûtient comme M. Newton. Mais il n'admet pas la troiſiéme, de laquelle dépend la vérité des deux conſéquences ; c'eſt-à-dire de l'époque donnée dans le nouveau Syſtême à Chiron ainſi qu'à l'expédition des Argonautes, & de l'induction qu'on en tire en faveur du calcul abrégé. En effet ſi cette Sphère ancienne n'eſt pas celle de Chiron, il eſt clair qu'on ne peut en inférer l'époque des Argonautes, ni fonder ſur le calcul qui s'enſuivroit une Chronologie différente de celle des meilleurs Ecrivains de l'Antiquité ; & c'eſt ce que M. Fréret ſe propoſe d'établir.

Il prétend 1°. Qu'il ſeroit plus facile de prouver que Chiron n'a point deſſiné de Sphère céleſte pour l'uſage des Argonautes, qu'il ne l'eſt de donner quelque vraiſemblance à l'aſſertion contraire, avancée gratuitement par M. Newton ſur la foi d'un Poëte. 2°. Que le premier Planiſphère connu des Grecs étoit fort différent de celui auquel Eudoxe a comparé les obſervations du ſolſtice faites par Méton ; ou que, du moins, ſi cette Sphère eſt celle dont Eudoxe s'eſt ſervi, elle avoit été reformée de maniere à n'être plus en effet la même ; par conſéquent qu'on ne peut déduire l'âge des Argonautes, de la poſition donnée pour-lors aux étoiles dans cette Carte céleſte, corrigée pluſieurs ſiécles après eux. 3°. Qu'un coup d'œil attentif ſur ce qui nous reſte des monumens de l'Aſtronomie ancienne nous diſpenſe de recourir à cette correction de la Sphère primitive, en nous faiſant voir divers Calendriers dreſſés ſucceſſivement, & dont il eſt aiſé de déterminer les époques, par les différences qu'on obſerve dans la repréſentation de l'état du ciel ſur chacun de ces Calendriers ; 4°. Que le Calendrier ſuivi par Eudoxe n'a été dreſſé qu'au temps d'Héſiode ; & que ſi l'on examine avec ſoin les fragmens qui ſubſiſtent encore de quelques autres, on en découvrira, dans le nom-

bre, un beaucoup plus ancien, qui remonte au commencement du quinziéme ſiécle avant JESUS-CHRIST; 5°. Enfin que ce premier eſſai de l'Aſtronomie chez les Grecs eſt de la même date, à peu-près, que l'époque donnée par les meilleurs Ecrivains à l'entrepriſe des Argonautes; qu'ainſi la détermination aſtronomique de cet évenement, loin de renverſer leurs calculs, eſt une preuve de plus en faveur du Syſtême que ces calculs établiſſent.

Pour mettre dans tout ſon jour la vérité de ces propoſitions formellement oppoſées à celles du Chronologiſte anglois, M. Fréret a joint aux plus profondes recherches les diſcuſſions les plus épineuſes : il analyſe, il décrit, il compare les Calendriers des différens âges, & fait obſerver la marche progreſſive des Conſtellations, marquée ſur ces Planiſphères par la diverſité des lieux qu'elles y occupent. De ces poſitions différentes miſes en paralléle avec les places que les catalogues de Bayer & de Flamſtéed donnent aux mêmes étoiles, il déduit les époques qu'on doit aſſigner à ces Planiſphères anciens. De tels détails peuvent rebuter le Lecteur ſuperficiel & preſſé d'arriver au terme de ſa route. Mais les conſéquences de tant de faits aſtronomiques bien établis, ont une évidence, une ſimplicité qui juſtifient la longueur & la ſéchereſſe des diſcuſſions dont elles ſont le fruit : diſcuſſions indiſpenſables dans un ouvrage de ce genre, & de plus très-curieuſes pour quiconque voudra connoître l'époque & les progrès d'une ſcience, qui fait autant d'honneur à l'eſprit humain que l'Aſtronomie.

Au reſte, on ne reprochera pas à l'auteur d'avoir redoublé par un défaut de méthode l'obſcurité de ſon ſujet. Toutes les recherches, dont l'aſſemblage compoſe cette ſeconde ſection ſur l'époque de Chiron, ou de l'Aſtronomie chez les Grecs, ſont rangées dans l'ordre le plus naturel & diſtribuées en trois articles.

Dans le *premier*, M. Fréret donne un extrait raiſonné

de l'ouvrage que Whiſton, célébre Aſtronome anglois, a publié contre le nouveau Syſtême : ouvrage ſçavant, judicieux, méthodique, & dans lequel on voit une connoiſſance profonde de l'Aſtronomie ancienne. La preuve aſtronomique de M. Newton y eſt combattue par un grand nombre d'obſervations que M. Fréret abrége quelquefois & quelquefois commente, en les traduiſant.

Après avoir ainſi montré les deux Aſtronomes aux priſes l'un avec l'autre, notre Auteur rentre dans la lice au *ſecond* article, où il attaque M. Newton par des objections qui n'ont rien de commun avec les précédentes.

Dans le *troiſiéme* article ſont réunies les Recherches dont j'ai parlé ſur les Calendriers Ruſtiques des Anciens. Ces éclairciſſemens amenent la concluſion de la troiſiéme partie & celle de l'ouvrage entier.

V. Tel eſt le plan général & l'objet de ce grand Traité de Chronologie, dont l'Auteur a cru ne pouvoir mieux témoigner le cas qu'il faiſoit de M. Newton, qu'en raſſemblant toutes ſes forces pour le combattre ; en accumulant preuves ſur preuves, au point de paroître quelquefois aller beaucoup au-delà du néceſſaire. Il eſt vrai que ſon but n'étoit pas ſeulement de détruire l'Hypothèſe chronologique de M. Newton : il prétendoit faire plus ; il aſpiroit à découvrir la vérité ſur chacun des objets conteſtés ; & c'eſt ce qui rend ſon ouvrage d'une utilité ſupérieure à celle d'un écrit purement polémique. En ſe propoſant de réſoudre les plus importantes queſtions de la Chronologie de tous les peuples de l'Antiquité, il a fixé toutes les époques générales & celles d'une infinité de faits particuliers. Ainſi ſes recherches ont, ſi je ne me trompe, deux avantages ; l'un de marquer les limites où ſe renferme le champ des Antiquités hiſtoriques ; l'autre de préſenter dans la vaſte étendue de ce même champ un grand nombre de dates déterminées avec préciſion, & qui par-là deviennent autant de points

points fixes & lumineux ſemés d'eſpaces en eſpaces, pour nous préſerver des écarts dans une route obſcure & difficile. Que de faits éclaircis dans ce Traité ! Que de vûes neuves ! Que d'explications heureuſes ! Quelle force, quelle juſteſſe de raiſonnement ! Quelle ſcience, en un mot, & quelle critique ! On voit par-tout un homme profond dans la connoiſſance des Auteurs anciens, inſtruit des uſages, des mœurs, des opinions philoſophiques & religieuſes de tous les Peuples de l'Antiquité.

Voilà, du moins, l'idée qu'une lecture attentive & réfléchie m'a fait prendre de cet Ouvrage. Je le crois propre à répandre un nouveau jour ſur l'Hiſtoire ancienne, & particulierement ſur les premiers âges des Nations; ſur ces temps reculés dont l'étude négligée par les Savans mêmes comme difficile & frivole, eſt, à certains égards, la portion la plus curieuſe & la plus intéreſſante de l'Antiquité, celle qui mérite le plus d'arrêter les yeux d'un homme ſenſé; comme étant celle de toutes qui nous apprend le mieux à connoître la nature & la marche de l'eſprit humain, par le tableau qu'elle nous offre de ſes premiers efforts & de ſes progrès ſucceſſifs dans tous les Arts & dans toutes les Sciences.

C'eſt ce qui m'a fait prendre depuis long-temps la réſolution de publier ce Traité, comme une ſuite des Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres. En 1749, j'annonçai mon projet dans l'Eloge hiſtorique de l'Auteur; & cet engagement contracté dès-lors avec le Public a été renouvellé de ma part, dans tous les volumes de nos Mémoires imprimés les années ſuivantes. Des obſtacles dont le détail intéreſſeroit peu m'ont empêché juſqu'à préſent de le remplir, malgré l'impatience que j'en avois, ſur-tout depuis que je le voyois notifié pour ainſi dire à l'Europe ſavante & à la Poſtérité, par la mention expreſſe qu'on en a faite dans un * des Articles du l'Encyclopédie.

* Dictionnaire de l'Encyclopédie, Article *Chronologie*.

L'exiſtence du manuſcrit ainſi conſtatée en rendoit l'édition indiſpenſable. D'ailleurs une nouvelle apologie du Syſtême chronologique de M. Newton vient de paroître. * Elle eſt telle que M. Newton lui-même ne la déſavoueroit pas, & qu'elle ne pourroit manquer d'accroître le nombre de ſes partiſans. Si M. Fréret vivoit encore, cet Ouvrage l'eût engagé ſans doute à donner le ſien. C'eſt par conſéquent une raiſon de plus pour moi de ne plus en différer l'impreſſion ; & le jugement avantageux qu'en ont porté les Commiſſaires de l'Académie, m'autoriſe à croire qu'en le publiant, je fais aux Gens de Lettres un préſent conſidérable.

VI. Oſerai-je hazarder ici quelques réflexions au ſujet des deux Ouvrages dont ce diſcours offre l'analyſe & la comparaiſon ? Quelque ſentiment qu'on adopte ſur la Chronologie de M. Newton, la gloire de ce grand Homme n'en ſouffrira point d'atteinte. Son Livre *des Principes*, ce texte ſublime & profond qui ne peut être commenté que par des hommes d'un ordre ſupérieur, ſon Optique, ſes autres écrits, dont la deſtinée ſi rare & ſi belle eſt d'avoir pour admirateurs des Philoſophes, & d'être de plus en plus admirés à proportion qu'ils ſont mieux entendus, tant de monumens de la grandeur de ſon génie aſſurent pour jamais à ſon nom l'hommage de toutes les Nations éclairées. Mais ces monumens mêmes, & ſi j'oſe ainſi parler, ces titres de ſon immortalité, loin de former une préſomption favorable à ſes Hypothèſes ſur l'Hiſtoire, ſont, ſi je ne me trompe, des motifs aſſez bien fondés d'un préjugé tout contraire. Pour établir avec ſuccès un nouveau Syſtême chronologique, il faut être profondement verſé dans la Chronologie ; & M. Newton n'a pu l'être, parce que M. Newton fut à la

* Le titre de cet Ouvrage eſt : *Apologie du ſentiment de M. le Chevalier Newton ſur l'ancienne Chronologie, contenant des réponſes à toutes les objections qui y ont été faites juſqu'à préſent.* Par M. le Chevalier S.... T. *in*-4°. Francfort ſur le Mein 1757.

fois grand Aſtronome, grand Phyſicien, & le premier des Géométres de ſon ſiécle. S'il n'eût été que Chronologiſte, il auroit été ſans doute le plus grand de tous. Mais il n'auroit pas excellé dans tous les genres où il s'eſt rendu célébre, s'il avoit excellé dans la Chronologie; parce que la Chronologie impoſe à ceux qui s'engagent avec elle la loi d'un dévoûment preſque ſans réſerve. Elle veut occuper tout leur loiſir, être l'objet unique de toutes leurs méditations. Je ne m'arrêterai point à prouver qu'elle eſt digne de tous les ſoins qu'elle exige, & que le mérite de ce genre d'étude en compenſe la ſéchereſſe & la difficulté. Ceux qui s'appliquent à l'Hiſtoire n'en doutent pas; & c'eſt pour eux que j'écris. Mais quel que ſoit le prix de la Science des temps, il eſt ſûr qu'elle ſuppoſe dans celui qui la poſſéde une littérature univerſelle & profonde; parce qu'elle tient à toutes les branches de l'érudition, parce qu'elle dépend de la Science exacte des faits, de l'examen critique des monumens, de la combinaiſon d'une infinité de paſſages épars dans tous les Ecrivains: en un mot il eſt ſûr qu'un Chronologiſte doit embraſſer dans ſes recherches l'Antiquité toute entiere. A peine l'homme le moins diſtrait, le plus laborieux & le plus maître de ſon temps, en auroit-il aſſez pour raſſembler toutes les connoiſſances qui doivent former un Chronologiſte; & nous ſavons trop à quoi M. Newton a conſacré la plus grande partie du ſien, pour croire qu'il en ait pu donner beaucoup à la Chronologie. Ses yeux fixés ſur le grand ſpectacle de la Nature, ſe délaſſoient de cette contemplation en parcourant le tableau de l'Hiſtoire. C'étoit aſſez, ſur-tout à M. Newton, pour s'en former une idée générale. Mais ce n'étoit pas aſſez pour la connoître intimement. Car les faits ne ſe devinent pas: en pareille matiere le génie ne ſupplée point au temps, ni la méditation à la lecture.

Auſſi ſon Traité chronologique porte-t-il l'empreinte du génie, mais du génie qui s'éleve ſans être ſoûtenu

par l'érudition. Je crois appercevoir ce double caractère & dans le fonds de l'ouvrage & dans la forme. Je le vois dans les idées qui conſtituent l'Hypothèſe, & dans le plan de conſtruction que l'Auteur a ſuivi pour en faire un tout ſyſtèmatique : plan ſimple & ſpécieux, mais étranger, ſi je l'oſe dire, à la maniere de M. Newton, qui juſqu'alors ſembloit avoir adopté la méthode oppoſée diamétralement à celle qu'il obſerve ici. Développons cette penſée.

Dans ſa Phyſique céleſte, M. Newton s'appuye partout du calcul; il part des phénomènes connus, pour remonter à leurs cauſes qu'il cherche ſans prétendre les deviner d'avance. Tous ſes pas ſont des démonſtrations; tous les élémens de ſa théorie ſont des faits; il ne ſuppoſe, il n'omet rien : rien n'échappe à la pénétration de ſes regards; rien ne ſe ſouſtrait à la préciſion de ſes meſures; & c'eſt après avoir ainſi tout peſé, tout évalué, tout vérifié, que de conſéquences en conſéquences il parvient à des principes qu'il admet, tout inexplicables qu'ils ſont. Ces principes étonnent ſa raiſon : ils ne ſont pas avoués par la Métaphyſique, qui proteſte contre tout ce qu'elle ne peut définir : mais il ne les a pas poſés par choix : ils ſont nés des faits; & l'enchaînement des phénomènes l'a conduit pas à pas à ce terme, où l'évidence l'abandonne tout à coup. Il en convient : mais il ſait que l'évidence n'eſt pas toûjours compagne de la certitude; & les propoſitions, auxquelles il eſt arrivé par tant de découvertes inconteſtables, lui paroiſſent certaines, malgré l'obſcurité qui les couvre, puiſqu'elles ſont le réſultat néceſſaire d'une ſuite de vérités. Ainſi s'eſt formé le Syſtême de la Gravitation univerſelle : édifice merveilleux fondé ſur la Géométrie, & conſtruit par l'*Analyſe*.

Mais dans ſon Syſtême chronologique, M. Newton prend une route abſolument différente : il procéde par la *Synthèſe*. Au lieu d'examiner les choſes en détail, de diſcuter les époques particulieres, de recueillir les faits avec ordre, d'apprécier, de combiner les témoignages,

dans la vûe d'adopter l'Hypothèſe qui ſe trouveroit naître du concours des monumens ; en un mot au lieu de s'acheminer au but par une marche lente, mais ſure, à travers les ruines de l'Antiquité, il prend l'eſſor ; il ſe place au-deſſus du cahos, dans le point de vûe qu'il eſtime le plus propre à lui faire démêler tant d'objets ſi confus ; & c'eſt de-là qu'il entreprend d'en ſaiſir le rapport & d'en former la chaîne, en dégageant l'Hiſtoire du milieu des fables, à l'aide de deux Principes généraux qu'il regarde comme les deux clefs du Monde hiſtorique, & dont il adopte les conſéquences, quelque contraires qu'elles puiſſent être aux idées communes. Tout ſe rapporte à ces deux chefs & doit s'y ſoûmettre, ſelon lui. La Chronologie qu'il en déduit n'eſt pas celle des Ecrivains les plus eſtimables de l'Antiquité ; elle eſt contredite par les monumens ; elle ſupprime des ſiécles entiers ; une foule d'objections s'élevent contre elle de toutes parts. Mais cette Hypothèſe ſe fonde ſur deux Principes que M. Newton croit avoir prouvés : il faudroit les renverſer pour la détruire ; & c'eſt ce qu'il juge impraticable. Le ſeul parti qui lui reſte conſéquemment eſt de chercher à concilier avec ces Principes fondamentaux les témoignages des Anciens qui leur paroiſſent oppoſés, d'expliquer ces textes s'ils ſont ſuſceptibles d'une explication conforme à ſes idées, ſinon d'en infirmer l'autorité par toutes les voies de récuſation que la Critique peut fournir.

C'eſt en effet le procédé qu'il ſuit. Mais ſa critique ne me paroît pas difficile ſur le choix des moyens. Les Hiſtoriens, les Mythologues, les Poëtes lui fourniſſent indifféremment ſes preuves. Il mêle les perſonnages fabuleux avec les Perſonnages hiſtoriques, les Dieux avec les Héros, les Héros avec les hommes ; & par cet alliage fait avec art, il compoſe de tant d'Elémens hétérogènes un tout plus brillant que ſolide : il fabrique un Syſtême dont les diverſes parties ont entre elles une liaiſon apparente, & qui ſéduiſant pour l'eſprit, peut ſatiſ-

faire la Raiſon parce qu'il ſemble conſéquent, mais ne ſoûtient pas l'examen ſévére de l'Erudition.

La conduite de M. Fréret dans ſon ouvrage eſt la contrepartie de celle de M. Newton. Sans avoir adopté d'avance des principes excluſifs, ſans Syſtême & dès-lors ſans préjugés, il entre d'un pas ferme dans cette carriere obſcure : il en ſuit les détours : il marche au travers des difficultés, n'en élude, n'en évite aucune, s'arrête par-tout où il faut combattre, répond à toutes les objections, diſcute tous les faits, raſſemble toutes les preuves ; & de la réunion d'une multitude de dates fixées avec juſteſſe, il déduit la certitude des époques générales. Ainſi défendant contre M. Newton Chronologiſte, la Chronologie fondée ſur les anciens monumens, il employe à la maintenir cette même *Analyſe*, dont M. Newton Géométre avoit ſçu ſe ſervir avec tant de ſuccès dans ſa Phyſique céleſte, mais qu'il avoit abandonnée dans ſon Ouvrage ſur l'Hiſtoire.

Je dois avertir, en finiſſant, que le Traité de M. Fréret m'ayant paru dans un état à demander une derniere révi-ſion, j'ai tâché d'y ſuppléer autant que j'ai pu, en retouchant quelques endroits où j'ai remarqué des négligences & de légeres mépriſes. Peut-être en reſte-t-il beaucoup d'autres. Elles ne doivent pas être ſur le compte de l'Auteur ; il les eût aiſément fait diſparoître, s'il avoit relu ſon Ouvrage avec l'intention prochaine de le publier. On ne doit, à la rigueur, les imputer qu'à moi, qui n'ai pu les corriger toutes, ni même les appercevoir; le temps, les Livres & plus ſouvent encore l'érudition m'ayant manqué dans un examen difficile, & qui demandoit plus de connoiſſances que je n'en ai. J'obſerverai de plus qu'il y auroit de l'injuſtice à prétendre oppoſer M. Fréret à lui-même ſur certaines époques, qui différent dans cet ouvrage de celles qu'il établit dans d'autres écrits. Ces différences viennent de ce que diſcutant certains faits dans des Mémoires deſtinés ſpécialement à les fixer,

Digitized by Google

il a mis plus d'exactitude dans ces discussions particulieres. Souvent aussi ces variétés ne viennent que de ce qu'il a suivi dans ses calculs des routes différentes. Mais elles sont si légeres qu'on doit les compter pour rien. Jamais ce ne sont des écarts, encore moins des contradictions. Elles ne tombent pas sur le fonds de sa Chronologie, qui fondée dans tous ses Ecrits sur les mêmes principes, est conforme dans tous ; en sorte qu'on peut regarder comme un corps formé de parties liées intimement, tant d'Ouvrages divers sortis de la plume féconde *de ce savant Homme, qui joignoit à l'érudition la plus vaste l'esprit philosophique, & qui a porté ce double flambeau dans ses profondes Recherches sur l'Antiquité.*

Diction. Encyclop. au mot Chronologie.

EXTRAIT DES REGISTRES DE L'ACADÉMIE Royale des Belles - Lettres.

Des Vendredi 17, *Mardi* 21 *Mars* 1752, *& Mardi* 21 *Août* 1753.

M. De Bougainville ayant rendu compte à la Compagnie, des motifs qui le déterminent à publier l'Ouvrage de feu M. Fréret contre la Chronologie de M. Newton, & ayant demandé la permiſſion de le faire paroître avec le Privilége & ſous les Auſpices de l'Académie comme un Supplément à ſes Mémoires, l'Académie a nommé Commiſſaires pour l'examen de cet Ouvrage M. Bonamy & M. l'Abbé de la Bleterie. En conſéquence du rapport qu'ils en ont fait & de leur approbation par écrit, dont la copie ci-jointe eſt conforme à l'original remis au Régiſtre, elle a fait à M. de Bougainville ceſſion de ſon privilége, pour l'impreſſion dudit Traité chronologique. En foi de quoi j'ai ſigné le préſent Certificat. A Paris, au Louvre, ce vendredi 2 Décembre 1757.

LE BEAU, *Secrétaire perpétuel de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres.*

Copie de l'Approbation donnée par MM. les Commiſſaires de l'Académie.

Nous ſouſſignés Commiſſaires nommés par l'Académie Royale des Belles-Lettres, pour l'examen d'un Traité de feu M. Fréret, ayant pour titre *Nouvelles Obſervations ſur la Chronologie de M. Newton*, croyons que cet Ouvrage eſt très-digne de la réputation de ſon Auteur, qu'il eſt lié néceſſairement avec ceux qu'il a compoſés ſur la Chronologie, & que l'Académie a déja publiés dans ſes Recueils; qu'il eſt plein de recherches & de vûes capables de répandre un grand jour ſur l'Hiſtoire ancienne; & qu'ainſi l'on ne peut ſe diſpenſer de le donner au Public comme une ſuite des Mémoires de l'Académie. En foi de quoi Nous avons ſigné le préſent Certificat. A Paris, ce mardi 21 Août 1753.

Signé, BONAMY, DE LA BLETERIE.

PREMIERES

PREMIERES OBSERVATIONS, SUR LA CHRONOLOGIE DE M. NEWTON. *

LA Chronique abrégée dont les copies manuſcrites commencent à ſe répandre, eſt le precis d'un Ouvrage conſidérable compoſé par M. Newton pour une grande Princeſſe ; ouvrage auquel il travaille depuis pluſieurs années, & dont le Public attend impatiemment l'impreſſion. Le nom ſeul d'un Auteur auſſi célébre que M. Newton, ſuffiroit pour picquer la curioſité des Sçavans; & l'on croit que

* Ces premieres obſervations ont déja vû le jour. M. Freret les fit imprimer en 1726. avec la traduction de la Chronique abrégée de M. Newton, à la fin du VII. Volume de l'Hiſtoire des Juifs par M. Prideaux, dont on donnoit alors une nouvelle Edition. Nous les réimprimons ici telles que l'Auteur les a compoſées, aux premieres lignes près, où il étoit queſtion de l'Ouvrage de M. Prideaux, à la ſuite duquel il publioit ces remarques.

la ſingularité des opinions contenues dans cet abrégé ſervira à augmenter la vivacité de leur impatience.

Il y auroit ſans doute de l'injuſtice à vouloir juger les opinions de M. Newton avant que d'avoir vû ſon grand ouvrage. J'eſpere cependant qu'il ne trouvera pas mauvais, ſi je propoſe ici quelques difficultés contre les preuves ſur leſquelles il ſe fonde, pour retrancher au moins 400. ans dans l'ancienne Chronologie grecque. L'étude que j'ai faite de ces matieres depuis pluſieurs années, m'a mis en état de ſuppléer la plûpart des autorités qu'il n'a point alléguées. Le nombre des Ecrivains qui peuvent nous inſtruire ſur cet article, eſt ſi borné, qu'il n'eſt pas difficile à ceux qui les ont lûs avec attention & avec méthode, de les avoir aſſez préſens pour ſe les rapeller au beſoin.

Les difficultés que je propoſe ici contre M. Newton, ne me ſeront pas particulieres. Je ne doute point qu'elles ne ſe ſoient préſentées à l'eſprit de pluſieurs de ceux qui ont lû ſon abrégé. Ainſi je n'ai point été ſurpris de voir que je m'étois rencontré ſur quelques articles avec un ſçavant homme*, dont on m'a communiqué les remarques. Comme le fond de cette objection n'eſt à perſonne, on ne peut revendiquer que la maniere de la propoſer; & j'eſpere que le ſçavant homme, dont je parle, conviendra que quoique nous allions au même but, nous y allons par des routes différentes, & que je n'ai rien emprunté de ſa méthode. Ce n'eſt pas que je ne fiſſe gloire de l'imiter en toute choſe; mais chaque eſprit a ſa façon de procéder dont il ne doit point s'écarter; & c'eſt par la différence de ce procédé, que l'on diſtingue ceux qui ſe rencontrent, de ceux qui ſe ſuivent à la piſte.

* Le Pere Souciet.

1°. M. Newton paroît appuier beaucoup ſur les paſſages dans leſquels Plutarque attaque les Chronologiſtes. Cependant je ne ſcais ſi cet ancien Ecrivain mérite une grande croyance ſur ces matiéres. Plutarque homme de bon ſens d'ailleurs, avoit fort peu de critique. Son but

étoit de ramaſſer les faits qu'il croyoit propres à peindre le caractere de ceux dont il faiſoit la vie, & il rapportoit tous ces faits, ſans trop s'embaraſſer d'y mettre de l'ordre, ni de les lier entre eux, ou avec les évenemens de l'Hiſtoire générale, par aucune date exacte.

Comme nous trouvons encore aujourd'hui de quoi ſuppléer pluſieurs de ſes dates dans les écrits de l'antiquité qui nous reſtent, nous ne pouvons douter que Plutarque ne les eut pû donner toutes, ſi la Chronologie avoit été un des objets de ſes recherches. Mais il y a grande apparence qu'il en faiſoit peu de cas, parce qu'elle l'auroit gêné, & l'eût ſouvent obligé de rejetter des faits, dont il eſpéroit de tirer parti, pour débiter des moralités. Nous le voyons par la converſation de Solon & de Crœſus, dont il défend la vérité contre le ſentiment des Chronologiſtes, par la ſeule raiſon qu'elle eſt dans le caractere de Solon, & qu'elle fait honneur à ce Légiſlateur. Cette raiſon de convenance eſt cependant détruite par la peinture même que Plutarque fait du caractere de ce Philoſophe. Solon né doux & poli, ayant conſervé le goût de la volupté & des plaiſirs les plus licentieux juſques dans ſa vieilleſſe, de l'aveu de Plutarque, n'auroit jamais répondu avec la dureté philoſophique que lui attribue Herodote, aux avances & aux honneurs que lui faiſoit un grand Prince, tel que l'étoit Crœſus. Car après tout, Solon n'étoit qu'un ſimple Bourgeois d'Athenes, qui s'étoit vû contraint de ſe jetter dans le négoce pour ſubſiſter.

2° M. Newton attaque l'évaluation des générations, ſuivie par les anciens qui comptoient trois générations pour cent ans. Je conviens que cette méthode des générations n'eſt pas de grand uſage, lorſque l'on a d'autres voies plus ſûres pour fixer la Chronologie. Elle eſt ſur-tout très-douteuſe, lorſqu'il s'agit de déterminer de courts eſpaces. Mais je crois qu'elle peut être employée pour fixer la durée des grands intervalles, lorſ-

que c'eſt la ſeule route que nous puiſſions ſuivre.

M. Newton évalue les générations à 18 ou 20. ans ; l'une portant l'autre. Je ne crois pas cette évaluation ſuffiſante ; & c'eſt l'Hiſtoire des temps connus qui me la feroit rejetter, pour m'en tenir à l'évaluation des anciens.

Dans notre Hiſtoire de France, par exemple, de la naiſſance de Hugues Capet en 940. à celle de Louis XV. en 1710. il y a 24. générations par la branche de Bourbon, ſortie de Robert de Clermont, fils de S. Louis ; ces 24. générations diviſant les 770. ans qui ſont entre les deux termes de Hugues & de Louis XV. on aura 32. ans de durée pour chaque génération.

Dans cet intervalle il y a 30. regnes, à cauſe des trois fils de Philippe le Bel, & des trois fils de Henri II. qui étant morts ſans enfans, ont eu pour ſucceſſeurs des Princes de même âge qu'eux. Sçavoir, les premiers, Philippe de Valois, & les derniers, Henri, Roi de Navarre.

De la Naiſſance de Hugues Capet en 940. à la mort de Charles le Bel, & à la mort de ſa fille poſthume en 1328. il y a douze générations, & 388. ans ; ce qui donne auſſi 32. ans à chaque génération.

De la naiſſance de Hugues à la mort de Henri III. dernier de la branche des Valois, arrivée en 1589. la 38e. année de ſon âge il y a 649. ans & 20. générations ; ce qui donne encore 32 ans par génération.

De la naiſſance du Duc d'Orléans, frere de Charles VI. & tige de la ſeconde branche des Valois en 1372. juſqu'à la mort de Henri III. dernier de cette branche en 1589. il y a 6. générations & 217. ans ; ce qui donne 36. ans par génération.

De la naiſſance de Hugues à la mort de Louis XII. en 1515. il y a 673. ans & 27. générations ; ce qui donne 40. ans à chacune.

De la naiſſance de Hugues à la mort de Charles VIII. arrivée en 1498. dans ſa 28e. année, il y a 558. ans &

18. générations, ce qui donne 31. ans à chaque génération.

Ainſi par les différens calculs nous trouvons que la durée des générations va bien juſqu'à 40. ans, mais ne deſcend pas au-deſſous de 30. ans.

Je ne doute point que l'on ne trouve la même choſe, à peu près, dans les Hiſtoires des autres pays : il ſemble même que plus on s'éloigne de notre ſiécle, plus il faut augmenter la durée des générations ; ce qui doit pourtant s'étendre juſqu'à un certain terme. On étoit moins preſſé autrefois de marier les Princes & les grands Seigneurs ; les mœurs plus ſimples & plus groſſieres rendoient la puberté moins hâtive ; car dans cette matiere le moral influe beaucoup ſur le phyſique, & à cet égard les jeunes gens de la Cour & de la Ville ſont toûjours beaucoup plus avancés que ceux de la campagne.

Les anciens ont donc eu raiſon, vû la plus grande ſimplicité des mœurs de ces temps reculés, de donner plus de 30. ans de durée à l'intervalle d'une génération à l'autre, ou de compter trois générations pour un ſiécle : par conſéquent M. Newton ſe trompe, lorſqu'il compte au moins cinq générations pour un ſiécle, & qu'il ſuppoſe que les hommes ſe marioient tous autrefois à 17. ans, & qu'ils étoient peres à 18. ans ou à 20. au plus tard.

D'ailleurs, lorſque les anciens Chronologiſtes ont fait leur évaluation des générations, il faut ſuppoſer qu'ils ont eu égard à ce qui ſe paſſoit de leur temps, & qu'ils ſe ſont reglés ſur les générations, dont les intervalles étoient connus pour déterminer celles qui étoient inconnues. La préſomption ſera toûjours pour eux juſqu'à ce que M. Newton ait fourni des preuves du contraire.

3°. La découverte ſur laquelle M. Newton & les Partiſans de ſon ſyſtême s'appuyent le plus, eſt celle du

temps de Chiron & des Argonautes, qu'il détermine par le mouvement des étoiles fixes. Ce ſera auſſi l'endroit de cet abrégé que je tâcherai d'éclaircir avec le plus de ſoin, parce que c'eſt, pour ainſi-dire, la baſe de la Chronologie de M. Newton. Comme il n'a point indiqué les ſources où il a puiſé les faits qu'il ſuppoſe ici, je commencerai par rapporter les principales preuves des changemens arrivés dans les connoiſſances Aſtronomiques des anciens au ſujet des conſtellations céleſtes; après quoi je ferai voir préciſément ce que ce ſçavant Geometre doit prouver dans ſa Chronologie, pour établir la propoſition qu'il avance ici.

Voici ce qu'il dit ſur l'année 939. (*Chiron qui étoit né dans l'âge d'or, détermina les conſtellations pour faciliter la navigation, & l'obſervation des étoiles aux Argonautes. Il plaça les points des Solſtices & des Equinoxes au 15e. degré de ces conſtellations, c'eſt-à-dire, vers le milieu des ſignes du Cancer & du Capricorne, d'Aries & du Scorpion. Ces ſignes n'étoient pas differens des Conſtellations mêmes, formées par l'aſſemblage des étoiles qui les compoſent.*

Meton, l'an de Nabonaſſar 316. obſerva que le Solſtice d'été avoit reculé de 7. degrés, depuis le temps auquel Chiron l'avoit fixé. Il recule d'un degre en 72. ans environ, & de 7. degrés en 504. ans environ. Ainſi en comptant ce nombre d'années avant l'an 316. de Nabonaſſar, ou l'an 433. avant J. C. on a l'an 936. pour le temps de l'expédition des Argonautes.

Dans ce paſſage M. Newton ſuppoſe que depuis le temps de Chiron juſqu'à celui de Meton le Solſtice d'été avoit reculé ſeulement de 7. degrés contre l'ordre des ſignes. Mais on ne trouve rien dans l'antiquité qui s'accorde avec cette propoſition.

Les anciens avoient divers *Calendriers ruſtiques*; qui marquoient les ſaiſons de l'année & les changemens de la température de l'air, les vents & les pluies re-

glées &c. par rapport à l'agriculture ; car ces Calendriers étoient faits pour l'uſage des Laboureurs. Les années des Grecs étoient des années Lunaires, vagues, auxquelles il falloit ajoûter un treiziéme mois intercalaire au bout d'un certain temps : par conſéquent le temps de ces changemens de ſaiſons ne pouvoit être déſigné par les jours des mois, puiſque ces jours changeoient tous les ans ; & par une ſeconde conſéquence il fallut attacher ces prognoſtics aux levers & aux couchers des étoiles. Celles qui étoient oppoſées au Soleil, ſe levoient le ſoir ſur l'horizon au coucher de cet aſtre, & ſe couchoient lorſqu'il ſe levoit. Au contraire, celles qui étoient dans le lieu du Ciel qu'il occupoit, ſe couchoient le ſoir & ſe levoient le matin avec lui, ſe montrant un peu après, & un peu avant cet aſtre ; c'eſt ce qu'on nomme le coucher & le lever Héliaque. Sur quoi l'on peut voir parmi les anciens, Geminus, *introduction à l'Aſtronomie* ; & parmi les modernes, le Pere Petau, qui a traité cette matiere d'une maniere intelligible à ceux qui ne ſont pas Aſtronomes. Uranologii partie 1.

Nous avons dans les Anciens quelques-uns de ces Calendriers ruſtiques ; & les Ecrivains d'agriculture Grecs & Latins en rapportent pluſieurs fragmens, parce qu'ils avoient donné lieu à beaucoup de traditions ſur les jours convenables à certains travaux. Mais comme ces fragmens ſont ſouvent contraires les uns aux autres, il eſt clair qu'ils ſont tirés de différens Calendriers.

Les étoiles que nous appellons fixes, parce qu'elles gardent toûjours la même diſtance entre elles, ne le ſont pourtant pas par rapport aux poles & à l'Equateur du mouvement diurne. Ainſi les étoiles qui répondent aujourd'hui aux points, dans leſquels l'Eclyptique coupe l'Equateur, c'eſt-à-dire, aux points Equinoctiaux n'y ont pas toûjours répondu, & n'y répondront pas toûjours. Ces étoiles avancent vers l'Orient dans des cercles paralléles à l'Eclyptique par un mouvement très-réel, quoi-

que très-lent, puiſqu'il eſt d'un degré en 72. ans.

Ainſi le point de l'interſection de l Equateur & de l'Ecliptique à l'Equinoxe du printemps, qui eſt aujourd'hui dans un cercle éloigné de près de 30. degrés, vers l'Occident, de la premiere étoile d'Aries, a été autrefois dans un même cercle avec cette étoile, & avant ce temps-là il en étoit éloigné de pluſieurs degrés vers l'Orient.

On conçoit par-là qu'il a fallu faire de temps en temps des changemens aux Calendriers ruſtiques, pour rendre les prognoſtics conformes à la vérité. Car ces levers & ces couchers des étoiles n'étoient, comme Geminus le remarque, que le ſigne des changemens dans la température de l'air; changemens qui étoient produits par l'approche & par l'éloignement du Soleil.

Dès les premiers temps on avoit joint enſemble pluſieurs étoiles, pour en former des conſtellations; on leur avoit donné des noms d'hommes & d'animaux, afin de les rendre plus ſenſibles à l'imagination, qui pouvoit, à l'aide de ces noms, les diſtinguer plus facilement.

Les quatre points Cardinaux des Equinoxes & des Solſtices étoient fixés dans ces Calendriers au lever & au coucher de certaines étoiles; & par-là on marquoit dans le Ciel les étoiles qui étoient alors dans le même cercle avec le Soleil. Mais par le mouvement des étoiles fixes, les Calendriers ne ſe trouvoient plus juſtes au bout de quelques ſiécles. Ceux qui avoient été faits dans des temps différens devoient donc varier entre eux dans la fixation des points Cardinaux; & cette différence devoit être d'autant plus grande, que les Calendriers avoient été faits dans des temps plus éloignés.

Les Calendriers publiés par Hipparque plaçoient l'Equinoxe du printemps au commencement de la conſtellation d'Aries, parce que cela étoit à peu près ainſi de ſon temps. Depuis lui on a toûjours continué à s'exprimer

primer de même ; & quoique les conſtellations ayent changé de place par rapport aux points des Equinoxes & des Solſtices, on a toûjours continué de donner leur nom aux douze parties, dans leſquelles on diviſe le Zodiaque & l'Equateur, & au commencement de quatre deſquelles on place ces quatre points Cardinaux. Par-là il eſt arrivé que dans notre Aſtronomie nous avons deux ſortes de ſignes, les uns qui ſont ces douze parties égales, les autres qui ſont les douze conſtellations céleſtes, ou les aſſemblages d'Etoiles qui ſont marqués ſur les Globes par les figures dont on leur donne le nom. Pluſieurs de ces conſtellations ſont maintenant entierement hors des ſignes qui portent leur nom.

Nous avons vû que dans les Calendriers antérieurs à Hipparque les points des Equinoxes & des Solſtices étoient, à la vérité, dans les conſtellations, mais éloignés leur commencement vers l'Orient ; & cela d'autant plus que les Calendriers étoient plus anciens.

Achilles Tatius dit que pluſieurs Aſtronomes plaçoient le Solſtice d'été au premier degré du Cancer ; les autres au 8. les autres au 12e. & les autres au 15e. Nous verrons par les exemples que je vais rapporter, que ce paſſage ſe doit appliquer aux trois autres points Cardinaux. Nous avons vû qu'Hipparque étoit de ceux qui mettoient ces points au commencement des conſtellations.

Iſagog. cap. XXIII. Petav. Uranolog. part. I. pag. 146.

Euctemon & Calippus en faiſoient autant, comme nous le voyons dans le calendrier de Geminus. Eudoxe dans le même Calendrier place l'Equinoxe du Printemps au ſixiéme degré d'Aries, & le Solſtice d'hyver au quatriéme degré du Capricorne. Mais nous verrons plus bas qu'il parloit autrement dans ſes ouvrages.

Columelle nous apprend que Meton & Eudoxe dans leurs Calendriers, ne plaçoient pas l'Equinoxe & les autres points au premier degré de leurs ſignes, mais au huitiéme ; c'eſt-à-dire, 8. jours après l'entrée du Soleil dans ces conſtellations.

De re ruſt. IX. 14.

Nous n'avons aucun exemple des Calendriers où l'on plaçoit les points Cardinaux au douziéme degré des conſtellations ; ſans doute, parceque ces Calendriers n'étoient pas d'un uſage bien étendu.

Mais l'opinion qui les plaçoit au quinziéme degré avoit été ſuivie par Eudoxe, comme on le voit par les fragmens de ſon *Enoptron* ou *Mirouer*, cités dans Hipparque en pluſieurs endroits de ſon ouvrage ſur Aratus.

Petav. Uranol. part. 1. Hipparch. lib. 1. Sect. 10. 12. p. 285.

L'ouvrage d'Eudoxe étoit une eſpéce de tableau du Ciel & des conſtellations decrites d'une façon populaire. C'eſt celui même qu'Aratus a mis en vers ſous le titre de *Phœnomenes*. Dans ce livre d'Eudoxe on liſoit, que les colures des Equinoxes & des Solſtices paſſoient par le milieu des conſtellations dont ils portent le nom ; c'eſt-à-dire, à 15. degrés de leur commencement. Cela eſt clair par le calcul d'Hipparque, qui donnant le lieu de pluſieurs étoiles, ſuivant ſa diviſion de l'Ecliptique, & ſuivant celle d'Eudoxe, différe toûjours d'Eudoxe de 15. degres en longitude.

Nous voyons par l'exemple de Columelle, que dans ces Calendriers ruſtiques publiés depuis le perfectionnement de l'Aſtronomie, on ne s'embarraſſoit pas beaucoup de placer les points Cardinaux hors de leur véritable lieu. On ſongeoit ſeulement à ſe faire entendre des gens de la campagne pour leſquels on écrivoit, & dont il falloit reſpecter les préjugés.

Lib. IX. cap. 14.

Voici de quelle façon s'exprime Columelle. *Nec me fallit Hipparchi ratio quæ docet Solſticia & æquinoctia, non octavis, ſed primis partibus ſignorum conſici. Verum in hac ruris diſciplinâ ſequor nunc Eudoxi & Metonis antiquorumque faſtos Aſtrologorum, qui ſunt aptati publicis ſacrificiis, quia & notior eſt iſta vetus agricolis concepta opinio. Nec tamen Hipparchi ſubſtilitas pinguioribus, ut aiunt, ruſticorum litteris neceſſaria eſt.*

Il répete le même principe ailleurs liv. XI. chap. II.

Novi autem veris principium non ſic obſervare ruſticus debet quemadmodum Aſtrologus, ut expectet certum diem illum qui veris initium facere dicitur.

Les laboureurs n'ont pas beſoin d'être attentifs au moment de l'Equinoxe, ni même au jour précis; & Columelle croit qu'il faut dans les préceptes qu'on leur donne ſe conformer aux préjugés auxquels ils ſont attachés; comme étoit l'opinion qui plaçoit les Solſtices & les Equinoxes aux huitiémes degrés des conſtellations. Ils étoient confirmés dans cette opinion par les Calendriers de Meton, d'Eudoxe & des anciens Aſtronomes, ſur leſquels on s'étoit reglé dans l'établiſſement des Fêtes & des ſacrifices publics.

Eudoxe & Meton en avoient fait autant dans leur temps. Le premier eſt mort l'an 368. avant Jeſus-Chriſt, âgé de 53. ans & le ſecond a obſervé la hauteur Solſtitiale du Soleil l'an 432. avant la même Ere. Ils avoient placé les points Cardinaux hors de leur vrai lieu. Ces points étoient au commencement des conſtellations l'an 388. avant Jeſus-Chriſt ſuivant le calcul de ceux qui donnent aux étoiles un mouvement d'un degré en 72. ans, comme les P. P. Petau & Riccioli, ſuivis par M. Newton.

Cependant loin de ſe conformer à cette ſituation du Ciel, Eudoxe dans ſon *Enoptron* met ces points au quinziéme degré des conſtellations, & dans ſon Calendrier il les met avec Meton au huitiéme degré. Ni l'un ni l'autre de ces Aſtronomes n'avoit donc penſé à s'exprimer exactement, parce que la préciſion étoit inutile dans ces ſortes d'ouvrages.

Meton n'avoit apparemment fait d'autre changement au Calendrier ruſtique que d'y appliquer ſon Cycle de 19. ans, & ſes intercalations pour rendre l'année véritablement fixe & la regler de façon que les Solſtices revinſſent aux mêmes jours.

Les prognoſtics des vents, des orages, des pluies &

des autres changemens de l'air étoient demeurés attachés aux jours auxquels on les marquoit ordinairement. Meton regardoit les levers & les couchers des étoiles comme les ſignes, non comme les cauſes de ces changemens, dont la ſeule cauſe Phyſique étoit l'approche ou l'éloignement du Soleil; ainſi quand même il eût été perſuadé de la juſteſſe de ces prognoſtics, il n'eût pas cru qu'ils devoient ſuivte le vrai lever & le vrai coucher des étoiles.

Columelle avoue que leur effet arrivoit tantôt devant, tantôt après le jour marqué. Dans le Calendrier de Meton les prognoſtics étoient attachés aux jours de l'année, parce qu'au moyen de ſon intercalation ces jours étoient toûjours à la même diſtance des points Cardinaux, & répondoient aux mêmes lieux du Soleil dans l'Ecliptique; & c'étoit la ſeule poſition de cet aſtre dans le Ciel que l'on pouvoit regarder comme la cauſe Phyſique de ces changemens dans la temperature de l'air. Au reſte, nous n'avons point de preuves que Meton ne crut pas ces prognoſtics aſſûrés: car il n'y a pas bien long-temps que les Aſtronomes ont abjuré l'Aſtrologie judiciaire. Mais quand même Meton eut été pleinement convaincu de la fauſſeté des prognoſtics dont les Calendriers étoient remplis, cette opinion avoit jetté de trop profondes racines, pour entreprendre de la détruire. Malgré la lumiere philoſophique qui éclaire aujourd'hui l'Europe, nous voyons notre agriculture encore pleine de préjugés, qui n'ont pas plus de fondement que ceux des laboureurs contemporains de Meton. Envain la réformation de notre Calendrier a-t-elle changé la ſituation de certaines Fêtes regardées comme fatales par les gens de la campagne: envain leur remontre-t on que les Fêtes de ces ſaints Vendangeurs tombent à dix jours de diſtance de ceux où elles tomboient du temps de nos Peres ſuivant l'ancien Calendrier; le préjugé va toûjours ſon train, & le raiſonnement entreprendroit envain de détruire

des opinions que l'expérience annuelle de leur fauſſeté ne peut ébranler.

Ainſi, lorſque Meton a mis les Solſtices & les Equinoxes au huitieme degré des conſtellations, ce n'a point été en conſéquence d'aucune obſervation qui lui eut fait voir qu'ils avoient reculé de 7. degrés depuis le temps de Chiron. Car cette même obſervation lui eut appris que ces points étoient de ſon temps dans le premier degré de ces conſtellations, & non dans le huitiéme. Il a voulu ſeulement ſuivre les Calendriers en uſage, auxquels il n'a point touché dans cette partie.

Si Meton avoit reformé le lieu des Equinoxes & des Solſtices dans les conſtellations, ſa réformation ſe trouveroit conforme à celle d'Euctemon qui avoit obſervé le Solſtice l'an 432. avec lui, & il auroit placé les points au commencement des conſtellations. Ptol. Almag. lib. III. A. p. 3.

Nous voyons dans le Calendrier de Geminus qu'Euctemon avoit mis le Solſtice d'hyver & l'Equinoxe d'Automne aux premiers degrés de Caper & de Libra, ou des ſerres du Scorpion. Calippus qui dans le même Calendrier eſt conforme à Euctemon ſur ces deux points, place les autres au commencement de leurs ſignes ; ce qui ne laiſſe aucun doute ſur le lieu dans lequel Euctemon les mettoit. Cap. 16. Uranol. parte primâ.

Nous ne voyons point que Meton ait fait aucune obſervation des étoiles. Celle qu'il avoit faite du Solſtice étoit même ſi groſſiere, que Ptolomée déclare qu'il la rapporte ſeulement à cauſe de ſon antiquité, mais ſans en oſer rien conclure. C'eſt donc à M. Newton à montrer ſur quoi il ſe fonde pour avancer que Meton avoit trouvé ſept degrés de différence entre le lieu des étoiles fixes dans l'Ecliptique du temps de Chiron, & celui qu'elles occupoient en 432. avant Jeſus-Chriſt lors de ſon obſervation du Solſtice d'Eſté. Juſques là on ſe croira bien fondé à penſer que Meton dans ſon Calendrier s'étoit conformé, non à la vérité, comme avoit fait Euc- Almag. 11. B.

temon, mais à l'opinion reçue de ſon temps parmi les gens de la campagne, pour qui ce Calendrier étoit fait.

Selon la quantité du mouvement des étoiles établie par M. Newton d'un degré en 72. ans, l'Equinoxe du Printemps a dû ſe trouver au huitiéme degré de la conſtellation d'Aries, 576. ans avant l'an 388. c'eſt-à-dire, l'an 964. avant l'Ere Chrétienne; & c'eſt à peu près dans ce temps-là que ce Calendrier, ſuivi par Meton & par Eudoxe, ſelon Columelle, a dû être publié dans la Gréce.

Heſiodi. opera & dies. V. 565. &c.

Heſiode qui, ſuivant l'opinion d'Herodote, a veçu vers l'an 884. avant Jeſus-Chriſt, parle du lever d'Arcturus conformément à la diſpoſition de ce Calendrier.

L'opinion de ceux qui plaçoient les points des Solſtices & des Equinoxes au cinquiéme degré des conſtellations, opinion qu'Eudoxe avoit ſuivie dans ſon *Enoptron*, montre qu'il y avoit encore un Calendrier beaucoup plus ancien que celui qui avoit été ſuivi par Meton. Ce Calendrier avoit été fait l'an 1468 avant l'Ere Chrétienne, & il étoit encore en uſage au temps d'Eudoxe & d'Aratus, qui s'y conformerent dans leurs ouvrages, faiſant paſſer le colure des équinoxes par le quinziéme degré de la conſtellation du Belier, ou par les étoiles qui forment les jambes de derriere de cet animal ſur les globes.

Je ſuppoſerai volontiers avec M. Newton que Chiron étoit l'auteur de cet ancien Calendrier qui mettoit les colures au quinziéme degré des conſtellations; mais en même temps je le ferai vivre dans le temps où cette opinion étoit confirmée par les apparences du lever & du coucher des étoiles fixes, c'eſt-à-dire, depuis l'an 1468. juſqu'à l'an 1596. Par-là je me trouverai conforme à la Chronologie d'Herodote qui compte 900. ans entre le temps de ſa naiſſance, * & celui de la naiſſance d'Her-

* Herodote étoit né l'an 482. avant J. C. ayant 33. ans l'an 430. premiere année de la guerre du Peloponeſe.

cule. Ce Heros eſt donc né l'an 1382. & Chiron plus vieux que lui d'une génération, eſt né vers l'an 1420.

Clement d'Alexandrie cite les vers d'un ancien Poëte Grec, qui dans ſon Poëme de la guerre des Geans, attribuoit à Chiron le partage des étoiles en diverſes figures ou conſtellations. A quoi Clement ajeûte que *Hippo* fille de Chiron & femme d'Eole, avoit la premiere, prédit l'avenir par le lever des étoiles, à ce que diſoit Euripide dans une Tragedie. Stromat 1. pag. 360. Edit. Oxonienſ. in fol.

Rien ne reſſemble mieux aux anciens Calendriers ruſtiques qui nous reſtent que ces prédictions par le lever des Aſtres, qui ſans doute regardoient la fertilité ou la ſtérilité, les vents, les orages, la température de l'air, & tous les autres prognoſtics que l'on marquoit dans les Calendriers. Ainſi je ne doute point que l'on n'attribuât à Chiron le plus ancien Calendrier ruſtique connu dans la Grece. Je crois même que ce paſſage d'Euripide peut nous ſervir à découvrir ce qui a donné lieu à la Fable d'Eole chez les Poëtes. Strabon nous apprend que ſuivant l'opinion de Polybe, ce Prince qui regnoit ſur les Iſles voiſines de la Sicile, appellées Eoliennes de ſon nom, ayant reconnu par une longue application, que les changements qui arrivoient dans les Volcans de ces Iſles, précédoient toûjours ceux qui arrivoient dans l'air, ſe mit par-là en état de prédire pluſieurs jours devant les vents qui doivent ſouffler aux environs de ces Iſles. Le ſuccès de ces prédictions donna occaſion aux peuples demi-barbares, & aux Poëtes qui cherchent toûjours dans les opinions populaires le merveilleux dont ils embelliſſent leurs ouvrages, de ſuppoſer que les Dieux avoient donné à Eole la ſurintendance des vents. Polybe * aſſure que cet uſage de prédire les vents par la quantité, la couleur, la figure Strab. Geog. 1. p. 13. VI. p. 276.

* Varron cité par Servius, Æn. 1. vers 56. diſoit la même choſe que Polybe.

& la direction de la flamme & de la fumée des Volcans des Iſles Eoliennes ſubſiſtoit encore de ſon temps, & ſe pratiquoit avec ſuccès.

Si l'on ſuppoſe que Hippo fille de Chiron porta à ſon mari Eole le Calendrier ruſtique de ſon pere, dans lequel les Saiſons & les changemens qui arrivent dans l'air, dans les vents &c. étoient marqués, comme ils le ſont dans les Calendriers ruſtiques qui nous reſtent des anciens, ce ſera un nouveau moyen de comprendre pourquoi les peuples regardoient Eole comme le Roi des vents. Dans ces temps de groſſiereté & d'ignorance, il ne falloit que le ſuccès qui accompagnoit ordinairement les embarquemens faits ſur ces prédictions, pour ſe perſuader que ce Prince enchaînoit les vents contraires, & ne laiſſoit ſouffler que ceux qui étoient favorables.

Nos matelots ont-ils plus de raiſon de s'imaginer que les Lappons & les Norveggiens ont le pouvoir de vendre le vent, & le livrent réellement à ceux qui le veulent acheter d'eux? Cette idée n'eſt pas encore détruite, & preſque toutes nos rélations des voyages Septentrionaux en font mention.

Vid. Vranol. Petav. part. 1. p. 121. 122. Achilles Tat. Iſagoge. Aſtronom. c. 6.

Chiron n'étoit pas le ſeul à qui les Grecs ſe cruſſent redevables de leur Aſtronomie. Promethée ſe vante dans Æſchyle d'avoir montré aux hommes à partager l'année en quatre Saiſons par le lever des étoiles, & de leur avoir enſeigné le mouvement & les révolutions des Aſtres.

Euripide attribue à Atrée, pere d'Agamennon, la découverte du mouvement propre des Planetes, & de leurs révolutions d'Occident en Orient contre l'ordre du mouvement diurne, qui emporte tous les Aſtres d'Orient en Occident.

Sophocle attribue à Palamede la diviſion de la nuit en pluſieurs parties, par la hauteur des étoiles ſur l'horïzon, afin que les ſentinelles puſſent veiller & ſe repoſer tour-à-tour également. Le même Poëte ajoute que Palamede

Palamede montra auſſi aux Pilotes à ſe conduire par la conſtellation de l'Ourſe, & par le coucher de Sirius en hyver.

Atrée & Palamede étoient peu éloignés du temps de Chiron ; & s'ils ont fait quelque changement à ſon Calendrier, comme il y a lieu de le croire, par les témoignages que je viens de rapporter, ce ſont eux qu'il faut regarder comme les Auteurs de ce Calendrier, où les Solſtices & les Equinoxes étoient marqués au douziéme degré des conſtellations.

L'Equinoxe du Printemps étoit au 22e. degré d'Aries, depuis l'an 1324. juſqu'à l'an 1252. c'eſt-à-dire, avant & après la priſe de Troye, arrivée ſelon Herodote 800. ans avant ſa naiſſance, vers l'an 1282. avant J. C. Agamemnon étoit fils d'Atrée, & Palamede accompagnoit Agamemnon au ſiége de Troye.

Nous avons dit que le 3e. des Calendriers antérieurs à Hipparque & à la réunion des points Cardinaux avec les premiers degrés des conſtellations, étoit de l'an 964. avant l'Ere Chrétienne : car c'étoit alors que l'Equinoxe du Printemps tomboit au 8e. degré d'Aries, comme il étoit marqué dans les Calendriers de Meton ſuivis par Columelle. Nous ne ſçavons pas qui fut l'Auteur de ce nouveau Calendrier : on voit pourtant qu'il étoit déja en uſage du temps d'Heſiode qui vivoit 880. ans avant l'Ere Chrétienne, ſuivant la Chronologie d'Hérodote, & avant l'an 908. ſelon l'Auteur dela Chronique de Paros.

Pour réſumer en peu de mots tout ce que je viens de dire ; voici quel eſt le raiſonnement de M. Newton.

1°. Les conſtellations céleſtes, ou les étoiles fixes changent de longitude, & avancent tous les 72. ans d'un degré dans l'ordre des ſignes.

2°. Au temps de Chiron la premiere étoile du belier étoit éloignée de l'Equinoxe du Printemps de 15. degrés vers le Solſtice d'hyver.

3° Au temps de Meton cette même étoile étoit approchée de l'Équinoxe de 7. degrés.

Donc Chiron a vécu 504. ans avant Meton ; & comme Meton a obſervé la hauteur ſolſticiale du Soleil l'an 432. avant Jeſus-Chriſt, Chiron plus ancien que Meton de 504. ans a vécu l'an 936. avant l'Ere Chrétienne.

En accordant à M. Newton ſes deux premieres ſuppoſitions, ſçavoir, qu'au temps de Chiron, la premiere étoile d'Aries, étoit éloignée du colure des Équinoxes de 15. degrés vers le Solſtice d'hyver, & que le mouvement de cette étoile la fait approcher de ce colure d'un degré en 72. ans, il ſuit néceſſairement delà, que cette étoile ne s'eſt trouvée dans le colure des Équinoxes que 1080. ans après Chiron. Or la réunion de cette étoile avec le colure, s'étant faite de l'aveu de M. Newton lui-même, l'an 388. avant J. C. il faut conclure que Chiron a vécu vers l'an 1468. avant l'Ere Chrétienne, & 532. ans plutôt que ne le marque M. Newton.

La troiſiéme propoſition de ce ſçavant homme, eſt que du temps de Meton, la premiere étoile d'Aries étoit de ſept degrés plus proche du colure des Equinoxes, que du temps de Chiron, c'eſt-à-dire, à 8. degrés de diſtance: car au temps de Chiron, elle en étoit éloignée de 15. degrés par la ſeconde ſuppoſition.

Par conſéquent Meton a vécu 576. ans avant la réunion de cette premiere étoile d'Aries avec le colure des Equinoxes : car il faut 576. ans pour parcourir ces 8. degrés. Cette réunion s'étoit faite l'an 388. Meton aura vécu l'an 964. avant Jeſus-Chriſt. Mais de l'aveu de M. Newton lui-même, Meton ayant obſervé la hauteur du Soleil au Solſtice d'été, l'an 432. avant J. C. l'Anachroniſme ſeroit de 532. ans.

Par rapport à Meton, j'ai montré que dans le fait la réunion de la premiere étoile d'Aries avec le colure des Equinoxes, étoit faite au moins ſenſiblement de ſon temps ; & que ſi dans ſes Calendriers il avoit mis 8. degrés

Digitized by Google

de distance entre cette étoile & le colure des Equinoxes, c'est qu'il n'avoit pas voulu faire de changement aux anciens Calendriers reçus dans l'usage des laboureurs.

Euctemon son contemporain (puisqu'il avoit observé le Solstice de l'an 432. conjointement avec lui) a été plus hardi, & avoit placé les étoiles dans leur vrai lieu ; ensorte que la premiere étoile d'Aries étoit dans le colure de l'Equinoxe.

Eudoxe né l'an 421 avant J. C. & le plus habile Astronome de son siécle, avoit suivi l'ancienne opinion dans son *Enoptron*, & plaçoit les étoiles fixes à 15 degrés de longitude, vrai lieu qu'elles occupoient dans le Ciel, parce qu'il s'exprimoit conformément aux très-anciens Calendriers de Chiron. En pouroit-on conclure quelque chose pour le temps auquel il a vécu ? Hipparque qui met une différence de 15. degrés entre la longitude qu'il donne aux étoiles fixes & celle d'Eudoxe, aura vécu 1080. ans après lui : il faudroit le conclure par le raisonnement de M. Newton, si on le vouloit appliquer à la différence qui se trouve entre les longitudes d'Eudoxe & celles d'Hipparque.

N'est-il pas plus vrai semblable que les anciens qui ne se piquoient pas d'une exactitude bien scrupuleuse dans leurs Calendriers, par rapport au lieu des étoiles fixes, se sont exprimés populairement dans ces ouvrages, & ont suivi des opinions reçues depuis long-temps. Le même Hipparque, qui vivoit près de 300. ans après Meton & Eudoxe, & lorsque les étoiles, par leur mouvement en longitude, étoient éloignées de plus de trois degrés du lieu où elles étoient au temps de ces Astronomes, continue à s'exprimer dans ses ouvrages, comme si elles n'avoient point changé de lieu ; cet usage imité par les Astronomes qui l'ont suivi, est la seule cause de la distinction que nous mettons encore aujourd'hui entre les signes de l'Ecliptique, & les constellations qui sont dans le Zodiaque.

Je ne crois pas que l'on entreprenne de défendre le ſentiment de M. Newton, en diſant que du temps de Chiron, la premiere étoile d'Aries n'étoit qu'à ſept degrés du colure de l'Equinoxe ; 1°. M. Newton dit lui-même qu'elle étoit à 15. degrés de ce colure qui paſſoit alors par le milieu de cette conſtellation.

2°. Ce Calendrier que l'on attribueroit à Chiron, ſeroit la moitié moins ancien que celui qui éloignoit la premiere étoile d'Aries de 15. degrés du colure, puiſqu'il la mettroit ſeulement à ſept degrés de diſtance. Par conſéquent il faudroit ſuppoſer que les Grecs avoient un Calendrier dreſſé 576. ans avant Chiron, c'eſt-à-dire, avant le ſiécle des Argonautes, & des Héros dont les petits enfans ſe trouverent à la priſe de Troye : ſuppoſition contraire à toute l'Antiquité qui ne connoît point d'Aſtronome, ni même d'Aſtronomie dans la Grece avant Chiron, qui forma les conſtellations, leur donna les noms des Héros de ſon ſiécle ou des Princes dont ces Héros étoient fils, Calliſto, Orion, Cephée, Perſée, Andromede, Caſſiope, Hercule, le Vaiſſeau des Argonautes. L'opinion commune des Grecs mettoit les colures au milieu des conſtellations, ou à 15. dégrés de leur commencement. Cette opinion étoit ſi bien établie, qu'Eudoxe a cru s'y devoir conformer dans ſon *Enoptron*. Qui pouvoit l'avoir répandue dans la Grece, ſi ce n'étoit un ancien Calendrier fait dans un temps où cela étoit à peu près ainſi ? car ces ſortes de Calendriers ruſtiques étoient conſtruits ſur les apparences céleſtes. Il faut donc déterminer le temps de Chiron ou du commencement de l'Aſtronomie dans la Grece, par le calcul du mouvement en longitude des Etoiles fixes, & ce calcul donnera l'an 1500. avant J. C. pour le ſiécle de Chiron. Cette Chronologie ſe trouvera conforme aux hypothèſes des Grecs, à celles d'Herodote, & de Thucidide, & renverſe abſolument le ſyſtême de M. Newton, qui aura apporté, pour détruire l'ancienne Chro-

nologie les plus fortes preuves que l'on puiſſe employer pour l'établir ſolidement.

On me pardonnera, je l'eſpere, ſi je ne finis pas cet article des conſtellations, ſans rapporter un paſſage de Seneque, duquel je crois pouvoir conclure, que ce Philoſophe croyoit comme moi, que les conſtellations, avoient été formées dans un temps où les colures étoient éloignés de 15. degrés du lieu où Hipparque les avoit placés. *Nondum ſunt anni mille quingenti,* (dit-il) *ex quo Græcia ſtellis numeros & nomina fecit ; multæque hodie ſunt gentes quæ facie tenus noverint cœlum.* Cet endroit de Seneque mérite d'être lû tout entier. On y verra que l'opinion de Mrs. Caſſini, Bernoulli & Halley ſur le retour des cometes, étoit celle de pluſieurs Aſtronomes Chaldéens, & que Seneque qui la croyoit la plus probable, étoit perſuadé que l'expérience des ſiécles ſuivans pourroit donner à cette opinion une ſi grande vraiſemblance, que l'on auroit peine à concevoir qu'elle n'eût pas toûjours été ſuivie. *Per ſucceſſiones iſta longas explicabuntur. Veniet tempus quo poſteri noſtri tam aperta nos neſciſſe mirentur..... erit qui demonſtret aliquando in quibus Cometæ partibus errent, cur tam ſeducti à cæteris eant, quanti, qualeſque, ſint ; contenti ſimus inventis, aliquid veritati & poſteri conferant.* Lib. VII. Quæſt. natur.

Mais pour revenir à la partie de ce paſſage qui regarde les conſtellations, Seneque ſuppoſoit les colures aux endroits des conſtellations, où les avoit placés Hipparque ; & comme il ſçavoit d'ailleurs que ces conſtellations avoient un mouvement propre, contraire à celui des Planetes qui étoit d'un degré en cent ans ſelon Hipparque, il a dû conclure de la différence de 15. degrés qui ſe trouvoit entre le lieu des colures dans les anciens Calendriers, & celui que ces cercles occupoient de ſon temps; il a dû conclure, dis-je, que ces premiers Calendriers étoient plus anciens que lui de 1500. ans : ce qui Quæſt. natur. VII. §. 21.

étoit assez exactement vrai par la Chronologie grecque.*

Il y auroit bien des observations à faire sur-tout ce que M. Newton dit ici de l'Histoire d'Egypte. Je me contenterai cependant de quelques réflexions générales. L'Egypte avoit ses Rois particuliers plus de onze cens ans avant la fondation du Temple de Salomon, c'est-à-dire, lors de la vocation d'Abraham; l'Ecriture ne permet pas d'en douter. Dès-lors la Police, les Loix, la Religion & le Gouvernement du pays étoient reglés à peu près comme ils l'ont été depuis. Nous voyons par les livres de Moyse, que plus de 500. ans avant Salomon les Arts & les Sciences étoient portés assez loin dans l'Egypte. Ainsi l'on ne conçoit point comment M. Newton suppose que vers l'an 900. avant l'Ere Chrétienne, les Egyptiens ont commencé à former leur religion, & ont reconnu pour leurs Dieux des hommes, qui avoient vécu & regné parmi eux dans ce même temps; eux dont l'idolatrie étoit établie depuis plus de 900. ans, c'est-à-dire depuis le temps de Jacob & Joseph. Au temps de Moyse, l'Egypte avoit ses Prêtres qui prétendoient imiter par leurs prestiges, les miracles que Dieu opéroit par Moyse; au temps de Joseph les Sacrifices & la divination étoient en usage; & le culte des animaux étoit tellement établi dans l'Egypte, que les peuples regardoient avec horreur ceux qui se nourrissoient de la chair des animaux.

M. Newton suppose, que ces hommes mis au rang des Dieux par les Egyptiens, doivent cette opinion aux arts qu'ils avoient inventés; cependant ces mêmes arts étoient parvenus à leur perfection plusieurs siécles avant eux, comme nous le voyons par l'Ecriture. La description du Tabernacle & de ses parties prouve invinciblement qu'on n'ignoroit aucune des pratiques essentielles de

* Je parle ici du mouvement des étoiles, comme si c'étoit elles qui changeassent de lieu, quoiqu'il soit plus probable que ce mouvement appartient à la terre seule, & consiste dans un changement de la direction de ses poles vers les étoiles fixes.

l'art de tiſſer & de teindre les étoffes, de couper & de ſculpter le bois, de monter, de travailler & de graver les pierres précieuſes, de paſſer & de teindre les peaux plus de 600. ans avant le temps auquel M. Newton place l'invention des arts.

Les Egyptiens avoient un cycle ou période, que les anciens nomment *Sothiaque* ou Caniculaire. M. Newton en place le commencement à l'année 884. avant l'Ere Chrétienne, parce qu'alors le premier jour de cette année vague des Egyptiens tombe au jour même de l'Equinoxe du Printemps. Mais il eſt ſûr que ce cycle Egyptien ne commençoit pas à l'Equinoxe du Printemps. Toute l'Antiquité s'accorde à placer ſon commencement, non à l'Equinoxe du Printemps, mais au lever de la canicule, nommée *Sothis* par les Egyptiens. Cette étoile ſe leve aujourd'hui héliaquement, c'eſt-à-dire, ſe montre à l'horiſon avant le lever du Soleil, environ 40. jours après le Solſtice; mais comme elle n'a pas toûjours été auſſi éloignée du Solſtice qu'elle l'eſt maintenant, ce lever arrivoit autrefois beaucoup plutôt: par exemple, l'an 138. après J. C. le lever héliaque de la Canicule arrivoit 22. jours après le Solſtice; l'an 1322. avant J. C. cette étoile ſe levoit 8. jours après le Solſtice. En remontant ainſi, on trouvera que cette étoile s'étoit levée le jour du Solſtice, & même dans des temps antérieurs pluſieurs jours avant le Solſtice.

Dans le temps où l'Aſtronomie Egyptienne a commencé, le lever de la canicule précédoit le temps de l'inondation du Nil, cauſée par les pluies qui tombent en Ethiopie, vers le temps du Solſtice d'été, lorſque le Soleil eſt perpendiculaire ſur les païs voiſins du Tropique.

Cette inondation qui ſuivoit la récolte, préparoit les terres pour les ſemailles, & ſervoit à commencer une nouvelle année pour le payement, tant des impôts que du fermage des terres, parce que la quantité dont les

eaux du Nil étoient crues, regloit la fertilité ou la ſtérilité des terres, & montroit aux particuliers ſur quel pied ils devoient contracter. Si l'année civile eût commencé au Printemps, elle eût été coupée en deux par cette inondation, & l'on eût été contraint d'établir une autre année pour l'agriculture.

Il n'y a rien dans toute l'Antiquité qui puiſſe nous faire penſer, que l'année Egyptienne ait jamais commencé au Printemps. Tous les Auteurs anciens s'accordent à mettre ſon commencement après le Solſtice d'été & vers la fin de l'inondation.

Nous voyons dans les livres de Moyſe, que les Juifs au ſortir d'Egypte, faiſoient commencer leur année de même que les Egyptiens; puiſque la Fête des Tabernacles qui ſe célébroit après la récolte des fruits & la vendange, tomboit à la fin de l'année. *Exode XXIII.* 16. L'Exode eſt arrivée vers l'an 1500. avant J. C. & alors l'année vague des Egyptiens commençoit au 25. d'Août; mais cette année n'étoit en uſage que pour les Actes de la vie civile. Le commencement de l'année religieuſe avoit été fixé au Printemps, par un ordre exprés de Dieu, qui déclare aux Juifs, que le mois dans lequel ils étoient ſortis d'Egypte, ſera dorénavant le premier mois de leur année. *Exod. XII.* 2. Ce mois tomboit au Printems. *Deuteron. XVI.* 1. & c'étoit le premier de l'année religieuſe, qui étoit néceſſairement fixe, puiſque la Pâque ſe devoit célébrer le 14. de la Lune la plus proche de l'Equinoxe. Nous ignorons la quantité & la forme de l'intercalation, par laquelle les Juifs fixoient le commencement de leur année, à la nouvelle Lune de l'Equinoxe; mais nous ſommes pourtant ſûrs qu'ils en avoient une: car ſans cela, comme leur année étoit Lunaire, la Pâque auroit parcouru toutes les ſaiſons.

Les Egyptiens au contraire ſe faiſoient une religion de conſerver leur année vague, dont le commence-

ment

ment reculoit tous les quatre ans d'un jour, ou environ, & ne ſe retrouvoit au même temps de l'année qu'au bout de 1460. ans : mais cela n'avoit lieu que dans la religion. Les Prêtres y étoient tellement attachés, que lorſque l'Egypte étoit ſous la domination des Grecs & des Romains qui avoient une année fixe, on faiſoit jurer à ceux que l'on admettoit à la participation des myſteres, qu'ils ne conſentiroient jamais à l'intercalation d'aucun jour entier, ni d'aucune partie de jour dans l'année religieuſe, mais qu'ils s'y oppoſeroient de toutes leurs forces. En 1460. ans chaque Fête parcouroit les 365. jours de l'année ; & par-là chaque jour de l'année étoit ſanctifié par la célébration de toutes les Fêtes dans le cours de ce cycle : telle étoit la pratique des Egyptiens.

Cela poſé, le cycle Egyptien ayant fini l'an 138. de J. C. ſelon le témoignage formel de Cenſorin ; & le premier jour de cette année s'étant trouvé celui auquel les Calendriers marquoient le lever Héliaque de Sirius, ce cycle qui avoit duré 1460. ans avoit dû commencer l'an 1323. avant J. C. 439. ans avant le commencement marqué par M. Newton.

Il y a même bien de l'apparence que cette année 1323. n'étoit pas celle de l'établiſſement de ce cycle : ce n'en étoit que le renouvellement, & il y avoit eu un autre cycle de 1460. ans antérieur à celui-là, qui avoit commencé l'an 2783. avant J. C. & 643. avant la vocation d'Abraham. Ce ſecond cycle Egyptien n'eſt pas ſuppoſé abſolument ſans preuve. Manethon cité par le Syncelle marquoit la cinquiéme année du regne de Concharis, 25e. Roi de la ſeiziéme Dynaſtie qui fut détruite par l'invaſion des *Hycſos*, ou Rois Paſteurs, comme la 700e. année depuis l'établiſſement du cycle caniculaire. Cette année tombe à la 43e depuis la vocation d'Abraham ; & ce calcul quadre avec le ſentiment de tous les anciens Chronologiſtes qui plaçoient le miniſtere de Jo-

ſeph & l'arrivée de Jacob en Egypte ſous le regne de ces Paſteurs.

Clement Alexandrin qui comptoit un plus grand intervalle entre l'Exode & la fondation du temple de Salomon, que celui qui eſt marqué dans l'Ecriture au 3e. livre des Rois, & qui place la naiſſance de Moyſe 660. ans environ avant la fondation du temple, aſſure que cette naiſſance précédoit de 345. ans le renouvellement du cycle Egyptien ; ce qui eſt conforme au calcul de Cenſorin, qui met ce renouvellement de cycle 1333. ans avant l'Ere Chrétienne : car la Chronologie de Clement eſt ſi confuſe dans le temps des Juges & des Rois, que l'on ne doit pas s'arrêter à une différence de cinq ou ſix ans.

Je ſçais que M. Newton fait peu de cas du témoignage de Manethon, & des autres anciens Ecrivains de l'Hiſtoire d'Egypte, quoique pluſieurs d'entr'eux ayent écrit ſur les Mémoires & les titres tirés des Archives des Temples. Les Prêtres qui en étoient les gard[illegible], avoient l'intendance de la Juſtice, de même que celle de la Religion, & doivent être regardés comme les véritables Magiſtrats de l'Egypte. Le mépris que M. Newton témoigne pour eux, eſt préciſément une des raiſons qui font attendre ſon grand ouvrage avec impatience. Ce ſçavant homme nous y apprendra ſans doute par quelle raiſon il rejette le témoignage des Egyptiens ſur leur propre Hiſtoire ; tandis qu'il nous en donne une preſque toute compoſée des traditions fabuleuſes des Poëtes Grecs, ſur les avantures des Divinités de la Grece & de l'Egypte.

J'eſpere cependant que ce que j'ai rapporté dans ces obſervations au ſujet des difficultés de cette Chronologie abrégée & de ſa contrarieté avec les témoignages formels de l'antiquité, ſera ſuffiſant pour engager les Lecteurs à ſuſpendre leur Jugement, juſqu'à ce que M. Newton ait publié les preuves ſur leſquelles il s'eſt déterminé.

Il y auroit bien des choſes à remarquer ſur ce que

M. Newton dit, au ſujet de la Grece dans cette Chronologie; mais il faudroit entrer dans un trop grand détail pour examiner ſes conjectures. Je crois en avoir aſſez dit au ſujet de l'époque des Argonautes, & de l'évaluation des générations, pour que l'on ſe tienne en garde contre le reſte. Car ce ſont là les deux fondemens de tout ce nouveau ſyſtème Chronologique. J'ajouterai ſeulement ici au ſujet de l'expédition des Heraclides, placée par M. Newton l'an 825. avant J. C. que ſa Chronologie eſt abſolument détruite par celle de Thucydide. Cet Hiſtorien dont M. Newton ſemble faire cas, dit en termes formels, que la Ville de Melos dans l'Iſle du même nom, colonie des Heraclides du Peloponeſe, fut ruinée l'an 15. *de la guerre du Peloponeſe, qui étoit le ſept centiéme de ſa fondation.* Cette année étoit la 415. avant J.C. Donc la Colonie de Melos avoit été fondée par les Heraclides du Peloponeſe l'an 1115. avant cette époque: donc les Heraclides avoient déja fait la conquête du Peloponeſe en cette année, c'eſt-à-dire, 290. ans avant le temps auquel M. Newton place leur retour, & 211. ans avant celui où il fixe la priſe de Troye. Herodote eſt conforme aux Hypothèſes de Thucydide: mais ce n'eſt pas ici le lieu d'entrer dans ce détail.

J'avouerai ſans peine qu'il y a pluſieurs choſes très-ingénieuſes dans la maniere dont M. Newton lie les évenemens des temps héroïques avec les conquêtes de Seſoſtris. Mais cette idée ne lui eſt pas particuliere: il y a plus de douze ou quinze ans que je l'ai entendu propoſer à un homme de beaucoup d'eſprit, dont les ouvrages manuſcrits courent dans le public; & elle eſt indépendante de la Chronologie de M. Newton. Ce ſçavant Mathematicien ſuppoſe, que Seſoſtris eſt le Seſac de l'Ecriture, contemporain de Jeroboam; ce qui eſt le ſentiment du Chevalier Marsham.

M. le Comte de Boulainvilliers mort en 1722.

Imprimée à la fin du Menochius de l'Edition de Paris.

Mais ſi ce Prince eſt comme le R. P. Tournemine l'a montré dans ſa Chronologie ſacrée, & comme M. le Comte de Boulainvilliers l'établit dans ſon Hiſtoire univerſelle manuſcrite, le Pharaon perſécuteur des Juifs du temps de Moyſe ; ſi les Travaux dont Pharaon accabloit les Juifs pour fortifier les Villes d'Egypte ; ſi ce nombre prodigieux de briques que devoit fournir la Nation entiere, ont rapport aux chauſſées, aux digues, aux quais, dont Seſoſtris entoura les Villes d'Egypte, ſelon Diodore, ouvrages auxquels on n'avoit employé aucun Egyptien naturel, ce Prince aura regné 560. ans avant la fondation du Temple de Salomon, & vers l'an 1570. avant l'Ere Chrétienne. Alors Seſoſtris ſera contemporain de Cadmus & de Danaus, ſuivant la Chronologie des Grecs. Car, ſelon Herodote, Cadmus vivoit cinq générations avant Hercule, c'eſt-à-dire, par le calcul de cet Ecrivain 1550. environ avant l'Ere Chrétienne. Selon la Chronique de Paros, l'arrivée de Danaus dans la Grece eſt antérieure de 300. ans à la priſe de Troye, & tombe à l'an 1550. environ avant la même Ere. Par-là, on conſervera les conjectures de M. Newton, ſans être obligé de recevoir ſa Chronologie abrégée.

Au reſte, lorſque ſon grand ouvrage paroîtra, on ſera plus en état de juger de la ſolidité de ſes preuves ; alors ſi elles ſont auſſi fortes que le publient ſes amis, on fera gloire de ſe ranger du ſentiment d'un homme, dont le nom eſt ſi fameux dans l'Europe ſçavante. Mais juſqu'à ce temps-là, on ſe croit en droit de regarder les anciens Ecrivains de la Grece comme étant mieux inſtruits de leur propre Hiſtoire, que nous ne le pouvons être aujourd'hui ; nous qui vivons plus de deux mille ans après eux & qui n'avons d'autres mémoires que ceux qu'ils nous ont laiſſés.

Digitized by Google

NOUVELLES OBSERVATIONS,

SUR LE SYSTÊME CHRONOLOGIQUE DE M. NEWTON.

Digitized by Google

AVERTISSEMENT.

LOrſque je publiai ma traduction de la Chronologie abregée de M. Newton, avec quelques Obſervations ſur les fondemens de ſon ſyſtême, je crus avoir pris toutes les meſures néceſſaires pour qu'il ne pût ſe plaindre de moi. A la vérité je combattois ſon opinion; mais je le faiſois en des termes qui marquoient l'eſtime dont je ſuis pénétré pour la ſupériorité de ſon mérite. Je ne propoſois mes difficultés que comme des doutes, dont je demandois l'éclairciſſement. Je déclarois que j'étois prêt à me rendre dès que je ſerois éclairci; & je marquois que l'on ne pouvoit décider du mérite de ce nouveau ſyſtême avant la publication du grand Ouvrage annoncé par les amis de M. Newton. J'ajoutois que j'eſpérois même trouver dans cet ouvrage les ſolutions que je demandois.

Je ne pouvois imaginer que M. Newton ne ſeroit pas ſatisfait de ces égards, ni prévoir qu'il mêleroit des perſonnalités dans une diſpute, dont le ſujet nous eſt au fonds auſſi peu perſonnel que la Chronologie des anciens Grecs, ou que la date du regne de Séſoſtris, & celle de la priſe de Troye. Il ſe plaint en même temps de M. l'Abbé Conti, avec lequel ma Traduction, ni mes Obſervations n'avoient rien de commun, & il a fait paroître dans les tranſactions Philoſophiques un écrit Anglois ſur ce ſujet. La verſion Françoiſe de cet écrit publiée en Angleterre par les amis de M. Newton a été réimprimée à Paris, en 1726. avec une réponſe de M. l'Abbé Conti.

J'avois rendu compte, dans l'avertiſſement imprimé à la tête de mes premieres Obſervations, de la conduite que j'avois tenue avec M. Newton, en publiant la Traduction de ſon Canon Chronologique. Avant que de donner cette

Traduction à l'Imprimeur, j'avois fait écrire par le Libraire trois fois différentes à M. Newton, pour lui donner avis de ce que je voulois faire. J'avois ſuſpendu la publication de l'ouvrage pendant ſix mois entiers, à compter de la premiere Lettre. Comme on n'avoit aucune réponſe; & que dans la derniere on lui marquoit que ſon ſilence ſeroit pris pour approbation, le temps dans lequel on devoit recevoir une réponſe de lui étant écoulé, je crus qu'il ſeroit inutile d'attendre plus long-temps. Je laiſſai le Libraire maître d'agir : il prit un privilege le premier Juin 1725; & lorſque l'édition de l'ouvrage, qui ne contenoit que quatre feuilles, étoit preſque achevée, il reçut enfin une réponſe de M. Newton datée du 27. Mai V. S. c'eſt-à-dire du 6. Juin. Le privilege étoit antérieur à la vérité à cette lettre de M. Newton; mais il étoit poſtérieur de plus d'un mois à la derniere lettre d'avis. Comme on n'a pas gardé de copie de ces lettres, on ne peut en ſpécifier les dates préciſes. Tout ce que l'on put faire alors, ce fut de publier la lettre même de M. Newton, par laquelle reconnoiſſant qu'il avoit fait un Abregé Chronologique de ſon ouvrage, il marquoit ne pouvoir approuver celui que l'on vouloit imprimer, parce qu'il ne le connoiſſoit pas.

Cet Abregé Chronologique vient de paroître en Anglois à la tête du grand ouvrage de M. Newton; & à quelques fautes de Copiſte, ou tout au plus à quelques diverſes leçons près, qui ne roulent que ſur des choſes indifférentes, il eſt abſolument le même que celui ſur lequel j'ai fait ma traduction. C'eſt malgré moi que je ſuis entré dans ce détail de plaintes & de juſtifications, meſſéantes aux yeux des gens ſenſés. Mais le reſpect que je dois au Public, que M. Newton a pris la peine d'en inſtruire dans un écrit qu'il a fait imprimer en Anglois & en François, m'impoſe

m'impoſe la néceſſité d'une réponſe. Elle eſt d'autant plus indiſpenſable pour moi, que les Traducteurs de la Chronologie, ont renouvellé dans leur préface les diſcours répandus à ce ſujet par les amis de cet homme célébre.

Il y a un article ſur lequel il ne me ſeroit pas permis de garder le ſilence; c'eſt celui de M. l'Abbé Conti. M. Newton l'accuſe d'avoir eu part à ma Traduction, & à mes Obſervations: il prétend que c'eſt de lui que j'ai eu communication du manuſcrit anglois, & il fonde là-deſſus les reproches qu'il lui fait. Cette diſcuſſion ne me regarde pas: je me contenterai de déclarer que je ne tiens point le manuſcrit de M. l'Abbé Conti; qu'il n'a eu aucune part ni à ma Traduction ni à mes Obſervations; que je ne lui en ai jamais parlé, & que j'ai tout lieu de croire qu'il n'a été inſtruit de mon deſſein que depuis les lettres écrites en Angleterre.

Il eſt vrai que je n'ai connu d'abord l'ouvrage de M. Newton ſur la Chronologie que par l'expoſé ſommaire que j'en entendis faire par M. Conti, à ſon retour de Londres. Mais il ne voulut jamais entrer dans le détail du ſyſtême, loin de me donner communication de l'écrit; & je n'oſai la lui demander, crainte de m'expoſer à un refus, comme il étoit arrivé à pluſieurs de ſes meilleurs amis.

C'eſt entre les mains d'un de mes Confreres, aſſocié à l'Accadémie des Belles - Lettres, que je vis pour la premiere fois l'abregé Chronologique. J'en pris une copie & je le traduiſis, pour faire voir à quelques amis particuliers le nouveau ſyſtême de M. Newton. Dans la ſuite ayant vu une traduction Françoiſe de cet ouvrage, faite par une Dame d'un mérite diſtingué, & maintenant très-connue en Angleterre, je ne doutai point que les copies ne s'en multipliaſſent, & que l'ouvrage ne devînt bientôt public.

Alors je crus qu'il m'étoit permis de faire uſage de ma propre Traduction ; & comme je ne tenois point le manuſcrit, ſous la condition du ſecret, je ne crus point être obligé de faire part de mon projet à M. l'Abbé Conti, avec lequel je n'avois jamais eu de relation intime. Ainſi je ne puis imaginer ſur quel fondement M. Newton s'eſt perſuadé que M. l'Abbé Conti m'avoit chargé de traduire & de réfuter ſon ouvrage. Les lettres que je fis écrire à M. Newton furent l'effet des égards que je crus devoir au mérite & à la réputation de ce grand homme ; il les a regardées dans ſa réponſe à mes Obſervations, comme une démarche faite à deſſein de l'engager. Je ne crois pas avoir beſoin de me défendre là-deſſus, non-plus que ſur les intentions qu'il a cru pouvoir me ſuppoſer. Ceux dont je ſuis connu ne m'en croiront pas capable. L'ouvrage de M. Newton, dont j'ai publié l'abregé, eſt maintenant entre les mains de tout le monde. Ce ſera aux Lecteurs à juger ſi les difficultés que j'avois propoſées, ne ſont fondées que ſur les mépriſes dans leſquelles j'étois tombé, comme il me le reproche ſans ceſſe dans ſa réponſe. Je tâcherai de me juſtifier dans ces nouvelles Obſervations, où j'examinerai de bonne foi ſi je me ſuis trompé, comme M. Newton le penſe ; ſincérement diſpoſé à convenir de tout ce qui me paroîtra évident, parce que ce n'eſt point de s'être trompé que les hommes doivent rougir, mais ſeulement de leur obſtination à ne pas reconnoître leurs erreurs.

Au reſte je déclare que je ne ſuivrai point M. Newton dans tous les détails de ſon ſyſtême, quoiqu'il y eût bien des choſes à relever dans la maniere dont il en propoſe les développemens, ſoit par la facilité avec laquelle il reçoit ou rejette les autorités des anciens, ſelon qu'elles s'ajuſtent, ou qu'elles répugnent à ſon ſyſtême, ſoit par la liberté qu'il ſe donne

de morceller des témoignages qui doivent être indiviſibles. Je me contenterai d'examiner les points fondamentaux de ce ſyſtême, ainſi que j'avois fait dans mes premieres Obſervations.

Ce n'eſt point l'envie de trouver des fautes dans l'ouvrage d'un homme fameux à ſi juſte titre, & dont je fais gloire de reconnoître le mérite ſupérieur avec toute l'Europe ſçavante, qui m'a porté à écrire contre M. Newton. Ce ſont encore moins les motifs qu'il m'attribue. Mon ſeul deſſein eſt d'examiner ſincerement ce que l'on doit penſer de l'ancienne Chronologie, & s'il faut abandonner celle que les plus anciens écrivains de toutes les Nations avoient établie pour leur propre hiſtoire, & qui a été adoptée d'âge en âge par les plus habiles Critiques. Comme ce genre d'étude fait depuis pluſieurs années ma plus agréable occupation, il m'importe de ſavoir à quoi m'en tenir, & il me doit être permis de rendre compte des raiſons qui m'empêchent de quitter les opinions que j'ai ſuivies juſqu'à préſent.

Je n'ai jamais cru que *l'ouvrage de M. Newton ne fût bon à rien,* comme il le dit dans ſa réponſe; & quoique je combatiſſe ſes hipothèſes chronologiques, j'ai toûjours penſé que le Public verroit avec plaiſir les conjectures d'un auſſi grand Géometre, ſur la maniere de concilier les plus anciennes hiſtoires. Dans ces ſortes de matieres, les plus ingénieuſes ſpéculations ne ſerviront jamais qu'à mettre quelqu'ordre & quelque liaiſon entre des faits, à la vérité peu aſſurés en eux-mêmes, mais auxquels les écrits des anciens font une alluſion perpétuelle. L'éducation que nous recevons dans le premier âge nous oblige de lire & de relire ces écrits; & dans un âge plus avancé cette même lecture fait encore l'amuſement de la plûpart des gens d'eſprit. Nos Théatres retentiſſent ſans ceſſe du nom & des aventures de ces Hommes des temps héroïques.

S'ils nous ſont inconnus, ſi nous n'avons une idée de leurs aventures, les plus ingénieuſes fictions des Peintres & des Poëtes deviennent pour nous des énigmes impénétrables.

Il nous eſt donc important de pouvoir ranger avec quelqu'ordre dans notre mémoire des faits que tout rappelle à notre eſprit. Mais pour trouver cette utilité dans un ſyſtême Chronologique, il ſuffit que les événemens des temps héroïques ſoient liés les uns aux autres d'une maniere probable; & il eſt au fonds aſſez peu important quel intervalle on mette entre ces évenemens & ceux des tems hiſtoriques, connus avec plus de certitude.

Cette diſtance dépend de la durée plus ou moins longue que l'on aſſigne à l'intervalle écoulé depuis le retour des Héraclides juſqu'au ſiécle de Cyrus. Le retour des Héraclides nous donne l'époque de la fin des temps héroïques & de la conquête du Peloponneſe, par les Princes deſcendus d'Hercule & par lui, de Perſée & de Danaus venus d'Egypte, ſur les ſucceſſeurs d'Agamemnon, & des autres Princes iſſus de Pelops originaire de l'Aſie mineure, & ſur les Princes Hellenes originaires de Theſſalie, deſcendans par mâles de Promethée & de Deucalion.

Le ſiécle de Cyrus donne le temps de Solon & de Piſiſtrate, c'eſt-à-dire, celui de la naiſſance des Lettres dans la Gréce Occidentale (car elles étoient plus anciennes dans la Gréce Aſiatique. L'intervalle qui ſépare ces deux époques eſt preſque entierement vuide d'évenemens. A peine l'hiſtoire nous a-t-elle conſervé le nom des Princes & la ſuite des générations.

Si la détermination de la durée de cet intervalle pouvoit être de quelque conſéquence, ce ſeroit à cauſe des *Synchroniſmes* qui en réſultent, & qui peuvent lier les évenemens du temps héroïque de la

Gréce, avec l'hiſtoire des monarchies Orientales, avec celle des Egyptiens & des Phœniciens, qui ont envoyé pluſieurs colonies dans la Gréce. Quelque ſyſtême que l'on embraſſe, ces Synchroniſmes ne ſeront jamais bien démontrés ; & dans ces matieres c'eſt moins la certitude que l'on doit chercher qu'une certaine convenance, capable de répandre un plus grand jour ſur les faits de l'ancienne hiſtoire, & de les lier entre eux de façon à les faire retenir plus facilement. Quelque effort que l'on faſſe pour ajuſter ſes preuves, elles ne formeront jamais une pleine démonſtration hiſtorique ; c'eſt beaucoup, lorſqu'elles ont une probabilité ſuffiſante pour déterminer les eſprits qui ſavent ſe prêter à ce genre de preuves.

Il y a à cet égard pluſieurs choſes très-ingénieuſes dans le détail du ſyſtême de M. Newton. On y trouvera pluſieurs vûës très-fines, qui auront toujours leur uſage, indépendamment des calculs & des hypothèſes qui lui ſont propres. En replaçant l'époque de Seſoſtris, & celle des premiers Héros Grecs au ſiécle de Moyſe, & de la perſécution des Hébreux dans l'Egypte, on trouvera les mêmes Synchroniſmes & à peu près les mêmes avantages. Si jamais l'on imprime l'hiſtoire univerſelle de M. le Comte de Boulainvilliers, dont les copies ſont très-répandues, on y verra que ſuivant une Chronologie très-différente de celle de M. Newton, dont l'ouvrage n'a paſſé la mer que long-temps après, il a eu une partie des mêmes vûës pour la conciliation de l'hiſtoire Orientale & de celle des temps héroïques, & que le ſyſtême de la Chronologie ordinaire y quadre parfaitement.

TABLE GE'NERALE

DU TRAITE',

Compoſé par M. Freret, ſous le titre de Nouvelles Obſervations, ſur le ſyſtême Chronologique de M. Newton.

L'Auteur a diviſé ſon ouvrage en trois Parties

La premiere roule ſur la Chronologie Grecque.
La ſeconde ſur celle de l'ancienne Hiſtoire Orientale.
La troiſiéme eſt un examen des preuves Aſtronomiques du ſyſtême de M. Newton.

PREMIERE PARTIE,

De la Chronologie Grecque.

SECTION PREMIERE.

Remarques préliminaires ſur l'évaluation des générations & ſur les fondemens de la Chronologie Grecque.

ARTICLE 1. DE la durée des générations en géneral, & de la diſtinction des Regnes & des générations.
ARTICLE 2. Confuſion des Regnes & des générations dans le raiſonnement de M. Newton.
ARTICLE 3. Idée générale des preuves ſur leſquelles l'ancienne Chronologie etoit fondée.

SECTION II.

Oppoſition des Anciens au ſyſtême de M. Newton.

ARTICLE. 1. Chronologie d'Herodote.

ARTICLE 2. Epoque du retour des Héraclides, & de leur établiſſement dans le Péloponeſe.
ARTICLE 3. Chronologie de Thucydide.

SECTION III.

Preuves de la Chronologie précédente, par le nombre des générations dans les grandes familles.

ARTICLE 1. Famille de Cadmus.
ARTICLE 2. Famille d'Euphémus Argonaute.
ARTICLE 3. Famille d'Ajax à Athenes.
ARTICLE 4. Famille de Temenus en Macedoine.
ARTICLE 5. Epoque de Phidon Roi d'Argos.
ARTICLE 6. Généalogie du Médecin Hippocrate.

SECTION IV.

Examen des preuves particulieres de M. Newton.

ARTICLE 1. Famille des Cadmeides, établis à Lacédémone.
ARTICLE 2. Famille des Héraclides de Corinthe & des Cypélides.

SECTION V.

Epoque des Jeux Olympiques & de Lycurgue le Legiſlateur.

ARTICLE 1. Premier établiſſement des Jeux Olympiques, & leur renouvellement par Iphitus.
ARTICLE 2. Que Lycurgue a été contemporain d'Iphitus, & qu'il a eu part au rétabliſſement des Jeux Olympiques.
ARTICLE 3. Confirmation de la Chronologie précédente par la date des évenemens, poſtérieurs à Lycurgue.
ARTICLE 4. Synchroniſme de Lycurgue & de Therpandre.
ARTICLE 5. Temps de Lycurgue par les générations poſtérieures.
ARTICLE 6. Intervalle du retour des Héraclides aux Jeux Olympiques.

SECTION VI.

Chronologie de l'Hiſtoire d'Athenes.

SECONDE PARTIE.

De la Chronologie de l'Hiſtoire Orientale.

SECTION PREMIERE.

ARTICLE 1. Obſervation générale ſur l'hiſtoire Egyptienne & ſur celle des Chaldéens : précaution avec laquelle on parvient à diſtinguer les traditions hiſtoriques, des traditions fabuleuſes; moyen de les concilier & de réduire les longues durées à leur valeur hiſtorique.

ARTICLE 2. Accord de tous les Anciens ſur le temps de Séſoſtris.

ARTICLE 3. Que cette datte de Séſoſtris eſt la ſeule qui puiſſe convenir avec l'Ecriture & avec l'hiſtoire de Moyſe.

SECTION II.

ARTICLE 1. Caractere de Manéthon, & certitude de ſes ouvrages hiſtoriques.

ARTICLE 2. Conformité du témoignage de Manéthon avec la Chronologie de l'Ecriture Sainte.

ARTICLE 3. Témoignages des Ecrivains profanes, conformes à Manéthon, au ſujet de la même Chronologie.

ARTICLE 4. Examen de l'hypothèſe de M. Newton ſur les Paſteurs & ſur les diverſes colonies qu'ils fonderent.

SECTION III.

Sur l'identité prétendue de Séſoſtris & d'Oſyris.

ARTICLE 1. Que cette identité eſt contraire à ce que l'Ecriture nous apprend de la Réligion Egyptienne au tems de Joſeph & de Moyſe.

ARTICLE 2. Antiquité de l'Idolatrie Egyptienne prouvée par l'Ecriture.

ARTICLE 3. Impoſſibilité que les Juifs ayent pu adorer Séſoſtris ſous le nom d'Apis.

ARTICLE 4. Impoſſibilité que Séſoſtris ait pu être le même que l'Oſyris des Egyptiens, même en ſuivant l'hypotheſe de M. Newton ſur l'origine de l'idolatrie par l'Apothéoſe.

ARTICLE

ARTICLE 5. Examen de l'origine de l'Idolatrie. Nouveauté du ſyſteme d'Evhémere, qui l'attribue à l'apothéoſe ou au culte des hommes morts.

ARTICLE 6. Abſurdité du ſyſtême d'Evhémere conſidéré en lui-même, & ſa fauſſeté, même parraport à la Religion des Grecs, qui admettoit l'Apothéoſe.

ARTICLE 7. L'hiſtoire du culte de Bacchus prouve qu'il ne fut jamais regardé comme un homme, ou comme un héros.

ARTICLE 8. Opinion des Egyptiens au ſujet de Bacchus, d'Hercule & de Pan, qu'ils ſoutenoient n'avoir jamais été des hommes.

ARTICLE 9. Que les Peuples de l'Orient n'ont pas connu l'Apothéoſe.

ARTICLE 10. Que S. Paul a toujours ſuppoſé que les dieux du Paganiſme n'étoient pas des hommes apothéoſés.

ARTICLE 11. Que les Phéniciens rejettoient le culte des Heros

ARTICLE 12. Que les Prêtres Egyptiens nioient que les hommes puſſent parvenir à la Divinité, & les Dieux deſcendre à l'humanité.

ARTICLE 13. Digreſſion ſur la variation de l'Ecliptique dont parloient les Egyptiens à Hérodote.

ARTICLE 14. Seconde digreſſion, ſur l'antiquité des Egyptiens, reconnue par Solon & par Platon.

ARTICLE 15. Que les Egyptiens ont conſervé le même éloignement pour le culte des hommes morts, ſous la domination Grecque & Romaine. Développement de leur ſyſtême religieux dans les livres d'Hermés & d'Iamblique.

TROISIEME PARTIE.

Examen des preuves Aſtronomiques du ſyſtême de M. Newton.

SECTION PREMIERE.

De l'Epoque de l'année Egyptienne.

SECTION II.

Epoque de Chiron fixée par l'Aſtronomie.

NOUVELLES OBSERVATIONS SUR LA CHRONOLOGIE DE M. NEWTON.

PREMIERE PARTIE.

De la Chronologie Grecque.

LE nouveau ſyſtême chronologique de M. Newton differe de tous ceux que l'on avoit vûs juſques à preſent ſur la durée de l'intervalle écoulé, depuis le temps des premieres Colonies Phéniciennes & Egyptienes, conduites dans la Gréce par Cadmus & par Danaus, juſques à celui de la guerre des Perſes contre les Grecs, c'eſt-à-dire juſques au temps de Xerxés. Il retranche 500. ans

entiers de la durée assignée par les Anciens à cet intervale. Voila ce qui lui est principalement propre dans son système. Il n'est pas le premier qui ait cru que le Séscstris d'Hérodote, de Manethon, de Diodore, &c. étoit le même que le Séfac du livre des Rois. Le Chevalier Marsham avoit déja publié cette opinion dans son *chronicus canon*, imprimé il y a près de 50. ans. Comme le temps du Séfac de Roboam ne pouvoit quadrer avec celui auquel les anciens Chronologistes font vivre Danaus, le même suivant Manethon, qu'Armaïs qui abandonna l'Egypte pendant le regne de Séfostris, Marsham avoit rejetté cette identité, & l'avoit traitée de fable, ainsi que l'opinion des anciens, sur le temps auquel avoit regné Séfostris.

M. Newton a voulu concilier le synchronisme de Séfostris & de Danaus, avec l'hypothèse particuliere du Chevalier Marsham. L'intervalle de 500. ans que la Chronologie ordinaire compte entre Danaus & Roboam étoit un obstacle à cette conciliation; & pour le lever il a fallu faire évanouir ces 500. ans. Dans ce dessein toutes les hypothèses qui vont à l'abréviation des temps ont dû paroître les meilleures à M. Newton. Non-seulement il a supposé que les Chronologistes Grecs avoient mal à propos allongé la durée des regnes, en les faisant égaux aux générations; ce qui lui a fourni un prétexte pour en diminuer au moins un tiers; mais il a encore avancé que les Chronologistes avoient doublé & triplé le même Roi, & que par là ils avoient imaginé, entre les deux époques de Danaus & de la guerre de Perse, un plus grand nombre de générations qu'il n'y en avoit eu. Toute la preuve qu'il apporte de cette derniere hypothèse se réduit à observer des embarras & des contradictions dans les anciens, au sujet de quelques Personnages obscurs des temps fabuleux, & dans la généalogie de ces familles purement poëtiques, dont la suite n'é-

tant pas liée avec le reſte de l'hiſtoire pourroît être entiérement ſupprimée, ſans laiſſer aucun vuide ſenſible dans le corps des traditions hiſtoriques, & ſans détruire la liaiſon que les parties de l'hiſtoire ont entre elles. Le plus ſouvent, tout ſe réduit à faire appercevoir quelque conformité dans les noms des Princes d'une même famille, ou des Rois d'un même pays; comme ſi cette conformité n'étoit pas une choſe ordinaire, dans les temps hiſtoriques, & comme s'il falloit confondre enſemble les Princes de même nom.

Les premieres hypothèſes de M. Newton ne ſe trouvant pas même toûjours ſuffiſantes pour lever toutes difficultés qui ſe préſentoient; lorſqu'il a voulu entrer dans le détail du ſyſtême, il a eu recours à de nouvelles ſuppoſitions, plus gratuites encore que les premieres, & par-là il s'eſt expoſé au reproche que méritent preſque tous les Auteurs de ſyſtême, d'ajuſter les faits à ſon hypothèſe, au lieu de former ſon hypothèſe ſur les faits.

SECTION PREMIERE.

§. I.

De la durée des Générations en général, & de la diſtinction des Regnes & des Générations.

L'Ancienne Chronologie Grecque étoit preſque toute fondée ſur l'évaluation des générations. On ſuppoſoit trois générations égales à un ſiécle : ce qui étoit fondé ſur l'expérience, & conforme à l'uſage où les Grecs étoient de ne ſe marier qu'à trente ans accomplis. Héſiode en fait même un précepte dans ſon Poëme ſur les travaux de la campagne. « Ne vous Herodote II. 142.

Héſiod. op. & Dies vers. 695.

« mariez, dit-il, à ſon frere Perſés, ni avant trente « ans, ni après quarante; les filles entrent dans l'â- « ge nubile à quatorze ans, & à quinze il eſt temps « de les marier. » Platon dans ſes livres de la Répu-

Plat. de Repnb. dialog.

blique ſe conforme au précepte d'Héſiode & fixe le mariage des hommes à 30. ans

Ariſtot. des Repub. VII. 16. pag. 464.

Ariſtote va bien plus loin qu'Héſiode & que Platon; car dans ſa République il veut que les filles ne ſe marient qu'à dix-huit ans & les garçons à trente-ſept. Pythagore ne faiſoit commencer l'âge viril qu'à

Diog. Laert. lib. VII. pag. 216.

quarante ans, qui étoient ſelon lui le terme de la jeuneſſe, comme 20. ans le terme de l'enfance, ou de l'âge puérile. C'eſt là une preuve que ſi les choſes avoient changé depuis le temps d'Héſiode, ce changement étoit encore plus contraire au ſentiment de M. Newton, qui après être convenu de prendre les générations à 33. ans les réduit ſouvent à moins de 24. ou 25. ans.

La Chronologie établie ſur cette évaluation étoit au fonds toute conjecturale; & dans la diſtribution des évenemens particuliers elle donnoit lieu à une infinité de dattes arbitraires. Ainſi l'on ne doit pas chercher dans la Chronologie des temps héroïques la même certitude, ni la même préciſion que dans celle des tems hiſtoriques. Celle-ci doit nous donner des dattes éxactes, au lieu que dans l'autre on eſt fort heureux de rencontrer des ſynchroniſmes, qui quadrent à peu près. C'eſt pour cela que je me garderai bien de chicanner M. Newton ſur de légeres variations que l'on a remarquées dans ſa Chronologie, & dont il nous avoit averti lui-même qu'il ne croyoit pas qu'elle pût être exempte.

On ne doit pas s'attendre à trouver la pleine certitude hiſtorique dans cette Chronologie conjecturale. Il faut s'y contenter d'un dégré de probabilité proportionné à celui qu'ont les faits mêmes, dont on

cherche à déterminer les dattes. Cette probabilité eſt ſuffiſante pour nous entraîner, lorſque différentes ſuites de générations indépendantes les unes des autres ſe réuniſſent pour nous donner les mêmes dattes; & lorſque ces dattes quadrant enſemble, dans les hiſtoires des différentes Villes & des différentes Nations, les circonſtances des évenemens s'ajuſtent avec les ſynchroniſmes des perſonnages, & donnent la ſolution des difficultés qui avoient embarraſſé dans la ſuite & dans la liaiſon de ces diverſes hiſtoires.

Mais il faut encore que ces ſynchroniſmes & ces ſolutions ſoient ſeulement une ſuite & une conſéquence naturelle du ſyſtéme. Il ne faut pas que l'envie de ſe préparer les ſolutions entre pour quelque choſe dans le choix des principes que l'on a poſés en commençant. L'eſprit eſt naturellement ſi porté à préferer dans le choix des moyens, ceux qu'il croit les plus propres à lui procurer ce qu'il déſire, qu'il ſe perſuade, preſque toujours trop legerement, que ces moyens ſont en général & à tous égards les meilleurs. Cette diſpoſition ordinaire de l'eſprit humain eſt une ſource perpétuelle d'erreur, dans les méthodes conjecturales & dans le calcul des probabilités. On n'y fait preſque jamais aſſez d'attention; & les plus grands hommes ſont ſouvent hommes en ce point.

J'avois dit dans mes premieres Obſervations que M. Newton n'étoit pas fondé à réduire, comme il fait, les générations à 18. ou 20. ans l'une portant l'autre, & à les confondre avec les regnes. M. Newton a prétendu dans ſa réponſe que je m'étois trompé. Il ſoûtient qu'il a diſtingué entre les regnes & les générations. Il reconnoît que les générations ſe doivent prendre à trois pour un ſiécle, & il déclare que ce ſont les regnes ſeuls qu'il a réduits à 18. ou 20. ans, l'un portant l'autre. Il ajoute que l'erreur des anciens Chronologiſtes Grecs & Latins vient de ce qu'ils n'ont

pas fait cette diſtinction. C'eſt en effet ſur cette prétendue diſtinction que la nouvelle Chronologie eſt fondée. La queſtion ſe réduit donc à voir ſi M. Newton n'a jamais confondu lui-même les générations avec les regnes ; s'il évalue toûjours celles-là à 30. ans ; & ſi ce ſont ſeulement les regnes qu'il a réduits à 18. ou 20. ans.

Canon Chronologique à l'année 825.

Monſieur Newton réduit à 340. ans l'eſpace de temps qui ſépare le retour des Héraclides & le paſſage de Xercés dans la Grece. Il coupe cet eſpace en deux, & détermine ainſi la durée de chaque portion. Depuis le retour des Héraclides juſqu'à la premiere guerre de Meſſene, il reconnoît qu'il avoit regné à Sparte dix Rois ſucceſſifs dans une des deux branches de la famille Royale, & neuf dans l'autre branche ; qu'il avoit regné dix Rois à Meſſene dans une autre famille des Héraclides ; & que l'on comptoit neuf Rois d'Arcadie dans la famille qui regnoit ſur ce pays depuis la conquête, & qui deſcendoit par les femmes de la branche ſortie d'Inachus. Il donne deux cens ans de durée à cet intervalle, c'eſt-à-dire, 18 ou 20 ans à chaque regne. La ſeconde partie, c'eſt-à-dire, l'intervalle écoulé depuis la guerre de Meſſene, juſqu'au paſſage de Xercés, comprend les ſept regnes collateraux des Princes des deux familles Royales de Sparte, & M. Newton lui donne 140. ans. Ce ſont 18. à 20. ans. pour chaque regne, comme il le dit lui-même. Ces 340. ans, ajoutés à l'an 480. avant l'Ere Chrétienne, donnent l'an 820. pour celui du commencement des regnes des Héraclides dans le Peloponeſe, & l'an 825. pour celui de leur entrée dans le pays. Mais tous les Rois dont il s'agit, tant ceux de Sparte que ceux de Meſſene & ceux d'Arcadie ſe ſont ſuccedés de pere en fils ſans aucune interruption. Si le nombre des générations eſt le même que celui des regnes, il eſt clair que ce ſont les générations, & non les regnes, que M. Newton réduit à 20. ans.

C'eſt

C'eſt une choſe conſtante dans l'antiquité que ces dix-ſept regnes forment autant de générations. Hérodote & Pauſanias nous le diſent formellement, & leur témoignage eſt ſuivi ou confirmé par tous les monumens de l'ancienne hiſtoire qui nous reſtent.

Hercdot. VII. 204. VIII. 131. Pauſan. lib. III. paſſim. Voyez Meurſ. de regno Laconico.

Léonidas Roi de Sparte, tué à la bataille des Thermopyles dans un âge avancé, étoit le 18e. Roi depuis Ariſtodême & le 17e. de ſes deſcendans dans la branche d'Euryſthene. Léotychidas Collégue de Léonidas étoit le 18e. Roi & le 18e. deſcendant du même prince dans la branche de Procles.

Il n'y avoit donc aucune mépriſe dans l'objection que je faiſois contre le ſyſtême de M. Newton; & j'avois raiſon d'obſerver qu'il donnoit une durée trop courte aux générations, puiſque c'étoit ſur l'évaluation de celles des Princes qu'il fondoit un retranchement de 284. ans, ſur les 624. comptés par Eratoſthene.

Je conviens qu'en général il ne faut pas confondre les regnes avec les générations. Dans les Royaumes électifs, par exemple, où la couronne peut paſſer à des Princes auſſi vieux que leurs prédéceſſeurs, & où l'on choiſit ordinairement des hommes d'un âge mûr pour leur confier le dépôt de l'autorité ſouveraine, le nombre des regnes eſt toûjours plus grand que celui des générations. Dans les Etats ſucceſſifs mêmes, lorſqu'il y a des troubles & des révolutions; lorſque la ſucceſſion eſt dérangée ou interrompue par des uſurpations, qui portent la couronne dans des familles étrangéres; lorſque la ligne directe venant à manquer le Sceptre paſſe en collatéral à des freres ou à des parens plus éloignés, dans tous ces cas on auroit tort de donner une égale durée aux regnes & aux générations, parce que le nombre des uns & des autres n'eſt pas le même. Mais rien de tout cela n'a lieu dans la ſucceſſion des Rois de Sparte: ſucceſſion tranquille &

qui avoit toûjours tranſmis la couronne, de génération en génération ; ſans que l'ordre naturel ait jamais été ni troublé ni dérangé par aucune révolution.

M. Newton n'auroit donc pas dû diſtinguer entre les regnes & les générations, puiſqu'elles ont été les mêmes à Sparte. Il ne pouvoit pas même établir ſon calcul ſur la diſtinction entre les familles Royales & les familles particulieres, ni ſuppoſer que dans les premieres les générations étoient environ d'un tiers plus courtes, parce que l'envie d'aſſurer des héritiers & des ſucceſſeurs à la Monarchie faiſoit marier les Rois & Princes plus jeunes que les particuliers. Outre que cette ſuppoſition ſeroit abſolument gratuite, elle ſeroit encore démentie par l'expérience conſtante de tous les temps & de tous les pays. Ces deux ſortes de générations ſont toûjours à peu près égales, pourvû que l'on en compare un certain nombre à la fois, afin que les plus longues compenſent les plus courtes.

C'étoit pour prévenir cette diſtinction que j'avois apporté l'exemple des Rois de France, & que j'avois fait voir par la ſucceſſion des Rois de la troiſiéme race, en conſidérant leurs générations dans les différentes branches, & en les combinant de toutes les manieres poſſibles, que le nombre de ces générations comparé aux dates conſtantes des regnes, donnoit 31. 32. 36. & même 40 ans de durée à chacune.

§. II.

Confuſion des Regnes & des Générations dans le raiſonnement de M. Newton.

M. Newton calcule le nombre de nos Rois depuis Pharamond juſqu'à Louis XIV. ſans aucun égard aux générations ; & il montre que les 64. regnes de ces

Rois, partageant la durée totale de la Monarchie, ils auront chacun 19. à 20. ans, l'un portant l'autre. Mais ce n'eſt pas cela dont il s'agiſſoit.

Les regnes de ces 64. Rois ne ſont pas tous ſucceſſifs de génération en génération, comme ceux des 17. Rois de Sparte. Le Sceptre a paſſé dans trois familles différentes; & dans chaque famille la ſucceſſion a été interrompue pluſieurs fois, & elle a paſſé à des collatéraux, quelquefois moins éloignés de la ſouche commune, que ceux auxquels ils ſuccédoient. Pendant la durée des deux premieres races, le Royaume a été plus d'une fois partagé entre des princes qui ont commencé leur regne en même temps, quoique pour trouver le nombre des regnes de M. Newton, il faille compter le nombre des regnes collatéraux ou contemporains, comme autant de regnes qui ont eu chacun une durée différente. C'eſt-à-dire qu'il faudroit compter pluſieurs fois le même regne.

En examinant l'ordre de la ſucceſſion de nos Rois de France des trois races, & en prenant les choſes de la maniere la plus favorable au ſyſtême de M. Newton, les 64. regnes ne ſont que 45. générations. Leur durée totale eſt, ſelon M. Newton, de 1295. ans; c'eſt donc près de 29. ans pour chaque génération.

La même choſe aura lieu dans les ſucceſſions des autres familles Royales, rapportées dans *la nouvelle Chronologie*. M. Newton y confond perpétuellement les générations avec les regnes; & dans tous ces exemples, on trouvera toûjours que la durée des générations a été la même dans les familles qui occupent le Thrône, & dans celles des Particuliers. Pag. 52. &c.

Les 30. Rois d'Angleterre qui ont regné pendant 648. ans depuis Guillaume le Conquérant juſques à la Reine Anne, ne ſont que 20. générations, chacune de plus de 32. ans; cette Reine étoit la vingtiéme, en deſcendant de génération en génération, depuis Guillaume le Conquérant.

Les vingt-deux Rois de Juda, à compter depuis David juſqu'à Sédécias, ne ſont que dix-huit générations; parce que Sédécias pris & emmené à Babylone par Nabuchodonoſor, lors de la deſtruction de Jeruſalem, avoit ſuccédé à ſon neveu. Sédécias avoit eu deux freres, qui avoient tous deux regné avant lui, enſorte que les quatre derniers regnes ne ſont qu'une ſeule génération. Si l'on termine la durée de ces 22. regnes à la priſe de Jeruſalem, elle ne ſera que de 472. ans: mais ſi on la continue juſques à la 27e. année après la déportation, année dans laquelle Jéchonias neveu de Sédécias vivoit encore, elle ſera de 499. ans au moins. Dans l'un & dans l'autre cas, la durée des générations ſera de 28. ans environ; elle eſt un peu moins longue que chez les Grecs, parce que les hommes ſe marioient de meilleure heure parmi les Hebreux.

Les frequentes révolutions du Royaume d'Iſraël, les uſurpations & le paſſage du ſceptre en différentes familles empêchent que l'on ne puiſſe comparer les regnes de ces Rois avec les générations.

Les dix ou même les douze Rois de Perſe ne ſont que ſept générations; parce que Cyrus étant monté ſur le Thrône à l'âge de 40. ans, la naiſſance de ſon fils Cambyſe eſt des premieres années de ſon regne. Darius I. avoit vingt ans à la mort de Cyrus; ainſi il ne forme qu'une même génération avec Cambyſe. Darius Codoman dépouillé par Alexandre étoit le ſeptiéme, en comptant Darius I. né, comme on a vu, dès le commencement du regne de Cyrus. La durée de ces dix ou douze regnes a été de 208. ans, leſquels partagés par ſept générations donnent près de 29. ans neuf mois pour chacune.

Hérodot. I. 209.

Voyez pour ces Généalogies l'ouvrage de Reineccius. intitulé. *Syntagma de familiis.*

Les ſeize Rois Séleucides ne ſont de leur côté que 8. générations: leur durée totale eſt de 244. ans; c'eſt plus de 30. ans pour chacune.

Digitized by Google

Les onze Ptolémées qui ont regné ſur l'Egypte pendant 277. ans, ne ſont de même que huit générations de 31. ans chacune. La reine Cléopatre femme d'Antoine deſcendoit de Ptolémée fils de Lagus, au huitiéme degré; & ce Ptolémée étoit déja âgé, lorſqu'il monta ſur le Thrône.

Les huit rois de Macédoine ſucceſſeurs d'Alexandre ont regné 138. ans, juſques à Perſée, fils de Philippe : le nombre des générations eſt difficile à déterminer, à cauſe des fréquentes révolutions & uſurpations qui ont troublé l'ordre de cette ſucceſſion. Pour s'en tenir à quelque choſe de clair, Perſée étoit le cinquiéme en comptant Démetrius Poliorcéte, fils d'Antigonus l'un des vieux Capitaines d'Alexandre. Perſée étoit encore aſſez jeune, lorſqu'il fut mené en triomphe par les Romains; c'eſt pour cela que les 138. ans donnent ſeulement un peu plus de 27 ans à chaque génération.

Je ne pouſſerai pas plus loin cette énumeration, me contentant de l'examen des exemples employés par M. Newton, pour confirmer ſon calcul. Je pourrois montrer par une ſemblable diſcuſſion de toutes les familles Royales connues, que la durée des générations n'y eſt pas plus courte que dans les familles particulieres; mais j'épargnerai au Lecteur un détail dans lequel je ſuis entré pour ma propre inſtruction ſur cet article. *

M. Newton en réduiſant la durée de regnes ſucceſſifs égaux aux générations à 18. ou 20. ans, les a confondus avec les regnes électifs, plus courts que les générations. La ſucceſſion des rois de Pologne & de Boheme, en la prenant depuis les temps dont la

* M. Freret a ſuppléé au détail dans lequel il n'entre point ici, par un mémoire exprès ſur *la durée des générations dans les familles Royales*, inſeré par Extrait dans le Recueil des Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres. Voyez la partie hiſtorique du volume XIV. page 15. & ſuiv.

Vid. Riccioli. *Chronol. reformat.* chronologie a quelque certitude donne environ 19. à 20. ans à chaque regne, l'un portant l'autre. La ſucceſſion des Rois électifs de Hongrie, où les révolutions ont été plus fréquentes, ne donne par cette raiſon que 15. ans à chaque regne.

§. III.

Idée générale des preuves ſur leſquelles l'ancienne Chronologie étoit fondée.

L'ancienne Chronologie Grecque n'étoit pas uniquement fondée ſur la durée des regnes ſucceſſifs, ou ſur l'évaluation des générations dans la ſeule famille des Rois de Sparte, comme M. Newton le ſuppoſe après le chevalier Marsham. Il eſt vrai que les auteurs des canons chronologiques avoient rapporté aux années du regne de ces Rois les événemens de l'hiſtoire générale, ſur-tout ceux qui étoient antérieurs à l'établiſſement des Olympiades, ou même à l'Olympiade vulgaire de Corœbus; mais ils avoient eu d'autres ſecours pour déterminer ces dates, que la durée de ces regnes.

Ils avoient les Généalogies d'un grand nombre de familles particulieres, pour ne parler ici que de ce ſeul moyen de déterminer la Chronologie: on verra dans la ſuite qu'ils en avoient d'autres. Les maiſons illuſtres de la Gréce remontoient toutes juſques aux Héros célébrés par Homére, par Héſiode & par les autres Poëtes anciens. Les rois de Lydie, de Sparte, de Meſſéne, d'Arcadie, de Corinthe, de Macédoine, n'étoient pas les ſeuls qui euſſent conſervé les preuves de leur filiation depuis Hercule. Il y avoit pluſieurs familles particulieres qui n'avoient pas eu moins de ſoin de leurs titres. Les rois de Cyréne, iſſus de Battus, ſimple citoyen de l'iſle de Théra

remontoient juſqu'à Euphemus beau-frere d'Hercule, & l'un des Argonautes. La ſœur d'Hercule étoit fille d'Amphitryon & d'Alcméne, & par elle Battus remontoit juſqu'à Perſée & juſqu'à Danaus. Théron tyran d'Agrigente n'étoit qu'un ſimple citoyen de cette ville: cependant ſa généalogie étoit connue depuis Theras, beau-frere d'Ariſtodeme; Theras étoit le ſeul rejetton de la famille royale de Thebes, & remontoit par Œdipe & par Laïus juſques à Cadmus fondateur de la colonie Phénicienne de Thebes.

La famille de Miltiade deſcendoit du fameux Ajax fils de Télamon, & remontoit de-là par Eacus & par Eolus juſques à Deucalion, & juſques à Promethée. L'hiſtorien Thucydide étoit de cette famille.

Platon deſcendoit d'un frere de Solon le Légiſlateur d'Athenes; & Solon tiroit ſon origine de Codrus dernier Roi de cette Ville. Codrus deſcendoit de Péryclimenes fils de Nelée & frere de Neſtor. Nelée deſcendoit de Promethée par Eolus.

Cette famille des deſcendans de Codrus étoit une des plus étendues; & preſque toutes les Maiſons conſidérables d'Athenes en étoient des branches, ou y tenoient par des alliances, dont elles faiſoient gloire de conſerver les titres.

Ces diverſes Généalogies furent recueillies avec ſoin, lorſque les Grecs commencerent à cultiver les Lettres; c'eſt-à-dire dans un temps où la plupart des titres ſubſiſtoient encore, & où l'on pouvoit conſulter les originaux mêmes gravés ſur l'airain & ſur le marbre, ou peints ſur le bois, ſur l'écorce, & ſur la toile. On avoit des copies authentiques de ces titres, dans des recueils où il avoient été tranſcrits & raſſemblés, ſoit pour l'uſage public, ſoit pour la curioſité des particuliers.

Les Grecs ont eu de très-bonne heure l'uſage de l'écriture. La propriété des biens avoit lieu chez eux.

de même que la faculté de les aliéner par vente, par échange, par don. Il y avoit donc eu mille occaſions, où les engagemens de la ſociété les avoient mis dans la néceſſité d'écrire & de conſerver les Actes & les Contrats qu'ils paſſoient entre eux. Ces Actes étoient datés de l'année, du mois & ſouvent même du jour de la Magiſtrature des Archontes, des Ephores & des autres Magiſtrats annuels, ou du regne des Rois. Nous en avons des preuves ſur tous les monumens de ce genre, qui ſubſiſtent encore aujourd'hui, & parmi leſquels il y en a qui ont plus de deux mille ans d'antiquité. Ces monumens devenoient autant de titres ſur leſquels la Chronologie étoit fondée d'une maniere inconteſtable.

En comparant enſemble tous ces titres, le nombre, la ſuite & la durée des générations ſe trouvoient nettement déterminées par l'ordre dans lequel les Princes d'une même famille avoient regné dans chaque ville, par le détail de leurs actions, par les Guerres, par les alliances, par les Traités qui avoient été conclus entre ces différens Princes. Il faut y joindre le temps des Magiſtratures civiles & religieuſes dont les particuliers avoient été revêtus, les dates des actions qui les rendoient célébres, & celles des entrepriſes ou des établiſſemens auxquels ils avoient eu part.

L'uſage où étoient les Grecs de joindre le nom du pere à celui du fils, diſant preſque toûjours *un tel fils d'un tel*, déterminoit l'ordre des générations; & par là il étoit facile de joindre enſemble les différens anneaux dont l'aſſemblage formoit la chaîne généalogique.

Il y avoit ſans doute des choſes obſcures dans cette ancienne Chronologie; il y en avoit de douteuſes & de conteſtées; il y en avoit même de fauſſes, comme dans l'hiſtoire des temps obſcurs de toutes les Nations modernes: mais tout n'étoit pas de ce genre. Les difficultés rouloient ſur des points particuliers, dans leſquels

quels les opinions douteuſes ou fauſſes s'écartoient de toute la ſuite de l'hiſtoire. Mais alors ne pouvant quadrer avec elle, par une conſéquence néceſſaire de cette contradiction, elles portoient en elles-mêmes le caractere de leur fauſſeté. C'étoit le conſentement du plus grand nombre des titres, & le rapport des traditions conformes entre elles dans des familles & dans des villes différentes, qui ſervoient à convaincre d'erreur les traditions particulieres à quelques familles, ou à quelques pays, lorſque ces traditions combattoient l'opinion publique & détruiſoient la liaiſon qui étoit entre le reſte des traditions unanimement reçues.

Telles étoient les régles de la Critique qu'ont ſuivie Hérodote, Thucydide, Diodore, Strabon, Pauſanias & preſque tous les autres Ecrivains anciens, dont nous avons encore les ouvrages. Les fragmens qui nous reſtent des auteurs dont les écrits ſont perdus nous montrent qu'ils avoient employé la même méthode; & à l'égard de ceux mêmes dont il ne nous reſte plus rien, nous devons ſuppoſer qu'en général ils ne s'en étoient pas écartés.

Les Hommes ont toujours été à peu près les mêmes; & ils ſe ſont conduits de la même maniere dans tous les temps, en matiere de raiſonnement & de critique, de même qu'en matiere de Politique. Les regles du bon ſens, qui ſont les mêmes dans tous les Pays, ont auſſi été les mêmes dans tous les ſiécles. Eſt-ce trop demander que de ſuppoſer que les anciens Hiſtoriens n'en ont pas été dépourvus? Seroit-il poſſible que ces Hommes auxquels on prodigue tant d'éloges, dans les écrits deſquels on cherche avec raiſon les régles & les modéles de l'éloquence, que ces Hommes de qui nous tenons les premiers élémens méthodiques de toutes les ſciences exactes, euſſent ignoré les Loix les plus communes de la Critique,

celles que le bon ſens dicte aux génies les plus médiocres ? Suppoſera-t-on qu'ils les ont perpétuellement violées dans leur hiſtoire & dans leur Chronologie ?

Pour ſe prêter au ſyſteme de M. Newton, il faut être perſuadé que les Grecs les plus habiles & les plus curieux dans la recherche de leurs antiquités ſe ſont trompés, au point de donner onze cens ans de durée à un eſpace de temps qui n'en avoit pas ſix cens, & cela dans l'hiſtoire d'un temps qui touchoit au leur.

Dans le ſyſteme de M. Newton le temps de Cadmus ne précede l'expédition de Xerxès que de 560. ans. Selon Hérodote il eſt antérieur de 1060. ans à cet évenement. La différence eſt de 500. ans. Cette erreur ne tomberoit pas ſur un point unique, ſur un article obſcur, ou ſur la maniere dont on auroit rempli quelque lacune dans la ſuite de l'hiſtoire. Elle ſe doit répandre en général ſur toute la ſuite, & ne pas moins altérer l'hiſtoire des temps les plus connus, que celle des temps les plus ignorés. Dans ce ſyſteme l'hiſtoire des ſiécles antérieurs à la priſe de Troye ne ſouffre pas un retranchement plus conſidérable, que celle des temps poſtérieurs, dont la Chronologie eſt cependant déterminée par la ſucceſſion des Magiſtrats annuels & des Rois, ou des Archontes, par le nombre des célébrations des jeux publics d'Olympie, de Némée, de l'iſthme, de Delphes, &c.

La Chronique de Paros, par exemple, compte 273. ans depuis l'établiſſement des Archontes Décennaux, juſqu'à la bataille de Salamine. M. Newton retranche cent ans de cette durée, c'eſt-à-dire plus d'un tiers, & il ne donne que 170 ans à cet intervalle. L'erreur étoit au moins la même, ſelon lui, dans l'hiſtoire des temps antérieurs à la priſe de Troye. Hérodote compte 230. ans ou ſept générations au plus entre ces deux évenemens ; M. Newton met 137. ans ; la diffé-

rence eſt de 93 ans. Dans l'Hiſtoire déterminée par les générations, les Grecs s'étoient ſeulemeut trompés de 93 ans ſur 230 ; & daus celle des temps où la Chronologie étoit réglée par la durée fixe des Magiſtratures décennales & annuelles, cette erreur étoit de 103. ans ſur 273. c'eſt-à-dire, au moins auſſi conſidérable.

La Chronologie de ce dernier temps étoit cependant établie par les dates différentes d'un grand nombre d'événemens très-connus, par une ſuite continuelle de révolutions, & par la durée de pluſieurs guerres conſidérables. C'eſt pendant cet intervalle qu'étoit arrivée à Athenes l'abolition de la magiſtrature perpétuelle & enſuite de l'Archontat décennal, la légiſlation de Dracon, celle de Solon, la Guerre ſacrée entrepriſe par le corps entier de la Gréce, contre ceux de Cyrrha, la tyrannie de Piſiſtrate & celle de ſes enfans.

Dans l'hiſtoire du Péloponneſe, on marquoit pendant cet intervalle la fin des Guerres civiles entre les Héraclides, l'établiſſement des jeux Olympiques par Iphitus, la légiſlation de Lycurgue, les deux guerres de Meſſene, celle des Argiens & pluſieurs autres évenemens ſinguliers.

On trouve dans ce même temps la fondation des diverſes colonies Doriennes établies dans les Iſles voiſines de l'Epire, dans celle de Melos, & dans la Sicile ; le paſſage des colonies Eolienes & Ionienes dans les Iſles de la mer Egée, & de-là ſur les côtes de l'Aſie mineure ; l'établiſſement de ces Colonies, l'aggrandiſſement des Villes qu'elles fondérent ; les guerres de ces petits Etats, ſoit entre eux, ſoit contre les rois de Lydie & de Carie ; la dévaſtation de l'Aſie mineure par les Cimmeriens qui détruiſirent pluſieurs villes Grecques ; enfin un grand nombre d'évenemens remarquables, dont le ſouvenir n'étoit pas ſeulement confié à la tradition, mais dont le détail & les circonſtances étoient rapportés dans les écrits qui com-

mençoient dès-lors à ſe multiplier, principalement dans la Gréce Aſiatique, où les Lettres furent cultivées de bonne heure.

Il faut ſuppoſer dans le ſyſtême de M. Newton que les Grecs de tous les pays & de tous les ſiécles, non-ſeulement ſe ſont trompés, mais encore que leur erreur a été la même par-tout; dans l'Aſie, comme dans l'Europe; dans les Iſles, comme dans le Continent. Il faut ſuppoſer que tous ces petits Etats ſéparés les uns des autres, qui avoient des intérêts différens & ſouvent oppoſés, qui pendant pluſieurs ſiécles avoient eu fort peu de commerce enſemble, qui n'étoient occupés que de leur propres antiquités, qui ne cherchoient que les généalogies de leurs Citoyens, ſe ſont tous trouvés tellement conformes les uns aux autres dans la fauſſe Chronologie de leurs hiſtoires, ſans cependant s'être concertés (ce qui ne leur étoit pas poſſible) qu'il en a réſulté un accord auſſi parfait que celui qui pourroit ſe trouver dans la Comparaiſon des traditions les plus indubitables. Le menſonge aura dans ce ſyſtême les caracteres les plus eſſentiels auxquels on puiſſe reconnoître la vérité.

Si le nouveau ſyſtême de Chronologie avoit été propoſé par un homme dont l'autorité fût moins grande dans la république des Lettres, que celle de M. Newton, j'en aurois peut-être aſſez dit au ſujet de l'évaluation des générations, & des fondemens généraux de la Chronologie Grecque. Mais, comme il s'agit ici de combattre l'impreſſion que peut faire ſur la plûpart des eſprits le nom d'un des plus grands hommes que les ſiécles modernes puiſſent oppoſer à l'Antiquité, je crois par égard pour lui ne devoir rien négliger. L'attention à ménager tous ſes avantages & à ſe ſervir de toutes ſes forces, eſt un hommage que l'on doit à ſon mérite, & au rang où l'eſtime générale l'a placé avec tant de juſtice. Ainſi avant que de paſſer à l'examen

des preuves particulieres ſur leſquelles M. Newton. appuie ſon hypothèſe, je vais montrer dans les deux Sections ſuivantes, combien les plus anciens & les plus exacts des écrivains Grecs y ſont oppoſés : après quoi je ferai voir quelle étoit la ſolidité des preuves qui les avoient engagés dans une opinion ſur laquelle leur accord eſt parfait.

Cette diſcuſſion, de même que toutes celles dont cet ouvrage ſera rempli, ſeront néceſſairement un peu abſtraites. Je tâcherai d'en diminuer la ſéchereſſe. Mais je crains que, malgré toute mon attention, le fonds des choſes ne ſe trouve preſque partout plus fort que moi. Après tout, les lecteurs auxquels la matiere eſt connue ſçauront bien qu'un ouvrage, du genre de celui-ci, ne peut jamais devenir une lecture amuſante. C'eſt beaucoup quand on eſt aſſez heureux pour lui donner une forme qui puiſſe épargner au Lecteur une partie de la fatigue.

SECTION II.

Oppoſition des Anciens au ſyſtême de M. Newton.

§. I.

Chronologie d'Hérodote.

HErodote, le plus ancien des Hiſtoriens Grecs qui nous reſtent, marque formellement dans ſon Hiſtoire que depuis le ſiécle de Bacchus, fils de Sémelé & contemporain de Cadmus, juſqu'à celui dans lequel il étoit né, il s'étoit écoulé 1060. ans; que depuis le temps d'Hercule, fils d'Alcméne, il y avoit 900. ans, & que depuis la naiſſance de Pan, poſterieure à la

Lib. II. cap. 145.

§. II.

Epoque du Retour des Héraclides & de leur établiſſement dans le Peloponèſe.

J'ai déja parlé de la généalogie des rois Héraclides de Sparte, & Hérodote nous donne celle des deux différentes branches, ſorties d'Ariſtodême chef des Héraclides, & Général de leurs troupes lorſqu'ils firent la conquête du Peloponèſe.

Ariſtodême étoit arriere petit-fils d'Hyllus, fils d'Hercule & de Déjanire, & né peu d'années avant la mort d'Hercule, à qui le Péloponèſe appartenoit en grande partie, comme au légitime héritier de Perſée. Ainſi il y avoit quatre générations completes, c'eſt-à-dire, au moins 133. ans entre la mort d'Hercule, & la conquête de ce Pays par ſes deſcendans. De l'aveu de M. Newton, elle eſt poſtérieure de 80. ans à la priſe de Troye: cet évenement eſt arrivé 53. ans après la mort d'Hercule; ce qui donne préciſément les 133. ans.

Hercule étant mort de la façon que tout le monde ſçait, par la jalouſie de Déjanire, cette princeſſe ne put ſurvivre à la perte de ſon époux. Ainſi le jeune Hyllus ſon fils ſe ſeroit trouvé ſans aucun ſecours, ſi le roi des Doriens ne l'eût adopté & n'en eût pris ſoin. Le Prince orphelin avoit alors au plus quatre ou cinq ans, & ayant été élevé par ſon ayeule Alcméne, qui vivoit encore, il ſuccéda au royaume des Doriens. Cependant Euryſthée craignant les troubles que pouvoient exciter les Partiſans d'Hercule ou les Héraclides, commença à les perſécuter. Non content de les avoir contraints d'abandonner le Péloponèſe, il voulut les bannir de toute la Gréce, & prit les armes pour faire la Guerre à Theſée qui les avoit reçus à Athenes.

Hyllus

Hyllus âgé de dix-huit ans au plus vint joindre les Athéniens avec ſes Doriens & ſes Arcadiens. Théſée marcha contre Euryſthée & le joignit à l'entrée de l'Attique. La victoire ſe déclara pour les Héraclides; & Hyllus ayant joint Euryſthée dans ſa fuite lui ôta la vie, de même qu'à ſes cinq fils. Hyllus s'avança enſuite dans le Peloponèſe à la tête de ſes Héraclides, & ſe mit en poſſeſſion du Royaume de Mycènes. Mais une Peſte furieuſe ayant affligé le Peloponèſe cette même année, l'oracle conſulté ſur ce ſujet déclara que les Dieux n'approuvoient point l'entrepriſe des Héraclides, & que le temps marqué pour leur retour n'étoit pas encore arrivé. La réponſe de l'Oracle ſoutenue des intrigues d'Atrée & de Thyeſte, fils de Pelops & beaux-freres d'Euryſthée, obligea Hyllus de ſe retirer dans la Doride. Il forma dans la ſuite pluſieurs entrepriſes pour rentrer dans le royaume de Mycenes, mais ſans aucun ſuccès; il fut tué à la derniere dans un combat ſingulier, avant lequel il avoit pris l'engagement ſolemnel, que ceux de ſon parti paſſeroient cent ans ſans rien entreprendre ſur le Peloponèſe, s'il étoit vaincu. Ce qui fut religieuſement obſervé. Herod. IX. 16.

En effet, la premiere entrepriſe d'Hyllus eſt de l'an 40. avant la priſe de Troye. La derniere ou celle dans laquelle il périt, eſt de la vingtiéme année, c'eſt-à-dire, cent ans entiers avant l'expédition entrepriſe par Ariſtodême, arriere petit-fils d'Hyllus, 80 ans après la priſe de Troye. Ce n'eſt pas que les Héraclides n'euſſent tenté de donner une interprétation favorable au Traité. Soixante ans après la priſe de Troye ils avoient formé, ſous la conduite d'Ariſtomachus petit-fils d'Hyllus, une entrepriſe ſur le Peloponèſe; pretendant que les cent ans devoient ſe compter de la premiere expédition d'Hyllus & de la mort d'Euryſthée. Ils furent repouſſés. Oreſte qui regnoit à Mycenes vint à leur rencontre, & les défit près de l'Iſthme. Ariſtomachus fut tué; & Oreſte

pourſuivit les Héraclides juſques dans la Bœotie, où il s'arrêta. Les Pélaſges s'étoient emparés de la ville de Thebes & en étoient les maîtres depuis près d'un ſiécle ; les anciens habitans deſcendus des Phéniciens de Cadmus s'étoient retirés dans la ville d'Arné en Theſſalie. Oreſte les fit revenir & leur rendit leur ville. Une abſence d'un ſiécle & la déſolation de Thebes avoient ruiné les anciens monumens : les Cadméens avoient perdu non-ſeulement leurs anciens titres, mais encore le ſouvenir de la plupart des évenemens de leur ancienne hiſtoire ; ils n'en avoient plus que des idées confuſes. C'eſt par cette raiſon que cette hiſtoire eſt ſujette à tant d'embarras, & à tant de difficultés. La ſuite des Rois & la durée de leurs regnes ne ſe peuvent déterminer que par les ſynchroniſmes de l'hiſtoire des autres villes de la Gréce, qui avoient été ſujettes à moins de révolutions, & qui avoient des mémoires ſuivis de leur ancienne hiſtoire.

Thucyd. lib. 1. Diod. lib. XIX.

Si l'hiſtoire des temps héroïques de la Gréce avoit été forgée dans les derniers temps, comme le prétend M. Newton; ſi elle étoit entierement l'ouvrage des Poëtes, par quelle raiſon auroient-ils négligé celle de Thebes ? Pourquoi n'auroient-ils mis aucune ſuite dans les traditions d'une ville qui leur fourniſſoit tant d'évenemens ſinguliers, & de laquelle ils parlent ſi ſouvent ? N'eſt-ce pas là une preuve qu'ils n'ont créé ni leur matiere, ni la liaiſon, & la ſuite des faits dont ils ont rempli leurs ouvrages, & qu'ils ſe ſont contentés d'employer ces évenemens tels que la tradition les leur fourniſſoit, ſans ſe mettre en peine de les concilier ? Et ne doit-on pas conclure de cette différence entre l'hiſtoire des villes qui avoient pu conſerver le ſouvenir exact de leurs antiquités, & celle des Nations qui n'avoient pas eu les mêmes facilités, que l'hiſtoire des temps héroïques avoit en général toute la certitude que l'on doit chercher dans celle

Digitized by Google

des ſiécles un peu reculés, c'eſt-à-dire que le fond en étoit véritable, quoique les détails puſſent être fort altérés ?

Oreſte envoya ſon fils Penthilus à la tête d'une partie de ſon armée, dans l'Iſle d'Eubée, d'où il paſſa dans la Theſſalie, & de-là dans l'Iſle de Leſbos, où il s'arrêta. Penthilus étoit fils d'Erigone, fille d'Egyſthé, & n'avoit point de droit, à la ſucceſſion d'Oreſte ; c'eſt pour cela que ce Prince lui procura un établiſſement dans cette Iſle. Penthilus laiſſa à Leſbos ſon fils *Echelatus* à la tête de cette Colonie ; & ce fut *Graïs* fils d'Echelatus, qui paſſa dans la terre ferme, où il établit les Colonies Eoliennes. Pindare parle de cette Colonie conduite dans les Iſles de Leſbos & de Tenedos, & en fait honneur à Oreſte. Penthilus laiſſa un autre fils dans le Péloponèſe, dont je parlerai plus bas.

Pauſ. III. 206.

Pind. Nemea. XI

Oreſte peu après ſon retour dans le Peloponèſe mourut âgé de 70. ans, il laiſſa le Throne à Tiſamene qu'il avoit eu de ſon mariage avec Hermione, fille de Ménélas. Tiſamène fut vaincu par les Héraclides, chaſſé de ſes états, & obligé après une guerre aſſez longue, de ſe réfugier, avec les Achéens, ſur la côte ſeptentrionale du Péloponèſe, où ſes deſcendants conſerverent la Royauté pendant pluſieurs ſiécles, juſqu'à Ogygès, après lequel les villes d'Achaïe établirent chez elles le gouvernement Démocratique. Les Achéens obligerent les Ioniens d'abandonner ce pays & de ſe réfugier à Athenes.

Aſclepiades. apud Schol. Euripid. Oreſt.

Polyb. lib. II & IV.

Ainſi les Héraclides conquirent le Peloponèſe entier, à la réſerve du païs des Achéens, qu'ils n'attaquerent point. Cette conquête fut ſuivie d'un traité de partage, dont l'acte ſubſiſtoit encore au temps de Tibere.

Tacit. Annal. IV. 43.

Ariſtomachus arriere petit-fils d'Hercule avoit laiſſé trois fils, qui commandoient l'armée des Héraclides.

Ariſtodême eut pour ſa part le Royaume de Lacédémone: Creſphonte regna ſur la Meſſenie; & Temenus s'empara d'Argos & des pays qui avoient dépendu de cette ville pendant le regne d'Agamemnon, comme Sicyone, Corinthe & pluſieurs autres villes.

Quelque reculé que ſoit le temps où ſe ſont paſſés ces évenemens, il n'eſt pas à beaucoup près impoſſible d'en déterminer, avec une ſorte de préciſion, la Chronologie. Hérodote nous donne au ſeptiéme livre de ſon hiſtoire, la ſuite & le nombre des ancêtres de Léonidas roi de Sparte, ſans aucun égard aux regnes, & en rapportant ſeulement les générations. Léonidas tué en 480. à la bataille de Thermopyles, dans un âge aſſez avancé, étoit le dix-ſeptiéme depuis la conquête, en comptant Ariſtodême. Léonidas avoit ſuccédé à ſon frere Cléomène, mort ſans enfans, & il étoit beaucoup plus jeune que lui.

Herod. VII. 104.

Au livre huitiéme Hérodote nous donne la Généalogie de Léotychidès, collégue de Léonidas, & le met à la 18e. génération en comptant Ariſtodême. Ce Léotychidès deſcendoit d'une branche cadette du roi Théopompe dixiéme dans la famille de Proclès. Il étoit le huitiéme depuis Théopompe, & avoit été mis ſur le Throne par les intrigues de Cléomène, frere aîné de Léonidas, à la place de Démarate fils d'Ariſton, dépoſé comme bâtard peu de temps après la bataille de Marathon, laquelle eſt de l'année 490. avant l'Ere Chrétienne. Ce Démarate étoit ſeulement le ſeptiéme depuis le Roi Théopompe; ce qui montre que les générations de la branche regnante avoient été longues. En général les hommes ſe marioient tard à Sparte. Les loix avoient reglé ce temps au deſſus de 30. ans, peut-être même à 37. ans: car il eſt très-probable que c'eſt à l'uſage de Lacédémone qu'Ariſtote fait alluſion dans le paſſage rapporté plus haut. Il eſt du moins ſûr que le ſçavant Eratoſthène, ſuivi en cela par Apol-

Digitized by Google

lodore, par Caſtor, & par tous les anciens Chronologiſtes, avoit fixé à 36. ans la durée des générations de Lacédémone. Dans cette ville les loix étoient faites pour tout le monde; & les Rois étoient obligés de les obſerver, avec encore plus d'exactitude que les ſimples Citoyens.

Léotychidès mourut en 469. laiſſant un petit-fils qui lui ſuccéda, & qui avoit alors plus de 30. ans. Ce prince nommé Archidamus étoit le 20e. compris Ariſtodême; ce qui ſuivant l'évaluation des générations à 36. ans, l'une portant l'autre, ſelon la méthode d'Eratoſthène, pour la Chronologie des Héraclides de Sparte, donne l'an 1153. pour la date de la naiſſance des fils d'Ariſtodême, & pour la mort d'Ariſtodême: car les deux fils de ce prince vinrent au monde après la mort de leur pere. Ils demeurerent ſous la tutéle de leur oncle Théras, prince Thébain deſcendu de Cadmus, dont Ariſtodême avoit épouſé la ſœur Argeia.

Voyez M. Dodwel annal. Thucyd. pages 70. 72. 73. où ces dates ſont démontrées.

Ce prince avoit regné durant pluſieurs années à Lacédémone, après le partage, ſuivant le témoignage formel des Lacédémoniens dans Hérodote. Ainſi il faut ajouter à la date de la mort d'Ariſtodême, en 1153. la durée de ſon regne à Sparte, après le partage, & celle de la guerre contre les Pélopides: car la conquête d'un pays entier, dont il faut expulſer les anciens habitans, ne ſe fait pas en une ſeule année; & l'on aura par ce moyen la date de l'entrée des Héraclides dans le Peloponèſe.

Herod. VI. 52. Add. Xenoph. in Aſegil.

Selon la Chronologie d'Hérodote, cette entrée étoit de l'an 1200. environ, puiſqu'elle eſt poſtérieure de 80. ans à la priſe de Troye, qu'il plaçoit vers l'an 1283. La mort d'Ariſtodême étant de l'an 1153, c'étoit 47. ans de durée pour la conquête & pour le regne d'Ariſtodême. Ainſi la Chronologie d'Hérodote eſt la même dans tout ſon ouvrage, quoiqu'il ne pa-

roiſſe pas avoir penſé à concilier les différens mémoires qu'il avoit ſuivis, & qu'il les rapporte indépendamment les uns des autres & ſans les comparer.

§. III.

Chronologie de Thucydide.

Thucydide né douze ans après Hérodote a ſuivi la même Chronologie que lui. Il nous apprend que la ſeiziéme année de la guerre du Péloponèſe étoit la 700e. de la fondation de Mélos, colonie Doriene, conduite dans l'Iſle de ce nom par les Doriens du Péloponèſe.

Lib. V. pag. 409. édit. Wechel.

Hérod. VIII. 48.

Au premier livre il aſſure que les Doriens n'ont penſé *à envoyer des Colonies au dehors, que long-temps après la conquête du Péloponèſe*, & lorſque tout fut tranquille dans ce pays. Pauſanias parlant de la Colonie de Patras fondée dans l'Achaie ſous le regne d'Agis, fils d'Euriſthène, & du paſſage des Eoliens de l'Iſle de Leſbos dans la terre ferme, lequel eſt du même temps, dit que cela arriva long-tems après le paſſage de Penthilus. Hérodote, dans le livre de la vie d'Homere, met la fondation de Cumes & le paſſage des Eoliens dans la terre ferme 150. ans après la priſe de Troye, & 640. ans avant l'entrée de Xerxès dans la Gréce, c'eſt-à-dire l'an 1120 : ce qui ſe rapporte avec le temps de la Colonie de Mélos, en 1115. ſelon Thucydide. Ce dernier hiſtorien ne détermine pas le temps écoulé depuis le retour des Héraclides juſques à la fondation des Colonies; il dit ſeulement qu'il étoit *conſidérable*.

Thucyd. lib. I. pag. 10.

Pauſ. III. 206.

Suivant la Chronologie d'Hérodote, cette colonie eſt poſtérieure de 75. ou même de 85. ans, à l'entrée des Héraclides, ou au commencement de la conquête, & de 38. ans à la mort d'Ariſtodème. La date de la

guerre du Péloponèſe n'eſt pas douteuſe: tout le monde convient & même M. Newton, qu'elle a commencé l'an 431. avant l'Ere Chrétienne. La ſeiziéme année de la guerre eſt par conſéquent l'an 416; & cette même année étant la 700e. de Mélos, cette Colonie avoit été fondée l'an 1115. C'eſt onze ans avant le temps auquel Eraſtothène plaçoit le retour des Héraclides, & 290. ans avant la date marquée dans la Chronologie de M. Newton, pour cet évenement.

L'opinion d'Eratoſthène plaçoit le retour des Héraclides en 1104. Cette erreur venoit de ce qu'il avoit confondu la date du commencement de la poſſeſſion paiſible & tranquille, avec celle du commencement de la conquête ou du retour des Héraclides dans le Péloponèſe; ne donnant à la guerre, à la conquête & au partage qu'une ſeule & même année, ſans penſer que tous ces évenemens en demandoient pluſieurs. Iſocrate, dans pluſieurs endroits de ſes Harangues, donne 700. ans de jouiſſance tranquille aux Lacédémoniens avant la bataille de Leuctres, laquelle eſt de l'an 370. Ainſi il commence à l'an 1070. avant l'Ere Chrétienne, c'eſt-à-dire 245. ans avant l'époque de M. Newton. Mais comme Iſocrate donne ces 700. ans comme un temps de proſpérité & de ſupériorité reconnue, il y a beaucoup apparence qu'il ne les fait commencer qu'à la guerre entrepriſe contre ceux de Meſſène, en faveur des enfans de Creſphonte dépouillés par les Meſſéniens.

Ces différentes manieres de placer l'époque de la conquête & de la poſſeſſion du Péloponèſe, ont fondé les différens calculs des anciens Chronologues ſur la date du retour des Héraclides.

Thucydide, & le plus grand nombre des anciens Ecrivains, mettoient le retour des Héraclides 80. ans après la priſe de Troye, & ils l'entendoient de leur

Stromat. I. pag. 403. entrée dans le Péloponéſe. Clément d'Aléxandrie nous apprend qu'il y en avoit qui mettoient un plus long intervalle entre la priſe de Troye & cet évenement. Mais ſans doute ces Chronologiſtes avoient voulu marquer la fin de la conquête & la poſſeſſion paiſible. Les uns comptoient 120. ans, & les autres 180. Suppoſons que les uns & les autres miſſent la priſe de Troye en 1284. avec Hérodote & avec Thucydide, les premiers avoient pris pour leur époque l'an 1164. avant Jeſus-Chriſt, & la onziéme année avant la mort d'Ariſtodême arrivée en 1153. Cette année 1164. étoit probablement celle dans laquelle le partage avoit été conſommé entre les Héraclides. Ceux qui comptoient 180. ans faiſoient finir la conquête à l'an 1104. onze ans après la fondation de Mélos, & lors de la pleine & entiere poſſeſſion avec tranquillité, c'eſt-à-dire au temps de l'envoi des Colonies dans les Iſles de la mer Egée & de la mer Ioniene.

Id. ibid. Clément Alexandrin qui rapporte l'opinion de ces Chronologiſtes, ſans les nommer, nous apprend que pluſieurs autres hiſtoriens, ſuivoient une Chronologie ſemblable à la leur, qui ſe rapportoit à celle d'Hérodote & de Thucydide, & qui différoit entierement de celle d'Eratoſthène. Timée & Clitarque comptoient ſelon Clement 820. ans depuis le retour des Héraclides, juſques à l'expédition d'Aléxandre qui paſſa dans l'Aſie l'an 335. avant l'Ere Chrétienne : donc ils plaçoient le retour en 1155. & 55. ans plutôt qu'Eratoſthène. Cette année ne différe guere de celle de la mort d'Ariſtodême ſuivant la Chronologie d'Hérodote expoſée ci-deſſus : ils plaçoient la priſe de Troye au moins en l'an 1235. & 41. ans plutôt qu'Eratoſthène.

Clemens ibid. Voſſius de hiſtor. Græc. p. 97. L'hiſtorien Duris de Samos, dont Ciceron loue l'exactitude, comptoit mille ans entiers entre la priſe de Troye, & la premiere année de la guerre d'Alexandre,

lexandre, & mille onze ans avant ſa mort. Suivant ce calcul Troye auroit été priſe l'an 1335. avant Jeſus-Chriſt, & 50. ans plutôt que par la Chronologie d'Hérodote. Mais peut-être Duris qui déſignoit cet intervalle par le mot de *chiliade* ou de *millier*, avoit-il cru pouvoir négliger une légere fraction de 50 ans. Peut-être même n'étoit-ce pas l'époque de la priſe de Troye par Agamemnon, qu'il donnoit, mais celle de la priſe de cette ville par Hercule. Il y a beaucoup d'apparence que cet hiſtorien remontoit juſqu'à la plus ancienne expédition, entrepriſe par les Grecs, contre les peuples de l'Aſie.

L'Aſtronome Traſylle comptoit 417. ans entre la priſe de Troye par Agamemnon & l'établiſſement des jeux Olympiques par Iphitus. L'époque d'Iphitus eſt antérieure de 108. ans à celle de Corébus, ſelon tous les anciens; & celle-ci eſt inconteſtablement de l'an 776. avant l'Ere Chrétienne: donc Thraſylle mettoit la priſe de Troye en 1302. c'eſt-à-dire 18 ans plutôt qu'Hérodote : ce qui pouvoit venir de ce qu'il comptoit du commencement même, ou de l'enlevement d'Helene. Dans cette ancienne Chronologie qui étoit abſolument conjecturale, on eſt encore aſſez heureux de trouver des à peu-près. Clemens Strom I. pag. 403.

Il paroît qu'Eratoſthène & Apollodore n'avoient placé le retour des Héraclides en 1104. & la priſe de Troye en 1184, que parce qu'ils n'avoient fait aucune attention au temps de la guerre des Héraclides contre le fils d'Oreſte, au regne d'Ariſtodême, & à la minorité de ſes fils. Ils avoient placé le retour des Héraclides vers le temps de l'envoi des Colonies; & par-là, ils avoient retranché un ſiécle entier de l'ancienne hiſtoire. Loin d'avoir allongé la Chronologie, comme M. Newton les en accuſe, ils l'avoient accourcie. Hérodote & Thucydide, ſuivis en cela par un grand nombre d'autres écrivains anciens, pla-

çoient la priſe de Troye & le retour des Héraclides, 100 ans plutôt que ne faiſoient les Chronologiſtes poſtérieurs à Alexandre.

L'autorité de Thucydide (pour ne point parler ici d'Hérodote, aſſez mal traité par M. Newton) doit être très-grande. Thucydide eſt un écrivain très-judicieux, très-exact & très-bien inſtruit: il s'étoit ſingulierement appliqué à la Chronologie; & ſe plaint des fautes commiſes ſur cet article par ceux qui l'avoient précédé, en ſorte que lorſqu'il eſt de leur avis, on ne peut douter qu'il n'y ait été forcé par la vérité, & que ce ne ſoit à la ſeule bonté de leurs preuves qu'il s'eſt rendu. Sa préface & même le corps de ſon ouvrage ſont remplis d'un très-grand nombre de dates. Il s'excuſe même de ne pas donner à ſon hiſtoire la forme d'annales, où les évenemens ſoient rapportés ſelon les années des Magiſtratures annuelles, ou du regne des Rois, ou du ſacerdoce des Prêtreſſes de Junon à Argos. Ces années commençant au ſolſtice d'été, elles auroient coupé chaque campagne en deux; & il étoit plus naturel de rapporter les évenemens de chaque campagne à une ſeule année, comme il a fait. Mais il ne s'eſt pas cependant diſpenſé de marquer exactement les Archontes Athéniens & les Ephores Lacédémoniens de chaque année, la célébration des Jeux Olympiques, & l'année de la ſacrificature des Prêtreſſes d'Argos. M. Dodwel conclud, & avec raiſon, du ſoin que Thucydide apporte pour juſtifier la méthode qu'il ſuit, que celle que l'on ſuivoit alors communément étoit différente; & par conſéquent que l'on avoit déja pluſieurs hiſtoires écrites en forme d'annales, qui avoient établi l'uſage dont il s'écartoit. Sans cela il n'auroit pas eu beſoin de s'excuſer de ce qu'il ne ſuivoit pas une méthode, dont les inconvéniens étoient très grands.

Anna'. Thucyd. pag. 4. 5. &c.

Thucydide lui-même fait mention de l'hiſtoire Athé-

Lib. I. pag. 64.

niene d'Hellanicus, dans laquelle M. Dodwel croit que la ſuite des Archontes étoit marquée. Quoiqu'Hérodote ne donne pas cette ſuite, cependant il déſigne l'année de la priſe d'Athènes par les Perſes, ou celle de la bataille de Salamine par le nom de l'Archonte; & dans la vie d'Homere on lit que la ſuite des Archontes eſt publique depuis celui-là. Herod. VIII. 51.

Hellanicus plus âgé qu'Hérodote de 12. ans avoit écrit une hiſtoire d'Argos, & des Antiquités du Peloponèſe, ſous le titre de *Phoronis*, où les évenemens étoient rapportés aux ſacrificatures ſucceſſives des Prêtreſſes. Denys d'Halicarnaſſe nous apprend que c'étoit à la 28e. année du ſacerdoce d'Alcyoné qu'Hellanicus plaçoit l'expulſion des Sicules hors de l'Italie, & leur paſſage dans la Sicile, à laquelle ils donnerent leur nom. Cette année tomboit dans la troiſiéme génération avant la guerre de Troye; & l'hiſtorien Philiſthus la comptoit pour la 80e. avant la priſe de Troye, c'eſt-à-dire pour le commencement des exploits d'Hercule. Dionyſ. Halicarn. l. I. pag. 18. Euſeb. num. 376.

La plus ancienne de ces Prêtreſſes d'Argos eſt *Io* ſurnommée *Callithyia*, ou *Callithoé*, *la belle Prêtreſſe*, fille de Peiras, ou Peiranthus. Euſebe place ſa ſacrificature 459. ans avant la priſe de Troye. Le nom d'*Io*, qui étoit Egyptien, & qui ſignifie *la Lune*, a été celui de pluſieurs femmes de la famille d'Inachus. Callithyia étoit à la cinquieme génération après lui. Apollod. Bibl. II. pag. 69. ex Heſiod. & Acuſil. Heſych. Photonid. author apud Clementem Alex. Stromat. I. 256.

Ces Prêtreſſes de Junon ſe marioient: car les traditions Grecques donnoient pour fils à Callithyia un Throchilus inventeur des chariots, & placé dans le Ciel ſous le nom d'*Heniochus*. Hypermneſtre, fille de Danaus & femme de Lyncée fut revêtue de cette dignité, de même qu'*Admeta*, fille d'Euryſthée. La Prêtreſſe, qui occupoit cette place lors du ſiége de Troye, eſt nommée Calliſtho dans un fragment publié par M. Dodwel. Comme elle étoit la troiſiéme depuis Schol. Græcus. Arati. ap. Scalig. animadverſ. in Euſeb. ad §. 376. Dodwell de cyclis 804.

Alcioné qui avoit occupé la ſacrificature 80. ans avant la priſe de Troye, il y a beaucoup d'apparence qu'Admeta, fille d'Euryſthée, tué 40 ans avant cet évenement, étoit la ſeconde & précédoit Calliſtho.

Hellanicus n'étoit pas le ſeul hiſtorien qui eût écrit des annales avant Hérodote & avant Thucydide, ou qui du moins eût raſſemblé des matériaux pour en former; c'eſt-à-dire qui eût donné des généalogies, ou des hiſtoires dans leſquelles les évenemens étoient rapportés aux générations. Hecathée de Milet, Acuſilaus d'Argos, Pherecyde de Scyros, un aſſez grand nombre d'autres écrivains avoient publié de pareils ouvrages. Il y a longtemps que ces écrits ne ſubſiſtent plus; mais en raſſemblant les fragmens qui nous en reſtent, & les généalogies qu'ils avoient données, on eſt en état de montrer que toutes les différentes familles de la Gréce, comptoient 24. degrés de générations, entre la priſe de Troye & la guerre de Xerxès: ce qui ſuivant l'évaluation des générations reconnue par M. Newton lui-même, donne 800. ans de durée à cet intervalle, conformément à la Chronologie d'Hérodote & de Thucydide. C'eſt ce que je vais examiner dans la Section ſuivante avec le plus de brieveté & de clarté qu'il me ſera poſſible; car je ſens qu'elle eſt toute la ſechereſſe de ce détail, & quelle attention il exige des Lecteurs.

SECTION III.

Preuves de la Chronologie précédente par le nombre des générations dans toutes les grandes familles.

§. I.

Famille de Cadmus.

L'Auteur des Scholies ſur la ſeconde Olympionique de Pindare, nous a conſervé la généalogie de Theron tyran d'Agrigente, vainqueur à la courſe des chars dans les combats de la 77e. Olympiade, c'eſt-à-dire l'an 473. avant l'Ere Chrétienne. Ce Prince, mourut cette même année: il avoit regné dix-ſept ans, ayant commencé l'an 490. l'année même de la bataille de Marathon. Il avoit une fille mariée à Gelon, tyran de Syracuſe, dès avant l'an 480. En 476. ſon fils Thraſydée gouvernoit la ville d'Himere; ainſi le moins que l'on puiſſe donner de durée à la vie de Theron, c'eſt 60. ans; il eſt mort en 473. ainſi il étoit né au plus tard l'an 530. ou 533.

Schol. pag. 16. & 22. de l'édition de Rome en 1515. édit. d'Angleterre pag. 22.

Bentley differt. upon. *Phalaris.* pag. 34. Diod. XI. pag. 467 & 469.

L'auteur des Scholies dit formellement que Theron étoit le 27e. deſcendant de Laïus: ce nombre eſt répété tout au long, dans les premieres & dans les ſecondes Scholies; ainſi il n'y a point lieu de ſuppoſer une erreur de copiſte, ni l'équivoque des marques numérales. Il eſt vrai que le Scholiaſte ne nomme pas l'auteur de qui il avoit tiré cette généalogie: mais comme dans l'endroit même où il la donne, il cite l'ouvrage d'Hippoſtrate ſur la généalogie des familles

Siciliennes, & celui de Menecrate de Xanthe, lequel outre une hiſtoire de Lycie avoit écrit plu-
Voſſ. de hiſt. Græc. pag. 387, ſieurs ouvrages ſur la génération des Héraclides, & des autres familles deſcendues des anciens héros, il y a grande apparence que c'étoit d'eux qu'il tenoit la généalogie de Theron.

Vingt-ſept degrés de génération font 900. ans, de l'aveu de M. Newton; ajoutant donc ces 900. ans à l'an 533. qui eſt celui de la naiſſance de Théron vingt-ſeptiéme deſcendant de Laïus, on aura l'année 1433. avant l'Ere Chrétienne, pour celui de la naiſſance de Laïus, & l'an 1400. pour celui de la naiſſance d'Œdipe, fils de Laïus, qui eſt le 126e. environ avant la priſe de Troye, ſelon Hérodote.

La naiſſance d'Hercule eſt de l'an 1384. environ, antérieure de cent ans au même évenement. Ses premieres armes pour le ſervice de Creon roi de Thebes, pendant l'intervalle qui s'écoula, depuis la mort de Laïus juſqu'a la défaite du Sphinx par Œdipe, précédent la priſe de Troye de 83. ans, ſelon Apollodore. Ce fut alors qu'il épouſa Mégare fille de Creon, ayant ſeulement 17 ans.

Bibl. III. 235. Le meurtre d'Androgée arriva, ſelon Apollodore, l'année même de la mort de Laïus, & au retour des Jeux funébres célébrés à ſon Tombeau. Ce meurtre eſt, ſelon la chronique de Paros dans les marbres d'Arondel, de l'an 86. avant la priſe de Troye: donc la mort de Laïus eſt de l'an 87. environ; & Créon regnoit à Thebes depuis quatre ans, lorſqu'il donna ſa fille à Hercule. Tout cela quadre dans la Chronologie d'Hérodote, & ne peut s'ajuſter avec celle d'Eratoſthène, encore moins avec celle de M. Newton.

Nous avons vu que la naiſſance de Laïus tomboit vers l'an 1433. par l'évaluation des 27. générations. Les ancêtres de Laïus ſont Labdacus, Polydore & Cadmus. Hérodote met la naiſſance de Bacchus, fils

de Sémelé, ou plutôt le tems de l'arrivée de Cadmus, & la fondation du Temple de l'Hercule Phénicien à Thaſos, cinq générations ou 160. ans avant la naiſſance d'Hercule. Selon ſon calcul, cette date eſt de l'an 1540. ou environ, c'eſt-à-dire 107. ans avant la naiſſance de Laïus en 1433. Il faut obſerver que cette date de 1540. eſt celle de l'arrivée des Phéniciens dans la Grece, & que Polydore fils de Cadmus ne vint au monde que dans la vieilleſſe de ſon pere. Polydore laiſſa ſon fils Labdacus très-jeune, & ſous la tutéle de Lycus. Ainſi on voit que ces générations ont dû être longues; & il faut en effet qu'elles l'ayent été, pour pouvoir placer le regne des différens uſurpateurs qui ont ſucceſſivement regné à Thebes, au préjudice des deſcendans de Cadmus. On ſe ſouvient de ce que j'ai dit des embarras de l'hiſtoire de cette ville.

Le nombre des vingt-ſept générations poſtérieures à Laïus, convient également à la Chronologie qu'Herodote a établie pour les évenemens qui ont ſuivi le temps de ce Prince.

Therſandre fils de Polynice & arriere petit-fils de Laïus mourut dans la Troade, la premiere année de la guerre de Troye & la dixiéme année avant la priſe de la Ville. Il laiſſa un fils nommé Tiſamène, mais encore jeune, & hors d'état de conduire ſes troupes; c'eſt pourquoi les Bœotiens donnerent le commandement à Penelée. Il y a donc quatre générations entieres entre la naiſſance de Laïus & celle de Tiſamène : ces quatre générations ſont 133. ans; leſquels ôtés de l'an 1433. reſtera l'an 1300. pour la naiſſance de Tiſamène. Il étoit encore enfant, la dixiéme année avant la priſe de Troye, c'eſt-à-dire ſelon la Chronologie d'Herodote l'an 1294. Par les générations il avoit alors 6. à 7. ans. Pauſ. IX. 723.

Je ne pouſſerai pas plus loin le détail de cette gé-

néalogie : je me contenterai d'obſerver que M. Newton dans ſa Chronologie met le commencement du regne de Laïus l'an 980, ſuppoſant que cette année même eſt celle de la naiſſance d'Œdipe. De-là, à la naiſſance de Theron en 533, il n'y a que 447. ans, leſquels partagés par 26. qui eſt le nombre des générations entre Laïus & Theron, ce ſera 17. ans & deux mois pour la durée de chacune. Ces générations ſeront donc égales aux regnes de M. Newton ; & elles ſeront la moitié plus courtes que les générations effectives, auxquelles il convient qu'il faut donner plus de 33. ans, puiſque les trois, de ſon avis, font un ſiécle. Je ne me méprenois donc pas dans les *Premieres obſervations*, lorſque je remarquois qu'il ſembloit avoir confondu les générations avec les regnes.

Vide Schol. ubi ſupra.

Il ne s'agit pas ici de chicaner ſur le nombre des générations ; car la plus grande partie en ſont connues & nommées. Les huit premieres juſques à Samus, fils de Theras, ſont liées avec l'hiſtoire générale de la Grece. Les quatre dernieres ſont conſtantes, parce qu'elles remontent juſques à un Telemachus, qui délivra ceux d'Agrigente de la tyrannie de Phalaris. Les fragmens rappportés par les Scholiaſtes, ne nomment point les autres générations, parce que ces noms étoient ceux d'une ſuite d'hommes peu célébres : mais ils étoient connus & conſtans au temps de Pindare qui appelle Theron, *rejetton de la famille de Cadmus, la gloire d'une maiſon illuſtre*, &c.

§. II.

Famille d'Euphémus l'un des Argonautes.

Pind. Pyth. IV.

Pindare lui même confirme le nombre des générations, marquées dans la genéalogie de Theron, parce qu'il nous dit de celle d'Arcéſilas, Roi de Cyrène, vainqueur

vainqueur aux Jeux Pythiens de Delphes, dans la 31e. Pythiade, c'eſt-à-dire l'an 463. avant l'Ere Chrétienne. Pindare né à Thebes l'an 520. avant Jeſus-Chriſt, & par conſéquent plus ancien qu'Herodote de 37. ans, avoit 37. ans au temps de la victoire d'Arcéſilas, & avoit connu familierement ce Prince pendant ſon ſejour à Thebes, où les troubles de Cyrène l'avoient obligé d'aller chercher un aſyle pendant quelque temps. Le Poëte parle à ce prince avec une ſorte de familiarité, & ne craint point de lui recommander des particuliers, avec cette liberté que l'on n'acquiert auprès des Grands que par un commerce intime. Ainſi il y a lieu d'être perſuadé que Pindare étoit bien inſtruit de la généalogie d'Arcéſilas.

Vid. Dodvvel. de cyclis. page 782

Il nous en donne un aſſez grand détail; il remarque que ce Prince étoit le huitiéme, depuis Battus fondateur de Cyrène & premier Roi de cette Ville. Il ajoute que Battus étoit le dix-ſeptiéme deſcendant d'Euphémus l'un des Argonautes & beau-frere d'Hercule. Ainſi Arcéſilas étoit au moins le 24e. depuis Euphémus & l'expédition des Argonautes.

Pind. Pyth. IV.

L'un des deſcendans d'Euphémus, dit Pindare, accompagna Théras, lorſqu'il abandonna Sparte & ſes neveux, pour paſſer dans l'Iſle *Calliſtha*, nommée depuis *Thera*. Celui qui accompagna Théras étoit ſelon Pindare le quatriéme deſcendant d'Euphémus. Ainſi il ſe trouvoit le treiziéme en remontant depuis Battus, & le vingt-uniéme en remontant depuis Arcéſilas.

Le roi de Cyrène contemporain de Pindare & de Theron, tyran d'Agrigente deſcendu de Théras, étoit donc le 21e. depuis Théras, ou même depuis ſon fils Samus. La généalogie de Théron rapportée dans l'article précédent, & par laquelle il étoit le 21e. en comptant Samus, étoit par conſéquent très-exacte; & l'on ne peut douter du nombre des générations compriſes entre Samus & Telemachus.

Schol. Pind, ad Pyth. IV. Euphémus duquel deſcendoit Arcéſilas étoit ſouverain d'un canton de la Laconie voiſin du Ténare: il avoit épouſé Laonomé, fille d'Amphitryon & d'Alcmène & par conſéquent ſœur d'Hercule. Ce n'étoit pourtant pas de ce mariage qu'étoient ſortis les ancêtres des Rois de Cyrène. Euphémus dans ſon ſéjour à Lemnos avoit eu de l'une des femmes de cette Iſle, nommée Malaché, un fils que les uns appellent *Euphémus* & les autres *Leucophanès*. Les *Minyens* ou les deſcendans der Argonautes furent chaſſés de Lemnos par les Pélaſges: ce qui arriva environ 120. ans après la priſe de Troye, comme je l'ai prouvé ailleurs. Je ne repeterai point ici cette preuve qui demande une longue diſcuſſion; la matiere que je traite n'en eſt déja que trop chargée. Il me ſuffit d'obſerver, 1°. Que ſelon Pindare, celui des deſcendans d'Euphémus qui ſe retira à Lacédémone avec les Minyens étoit de la *quatriéme génération, née depuis l'expédition des Argonautes*. 2°. Que ſelon le même poëte les Minyens habiterent *pendant quelque temps* à Lacédémone, avant que de paſſer dans l'Iſle Calliſtha avec Théras.

Diſſert. ſur la Chronologie Lydiene, Mem. de l'Académie. Vol. V. pag. 289.

Vers 83.

Vers 459. & 460.

Pauſ. VII. pag. 398. Strab. XIII. 582. Pauſanias aſſure que la Colonie de l'Iſle de Théra précéde d'une génération au plus le paſſage des Ioniens dans l'Aſie mineure. Ce paſſage eſt poſtérieur de trois générations entieres à la fondation des colonies Eoliennes. Ainſi la colonie de Théras eſt poſtérieure de deux générations aux colonies Eoliennes; & comme elles ſont de l'an 60. après la priſe de Troye, le paſſage de Théras dans l'Iſle Calliſtha doit être de l'an 130. au plûtôt après la priſe de Troye, ſuivant la Chronologie d'Hérodote; cette année eſt la 1154 avant l'Ere Chrétienne. Mais comme les termes de Pauſanias ſuppoſent que la Colonie de Théras ſe fit pendant le cours de la génération qui précéda les Colonies Ioniennes, & que ſelon Strabon il y avoit plus de trois générations entre les Colonies

Strab. VIII. pag. 333.

des Eoliens & celles des Ioniens, il ſemble néceſſaire de rabaiſſer un peu la date de la colonie de Théras & de la mettre, non à l'an 130, mais à l'an 155. après la priſe de Troye.

Par la durée des générations des Héraclides de Lacédémone diſcutées plus haut, on a vu que la naiſſance des fils d'Ariſtodême eſt de l'an 1153. Ils furent ſous la tutelle de leur oncle Théras pendant toute leur minorité, qui duroit 25. ans à Lacédémone; & il ne partit qu'après leur avoir remis le gouvernement, c'eſt-à-dire en 1129. au plûtôt, & 155. ans après la priſe de Troye, ſelon la Chronologie d'Hérodote.

Mais quoi qu'il en ſoit de ces détails, qui ne peuvent s'ajuſter commodément avec la Chronologie d'Eratoſthène, il eſt ſûr par la Généalogie que Pindare nous donne qu'Arcéſilas étoit le vingt-quatriéme depuis le fils d'Euphémus, & le vingt & uniéme depuis celui des deſcendans d'Euphémus qui accompagna Théras, lorſqu'il alla fonder la Colonie de Théra: car Pindare aſſure que ce fut à la quatriéme génération des deſcendans d'Euphémus, que les Minyens furent bannis du Péloponèſe. Cet Arcéſilas, qui remporta la victoire aux Jeux Pythiens en 463. & en 456. avant Jeſus-Chriſt, mourut au plus tard en 450. Sa vie avoit été fort agitée, & il avoit été chaſſé de Cyrène par une révolte, après laquelle il avoit cependant trouvé le moyen de ſe rétablir. Il ne pouvoit être bien jeune au temps de ſa victoire des Jeux Pithyens, & il devoit avoir au moins 50. ans. Ainſi il étoit né au plus tard l'an 500. avant l'Ere Chrétienne.

Vid. Dodwel. de cyclis pag. 904.

Id ibid. p. 906.

Arcéſilas étant, comme on l'a vu, le vingt-uniéme depuis celui qui accompagna Théras, il y a eut eux 19. générations completes ou 630. ans, leſquels ajoutés à l'an 500. ou à celui de la naiſſance d'Arcéſilas, donnent l'an 1130. avant Jeſus-Chriſt pour le com-

mencement de la génération qui a ſuivi le paſſage de Théras dans l'Iſle Calliſtha. Nous avons trouvé plus haut l'an 1129.

La Colonie Grecque conduite à Cyrène par Battus étoit devenue très-conſidérable, non-ſeulement par ſes richeſſes & par le nombre de ſes habitans, mais encore parce que les Lettres y étoient extrêmement cultivées. Le voiſinage de l'Egypte, avec laquelle elle entretenoit un très-grand commerce, lui donna de bonne-heure le goût des ſciences exactes. Il s'y établit des écoles célébres, deſquelles il ſortit des hommes illuſtres dans tous les genres de ſciences; mais ſur-tout dans la Critique & dans l'étude des anciennes hiſtoires. Hérodote parle beaucoup de cette Ville, & nous trouvons encore les titres d'un grand nombre d'ouvrages écrits ſur ſes antiquités.

La fondation de la Colonie par Battus étoit une époque conſtante. M. Newton, non-ſeulement ne lui a rien ôté de ſon antiquité, mais il lui en a même donné; car il la place en 633. Théophraſte diſoit cependant que lorſqu'il écrivoit, c'eſt-à-dire en 310. cette Ville avoit au plus 300. ans; & Pline ne rapporte ſa fondation qu'à l'an de Rome 143. qui dans ſa Chronologie eſt l'an 609. avant Jeſus-Chriſt. La date de Théophraſte donne l'an 610. Solin marque l'an 568. après la priſe de Troye: ce qui revient dans la Chronologie d'Eratoſthène, ſuivie par cet Auteur, à l'an 616. avant Jeſus-Chriſt: dans celle d'Hérodote, ce ſeroit l'an 716. Auſſi voyons-nous dans Euſebe qu'il y avoit des écrivains qui marquoient la fondation de Cyrène à l'an 753. & d'autres à l'an 650. Les fondations des Colonies n'ont preſque jamais de date bien fixe; à cauſe que les uns comptent de la premiere découverte, ou de l'ancienne priſe de poſſeſſion du pays, & les autres de l'établiſſement fixe, de la fondation de la Ville, ou même du temps auquel le gouverne-

Theophraſt. de plantis V I. 3. adde Dodwell de cyclis pag. 904.

ment de la Colonie a reçu une forme ſtable & ſolide. La Chronologie de toutes les Colonies ſe trouvoit dans ce cas.

Suppoſant la fondation de Cyrène & le paſſage de Battus en Lybie, de l'an 633. avec M. Newton, Battus étoit le dix-ſeptiéme depuis Euphemus; donc entre ſa naiſſance & celle du fils de l'Argonaute Euphémus & de *Malaché*, il y avoit 16. générations entieres. Battus avoit atteint l'âge viril, ſelon Hérodote, lorſqu'il mena une Colonie en Lybie; & même ſept ans avant ſon départ il avoit été déſigné chef de cette entrepriſe par le Roi de Théra, deſcendu de l'ancien Théras. Battus avoit donc au moins 40. ans, lors de la fondation, & il étoit né vers l'an 660. au plus tard; car je veux bien ne lui donner que 27. ans lors de ſon paſſage en Lybie. Lib. IV. 155.

M. Newton place l'expédition des Argonautes à l'an 936. De-là à l'an 660. il n'y a que 276. ans, leſquels partagés par 16. générations, donnent 17 ans & quelques mois pour chacune. Ce même Battus étoit le treiziéme depuis le paſſage de la Colonie de Théras, poſtérieure au moins de 25. ans au retour des Héraclides par la Chronologie de M. Newton. Elle étoit donc de l'an 800, & de 167. ans antérieure à celle de Battus. Ce nombre d'années partagé entre les treize, ou du moins les douze générations (car il faut prendre les cas les plus favorables à M. Newton) donnera 14. ans, moins quelques mois, à chacune.

Dans l'un & dans l'autre de ces deux calculs il eſt clair que M. Newton réduit la durée des générations à celle des regnes, & même à celle des regnes électifs. Par conſéquent l'objection que je lui avois faite dans les *Premieres Obſervations* n'étoit point l'effet d'une mépriſe, comme il me l'a reproché. Le Lecteur me pardonnera de revenir ſouvent à ce point, parce que c'eſt le fondement de toute la Chronologie de M. Newton.

On ne peut ſoupçonner Pindare d'avoir voulu allonger la généalogie d'Arcéſilas ; ce n'auroit pas été le moyen de lui faire ſa cour. L'origine héroïque étoit chez les Grecs à peu près ce que l'origine royale eſt parmi nous : c'étoit une eſpece de Nobleſſe qui perdoit de ſon éclat & de ſon prix, à meſure qu'elle s'éloignoit de ſa ſource. Loin de multiplier le nombre des ancêtres de Battus depuis Euphémus, il auroit fallu pour le flatter diminuer ce nombre, ſi la choſe eût été poſſible.

§. III.

Famille d'Ajax à Athenes.

Il y avoit à Athenes une famille célébre que l'on nommoit la Tribu *Phileïde*, autrement des *Aïantides*, ou des *Euryſacides*, à cauſe qu'elle deſcendoit de Philéüs, d'Euryſacès & d'Ajax. Piſiſtrate étoit de cette Tribu, ſelon les Auteurs conſultés par Plutarque. Miltiade & Cimon en ſortoient, de même que l'hiſtorien Thucydide leur parent, Alcibiade & pluſieurs autres perſonnages conſiderables. Périclès en deſcendoit par les femmes ; & il y avoit peu de grandes familles qui n'euſſent quelque Alliance avec les Aïantides.

Plutar. Solon.

Steph. *Philaïs.* Pauſan. II. pag. 162.

Cette famille tiroit ſon origine d'un Philéüs, fils d'Ajax & de Lyſidé, laquelle étoit fille de Coronus, fils d'un *Lapithus* ancien habitant de l'Attique, duquel on voyoit encore le tombeau ſur le mont *Taygete* à quinze ſtades d'Eleuſis, au temps de Pauſanias. Philéüs avoit quitté l'Iſle d'Egine, pour aller s'établir à Athenes, dont il devint Citoyen. Hérodote dit qu'il étoit fils d'un Ajax. Mais il ne faut pas confondre cet Ajax avec le fils de Télamon, qui ſe tua l'année même de la priſe de Troye : car cet

Herodote VI. 35.

Ajax Télamonien ne laiſſa qu'un fils nommé Euryſacès, qu'il avoit eu de ſa captive Tecmeſſe, fille de *Teuthras*, ſouverain d'un Canton de la Troade; au lieu que l'Ajax pere de Philéüs avoit épouſé Lyſidé, fille de Coronus, habitant de l'Attique. Euryſacès ſuccéda à ſon grand-pere Télamon dans la ſouveraineté de l'Iſle d'Egine, & donna ſon nom aux deſcendans de Philéüs. Iſocrate & Platon les nomment *Euryſacides*. Pauſanias nous apprend que de ſon temps on voyoit encore dans l'Attique les Autels conſacrés par Philéüs à ſes ancêtres Euryſacès & Ajax, ſur leſquels on leur rendoit des honneurs héroïques. Ces monumens prouvent que dès le temps de Philéüs on regardoit Ajax & Euryſacès comme des Héros, comme des hommes qui avoient été mis par les Dieux au rang de ces mortels bienheureux, qui jouiſſoient de la félicité ſuprême, qui étoient aſſociés au bonheur des Immortels, mais non à leur pouvoir; car c'eſt-là l'idée que les anciens avoient des Héros.

Sophocl. Ajax, Flagell.

Pauſan. ſupra.

Iſocr. de Bigis. Plat. in 1. Alcibiad. Didym. apud Schol. Pindar. pag. 343.

Panſan. I. 85.

Philéüs fils d'Ajax étoit au moins petit-fils d'Euryſacès & à la troiſiéme génération depuis la priſe de Troye. Un fragment de Phérécyde, conſervé dans la vie de Thucydide par Marcellin, nous apprend la ſuite des deſcendans de Philéus, juſques à Miltiade fondateur de la Colonie que les Athéniens avoient dans la Cherſonèſe de Thrace. Cette généalogie étoit conforme à celle que donnoit Hellanicus de Leſbos dans ſon *Aſopis*. Depuis Miltiade le fondateur de la Colonie, la généalogie de cette famille eſt connue, non-ſeulement par Hérodote qui nous en donne un grand détail, mais par les écrivains de l'hiſtoire générale. Hérodote banni d'Halycarnaſſe vint ſe réfugier à Athenes; & il ſemble qu'il prit dans cette Ville quelque liaiſon avec les deſcendans de Miltiade, puiſqu'il avoit un monument ou *Cénotaphe* dans le lieu deſtiné à la ſépulture de cette famille.

Ammian. Marcellin. in vita Thucyd.

Amm. ibid.

Ce fragment de Phérécide eſt, je crois, ce qui nous reſte de plus conſidérable de cet Auteur. Il marque onze générations juſques à Piſander, après lequel il y a une lacune bien ſenſible, par un commencement de phraſe non fini. Il y a enſuite deux générations nommées entre Piſander & Miltiade le fondateur : mais il y a encore une ſeconde lacune marquée auſſi par une phraſe non finie avant Miltiade ; & l'on ne peut douter que cette lacune ne contînt au moins une génération. Car le dernier nommé avant Miltiade eſt un Hippoclide, ſous l'Archontat duquel on fit quelque changement à la fête des Panathenées. Or Miltiade étoit fils de Cypſéle & non d'Hippoclide, ainſi que nous l'apprend Hérodote, à qui cette famille devoit être très-connue, comme on l'a vu. Ainſi Miltiade le fondateur étoit, ſelon Phérécide, au moins le quinziéme depuis Philéüs & le dix ſeptiéme depuis Euryſacès, né l'année même de la priſe de Troye. Il s'agit maintenant de déterminer le temps auquel il a vécu ; ce qui ſera aiſé par la ſuite de ſes deſcendans.

Herodot. VI. 34.

Miltiade le fondateur étoit contemporain de Piſiſtrate ; & il quitta Athenes pour ſe ſouſtraire à ſa tyrannie. Elle avoit commencé l'an 560. avant l'Ere Chrétienne ; cela eſt conſtant par les témoignages d'Hérodote, de Thucydide & d'Ariſtote, quoique M. Newton ne la mette qu'en l'année 550. Ainſi la fondation de la Colonie de Miltiade eſt poſtérieure à l'an 560 : mais elle ne le fut pas de beaucoup. En effet Miltiade ſe voyant avancé en âge, & ſans eſpérance d'avoir des fils, auxquels il pût laiſſer le petit état qu'il avoit formé dans la Thrace, appella ſon neveu Stéſagoras, fils de Cimon ſon frere utérin ; car la mere de Miltiade s'étant remariée avoit épouſé en ſecondes noces un Stéſagoras, duquel elle avoit eu Cimon. Miltiade le fondateur avoit été allié de Créſus roi de Lydie ; & ce Prince avoit contraint ceux de Lampſaque entre les mains

Herodot. VI. 38.

mains deſquels Miltiade étoit tombé dans une guerre, de le remettre en liberté : ce qui doit être antérieur à l'an 547. dans lequel commença la guerre de Cyrus. Stéſagoras neveu de Miltiade lui ſuccéda : ſon frere Cimon étoit mort ; les fils de Piſiſtrate, qui étoient alors maîtres d'Athenes, l'avoient fait aſſaſſiner par jalouſie du crédit que lui donnoient trois victoires remportées par ſes cavales, aux courſes de chariots des jeux Olympiques. Ce qui arriva, dit Hérodote, après la mort de Piſiſtrate, c'eſt-à-dire après l'an 527. avant l'Ere Chrétienne : car la tyrannie de ſes fils a duré 18. ans, ſelon Thucydide & Ariſtote, & a fini 20 ans avant la bataille de Marathon, qui eſt inconteſtablement de l'an 490.

Thucyd. VI. Ariſt Pol. V. 12. Thucyd. ibid.

Stéſagoras II. étant mort ſans enfans, les fils de Piſiſtrate envoyerent ſon frere Miltiade recueillir ſa ſucceſſion ; ce qui a dû arriver avant l'an 509.

Ce Miltiade devint très-fameux dans la ſuite ; parce que c'eſt lui qui commanda l'armée des Grecs à la bataille de Marathon, & que nul des chefs ne contribua davantage à cette importante victoire. Il avoit abandonné la Thrace vers l'an 492 ; c'eſt-à-dire lorſque la révolte des Ioniens ayant allumé la guerre dans l'Aſie mineure, il craignit de ſe trouver expoſé au reſſentiment de Darius, qui ne lui pouvoit pardonner le conſeil qu'il avoit donné aux Grecs, de rompre le pont conſtruit ſur le Danube ; ce qui auroit cauſé la perte entiere de l'armée Perſane engagée au-delà de ce fleuve, dans une guerre contre les Scythes. Darius n'échappa à ces peuples, & ne ſauva les débris de ſon armée que par le moyen de ce pont, & en mettant le Danube entre eux & lui.

Miltiade le général des Atheniens ne ſurvécut pas long-temps à la victoire de Marathon ; il mourut au retour de l'expédition contre ceux de Paros, laiſſant un fils encore jeune. Son fils aîné nommé *Metiochus*,

Herod. VI. 41.

avoit été pris par les Phéniciens & conduit à Darius, qui le retint à ſa Cour, où il le maria. Le jeune fils de Miltiade eſt le fameux Cimon, qui étoit encore extrêmement jeune en 480, lors de la bataille de Salamine. Sa mere ſe nommoit Hégéſipyle & étoit fille d'Olorus roi d'un Canton de la Thrace.

Plut. Cimon.

Cimon mourut en 449. comme le prouve M. Dodwel, âgé de 51. ans: ainſi il étoit né vers l'an 500; & avoit 20. ans lors de la bataille de Salamine, étant trop jeune encore pour entrer dans les charges, mais aſſez âgé pour attirer déja les regards des Athéniens, pour être conſidéré d'eux, & pour que l'on trouvât mauvais que Thémiſtocle homme nouveau voulût prendre le pas ſur lui.

Dodwel annal. Thucyd. p. 101.

Cimon, général des Athéniens, étoit le troiſiéme depuis l'autre Cimon, frere utérin de Miltiade le fondateur: ainſi il faut mettre la naiſſance de l'ancien Cimon au moins en 566. Il étoit plus jeune que Miltiade le fondateur, qui étoit déja établi dans la Cherſonèſe en 550, au moins comme le prouve ſon alliance avec Créſus, & qui devoit être né vers l'an 580, quatorze ou quinze ans avant ſon frere.

On a vu que ce Miltiade étoit au moins le dix-ſeptiéme depuis Ajax fils de Télamon: donc il faut ajouter 533. ans pour les 16. générations qui ſont entre la priſe de Troye & la naiſſance de Miltiade en 580. Ce qui donnera l'an 1113. avant l'Ere Chrétienne par la date de la naiſſance d'Euryſacès. Cette généalogie toute défectueuſe qu'elle eſt, à cauſe de deux lacunes qui ſe trouvent après Piſander & après Hippoclide, ſuffit pour renverſer la Chronologie de M. Newton; puiſqu'elle met la date de la priſe de Troye 209 ans plûtôt qu'il ne la ſuppoſe. De l'an 904, auquel il place la priſe de Troye, à la naiſſance de Cimon, général des Athéniens, il n'y a que 404. ans, leſquels donnent 25 ans à chacune des ſeize générations, contre le

principe reconnu par M. Newton lui-même.

La différence deviendra encore bien plus conſidérable, ſi l'on reſtitue les générations omiſes à cauſe des deux lacunes. Dans celle qui précede Miltiade le fondateur, il étoit parlé de quelque changement fait à la fête des Panathénées, ſous un *Hippoclide*. Euſebe dans ſa chronique marque, que la troiſiéme année de la 53e. Olympiade il y eut à Athenes un Archonte du nom d'Hippoclide, ſous lequel on ajouta les combats Gymniques, ou de la lute, à la célébration des Panathénées. Cette année eſt la 566e. avant l'Ere Chrétienne, & la même que nous avons trouvé par le calcul des générations avoir dû être celle de la naiſſance de Cimon, frere utérin & cadet de Miltiade, petit-fils de cet Hippoclide. Euſeb. chronic. Olympiad. 53.

Hippoclide étoit petit-fils d'un autre Miltiade, ſelon Phérécide. On en trouve un qui a été deux fois Archonte, l'an 661. & l'an 659. Son Archontat ſervoit à deſigner la date de la fondation de Meſſana ou Meſſine en Sicile; & comme cette date étoit déterminée d'une maniere indubitable, ainſi qu'on le verra, rien n'eſt plus aſſuré que le temps de ces deux Archontats de Miltiade. Pauſan. IV.

Ce Miltiade Archonte en 661. devoit être né vers l'an 700: car l'Archontat étoit une Magiſtrature que l'on ne confioit guere aux jeunes gens. Il ne devoit pas avoir moins de quarante ans en 661. Nous ne pouvons deviner ce qui étoit contenu dans la lacune qui précede ce Miltiade, ni le nombre des générations qui y étoient marquées. Ainſi cette généalogie qui a beſoin d'être ſuppléée, & qui ne le pourroit être que par des reſtitutions conjecturales eſt inſuffiſante pour établir une Chronologie. Mais telle qu'elle eſt, on la peut oppoſer à celle de M. Newton, parceque le nombre des générations exprimées ne peut être renfermé dans la durée qu'il aſſigne à l'intervalle, écoulé

§. IV.

Deſcéndans de Téménus en Macédoine.

Herod. VIII. 137

Nous avons dans Hérodote la ſuite des rois de Macédoine de la famille des Héraclides, détaillée depuis Perdiccas fondateur de ce Royaume, juſques à Aléxandre, le ſeptiéme de ces Rois qui regnoit en 480, lors de la bataille des Thermopyles. Thucydide y ajoute les deux ſuivans, & nomme le roi Archélaüs, qui étoit le neuviéme depuis Perdiccas. Ce cas deſcendoit de Téménus, ſelon le témoignage formel d'Hérodote.

Thucyd II. 168.

Theophyl. ad Autholic. lib. II. pag. 67. edit. Oxon.

L'Hiſtorien Satyrus, dans un ouvrage ſur les généalogies des familles illuſtres d'Alexandrie en Egypte, a donné celle de Perdiccas, parce qu'Arſinoé femme de Lagus & mere du premier Ptolemée en deſcendoit. Dans cette généalogie Perdiccas eſt le dixiéme depuis Téménus, l'un des chefs des Héraclides; & par conſéquent Alexandre ſeptiéme Roi de Macédoine, & ſixiéme deſcendant de Perdiccas, étoit le ſeizieme après Téménus.

Syncell. pag. 262.

La généalogie tirée de Satyrus eſt la même que celle que Syncelle rapporte, d'après Diodore de Sicile, comme étant tirée de l'hiſtoire grecque de Théopompe. Diodore ajoute que la plupart des écrivains étoient d'accord ſur cet article. En effet on ne voit point de variété ſur le nombre des générations, quoiqu'il y en ait quelqu'une, mais légere, ſur la durée des regnes. Théopompe, contemporain de Philippe, & l'un des plus célébres diſciples d'Iſocrate, paſſoit pour un écrivain véridique, qui même n'avoit rien épargné pour ramaſſer à grand frais les mémoires dont il avoit beſoin pour ſon hiſtoire.

Dionyſ. Halic. Epiſt. ad Pompeium. Athen. lib. III. vide Voſſ. de hiſt. græc. pag. 50.

Du temps d'Hérodote & de Thucydide on ne commençoit la ſuite des rois de Macédoine qu'à Perdiccas : mais au temps de Théopompe on la commençoit à Caranus biſayeul de Perdiccas ; ce qui eſt indifférent pour le nombre des générations de ces Rois, comme je l'ai dit.

Ce Caranus fils d'Ariſtomidas & frere de Phidon ſouverain d'Argos, & le ſeptiéme, ou ſelon d'autres le dixiéme * depuis Téménus, ne pouvant ſe réſoudre à mener une vie privée, réſolut d'aller chercher un établiſſement dans le pays d'où les Héraclides étoient venus dans le Péloponèſe. Ayant ramaſſé une troupe d'aventuriers, il paſſa dans l'ancienne patrie des Doriens. Il apprit là qu'un prince de la Nation des Oreſtes, peuples de la haute Macédoine, avoit la guerre contre un peuple voiſin ; on donnoit ce nom à la partie méridionale de la Macédoine, dans laquelle ſe trouve le ſommet du Pinde & de L'Olympe, où les fleuves Drilon, Panyaſus & Aliacmon prennent leurs ſources. C'étoit le canton habité par les *Elymiens*, les *Pélagons*, les Lynceſtes & les Oreſtes.

Diod. ap. Syncell. pag 162.

Syncell. p. 198.

Diodore dit que Caranus obtint, pour récompenſe des ſervices qu'il avoit rendus dans cette guerre, une partie du pays conquis : il le nomme celui des *Eordans* ; ** & il ajoute qu'il y bâtit une Ville, ſur laquelle il regna. Hérodote ne parle point de l'hiſtoire des ancêtres de Perdiccas. Il étoit, dit-il, le plus jeune de trois freres deſcendus de Téménus, qui avoient paſſé d'abord dans l'Illyrie, & de-là dans la Macédoine ſupérieure, où il ſe mirent au ſervice du Roi de *Lebœa*. Ce Prince leur confia d'abord la garde de ſes troupeaux & de ſes haras ; ſur quoi Hérodote remarque que c'étoit alors ce qui faiſoit la ſeule richeſſe

Hérodot. VIII. 137.

* J'examinerai dans l'article ſuivant la ſource de cette différence.

** Les *Eordans*, ſont placés par Hérodote & par Thucydide près de l'Emathie, ou de la Macédoine proprement dite.

des Rois, comme des Particuliers ; apparemment pour montrer que l'emploi des Téménides (c'eſt ainſi qu'il les nomme) n'avoit rien de bas.

Les trois freres étoient devenus ſuſpects au roi de Lébée ; il les congédia & voulut même les faire périr. Mais ayant échappé aux troupes qu'il avoit envoyées, ils paſſérent dans l'Emathie, où ils bâtirent une Ville, au pied du Mont *Bermius* ; c'eſt la ville d'Ægea, où étoit la ſépulture des anciens Rois, à 80 ſtades au midi de celle de Berrhée. Ils donnerent à l'Emathie le nom de Macédoine, de celui de *Macednus*, que portoit un Canton de la Doride, voiſin du pays des Dryopes, où leurs ancêtres avoient habité avant que de paſſer dans le Péloponèſe.

Strabon. épitom. lib. VII p. 1256. adde. Ptolomæ. Diod XIX. pag. 699. Excerpt. Valeſ. pag. 166.

Herod. I. 56.

Le récit d'Hérodote, loin d'être contraire à celui de Théopompe, ſuppoſe la vérité des détails qu'il nous apprend ; ſavoir, que ces Téménides avoient avec eux une troupe d'aventuriers Grecs. Car une Ville & une Royauté ſuppoſent des habitans pour la peupler & des ſujets à qui commander.

Le regne de Perdiccas fut de 48 ans, leſquels joints à ceux de ſes ſix ſucceſſeurs avant Aléxandre, font 210. ans ; leſquels ajoutés à l'an 497, dans lequel il a commencé de regner, comme le montre M. Dodwel, donnent l'an 707. pour le commencement de Perdiccas. Solin le met un peu plus tard, & en 692 : mais les termes de *Rex primum nominatus* montrent qu'il veut marquer le temps auquel Perdiccas prit le Diadême, quinze ans après ſon premier établiſſement dans l'Emathie, & à Berrhée. La ſuite des regnes de ſes trois prédéceſſeurs dans Diodore, donne 123 ans ; Euſebe n'en compte que 78. Ce qui met l'époque de Caranus en 830, au plus haut ; en 815, ſi l'on ſuit Solin & Diodore ; en 770, en joignant Solin à Euſebe. Mais ces dates ſont peu ſûres, la durée des regnes n'étant connue que depuis Per-

Annal. Thucyd. pag. 92.

Syncell. p. 262. Euſeb. Chronic. p. 812.

diccas. Au temps d'Hérodote & de Thucydide, il étoit regardé comme le premier Roi de Macédoine.

La généalogie des Téménides de Macédoine, comme les nomme Hérodote, étoit très-connue au temps de la guerre du Péloponèſe ; parce que s'étant préſentés pour combattre aux Jeux Olympiques, on voulut les en exclure, ſous prétexte qu'étant Macédoniens, c'eſt-à-dire Barbares ou étrangers, ils ne faiſoient point partie du corps des Hellénes, pour leſquels ſeuls ces Jeux étoient établis, & au nombre deſquels les Macédoniens n'étoient pas compris, ayant été régardés juſqu'au temps d'Homere comme un mélange de Thraces & de Péoniens.

Les Rois de Macédoine furent obligés de prouver qu'ils étoient d'origine Grecque, comme deſcendus de Téménus. Ils produiſirent leurs titres devant les Hellanodiques, qui décidérent en leur faveur. Hérodote qui parle de ce fait en deux endroits différens, & qui rapporte beaucoup de choſes des Macédoniens, ajoute, qu'il ſçait que la déciſion des Hellanodiques étoit conforme à la vérité. On voit par-là que la généalogie de ces Princes étoit fondée ſur des titres, qui n'avoient été reçus qu'après avoir été éxaminés par un tribunal, que ſon équité avoit rendu célébre.

Herod. V. 22. IX. 44.

V. 18. 22. VII. 137. VIII. 139. IX. 44. &c.

Archélaüs, petit-fils d'Alexandre & neuviéme Roi de Macédoine, mort l'an 400. avant l'Ere Chrétienne avoit acquis l'affection des gens de Lettres de ſon temps. Il les attiroit dans ſes Etats & leur y procuroit un ſéjour agréable. Les Poëtes Euripide & Agathon y allerent chercher une retraite ; & Ariſtophane en parlant de ce voyage du Poëte Agathon, dit qu'il étoit allé aux feſtins des bienheureux. Socrate réſiſta aux ſollicitations que ce Prince lui fit de venir chercher à ſa Cour un aſyle contre les perſécutions de ſes ennemis.

Diod. Olymp. XCV.

Ælian. Var. hiſt. lib. XIII. 4.

Dodwell. annal. Thucyd. pag. 30.

Schol. Ariſtoph. Ran. act. I. Sc. 2. Cette piéce eſt de l'an 405. olym. 93. troiſiéme année ſelon le Sch.

Thucydide fait un aſſez grand éloge de ce Prince :

il dit que l'éclat de ſon regne ſurpaſſoit tout ce qu'avoient fait les huit Rois ſes prédéceſſeurs ; qu'il avoit le premier reglé la diſcipline militaire, fortifié ſes places frontieres, & ouvert le commerce entre ſes différentes provinces, par les ſoins qu'il avoit pris de conſtruire des chemins publics, & d'aſſurer leur entretien pour l'avenir. Ce qui montre que ſon goût pour les Lettres n'étoit pas l'effet d'une vaine curioſité, & qu'il étoit perſuadé, qu'en attirant dans ſon pays les Savans de la Gréce, il procuroit un avantage réel à ſes Sujets. Ses vûes étoient juſtes ; & les Macédoniens recueillirent ſous Philippe, c'eſt-à-dire, à la génération qui ſuivit le regne d'Archélaüs, le fruit des ſoins qu'il s'étoit donnés pour les retirer de cet état de demi - barbarie, dans lequel ils avoient vécu juſqu'alors, & qui les avoit empêchés de profiter des avantages qu'ils avoient ſur les autres peuples de la Gréce.

Suid. Herod. Hérodote alla finir ſes jours dans la Macedoine, & mourut à Pella. Il avoit 53. ans en 430. au commencement de la guerre du Péloponèſe ; il parle de pluſieurs événemens de cette guerre. Ainſi il doit avoir écrit pendant le regne d'Archélaüs, qui fut aſſocié par ſon pere Perdiccas ; & il avoit eu le moyen de s'inſtruire exactement de l'hiſtoire de Macédoine. Hérodote banni d'Halicarnaſſe, comme je l'ai obſervé, avoit paſſé à Athenes, d'où il avoit été en Italie, à Thurium, où les Athéniens envoyérent une Colonie en 444. Mais ne trouvant pas dans ce nouvel établiſſement le loiſir ſi précieux aux gens de Lettres, il l'alla chercher en Macédoine à la Cour d'un Prince magnifique & ami des ſciences.

Herod IX. 72.

V. Dodwel annal. pag. 27.

Velleius Paterculus, dans l'abregé Chronologique, qui eſt à la tête de ſon hiſtoire Romaine, nous montre qu'il avoit fait une étude particuliere de l'Ancienne hiſtoire. Dans cet abregé il aſſure qu'Aléxandre le Grand

Grand étoit le dix-ſeptiéme deſcendant de Caranus, & Caranus le ſeiziéme deſcendant d'Hercule. Ainſi la naiſſance d'Hercule étoit antérieure de 31. générations à celle d'Aléxandre. Ce Prince eſt né la cent ſixiéme Olympiade, ou l'an 356. avant l'Ere Chrétienne : 31 générations font 1033. ans ; donc la naiſſance d'Hercule eſt de l'an 1389. avant Jeſus - Chriſt. Nous avons trouvé plus haut, par les dates d'Herodote & de Thucydide, & par le nombre des générations des autres familles, que ce héros avoit 18. ans en 1367, l'an 83 avant la priſe de Troye, ſelon Hérodote.

Il n'y a pas moyen de recourir ici à la ſuppoſition favorite de M. Newton ; ſavoir, que l'on a confondu les regnes avec les générations. Car le nombre des regnes antérieurs à Aléxandre eſt marqué comme étant bien plus grand que celui des générations. L'ordre ſucceſſif fut extrêmement dérangé depuis Archelaüs, fils d'Alexandre, juſqu'à Amyntas II. pere de Philippe & grand-pere d'Alexandre vainqueur des Perſes. On compte ſix regnes entre Archelaüs & Amyntas II. ſon couſin germain. Ceux qui commençoient le Royaume de Macédoine au regne de Caranus, comptoient 23. Rois avant Alexandre ; mais ces 23. Rois ne faiſoient que 16. générations. La durée des regnes marquée dans les différens canons Chronologiques, depuis Caranus juſqu'au commencement d'Alexandre en 336. eſt de 424. 436. 455. & 476, ſelon les différens calculs dont la variété roule ſur les regnes antérieurs à Perdiccas, leſquels ſont très-incertains. Mais malgré ces variétés la durée de ces regnes eſt moindre que celle des générations, qui eſt indubitable, & qui donne 533. ans à l'intervalle qui eſt entre la naiſſance de Caranus & celle d'Alexandre, ſuivant la durée des générations.

Par cette durée la naiſſance de Caranus tombera à l'an 889 ; & par la durée des regnes, ſon commence-

ment dans la haute Macédoine ſera des années 812. 791. 772. ou 760. Velleius le place vers l'an 818, à peu près comme Euſebe : Syncelle en 801. Mais il n'y a pas grand fonds à faire ſur la date du regne de Caranus, non plus que ſur ſon regne en Illyrie. La véritable époque eſt celle du couronnement de ſon arriere petit-fils Perdiccas, que Solin met en 692. quoique ſon paſſage dans l'Emathie, la fondation d'Ægéa & le commencement de ſon indépendance, ſoient de l'an 707. comme le prouve M. Dodwel. Le nombre des générations continué depuis Perdiccas juſques à Aléxandre ne donne que l'an 689. pour la naiſſance de Perdiccas : mais il faut obſerver que Philippe pere d'Aléxandre, Amyntas ſon ayeul, & Philippe ſurnommé *Tharraléos* ſon byſayeul, étoient tous trois les plus jeunes d'un aſſez grand nombre d'enfans; enſorte que ces trois générations ne ſe doivent pas évaluer, comme s'ils avoient été les aînés, à cent ans, mais à cent trente ans, ou même à 140. Par-là Perdiccas aura eu 22. ans en 707, lorſqu'il paſſa dans l'Emathie. Hérodote dit qu'il étoit encore très-jeune. La ſuppoſition que je fais eſt fondée; & quand même elle ne le ſeroit pas, lorſque les hypothèſes peuvent ſervir à lever les contradictions, & à répandre quelque lumiere ſur des endroits obſcurs que l'on ne peut expliquer, ou concilier autrement, c'eſt alors qu'il faut les admettre; & non lorſquelles ne ſervent qu'à augmenter les difficultés.

M. Newton place le commencement de Caranus en 596, & 240. ans avant celui d'Aléxandre : ce qui donne dix ans ſeulement à chacun des 23. regnes précédens, & quinze à chacune des générations; c'eſt-à-dire une durée non-ſeulement moindre que celle qu'il leur donne par tout ailleurs, mais encore que celle qu'il aſſigne aux regnes, plus courts, ſelon lui, que les générations de près de moitié. C'eſt toujours le même

calcul, partant du même principe & par conſéquent à peu près la même quantité dans le changement qu'il fait à l'ancienne Chronologie ; on me l'entendra ſouvent répéter.

§. V.

Epoque de Phidon, Roi d'Argos.

J'ai promis de rendre raiſon dans un article ſéparé de la varieté qui ſe trouve dans le nombre des générations antérieures à Caranus. Dans la ſuite donnée par Satyrus, il eſt le onziéme depuis Hercule, & le ſeptiéme depuis Téménus. Dans la ſuite que Syncelle rapporte d'après Diodore, il eſt ſelon les uns le dixiéme depuis Hercule, & le ſixiéme depuis Téménus ; mais ſelon une autre tradition, il eſt le douziéme depuis Hercule, & le huitiéme depuis Téménus. Enfin, ſelon Velléius, il eſt le ſeiziéme depuis Hercule, & par conſéquent le onziéme depuis Téménus. Syncel. p. 162.

J'obſerverai d'abord qu'en général, il ſemble bien plus naturel que les copiſtes ayent oublié quelques degrés, en écrivant une ſuite de générations compoſée de noms détachés ; & qui n'ont qu'une liaiſon hiſtorique ; qu'il ne le feroit de penſer qu'ils ont ajouté des degrés de leur chef. Ainſi ſuppoſant que ces varietés ſont venues originairement des copiſtes, le préjugé, toutes choſes égales d'ailleurs, ſera toujours pour les plus longues généalogies. Velléius marque préciſément le nombre des générations ; & ce nombre donne exactement la même date pour la naiſſance d'Hercule, que celle qui eſt établie par Hérodote, dont Velleius ne ſuivoit cependant point la Chronologie.

Mais ce n'eſt pas dans l'inexactitude des copiſtes que la variété dont il s'agit avoit ſa ſource. Elle venoit d'une autre cauſe. La famille de Caranus établie hors

de la Gréce, dans l'Illyrie & dans la Macédoine, avoit été comme oubliée. On ſavoit ſeulement qu'il avoit été frere d'un Roi d'Argos deſcendu de Téménus & nommé *Phidon*. Mais comme le temps de ce Roi d'Argos étoit ſujet à pluſieurs difficultés, l'époque de Caranus devenoit très-peu conſtante.

M. Newton a répandu par ſon calcul abregé de nouvelles ténébres, ſur une choſe deja très-obſcure; puiſque l'on ne peut placer dans l'intervalle que nous donne ſa Chronologie le nombre des générations marquées dans les anciens, & qu'il faut entaſſer les évenemens & les révolutions, ſans leur donner le temps qui leur eſt néceſſaire pour ſe préparer & pour s'accomplir.

Nous trouvons dans l'Antiquité pluſieurs époques différentes du Roi d'Argos, nommé Phidon. Mais comme ces diverſes époques ſont accompagnées de quelques différences conſidérables, ſoit pour le caractère, ſoit pour les actions du Prince, ainſi nommé dans l'hiſtoire; il eſt, ce me ſemble, clair qu'il faut reconnoître pluſieurs hommes de ce même nom dans la famille de Téménus, leſquels auront vécu dans des temps différens. Rien n'eſt plus ordinaire que de voir des noms répétés dans la même famille. Les peres aiment à voir le nom de leurs ancêtres portés par leurs enfans.

Lydiat. not. ad Chron. Par. not. chronolog. p. 41. adde Palmer. not. ad Strab. VIII. p. 358.

Thomas Lydiat, ſçavant Anglois, qui a beaucoup travaillé ſur la Chronologie, & qui a eu ſur cette matière des diſputes très-vives avec Scaliger, avoit déja reconnu & prouvé en partie la néceſſité de diſtinguer deux différens Phidons.

Epoch. 31.

L'Auteur de la Chronique de Paros marque en termes formels que *Phidon le onziéme* depuis Hercule établit des monnoies, & régla les poids & les meſures à Argos, 631. ans avant le tems auquel il écrivoit: ce qui donne l'an, 894. avant l'Ere Chrétienne, & le temps du rétabliſſement des Jeux Olympiques par Iphitus, & par Lycurgue.

Ce fut dans l'Iſle d'Egine qu'il établit les fabriques de monnoies : cette Iſle abandonnée comme on l'a vu par Philéüs, fils d'Ajax, avoit été occupée par les Argiens, à cauſe des avantages de ſa ſituation pour le commerce ; car le terrain en étoit très-ſtérile. Ces anciennes monnoies de Phidon étoient demeurées en uſage pour le commerce ; elles étoient les plus fortes de toutes celles que l'on connoît après les monnoies d'Aléxandrie. Le talent attique étoit diviſé en 6000. drachmes : le talent de la monnoie d'Egine en contenoit 10000 ; & le talent Alexandrin 12000. Le talent Euboïque valoit 7200. de ces mêmes drachmes. Le ſavant Edouard Bernard fixe le poids de la drachme attique à 66. grains Anglois ; d'où il paroît que l'on en tailloit un peu plus de 57. au Marc de France. La drachme d'Egine peſoit, ſelon le même, 112. grains, & on en auroit taillé plus de trente-trois à notre marc.

Ephorus. ap. Strabon. VIII. 376.

Ed. Bernard. de Ponder. & menſur. pag. 169. 170. & & 174.

Les réglemens de Phidon le rendirent célébre ; il fut mis au rang des Légiſlateurs recommandables par leur équité, & par des établiſſemens dont l'utilité regarde la ſociété en général.

Ariſtot. Politic. II. 6. pag. 321.

On trouve un ſecond Roi d'Argos nommé auſſi Phidon, mais qui a vécu 145. ans après le premier. Il étoit très différent du premier ; c'étoit un Prince extrêmement ambitieux, qui non content de regner ſur la ville & ſur le territoire d'Argos, ſuivant le partage fait entre les Héraclides après la conquête, entreprit d'aſſujettir tout le Péloponèſe, & prétendit ſe faire reconnoître pour Chef de tous les Héraclidés. Il avoit réuni au Royaume d'Argos tout ce qui en avoit été démembré par les différens partages, entre les deſcendans de Téménus. Il entreprit auſſi de faire recevoir dans tout le Péloponnèſe les monnoies, les poids & les méſures, établis à Argos par l'ancien Phidon. Il dépouilla ceux d'Elis du droit de preſider aux Jeux

Strab. VIII. 358.

Olympiques & de juger les conteſtations qui y ſurvenoient ; il avoit été appellé par ceux de Piſe ennemis des peuples d'Elide, & avec leur ſecours il vint à bout de préſider aux Jeux.

Mais cette entrepriſe n'eut aucune ſuite & les choſes furent rétablies à l'Olympiade ſuivante. Il y avoit trois Olympiades auxquelles ceux d'Elis n'avoient pas préſidé, & que l'on regardoit par cette raiſon comme des *Olympiades vicieuſes* : celle de Phidon étoit nommée à cauſe de cela *Anolympias*. Pauſanias nous apprend que cette Olympiade étoit la huitiéme depuis Corébus. Cette Olympiade a été célébrée l'an 749. avant l'Ere Chrétienne, 145. ans après l'ancien Phidon, inventeur des monnoies dans la Gréce.

VI. pag. 509.

Lib. VIII. pag. 358.

Strabon dit qu'il étoit le dixiéme depuis Téménus ; & les traducteurs Latins ne faiſant point attention à la différence des temps, ont cru qu'il falloit changer le nom de *Téménus* en celui *d'Hercule*, ne ſongeant pas que dans la Chronologie des anciens, même dans celle d'Eratoſthène, un homme qui vivoit en 745. devoit être à plus de dix générations depuis Hercule. Le Phidon, tyran d'Argos & uſurpateur de la Préſidence aux Jeux Olympiques, étoit, ſelon Strabon, le quatorziéme depuis Hercule. Des deux autres Olympiades fauſſes, ou dans leſquelles ceux d'Elis n'avoient pas préſidé, l'une eſt la 34e. ou celle de l'an 643, dans laquelle Pantaléon, tyran de Piſe, s'empara de la Préſidence : ce qui excita une guerre qui cauſa enfin la ruine entiere de la ville de Piſe. L'autre eſt de l'an 359. & ne peut convenir au temps de Phidon. Ces trois Olympiades étoient marquées avec ſoin dans les archives d'Olympie ; le nom *d'Anolympiades* qu'on leur donnoit ne permettoit pas qu'on les pût confondre avec aucune des Olympiades légitimes ou régulieres. Ainſi le temps du ſecond Phidon ne peut jamais être

douteux. M. Newton qui ne reconnoît qu'un ſeul Phidon inventeur de la monnoie & inſtituteur des réglemens ſur les poids & ſur les meſures dans la Gréce, le place en 596. c'eſt-à-dire environ 150. ans après celui de Strabon & de Pauſanias, & par conſéquent vers la 45e. Olympiade ; enſorte qu'il faudra ſuppoſer une erreur de 37. Olympiades dans les regiſtres d'Olympie, où ces Olympiades étoient marquées avec ſoin depuis Corébus. Une pareille ſuppoſition demande d'être prouvée autrement que par des aſſertions ou par des raiſonnemens vagues ſur quelques embarras qui ſe trouvent dans la Chronologie ancienne, & qui n'ont point d'application à l'Olympiade irréguliere de Phidon.

Le temps auquel M. Newton place Phidon peut convenir à celui dont parle Hérodote, & qu'il fait pere d'un Léocéde, qui ſe préſenta avec ce qu'il y avoit de plus illuſtre dans la Gréce pour épouſer Agariſte, fille de Cliſthène, tyran de Sicyone. Il eſt vrai que l'on pourroit ſouppçonner qu'Hérodote ne faiſoit pas Léocéde fils de Phidon ; mais ſeulement un de ſes deſcendans, & que le mot de παις, *fils* a été mis pour celui de *deſcendant*. Sans cela on ne peut le juſtifier d'un anachroniſme groſſier, comme je vais le montrer. Hérodote dans cet endroit ne ſe propoſe pas de nommer les peres de ceux dont il parle, mais de les faire connoître par quelque perſonnage célébre de leur famille. C'eſt pour cela que l'on en voit un dont Hérodote nomme ſeulement le frere, qui étoit un homme d'une force extraordinaire. Lib. VI. §. 127.

Il ſemble même que Pauſanias avoit entendu le paſſage d'Hérodote dans le ſens que je propoſe : car il applique au Phidon de la huitiéme Olympiade, ce que le texte de cet hiſtorien, tel que nous l'avons aujourd'hui, dit du *pere* de Léocédès. Cependant il

y a une différence de 150. ans, entre le temps dans lequels ils ont vécu ; & Pauſanias, ſavant comme il étoit dans l'ancienne hiſtoire, n'auroit pas paſſé ſur un pareil anachroniſme, ſans le remarquer dans un ouvrage écrit pour éclaircir cette ancienne hiſtoire.

Hérodote lui-même fournira les preuves de cet anachroniſme, puiſque le détail de ſa narration, fixera à peu-près le temps du mariage d'Agariſte fille de Cliſthène.

Herod. VI. 126. Pauſ. II. 129. Cliſthène, tyran de Sicyone, étoit ſelon Hérodote fils d'Ariſtonyme, petit fils de Myron, (que Pauſanias nomme Pyrron) & arriere petit-fils d'Andréüs. Il

Politic. V. 12. deſcendoit, ſelon Ariſtote, d'Orthagoras, lequel s'étoit emparé de la ſouveraine puiſſance, & avoit fondé une tyrannie, laquelle paſſa à ſes enfans & dura cent ans entiers. C'étoit, ſelon Ariſtote, celle qui avoit eu la plus longue durée. La douceur du gouvernement de ces Princes en fit la ſûreté ; & ils conſerverent aſſez long-temps, par comparaiſon aux autres tyrans de la Gréce, le pouvoir qu'ils avoient uſurpé ; il ceſſa après la mort de Cliſthène, qui ſemble n'avoir laiſſé qu'une fille. Mais les réglemens qu'il avoit faits, dans le gouvernement politique & dans l'ordre des ſacrifices à Sicyone, ſubſiſterent encore quelque temps

Hérod. V. 67. 68. après lui, & ne furent changés que 60. ans après ſa mort.

Herod. VI. 127. Ce Cliſthène ne ſe voyant qu'une fille, & voulant choiſir un gendre capable de ſoutenir l'éclat de ſa maiſon, fit publier dans l'aſſemblée des Jeux Olympiques, où il venoit de remporter le prix à la courſe des chars, que ceux qui ſe croiroient dignes de ſon alliance vinſſent, à trois mois de-là, ſe préſenter à ſa Cour, & qu'après les avoir examinés, pendant un an, il en choiſiroit un. Il y en eut treize qui ſe préſenterent, dont les trois plus conſidérables étoient 1°, Léocéde d'Argos, fils ou deſcendant de Phidon, tyran

tyran de cette Ville, qui avoit uſurpé la préſidence des Jeux Olympiques, qui avoit établi les meſures dans le Péloponèſe, & qui s'étoit montré le plus entreprenant & le plus injuſte de tous les Grecs. 2°. Hippoclide fils de Tiſander Athénien; mais dont Hérodote ne nomme point la famille. Il doit être différent de cet Hippoclide, que l'on trouve dans la généalogie de Miltiade, qui fut Archonte dans la 53e. Olympiade l'an 566: car celui-ci étoit fils d'un Miltiade & non d'un Tiſander, comme celui d'Hérodote; à moins que l'on ne ſuppoſât que dans la généalogie de Marcellin, il y eût une génération oubliée après Miltiade. On trouve un Miltiade Archonte en 661. c'eſt-à-dire 104. ans avant Hippoclide; & il pouvoit y avoir eu entre eux une génération, oubliée par le copiſte, parce que le nom de *Tiſander* ſe trouvoit déja plus haut. Mais ce n'eſt-là qu'une conjecture ſur laquelle je ne voudrois pas trop appuyer. Vid. ſup. Sect. 3. 5. 3.

Le troiſiéme des prétendans célébres étoit auſſi Athénien. C'étoit Mégaclès, fils d'Acméon, deſcendu de Codrus dernier Roi d'Athenes de la famille de Neſtor, & par conſéquent d'une naiſſance illuſtre. Les grandes richeſſes que ſon pere Alcméon, fils d'un autre Mégaclès, avoit acquiſes par les libéralités d'un Roi de Lydie avoient ſervi à donner un grand éclat à cette Maiſon.

Cliſthène garda ces Prétendans à ſa Cour pendant une année entiere. Son goût le portoit à préférer Hippoclide dont les agrémens perſonnels étoient ſoutenus par de grands biens, & par la conſidération que lui acquéroit ſon alliance avec les Cypſélides deſquels il deſcendoit. Mais enfin le jour de la déciſion étant arrivé, Cliſthène, qui vouloit éprouver le caractère de ces Prétendans dans toutes les ſituations, leur donna un grand repas, dans lequel il les excita lui-même à boire & à ſe livrer ſans réſerve à la joie. Là Hippocli-

de, cedant à la vanité qui détruit ſi ſouvent l'effet des agrémens perſonnels, voulut montrer toute ſon adreſſe en préſence de ſes rivaux : il ſe mit à danſer & le fit d'une maniere ſi indécente, que Cliſthène qui avoit ſouffert ſes premieres extravagances ne put plus ſe contenir, & le congédia en lui diſant ; *fils de Tiſandre tu as danſé ton mariage* : à quoi celui-ci répondit, en achevant de développer la fatuité de ſon caractère ; *Hippoclide s'en ſoucie fort peu.* Réponſe qui paſſa depuis en Proverbe dans la Gréce.

Cliſthène ſe détermina en faveur de Mégaclès, fils d'Alcméon : il lui donna ſa fille avec l'aſſurance de ſes biens ; & pour conſoler en quelque façon les douze autres prétendans, il leur donna à chacun un talent d'argent. Ces douze talens ſeroient aujourd'hui plus de 1280. marcs, ou plus de ſoixante & quatre mille livres de notre monnoie actuelle : ſomme prodigieuſe dans un temps où le prix d'un bœuf étoit de cinq dragmes, ou de la douze-centiéme partie du talent. Cette dépenſe faite par le tyran de Sicyone, pour le mariage de ſa fille Agariſte, prouve, ce me ſemble, qu'elle devoit être ſon héritiere ; auſſi Hérodote parle-t-il de ce mariage, comme de la principale cauſe de la richeſſe des Alcméonides.

Le temps de ce mariage peut être déterminée. 1°. Par le temps où Cliſthène lui-même a vécu ; 2°. par celui des Amans de ſa fille ; 3°. par la poſtérité qui ſortit d'Agariſte & de Mégaclès ſon époux.

Prenons ſucceſſivement ces trois routes différentes : on les verra nous conduire également au même point ; c'eſt-à-dire à la détermination de l'époque que nous cherchons.

Hérodote dit que Cliſthène & Alcméon avoient été vainqueurs à la courſe des chars à Olympie : ce qui prouve ſeulement qu'ils ſont poſtérieurs à la vingt-cinquiéme Olympiade, ou à l'an 676 ; car ce fut cette

Pauſan. V. pag. 302.

année-là que l'on admit cette courſe dans les Jeux Olympiques, 73. ans après l'Olympiade dans laquelle Phidon avoit uſurpé la préſidence des Jeux. Des hommes ſéparés par un intervalle de 72. ans ne peuvent guere avoir été contemporains : mais nous avons des choſes plus préciſes.

Cliſthène pere d'Agariſte étoit, comme on le voit dans Hérodote, tyran c'eſt-à-dire ſouverain de Sicyone ; car on ſçait que chez les Grecs ce nom emportoit ſeulement l'idée d'un Prince qui gouvernoit un Etat, lequel n'avoit pas toujours été ſoumis à des Rois. Ariſtote nous aſſure que la tyrannie de Cliſthène & de ſes ancêtres, ne dura en tout que cent ans. Hérodote nomme les ancêtres de Cliſthène ; & il ne s'en trouve aucun de même nom que lui. Ainſi l'on ne peut reconnoître qu'un ſeul Cliſthène tyran de Sicyone ; & tout ce que l'on trouvera rapporté à un tyran de Sicyone, du nom de Cliſthène, ſe doit entendre du pere d'Agariſte. Myron ayeul de Cliſthène avoit remporté le prix à la courſe des Chars, la trente-troiſiéme Olympiade ou l'an 647, ſelon Pauſanias. On ne pouvoit guere ſe tromper là-deſſus à Olympie ; parce qu'il y avoit fait conſtruire un bâtiment nommé le Tréſor des Sicyoniens, où l'on gardoit entre autres choſes les trois *Diſques* ou Palets qui ſervoient aux combats du Pentathle. Pauſ. VI. 497.

Ce Cliſthène fut général de l'armée des Grecs, dans la guerre ſacrée, entrepriſe par le Corps entier de la Gréce & à l'inſtigation de la Diette des Amphictyons, contre ceux de *Cirrha*. Il commandoit en chef & avec une ſorte de ſupériorité ; quoiqu'il eût deux Collégues, ſavoir, Alcméon Archonte & général des Athéniens, & Euryloque général des Theſſaliens. Solon étoit auſſi dans l'armée des confédérés, & il eut plus de part que perſonne au ſuccès ; quoique ſon nom ne ſe trouvât point marqué dans les Régiſtres

de Delphes à cauſe qu'il n'avoit aucun titre.

Les peuples de *Cirrha* ou de *Criſſa* (car ces deux noms ſont ceux de la même Ville) habitoient la plaine fertile qui eſt au pied du Parnaſſe ; & ils étoient maîtres du petit port qui eſt au fond d'un golphe, & à l'embouchure du fleuve Pliſthus, où l'on trouve encore aujourd'hui un village du nom de Criſſa. Les avantages de leur ſituation pour le commerce les enrichirent bientôt : mais la richeſſe produiſit l'injuſtice & l'inſolence. Ils commencerent par rançonner les Pelerins que la dévotion attiroit à l'Oracle de Delphes, & qui ne pouvoient ſe diſpenſer de paſſer par *Cirrha*. Les Prêtres du Temple ayant voulu leur en faire des plaintes, ils s'en moquérent ; & joignant l'impiété à toutes leurs autres injuſtices, ils allérent juſqu'à piller le Temple & l'Oracle. Delphes étoit conſidérée comme le ſanctuaire commun de la Gréce ſeptentrionale : Olimpie étoit celui de la Gréce méridionale ou du Péloponèſe. Ainſi le ſacrilège commis par les Cirrhéens devenoit un attentat qui bleſſoit le corps de la Nation Grecque en général, & les Amphictyons, eſpece de Diette formée par les députés des douze peuples les plus conſidérables de cette partie de la Gréce qui eſt au nord du Péloponèſe. Cette Diette ou Aſſemblée ſervoit à éxaminer les différends qui pouvoient s'élever entre les Villes, & ſurtout ce qui regardoit le Droit public, ou même le Droit naturel, reſpectable même pendant la guerre, ſelon les Grecs, qui croyoient que les hommes, & ſur-tout ceux qui faiſoient partie d'une même nation, étoient unis les uns aux autres par des liens & par des engagemens que nulle guerre ne leur permettoit de violer. L'entrepriſe des Cirrhéens étoit un violement manifeſte de ce droit public ; & quand même les Amphictyons n'auroient pas été chargés ſingulierement de la conſervation du Temple de Delphes, comme ils l'étoient,

Voyage de Spon & de Wheler.

ils n'auroient pu s'empêcher de décerner une peine contre ceux de Cirrha, leſquels au mépris de la Loi qui obligeoit de reſpecter, même pendant la guerre, les Temples particuliers de ſes plus cruels ennemis, avoient inſulté & pillé en pleine paix un Temple qui étoit celui de toutes les Nations de la Gréce.

Le détail de la guerre entrepriſe pour éxécuter l'arrêt rendu par les Amphictyons, contre ceux de Cirrha, n'eſt pas de mon objet. Je me contenterai d'obſerver que ces peuples riches & maîtres de la mer ſe défendirent long-temps, & avec cette bravoure qu'inſpire le déſeſpoir à ceux qui nont point de pardon à attendre. Ils furent cependant vaincus & exterminés: leur Ville fut détruite; & leurs terres conſacrées au Dieu qu'ils avoient outragé, mais conſacrées pour demeurer en friche, avec les plus fortes imprécations contre ceux qui entreprendroient de les cultiver.

En mémoire de cet évenement les Amphictyons établirent des Jeux qui devoient ſe célébrer de quatre en quatre ans, ou toutes les cinquiémes années, à l'imitation de ceux d'Olympie. Il y avoit eu autrefois des jeux qui ſe célébroient de huit en huit ans, ou toutes les neuviémes annnées, période que l'on nommoit *Enneæteris*. Euryloque général des Atheniens préſida à la premiere célébration de ces Jeux, que l'on nomma *Chrématites* ou pécuniaires, à cauſe que l'on donna aux vainqueurs des combats Gymniques une ſomme d'argent tirée du produit de la vente des effets pris ſur les Cirrhéens. On n'avoit conſacré au Dieu que leurs terres; & les vainqueurs avoient partagé entre eux le reſte du butin. Cliſthène employa ſa portion à conſtruire un portique dans la ville de Sicyone. Peut-être Euryloque deſtina-t-il la ſienne pour le prix des vainqueurs; ſans cela on ne voit pas pourquoi les Auteurs conſultés par le Scholiaſte de Pindare lui auroient fait l'honneur d'un

Pauſ. X. 814. 894. Schol Pindar. Pyth. 3. argum.

Pauſan. II. 133.

établiſſement, qui étoit l'ouvrage des Amphictyons.

Ces Jeux ſe célébroient à la fin de l'hiver, comme le montre M. Dodwvel, ou plutôt au commencement du Printemps & vers l'équinoxe, environ trois mois avant les jeux Olympiques, qui ſe célébroient la pleine Lune, la plus proche du ſolſtice d'été. Selon le calcul de l'auteur de la chronique de Paros, l'année de la célébration des Jeux Pythiens étoit la ſeconde d'une Olympiade. Selon Pauſanias, elle étoit la troiſiéme : mais cela ſe peut accorder; parce que l'année Pythique repondant à la ſeconde & à la troiſiéme année d'une Olympiade, l'un a marqué celle où commençoit l'année Pythique, & l'autre a choiſi celle dans laquelle ſe trouvoit la fin, & même la plus longue partie de l'année Pythique

Dodwel. de cyclis pag. 237.

La chronique de Paros marque la célébration des premiers Jeux *Chrématites* à l'an 110. avant la bataille de Salamine; c'eſt-à-dire à l'an 590, qui etoit le ſecond de la 47e. Olympiade. Pauſanias parle des ſeconds Jeux Pythiens de la 48e. Olympiade, dans laquelle on ajouta le prix de la Flute à celui de la Lyre. On donna encore à ces Jeux un prix en argent aux vainqueurs des combats Gymniques. Mais la Pythiade ſuivante on abolit cet uſage; & on établit celui de ne donner aux vainqueurs qu'une ſimple couronne, comme dans les autres Jeux. Ce prix Pécuniaire avoit en effet quelque choſe de bas; & l'on pouvoit reprocher aux vainqueurs que ce n'étoit pas pour la gloire qu'ils avoient combattu. Dans cette troiſiéme Pythiade, célébrée la ſeconde année de la 49e. Olympiade ou l'an 581, les Amphictyons ajouterent de nouveaux combats, & entres autres celui de la courſe des chars à quatre chevaux, dans lequel Cliſthène tyran de Sicyone remporta le prix.

Epoch. 38.

Pauſ. X. 814.

Le pere d'Agariſte vivoit donc encore alors, & neuf ans auparavant il avoit commandé l'armée des Grecs

dans une guerre qui avoit duré pluſieurs années. Il paroît que lorſqu'il prit la réſolution de chercher avec tant d'éclat un Gendre pour ſa fille, il n'étoit plus en état d'eſperer des héritiers : ce qui ſuppoſe une vieilleſſe aſſez avancée ; car le divorce ayant lieu parmi les Grecs, rien ne l'auroit empêché de prendre une femme en âge de lui donner des enfans. Dailleurs comme ce fut après une une victoire Olympique de la courſe des chars, qu'il fit proclamer ſon deſſein à Olympie, il ſemble que ce mariage ſe doit placer à l'année qui ſuivit la 50e. Olympiade, c'eſt-à-dire à l'année 578, & 171. ans entiers après l'Olympiade de Phidon. Comment peut-on ſuppoſer que le fils de ce même Phidon auroit été un de ceux qui prétendoient au mariage d'Agariſte ? L'anacroniſme eſt trop ſenſible pour m'arrêter à le prouver. Quand même on voudroit mettre ce mariage en 595. avec M. Newton & avant la guerre de Cirrha, il y aura toujours une erreur de 154. ans à imputer à Hérodote.

L'âge d'Hippoclide, fils de Tiſander, doit être déterminé parce que dit Hérodote, du crédit que lui donnoit ſon alliance avec les Cypſélides de Corinthe, c'eſt-à-dire avec les fils de Cypſéle. Ariſtote nous apprend que Cypſéle uſurpa la tyrannie 73. ans & ſix mois avant la mort de Périandre. Celui-ci mourut la quatriéme année de la 48e. Olympiade, ſelon Socrate, c'eſt-à-dire en 584 : donc Cypſéle avoit commencé de regner ſur Corinthe en 657. Il avoit alors au moins trente ans ; & Hippoclide pouvoit très-aiſément être ſon petit-fils ou même ſon arriére petit-fils par les femmes, dont les générations ſont la moitié plus courtes que celle des hommes. Il y a 80 ans entre le commencement de Cypſéle & le mariage d'Agariſte. Il faut obſerver que les termes employés par Hérodote ſignifient qu'Hippoclide tiroit ſon origine des Cypſélides ou enfans de Cipſéle. Si Périandre eût

Ariſt. polit. VI. 12.

été encore ſur le Throne de Corinthe, l'alliance avec ce Prince eût été une illuſtration que cet Hiſtorien n'eût pas manqué d'obſerver, en parlant d'Hippoclide; & on peut conclure de ſon ſilence ſur Périandre que le mariage d'Agariſte eſt poſtérieur à la mort de ce Prince, ou à l'an 584.

L'âge de Mégaclès, que Cliſthène préféra à tous les autres prétendans, eſt déterminé indubitablement par celui de ſon pere Alcméon général des Athéniens dans la guerre de Cirrha. Mégaclès, fils de cet Alcméon remporta le prix de la courſe des chars, la 47e. Olympiade, ou l'an 592. avant la fin de la guerre. Hérodote parle d'une autre Victoire Olympique remportée par ſon pere Alcméon, comme d'une choſe antérieure au mariage d'Agariſte.

Schol. Pindar. ad VII. Pythiad. pag. 285.

La famille des Alcméonides étoit célébre à Athénes, comme le remarque Hérodote. Elle deſcendoit d'un Alcméon arriére petit-fils de Neſtor, qui vint dans l'Attique avec ſon parent Mélanthus, deſcendu de Périclyménes frere de Neſtor. Ils avoient été obligés de quitter le Péloponèſe après l'invaſion des Doriens ou Héraclides. Mélanthus devint Roi d'Athénes; & ſes deſcendans conſervérent long-temps le pouvoir ſouverain, d'abord ſous le nom de Rois & enſuite ſous celui d'Archontes ou de Chefs.

Pauſan. II. 151.

Le crédit & la conſidération dont jouiſſoient ceux de cette famille furent un peu diminués par le crime dont ſe ſouilla l'Archonte Mégaclès, en faiſant poignarder aux pieds des Autels, & contre la foi donnée, les complices de la conjuration de Cylon. Le manque de foi joint à la profanation fut regardé comme un ſacrilége; & il fournit un prétexte aux ennemis de cette famille, pour lui ſuſciter une violente perſécution. On prétendit qu'ils étoient tous coupables du crime de Mégaclès; & on les regardoit comme une race impie & maudite, ſur laquelle le bras vengeur

geur des Dieux vengeurs étoit toujours ſuſpendu. Dans la ſuite Piſiſtrate ayant été obligé par des motifs de politique d'épouſer une femme de cette famille, ſe ſervit de ce prétexte, pour ne pas conſommer le mariage. Herod. I. 60

Le meurtre de Cylon & de ſes complices eſt poſtérieur à l'an 640, ou à la 35e. Olympiade dans laquelle Cylon remporta le prix de la courſe du double Stade: car ce fut au retour d'Olympie que Cylon gendre de Téagène, tyran de Mégare, forma le deſſein de ſe rendre Souverain d'Athènes. L'Archonte Mégaclès, qui fit tuer Cylon & ſes complices, fut pere d'Alcméon, général des Grecs au ſiége de Cirrha, & grand pere de Mégaclès gendre de Cliſthène. Hérodote, qui a dit beaucoup de choſes de cette famille des Alcméonides, parle du voyage d'Alcméon à la Cour de Lydie avec les Ambaſſadeurs que le Roi des Lydiens avoit envoyés à Delphes, auxquels il avoit rendu de grands ſervices: mais le nom qu'il donne au Roi de Lydie ne peut convenir avec ſa propre Chronologie. Il met ce voyage à la génération qui précéda le mariage de Mégaclès & d'Agariſte. Il dit préciſément que ce fut par le moyen des préſens du Roi de Lydie qu'Alcméon ſe trouva en état d'avoir des Chevaux, avec leſquels il pût diſputer le prix aux Jeux Olympiques. Le voyage de Lydie eſt donc antérieur à l'année 592, ou à celle de la victoire de ſon fils Mégaclès. Les années précédentes ont été occupées par la durée de la guerre de Cirrha, dans laquelle Alcméon étoit Archonte, & par conſéquent d'un âge mûr. Hérodote met une génération entiere entre le Voyage de Lydie & le mariage de Mégaclès. Il y a beaucoup d'apparence que ce voyage eſt de l'an 610, au moins.

Historica Collect. Olympiadum. Euseb. Scaliger. pag. 315.

Herod. V. 71. Paulan. l. 27. Thucyd. I.

Herod. VI. 125.

Hérodote, ſuivant le texte que nous avons maintenant, donne le nom de *Créſus* au Roi de Lydie qui

fit de ſi grands préſens à Alcméon. Mais ſa propre Chronologie y répugne entierement. Créſus n'a regné
Herodote I. 86. que quatorze ans, ſelon Hérodote, leſquels ont fini à
Soſicrat. ap. Laert. in Periand. Solin. cap. 7. la priſe de Sardes, par Cyrus. Cette priſe eſt de l'an 545. avant l'Ere Chrétieene : donc Créſus n'eſt monté ſur le Throne que l'an 559, plus de trente ans après la victoire Olympique du fils d'Alcméon; & il ne peut être le Roi de Lydie, dont les libéralités mirent Alcméon en état d'entretenir des chevaux.

Je ne ſçai ſi l'on ne pourroit pas ſoupçonner que le nom de Créſus a été mis par les Copiſtes à la place du nom de ſon biſayeul *Ardyſus*, nom moins connu & qui n'eſt pas fort éloigné de celui de Créſus. Cet Ardyſus, qui a regné très-longtemps, n'eſt mort, ſelon la Chronologie d'Hérodote, qu'en 628. avant l'Ere Chrétienne; & Alcméon Archonte, en 590, trente-huit ans après, peut fort bien avoir été à la Cour de ce Prince à l'âge de 20. ans, pour y chercher une retraite où il pût attendre que la violeuce des perſécutions excitées contre ſa famille, à cauſe du meurtre de Cylon, fut un peu ralentie.

Pauſan. IV. 338. Ardyſus éroit connu dans la Gréce dès l'an 660. Ariſtomène chaſſé de la Meſſenie par les Lacédémoniens avoit formé le deſſein d'aller à ſa Cour; & il ſe préparoit à l'exécuter, lorſqu'il mourut à Rhodes chez ſon gendre. Ardyſus à commencé de regner en 676, & n'eſt mort, qu'au bout de 48. ans de regne, en 628.

Epoch. 36. On voit dans la chronique de Paros le nom d'un Roi de Lydie : mais il ne reſte que la premiere & la
Palmerii. Exercit. pag. 701. derniere lettre de ce nom. Α . . . . Σ. ΑΥΔΟ . . . ΣΙΑΕΥΣ. M. de Grante-meſnil montre qu'il faut lire ΑΡΔΥΣ. *Ardys.* La date eſt auſſi effacée en partie; & il n'en reſte que les derniers caracteres . . . . ΔΔΔΙ, leſquels doivent être pris pour les reſtes du nombre 371. écrit ainſi ΗΗΗΔΔΔΙ, ſuivant la forme des caractères numéraux

de cette Chronique : ce qui conviendra parfaitement avec le temps d'*Ardys*. Cette année 371. répond à la 634e. avant l'Ere Chrétienne, & à la 42e. du regne d'Ardys.

On ne ſçait quelle action de ce prince étoit marquée ſur la Chronique : il y a beaucoup d'apparence que c'étoit l'Ambaſſade à l'oracle de Delphes, dont parle Hérodote, & dans laquelle Alcméon eût occaſion de faire ſa cour au Roi de Lydie. Gygés, premier Roi de la famille des Mermnades, après s'être emparé de la couronne de Lydie ſur les Héraclides, avoit trouvé beaucoup d'oppoſition dans l'eſprit de Lydiens attachés à l'ancienne famille. Aprés pluſieurs guerres, dans leſquelles Gygés eut l'avantage, il propoſa aux Princes Héraclides de ſoumettre leurs prétentions à la déciſion de l'oracle de Delphes : la propoſition fut acceptée par ces Princes, qui n'avoient pas de forces ſuffiſantes pour continuer la guerre, & qui eſpétoient de trouver du moins dans la réponſe d'Apollon un prétexte honnête pour ſe ſoumettre à l'uſurpateur. Le Dieu décida en faveur de Gygés ; & ce Prince lui en marqua ſa reconnoiſſance par de riches préſens, dont il orna le Temple de Delphes : ſon exemple fut imité par ſes ſucceſſeurs, qui envoyerent ſouvent conſulter ce même Oracle. Comme ce fut pendant le regne d'Ardys, fils de Gygés, que les Cimmériens envahirent l'Aſie mineure & pillérent la ville de Sardes, ſans pouvoir cependant s'emparer de la citadelle ; il eſt très-probable que ce Prince envoya une Ambaſſade à l'Oracle de Delphes, ſoit pour conſulter ce Dieu ſur les ſuites d'une guerre auſſi importante, ſoit pour le remercier de quelqu'évenement favorable, que l'on attribua à ſa protection.

Hérodot. I. 144 50. 51. 54.

Herod. 14.

Pauſan X. 8344 Hercdot. I. 19.

Herodot. I. 154

Il eſt donc néceſſaire, pour accorder Hérodote avec lui-même, de ſuppoſer que le nom de Créſus a été mis dans l'hiſtoire d'Alcméon pour celui de quelque

autre Roi de Lydie. Celui de ſon biſayeul *Ardyſus*, eſt celui de tous qui convient le mieux, ſoit pour la reſſemblance, parce que les lettres *A* & *K* ſe reſſembloient fort dans les manuſcrits anciens, ſoit parce que le temps du Roi Ardyſus eſt celui de la jeuneſſe d'Alcméon. La choſe deviendra encore plus ſenſible par l'hiſtoire des deſcendans de Mégaclès, fils d'Alcméon

Mégaclès, comme on l'a vu, remporta le prix de la courſe des chars aux Jeux Olympiques de l'an 592, pendant la guerre de Cirrha. Son pere, en lui prêtant ſes chevaux, voulut lui donner le moyen de ſe faire connoître aux Grecs. On les prêtoit, & on les louoit même aux étrangers. L'objet des Grecs, en inſtituant ces courſes de chevaux & de chars, avoit été d'engager les particuliers à élever des chevaux, & à établir des Haras : les chevaux étoient rares dans la Gréce ; & nous voyons par Homere que l'on avoit été très longtemps dans ce pays ſans connoître la Cavalerie. Les Grecs en avoient fort peu dans leurs armées ; & même dans les derniers temps ils ne comptoient que ſur leur Infanterie : c'étoit la Phalange qui faiſoit la force de leurs armées.

Du mariage de Mégaclès avec Agariſte, il ſortit deux enfans, un fils nommé Cliſthène comme ſon ayeul, & une fille nommée *Cœſyra*. C'eſt celle qui fut mariée avec Piſiſtrate : ce mariage fut la condition du retour de ſon premier éxil ; & les Alcméonides l'avoient eux mêmes propoſé à Piſiſtrate, pour ſe ſoutenir par ſon alliance, contre leur ennemis. Le commencement de la tirannie de Piſiſtrate eſt de l'an 560. avant l'Ere Chrétienne. Son premier exil avoit duré cinq ans entiers : ſon mariage avec *Cœſyra* ne le réunit point avec Mégaclès ; la maniere dont il en agiſſoit avec ſa nouvelle épouſe, qu'il regardoit comme étant d'une race maudite & de laquelle il craignoit

Suidas: ἐμεκτεύρυμεν.

Herod. I. 60.

Vid. Marsham. Chron. can. pag. 571. Dodwel Annal. pag. 41.

Herod. 61.

d'avoir des enfans, irrita les Alcméonides ; ils ſe réunirent avec les ennemis de Piſiſtrate, qui fut encore obligé d'abandonner Athènes. Ce nouvel éxil dura onze ans.

La mort de Piſiſtrate eſt de l'an 527 ; & ſon mariage avec Cœſyra eſt certainement anterieur à l'an 540, & peut être même à l'an 545. Agariſte femme de Mégaclès vivoit encore ; & la ſuppoſant âgée de 18 ans en 578, lors de ſon mariage avec Mégaclès, elle avoit 50. ans en 545 : ce qui prouve que ſon mariage ne peut guere être placé avant le temps où je l'ai mis. *

Ce crime des Alcméonides, & l'idée de cette eſpece de malédiction attachée à tous ceux de cette famille ſubſiſta encore longtems après. Solon avoit taché d'effacer cette opinion qui étoit une ſource continuelle de troubles & de déſordres. Dès la 46e. Olympiade, ou dès l'an 593, après une maladie épidemique que le peuple avoit regardée comme un effet de la vengeance divine, il avoit fait venir Epimenide de Crete, homme très-célébre par ſon zéle & par ſon intelligence dans les matieres de réligion, & qui ſurtout étoit renommé par ſon habileté pour les expiations. Les Sacrifices expiatoires quil inſtitua, les Temples, les Autels, Les Statues qu'il conſacra, calmerent pour un temps les terreurs ſuperſtirieuſes de la populace. Mais les ennemis des Alcméonides ſçurent les entretenir, & les rendirent quelque fois ſi vives que les Alcméonides ne purent éviter un ruine totale, que par la fuite & Plutar. Sol. Laert. Epiménid.

* Nous en avons une autre preuve. Hérodote V. 65. dit que les fils de Piſiſtrate avoient eu le pouvoir ſouverain dans Athènes pendant 36. ans. Thucydide & Hérodote ne leur en donnent que 18 : mais ils l'entendent du temps qui a ſuivi la mort de leur pere. Hérodote compte du ſecond retour de Piſiſtrate en 545, & 36. ans avant l'an 509. Les fils de Piſiſtrate partagerent dès-lors l'autorité avec lui ; (*Hérodote* I. 62.) & cette année étoit la onziéme de ſa tyrannie, ou plutôt de ſon exil, *ibid.* Ce qui place cet exil en 555. & 23 ans après le mariage d'Agariſte.

par un exil volontaire : on les nommoit toujours les impies ἄγος, proprement les *Excommuniés*

Cliſthène frere de *Cœſyra* & fils d'Agariſte, après avoir rendu la liberté à ſa Patrie, en chaſſant les Piſiſtratides en 509, & après avoir perfectioné le gouvernemer par des loix ſages, fut condamné à l'exil avec 700. hommes de ſa famille ou de ſes amis, ſur le ſeul prétexte du crime de leurs ancêtres. On pouſſa la rigueur juſqu'à déterrer les morts, pour porter leurs os hors de l'Attique ; mais cet exil ne dura pas long-temps, & les Alcméonides furent bien-tôt rappellés.

Herod. V. 71.
Thucyd. I.
Herod. V. 73.

Cliſthène eût un fils nommé Hippocrate. Agariſte fille d'Hippocrate épouſa Xantippus, Archonte en 473, & l'un des Commandans de la flotte Athéniéne à la bataille de Mycale. Le fameux Périclès étoit ſorti de ce mariage ; & au commencement de la guerre du Péloponèſe les Lacédémoniens demandérent qu'on purifiât la ville d'Athènes de la ſouillûre contractée par le meurtre de Cylon : ils eſperoient par-là venir à bout de faire bannir Périclès, qui deſcendoit des Alcméonides, par ſa mere Agariſte. Périclès mourut la troiſiéme année de cette guerre, ou l'an 428. Il étoit entré dans le gouvernement dès le tems de l'expédition de Cimon contre les Peuples de Phénicie & des Provinces maritimes de l'Empire des Perſes, c'eſt-à-dire vers l'an 460. ou 461 avant l'Ere Chrétienne. Il devoit avoir alors environ quarante ans ; car on n'entroit guére avant cet âge dans les emplois : mais il ne pouvoit avoir guére plus. Plutarque remarque que dans ſa jeuneſſe il reſſembloit beaucoup à Piſiſtrate, mort en 527, & que les vieillards ſe reſſouvenoient d'avoir vu. Périclès entra dans les affaires en 460, ſoixante & dix ans après la mort de Piſiſtrate, & dans un tems ou il n'y avoit guére de gens qui puſſent ſe ſouvenir d'avoir vu Piſiſtrate. Périclès eſt donc

Herod. VI. 121. 126. VII. 33. 131. IX. 119.
Thucyd. lib. I.
Thucyd. lib. II. Vide Dodwel. Annal. Thucyd. pag. 125.
Athenæ. V. 13.
Plut. Périclès.

né environ 30. ans après la mort de Piſiſtrate. Il étoit le quatriéme deſcendant d'Agariſte & de Mégaclès: mais les trois générations ne doivent être évaluées qu'à 80. ans au plus; parce qu'il s'y trouve une femme, ſavoir ſa mere, la ſeconde Agariſte. S'il eſt né en 498, il avoit ſoixante & dix ans, lorſqu'il mourut de la peſte, en 428, aſſez âgé pour ne pouvoir plus eſperer d'avoir des enfans, & pour être obligé de faire révoquer la Loi, que lui même avoit portée contre les bâtards, & pour faire légitimer un fils naturel qui lui reſtoit ſeul; mais cependant ayant encore la force de vacquer aux affaires, & de ſoutenir tout le poids du gouvernement.

Les trois générations antérieures évaluées à 80. ans par la raiſon que j'ai marquée, donnent l'an 578. pour celui du mariage de Mégaclès avec la fille de Cliſthène, comme je l'avois ſuppoſé d'abord. On ne peut même le faire remonter plus haut que de deux ou trois ans, à cauſe qu'il eſt poſtérieur à la mort de Périandre arrivée en 584.

Il eſt donc clair que ſi Hérodote a voulu dire que Léocède, qui ſe préſenta parmi les Amans d'Agariſte, étoit fils de Phidon tyran d'Argos, il faut que ce Phidon ait vécu 155. ans après celui qui uſurpa la préſidence aux Jeux Olympiques, & qu'Hérodote, en les confondant enſemble, ait commis un anachroniſme que Pauſanias n'a pas apperçu en liſant cet endroit; ce qui ne me paroît guere probable.

M. Newton, qui ne reconnoît qu'un ſeul Phidon, le place au temps du mariage d'Agariſte: mais par là il a répandu de nouvelles ténebres ſur un point d'antiquité déja très-embarraſſé; & pour admettre ſon opinion, il faut rejetter toutes les généalogies aſſurées des anciennes familles, ou leur donner une durée contraire à l'évaluation, fondée ſur l'expérience de tous les temps, adoptée par M. Newton lui-même.

La généalogie de Caranus, dans Velléius Paterculus, prouve qu'il le croioit le onziéme depuis Téménus, & par conſéquent frere du tyran d'Argos, lequel uſurpa la préſidence aux Jeux Olympiques, en l'année 743, ſelon Pauſanias, & qui étoit le dixiéme deſcendant de Téménus, ſelon Strabon. Ce qui, compris l'âge que devoit avoir alors Phidon, met le temps de Téménus avant l'an onze cent.

Epoch. 32. La Chronique de Paros marque le temps du paſſage d'Archias à Syracuſe, la 21e. année de l'Archontat d'Eſchyle à Athènes; & elle dit que cet Archias étoit le dixiéme depuis Téménus. L'année marquée par l'Auteur de la Chronique répond à l'an 768: ce qui Thucyd lib. VI. eſt confirmé par Thucydide, lequel nous apprend que la ville de Mégare, fondée en Sicile par une Colonie de Mégariens, cinq ans après la fondation de Syracuſe, ſubſiſta pendant 245. ans entiers, juſqu'à ce qu'elle fut ruinée par Gélon, tyran de Syracuſe. Ce dernier évenement eſt de l'an 484; comme le montre Dodwel Ann. M. Dodwel. Or 284, & 484 ſont 768: ce qui eſt le Thucyd. pag. 44. calcul de l'Auteur de la Chronique. Archias étoit le dixiéme depuis Téménus: donc Téménus a vécu vers l'an onze cent au plus tard.

Le détail que nous donne Thucydide de la durée de ces diverſes Colonies Grecques de la Sicile, & des dates de leurs fondations, eſt compoſé de nombres rompus, qui montrent qu'il s'agit là d'une Chronologie exacte & ſûrement connue. Il ſortit alors pluſieurs Colonies de la Gréce proprement dite, & du Péloponèſe. Celle de Syracuſe eſt antérieure de 23. ans à l'Olympiade de Phidon: mais il y a beaucoup d'apparence qu'elle fut occaſionnée par la violence avec laquelle il s'empara des terres du partage de Téménus, les enlevant à ceux auxquels elles étoient échues par ſucceſſion. Ceux qu'il en dépouilloit ſe trouverent obligés d'aller chercher de nouveaux établiſſemens

bliſſemens hors du Péloponèſe. Archias fut un de ceux-là : il ſe réfugia à Corinthe ; & comme le commerce & la navigation floriſſoient dans cette Ville, que ſa ſituation rendoit maîtreſſe des deux mers, il lui fut facile d'y trouver des Vaiſſeaux qui le tranſportaſſent en Sicile.

Caranus frere de Phidon prit le même parti, & s'étant mis à la tête d'une troupe d'aventuriers que le tyran d'Argos étoit peut-être bien aiſe d'éloigner, il paſſa en Illyrie, comme on l'a vu plus haut. Tout s'accorde & tout devient clair dans cette Chronologie : le nombre des générations quadre avec la durée des intervalles ; les évenemens liés les uns aux autres ne ſont point entaſſés, & ils ont tout le temps néceſſaire pour ſe préparer & pour s'accomplir.

§. VI.

Généalogie du Médecin Hippocrate.

Je finirai cet Article des anciennes généalogies par celle du Médecin Hippocrate, la ſeule que M. Newton ait rapportée, parce qu'elle lui a ſemblé propre à prouver qu'il n'y avoit que dix-huit générations entre Hercule & la guerre du Péloponèſe. Hippocrate eſt né l'an 460, ſelon Hiſtomachus : ce qui quadre avec ce que les ouvrages de ce Médecin & l'hiſtoire générale nous apprennent du temps dans lequel il a fleuri. Hiſtom. hiſt. ſect. Hipp. Gen. Hipp.

On trouve à la tête du recueil de ſes œuvres pluſieurs piéces qui pourroient ſervir à ſon hiſtoire, ſi de l'aveu de tous les Critiques elles n'étoient pas des écrits ſuppoſés par des fourbes, ſi malhabiles qu'ils ne méritent pas même d'être réfutés. L'uſage qu'en fait M. Newton m'impoſe cependant la néceſſité de les examiner & d'en rendre compte. Hipp. Oper. Vol. I. pag. 10.

On trouve d'abord un recueil de Lettres qui con-

tient celles du Roi Artaxerxès au Satrape Pœtus, pour lui ordonner d'engager Hippocrate à venir en Perſe, la réponſe du Satrape à Artaxerxès, & celle que le Médecin écrit au Roi de Perſe, au *Grand Roi*, comme le nommoient les Grecs, pour rejetter les offres obligeantes & avantageuſes qui lui avoient été faites par ce Prince. Cette Lettre pleine d'outrages & de menaces impertinentes reſſemble bien plus à l'ouvrage d'un Scholiaſte, qui n'a jamais vu que la pouſſiere de ſon cabinet, & qui parle à un prince mort depuis pluſieurs ſiécles, qu'à une lettre véritable écrite à un Prince vivant, & dont les états ſont voiſins de celui qui l'écrit. * D'ailleurs elle n'a point le ſtyle d'Hippocrate, homme d'eſprit & bien élevé. Les Grecs redoutoient le Roi de Perſe; mais ils ne le mépriſoient pas, ſur tout lors de la guerre du Péloponèſe, dans laquelle les deux Partis qui diviſoient la Gréce cherchoient également à ſe fortifier de ſon alliance.

Dans la Lettre du Satrape Pœtus, dont le nom ſemble plutôt Romain que Perſan, on lit qu'Hippocrate iſſu de Jupiter, eſt le vingtiéme deſcendant de ce Dieu, que ſon pere eſt du ſang d'Eſculape & ſa mere du ſang d'Hercule: toutes choſes dont le Roi de Perſe ne devoit pas faire grand cas; car les Perſans ſuivoient une religion qui regardoit ces générations divines comme autant d'extravagances & d'impiétés.

Le Satrape ajoute qu'Hippocrate eſt le huitiéme depuis le Roi Chriſamis: il déduit ces générations toutes au long, & nomme le quatriéme avant Hippocrate, un Nébrus, qui aſſiſta, dit on, de ſes conſeils

* Suidas, article Ἱπποκρ. rapporte cette même Lettre d'Artaxerxès; elle eſt adreſſée à un Hiſtanes, gouverneur de l'Helleſpont; elle donne à Hippocrate le nom de deſcendant d'Eſculape, & eſt beaucoup plus ſimplement écrite. C'eſt ſans doute celle que l'on avoit fabriquée d'abord; mais les ſeconds fauſſaires voulurent encore renchérir. Suidas ne parle point de la réponſe.

l'armée des Amphictyons au ſiége de Cirrha. Hippocrate étant né l'an 460, ſon biſayeul eſt né au plutôt l'an 560; & quand même on mettroit, avec M. Newton, la priſe de Cirrha en 575, il faut donner 48. ans à chaque génération, pour que Nébrus pût avoir alors ſeulement trente ans.

On trouve une autre piéce dans ce même recueil, qui auroit encore plus de force, pour établir la généalogie d'Hippocrate, ſi elle étoit véritable : c'eſt une harangue prononcée devant le peuple d'Athènes par un Theſſalus fils d'Hippocrate. Il parle des ſervices rendus par *Nébrus* dans la guerre de Cirrha. Mais il eſt difficile de le faire quadrer avec la généalogie donnée dans la Lettre de *Pœtus ;* car on ne ſçait comment placer un *Hippolochus* & un *Cadmus* qu'il joint à *Nebrus*.

Enfin, dans une eſpece de ſommaire de la vie d'Hippocrate, que le titre marque être tiré de *Soranus* qui eſt cité plus d'une fois dans l'ouvrage, on trouve une généalogie d'Hippocrate, où l'on dit que ce Médecin deſcend d'Hercule & d'Eſculape ; qu'il eſt le vingtiéme depuis le premier, & le dixneuviéme depuis le ſecond. Suivant la généalogie de Pœtus, Hippocrate étoit le vingtiéme depuis Jupiter ; mais ici il eſt le vingt-uniéme. Par l'évaluation ordinaire des générations, la naiſſance d'Hercule antérieure de 20 générations à celle d'Hippocrate, ſera de l'an 1108, à cauſe que la génération de la mere d'Eſculape peut n'avoir que 15. ans. La naiſſance d'Eſculape ſera de l'an 1093.

Selon M. Newton, ils ſe trouverent à l'expédition des Argonautes en 936 : en leur donnant alors 40. ans, ils ſeront nés vers l'an 976 ; & chacune des dixneuf générations n'aura que 27. ans. Dans la généalogie de Nébrus, il faudra leur en donner 48. à chacune, ſelon les dates de M. Newton.

Mais, ſans nous arrêter à ces diſcuſſions, quelle peut

être l'autorité de toutes ces pieces ? Ne ſont-elles pas manifeſtement l'ouvrage de quelque Sophiſte oiſif, ſemblables aux lettres de Phalaris, & même encore plus groſſierement fabriquées ? Je doute que ceux qui ont prodigué tant d'eſprit & tant, d'érudition, pour ſoutenir les lettres du tyran d'Agrigente, oſaſſent entreprendre la défenſe de celles d'Hippocrate & du Satrape de Perſe, ou de la harangue de Theſſalus.

A l'égard du Sommaire de la vie d'Hippocrate, il ne peut guére avoir plus d'autorité. La généalogie qu'il rapporte eſt tirée de l'ouvrage de Soranus : or cet Ecrivain étoit aſſez moderne. Suidas fait mention de deux *Soranus*, tous deux d'Epheſe. Le plus ancien avoit exercé la médecine à Rome, ſous Trajan & ſous Adrien, & ne paroît point avoir écrit d'ouvrage hiſtorique. Le ſecond Soranus, ou *le Jeune* comme le nomme Suidas, avoit publié en dix Livres une compilation, qui contenoit les vies de tous les Médecins célébres ; & c'étoit ſans doute l'abregé de celle d'Hippocrate, dont on avoit formé le ſommaire d'où ſa généalogie eſt tirée. Le jeune Soranus qui vivoit au plutôt l'an 150. de Jeſus-Chriſt, plus de ſix cens ans après Hippocrate, eſt-il plus croyable ſur le nombre des générations qui ſe trouvoient dans la généalogie des familles deſcendues des Argonautes, ou ſur la Chronologie qui en réſulte, que ne le ſont Phérécide, Hellanicus, Pindare, Hérodote, Thucydide & tant d'autres Ecrivains contemporains d'Hippocrate, ou même plus anciens que lui ?

Il eſt vrai que l'Auteur du Sommaire cite Phérécide, Eratoſthêne, Apollodore & Arius de Tarſe, comme auteurs de cette généalogie ; mais il les cite d'une maniere vague, & ſans marquer aucun de leurs ouvrages : grand préjugé qu'il ne les avoit pas vus. Car nous voyons que les anciens déſignoient ordinairement les Livres de ceux qu'ils citoient. Marcellin

cite l'ouvrage de Phérécide, d'où il avoit tiré la généalogie de Miltiade.

Il eſt d'ailleurs aſſez difficile de comprendre comment Apollodore & Eratoſthêne, qui mettoient la naiſſance d'Hercule cent ans avant la priſe de Troye, ou en 1284, & 824. ans avant la naiſſance de d'Hippocrate, n'ont compté dans cet eſpace que 19. générations, & leur ont donné plus de 43 ans; tandis que toutes les autres familles leur donnoient 26. ou 27. générations au moins. A l'égard de Phérécide, on conçoit encore moins qu'il ait pu donner la généalogie d'Hippocrate. Cet Ecrivain floriſſoit dans la 74. Olympiade, ou l'an 484. & avoit même vécu du temps de Darius : ainſi ſes ouvrages avoient été publiés 20. ans au moins avant la naiſſance d'Hippocrate. Collect. Olymp. Euſeb. Scalig.

Voſſius a cru que pour défendre la vérité de la citation de Soranus, il falloit reconnoître un troiſiéme Phérécide, différent de l'Antiquaire & du Philoſophe; & comme Eratoſthêne n'en connoiſſoit que deux, il a conclu que ce dernier Phérécide a vécu après lui. Mais l'autorité de Soranus vaut-elle la peine que l'on imagine un ſyſtême, uniquement pour lui ſauver une fauſſe citation? Soranus ſçavoit que Phérécide avoit publié les plus anciennes généalogies de la Gréce, & il ſuppoſoit qu'il avoit donné celle d'Hippocrate. D'ailleurs il eſt aſſez probable que Phérécide avoit donné la généalogie des Aſclépiades, ou deſcendans d'Eſculape. Nous en trouvons quelques fragments épars dans Pauſanias, & dans les anciens Ecrivains. Ils nous apprennent qu'une branche des deſcendans de Podalire fils d'Eſculape avoit quitté le Péloponèſe pour s'établir en Aſie; & peut-être avoit-on formé la généalogie d'Hippocrate, en joignant ſes ancêtres aux deſcendans de Podalire, dont quelqu'un avoit pu paſſer de l'Aſie mineure dans l'Iſle Voſſ. de hiſt. Græc. pag. 400.

Digitized by Google

de Cos. Mais ces différentes migrations d'une famille particuliere rendoient le détail de la généalogie fort douteux; parce que le nombre des générations ne ſe pouvoit ni prouver par celui des monumens & des tombeaux, ni vérifier par la comparaiſon avec les familles collatérales; & c'eſt ſans doute par cette raiſon que la généalogie d'Hippocrate ſe trouve plus courte que les autres. Il y avoit eu pluſieurs degrés de générations, dont on avoit perdu la trace.

La généalogie de Miltiade, examinée plus haut, montre que Lacédémonius, fils de Cimon, auquel Périclès donna le commandement de la flotte envoyée en 432. au ſecours de ceux de Corcyre, étoit au moins le vingt-quatriéme depuis Ajax Télamonien, plus jeune d'une génération qu'Hercule, puiſque ſon Pere Télamon avoit accompagné ce héros à l'expédition contre Laomédon pere de Priam.

Thucyd. I. Plut. Périclès. Annal. Dodwel. p. 113.

La famille des Héraclides de Lacédémone, où la ſuite & le nombre des générations étoient indubitables, parce que ces générations étoient déterminées par la ſuite même des regnes, comptoit Agis, fils d'Archidamus Roi de Sparte en 425 & 35. ans après la naiſſance d'Hippocrate, pour le 25e. depuis Hercule. Les générations étoient cependant plus longues à Sparte que dans le reſte de la Gréce. Comment en auroit-on trouvé ſept de moins dans la généalogie d'Hippocrate?

Préférera-t-on, pour établir un ſyſtème chronologique, la généalogie d'une famille tranſplantée ſucceſſivement en différens lieux, & établieenfin dans une Iſle obſcure, à celles de tant d'autres familles plus célébres, toutes d'accord entre elles; & qui n'ayant point quitté le lieu de leur demeure, avoient été en état de conſerver leurs titres, & les monumens de leurs ancêtres? La préférence ne ſera pas pour le témoin unique & deſtitué

des circonſtances qui peuvent lui concilier du crédit. Que ſera-ce, lorſque nous ne connoitrons ſon témoignage que ſur le rapport d'un Ecrivain inconnu & dont l'ignorance ſe découvre d'elle-même?

SECTION IV.

Preuves particulieres de M. Newton.

APrès avoir montré, dans les deux Sections précédentes, combien les monumens aſſurés de l'Antiquité ſont oppoſés à la Chronologie de M. Newton, ſur la durée de l'intervalle qui ſépare la priſe de Troye & la guerre du Péloponèſe; je vais paſſer à l'examen des preuves ſur leſquelles M. Newton appuye la détermination de pluſieurs dates particulieres de l'hiſtoire Grecque. Je ne diſcuterai que celles qui ſemblent les plus préciſes & les plus concluantes: je ne m'attacherai pas à celles qui ne ſont que des applications de ſes principes hyopothetiques à des faits qu'il eſt même ſouvent obligé d'alterer, pour les faire quadrer. Je ne finirois point ſi je voulois le ſuivre dans le détail des inductions qu'il tire de ces ſuppoſitions, & montrer combien il eſt obligé de varier ſur ces mêmes principes; ce qui eſt la meilleure preuve qu'on puiſſe déſirer ſur leur peu de certitude.

Je traiterai dans cette Section les preuves tirées des généalogies particulieres pour fixer ces époques.

§. I.

Famille des Cadméïdes établis à Lacédémone.

M. Newton entreprend de prouver, par la généalogie Newton Chro. pag. 51.

des deſcendans de Cadmus établis à Lacédémone, qu'au temps de la premiere guerre de Meſſène on ne comptoit que ſix générations depuis la conquête du Péloponèſe, quoique l'on comptât dix regnes ſucceſſifs: d'où il croit devoir conclure que les regnes n'étoient pas égaux aux générations. Il cite Pauſanias; mais en éxaminant cet Ecrivain, on voit ſans peine qu'il a été induit en erreur par l'équivoque qui eſt dans la verſion Latine d'Amaſéus, & qui n'eſt pas dans le texte. Voici ce que nous apprend cet Auteur.

Pauſ. IV. pag. 296.

A la bataille donnée entre les Lacédémoniens & les Meſſéniens, la troiſiéme année de la neuviéme Olympiade de Corébus (c'eſt-à-dire l'an 743. avant l'Ere Chrétienne) & la ſixiéme de l'Archontat d'Eſiméde, fils d'Eſchyle, les deux aîles de l'armée Lacédémonienne étoient commandées par les deux Rois, par Théopompe, dixiéme depuis Ariſtodême, & par Polydore, qui étoit plus jeune que lui d'une génération & le onziéme depuis Ariſtodême. Le corps de bataille étoit commandé par *Euryleon* deſcendu de Cadmus & ſorti dune famille Thébaine établie à Lacédémone.

Cet Euryléon,* dit, Pauſanias, étoit le cinquiéme deſcendant d'Egée, fils d'Oïolycus & petit-fils de Théras, beau-frere d'Ariſtodême. Ainſi ajoutant aux cinq générations poſtérieures à Egée, Théras, Oïolycus, & Egée; Euryleon ſe trouvera, non le ſeptiéme, mais le huitiéme depuis Théras. Les termes de *cinquiéme deſcendant* ne peuvent ſe rapporter qu'à Egée, éloigné d'Euryléon de cinq générations entieres. Pauſanias n'eſt obſcur que par les matières qu'il eſt obligé

* Pauſanias dit formellement Αἰγέως τοῦ Οἰολύκου... ἀνέψιος πέμπτος. Remarquez que ce fut Authéſion qui quitta Thebes pour ſe joindre aux Doriens. Donc c'eſt lui qui étoit contemporain d'Ariſtodême. Donc neuf générations. Cet Oiolycus étoit encore très-jeune lors de la fondation de Théra.

de

de traiter, ou par l'ignorance des copiſtes qui l'ont défiguré; ſa phraſe eſt toujours très-nette. Cependant la verſion Latine ſemble préſenter ici un ſens contraire : *Euryleon . . . . Ægei filius cum eſſet, ad Oïolycum; Theram & Authéſionem quinto poſteritatis gradu origines ſuas referebat.* Dans cette verſion Euryléon étant le cinquiéme depuis Oïolycus eſt ſeulement le ſeptiéme depuis Théras; & il ne faut compter que ſix générations entre Théras & la naiſſance d'Euryleon, comme le dit M. Newton, au lieu que ſuivant le texte, il en faut compter ſept. Par où il eſt clair que du moins il a fait en liſant Pauſanias la même faute qu'Amaſéus.

Dans cette maniere d'expliquer le paſſage, Egée n'eſt pas fils d'Oïolycus, mais ſon arriere petit-fils; cependant il eſt certain qu'il étoit ſon fils. Hérodote nous l'aſſure formellement, ainſi que Pauſanias, qui donne même ailleurs un détail des deſcendans de Théras, par lequel il faudroit expliquer cet endroit, s'il y avoit de la difficulté. Hérodote obſerve que cet Egée avoit donné ſon nom à une Tribu conſidérable de la Laconie; & Pindare nous apprend que cette Tribu étoit compoſée des Thébains compagnons de Théras, qui avoient conquis la Ville *d'Amyclæ* & qui s'étoient établis dans ſon territoire. Selon Pauſanias, Egée fils d'Oïolycus fut pere d'*Hiréus*, dont les trois fils *Méſis*, *Léas* & *Europas* firent conſtruire des *Heroa* ou Autels héroïques conſacrés à l'honneur de leurs ancêtres Cadmus fils d'Agénor, Oïolycus fils de Théras, Egée fils d'Oïolycus, & Amphilochus frere de *Demonaſſa*, que Terſandre fils de Polynice avoit épouſée.

Herod. IV. 149.
Paſ. III. 245.
Pind. Iſthm. VII.
Lib. III. 245.

M. Newton ajoute que cette généalogie étoit continuée par les fils ainés; d'où il conclud qu'il faut donner moins de trente ans aux générations. Mais le contraire eſt prouvé au moins pour Oïolycus. Hé-

Hérodot. IV. 149.

rodote nous apprend qu'il étoit le dernier des fils de *Théras*, & que lorſque ſon pere quitta le Peloponèſe, pour paſſer dans l'Iſle *Calliſtha* avec les Minyens, ou deſcendans des Argonautes, Oïolycus étoit encore très-jeune. C'eſt une conſéquence néceſſaire du détail qu'il rappporte. » Lorſque Théras s'em» barqua, dit Hérodote, *Oïolycus* ſon fils, qui avoit » alors un autre nom, refuſant de le ſuivre; Théras » dit en le quittant : *il faut donc que je laiſſe la Bre» bis au milieu des Loups* Οἶν ἐν λύκοισι. On forma de» là le nom d'*Oïolycus*, qui lui demeura dans la » ſuite : cet Oïolycus fut pere d'Egée, &c. » Théras qui avoit trouvé fort peu de reconnoiſſance dans ſes deux neveux, quoiqu'il les eût élevés, & qu'il eût gouverné leur Royaume pendant leur minorité, aimoit mieux abandonner Lacédémone, pour s'aller releguer dans un Iſle inconnue, que de demeurer expoſé au caprice de ces jeunes Princes. Il en craignoit les ſuites pour ſon fils; & il appréhendoit que l'envie de s'emparer des biens qu'il poſſédoit & qui lui étoient échus dans le partage des terres conquiſes, ne les portât à le faire périr. C'étoit là le motif des paroles rapportées par Hérodote : mais ces paroles mêmes prouvent la jeuneſſe de ce fils, auſſi-bien que la crainte de Théras. Le nom de *Brebis* ne peut déſigner qu'un jeune homme à peine ſorti de l'enfance. Le changement de nom prouve encore la même choſe; car on ne change guere celui des hommes parvenus à un âge mur. Ainſi le jeune Oïolycus n'avoit que dix-ſept à dix-huit ans au plus; & il étoit plus jeune que les deux Rois ſes couſins, peut-être de quinze ans entiers, au temps du départ de Théras pour l'Iſle Calliſtha. Nous avons déja vu que cette Colonie conduite par Théras, tombe dans la génération qui précéde le paſſage des Colonies Ioniennes dans l'Aſie mineure, leſquelles ſont poſtérieures de

Supra ſect. III. §. 2.

cinq générations à la priſe de Troye. Ainſi le temps du départ de Théras eſt celui de la cinquiéme génération ; il eſt de 150. ans environ après la priſe de Troye, & de plus de 60. ans après le retour des Héraclides, au temps duquel Théras étoit extrêmement jeune. Car comme il a ſurvécu, de plus de rente ans, à ſon beau-frere Ariſtomène & au partage du Péloponèſe entre les Héraclides, & qu'il a été le tuteur de ſes neveux, il doit avoir été beaucoup plus jeune que lui. Ainſi pour peu qu'Oïolycus ne ſe ſoit pas marié jeune, ſes enfans doivent être nés une génération entiére plus tard que ceux des deux Rois. M. Newton ſuppoſe que la filiation d'Euryléon s'étoit continuée par les aînés depuis Oïolycus : mais j'aurois autant de droit de ſuppoſer le contraire ; avec cette différence, que ma ſuppoſition ſeroit une ſuite néceſſaire du fait : ſavoir qu'Euryléon, neuviéme depuis *Authéſion* pere de Théras, étoit contemporain du Roi Théopompe, onziéme depuis le même Authéſion par *Argeïa* ſœur de Théras. Suivant l'eſtimation des anciens, & en évaluant la géneration d'Argeïa à 15. ans, toutes choſes d'ailleurs égales, il n'y auroit que 48. ans de différence pour ces deux générations : ce qu'il faut réduire à 34 ou 35. à cauſe qu'Oïolycus étoit le plus jeune des fils de Théras que Samus ſon fils aîné accompagna dans ſa Colonie, dans l'eſpérance de regner après lui ſur cette Iſle, comme cela arriva.

Nous ne ſavons duquel des trois fils d'Hiréus deſcendoit Euryléon ; & ce pouvoit être du cadet auſſibien que de l'aîné : car Pauſanias n'a pas donné la généalogie de Théras, mais celle d'Euriléon ; c'étoit les ancêtres de ce dernier qu'il vouloit nommer, & il ne s'agit pas de ſuivre les générations de la famille de Théras. Je conviens que dans ce cas il ſeroit probable qu'il eût ſuivi la filiation par les aînés, ou

par les chefs de cette famille ; mais celui dont il s'agit
Sect. III. §. 1. eſt fort différent. Auſſi avons-nous vû que la généalogie de Théron, tyran d'Agrigente deſcendu de Samus fils aîné de Théras, ſuppoſe que Théron contemporain de Léotychidès, 19e. deſcendant d'Authéſion par Argeia ſœur de Théras, étoit par les mâles le 22e. depuis le même Authéſion. Comme Samus fils de Théras étoit plus âgé que ſes couſins, fils d'Ariſtomène, & que les générations avoient été plus courtes dans l'Iſle de *Thera*, qu'à Lacédémone, où elles étoient extrêmement longues, ainſi que je l'ai déja remarqué ; la généalogie des enfans de Samus contenoit plus de générations que celle de ſon Cadet Oïolycus, & que celle des Rois de Lacédémone.

Mais il y a encore une autre cauſe de la différence qui ſe trouve entre le nombre des ancêtres d'Euryléon, & celui des prédéceſſeurs des deux Rois ſes comtemporains. L'emploi important de commander le corps de bataille, qui lui avoit été confié, quoiqu'il ne fût point Héraclide, prouve que c'étoit un vieil Officier recommandable par ſon expérience, & par ſes ſervices paſſés. En ce cas il pouvoit être beaucoup plus âgé que les deux Rois ; & nous pouvons lui donner 80. ans. On voyoit à Lacédémone des vieillards encore vigoureux à cet âge ; & parmi nous, où la molleſſe & les excès du premier âge énervent le tempérament, on peut citer plus d'un exemple pareil. Nous avons vû dans les guerres de la Ligue le fameux Connétable de Montmorency, à la bataille de S. Denis en 1567. commander l'armée du Roi, endoſſer le harnois, & ſe faire tuer en combattant de ſa perſonne comme un jeune homme ; quoi qu'il eût 78. ans. Il étoit né cinq ans avant François I. grand pere de Charles IX. qui regnoit alors ; & il précédoit ce dernier de deux générations entieres. Ne ſe-

roit-il pas poſſible, qu'Euryléon eût été dans le même cas; &, ſuppoſition pour ſuppoſition, ne doit-on pas préférer celle qui explique les ſeuls témoignages ſur leſquels ce fait eſt appuyé, à celle qui veut conſerver le fait en détruiſant les témoignages qui nous l'apprennent?

D'ailleurs ce ne ſera pas par la généalogie d'une famille particuliere, dont pluſieurs générations ſont inconnues, que nous reformerons celle d'une famille Royale, où le nombre des générations eſt conſtant par les filiations connues & nommées, de quatre branches collatérales qui occupoient des Trônes différens, & dont tous les degrés ſe trouvoient marqués dans les Actes & ſur les monumens publics. Ainſi, quand bien même nous ne verrions pas par quelle raiſon le nombre des générations eſt moindre dans la famille d'Euryléon; ce ne ſeroit pas elle dont nous nous ſervirions pour déterminer la durée de l'intervalle écoulé depuis la fondation de Théra, poſtérieure de beaucoup au retour des Héraclides, juſqu'à la premiere guerre de Meſſéne. On verra dans un autre endroit ſi M. Newton eſt bien fondé à placer cette guerre en 655, & 88. ans après la neuviéme Olympiade, où elle eſt placée par Pauſanias.

§. II.

Famille des Héraclides de Corinthe & des Cypſélides.

M. Newton cherche une ſeconde preuve de ſon ſyſtême, ſur l'inégalité des regnes & des générations, dans un récit de Pauſanias, qui, bien entendu, lui eſt encore plus contraire que le précédent. M. Newton a été trompé en cette occaſion, par la verſion Latine d'*Amaſeus*, de même que dans la précédente. Newton Chron. pag. 62.

Pauſanias dit dans cet endroit, où le texte eſt V. pag. 414.

Digitized by Google

abſolument corrompu, de l'aveu de *Sylburge* & de *Kuhnius*, » que Cypſéle & ſes ancêtres étoient ori-» ginaires de *Gonouſſa* près de Sicyon * au ſixiéme » degré. » Ce qui ne forme aucun ſens; parce que l'on ne ſait duquel des ancêtres de Cypſéle il faut commencer à compter ce ſixiéme degré. Pauſanias ajoute que Mélas fils d'Antaſſus étoit l'auteur de la famille de Cypſéle. πρόγονος.

La verſion Latine a changé la Ville de *Gonouſſa* en une femme de même nom, qu'elle fait fille de *Sicyon*; & M. Newton ſe fondant là deſſus fait dire à Pauſanias, que Cypſéle étoit au ſixiéme degré depuis Mélas fils d'Antaſſus, deſcendu de *Gonouſſa*, fille de *Sicyon*.

Cypſéle s'empara de la ſouveraineté de Corinthe, l'an 655. avant Jeſus-Chriſt. M. Newton donne 180. ans aux cinq générations antérieures, c'eſt-à-dire 36. ans à chacune; & place Mélas en 835, c'eſt-à-dire au temps des Héraclides, dont le retour ſe fit, ſelon lui, en 824, & 170. avant le commencement de Cypſele. Voilà une nouvelle évaluation des générations, plus courte à la vérité de quarante-huit ans, que celle que j'ai fait obſerver * plus haut; mais égale à celle des générations de Lacédémone contre laquelle M. Newton s'éleve tant.

* Sect. III. §. 6.

Pauſanias lui-même, dans l'endroit cité par M. Newton, nous renvoye à ce qu'il a dit ailleurs de l'hiſtoire de Corinthe, lorſqu'il la donne toute entiere: car dans le paſſage en queſtion, il n'en parle que par occaſion & pour expliquer les bas reliefs d'un coffre dédié à Jupiter Olympien par les Cypſélides. Ainſi c'étoit là que l'on devoit aller chercher l'explication d'un paſſage inintelligible, & manifeſtement

* Sicyon eſt au maſculin dans cet endroit; mais Stéphanus Σικυων. obſerve que ce nom de Ville a les deux genres, & Pauſanias lui-même les lui donne indifféremment.

corrompu. Il eſt vrai que M. Newton n'y auroit pas pas trouvé dequoi établir ſon ſyſtême.

Pauſanias donne, au commencement de ſon ſecond livre, un abregé de l'hiſtoire Corinthienne d'Eumélus, fils d'Amphilytus & de la famille des Bacchiades, ou Rois Héraclides de Corinthe. Clement d'Alexandrie met cet Eumélus au rang des plus anciens Ecrivains, & le nomme avant Acuſilaüs d'Argos: ce qui montre qu'il étoit antérieur au regne de Darius, & au moins contemporain de Cyrus. La Chronique d'Euſebe le nomme ſur la ſeconde & ſur la neuviéme Olympiade, plus de 150. ans avant Cyrus. Pauſanias nous apprend qu'il avoit fleuri une génération au moins avant la premiere guerre de Meſſéne, commencée la ſeconde année de la neuviéme Olympiade. Ainſi il a dû être au moins contemporain de Corebus, & avoir vécu vers l'an 800. avant l'Ere Chrétienne: il étoit à la vérité poſtérieur à Homere; mais un des plus anciens Ecrivains de la Gréce après lui. Son témoignage devoit être croyable ſur l'hiſtoire de ſa patrie & ſur la généalogie de ſes ancêtres; car il étoit de la famille Royale.

Pauſan. lib. II. pag. 119.

Clem. Strom. II. & VI.

On liſoit dans cette hiſtoire d'Eumélus, qu'après la fuite de Médée femme de Jaſon, Siſyphe s'étoit emparé du Tróne de Corinthe; que ſix générations après lui, le Royaume fut conquis par les Héraclides, ſous la conduite *d'Alétès* cinquiéme deſcendant d'Hercule, & iſſu d'Antiochus, fils de ce Héros & de *Midéa*, dont le pere Phylas Roi des Driopes fut vaincu par Hercule un peu avant ſa mort. Ainſi Antiochus étoit plus jeune qu'Hyllus.

Les deſcendans de Siſyphe ayant cedé la Couronne à Alétès, il regna ſur cette Ville. Ses deſcendans lui ſuccédérent; & il y eut dix Rois de cette famille auxquels le Sceptre paſſa ſucceſſivement de génération en génération. Après ces dix Rois le gouvernement

Monarchique fut aboli ; & l'on établit ſous le nom de Pritanes, des Magiſtrats annuels qui gouvernoient la Ville par les avis d'un conſeil de 200. perſonnes, parmi leſquelles on prenoit le Prytane : ces 200. Sénateurs étoient tous du ſang des Héraclides & de la famille des anciens Rois

Herod. V. 92. Le gouvernement des Prytanes ſubſiſta juſqu'au tems de Cypſéle, fils *d'Eetion* & de *Labda*, fille d'un *Amphion* de la famille des Héraclides ou des anciens Rois. Eëtion deſcendoit de Mélas fils d'An-

Pauſ. II. p. 120. taſſus. Mélas, ainſi que le remarque Pauſanias, avoit quitté la Ville de Gonouſſa au deſſus de Sicyone * avec une troupe d'aventuriers, pour s'aller joindre aux Héraclides d'Alétès, qui marchoient vers Corinthe. Alétès le reçut dans ſon armée, quoiqu'avec aſſez de répugnance, à cauſe de quelques oracles qui préſageoient, dit-on, la grandeur future de la poſtérité de Mélas.

Après la conquête de Corinthe, Mélas s'établit dans cette Ville avec Alétès : ils étoient à peu-près de même âge, & le nombre des générations n'a pas dû être fort différent dans les deux familles. Ainſi le nombre des générations entre Mélas & Cypſéle doit être le même que celui qui ſe trouve dans la généalogie des Héraclides deſcendus d'Alétès.

Pauſanias compte dix de ces Rois ; ſavoir quatre juſques & compris Prumnis pere de Bacchis, & ſix en comptant ce Bacchis duquel les Rois ſuivans prirent le nom de Bacchiades, que l'on donna toujours dans la ſuite à ceux de la famille Royale de Corinthe. Le dernier de ces Rois fut Téleſtès, aſſaſſiné par

* ἐκ Γονόεσσης τῆς ὑπὲρ Σικυῶνος. C'eſt ainſi qu'on la nommoit, pour la diſtinguer d'une autre Gonouſſa, ou *Gonnoi* dans la Perrhébie, ſur le fleuve Penée & au-deſſus de la Vallée de Tempé. Vid. Steph. Γόννοι, & Strab. IX. 440. Homere Iliad. II. verſ. 80. parle de Gonouſſa près de Sicyone & la nomme *la haute Gonoëſſe*.

Ariéus

Ariéus & *Perantas*, qui étoient ſes Parens. Après ſa mort on abolit le gouvernement Monarchique à Corinthe ; & l'on établit une forme d'Ariſtocratie, où les affaires étoient reglées par un conſeil de 200. Bacchiades, ſous la direction d'un Magiſtrat annuel que l'on nommoit Prytane.

Le gouvernement de ces Prytanes dura 90. ans, ſelon Diodore, & finit à l'uſurpation de Cypſéle, laquelle arriva, ſelon lui, 447. ans après la conquête du Péloponèſe par les Héraclides. Le regne d'Alétès à Corinthe étoit poſtérieur à ce retour de trente ans entiers, ſelon Didyme, cité par le Scholiaſte de Pindare. C'eſt pour cela que les dix regnes, dont la durée eſt marquée dans Diodore, ne ſont que 336. ans ; & il n'y a rien à changer dans ſa Chronologie, pour le mettre d'accord avec lui même, comme l'a penſé le Chevalier Marsham, qui d'ailleurs donne une explication forcée aux paroles de Pauſanias, pour y trouver une génération de plus que dans Diodore. Il n'en compte que neuf ; & s'il ſemble en mettre dix, c'eſt que Bacchis eſt compté deux fois, comme le cinquiéme des Héraclides, & comme le premier des cinq Bacchides. Ces neuf générations ſont cependant onze regnes, parce que Téleſtès, le dernier de ces Rois, ayant été laiſſé encore enfant par ſon pere Ariſtomède ou Ariſtodême, il fut pendant ſeize ans ſous la tutele de ſon oncle Agémon, qui gouverna le Royaume. Agémon étant mort, un étranger uſurpa la Couronne & la garda 25. ans ; Diodore le nomme Aléxandre. Téleſtès l'ayant fait périr remonta ſur le Trône de ſes ancêtres, & regna 12. ans, au bout deſquels il fut aſſaſſiné par deux de ſes parens. Ces trois regnes meſurés par le tems de Téleſtès avoient duré 53. ans, & auroient pu durer encore plus longtemps, ſi la vie de ce Prince n'eût pas été abregée par une mort violente.

Diod. Fragm. ap. Syncell. pag. 173.

Pind. Schol. ad Olym. 18. p. 112, vers 17.

Chronic. can? pag. 564.

Le détail hiſtorique de ces trois regnes prouve la vérité de la Chronologie de Diodore, fondée, non ſur l'évaluation toujours vague des générations, mais ſur la durée préciſe des regnes. La fin du regne de Téleſtès précéde le commencement de la tyrannie de Cypſéle de 90. ans; & cet intervalle étoit déterminé par le nombre des Prytanes, magiſtrats annuels dont le nom ſe mettoit ſur les monumens & dans les Actes. Ainſi le temps de la durée de leur gouvernement devoit être connu, ſurtout au temps de Périandre, ſous lequel vivoit Eumélus, ſelon l'opinion de Pauſanias, qui lui attribue les inſcriptions de ce magnifique coffre dédié par les enfans de Cypſéle. M. Newton reconnoît que le commencement de Cypſéle eſt de l'an 655. Le commencement des Prytanes eſt de l'an 745. Téleſtès dernier Roi de Corinthe, & le onziéme en comptant Agémon & Alexandre, étoit le neuviéme depuis Alétès : mais ſa génération avoit commencé au plus tard l'an 798; parce qu'il y avoit au moins 53. ans qu'il étoit né lorſqu'il fut aſſaſſiné. Il faut donc ajouter les huit générations précédentes à l'an 798. Ces huit générations ſont deux 266. ans, & par conſéquent elles remontent juſqu'à l'an 1064. La durée effective des regnes donne dix ſept ans de plus, & l'an 1081 : mais cette différence n'eſt pas conſidérable.

Pauſ. V. pag. 427.

La durée des Prytanes, & celle de la génération de Téleſtès, ſont 143 ans & plus de quatre générations, qu'il faut ajouter à celles des Bacchides & des Héraclides depuis Alétès juſqu'à Téleſtès. Ainſi l'établiſſement des Héraclides à Corinthe précédoit le commencement de Cypſéle de douze générations entieres. Mélas avoit accompagné Alétès à cette expédition : donc il devoit précéder Cypſéle de douze générations au moins, ſelon Pauſanias; & cet Ecrivain ne pouvoit avoir dit, comme il le fait dans

la verſion d'Amaſéus expliquée par M. Newton, que Cypſéle étoit le ſixiéme depuis Mélas fils d'Antaſſus, dans le même temps qu'il compte neuf générations dont la derniere a duré 53 ans, entre le commencement & la fin du regne des Héraclides; à quoi il faut ajouter la durée du gouvernement des Prytanes.

La généalogie de Méliſſa femme de Périandre fils de Cypſéle * confirme cette généalogie. Cette Princeſſe étoit fille de Proclus tyran d'Epidaure & d'Eriſthenée ſœur d'Ariſtodême, & deſcendue d'Ariſtocrate, dernier Roi d'Arcadie. Or, ſuivant Pauſanias, cet Ariſtocrate étoit le douziéme depuis Cypſéle, qui regnoit au temps de l'invaſion des Héraclides, & qui donna ſa fille Mérope en mariage à Creſphonte premier Roi de Meſſéne.

Voyez Reinesius Syntagma de famil Tom. I. pag. 480.

Les regnes des Rois d'Arcadie ſont autant de générations. Ainſi la femme de Périandre, en ſuppoſant même *Eriſthenee* fille d'Ariſtocrate, étoit la 14e. depuis le retour des Héraclides. Comment Périandre ſon mari auroit-il pu être le ſeptiéme depuis Mélas, qui a vécu dans le temps même de ce retour?

Il faut donc chercher une maniere d'expliquer ce paſſage, qui quadre avec le ſyſtême de Pauſanias ſur la généalogie de Cypſéle. Ce paſſage eſt tiré de l'endroit où cet Ecrivain donne la deſcription du coffre dédié par les enfans de Cypſéle, & qui étoit orné de bas reliefs, en partie ménagés dans le cédre même, qui étoit la matiere de coffre, & en partie d'or & d'ivoire rapportés avec art. Les ſujets de ces bas reliefs étoient expliqués par des inſcriptions en caractères anciens, & dont une partie étoit écrite à l'orientale de droite à gauche. Ces inſcriptions étoient du Poëte

* *Héraclide de Pont* dans ſon livre des *Origines*. Diog. Laert *Périand*. Cet Héraclide, plus ancien que celui dont nous avons *les Allegories d'Homere*, étoit diſciple de Platon. Diog. Laërt. *in Heraclid.*

Eumélus, à ce que croit Pauſanias. Ainſi ces bas reliefs étoient au moins de l'an 800. avant Jeſus-Chriſt.

Pauſanias remarque, au ſujet de ces bas reliefs, qu'il ſeroit étonnant que celui qui avoit fait ſculpter ce coffre n'y eût fait repréſenter aucune choſe qui regardât la Ville de Corinthe, dont il étoit Citoyen, mais un grand nombre d'aventures qui concernoient des Héros abſolument étrangers à cette Ville. A quoi il ajoute que pour lui il croit qu'un endroit de ces bas reliefs, qui repréſentoit une eſpece de conférence entre deux troupes de gens armés, dont les uns ſembloient ſe preparer au combat, & les autres s'entre ſaluoient comme des gens qui ſe reconnoiſſent & qui ſont prêts à s'embraſſer; il croit, dis-je, que cela a rapport à l'aventure de Mélas fils d'Antaſſus, qui eut beaucoup de peine à faire conſentir Alétès, qu'il joignît ſes troupes aux ſiennes, & qu'il l'accompagnât dans ſon entrepriſe ſur Corinthe.

Si, comme le prétend M. Newton, Cypſéle étoit ſeulement le ſixiéme depuis Mélas; ce coffre ayant été fait pour un de ſes ancêtres πρόγονος, c'eſt-à-dire, au moins pour ſon *biſayeul*; celui-ci qui auroit été le petit-fils de Mélas, & dont la famille n'auroit demeuré à Corinthe que depuis deux générations, n'auroit dû prendre aucun intérêt aux Antiquités d'une Ville, où il étoit pour ainſi dire nouveau venu; & l'étonnement de Pauſanias eût été très-mal fondé.

Je croirois pour moi que dans ce paſſage, dont l'altération eſt manifeſte, Pauſanias avoit dit que la famille de Cypſéle étoit devenue Corinthienne depuis long-temps; quoique Mélas fils d'Antaſſus, auteur de cette famille, fut venu de Gonouſſa au-deſſus de Sicyone, que ſes ancêtres avoient habitée pendant ſix générations, en remontant juſqu'à leur prémiere origine. Je laiſſerai aux Critiques le ſoin d'éxaminer ſi les changemens qu'il faut faire à ce paſſage, pour lui

donner un tel ſens peuvent être admis. Je me contenterai de faire voir par l'hiſtoire même des ancêtres de Cypſéle, qu'ils doivent être venus s'établir à *Gonouſſa*, au-deſſus de Sicyone, environ ſix générations avant *Mélas*, qui abandonna cette Ville, pour paſſer à Corinthe: je montrerai du moins qu'ils ne pouvoient y avoir demeuré pendant plus de ſix ou ſept générations.

Hérodote, au temps duquel il y avoit encore des Cypſélides à Corinthe, & qui rapporte beaucoup de particularités de la vie de Périandre fils de Cypſéle, nous apprend que ſa famille, quoique établie & naturaliſée à Corinthe, étoit cependant d'origine étrangére, & n'avoit aucune alliance avec celle des Héraclides ou Bacchides. Eëtion, fils d'Echécrate & pere de Cypſéle, n'épouſa *Labda* fille d'Amphion, que parce qu'elle n'avoit trouvé aucun des Bacchides qui la voulût prendre pour femme. Elle étoit boiteuſe; & Amphion ne la maria dans une famille étrangere, contre l'uſage des Bacchides, qui s'allioient toûjours entre eux, que parce qu'il ne pût s'en défaire autrement. Cypſéle vint de ce mariage, & même ne vint qu'aſſez tard; car Eëtion fut long-temps ſans avoir d'enfans: ce qui montre que cette génération avoit été plus longue que les générations ordinaires. Cypſéle étoit donc du ſang des Héraclides par ſa mere; mais par ſon pere il étoit deſcendu, à ceque nous dit Hérodote, de *Cœnis* ou *Cénée* & de *Lapithès*. Herod. V. 92.

Cœnis ou *Cénée* étoit un ancien héros très-célébre. Neſtor dans Homere parlant à Agamemnon, à Achille & à tous les-chefs de l'armée Grecque, de ceux qu'il a vus dans ſa jeuneſſe, de ces hommes égaux aux immortels, plus grands que ceux avec qui il ſe trouve alors, de ces hommes qui étant déja dans un âge mûr, écoutoient ſes avis & ſuivoient ſes conſeils, tout jeune qu'il étoit, il nomme *Cénée* & Illiad. I. 26.

ſon frere *Polyphéme*, avec *Pirithoüs*, *Theſée*, & quelques autres : ainſi Cénée étoit homme fait au temps de la jeuneſſe de Neſtor.

Il paroît par la maniére dont il parle qu'il étoit un de ceux qui ſe diſtinguerent à la chaſſe de Calydon. Apollonius de Rhodes & Hygin mettent Polyphéme deja vieux, mais verd encore, au nombre des Argonautes. Selon Apollodore, ce ne fut pas lui qui ſe trouva à cette expédition, mais ſon fils Coronus. Il étoit paſſé en Phocide, pour défendre le temple de Delphes, contre les Phlégiens.

Apoll. Argon. lib. I. 40.
Hygn. Fab. XIV.

Cénée & Polyphéme étoient fils d'Elatus, Roi des Lapithes, établis aux environs de Tempé & ſur les bords du fleuve Penée. * Cénée regnoit ſur le pays des Magnétes, & Polyphéme ſur celui des Perrhébes voiſins de Lariſſa. On racontoit que Cénée avoit d'abord été une fille nommée *Cœnis*, dont Neptune devint amoureux, & qu'il viola ; on ajoutoit qu'elle obtint du Dieu que pour réparer l'outrage qu'il lui avoit fait, il la changeroit en homme & la mettroit hors détat de courir jamais un pareil riſque. Cette métamorphoſe n'eſt pas ſans exemple. On trouve dans les Naturaliſtes anciens & modernes pluſieurs récits pareils, très-circonſtanciés & qui ſemblent aſſez bien prouvés. Mais, ſans récourir à cette explication, peut-être la fable n'eſt elle fondée que ſur les deux noms de *Cœnis* & de *Cœnéus*, dont le premier eſt féminin.

Phleg. Mirab. c. 5. Anton, libéral. cap. 16.
Ovid. Metam.
Didym. Euſtath. ad Iliad. I. 264.
Diod. Sicul. lib. 32. apud Phot. cod. 254. Phleg. Mirab. cap. 5. 6. 7. & 9. 10.

Cœnis ou Cénée fut tué dans le combat des Lapithes & des Centaures aux nôces de Pirithoüs & d'Hippodamie. Héſiode le marquoit combattant. On l'avoit

Apoll. I. 59.
Heſiod. Scuto. v. 179.

* Didyme fait Cénée fils d'Elatus, & Roi des Lapithes. Apollodore. II. 105. parle d'un Centaure Elatus, tué par Hercule, à Pholoé dans le Péloponèſe auprès d'Erimanthe. Au livre III. 190, il parle d'un autre Elatus fils d'Arcas, & grand oncle d'Augé mere de Téléphe. Suivant Pauſanias, Elatus *fils d'Arcas* & pere de Peréus, dont la fille *Neæra* épouſa Autolycus, paſſa dans la Phocide, où il bâtit la ville d'Elatée. Pauſan. lib. VIII. p. 605.

Digitized by Google

auſſi repreſenté combattant contre les Centaures dans les bas reliefs du temple de Jupiter Olympien. Cénée devoit être alors très-vieux, non-ſeulement parce que ſon fils *Coronus* s'étoit trouvé à l'expédition des Argonautes, qui eſt antérieure à cette guerre des Lapithes, mais auſſi parce que, ſelon Homere, ſon petit-fils *Leontæus* ſe trouva à la guerre de Troye avec Polypète, fils de Pirithoüs & de cette même Hippodamie, fille d'Adraſte, aux nôces de laquelle ſurvint la querelle entre les Centaures & les Lapithes. Ces Centaures n'étoient autre choſe que des Bouviers, ou *Pique-Bœufs*, comme leur nom le ſignifie, établis aux environs du Mont Oſſa ſur les bords du fleuve Amyrus. Ils étoient des Léleges, ou des deſcendans des anciens habitans de la Gréce, nommés *Pelaſges* ou *Pélagons*. Ces Pélaſges étoient une eſpece de Nomades ou de Paſtres errans, dont on trouve des peuplades répandues dans toute la Gréce, & qui conſerverent très-long-temps la groſſiéreté & la barbarie des temps antérieurs au paſſage des colonies Orientales dans la Gréce. La fable qui les faiſoit demi-hommes & demi-chevaux eſt priſe ordinairement comme une alluſion à l'Art de dompter les chevaux, dont on leur attribue l'invention : ce qui ſouffre beaucoup de difficultés ; car ſi l'on en excepte la fable de Bellérophon, inventeur du mords & de la bride, ſelon Pindare, on ne voit dans les anciens Poëtes aucune trace de cet uſage de monter les chevaux. On ſe contentoit de les atteler à des chars, & de leur faire trainer des fardeaux : nous ne voyons pas même qu'Homere, Héſiode, ni les autres Poëtes anciens, ayent décrit les Centaures de la maniere dont les Sculpteurs des derniers temps les ont repreſentés. Homere les dépeint à la vérité comme des *bêtes féroces des Montagnes* : au moins eſt-ce aux Centaures que les Scholiaſtes appliquent ces mots du diſcours de Neſtor.

Pauſ. V. 400.

Iliad. B. 746.

Suid. genealog. Strab. veruſtior. apud Steph. *Amyrus*. adde Apoll. Schol. lib. I. 596.

Pindar. Olymp. 13.

Schol. Furip. Hippolit. Euſtat. Iliad. II.

Iliad. I.

Mais ces termes en poëſie peuvent s'entendre ſimplement de Montagnards féroces & cruels.

Pythic. 2. Pindare, qui donne le même nom aux Centaures, dit qu'ils ſont fils d'un *Centaurus*, fils d'Ixion & de la *Nuée* que Jupiter ſubſtitua à Junon, de laquelle Ixion étoit amoureux. Quelques Grammairiens Grecs expliquant le nom de *Centaurus*, comme s'il venoit de deux mots Grecs qui peuvent ſignifier *perceur de nuees*, ont prétendu qu'il tiroit ſon origine des amours de ſon pere Ixion avec la Nuée.

» Ce Centaurus étant devenu ſenſible pour les ca-
» vales de Magneſie, *dit Pindare*, il naquit de ces
» infâmes amours une race monſtrueuſe; des hommes
» qui reſſembloient à leur pere par les parties ſupérieu-
» res du corps, & qui par le reſte étoient ſemblables
» à leurs meres.

Le Centaure repréſenté ſur le coffre des Cypſélides décrit par Pauſanias, & qui eſt un monument plus ancien que Pindare, étoit un peu différent; car il avoit les cuiſſes & les jambes d'un homme, avec les flancs, la croupe & & les jambes d'un cheval. L'idée de Pindare a été ſuivie par tous les Poëtes & par tous les Sculpteurs des temps poſterieurs.

Plin. VII. 3. Nous liſons dans Pline, qui s'en donne pour témoin oculaire, qu'on voioit à Rome le corps d'un Centaure apporté d'Egypte, ſous l'Empire de Claude, & qu'on avoit plongé dans du miel, pour le conſerver. Voſſius de hiſto. Græc. p. 208. Plutarq. Sympoſiac. Phleg. Mirab. cap. ultim. Plutarque, né ſous l'Empire de Claude & mort ſous celui d'Antonin, parle de ce même fait. Phlegon de Tralles, affranchi de l'Empereur Hadrien, le rapporte avec beaucoup de circonſtances. Ce Centaure avoit été pris, nous dit-il, ſur une montagne d'Arabie, où l'on en voit communément. Ce même Ecrivain ajoute que le Roi de ce pays le fit conduire vivant en Egypte, où on le nourriſſoit de chair crue. Cependant le changement d'air l'ayant fait mourir, on l'embauma & on l'envoya

l'envoya, *continue-t-il*, à Rome, où il eſt aiſé de le voir, « parce qu'il a été placé dans les Jardins de l'Empereur. Il « eſt d'une grandeur médiocre, & plus petit qu'on ne « repreſente les Centaures : ſa face eſt comme celle d'un « homme, quoiqu'il ait l'air extrêmement ſauvage, les « bras, les mains & même le corps couvert d'un poil « roux, que le bitume avec le quel on l'a embaumé a « un peu noirci au-deſſous des flancs. Le corps humain « ſe confond avec celui d'un cheval ; il a la croupe & « le ventre de cet animal, avec quatre pieds garnis « d'une corne ronde & ſolide, comme celle des che- « vaux. » Cette narration eſt trop détaillée, & ce témoignage trop poſitivement confirmé par le rapport de Plutarque & par celui de Pline, pour qu'il ſoit poſſible de nier que l'on montrât à Rome le corps d'un Centaure envoyé d'Egypte. Mais comme il n'avoit pas été vu vivant à Rome, & que ce corps n'avoit point été ouvert, on peut ſoupçonner que cela reſſemble fort à ces Dragons aîlés, & à ces autres monſtres factices, dont on orne les cabinets des Naturaliſtes. Ce qui le fait ſoupçonner, c'eſt que l'Empereur Claude, dans un ouvrage qu'il avoit écrit n'étant que ſimple particulier, avoit rapporté qu'en Theſſalie une femme étoit accouchée d'un Centaure, qui étoit mort au bout de quelques heures. Cette merveille pouvoit bien n'avoir pas trouvé grande créance à Rome ; & le gouverneur d'Egypte imagina peut-être, que ce ſeroit un bon moyen de faire ſa cour à l'Empereur, que de lui envoyer le corps d'un Centaure, qui étoit l'ouvrage des embaumeurs Egyptiens. La flaterie a ſuppoſé bien des monumens, dans des occaſions qui n'intéreſſoient les ſouverains que d'une façon bien plus indirecte. Plinius. VII. 2

Cénée, duquel deſcendoit Périandre, étant plus âgé que Pirithoüs d'une génération, il y a apparence que ſon pere Elatus étoit frere d'Antion, pere d'Ixion

& de Phlégyas pere de Coronis, de laquelle naquit Eſculape, ſelon quelques uns ; car les enfans d'Eſculape ſe trouverent à la même guerre avec les petits-fils d'Ixion & de Cénée, & regnoient comme eux ſur un canton de la Theſſalie. Antion & Phlégyas étoient fils de *Lapithus* ou *Lapithès*, qui donna ſon nom aux Lapithes, & qui étoit le ſixiéme avant la guerre de Troye ; c'eſt-à-dire, qui vivoit deux cens ans avant cet évenement, & vers le temps des fils de Deucalion, ce qui revient au commencement des traditions hiſtoriques dans la Gréce ſeptentrionale. Au deſſus de ce Lapithès commence la généalogie fabuleuſe. Il étoit, dit-on, fils d'Apollon & de la Nymphe *Stylbé*, fille du fleuve Penée. *

Coronus fils de Cénée, & le cinquiéme depuis Lapithus, s'étoit trouvé à l'expédition des Argonautes, & avoit regné ſur les Villes de Gyrton, de Gonouſſa de *Coronæa*, dans le pays des Perrhébes de Tempé, & dans la Magnéſie.

Hercule chaſſé du Péloponèſe par Euryſthée, & banni de la Cour du Roi de Calydon ſon beau pere, à cauſe d'un meurtre, alla chercher une retraite en Theſſalie, dans la Phthiotide chez Ceyx Souverain de Trachine, comme je l'ai déja remarqué. Pendant qu'il étoit là, Egimius Roi des Doriens, c'eſt-à-dire du Canton de la Theſſalie nommé depuis *Eſtiæotis*, vint implorer ſon ſecours, contre les Rois des Dryopes & contre celui des Lapithes, qui lui avoient enlevé pluſieurs Villes de ſon Royaume. Quoiqu'Hercule

Strab. IX, 437. Apollod. Lib. II. 134. Diod. Sicul. IV. page 169.

* Le Scholiaſte d'Appollonius, *Argon. I.* 43. fait Lapithus fils d'Apollon & de la Nymphe Stylbé. Il y a plus d'apparence que ce nom vient du mot Grec *Lapathos*, qui ſignifie un foſſé, un canal creuſé pour deſſecher les Terres. Les Lapithes étoient les Laboureurs ou habitants de la plaine ; & les Centaures étoient les paſtres ou bouviers, qui s'étoient retirés dans les montagnes voiſines du Penée. Les bords de ce fleuve étoient autrefois des marécages, à ce que les Anciens remarquent ; & les Lapithes les deſſécherent, en creuſant des canaux pour faciliter l'écoulement des eaux.

ne fût que trop disposé à s'engager dans une guerre, qui lui donnoit le moyen d'occuper ses troupes, & de les faire subsister sans être à charge à Ceyx, Egimius lui promit de partager avec lui, non-seulement les conquêtes qu'ils feroient sur leurs ennemis communs, mais encore les Villes qu'ils lui avoient enlevées..

Hercule marcha d'abord contre Phylas, un des Rois des Dryopes : il tailla son armée en pieces, le tua & prit sa fille *Midéa* prisonniere. Il en eut un fils nommé *Antiochus*, duquel descendoit Alétès, qui fit la conquête de Corinthe. Ces Dryopes étoient une nation assez nombreuse, qui fut alors presque toute dispersée : une partie alla dans le Péloponèse, où Euristhée les reçut ; & comme s'il eût voulu insulter Hercule, il leur donna un établissement dans le voisinage de *Tirynte*, qui étoit le patrimoine de ce Héros. Ils y bâtirent, les villes *d'Hermioné*, *d'Asiné* & *d'Eioné*, au dessus d'Epidaure. Ceux *d'Asiné* dans la Messénie, qui étoient une Colonie tirée des Dryopes de l'Argolide, chérissoient la mémoire de leur ancienne origine, vouloient qu'on leur donnât le nom de Dryopes, & en avoient conservé beaucoup d'usages dans le culte religieux.

Strabon. VIII. 434.

Strab VIII. 373. Paus. IV. 366. Diod. IV. 168.

L'autre partie de la Nation des Dryopes ayant été vaincue, leur Roi *Laogoras* & ses fils furent mis à mort pour quelques impiétés, que l'on prétendit qu'ils avoient commises pendant le cours de la guerre ; & les Dryopes abandonnant entierement la plaine, se retirerent dans le pays montagneux qui a toujours porté leur nom dans la suite : quelques-uns passérent dans l'Isle d'Eubée, & y bâtirent la ville de Styra, à l'extrémité méridionale de cette Isle. On verra bientôt pourquoi je remarque ces migrations des Dryopes. Le pays dont ils furent chassés semble avoir été le Canton de Thessalie, nommé *Thessaliotis*, entre le pays

Apollod. II. 135.

Strabon IX. 444. de *Phthie* & celui des anciens Doriens. Strabon dit qu'il prit le nom de *Theſſalie* d'un *Theſſalus*, fils d'Hercule, dont les deſcendans *Antiphus* & *Philippus* vinrent s'établir dans le pays. Ce Theſſalus étoit fils d'Hercule & de Chalciope, fille d'Euripyle, Roi de l'Iſle de Cos, ſelon Apollodore. Pluſieurs anciens Ecrivains font venir le nom de la Theſſalie d'un fils de Jaſon & de Médée : mais il n'eſt fait nullement mention des enfans de Jaſon dans les anciens Poëtes ; & il eſt conſtant que le nom de Theſſalie étoit un nom moderne, & dont on a reproché aux Tragiques Grecs de s'être ſervis en parlant de l'hiſtoire des temps héroïques.

Lib. II. p. 139. Id. ibid. p. 128.

Velleius Paterc. lib. I. 5. 3.

Velleius, dans le prologue de ſon hiſtoire, place l'époque du paſſage des Theſſaliens dans le pays auquel ils donnerent leur nom, après la conquête de Corinthe par Alétès, & le paſſage des Pélaſges à Athènes. Il fait venir ces Theſſaliens de l'Epire ; mais le mot d'*Epirus*, qui ſignifioit la terre ferme en général, eſt un terme bien vague.

Apollod. II. p. 135.

* Après la défaite des Dryopes, Hercule avoit marché avec les Doriens, contre les Lapithes, & les avoit défait dans un combat où leur Roi Coronus fut tué. Cet évenement arriva vers la fin de la vie d'Hercule, trois ans au plus avant ſa mort, c'eſt-à-dire, 55. ans avant la priſe de Troye. Hercule tourna enſuite ſes armes contre Orménius, grand-pere de Phénix & d'Euripyle, qui ſe trouvérent à la guerre de Troye. Cet Orménius regnoit ſur les Pélaſges de la Magnéſie, où l'on voyoit encore au temps de Strabon une Ville de ſon nom, dont Homére parle comme de la capitale du Royaume de ſon petit-fils.

La révolution cauſée par la défaite des Lapithes, &

* Cette guerre contre les Lapithes s'entreprit après la défaite des Dryopes, en faveur d'Egimius, & avant le combat contre Cygnus.

par la mort de leur Roi Coronus, les affoiblit extrêmement : ils ceſſerent d'être connus ſous ce nom, parce qu'ils ceſſérent de faire un ſeul corps ; ils ſe partagerent en divers petits états, qui n'étoient connus que par le nom de leurs Villes, ou par celui de leurs Princes : c'eſt ainſi qu'Homére les déſigne dans le dénombrement de l'armée Grecque.

Il ne reſtoit à Léontéüs fils de Coronus, & à Polypète fils de Pirithoüs, que les pays ſitués ſur les bords du fleuve Pénée, & la Vallée de Tempé. Cependant ce même Léontéüs n'avoit pas craint de ſe mettre au rang de ceux qui prétendoient au mariage d'Heléne. Apollod. III. p. 202.

Comme il eſt conſtant par le témoignage d'Hérodote, que Cypſéle & ſon fils Périandre ſe prétendoient deſcendus de *Lapithus* & de *Cœnis* ; & que d'ailleurs nous ſavons par Pauſanias, que Mélas fils d'Antaſſus étoit originaire de la ville de *Gonouſſa*, au deſſus de Sicyone, il eſt clair qu'il faut que quelqu'un des deſcendans de Lapithus, ſoit venu s'établir d'ans le Péloponèſe à Gonouſſa. Le temps de cette migration ne peut être autre que celui de la défaite des Lapithes par Hercule. Ceux qui avoient été dépouillés de leurs terres par Hercule allérent ſans doute chercher une retraite auprès d'Euryſthée, à l'exemple des Dryopes ; & il leur donna un établiſſement au nord de *Phénée*, dans les montagnes qui au deſſous de Sicyone. Hercule avoit demeuré pendant cinq ans entiers à Phénée ; & comme les peuples lui étoient fort attachés, c'étoit de-là qu'Hercule tiroit ſes recrues. Euryſthée ſongea à ſe fortifier de ce côté-là ; comme il avoit fait du côté de Tirynte, par l'établiſſement d'une Colonie de gens auxquels Hercule devoit être très-odieux.

Les Lapithes donnerent à la Ville qu'ils bâtirent le nom de *Gonoéſſa* ou *Gonouſſa*, à l'imitation de celle de

Gonoéſſa de la Perrhébie bâtie au bord du *Titaréſus* dans la Vallée de Tempé. Homére parle de la nouvelle *Gonoéſſa*, & lui donne l'épithete de Ville eſcarpée. Je conviens que ce n'eſt là qu'une conjecture : mais cette conjecture eſt une conſéquence naturelle & peut être néceſſaire des faits rapportés clairement par les anciens, enſorte qu'elle ne ſert qu'à éclaircir & à confirmer leur témoignage.

Iliad. B. vers 573.

La défaite & la mort de Coronus par Hercule ſont de l'an 55 avant la priſe de Troye. Léontéüs fils de Coronus ſe trouva à cette guerre ; & 30. ans avant la priſe de cette Ville, il avoit demandé Hélène en mariage : ainſi il devoit avoir environ ſoixante ans, & être né peu de temps avant la mort de ſon pere Coronus ; & par conſéquent il devoit être à peu près de même âge qu'Antiochus, fils d'Hercule & de la fille du Roi des Dryopes. Alétès, contemporain de Mélas, étoit le cinquiéme depuis Hercule : donc Mélas, ou du moins ſon Pere Antaſſus, devoit être le cinquiéme depuis Coronus contemporain d'Hercule. Les générations extrêmes de ces deux généalogies ſe touchant, le nombre des générations intermédiaires doit être peu différent ; & ſans doute les ſix générations, dont Pauſanias parloit, dans le paſſage qui a été altéré, étoient celles qui s'étoient écoulées pendant le ſéjour des ancêtres de Mélas à Gonoeſſa. Cet Ecrivain qui avoit donné le nombre des générations des Héraclides depuis Hercule juſqu'à Alétès, & celui des deſcendans de Siſyphe juſques aux Princes ſur leſquels Alétès fit la conquête de Corinthe, avoit ſans doute donné, dans le paſſage dont il s'agit, le nombre des ancêtres de Mélas juſques aux Héros contemporains d'Hercule & des Argonautes.

Si l'on fait réflexion à cette origine de la famille de Cypſéle, on ne ſera plus ſurpris de voir quelles ſont les aventures des temps héroïques, que les an-

Digitized by Google

cêtres de Cypſéle avoient fait repreſenter ſur ce coffre. Elles ont la plupart rapport à la Theſſalie & au pays dont ils étoient originaires, comme les Jeux funébres de Pélias célébrés par les Argonautes, le combat contre les Centaures, les noces de Thétys & de Pélée, pluſieurs évenemens de la guerre de Troye. D'autres regardoient la famille des Pélopides & l'hiſtoire d'Euryſthée; car ceux des travaux d'Hercule qui y étoient repréſentés pouvoient y avoir été mis comme des monumens de l'empire d'Euryſthée ſur ce Héros. Apollod. ibid.

L'explication que Pauſanias donne à cette repréſentation de deux troupes de gens armés, dont les uns ſemblent prêts d'en venir aux mains, & les autres ſe ſaluent & ſemblent ſe reconnoître, cette explication, devient encore plus naturelle. Apollod. II. 143.

Alétès n'avoit point accompagné les Héraclides lors de leur paſſage ſous la conduite de Téménus; c'étoit ſon pere Hippothès qui étoit avec eux. Mais ayant tué d'un coup de javelot un Devin (ce qui attira de grands malheurs ſur les Héraclides) il fut banni pour dix ans. Il retourna ſans doute dans la Theſſalie; & ſon fils Alétès ne revint dans le Péloponèſe que trente ans après les Héraclides; c'eſt-à-dire 110. ans après la priſe de Troye. Le calcul de Diodore ſuppoſe néceſſairement cet intervalle. Il amena une nouvelle bande de Doriens & peut-être de Dryopes; car il deſcendoit de la fille de leur dernier Roi. Lorſque Mélas quitta la ville de Gonouſſa avec les Lapithes pour ſe joindre à lui, les Doriens, qui le prirent pour un homme otiginaire du Péloponèſe, s'oppoſérent d'abord à la jonction: c'eſt ce que repréſentoient ces hommes atmés, prêts d'en venir aux mains. Mais après que Mélas leur eut fait connoître qu'il étoit de race étrangére, & que lui & les ſiens étoient originaires de Theſſalie, ils lui permirent de ſe joindre Didym. apu. Schol. Pindar. Olymp. XIII. 112.

Digitized by Google

à eux : voilà le ſecond temps repréſenté par les figures qui ſe ſaluoient, & qui ſembloient prêtes à s'embraſſer.

Quoi qu'il en ſoit de cette explication du paſſage de Pauſanias que je propoſe ici, il eſt clair que ce n'eſt pas ſur un endroit corrompu qu'il faut établir ſon opinion ſur la Chronologie Corinthienne, lorſque lui-même nous a donné le détail de l'hiſtoire de cette Ville, & que dans le lieu cité il nous renvoye à ce qu'il a dit ailleurs plus au long. Cette Chronologie quadre parfaitement avec ce que nous ſavons de celle des tems poſterieurs.

Diod. ap. Syncell. pag. 179.

Le premier des Prytanes annuels fut un Euthymène, * qui exerça cette charge 90. ans entiers avant Cypſéle, c'eſt-à-dire l'an 745. Vingt-trois ans avant cette révolution, ceux de Corinthe avoient envoyé une Colonie en Sicile, ſous la conduite d'Archias, deſcendu de Téménus, comme on a vu plus haut, & dépouillé probablement de l'héritage de ſes peres, par le tyran *Phidon*, qui s'étoit emparé de toutes les terres qui avoient été dans le partage de Téménus. Cet évenement tombe vers le milieu du regne de cet Aléxandre qui uſurpa le Royaume de Corinthe ſur Téleſtès, l'an 782. avant Jeſus-Chriſt. Thucydide, qui nous a donné la date de la fondation des Colonies Siciliennes, avec un détail très-chronologique, nous a conſervé auſſi celles de deux évenemens rélatifs à l'hiſtoire de Chorinthe. Le premier de ces faits eſt l'établiſſement d'une flotte & d'un Arſenal de marine, en l'an 704, & le ſecond eſt un grand combat naval, donné l'an 664, entre les Corinthiens & ceux de Corcyre, huit ou neuf ans avant la tyrannie de Cypſéle. Ces deux évenemens, qui montrent quelles

Sect. III. §. 5. vers la fin.

* Diodore dit là, que les Bacchides, maîtres du gouvernement, étoient au nombre de plus de deux cens, & que parmi eux on choiſiſſoit un Prytane annuel, pour remplir les fonctions Royales.

étoient

étoient les forces maritimes de la ville de Corinthe, ſont rélatifs au temps des Prytanes & au gouvernement Républicain.

Le commencement du regne de Cypſéle eſt inconteſtablement de l'an 655. Celui du gouvernement des Prytanes, eſt de l'an 745. Téleſtès le dernier des Rois de Corinthe eſt mort âgé de 53. ans au moins; & par conſéquent il eſt né l'an 798. Il étoit au moins le dixiéme depuis Alétès. Ainſi la naiſſance d'Alétès doit être au plus tard de l'an 1098, & poſtérieure de 86. ans à la priſe de Troye, & de ſix ans au moins, au retour des Héraclides, ſelon le calcul d'Eratoſthène. La conquête de Corinthe étoit poſtérieure de trente ans à ce retour, & tomberoit par cette chronologie à la 24e. année de l'âge d'Aéltès. Il conquit Corinthe ſur *Hyanthidas* & Doridas, ſixiémes deſcendans de Siſyphe par *Ornytion* né depuis le commencement de ſon regne ſur la ville de Corinthe, que Médée lui avoit cedée après le meurtre de ſa rivale Créüſe & de ſon pere Créon. La naiſſance d'Ornytion, le cinquiéme avant les Rois vaincus par Alétès, tombe donc à l'an 1266; &, ſelon le même calcul, à l'an 80. avant la priſe de Troye. Cette naiſſance eſt poſtérieure de pluſieurs années à l'expédition des Argonautes: ce qui quadre avec la chronologie d'Eratoſthène & d'Apollodore.

Mais comme ces deux Généalogiſtes avoient retranché un ſiécle entier de la durée des temps, je ne ſçai s'il n'y a pas de génération oubliée dans la ſuite des Siſyphides, de même que dans celle des Héraclides de Corinthe. Nous voyons dans Homere, que Glaucus & Sarpédon, qui étoient des hommes faits au temps de la priſe de Troye, étoient les petits-fils de Bellérophon, & les cinquiémes depuis Siſyphe. Comment ſera-t-il poſſible que cent dix ans après, les deux Princes qui regnoient à Corinthe, ſe trouvaſſent ſeulement les ſixiémes depuis Siſyphe? Ils devoient Iliad. Z. 152

être les huitiémes au moins : ce qui montre que s'il y a quelque choſe à reprendre dans la chronologie d'Eratoſthène, ce n'eſt pas d'avoir étendu la durée des intervalles ; mais bien plutôt de l'avoir raccourcie, au point de ne pouvoir y placer les générations conſtantes par les plus anciennes traditions.

Newton Chronol. pag. 142.

M Newton ſuppoſe que le regne de Cypſéle & celui de ſon fils Périandre n'ont duré en tout que 48. ans environ ; & que le gouvernement des Prytanes a été de 42. ans ſeulement, quoique les Chronologiſtes & les Hiſtoriens de Corinthe comptaſſent 90. Prytanes, & que les noms de ces magiſtrats annuels ſe trouvaſſent dans les Actes & ſur les monumens publics, de même que ſur ceux de familles particulieres. Sur 90 Prytanes marqués dans les monumens, il y en avoit 48. de faux : leur gouvernement n'avoit duré que 42. ans ; & au temps de l'uſurpation de Cypſéle, la plupart des Corinthiens avoient vu ſubſiſter le gouvernement monarchique, dont l'interruption avoit été fort courte. Cependant on étoit venu à bout de perſuader à tout le monde que cette interruption avoit duré 90 ans entiers. Voilà ce que M. Newton ſuppoſe, & ce qu'il avance ſans en donner aucune preuve. Il en eſt de même de la durée des regnes de Cypſéle & de ſon fils Périandre. Ariſtote qui avoit joint une profonde érudition à l'étude de la Dialectique, dont il a pour ainſi dire formé l'art & reglé les principes, nous aſſure que la tyrannie des Cypſélides fut longue & qu'elle dura 73. ans & ſix mois, ſavoir 30. ans ſous le regne de Cypſéle, & 40. ans & 4. mois, ſous celui de Périandre. Après ce dernier un Pſammétichus, fils de Gordius, regna encore trois ans. » La cauſe de cette longue durée, ajoute Ariſtote, » n'eſt autre que la douceur du gouvernement de Cyp» ſéle, qui étoit extrêmement populaire, & la grande » habileté de Périandre ; car quoiqu'il ait gouverné avec

» beaucoup de hauteur, ſon intelligence dans l'art mili-
» taire fit toujours reſpecter ſon pouvoir au peuple. «
M. Newton ne nous apprend pas ſur quel fondement il
a décidé qu'Ariſtote s'étoit trompé, de plus d'un tiers,
ſur la durée du pouvoir des Cypſélides. Ce philoſophe
ſemble cependant avoir une réputation qui demandoit
qu'on ne le condamnât point, ſans en dire la
raiſon.

Ariſtot. Politic. V. cap. 12.

M. Newton met la mort de Téleſtès en l'an 658. &
le retour des Héraclides en 825, c'eſt-à-dire 167. ans
auparavant : je veux bien ſuppoſer que la conquête
de Corinthe par Alétès eſt du même temps, quoique
Didyme la mette trente ans après. Il faut partager ces
167. ans, entre dix générations au moins, ſuivant les
témoignages formels de Diodore & de Pauſanias.
Elles n'auront chacune que 16. ans & ſix mois, l'une
portant l'autre : ce ſera encore la même faute que
j'ai déja remarquée plus d'une fois ; cette durée ſera
celle des regnes & non celle des générations. J'avois
donc eu raiſon de dire que la nouvelle Chronologie étoit
fondée ſur la confuſion de ces deux choſes.

SECTION V.

Epoque des Jeux Olympiques & de Lycurgue le Légiſlateur.

Mr. Newton cherche une nouvelle confirmation
de ſon calcul abregé dans l'époque de la lé-
giſlation de Lycurgue à Sparte. Il aſſure 1°. Que bien
loin d'avoir été antérieur d'un ſiécle entier à la pre-
miere Olympiade chronologique de l'an 776. avant
Jeſus-Chriſt, dans laquelle Corébus remporta le prix
de la courſe, Lycurgue a vécu 72. ans après cette

Newton Chronol. pag. 57. 58. 59. 60. 61.

Olympiade. 2°. Qu'Iphitus, inſtituteur ou du moins reſtaurateur des Jeux Olympiques, a vécu du temps même de Corébus, & non pas cent huit ans avant lui. 3°. Enfin qu'Iphitus & Lycurgue n'ont pas même été contemporains.

Comme M. Newton ne donne preſque aucune preuve de ces aſſertions, & qu'il ne les appuye que ſur d'autres aſſertions, qui ſont elles-mêmes très-peu certaines; je crois devoir montrer la vérité des propoſitions contradictoires à celles de M. Newton, avant que de paſſer à l'examen de ce qu'il dit pour les appuyer. L'époque de Lycurgue & celle des Jeux Olympiques ſont d'une aſſez grande importance, & ont, ce me ſemble, été aſſez peu éclaircies juſqu'à préſent, pour que l'on me pardonne de m'y être arrêté.

§. I.

Etabliſſement des Jeux Olympiques, & leur rénouvellement par Iphitus.

Les Jeux Olympiques ſe célébroient de quatre ans en quatre ans, à la pleine lune la plus proche du Solſtice d'été, à laquelle ils avoient été fixés, pour la commodité de ceux qui s'y rendoient de toutes les parties de la Gréce. Car ces Jeux étoient proprement ceux de toute la Gréce, ou de toutes les Nations qui portoient le nom d'*Helléne*s. Elles ſeules y étoient admiſes. Outre les ſacrifices ſolemnels qui ſe faiſoient au nom du corps des Hellénes, il y avoit des combats, où les vainqueurs étoient couronnés d'une branche d'olivier ſauvage : uſage ancien qui avoit commencé dès les premiers temps, avant que l'on eût appris à greffer cet arbre & à le cultiver, & qui avoit toujours ſubſiſté, par la répugnance naturelle que les hommes ont à rien changer dans les coutumes qui

ont quelque liaiſon avec les cérémonies religieuſes. Hercule, diſoit-on, avoit apporté le plan de cet arbre à Olympie; & il l'avoit pris chez les Hyperboréens.

Hercule étoit le véritable inſtituteur de ces Jeux, quoique la conſécration de l'Autel d'Olympie & l'établiſſement des fêtes célébrées en l'honneur de Jupiter fuſſent bien plus anciens que lui, & de l'Hercule Idéen, l'un des Dactyles ou des Curétes. Ces hommes célébres dans l'Antiquité étoient les compagnons d'Inachus & des premiers chefs des Colonies Orientales. On leur attribuoit tous les anciens ouvrages, dont la groſſiereté ſembloit conſerver la marque du temps où les arts commençoient à naître. Telles étoient les murailles de la ville de Tyrinte, ſelon Pauſanias & Strabon; quoiqu'ils les attribuent aux Cyclopes. Mais il eſt clair que ce qu'ils nomment là les *Cyclopes*, ſont les mêmes que ceux qu'ils appellent ailleurs *Dactyles*: car Strabon dit qu'ils venoient de l'Aſie mineure, pays des Dactyles ſurnommés *Idéens*, du Mont Ida de Phrygie. Ces murailles formées, ſelon Pauſanias, par des maſſes de pierre non taillées, dont les moindres ne pourroient être enlevées par deux Chevaux, ſubſiſtoient encore en 1660. Ce ſont des morceaux de rocher non taillés * poſés les uns ſur les autres, & dont les intervalles ſont remplis avec de gros cailloux. Ces maſſes de rocher ſont diſpoſées de façon, que par leur ſeule poſition elles forment des voutes très ſolides aux endroits qui ſervoient de portes. Strab. VIII. p. 373. Pauſan. II. 169.

Les Jeux Olympiques d'Hercule furent célébrés aux funérailles de Pélops, biſayeul maternel de ce Héros. Diodore de Sicile dit que ces Jeux furent célébrés par les Argonautes, au retour de leur expé- Diod. IV. 178.

* Voyages, de M. des Monceaux, oncle de M. le Comte de Bonneval. Le même fait m'a été confirmé par le rapport d'un Officier Vénitien, qui avoit ſervi dans la Morée. M. l'Abbé Fourmont a vû depuis ces murailles dans ſon voyage en Gréce.

dition ; & que ce fut par le Conſeil d'Hercule que l'on ordonna que ces Jeux ſe renouvelleroient au bout d'un certain temps, & que tous les Grecs s'y trouveroient, comme à une eſpece de Diete ou d'aſſemblée politique, dans laquelle ils traiteroient de leurs communs intérêts. Mais il paroît qu'il a confondu les Jeux funébres célébrés en Théſſalie ſur le tombeau de Pélias, auxquels Hercule aſſiſta comme un des Juges, & où les Argonautes combattirent ſuivant les bas reliefs du coffre des Cypſélides, avec les Jeux funébres célébrés dans l'Elide en l'honneur de Pélops.

Pauſan. V. 393. Hercule combattit à ceux-ci ; & comme il y trouva preſque tous les Grecs raſſemblés, il prit cette occaſion, ſelon Polybe, pour y prononcer une eſpéce d'apologie de ſa conduite, & de manifeſte pour rendre raiſon des guerres qu'il avoit entrepriſes contre divers peuples. Il prétendit n'avoir jamais pris les armes, que pour obéir à des ordres ſupérieurs, à ceux d'Euryſthée ; ou pour venger par les armes des injures pour leſquelles on lui avoit refuſé la ſatisfaction qu'il étoit en droit d'exiger.

Polyb. lib. XII. 667. édit. Paris.

Polybe ajoute que ce fut lui qui regla les cérémonie de ces Jeux. Cependant il ne paroît pas qu'ils ayent été célébrés avec beaucoup de régularité ; & Homére ne parle point des Jeux d'Olympie : lui dont les Héros ſont fort attentifs à raconter les différens combats, où ils ont été couronnés. La date de cette célébration des Jeux Olympiques d'Hercule ſe trouve diverſement rapportée dans les Anciens : ce qui vient ſans doute de ce que l'on a confondu, avec l'Olympiade de ce Héros, différentes célébrations des Jeux Olympiques. Les uns comptoient ſix cens ans, entre la fondation des Jeux & leur rétabliſſement par Iphitus : ce qui donne, ſuivant la chronologie ordinaire, l'an 1485. avant l'Ere Chrétienne, & le temps des

Syncell. p. 172.

Dactyles, c'eſt-à-dire l'an 200. environ avant la priſe de Troye, ſelon le calcul d'Hérodote. D'autres ne comptoient que 470. ans ou même 430. ans, entre la premiere Olympiade & l'Olympiade d'Hercule. Si on l'entend de la premiere Olympiade vulgaire de Corébus, les Jeux célébrés par Hercule tomberont aux années 1246, & 1216. avant l'Ere Chrétienne, c'eſt-à-dire à l'an 62, & à l'an 32. avant la priſe de Troye, ſuivant le calcul d'Eratoſthène. Si on l'entend du rétabliſſement de ces Jeux par Iphitus, en 884, la premiere date, ou celle de 470. ans, donnera, pour la celébration des Jeux d'Hercule, l'an 1354, ou la 70e. avant la priſe de Troye, la 32e. ou 33e. année de la vie de ce Héros: ce qui peut quadrer avec le détail de ſa vie & de ſes actions; * quoiqu'il puiſſe y avoir quelques difficultés. Mais il ne s'agit pas ici de la Chronologie des tems fabuleux.

Iphitus ſouverain d'un canton de l'Elide fut celui qui eut le plus de part au rétabliſſement des Jeux Olympiques. Il en régla les cérémonies; & par le crédit de Lycurgue, il obtint que les peuples du Péloponèſe s'engageroient, non ſeulement à regarder le territoire d'Olympie comme un aſyle inviolable pendant la célébration des Jeux, mais encore à obſerver religieuſement une tréve & une ſuſpenſion d'armes, pendant laquelle tous les actes d'hoſtilité ſeroient interdits.

De tous les combats en uſage dans les anciens Jeux, la courſe fut d'abord le ſeul que l'on rétablit. Cet exercice donnoit au corps une agilité, dont on trouvoit ſouvent occaſion de faire uſage, & principalement à la guerre; parce que les Grecs ſe chargeoient d'une très-grande diſtance, & que leurs phalanges couroient à

* Voyez la diſſertation ſur la chronologie des Lydiens. *Mémoires de l'Académie des Inſcriptions, Vol. V. pag.* 301. Je ſuis une autre méthode mais cela revient à peu près au même.

Hérod. VI. 112. l'ennemi plutôt qu'elles n'y marchoient. Hérodote rapporte qu'à Marathon les Athéniens chargerent les Perſes d'une diſtance de huit ſtades, & qu'ils s'avancerent à eux d'une courſe ſi rapide, que les Perſes croyant que le déſeſpoir les avoit rendus inſenſés, ſe trouverent abordés avant que de s'être mis en état de les recevoir. Ces huit ſtades d'Hérodote ſont, pour le dire en paſſant, de ceux que l'on employoit, pour meſurer les diſtances itinéraires, & les huit enſemble valoient près de 800. pas géométriques, comme je l'ai montré ailleurs.*

Les Inſtituteurs de ces Jeux ne s'étoient pas bornés au ſeul objet d'exercer le corps ; ils avoient eu des vues politiques plus générales & plus élevées. La participation des différentes nations Helléniques, aux cérémonies des mêmes ſacrifices, leur rappelloit qu'elles avoient une origine commune & qu'elles ne formoient toutes qu'un ſeul & même corps. Les combats qui accompagnoient les ſacrifices étoient une image de la guerre, mais une image douce qui banniſſoit les motifs de haine & qui n'entretenoit qu'une noble émulation parmi les rivaux qui ſe diſputoient le prix. Ce prix, qui n'étoit autre choſe qu'une ſimple couronne d'olivier ſauvage, apprenoit aux hommes à ne ſe propoſer pour la récompenſe des plus grandes actions, que la gloire & l'eſtime publique. Mais en même temps cette inſtitution leur faiſoit ſentir tout le prix & tout le mérite de cette gloire, dont les vainqueurs alloient recueillir dans leur patrie les avantages réels. Car les villes, qui ſe croyoient aſſociées aux victoires de leurs Citoyens, leur accordoient ordinairement des prééminences conſidérables, & même une ſomme d'argent capable d'enrichir un ſimple particu-

* M. Freret renvoye ici à ſon *Eſſai ſur les meſures longues des anciens*, que nous avons donné au Public depuis ſa mort, & qui fait partie du Volume XXIV. des Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres.

lier,

lier ; puiſque par la rareté où étoit alors ce métal dans la Gréce, cette ſomme étoit le prix de cent bœufs. Plut. Solon.

Les inſtituteurs des combats Olympiques ne ſe tromperent pas dans leurs eſpérances. La ſenſibilité que les Grecs prirent pour la gloire dans ces combats, & la perſuaſion où ils furent que l'eſtime publique eſt ce que les hommes peuvent jamais poſſéder de plus précieux, ont été les cauſes de toutes ces actions héroïques dont leur hiſtoire eſt remplie. C'eſt toujours la faute de ceux qui conduiſent les hommes, lorſqu'ils ne ſavent pas ſe ſervir de l'orgueil & des défauts de ces mêmes hommes, pour les mener à la pratique de la vertu, & pour leur inſpirer l'héroïſme, c'eſt-à-dire ce fanatiſme reſpectable qui fait le ſoutien & la puiſſance des ſociétés

La courſe fut pendant long-temps le ſeul genre d'adreſſe que l'on couronnât à Olympie. Ce fut 176. ans après Iphitus, qu'on ajouta la lutte : 20. ans après, on ajouta le *Pugilat*, ou les combats du Ceſte : 8. ans après, c'eſt-à-dire 204. ans après Iphitus, on admit la courſe des chars à quatre chevaux. La courſe des chars à deux chevaux eſt aſſez récente ; elle eſt de l'an 476, c'eſt-à-dire 408. après Iphitus ; la courſe à cheval eſt de l'an 656, & poſtérieure de 228. ans à la fondation. La célébrité des Jeux s'augmentant tous les jours, on crut devoir multiplier le nombre des vainqueurs, en multipliant les différens genres de combats. La gloire de ceux qui avoient été couronnés ne recevoit par-là aucune diminution, parce qu'il n'y avoit qu'une ſeule couronne pour chaque eſpéce de combat. On ſe propoſa même une nouvelle eſpece d'ambition, qui fut celle de joindre pluſieurs couronnes ; & pour y parvenir, on s'attachoit à cultiver en même temps les différens genres d'exercices : uſage qui tourna à l'avantage général, parce qu'il rendoit les particuliers plus Pauſan. V. 392. 393.

propres aux fatigues du ſervice militaire.

Pendant les 27. premieres Olympiades, on ne ſongea point à tranſmettre le nom des vainqueurs à la poſtérité. Mais 108. ans après Iphitus, on commença à inſcrire dans le Gymnaſe d'Olympie celui qui avoit remporté le prix de la courſe du Stade. Le premier de ceux qui furent inſcripts eſt *Corébus*; & c'eſt à lui que commence la ſuite des *Olympioniques* ou vainqueurs Olympiques, dans laquelle on marquoit ſeulement celui qui avoit remporté le prix à la courſe du Stade : ce qui montre que cet uſage étoit antérieur à l'introduction des autres combats, qui étant plus eſtimés que la courſe, acquéroient plus de gloire, & auroient été préférés s'il n'y avoit pas eu un uſage déja établi.

Ariſtodèm. *ap. Syncell.* pag. 196. Pauſan. V. pag. 166.

Les noms de ces vainqueurs ſervirent dans la ſuite à déſigner les Olympiades, lorſque l'on commença à les employer dans la Chronologie comme une indication des temps, commune à toute la Gréce, & plus convenable dans une hiſtoire générale que les Magiſtratures annuelles d'une ville particuliere, ou que les années du regne d'un Prince. Ce fut ſans doute par cette raiſon que Timée employa les Olympiades, pour lier enſemble les années des Ephores, des Archontes, & celles des Prêtreſſes d'Argos. Cependant il n'eſt pas le premier qui s'en ſoit ſervi ; car on trouve ſouvent ces Olympioniques marqués dans Thucydide.

Diod. Lib. V. Suid. *Artic.* Tim. Polyb. *Excerpt. Valeſ.* pag. 50.

Tout le monde convient que l'Olympiade de Corébus fut célébrée au ſolſtice d'été de l'an 776. avant le commencement de l'Ere Chrétienne : l'accord eſt parfait ſur cet article ; & il eſt fondé ſur les preuves les plus fortes. Eratoſthène, Apollodore, Ariſtodème d'Elis, Polybe & preſque tous les anciens Chronologiſtes ont reconnu qu'il y avoit eu 27. Olympiades de célébrées entre Iphitus & Corébus. Le Chevalier Marsham,

Petav. *Uranolog.* Dodwel. *de cyclis.* Riccioli, *chronol. reformat.*

Eratoſt. & Apoll. ap. Plut. *Lycurg.* Ariſtodèm & Polyb. *ap. Syncell.* p. 196. Apollod. lib. 8. *ap. Syncell.* pag. 185.

embarraſſé de quelques difficultés qui ne le devoient point arrêter, a ſemblé croire Corébus & Iphitus contemporains : du moins s'eſt-il expliqué d'une maniere à le faire ſoupçonner ; quoique dans ſes tables il place Iphitus 108. ans avant la premiere Olympiade vulgaire. M. Newton, ſuppoſant la choſe prouvée, s'eſt contenté d'en faire une aſſertion, comme je l'ai déja remarqué. Je ne puis examiner des raiſons qu'il n'a pas publiées, & il faut me contenter de produire les preuves qui nous reſtent de cette diſtance de 108. ans, entre Iphitus & Corébus.

Marsham ; pag. 488. 482.

§. II.

Que Lycurgue a été contemporain d'Iphitus & qu'il a eu part au rétabliſſement des Jeux Olympiques.

Il eſt conſtant par le témoignage de toute l'Antiquité que Lycurgue & Iphitus, non-ſeulement ont été contemporains, mais encore qu'ils ont eu part tous les deux à l'établiſſement des Jeux Olympiques. Ariſtote l'aſſuroit, & le concluoit de ce que les noms de Lycurgue & d'Iphitus ſe trouvoient joints enſemble ſur le Diſque d'Olympie. Ariſtote avoit écrit un ouvrage ſur les Olympioniques ou vainqueurs aux Jeux d'Olympie, un autre ſur les Jeux Pythiens, un autre ſur les vainqueurs dans les Dionyſiaques ou fêtes de Bacchus, c'eſt-à-dire ſur les poëtes qui avoient été couronnés à Athènes.

Ariſtotel. apud *Plut. in Lycurg.* Phleg. *frag. de Olymp.*

Diog. Laert. lib. V. pag. 110. add. *Anonymi*, Vitam Ariſtotel. p. 118.

L'ancienne Chronologie étoit conforme à ce *ſyncroniſme*. Soſibius de Lacédémone, dans ſon hiſtoire de Sparte, marquoit formellement la premiere Olympiade vulgaire, ou celle de Corébus à la trente quatriéme année du regne de Nicandre fils de Charilaüs. Ce dernier nommé auſſi *Charillus* étoit poſthume, & il étoit né après la mort de ſon pere Polydecte, frere de Lycurgue. L'un & l'autre étoient fils d'Eunomus.

Plutarch. *in Solon.* Clem. Alexand. Stromat. I. 340.

Le regne de Charilaüs avoit été auſſi long que ſa vie; puiſqu'il étoit né ſur le Thrône, ainſi que nous l'avons vu. Il eſt mort âgé de 65. ans, leſquels ajoutés aux 34. du regne de ſon fils Nicandre, avant la premiere Olympiade, donnent 99. ans pour la durée des deux regnes. Les 25. premieres années de Charilaüs ſe paſſerent ſous la tutéle de ſon oncle Lycurgue, auquel la couronne auroit appartenu ſans le droit d'aîneſſe. Ainſi 99. ans avant l'Olympiade de Corébus, Lycurgue avoit au moins 25. à 26. ans; car s'il n'eût pas été majeur lui-même, il n'auroit pas pu avoir la tutéle de ſon neveu. Eratoſthène, ſelon Clément d'Aléxandrie, plaçoit la Régence de Lycurgue 108. ans entiers avant l'Olympiade de Corébus : mais peut-être Clément dans ſon Extrait a-t-il confondu le Reglement des Jeux Olympiques, dans leſquels Lycurgue avoit agi comme revêtu des pouvoirs de ſon frere Polydecte, avec l'adminiſtration du Royaume, au nom & comme tuteur de ſon neveu. Apollodore étoit de même avis, & ſelon lui Lycurgue de même qu'Iphitus étoient fort antérieurs à la premiere Olympiade de Corébus. Les anciens chronologiſtes que Tatien avoit ſuivie mettoient la légiſlation de Lycurgue cent ans avant cette époque : cette legiſlation n'eſt que le commencement de ſa régence à Sparte. Dieuchidas, ancien Hiſtorien cité par Clément, mettoit l'*etat floriſſant* de Lycurgue 290. ans après la priſe de Troye. Suivant la Chronologie d'Eratoſthène, cette année eſt la 118e. avant la premiere Olympiade de Corébus, & la dixiéme avant celle d'Iphitus. Clement, qui met la naiſſance de Lycurgue 150. ans avant Corébus, prend pour cet âge floriſſant de Lycurgue ſa 32e. année.

Clem. *Strom.* I. pag. 246. Euſeb. chron. num. 432.

Plut. *in Lycurg.*

Tatian. p. 174. Paræn. ad Græc.

Clem. *Stromat.* p. 242.

Ibid. pag. 226.

Euſebe marque à l'année 107. avant l'Olympiade de Corébus l'âge floriſſant de Lycurgue, *clarus habetur.* 85. ans après, c'eſt-à dire la quinziéme année du regne d'Alcamène, dixiéme Roi de Lacédémone

Chronic. num. 1133.

dans la branche d'Euryſthène, il marque la légiſlation de Lycurgue, ſelon Apollodore. Syncelle rapporte qu'Apollodore, dans ſon huitiéme livre, mettoit la légiſlation de Lycurgue ſous le regne d'Alcamène. Num. 1218. Syncell. p. 185.

La publication des Loix de Lycurgue & la réforme du gouvernement de Sparte s'étoient faites à pluſieurs repriſes; & ſa véritable légiſlation ſe devoit rapporter au ſerment, par lequel les Spartiates s'engagérent à ne rien changer à ſes loix pendant ſon abſence. Ce qui arriva ſur la fin de ſa vie, comme le remarque Plutarque, & lorſqu'il prit le parti de s'éxiler lui-même & d'aller mourir dans un pays étranger; pour que ſes concitoyens ne puſſent ſe dégager de la néceſſité d'obſerver ſes loix, ſans violer leur ſerment Plut. *Lycurg.*

Lycurgue vécut 85. ans; & s'il eſt né, comme le marque Clément, 150. ans avant l'Olympiade de Corébus, il eſt mort la 65e. année avant cette époque, ou la 34e. année du regne & de la vie de ſon neveu Charilaüs, neuf ans après lui avoir remis le pouvoir ſouverain. Les citations d'Apollodore par Euſebe & par Syncelle ſont fort ſuſpectes; parce qu'il eſt clair qu'ils ont pris le change ſur les Rois de Lacédémone, ayant cru que, parce que depuis les Olympiades on ne marquoit plus les années de leur regne dans les canons Chronologiques, la Royauté avoit été abolie à Sparte. La Chronologie de Soſibius de Laconie & celle de Dieuchidas, dans Tatien & dans Clément, ſont celles que l'on doit ſuivre; parce qu'elles ne donnent lieu à aucune difficulté, & qu'elles ſont confirmées par les dates de tous les évenemens poſterieurs. Au reſte on ne doit pas être ſurpris de voir quelques variétés dans la date de ces faits qui ont une durée aſſez étendue, comme la régence de Lycurgue, ſa légiſlation, ſon âge floriſſant, parce qu'il n'y a point là de point fixe, ni d'époque indiviſible ſur laquelle on doive ſe rencontrer. Lucian. de Longævis.

que l'on nommoit le Diſque d'Olympie ou le Diſque d'Iphitus.

Lib. V. p. 417. Pauſanias décrivant le temple de Junon à Olympie, » dit que l'on y garde le *Diſque* d'Iphitus & la table » ſur laquelle on poſe les couronnes deſtinées aux » vainqueurs. Sur ce Diſque d'Iphitus, *ajoute Pauſanias*, » on lit la formule dont les Eléens ſe ſervent pour » publier les treves preſcrites pendant la durée des » Jeux. Les letttres ne ſont pas diſpoſées en ligne » droite dans cette inſcription, mais circulairement, » & en ſuivant le contour du Diſque. La table eſt » d'un ouvrage de rapport, d'or & d'ivoire. «

Voilà ſans doute quel étoit le Diſque dont parloit Ariſtote, c'eſt-à-dire le titre original de la fondation gravé ſur une maſſe de métal, par les ſoins des premiers Hellanodiques; & comme Lycurgue y étoit joint avec Iphitus, il en concluoit qu'ils avoient concouru au même établiſſement. Cette conſéquence étoit néceſſaire, & l'on ne pouvoit rien oppoſer à cette preuve. Plutarque, très-ignorant en Chronologie & de mauvaiſe humeur contre les Chronologiſtes, a cru ou a fait ſemblant de croire que le fait rapporté par Ariſtote étoit contraire au ſentiment d'Eratoſthène & d'Apollodore, quoique ce fait en prouvât la vérité.

Plutarque étoit bien aiſe de trouver les Chronologiſtes en contradiction, afin de pouvoir déclamer contre leur ſcience, qu'il ignoroit ou qu'il négligeoit à deſſein; parce que bien ſouvent elle auroit dérangé tous les raiſonnemens de morale, qu'il appuye ſur des faits dont elle démontroit la fauſſeté, comme le voyage de Solon à la cour de Créſus. Je ne répéterai point ici ce que j'ai dit dans un autre ouvrage ſur ce ſujet.

Diſſert. *ſur la chronol. Lydienne.* Mém. de l'Acad. des Belles-Lett. Vol. V.

Pour l'ordinaire Plutarque ne marque, ni le temps de la naiſſance, ni celui de la mort, ni même la durée de la vie de ceux dont il fait l'hiſtoire: il ne range

ge preſque jamais les événemens qui la compoſent, ſuivant l'ordre dans lequel ils ſont arrivés ; il les raconte à méſure qu'ils s'offrent à ſon eſprit, à peu près comme feroit un homme, qui dans une converſation rapporteroit ſur le champ, & ſans préparation, la vie d'un homme qu'il auroit connu autrefois. Les faits ſe préſentoient preſque toujours à Plutarque avec confuſion & en déſordre : la méthode, qui n'étoit pas en général une choſe bien familiére aux Anciens, ſemble avoir été tout à fait inconnue à cet Ecrivain. Ainſi il nous doit être ſuſpect lorſqu'il décrie des Chronologiſtes, qui ne faiſoient conſiſter leur mérite que dans la méthode. Cependant c'eſt de lui ſeul que M. Newton emprunte tous les reproches qu'il fait aux anciens Chronologiſtes : ſon ouvrage eſt ſemé de ces *lieux communs*.

Dans l'occaſion préſente, Plutarque lui-même nous fournira deux preuves de l'antiquité de Lycurgue, qui doivent être démonſtratives pour un homme qui reçoit ſes déciſions en matiere de Chronologie, comme fait M. Newton. Plutarque, dans la vie de Lycurgue, aſſure que l'obſervation exacte des loix & de la police établies par ce légiſlateur, ſubſiſta pendant 500. ans à Sparte, ſous quatorze Rois ſucceſſifs & juſques au temps d'Agis fils d'Archidamus. La légiſlation de Lycurgue eſt du temps de ſon neveu Charilaüs, qui eſt le premier des quatorze Rois dont parle Plutarque : ainſi le quatorziéme ou dernier regne eſt celui d'Archidamus III, pere d'Agis II. Ce dernier étoit le quinziéme deſcendant de Charilaüs ; & le nombre des regnes étoit moindre que celui des générations, parce que la couronne avoit paſſé deux fois du grand pere au petit-fils. Archidamus III, qui commença le premier à s'éloigner de l'ancienne frugalité des Rois ſes prédéceſſeurs, fut tué dans un combat en Italie, la troiſiéme année de la cent-huitiéme Olympiade, après un regne de

Athenæ. lib. XII. pag. 543.

Diod. lib. XVI.

23. ans. Les 500. ans de Plutarque finiſſant avec le regne du quatorziéme Roi, la 431e. année après l'Olympiade de Corébus; ils ont dû commencer 69. ans avant cette Olympiade; & la légiſlation de Lycurgue doit être de cette même année, qui étoit la 845e. avant l'Ere Chrétienne, & la 30e. du regne de Charilaüs neveu & pupille de Lycurgue. Si ce légiſlateur eſt né 150. ans avant la premiere Olympiade, comme le dit Clément après les anciens, c'eſt-à-dire l'an 926, il avoit 81 ans en 845; & la légiſlation dont Plutarque parle eſt l'engagement ſolemnel que prirent les Lacédémoniens d'obſerver ſes loix pendant ſon abſence. Lycurgue ne ſurvécut que quatre ans à cet Acte: s'il eſt mort à 85. ans, comme le dit Lucien, il avoit 42. ans, lorſqu'il employa ſes ſoins pour regler, avec Iphitus, la ſuſpenſion d'armes des Jeux Olympiques, & 51 ans lorſqu'il commença ſa régence.

Les 500. ans de durée, que Plutarque donne à l'obſervation exacte des Loix de Lycurgue, ne peuvent avoir lieu que dans l'hypothèſe des anciens Chronologiſtes. Dans celle de M. Newton, les 500. ans finiroient à l'an 208. avant Jeſus-Chriſt, ou à la 142e. Olympiade, c'eſt-à-dire 68 ans après la deſtruction du Royaume de Sparte.

Vid. Meurſ. de Regno Laconico.

La ſeconde preuve que nous fournit Plutarque, pour appuyer la Chronologie d'Eratoſthène au ſujet de Lycurgue, ſe tire de ce qu'il dit de l'établiſſement du Tribunal des Ephores par le Roi Théopompe, plus de 130. ans après Lycurgue. Le fait rapporté par Plutarque au ſujet de cet établiſſement eſt conſtant par les témoignages les plus authentiques de l'antiquité.

Lycurgue avoit établi le Conſeil des 28. Sénateurs, ſans l'avis deſquels les deux Rois ne pouvoient rien ſtatuer. Il avoit auſſi inſtitué le Tribunal des *Ephores* ou Inſpecteurs. Hérodote y eſt formel, & Thucydide ne le contredit point; lui qui l'a relevé ſur des inéxactitudes bien moins importantes. Mais ce fut le Roi,

Herodot. I. 65. adde *Satyr.* apud Diog. Laert. lib. I. *in Chilone.*

Théopompe, petit-fils de Charilaüs, & à la quatriéme génération après Lycurgue, qui donna aux Ephores le droit de veiller ſur la conduite des Rois, & de les contraindre à venir rendre compte de leur adminiſtration, toutes les fois qu'ils ſeroient mandés. C'eſt pour cela que Platon nomme ce Prince le troiſiéme ſauveur de Lacédémone; & qu'il l'aſſocie à Lycurgue & à Apollon, qui avoit confirmé les loix de Sparte par un oracle qui ordonnoit de les obſerver.

Plat. de legib. lib. III.

Ariſtote, qui parle pluſieurs fois des Ephores, nous aſſure que ce fut Théopompe qui leur donna le pouvoir dont ils étoient revétus; afin que leur tribunal ſervît de frein à l'autorité Royale, en tempérât l'excès & en prévînt les abus: il ajoute même que quelqu'un ayant reproché à ce Prince qu'il laiſſeroit à ſes enfans une autorité moindre que celle qu'il avoit reçue de ſes peres, il lui répondit *non pas moindre, mais plus durable.*

Ariſt. Pol. V. 11. add. Plut. *in Lycurg.*

Euſébe, dans ſon canon Chronologique, place l'établiſſement des Ephores, par Théopompe, à la cinquiéme Olympiade & vers l'an 760, c'eſt-à-dire 115. ans après le commencement de la régence de Lycurgue: mais il ne cite aucun garant; & je crois que l'établiſſement de ce tribunal eſt moins ancien, & de la fin du regne de Théopompe.

Chronic. I. p. 16. Chronic. II. num. 1257.

Le regne de Charilaüs avoit été de 65. ans entiers, ſelon Soſibius de Laconie, comme on l'a vu. Il paſſa les 25 premieres années ſous la tutéle de Lycurgue qui demeura encore ſix ans à Lacédémone, & qui n'en partit que le 31e. du regne de ſon neveu. Cette année eſt celle de ſa légiſlation. Charilaüs mourut en 811, & ſon fils Nicandre lui ſuccéda en 810. L'an 776. fut le trente-ſeptiéme de ſon regne, & celui de l'Olympiade de Corébus. Il regna trente-neuf ans en tout, & mourut l'an 770. ou 71: ſon fils Théopompe lui ſucceda; & l'année marquée par Euſebe, pour

l'établiſſement du pouvoir des Ephores ſeroit la dixiéme de ſon regne.

Théopompe fit différentes additions aux loix de Lycurgue. Ce légiſlateur avoit ordonné que les affaires ſeroient miſes en délibération dans le conſeil des trente, c'eſt à dire des deux Rois & des vingt-huit Sénateurs ; aprés quoi le decret étant dreſſé, ſur l'avis du plus grand nombre, il ſeroit communiqué à l'aſſemblée du Peuple qui avoit le droit de le confirmer, ou de le rejetter. Le Peuple s'étoit mis depuis Lycurgue ſur le pied de faire de lui-même, & ſans la délibération du Sénat, des changemens aux décrets propoſés : ce qui pouvoit avoir des ſuites importantes ; car par là il s'arrogeoit le droit de rédiger les décrets. Pour y remédier, les deux Rois Polydore & Théopompe firent rendre un oracle, par lequel il étoit ordonné aux Rois & aux Sénateurs de rompre l'aſſemblée lorſque cela arriveroit.

Plut. *in Lycurg.* ex Tyrtæo.

C'eſt ce que rapportoit le Poëte Tyrtée, qui accompagna les Lacédémoniens à la ſeconde guerre de Meſſène, commencée la quatriéme année de la vingt-troiſiéme Olympiade, ou l'an 684. avant l'Ere Chrétienne, 87. ans après le commencement de Théopompe.

Pauſan. IV. 315. 316.

La premiere guerre entre les Lacédémoniens & les Meſſéniens, commença la ſeconde année de la neuviéme Olympiade, l'an 743. avant l'Ere Chrétienne, la 28e. année du regne de Théopompe, ſelon Pauſanias, & la derniere du regne d'Alcamène, dont le fils Polydore ne monta ſur le Thrône que la ſeconde année de la guerre. Polydore commandoit une des aîles de l'armée, au combat dans lequel Euryléon deſcendu de Cadmus commandoit le corps de bataille ; & ce fut lui qui eut tout l'honneur de l'action.

IV. 296.

Cette guerre dura vingt ans entiers, comme le

prouve Pauſanias par un paſſage du Poëte Tyrtée. IV. 312.
Elle finit la premiere année de la quatorziéme Olympiade, qui étoit la 47e. du regne de Théopompe, & la 19e. de celui de Polydore. Théopompe étoit alors très-vieux; & ſon grand âge, joint au chagrin que lui cauſoit la mort de ſon fils Archidamus, l'empêcha de ſervir à la guerre contre ceux d'Argos, la quatriéme année de cette même Olympiade, qui étoit la cinquantiéme de ſon regne & la vingt-troiſiéme de celui de Polydore. On voit par là que Théopompe regnoit encore l'an 720. Si l'on compte les 130. ans d'intervalle, entre Lycurgue & le Tribunal des Ephores, de la fin de la régence de Lycurgue en 850; l'établiſſement de ce Tribunal ſera de l'an 720, & de la cinquantiéme année du regne de Théopompe. La ſituation des affaires ſembloit demander que l'on donnât des bornes à l'autorité des Rois & à leur crédit perſonnel. Polydore avoit partagé entre les Spartiates les terres conquiſes ſur les Meſſéniens : on prétendoit, ſelon Plutarque, qu'aux ſix mille portions dans leſquelles Lycurgue avoit diſtribué la Laconie, Polydore en avoit ajouté trois autres mille. Il étoit à craindre que ces nouveaux chefs de famille, parmi leſquels il y en avoit beaucoup qui n'etoient pas Spartiates, ne priſſent pour la perſonne de leur bienfaiteur un attachement trop vif, & que ce Prince ou ſes enfans ne ſe ſerviſſent d'eux pour ſecouer le joug peſant des loix de Lycurgue. D'ailleurs Théopompe, qui laiſſoit pour ſucceſſeur un petit-fils aſſez jeune, vouloit ſans doute lui attacher les peuples par un établiſſement auſſi favorable à la liberté publique que celui des Ephores, puiſqu'il mettoit les Rois hors d'état d'abuſer d'un pouvoir qui ne leur avoit été confié que pour procurer le bonheur de leurs Sujets La réponſe que l'on a vue plus haut prouve que Théopompe avoit voulu prévenir quelque révolution, dont il craignoit les ſuites

Pauſ. III. 220, Euſeb. Chronic. num. 1295.

Plut. in Lycurg.

pour ſa famille. L'établiſſement du Tribunal des Ephores par ce Prince eſt donc poſtérieur à la fin de la premiere guerre de Meſſéne : mais il ne peut être placé beaucoup plus bas ; & les 130. ans de Plutarque ſe comptoient de quelques-unes des légiſlations de Lycurgue, depuis la majorité de ſon neveu Charilaüs. Ce qui eſt encore conforme à la Chronologie d'Eratoſthêne.

§. III.

Confirmation de la Chronologie précédente par la date des évenemens poſtérieurs à Lycurgue.

La ſeconde guerre de Meſſéne commença trente-neuf ans entiers après la fin de la premiere. Selon le témoignage formel de Tyrtée, qui ſe trouva en cette guerre, ceux qui compoſoient l'armée des Lacédémoniens étoient les petits-fils de ceux qui avoient ſervi à
Pauſ. IV. 315. la premiere. Le commencement de ces deux guerres étoit ſéparé par un intervalle de 59. ans. Anaxandre, qui commandoit à cette ſeconde guerre, étoit petit-fils de Polydore qui avoit terminé la premiere.

La ſeconde guerre de Meſſéne dura 18. ans ; & elle finit par la conquête entiere de la Meſſénie, la premiere année de la vingt-huitiéme Olympiade, l'an 668.
Pauſ. IV. 336. avant l'Ere Chrétienne. Les Meſſéniens chaſſés de leur pays, après avoir cherché vainement des retraites dans le Peloponèſe & dans les pays voiſins, prirent le parti d'abandonner la Gréce & de ſe retirer en Sicile, où pluſieurs de leurs concitoyens avoient déja trouvé
Strab. VI. pag. 257. une retraite à la fin de la premiere guerre. La nouvelle Colonie des Meſſéniens étoit conduite par Gorgus, & par Manticlus fils de Théoclès Devin des Meſſéniens. Gorgus étoit fils du célébre Ariſtomène général des Meſſéniens : il devoit être encore aſſez jeune ;

puiſqu'il n'avoit que dix-huit ans, lorſque ſon pere Ariſtomène lui fit épouſer cette jeune Meſſénienne qui l'avoit remis en liberté. Ariſtomène avoit été fait trois fois priſonnier dans le cours de la guerre. La premiere fois fut dans l'entrepriſe qu'il forma pour enlever les femmes Lacédémoniennes, lorſqu'elles célébroient les fêtes de Cérès. Ces femmes ſe défendirent ; & Ariſtomène bleſſé d'un coup de torche à la tête fut arrêté lui-même. Mais il fut délivré la même nuit par Archidamie, Prêtreſſe de Cérès, qui cédant à l'amour que ſa jeuneſſe, ſa bonne mine & ſa bravoure lui avoient inſpiré, lui ôta ſes liens. L'année précédente, Ariſtomène avoit été plus heureux dans une ſemblable entrepriſe : il avoit enlevé un grand nombre de filles Lacédémoniennes qui célébroient les fêtes de Diane ; & après les avoir garanties de l'inſolence de ſes ſoldats, il les avoit rendues à leurs parens pour une groſſe rançon : ces deux aventures étoient de la premiere & de la ſeconde année de la guerre. La ſixiéme année de la même guerre, ayant été bleſſé d'un coup de pierre à la tête dans un combat, il fut pris & conduit à Lacédémone. Là on le mit dans une priſon où l'on enfermoit les plus grands criminels ; c'étoit une eſpece de caverne ou de puits très-profond dans lequel on les deſcendoit, & où ils étoient ſans aucune nourriture. Les compagnons d'Ariſtomène y périrent : pour lui il trouva moyen de s'en rétirer, comme par une eſpece de miracle. Le troiſiéme jour après qu'il y eut été deſcendu, attendant la mort avec la fermeté & la tranquillité que le vrai courage inſpire aux ames intrépides, il entendit quelque bruit autour de lui & apperçut un animal qui venoit pour dévorer les cadavres de ſes compagnons. Il jugea que cet animal étoit entré par un trou qui communiquoit avec quelque caverne, qui donnoit dans la campagne. Le puits, dans lequel on l'avoit renfermé, étoit dans une montagne ;

Pauſ. IV. pag. 310.

Pauſan. ibid.

Pauſan. IV. pag. 314.

& le fond de ce puits pouvoit être de niveau avec la plaine qui étoit hors de la Ville. Ariſtomène trouva le moyen de ſaiſir cet animal par derriere ; & lui preſentant le pan de ſa robe, toutes les fois qu'il ſe retournoit pour le mordre, il obéiſſoit à tous ſes mouvemens & ſe laiſſa conduire juſqu'au fond de la caverne par des paſſages très-étroits. Enfin la caverne ſe rétrecit tellement, qu'il ne reſtoit plus de paſſage que pour cet animal : mais comme on appercevoit un peu de lumiere, Ariſtomène ne douta point que ce paſſage ne communiquât avec la campagne. Il laiſſa aller l'animal qui s'échappa auſſitôt par cette ouverture, & étant venu à bout de la rendre plus grande il ſe ſauva lui-même par là & alla rejoindre les Meſſéniens bloqués ſur la montagne d'Ira, où ils s'étoient retirés, & où ils ſe défendirent onze ans entiers.

Pauſ. IV. 316. Ce fut pendant le cours de ce blocus qu'Ariſtomène fut pris pour la troiſiéme fois. Il étoit ſorti d'Ira pendant une treve de quarante jours, demandée par les Lacédémoniens, pour célébrer les fêtes d'Hyacinte. Ariſtomène ſe confiant ſur la ſainteté de la treve n'avoit pris aucune précaution, lorſqu'il fut ſurpris par un parti de ſept Archers Crétois à l'entrée de la nuit. Ils le lierent avec les courroyes de leurs carquois, & le conduiſirent en cet état au lieu nommé *Agelum* chez une femme Meſſénienne, dont le mari étoit mort & qui n'avoit qu'une fille.

Cette fille frappée de la bonne mine d'Ariſtomène ayant appris qui il étoit, ſe rappella un rêve qu'elle avoit fait la nuit précédente. Elle avoit cru voir des Loups qui amenoient chez elle un Lion enchaîné, & auquel ils avoient arraché les griffes : il lui avoit ſemblé que ſe joignant à ce Lion, comme s'il eût été un homme, elle lui avoit rendu ſes griffes, avec leſquelles il avoit mis les Loups en pieces. Ne doutant point qu'Ariſtomène ne fût le Lion qu'elle avoit

vu

vu en ſonge, elle réſolut de le délivrer: pour cela elle trouva le moyen d'enivrer les ſoldars Crétois; & s'étant ſaiſie du poignard de l'un d'entre eux, elle s'en ſervit pour couper les liens qui retenoient Ariſtomène. Lorſqu'il ſe vit libre, il tua ſes raviſſeurs avec leurs propres armes, & emmena ſa libératrice avec lui. Comme il étoit marié & qu'il avoit pluſieurs enfans, il crut que ce ſeroit mal reconnoître le ſervice qu'elle lui avoit rendu, que de ſe contenter d'en faire une concubine: ainſi il la fit épouſer à ſon fils Gorgus; *quoiqu'il n'eût que dix-huit ans*, à ce que remarque Pauſanias. Cette obſervation eſt fondée ſur la coutume où l'on étoit alors de ſe marier beaucoup plus tard. Ce mariage eſt antérieur à la priſe d'*Ira* en 668; & quatre ans après, en 664. lors de la fondation de Meſſine, Gorgus ne devoit avoir que trente ans au plus.

Ces deux Olympiades 28. & 29, de même que les deux ſuivantes 30. & 31, furent remarquables par les quatre victoires conſécutives de Chion Lacédémonien à la courſe du Stade. Ce même Chion accompagna Battus lorſqu'il alla fonder la Colonie de Cyrène en Lybie. Ainſi les dates de l'hiſtoire de Lacédémone étoient liées, non-ſeulement avec la ſuite des Olympiades, mais encore avec les époques de la fondation des Colonies de Meſſine & de Cyrène. Paul. III. pag. 241.

Les Meſſéniens rentrerent en poſſeſſion de leur ancien pays, après la bataille de Leuctres; Epaminondas ayant cru qu'un moyen ſûr d'affoiblir les Lacédémoniens étoit de rendre la Meſſénie aux deſcendans de ceux qu'ils en avoient chaſſés.

La bataille de Leuctres en Béotie eſt, ſans aucune difficulté, de l'an 371. avant Jeſus-Chriſt, & de la ſeconde année de la cent deuxiéme Olympiade. Epaminondas, qui entra l'année ſuivante ſur les terres des Lacédémoniens, diſoit que depuis plus de 500. Dodwel. annal. Thucyd. p. 277. *ex Chronic. Eratoſt.* apud Clem. Diod. Sicul. Pauſan. Diod. XV. 491. 494.

Ælian. Variat. Hiſt. XIII. 42.

ans leur pays n'avoit point vu de guerre. Ce qui remonte au temps de Lycurgue & à l'an 870; c'eſt-à-dire à la cinquiéme année de ſa régence.

Dionyſ. Halic. Iſocr. apud. Plut. *in Iſocrat.*

Iſocrate né la 86e. Olympiade, 5 ans avant le commencement de la guerre du Péloponèſe, a compoſé un diſcours, au nom d'Archidamus fils d'Agéſilas Roi de Lacédémone, pour être prononcé dans le Conſeil de Sparte, afin de l'empêcher de conſentir au rétabliſſement des Meſſeniens demandé par Epaminondas. Ce diſcours eſt poſtérieur à la bataille de Leuctres, mais antérieur à celle de Mantinée; & il doit avoir été compoſé pour engager les Atheniens, alliés des Lacédémoniens, à ne pas ſouffrir le rétabliſſement des Meſſeniens: car l'éloquence molle & fardée d'Iſocrate ne devoit pas être fort propre à toucher les Spartiates.

Dans ce diſcours, Archidamus prend ſeulement le titre de fils du Roi, & ſe dit très-jeune; quoique ſon pere Agéſilas, mort en 358. âgé de 81. ans, dût avoir alors au moins 70. ans: ce qui prouve qu'à Lacédémone l'âge viril commençoit tard. Archidamus y fait une eſpece d'hiſtoire abrégée des Lacédémoniens & de leur établiſſement dans le Péloponèſe; & il ſe plaint de ce que les partiſans de l'avis qu'il combat veulent ravir aux Spartiates la gloire, que ſept cens ans de travaux & de fatigues leur ont acquiſe. Ainſi il fait commencer la poſſeſſion pleine & tranquille du Péloponèſe à l'an 1070. avant l'Ere Chrétienne: après quoi rapportant le détail des premieres brouilleries avec les Meſſéniens, qu'il fait remonter juſqu'au temps des fils de Créſphonte, l'un des chefs des Héraclides lors de leur entrée dans le Péloponèſe, il parle d'une ceſſion que les fils de Créſphonte avoient faite de la Meſſénie aux Lacédémoniens, à condition de venger la mort de leur pere & de faire la guerre au tyran qui les avoit dépouillés de cet Etat. Après

Digitized by Google

avoir établi les droits des Spartiates ſur la Meſſénie, il paſſe à la poſſeſſion de fait commencée au temps de la premiere guerre par la conquête d'une partie de ce pays, & rendue complette par la conquête totale à la fin de la ſeconde guerre; avant que la Monarchie des Perſes commençât, & avant la fondation de la plupart des Villes Grecques.

» Les Thébains, dit Archidamus, prétendent que » l'Aſie eſt le patrimoine des barbares, quoiqu'il n'y ait » pas deux cens ans qu'ils en ſont les maîtres; & ils » veulent nous ôter la Meſſénie que nous poſſédons » depuis un temps deux fois plus grand. Ils préten- » dent rebâtir Meſſéne trois cens ans après que nous » l'avons détruite, pour la rendre, non à ſes anciens » citoyens, qui ne ſubſiſtent plus, mais aux *Hilotes*, » à nos eſclaves qu'ils veulent armer contre nous & » placer à nos portes, en les rendant maîtres de » notre bien. »

Ce que dit Archidamus, de l'ancienne ceſſion de la Meſſénie par les fils de Créſphonte, explique ce qu'il a dit plus haut de ces ſept cens ans de travaux, dont on veut enlever le fruit aux Spartiates en un inſtant. La date de la ceſſion étoit, ſelon lui, l'an 1070, & ſuivant la chronologie d'Hérodote, de Pindare & de Thucydide, le cent trentiéme après le retour des Héraclides.

Le commencement de l'Empire des Perſes eſt de l'an 560. C'eſt une choſe conſtante dans toute l'antiquité. En 370, il n'y avoit que 190. ans que leur puiſſance ſubſiſtoit; c'eſt pour cela qu'Archidamus dit qu'elle n'a pas duré deux cens ans. Le commencement de la poſſeſſion de la Meſſénie avoit le double d'antiquité, c'eſt-à-dire 380. ans au temps d'Archidamus: donc il faut le compter de l'an 750, environ. Le commencement de la premiere guerre de Meſſène eſt de l'an 743; & la différence n'eſt que de ſept ans.

La priſe d'Ira ſur les Meſſéniens eſt de l'an 667. Le retour des Meſſéniens dans le Péloponèſe eſt de l'an 370. ou de la troiſiéme année de la cent deuxiéme Olympiade, & 287. ans après la priſe d'Ira, comme le dit Pauſanias; mais près de trois cens ans après la priſe de Meſſène, qui précéda de onze ans celle *d'Ira*; & c'eſt de-là ſans doute que comptoit Iſocrate.

Pauſ. IV. 346. Id. ibid.

Je ne m'arrêterai, ni à prouver que le ſyſtême de M. Newton répugne abſolument aux dates d'Iſocrate, ni que cet Orateur, qui travailloit ſur les mémoires fournis par le Roi de Lacédémone, ne peut être ſoupçonné d'avoir voulu fonder ſon manifeſte ſur des anachroniſmes.

Les autres Orateurs ont été moins circonſpects que lui, en parlant de ce même fait. Dinarchus donne quatre cens ans de durée à l'exil des Meſſéniens, & Lycurgue l'Orateur compte cinq cens ans d'abſence. Mais Iſocrate mieux informé eſt plus exact; & ſes dates ſont conformes à la chronologie qui réſulte de la ſuite entiere des évenemens.

Dinarch. in Demoſth.

Lycurg. in Leocrat.

Aux dates données par Iſocrate il faur joindre celle que nous fournit Thucydide, plus ancien que cet Orateur. Il obſerve au commencement de ſon hiſtoire, » que Lacédémone, quoiqu'elle ait été agi» tée par des ſéditions & par des troubles depuis » qu'elle a été occupée par les Doriens, a néanmoins » toujours été exempte de tyrannie à cauſe qu'elle avoit » de bonnes loix; car, ajoute-t-il, il y a environ » quatre cens ans & plus, à compter de la fin de cette » guerre, que les Lacédémoniens conſervent la même » forme de gouvernement. » L'ancien Scholiaſte explique le terme de Thucydide par ceux *d'Oligarchie* & de *Sénat*: ce qui montre que Thucydide a voulu parler de la forme de gouvernemen établie par Lycurgue, & dans laquelle le pouvoir des deux Rois

Lib. I. pag. 13. édit. Wechel.

étoit borné par celui du Sénat, ou Conſeil public.

Mais comme Thucydide ſemble inſinuer que, pendant cet intervalle de plus de 400. ans, il ne s'étoit fait aucun changement dans les loix de Lacédémone; il y a beaucoup d'apparence qu'il le faiſoit commencer, non pas à la légiſlation de Lycurgue, mais à l'addition faite par les Rois Polydore & Théopompe. Au reſte, comme Thucydide dit plus de 400. ans & qu'il ne détermine pas une durée préciſe, on ne peut aſſigner l'année avant la fin de la guerre du Péloponèſe, de laquelle il comptoit. Il faut ſeulement conclure de ce paſſage que, ſelon lui, la forme du gouvernement de Lacédémone avoit été reglée avant l'an 804; & que par conſéquent Lycurgue auteur de ce réglement étoit antérieur à cette même année.

M. Newton, qui met le commencement de la régence de Lycurgue *96.* ans plus tard, cite ce même paſſage de Thucydide, comme étant favorable à ſon opinion; il dit, que ſuivant la maniere de lire d'Henry Etienne, Thucydide ne compte *qu'un peu plus de trois cens ans.* M. Newton cite cette prétendue leçon d'Etienne d'une maniere très-vague, ſans indiquer ni l'édition, ni l'ouvrage d'où il l'a tirée.

Je l'ai cherchée inutilement, & je n'ai trouvé aucune variété de leçon ſur cet endroit de Thucydide. La premiere édition Grecque d'Alde, de l'an 1502, celles d'Henry Etienne des années 1564 & 1588, celle de Weckel de l'an 1594, & celle de M. Hudſon de 1696, ſont toutes conformes entre elles. On lit dans toutes, *environ quatre cens ans & un peu plus.* Les diverſes leçons ramaſſées par M. Hudſon ne contiennent aucune variété ſur cet endroit; & les manuſcrits ſont conformes aux Imprimés. La verſion latine de *Portus* & celle du ſçavant M. *Enenckel* portent toutes deux, *quadringenti & paulo plura.* La verſion françoiſe de *Seyſſels*, faite à la vérité

Voyez la préface de Seyſſels.

ſur le latin de *Valla*, mais qui avoit été revu ſur les manuſcrits & retouché par *Jean Laſcaris*, porte auſſi *quatre cens ans*. La verſion Angloiſe faite par le fameux Hobbes eſt abſolument conforme à la leçon ordinaire.

Hobbes. préface de la verſ. Angl. de Thucyd.

La ſeule verſion latine de Laurent *Valla*, porte en cet endroit *trois cens ans*, & non *quatre cens*. Cette verſion, comme l'on ſçait, a été faite ſur un manuſcrit plein de fautes. Mais il n'eſt pas même trop ſûr que cette différence vienne du manuſcrit Grec : car il eſt indubitable que cet endroit de la verſion latine a été alteré ; on y lit, ſelon toutes les éditions que j'ai pu conſulter : *ſunt anni circiter trecentos & paulo plures*. Les deux mots *anni trecentos* ſont un ſoléciſme dont Valla n'étoit gueres capable. Comme cette faute ſe trouve répétée dans les éditions poſtérieures de la verſion de Valla, même dans celles où Henry Etienne aſſure qu'il a retouché cette verſion, ſeroit-ce elle que M. Newton auroit priſe pour une variété de leçon ? Auroit-il regardé les mots *anni trecentos*, comme une correction faite par Henry Etienne ?

Plat. *Minos*. p. 467. édit. Marcil. Ficin.

Le calcul de Platon ſemble plus favorable au nouveau ſyſtême de Chronologie. Ce Philoſophe dans le dialogue intitulé *Minos*, fait dire à Socrate que les loix de Lycurgue ſubſiſtent depuis environ un peu plus de trois cens ans. Socrate né en 470. eſt mort vers la fin de la guerre du Péloponèſe ; & de là M. Newton conclut que Lycurgue n'a vécu que trois cens ans environ avant la guerre du Péloponèſe.

Mais il n'y a rien de déterminé pour le temps de ce dialogue : on ne ſçait ſi Socrate y eſt vieux ou jeune ; il ne s'agit point là de chronologie. Socrate y veut prouver que les véritables loix ne ſont pas celles qui ont été dictées par les légiſlateurs, mais celles que la ſouveraine raiſon a gravées au fond du cœur

Digitized by Google

de tous les hommes. La preuve qu'il en donne, c'eſt la nouveauté & la variation continuelle de ces loix d'inſtitution humaine : dans cette vue Platon n'a penſé qu'à diminuer l'ancienneté des loix de Lycurgue ; & il n'a dû compter que depuis le changement fait au gouvernement par Théopompe, qu'il aſſocie à Lycurgue & qu'il range au nombre des ſauveurs de Lacédémone. Suppoſant que Platon donne 50. ans à Socrate au temps du dialogue, l'établiſſement du tribunal des Ephores ſera de l'an 720, c'eſt-à-dire antérieur de 300. ans à l'an 420. avant Jeſus-Chriſt, qui étoit le 50e. de la vie de Socrate.

Au fonds cette interprétation du calcul de Platon, au ſujet de l'âge de Lycurgue, eſt aſſez inutile : car, quand bien même il ſe trouveroit oppoſé à Thucydide & à tous les autres Ecrivains anciens, qu'en concluroit-on ; ſinon que Platon ſe ſeroit trompé ſur ce point de chronologie, comme il a fait ſur le temps du voyage d'Epiménide à Athènes ? Entre Thucydide Hiſtorien exact, & Platon Dialogiſte accoutumé à créer la matiere de ſes ouvrages, & même à négliger les convenances des temps & des lieux dans le choix de ſes interlocuteurs, * la déciſion ne ſera pas long-temps incertaine.

Marsham. chron. can. pag 644. Benthlei diſſert. *upon. Phalaris.* pag. 58.

Il en faudra dire autant d'un paſſage de Ciceron, dans ſa Harangue pour L. Flaccus accuſé de péculat. L'Orateur, produiſant un certificat donné par les Lacédémoniens à l'accuſé, fait l'éloge de ce peuple, & dit entre-autres choſes, » qu'il eſt le ſeul qui ait » conſervé pendant *plus de ſept cens ans* les mêmes » loix & les mêmes mœurs. » Comme ce diſcours a été prononcé vers l'an de Rome 694, & environ 718. ans après l'Olympiade de Corébus ; ſi les ſept cens

* Voyez Diogene Laerce lib. III. 35. & Athenée XI. pag. 505. au ſujet des anachroniſmes, dont les Dialogues de Platon ſont remplis.

Digitized by Google

ans s'étendent juſqu'au temps dans lequel parle Cicéron, il s'enſuivra que Lycurgue a vécu, ſelon cet Orateur, environ 58. ans après Corébus.

Quand il faudroit de néceſſité expliquer ainſi le paſſage de Cicéron, en pourroit-on conclure autre choſe, ſinon, que dans une occaſion où il ne s'agit point d'hiſtoire ni de chronologie, il a cité peu exactement une date qu'il rapportoit de mémoire? Mais je ne ſçais ſi le paſſage de ce diſcours ne ſe doit pas entendre autrement; & ſi les ſept cens ans de Cicéron ne ſe doivent point entendre de la durée du gouvernement libre & indépendant de Lacédémone, après la légiſlation de Lycurgue.

La ville de Lacédémone, après l'extinction de la famille Royale des Héraclides & l'expulſion de Cléomène, la premiere année de la 125e. Olympiade, continua encore pendant quelque temps d'avoir des Rois, qui gouvernoient conjointement avec les Ephores. Mais après la mort de Nabis aſſaſſiné l'an de Rome 561, & 191. avant l'Ere Chrétienne, Lacédémone devint Ville particuliere, gouvernée en République; elle fut obligée d'entrer dans la ligue des Achéens & de ſe ſoumettre à Philopémen Chef de cette ligue, qui abolit tout à fait les loix de Lycurgue, & contraignit les Lacédémoniens à recevoir les loix Achéenes. Ce qui arriva vers l'an de Rome 563, & 189. avant l'Ere Chrétienne.

Livius lib. XXXV. §. 37.

Plutarch. in Philop. Pauſan. Arcad. & Achaic.

Tite-Live, en rapportant ce fait dans ſon hiſtoire, dit que rien ne contribua tant à l'entiere deſtruction des Lacédémoniens que cette abolition des loix de Lycurgue, qu'ils obſervoient depuis ſept cens ans. *Per hæc*, dit-il, *velut enervata civitas Lacedemoniorum, diu Achæis obnoxia fuit: nulla tamen res tanto erat damno, quam diſciplina Lycurgi, cui per ſeptingentos annos aſſueverant, ſublata.*

Ce paſſage de Tite-Live doit ſervir de commentaire

taire à celui de Cicéron, & prouve que les loix de Lycurgue avoient ſubſiſté ſept cens ans, lorſqu'elles furent abolies l'an 787. après la premiere Olympiade de Corébus: d'où il ſuit qu'elles avoient commencé, ſelon Tite-Live, en 889, & 113. avant Corébus. Ce qui peut ſouffrir quelque réduction, parce qu'il eſt probable que cet Hiſtorien aura négligé une fraction, & pris le nombre rond de ſept cens ans, au lieu de celui de ſix cens & tant. La régence de Lycurgue à Lacédémone eſt, comme on l'a vu, de l'an 875; & il ne s'en faut que de quatorze ans que le calcul de Tite-Live ne ſoit exact.

§. IV.

Synchroniſme pretendu de Lycurgue & de Terpandre.

M. Newton, pour confirmer la chronologie qu'il ſuit au ſujet de Lycurgue le légiſlateur, obſerve que ſelon un Hieronyme, auteur de l'hiſtoire des Joueurs de lyre, laquelle eſt citée par Athénée, Lycurgue & Terpandre ont été contemporains. Or, ſuivant le témoignage formel du poëte Hellanicus, poſtérieur à l'hiſtorien de ce nom, le muſicien Terpandre remporta le prix à la premiere célébration des *Jeux Carniens*, établis à Lacédémone dans la vingt-ſixiéme Olympiade, ſuivant la chronique de Zoſime. De-là M. Newton conclud qu'il a eu raiſon de placer Lycurgue & ſa régence à Lacédémone, à la dix-huitiéme Olympiade, 32. ans avant la célébration des Jeux Carniens. Athenæ. XIV. pag. 635.

En liſant le paſſage d'Athénée, il eſt clair que l'opinion d'Hellanicus, fondée ſur la liſte des vainqueurs aux Jeux Carniens, étoit oppoſée à celle d'Hieronyme, ſur le temps de Terpandre. Athénée le dit formellement: car il remarque que Lycurgue ayant été con-

temporain d'Iphitus, & ayant eu part comme lui à l'établiſſement des Jeux Olympiques (ce qui eſt, dit-il, une choſe connue de tout le monde,) Terpandre vainqueur aux Jeux Carniens de la 26e. Olympiade, ne peut avoir été contemporain de Lycurgue, qui étoit homme fait au temps d'Iphitus, c'eſt-à-dire au commencement des Olympiades, & un ſiecle entier avant les Jeux Carniens, à ne compter que de l'Olympiade de Corébus.

L'objet d'Athenée eſt ſeulement de prouver que Terpandre eſt plus ancien qu'Anacréon. Pour cela il rapporte diverſes opinions ſur le temps de ce Muſicien; & il donne le témoignage d'Hieronyme comme celui d'un homme qui faiſoit Terpandre beaucoup plus ancien que ne diſoit Hellanicus. Le ſentiment d'Hieronyme n'étoit guére probable. Les anciens nous parlent beaucoup du muſicien Terpandre, de ſon voyage à Lacédémone, du procès qu'il ſubit pour avoir augmenté le nombre des cordes de l'ancienne lyre, de la conſidération où il étoit à Lacédémone, de la commémoration honorable que l'on faiſoit de lui dans les ſacrifices, de ſon habileté dans la muſique & de l'excellence de ſon jeu ſur la *Cythare*. On prétendoit qu'elle alloit juſqu'à guérir les maladies de ceux de Leſbos & de l'Ionie; & ce fut par ordre de l'oracle que les Spartiates l'avoient envoyé chercher pour calmer les eſprits, & ramener la tranquillité & l'accord que les ſéditions avoient bannis. On ſçait que les Anciens attribuoient des effets prodigieux à leur ancienne muſique, toute groſſiere qu'elle étoit en comparaiſon de la nôtre, & même de celle des derniers temps de la Gréce.

Dans tout ce que les Anciens content de Terpandre, il n'y a pas un mot de Lycurgue; & aucun ne mêle ce légiſlateur dans les avantures du muſicien. Auſſi Hieronyme eſt-il le ſeul qui faſſe Terpandre ſi

Digitized by Google

ancien. La Chronique de Paros le place à l'an 164. avant la bataille de Salamine, c'eſt-à-dire en 644; & 32. ans plus tard que la premiere célébration des Jeux Carniens. Plutarque, dans ſon traité de la muſique, dit que ſuivant les anciennes tables des Jeux Pythiens, Terpandre avoit remporté le prix à quatre Pythiades conſécutives. Mais cela ſe doit entendre ſans doute des célébrations antérieures au rétabliſſement de ces Jeux par les Amphictyons en 590, & 54. ans après l'établiſſement des Jeux Carniens: autrement il faudroit ſuppoſer un intervalle de 66. ans entre la premiere & la derniere victoire du muſicien Terpandre; ce qui ne me ſemble guere probable.

Au reſte cet Hieronyme cité par Athénée eſt un écrivain inconnu, & différent de deux autres du même nom, dont l'un étoit de l'Iſle de Rhodes & l'autre de la ville de Cardie. Lorſqu'Athénée cite le premier, il y ajoute toujours le nom de ſa patrie; & à l'égard du ſecond, c'étoit un homme de condition auquel les ſucceſſeurs d'Aléxandre confiérent des emplois très-importants. Il avoit écrit pluſieurs ouvrages hiſtoriques, mais ſur des ſujets graves & ſérieux; & il ne ſemble pas qu'il eût pû trouver au milieu de ſes occupations le loiſir néceſſaire aux longues & frivoles recherches que demandoit une hiſtoire des Poëtes, des Muſiciens & des Joueurs d'Inſtrument, que ſon étendue l'avoit obligé de diviſer en cinq livres. Mais quand l'Auteur de cet ouvrage ſeroit Hieronyme de Cardie, ſon ſentiment particulier ne pourroit balancer l'opinion conſtante du reſte de l'Antiquité, quand bien même il lui ſeroit oppoſé, comme M. Newton le ſuppoſe ſans fondement. Car Hieronyme ne rapprochoit pas le temps de Lycurgue: il reculoit au contraire celui de Terpandre; & le faiſoit plus ancien que les Jeux Carniens, auxquels il avoit remporté le prix, ſelon Hel-

lanicus. Athénée, qui avoit lû ces Auteurs, eſt celle de qui nous tenons leurs opinions.

§. V.

Temps de Lycurgue par les générations poſtérieures.

La ſuite des générations poſtérieures à Lycurgue confirme la chronologie d'Apollodore & d'Erathoſthène. Le Roi Agéſilas mourut la quatriéme année de la cent quatriéme Olympiade, c'eſt-à-dire l'an 360. âgé de 84. ans, ſelon Plutarque, & ayant regné 41 ans. Par conſéquent il étoit né l'an 443. Il étoit le quinziéme deſcendant d'Eunomus pere de Polydecte & de Lycurgue : ainſi il y a quatorze générations entre ſa naiſſance, & celle de Polydecte. Ces quatorze générations ſont 466. ans leſquels, ajoutés à l'an 443, naiſſance d'Agéſilas, donnent l'an 909. pour celui de la naiſſance de Polydecte frere aîné de Lycurgue. Nous avons trouvé plus haut l'an 926. pour celui de la naiſſance de Lycurgue : c'eſt une différence de 17. ans, & qui pourroit venir de ce que nous ſuppoſons dans ce calcul les générations comptées par les aînés ; ce qui n'eſt pas véritable. Car 1°. Agéſilas ſuccéda à ſon frere aîné Agis I. mort ſans enfans après 27. ans de regne : cet Agis devoit être né long-tems avant Agéſilas ; car il monta ſur le thrône lorſque ce dernier n'avoit que 16. ans, & il en devoit avoir 25. au moins pour être majeur : il avoit donc au moins neuf ans plus que lui. 2°. Léotychidès, qui fut mis ſur le thrône à la place de Démarate fils d'Ariſton, deſcendoit d'un Anaxandride ſecond fils de Théopompe.

Diod. XV. pag. 507.

D'ailleurs les générations étoient plus longues à Sparte que dans la Gréce. La famille d'Agéſilas nous en fournit une preuve ſans réplique. Son regne,

celui de ſon frere Agis, & celui de leur pere Archidamus ſont à eux trois une durée de 110. ans, quoiqu'il n'y ait là que la premiere & la ſeconde génération. Archidamus troiſiéme du nom, fils d'Agéſilas, regna 23 ans & mourut en combattant, 107. ans après la naiſſance de ſon pere. Quand même on donneroit 70. ans à Archidamus au temps de ſa mort, ce qui ne paroît point par ſon hiſtoire, il faudroit toujours qu'il fût né la 37. année de la vie de ſon pere : ce qui revient à l'évaluation qu'Eratoſthène faiſoit des générations Lacédémoniennes à trente-ſix ans l'une portant l'autre.

Léotychidès biſayeul d'Agéſilas monta ſur le thrône de Sparte l'an 491, comme le démontre M. Dodwel : il devoit être alors déja âgé, puiſqu'après un regne de 22. ans il laiſſa un petit-fils majeur & en âge de lui ſuccéder. Ce Léotychidès étoit le douziéme deſcendant d'Eunomus pere de Lycurgue. Son petit fils Archidamus II, qui monta ſur le thrône en 469. ayant au moins 25. ans, étoit né au plus tard en 494; il étoit le quatorziéme depuis Eunomus : ainſi ce ſont treize générations qu'il faut compter entre la naiſſance de Polydecte frere aîné de Lycurgue, & celle du Roi Archidamus II. Ces 13. générations meſurées, ſuivant l'évaluation ordinaire, font 433. ans, leſquels ajoutés à l'année 494, ou à celle de la naiſſance d'Archidamus II, donnent l'an 927. pour la naiſſance de Polydecte. Le calcul de Clément d'Alexandrie donne l'an 926. pour celui de la naiſſance de Lycurgue.

Annal. Thucyd. pag. 70.

Dodwel ibid.

Dans la chronologie de M. Newton, de la naiſſance de Charilaüs en 708, à celle du Roi Agéſilas en 443, il n'y a que 265. ans; leſquels partagés entre les 13. générations donnent ſeulement 20. ans à chacune, c'eſt-à-dire la durée des regnes & non celle des générations, même de l'aveu de M.

Digitized by Google

Newton. Léotychidès grand pere en 494. devoit avoir alors au moins 60. ans, & être né l'an 554. il étoit le onziéme après Charilaüs ; donc la naiſſance de Charilaüs précédoit la ſienne de dix générations. M. Newton ne donne à ces dix générations que 154. ans de durée ; c'eſt 15. ans à chacune.

Dans la branche collatérale, ou dans celle des Rois Euryſthénides, on trouvera à peu près la même choſe. Charilaüs neveu de Lycurgue, & huitiéme Roi en comptant Ariſtodême, fut contemporain d'Archélaüs, qui étoit, comme lui, le huitieme depuis le même Ariſtodême. L'un & l'autre ſe trouverent enſemble au ſiége & à la priſe d'*Œgys*, Ville voiſine des Arcadiens, & que les Lacédémoniens ruinérent, comme favorable à leurs ennemis. Euſèbe marque dans ſon canon le regne de cet Archélaüs comme ayant duré 60. ans, & comme ayant commencé 137. ans avant Corébus, & 38. ans avant la régence de Lycurgue. Quoiqu'il en ſoit de ces dates, qui pouvoient être tirées des Canons chronologiques d'Eratoſthêne, il eſt toujours ſûr que cet Archélaüs avoit été contemporain de Charilaüs, & que ſon pere Agéſilaüs avoit vécu du temps de Polydecte frere de Lycurgue.

Anaxandride pere de Cléomène & de Léonidas, étoit le neuviéme deſcendant de cet Agéſilaus. Son fils Cléomène regnoit au temps de la bataille de Marathon en 490 ; & ſelon M. Dodwel il mourut cette année même ſans enfans, laiſſant la couronne à ſon frere Léonidas. Cléomène avoit eu part à l'expulſion des Piſiſtratides & à l'abolition de la tyrannie en 509. Léonidas fut tué à la bataille de Thermopyles : il laiſſa pour ſucceſſeur un fils encore enfant, qui fut mis ſous la tutéle de Pauſanias. Ce Pauſanias, qui mourut l'an 469, la douziéme année de ſa régence, étoit neveu de Léonidas & de Cléomène. Comme il eut la régence de ſon couſin Pliſ-

Annal Thucyd. pag. 44. & 73.

Dodwel. ibid. pag. 72.

tarchus, il falloit qu'il fût beaucoup plus âgé que lui, & au moins de douze à treize ans : ce qui montre que Léonidas avoit eu ſon fils aſſez tard, & dans un âge avancé, puiſqu'à ſa mort ce fils n'avoit que douze à treize ans au plus. Pliſtarchus étant mort ſans enfans, Pliſtoanax, fils de Pauſanias, lui ſuccéda & regna juſqu'à la premiere année de la 93e. Olympiade, c'eſt-à-dire juſqu'à l'année 407. ou 408. avant l'Ere Chrétienne. Pauſanias, fils & ſucceſſeur de Pliſtoanax, regna 14. ans & mourut la troiſiéme année de la 96e. Olympiade : il laiſſa deux fils qui regnerent tous deux; ſçavoir Ageſipolis pendant 14. ans, & Cleombrote pendant 9 ans, juſqu'à la bataille de Leuctres à laquelle il fut tué. Cléombrote laiſſa auſſi deux fils, Agéſipolis de même nom que ſon oncle, qui regna un an au plus, & Cléomène qui regna ſoixante ans & dix mois, & mourut la quatriéme année de la cent dix-ſeptiéme Olympiade. Son petit-fils *Aretas* ou *Areüs* regna 44. ans, & mourut la quatriéme année de la 128e. Olympiade. Cet Aréüs eſt le Roi de Lacédémone avec lequel les Juifs firent une alliance.

Il étoit le dix-ſeptiéme deſcendant d'Agéſilaüs, contemporain de Lycurgue; mais par une ligne dans laquelle il ſe trouve trois fils cadets; ſçavoir, Cléomène, Cléombrote, & un autre Cléombrote frere de Léonidas : ce qui montre que les générations doivent s'étendre plûtôt que de ſe reſſerrer. Anaxandride pere de Léonidas fut long-temps ſans avoir d'enfans. Les Ephores l'ayant voulu contraindre de répudier ſa femme à cauſe de ſa ſtérilité, il ne put s'y réſoudre, & conſentit ſeulement à épouſer une ſeconde femme, de laquelle il eut Cléomène; la premiere femme devint groſſe cette même année, & lui donna trois fils. Herod. V. 39. & ſeq.

Depuis la mort d'Anaxandride juſqu'à celle d'Aréüs, il y a dix regnes conſécutifs, qui ont duré au moins 245 ans, à ne compter que de l'expulſion des Piſiſtratides; quoi-

que Cléomène regnât déja depuis quelque temps. Ces dix regnes ne font que huit générations : ce qui donne plus de trente ans à chacune, l'une portant l'autre, & ce qui donneroit davantage ſi l'on avoit la véritable époque de la naiſſance de Cléomène. Cléombrote pere de Léonidas étoit plus jeune que Cléomène, puiſqu'il s'étoit trouvé en état d'épouſer Gorgo, fille de ce Prince, & de laquelle il étoit oncle.

Herod. VII. 207.

Herod. I. 67. 81.

Leur pere Anaxandride regnoit depuis pluſieurs années, & avoit terminé heureuſement la guerre contre les Tégéates, dont le ſuccès avoit toujours été ſi malheureux pour ſes prédéceſſeurs, lorſque Créſus ſe préparant à faire la guerre aux Perſes envoya propoſer aux Spartiates d'entrer dans ſon alliance : ce qui eſt rélatif à l'année 549, ou à la troiſiéme année de la 57e. Olympiade. Les Lacédémoniens avoient trouvé le moyen d'enlever aux Tégéates un Squeléte, qu'ils prétendirent être celui d'Oreſte ; & ce fut à cette cauſe qu'ils attribuerent leur victoire. Solin rapporte cette tranſlation des oſſemens d'Oreſte à la 58e. Olympiade, ou à l'an 548. avant l'Ere Chrétienne ; ce qui quadre parfaitement.

Sol. cap. 5.

Anaxandride qui regnoit alors étoit le neuviéme deſcendant d'Agéſilaüs ; & ſuivant l'évaluation des générations reçue pour celles de Lacédémone, la naiſſance d'Archélaüs ſon huitiéme ayeul doit être de l'année 872. Suivant l'évaluation commune elle ſera de l'an 849.

M. Newton met la naiſſance de Charilaüs collégue d'Archélaüs en 708. De-là à l'an 548. il n'y a que 240. ans : ce qui donne 26. ans ſeulement à chacune des neuf générations.

S'il faut juger de la durée des regnes antérieurs à la bataille de Thermopyles, par celle des regnes poſtérieurs, qui dans la branche des Proclides ont duré 27. ans, l'un portant l'autre, & 33 ans dans celle des Euryſthénides

Euryſténides, la durée commune ſera de 30. ans, au lieu que M. Newton ne leur en donne que 20. Mais toutes ces évaluations conjecturales ſont aſſez inutiles en cette occaſion, parce que la chronologie étoit fondée ſur la durée des regnes, connue & déterminée par la ſuite des évenemens.

M. Newton différe de la chronologie des anciens de 167. ans, dans la date de la régence de Lycurgue & de la naiſſance de Charilaüs. Il les place en 708. avant l'Ere Chrétienne, au lieu qu'ils les mettoient à l'an 875. Ils auront donc commis une erreur de 167. ans; & il faut voir quelle eſt la partie de l'hiſtoire poſtérieure à Lycurgue ſur laquelle auroit pu tomber cette erreur.

1°. Il faut en exclure la ſuite des regnes poſtérieurs à l'an 548, & aux deux Rois Anaxandride fils de Léon & Ariſton fils d'Agaſiclès; parce que la durée de ces regnes eſt marquée par la ſuite des hiſtoires d'Hérodote & de Thucydide Ecrivains contemporains.

2°. Il faut encore en exclure l'intervalle écoulé depuis la fin de la ſeconde guerre de Meſſéne, terminée par les Rois Anaxander petit-fils de Polydore, & Anaxidamus arriere petit-fils de Théopompe. Iſocrate, contemporain de Thucydide & d'Herodote, nous apprend que la conquête de la Meſſénie étoit antérieure de 300. ans à la bataille de Leuctres donnée en 370; & Pauſanias nous donne la date préciſe de la priſe d'*Ira* l'an 667. avant l'Ere Chrétienne, 398. avant la bataille de Leuctres, & celle de la priſe de *Phigalia* l'an 658, & 387. avant la bataille de Leuctres. Il nous donne auſſi celle de la fondation de Meſſine par les Meſſéniens * après qu'ils ſe furent em-

Olymp. 28 anno 1.

Olymp. 30. anno 2.

* Pauſanias s'eſt trompé. Zanclé prit le nom de Meſſine beaucoup plus tard, & lorſque les Samiens & les Ioniens s'emparérent de Zanclé par le ſecours d'un tyran de Rhegium, qui étant Meſſénien d'origine les engagea à donner le nom de *Meſſéna* à la Ville de Zanclé.

parés de Zanclé, à laquelle ils donnerent leur nom; l'an 663. Les trois Olympiades 28. 29. & 30, de même que la ſuivante, étoient remarquables par les quatre victoires conſécutives du Lacédémonien Chion, lequel accompagna Battus lorſqu'il alla fonder la colonie de Cyrène.

La fin de cette guerre eſt donc, ſansaucune difficulté, de l'an 667. avant l'Ere Chrétienne : cette année qui eſt celle de la priſe d'Ira, étoit la dix-neuviéme de la guerre, ſelon le témoignage formel du Poëte Tyrtée, qui ſe trouva à cette guerre : donc elle avoit commencé en 685. Il y avoit 39 ans, ſelon le même Tyrtée, que la premiere guerre contre les Meſſéniens avoit été terminée. Cette guerre avoit duré vingt ans entiers : donc elle avoit commencé l'an 744. Il ne peut encore s'être gliſſé d'erreur dans la durée de cet intervalle, ſoit parce que l'hiſtoire en étoit écrite par des Auteurs contemporains, ſoit parce que le nombre des générations demande abſolument cette durée de 77. ans.

3°. Il n'eſt pas poſſible non-plus de faire tomber l'erreur ſur le temps écoulé depuis la naiſſance de Charilaüs juſqu'au commencement de la guerre de Meſſéne. La durée de cet intervalle, qui eſt de 122. ans eſt remplie par les trois générations de Charilaüs, Nicander & Théopompe dans une branche de la famille Royale, & par celles d'Archélaus, de Téléclus, d'Alcamène & de Polydore dans l'autre branche.

La guerre commença la 28e. année du regne de Théopompe. Son pere Nicander en avoit regné 39; & ſon ayeul Charilaüs 65, parce qu'il étoit né ſur le thrône, comme nous avons vu plus haut. M. Newton met la naiſſance de Charilaüs en 708. Comment ajuſter cela avec les preuves inconteſtables qui nous apprennent que ſon petit-fils Théopompe étoit déja aſſez avancé en âge, lorſqu'il commença la premiere guerre

de Meſſéne, l'an 744? La contradiction de ces hypothèſes eſt trop ſenſible, pour que je m'arrête à la développer. Je ne me ſuis peut-être que trop étendu ſur cette époque de Lycurgue; quoique j'euſſe encore pu ajouter bien des choſes, que ceux qui ont un peu de connoiſſance de l'Antiquité pourront aiſément ſuppléer, & qui n'auroient ſervi qu'à fatiguer ceux de mes lecteurs qui ſont moins familiariſés avec les récherches d'érudition.

§. VI.

Intervalle du retour des Héraclides aux Jeux Olympiques.

M. Newton place la tutéle de Lycurgue 120. ans après le retour des Héraclides; & comme, de ſon propre aveu, cette durée eſt moindre que celle de quatre générations, il ne parle point de la généalogie de Charilaüs, ni de celle de ſon Oncle Lycurgue. Charilaüs étoit le ſeptiéme deſcendant d'Ariſtodême: ainſi entre ſa naiſſance & celle des deux fils poſthumes d'Ariſtodême, il faut placer ſix générations, ou deux cens ans au moins. S'il eſt né en 708, comme le prétend M. Newton, la mort d'Ariſtodême ſera de l'an 908, & non de l'an 825, comme il le dit.

L'Hiſtorien Ephorus marquoit que Lycurgue étoit le onziéme depuis Hercule, & le cinquiéme depuis la Colonie conduite dans l'Iſle de Créte par Althémene petit-fils de Téménus, l'un des trois fils d'Ariſtomachus, leſquels amenerent les Héraclides dans le Péloponèſe. Eutychidas cité par Plutarque comptoit Lycurgue pour le ſixiéme depuis Proclès, fils d'Ariſtodême; & Dieuchidas mettoit 290. ans entre la priſe de Troye & le temps de Lycurgue. Otant

Apud *Schol.* Pind. Pyth. 1. pag. 195.

Strabon X. 481.

Plutarch. Lycurg.

Clem. Strom. I. pag. 240.

de cette ſomme 80. ans, pour le temps qui a précédé le retour des Héraclides, reſte 210 ans, ou ſix générations.

M. Newton, qui ne donne pas la généalogie de Lycurgue, en bâtit une pour Iphitus, ſur laquelle il fonde ſa chronologie : je dis qu'il la bâtit ; car elle n'eſt fondée ſur aucun témoignage ancien ; au contraire elle eſt oppoſée à toutes les traditions. Il ſuppoſe cet Iphitus petit-fils d'Oxylus qui conduiſit les Héraclides dans le Péloponèſe. Ce qui eſt abſolument contraire à ce que nous apprend Pauſanias, de qui ſeul nous tenons cette généalogie.

Il nous apprend que le plus ancien Roi de l'Elide
Pauſan. V. 393. fut Climénus fils de Cardis, deſcendu de l'ancien Hercule Idéen, l'un des Dactyles. Ce Climénus, qui vint dans l'Elide 50. ans après le déluge de Deucalion, célébra des Jeux à Olympie, & dédia un Autel à Hercule ſon ayeul, de même qu'aux autres Curétes.

Ce Climénus fut déthrôné par Endymion fils d'Aéthlius & petit-fils de l'ancien Eolus ſurnommé *Dios*,
Pauſan. V. 395. ou Jupiter. Endymion épouſa Chromia petite-fille d'Amphictyon, frere d'Hellen, & il en eut trois fils & une fille. Epéus lui ſuccéda : mais n'ayant laiſſé qu'une fille (mere d'Actor, dont les fils ſurnommés les Molionides furent tués par Hercule) la couronne paſſa à Eléus, fils de ſa ſœur *Eurycyde*. Le cinquiéme deſcendant de ce Prince, nommé comme lui Eléus, regnoit en Elide lors du retour des Héraclides.

Etolus ſecond fils d'Endymion, obligé de quitter le pays à cauſe d'un meurtre, ſe retira dans le pays
Apollod. I. pag. 27. nommé depuis Etolie, où il bâtit les Villes de *Pleuron* & de *Calydon*, ſur leſquelles il regna. Œnée pere
Apollod. I. p. 35. de Méléagre & de Déjanire deſcendoit d'Etolus à la quatriéme génération. Andrémon biſayeul d'Oxylus épouſa Gorgé fille d'Œnée ; & comme ce Prince

n'avoit point d'autres enfans que Tidée, qui avoit épouſé Déiphyle fille d'Adraſte & qui étoit établi dans le Péloponèſe, la couronne paſſa à Andrémon gendre du Roi de Calydon. Thoas chef des Etoliens à la guerre de Troye & fils de cet Andrémon, étoit le ſixiéme depuis Etolus. Hémon fut fils de Thoas, & Oxylus fils d'Hémon. Apollod. II. 143.

Oxylus ayant commis un meurtre par imprudence, en jouant au diſque ou palet, fut obligé de ſe bannir pour un temps de l'Etolie. Après que le temps de ſon exil fut écoulé, il revint à Calydon, & rencontra les Héraclides auprès de Naupacte en Etolie, fort embarraſſés du ſens d'un oracle qui leur ordonnoit de prendre pour chef & pour conducteur un homme à trois yeux. Oxylus avoit perdu un œil d'un coup de fleche dans un combat; & comme il étoit à cheval lorſqu'ils le rencontrerent, ils crurent que ſon œil unique, joint à ceux de l'animal qu'il montoit, faiſoit les trois yeux que l'oracle leur avoit ordonné de prendre pour guides. Paſ. V. 384. Pauſan. ibid. Apollod. II. 143.

Oxylus accepta leur propoſition, à condition qu'il auroit l'Elide pour ſa part de la conquête. Ce pays étoit l'ancienne patrie de ſa famille; & dans la crainte que ſa fertillité ne portât les Héraclides à violer la promeſſe qu'ils lui avoient faite, après qu'il leur eut fait trouver des vaiſſeaux pour le trajet de *Molyé-ria* à *Dymé* dans l'Achaïe, comme il regloit leur marche, il leur fit traverſer les montagnes d'Arcadie, au lieu de les conduire par l'Elide qui étoit le chemin naturel.

Oxylus avoit amené avec lui pluſieurs Etoliens; il marcha à leur tête vers Elis. Le Roi Eléus ſortit avec une armée pour le combattre: mais les Eliens & les Etoliens, ſe rappellans leur premiere origine, crurent que cette guerre ſe devoit décider par un combat ſingulier, qui épargneroit le ſang des deux partis. Chaque armée choiſit ſon champion: celui des

Etoliens fut vainqueur ; & Eléus ceda le thrône à Oxylus. Celui-ci uſa modérément de ſa victoire : il ſe contenta d'obtenir des Eliens qu'ils partageroient leurs terres avec les Etoliens ; au lieu que les Doriens avoient dépouillé entierement les anciens habitans des lieux dont ils s'étoient emparés, les réduiſant en eſclavage ou les obligeant d'abandonner le pays.

Oxylus penſant à rendre ſa domination encore plus ſupportable à ceux du Péloponèſe, envoya chercher à *Hélice* ville d'Achaïe *Agorius* fils de *Damoſius* & arriere petit-fils d'Oreſte : ce qui montre que la pleine & parfaite jouiſſance du Péloponèſe, & la poſſeſſion tranquille des Doriens, ne commença pas auſſitôt après leur entrée dans le pays, l'an 80 depuis la priſe de Troye. Le moins que l'on puiſſe donner à cet *Agorius*, au temps de ſon aſſociation par Oxylus, c'eſt vingt ans : ſon grand pere Penthilus regnoit au temps du retour des Héraclides ; & *Graüs* ſon couſin germain fils d'Echélatus, & petit fils de Penthilus comme lui, fonda la ville de Cumes en Eolie, 150. ans après la priſe de Troye, & 70. ans après l'entrée des Héraclides dans le Péloponéſe ; de façon que le temps de l'aſſociation d'Agorius par Oxylus doit être de la fin de la vie d'Oxylus, & long-temps après le retour.

Pauſ. III. 106. Strabon. XIII. Anticlides 16°. N°. 5. ap. Athenæ. XI. 3. Mirtil. Leſb. *ap. Plut. de nim. Terreſtr.*

Pauſ. V. 382.

Oxylus eut deux fils de ſa femme Piéria, Etolus, qui mourut jeune avant Oxylus, & Laïus qui lui ſurvéquit : il regna après lui ; mais la couronne ne paſſa point à ſes deſcendans. « C'eſt par cette raiſon, dit Pauſanias, « que je ne rapporterai point leur généalogie ; mon « deſſein n'étant pas de donner en cet endroit la ſuite « des familles qui n'ont pas regné. » Les termes de Pauſanias ſont précis ; il dit, *qu'il ſupprime à deſſein* une généalogie qui lui étoit connue, & il ajoute tout de ſuite, « dans les temps poſterieurs, Iphitus *qui* « *tiroit ſon Origine* d'Oxylus, & qui fut contemporain

de Licurgue le légiſlateur de Lacédémone, rétablit les jeux Olympiques, interrompus depuis long-temps.

Une inſcription qui eſt à Olympie donne le nom d'*Hémon* au pere d'Iphitus; l'opinion commune des autres endroits de la Gréce le nomme Praxonidas: mais les *anciennes Ecritures*, c'eſt-à-dire les titres conſervés dans les archives d'Elis, prouvent que le pere d'Iphitus portoit le même nom que lui.

Selon M. Newton, Iphitus étoit petit-fils d'Oxylus, & rétablit les Jeux Olympiques 52. ans après le retour des Héraclides. Il ajoute qu'il étoit fils de *Praxonidas*; préférant ainſi une opinion populaire à l'autorité des archives d'Elis, où la poſtérité d'Iphitus ſubſiſta toujours depuis, & conſerva la préſidence des Jeux Olympiques juſqu'à la 50e. Olympiade de Corébus; c'eſt-à-dire pendant 304. ans, ſi on en excepte trois Olympiades, qui par cette raiſon étoient marquées comme *nulles*, ou comme de fauſſes Olympiades dans les Archives des Eléens. Ces regiſtres ſont ce que Pauſanias nomme les *vieilles écritures d'Elis*, & ſur leſquelles Iphitus étoit nommé fils d'un autre Iphitus. Pauſ. V. 396.

Mais quoi qu'il en ſoit du vrai nom du pere d'Iphitus; ſur quoi M. Newton ſe fonde-t-il pour faire Praxonidas fils d'Oxylus? Pauſanias nous apprend qu'il n'eut que deux fils, Etolus, mort jeune, & Laïus qui lui ſuccéda au Royaume. Iphitus deſcendoit de ce Laïus, & il en étoit ſéparé par pluſieurs générations que Pauſanias nous avertit qu'il ſupprime à deſſein, quoiqu'il les connût. Si Iphitus eût été petit-fils d'Oxylus, cet Ecrivain ne ſe fut pas exprimé comme il a fait, & n'auroit pas employé à s'excuſer de ne pas rapporter ſa généalogie plus de temps qu'il n'en falloit pour la déduire.

Le ſynchroniſme d'Iphitus & de Lycurgue montre qu'ils étoient également éloignés du temps de la con-

quête du Péloponèſe, ou de celui d'Oxylus. Lycurgue étoit le ſeptiéme depuis Ariſtodème : donc Iphitus étoit le ſeptième depuis Oxylus, contemporain d'Ariſtodème. Ainſi ce ſont trois générations, entre Laïus & le pere d'Iphitus, que Pauſanias a omiſes, parce que ceux qui les compoſoient étoient des hommes obſcurs deſquels il n'avoit rien à dire. Ainſi il eſt hors de doute que la généalogie des ancêtres d'Iphitus étoit très-différente de celle qu'a imaginée M. Newton, & qu'elle étoit contraire à ſa nouvelle Chonologie.

SECTION VI.

Chronologie de l'hiſtoire d'Athènes.

LEs changemens, que M. Newton fait à la chronologie Atheniéne, ſont les mêmes que ceux qu'il a faits à celle de Lacédémone ; parce que les Anciens donnoient la même durée à l'une & à l'autre. L'Hiſtoire d'Athènes étoit beaucoup mieux connue, & ſa Chronologie plus aſſurée, que celle des villes du Péloponèſe ; non-ſeulement parce que les Athéniens avoient été de tout temps très-ſoigneux de conſerver leurs Antiquités ; mais encore, parce que leur pays n'avoit eſſuyé aucune de ces révolutions auxquelles le Péloponèſe avoit été expoſé. Aucune invaſion n'avoit obligé les Peuples de l'Attique d'abandonner leur patrie, pour aller au loin chercher de nouveaux établiſſemens ; & la tradition avoit conſervé, comme de main en main, la connoiſſance des monumens anciens, même de ceux qui n'avoient aucune inſcription ; & à plus forte raiſon de ceux ſur leſquels on avoit gravé les noms des hommes pour qui ils avoient été élevés. Outre ces monuments on avoit à

Athènes

Athènes un tres-grand nombre d'anciennes poëſies, compoſées même dans les ſiécles héroïques. Au temps d'Hérodote & de Thucydide, on diſtinguoit les véritables Poëmes d'Eumolpe, de Muſée, d'Orphée, &c. d'avec ceux qui avoient été ſuppoſés ſous leurs noms. Cette ſuppoſition même, qui eſt au moins du ſiécle de Piſiſtrate, & à laquelle il donna occaſion ſans le vouloir par la dépenſe qu'il faiſoit pour raſſembler dans ſa Bibliothéque les ouvrages des anciens Poëtes ; cette ſuppoſition, dis-je, prouve qu'il y avoit eu des ouvrages publiés véritablement par ces anciens Poëtes : car on ne s'aviſe guéres de publier des ouvrages ſous le nom de ceux qui n'en ont point écrit.

Malgré le grand nombre de preuves que l'hiſtoire d'Athènes me pourroit fournir contre la nouvelle Chronologie de M. Newton, je m'y arrêterai beaucoup moins qu'à celle du Péloponèſe, parce que cette premiere partie n'eſt déja que trop longue. D'ailleurs il me reſte tant de choſes à éxaminer, que je crains de fatiguer l'attention du lecteur par la ſechereſſe inévitable dans ces ſortes de diſcuſſions. Je me contenterai de quelques obſervations générales, auxquelles ceux de mes lecteurs, à qui ces ſortes de recherches ſont plus familiéres, pourront aiſément ajouter de nouvelles preuves, s'ils veulent ſe rappeller les choſes qu'ils ont vues.

Les changemens, faits ſucceſſivement dans la forme du gouvernement d'Athènes, partagent l'hiſtoire de cette ville en différens intervalles, qui étoient comme autant d'époques, par leſquelles la chronologie étoit déterminée & préſervée des erreurs, qui peuvent plus facilement ſe gliſſer dans le calcul d'une longue durée.

Auſſi-tôt après la priſe de Troye, Demophon, fils de Théſée, remonta ſur le thróne, duquel l'uſurpateur

Chronic. Thrasylli. ap. Clem. Stromat. I. pag. 335.
Diod. Lib. IV. pag. 185.
Hellanic. apud. Plut.. Thes.

Meneſthée s'étoit emparé par le ſecours des fils de Tyndare, dont Théſée avoit enlevé la ſœur Hélene, trente-cinq ans avant la guerre de Troye. Hélene n'avoit alors que dix ans : elle en avoit 25, lorſqu'elle fut enlevée pour la ſeconde fois par Paris, fils de Priam; & lors de la priſe de Troye elle en avoit quarante-cinq. Quelques-uns prétendoient que, malgré ſa grande jeuneſſe, Hélene n'étoit plus fille lorſqu'elle retourna à Argos. Elle étoit groſſe; mais ſa ſœur Clytemneſtre lui aida à cacher ſes couches, & adopta même la fille qu'elle mit au monde, qui fut élevée ſous le nom d'Iphigénie. On montroit même à Argos un temple de Lucine dedié par Hélene à cette occaſion. Si ce fait rapporté par Stéſichore, par Euphorion de Chalcis, & par Alexandre de Pleuron eſt véritable, il faut avouer que la femme de Ménélas ne méritoit guére le ſang qu'elle fit répandre.

Pauſ. II. p. 161.

Démophon étoit fils de Théſée & de Phédre; & il remonta ſur le thrône l'année même de la priſe de Troye, ſelon Hellanicus, Egias, Denis d'Argos & Dercyllus, cités par Clement. Son regne, celui de ſon fils Oxynthès, & celui de ſes deux petits-fils Aphidas & Thymétès durérent au moins quatre-vingts ans, puiſque ce dernier eu pour ſucceſſeur *Mélanthus* l'un des Princes Meſſéniens deſcendus de Nélée, pere de Neſtor, qui avoient été chaſſés de leur pays, & qui allérent chercher une retraite dans l'Attique.

Euſeb. Chronic. p. 890.

Thymétès fut le dernier Roi d'Athènes deſcendu d'Erechtée & de Cécrops. Caſtor comptoit la derniere année de ſon regne pour la 429e. depuis l'arrivée de Cécrops. Le regne de Cécrops étoit poſtérieur de 221. ans à celui d'Ogygès; celui d'Ogygès précédoit de 1020. ans l'Olympiade de Corébus : donc il étoit de l'année 1796. avant l'Ere Chrétienne, & celui de Cécrops de l'an 1575. Par le calcul de la chronique de Paros il eſt de l'an 1582, & par celui de

Afric. chronol. lib. 3e. ap Euſeb. prepar. X. 10. ex Hellanico, Philochoro, Caſtore, Thallo, &c.

Thraſyle dans Clement, de l'an 1577 : ce qui montre que l'on étoit aſſez d'accord ſur l'époque de Cécrops.

Euſébe ne donne que 55 ans de durée aux regnes de Demophon, d'Oxynthès & de Thymétès : mais il eſt clair qu'il ſe trompe, & qu'ils en ont eu beaucoup d'avantage. Sur ce pied là Mélanthus ſeroit monté ſur le thrône d'Athènes 55. ans après la priſe de Troye, & 25 ans avant le retour des Héraclides : cependant il ne quitta le Péloponèſe qu'après avoir eſſayé inutilement de réſiſter à l'invaſion des Héraclides.

Ce Mélanthus étoit le cinquiéme depuis Périclymène, frere aîné de Neſtor, & il avoit avec lui les arriere petits-fils de Neſtor. Lorſqu'il arriva dans l'Attique avec ſes Meſſéniens, il trouva les Athéniens en guerre avec les Béotiens, pour la poſſeſſion d'une place ſituée dans les vallées du Mont *Parnès*, ſur la frontiére des deux Etats. Les Béotiens étoient gouvernés alors par Xanthus, cinquiéme depuis ce Pénelée qui les commandoit à la guerre de Troye, & dont ils avoient remis les deſcendans ſur le thrône, lorſqu'ils chaſſerent Authéſion, pere de Théras, comme je l'ai rapporté en éxaminant la généalogie de la famille des Cadméïdes.

La famille des Rois de Thébes nous donne quatre générations, depuis la guerre de Troye juſqu'à cet évenement, de même que celle de Nélée. Ce qui prouve que les trois générations de la famille des Théſéïdes avoient été longues. La chronologie de Caſtor fait finir le regne des deſcendans de Théſée vers l'an 1150; c'eſt-à-dire 130 ans environ après la priſe de Troye, ſuivant le calcul d'Hérodote & de Thucydide, & 50. ans après l'entrée des Héraclides dans le Péloponéſe. Dans la chronologie d'Eratoſthêne, qui met la priſe de Troye en 1184, le regne de Xanthus & celui de Thymétès ſe trouveroient à la trentiéme année

après la priſe de Troye ; quoiqu'il y eût quatre générations entieres entre ces deux époques. C'eſt faute d'avoir compris cette différence de l'ancienne & de la nouvelle chronologie, qu'Euſébe & ceux qui l'ont ſuivi ont tout brouillé dans la chronologie d'Athènes : mais ces diſcuſſions demandent un ouvrage à part ; je me contente de donner ici une idée générale de l'hiſtoire d'Athènes.

Xanthus avoit envoyé défier le Roi Athénien à un combat ſingulier, dans lequel ils décideroient le différend des deux Nations. Thymétès étoit le cadet des fils d'Oxynthès, & même d'une naiſſance illégitime, & avoit fait périr ſon frere pour s'emparer du thrône. Le crime marche rarement avec le vrai courage : ainſi Thymétès n'oſa s'expoſer à un combat, où perſonne ne pourroit partager le péril avec lui ; & par cette lâcheté il perdit le thrône qu'il avoit acquis par un crime. Mélanthus, brave de ſa perſonne, & cherchant à mériter la protection des Athéniens, s'offrit pour combatre Xanthus. Le ſuccès du combat fut également avantageux pour les Athéniens & pour Mélanthus : car après ſa victoire ils l'élurent pour Roi à la place de Thymétès.

Leonid. lib. IV. de popul. *Attica apud Strabon.* lib. III.

Caſtor nous apprend, que lui & ſon fils Codrus regnerent 58. ans. Ainſi, ſelon ſa chronologie, Codrus fut tué l'an 1092. Ce Prince étoit extrêmement vieux ; Conon lui donne ſoixante & dix ans, lorſqu'il ſe ſacrifia pour ſes Sujets. Son pere Mélanthus & lui avoient reçu les Ioniens chaſſés du Péloponèſe par les Achéens ; & l'Attique étoit un aſyle ouvert à tous les ennemis des Doriens. Les Héraclides excités par ceux de Corinthe, auxquels la puiſſance des Athéniens étoit plus rédoutable à cauſe du voiſinage, prirent les armes & entrerent dans l'Attique, ſous la conduite d'Althémene, petit-fils de Témenus Roi d'Argos, mais dépouillé de la plus grande partie des terres

Euſeb. chron. §. 850.

Conon. narrat. 26.

Eudomus. ap. *Suid.* Codr.

Strab. XIV. 653.

de ſon ayeul, à cauſe des diviſions & des troubles de ſa famille. Alétès Roi de Corinthe étoit avec lui. L'oracle de Delphes conſulté par les Héraclides répondit que leur entrepriſe auroit un ſuccès favorable, pourvû qu'il ne leur arrivât pas de donner la mort au Roi des Athéniens; mais que ſans cette attention, ils devoient s'attendre aux plus grands malheurs. Codrus inſtruit de l'oracle par un habitant de Delphes (car les Héraclides l'avoient tenu ſecret) ſe déguiſa; & ſous l'habit d'un payſan alla inſulter quelques ſoldats de l'armée ennemie dans un fourage. Ceux-ci le tuerent. Auſſitôt après ſa mort les Athéniens, inſtruits par ceux à qui Codrus avoit confié ſon deſſein, envoyerent redemander le corps de leur Roi; & cet évenement empêcha les Héraclides de continuer la guerre. Ils ſe contenterent de laiſſer une colonie Doriene à Mégare, qui avoit fait juſqu'alors partie de l'ancienne Ionie, c'eſt-à-dire de l'Attique; & ils abatirent la colonne que Théſée avoit élevée autrefois à l'entrée de l'Iſthme, pour marquer la ſéparation de l'Ionie & du Péloponèſe.

Pauſan. II. 152. Conon. 26.

Vid. Meurſ. de Regib. Athen. III 12. 13. 14.

Strab. IX. 393.

Strab. III. 171. Plut. Theſ.

Après la mort de Codrus les Athéniens lui déférerent les honneurs héroïques; & comme s'ils avoient craint de profaner le titre de Roi, en le conférant à des ſucceſſeurs indignes de ce grand Homme, ils ordonnerent que l'on ne donneroit plus au chef de leur Etat que le nom d'*Archonte*, ou de Prince. Médon & Nélée, les deux plus âgés des fils de Codrus, prétendirent à ſa ſucceſſion: Médon étoit l'aîné; mais comme il étoit boiteux, Nélée ſoutint que ce défaut le devoit exclure. Sa prétention fut condamnée par l'Oracle de Delphes. Il fut obligé de ceder; mais ne pouvant ſe déterminer à vivre ſous l'empire d'un frere qu'il avoit offenſé, il ſe mit à la tête d'une partie des Ioniens du Péloponèſe.

Pauſ. VII. 523.

Philotas deſcendu de Pénélée ne pouvant ſe ré-

ſoudre à vivre en particulier, dans un pays où ſes ancêtres avoient regné, abandonna Thebes, pour ſe joindre à lui : il fut ſuivi par les Thébains attachés à ſa famille, par les Minyens d'Orchomènes, par des Peuples de la Phocide, & par des Abantes de l'Iſle d'Eubée.

Nélée ſe trouvant ainſi à la tête d'une Colonie nombreuſe paſſa dans l'Aſie mineure, & s'empara du pays qui eſt des deux côtés de l'embouchure du Méandre.

La chronique de Paros marquoit l'époque de cette Colonie; & les éditeurs rempliſſant la lacune qui a effacé une partie des chiffres qui en donnoit la date, ils croyent que cette chronique marquoit l'an 596. avant la bataille de Salamine. L'auteur de la vie d'Homere marque l'an 622. avant le même évenement, pour la fondation de Smyrne, qui précéda la colonie Eolique, mais d'un temps aſſez court. Cette année de la chronique de Paros ſeroit la 1076e. avant l'Ere Chrétienne par la chronologie de Caſtor établie plus haut. La mort de Codrus eſt de l'an 1092, & de ſeize ans antérieure à la colonie Ionique.

Epoch. 28. vid. not. Lydiat & Humph. Prideaux pag. 39. & 191.

Médon fils de Codrus fut le premier des Archontes perpétuels; car leur dignité duroit autant que leur vie, de même que celle des Rois. Il eut douze ſucceſſeurs, dont les quatre premiers étoient ſes deſcendans de pere en fils. Les ſix derniers ſe ſont ſuccédés de même de pere en fils; enſorte que ces treize regnes ſont au moins douze générations. Euſébe, qui ſuivoit la chronologie de Caſtor, quoiqu'il l'abregeât pour l'ajuſter à ſes hypothèſes, ne donne que 317. ans à ces treize Archontes. C'eſt environ 24 ans, à chacun, l'un portant l'autre; car les durées particulieres ſont très-inégales, & telles qu'on les a pu déterminer ainſi d'une maniere arbitraire. Alcméon par exemple, qui eſt le dernier de tous, n'a regné que deux ans.

Vid. Meurſ. de Regib. Athen. & de Archontib.

La chronologie reglée ſur les hypothèſes de Caſtor donne 339. ans de durée aux regnes de ces 13. Archontes : ce ne ſont que 22. ans de différence ; & leur durée, ſuivant le ſyſtême de Caſtor, a été la même que celle de 13. générations.

Après le regne d'Alcméon dernier des Archontes perpétuels, la forme du gouvernement changea. Les Athéniens, qui dès le temps de Théſée avoient pris des idées oppoſées au gouvernement Monachique, crurent n'avoir pas aſſez pourvu à leur liberté en abolisſant le nom de Roi, & en retranchant beaucoup de l'autorité Royale ; car ils n'en avoient conféré qu'une partie aux Archontes. Une adminiſtration qui ne finiſſoit qu'avec la vie, & à laquelle on parvenoit par voie de ſucceſſion, reſſembloit encore trop à la Royauté. Ainſi ils rendirent les Archontes électifs, pour pour ne pas dépendre des hazards de la ſucceſſion, qui pouvoit placer à la tête des affaires des hommes incapables de les conduire. Cependant ils s'attacherent à la famille de Codrus ; & les anciens donnent le nom de *Médontides*, deſcendans de *Médon* aux Archontes électifs, de même qu'aux autres. La durée de leur pouvoir fut réduite à dix ans, après leſquels ils cédoient leur place à un autre, & ſe trouvoient expoſés au reſſentiment de leurs concitoyens, auxquels ils rendoient compte de l'uſage qu'ils avoient fait du pouvoir ſuprême.

Ces Archontes électifs ou décennaux ſont au nombre de ſept, qui ſe ſont ſuccédés pendant ſoixante & dix ans : tous les anciens ſont d'accord ſur le temps de leur durée ; & il n'eſt point du tout impoſſible, que ſept hommes choiſis dans la force de l'âge ayent ſurvécu chacun dix ans à leur élection.

La durée de leur charge parut encore trop longue aux Athéniens, & l'étendue de leur pouvoir trop conſidérable : ainſi ils crurent devoir abréger cette durée

en la réduiſant à une ſeule année, & diminuer leur pouvoir en le partageant entre neuf Archontes choiſis indifféremment parmi tous les citoyens De ces neuf, le premier portoit le nom d'*Archonte*; & comme il donnoit ſon nom à l'année, parce que c'étoit lui duquel on dattoit les Actes & les Decrets; on le nommoit *Eponyme*. Le ſecond Archonte prenoit le titre de *Roi*; parce qu'il étoit chargé de l'Intendance de certains ſacrifices fondés par les anciens Rois, & dans leſquels ce titre ſembloit indiſpenſable, pour remplir toutes les cérémonies dont la religion avoit rendu l'obſervation néceſſaire. Le troiſiéme Archonte avoit l'Intendance des troupes, & la place d'honneur ou l'aîle droite à la guerre.

Pollux. VIII. add. Meurſ. *de Archont.* lib. I. cap. 9.

Les ſix autres Archontes formoient un Tribunal particulier; & ils avoient l'adminiſtration de la Juſtice ordinaire à l'exception des cas, dont la connoiſſance étoit attribuée aux trois premiers Archontes, ou à des Tribunaux particuliers, comme celui de l'Aréopage, & quelques autres.

Tous les anciens, ſans exception, s'accordent à compter Callias, ſous l'Archontat duquel ſe donna la bataille de Salamine en 480. avant l'Ere Chrétienne, pour le 204e. Archonte annuel. L'Auteur de la chronique de Paros, Denis d'Halicarnaſſe, Jules Africain, Euſébe, Syncelle, &c. conviennent entre eux ſur cet article. Pauſanias ſemble s'en écarter dans un endroit de ſon hiſtoire: mais quand bien même on ne pourroit pas l'expliquer d'une maniere conforme à l'opinion commune, ſon autorité ne doit pas prévaloir contre le conſentement unanime de ceux qui avoient traité la matiere exprès; lors ſur tout qu'il ne s'agit que d'un paſſage, où il parle des Archontes, par occaſion, & dans lequel il peut avoir pris un nom pour un autre. Il met l'Archontat de Tléſias à l'an 684, & les autres mettent Créon premier Archonte

chonte annuel en 683. Si ce Tléſias étoit le ſecond dont le nom eſt inconnu, la différence ne ſeroit que d'un ou deux ans ; & la difficulté d'aſſigner le véritable commencement de l'année Archontique, & de la faire quadrer avec l'année Olympique peut avoir cauſé une erreur d'un an ou deux, à cauſe de l'enjambement des diverſes années Grecques les unes dans les autres.

La durée de cette partie de l'hiſtoire Athénienne étoit déterminée, non-ſeulement par le nombre des Archontes dont les noms ſe trouvoient marqués ſur les monumens & dans les Actes, mais encore par pluſieurs évenemens rélatifs à la ville d'Athènes, & qui partageant cette durée en divers intervalles plus courts, empêchoient qu'il ne s'y pût gliſſer aucune erreur.

Sous l'Archontat de Mégaclès 52e. Archonte annuel, étoit arrivé le meurtre de Cylon, la premiere année de la 25e. Olympiade : ce meurtre avoit eu de grandes ſuites, comme on l'a vu dans l'hiſtoire des Alcméonides, ou deſcendans du dernier Archonte perpétuel ; & il en étoit encore queſtion au temps de la guerre du Péloponèſe.

La légiſlation de Dracon eſt du 59e. Archontat, ſept ans après le meurtre de Cylon. La légiſlation de Solon & la réforme qu'il fit au gouvernement d'Athènes, eſt du 89e. Archontat, trente ans après Dracon. La priſe de Cyrrha eſt du 93e. Archontat, ou de celui d'Alcméon, la cinquiéme année après la légiſlation de Solon. Ce fut 21. ans après la priſe de Cyrrha, qu'on ajouta les combats Gymniques à la célébration des Panathénées, fête ancienne & établie par les premiers Rois d'Athènes. Hippoclidès un des ancêtres de Miltiade étoit alors Archonte, & le 114e. depuis l'établiſſement de l'Archontat annuel. Neuf ans après, Piſiſtrate s'empara de l'autorité ſouveraine ſous l'Ar-

Tatian. apud Clem. Strom. l. Euſeb. num. 1398.

chontat de Comias, qui étoit la 123e. depuis Créon. La tyrannie de Piſiſtrate, compris le temps de ſes deux exils, dura 33. ans. Celle de ſes deux fils en dura 18. Ainſi la ville d'Athènes recouvra ſa liberté au bout de 51. ans. Cet évenement précéde de 20. ans la bataille de Marathon, & de 30. celle de Salamine. Ainſi cette durée de 203. ans contenoit dix époques ou points fixes, qui ne permettoient pas de ſe tromper ſur la durée des neuf intervalles dans leſquels elle étoit partagée.

La durée totale de l'Hiſtoire d'Athènes étoit diviſée en cinq grands intervalles depuis Cécrops juſqu'à la bataille de Salamine : leſquels comprenoient 1095. ans ; ſçavoir 429. ſous les Rois du ſang de Cécrops & d'Erechthée ; 58. ſous ceux de la famille de Nélée ; 335. ſous les Archonres perpétuels ; 70. ans ſous les Archontes décennaux, & 203. ans ſous les Archontes annuels.

M. Newton retranche 495. ans de cette durée ; ſçavoir 169. ans de la durée des Cécropides, qu'il réduit à 260. ans ; 41. de la durée des regnes de Mélanthus & de ſon fils Codrus, réduiſant à 17. ans au plus les 58. marqués par Caſtor. Il réduit les treize Archontes perpétuels à douze, & réduit de même à 15. ans l'un portant l'autre la durée de leurs regnes, au lieu qu'il en avoit donné 19. aux regnes précédens. La raiſon qu'il en rapporte, eſt *l'inſtabilité des affaires publiques d'Athènes.* * Mais l'hiſtoire ne nous marque aucune révolution pour ce temps-là : au contraire,

* Newton chronolog. pag. 127. *The ſtate being unſtable* : c'eſt ainſi qu'il faut traduire, & non *parce que leur charge n'étoit pas fixe*, comme ont fait les Auteurs de la traduction Françoiſe, qui ont mis M. Newton en contradiction avec lui même, en lui faiſant dire qu'une charge poſſédée par ceux qui en étoient revêtus *leur vie durant*, c'eſt leur expreſſion, n'étoit pas une *charge fixe*. *State* en Anglois & *Etat* en François ne ſe diſent plus pour ſignifier une *charge* ou un *emploi*. Ce n'eſt pas le ſeul endroit de cette verſion dans lequel on ne préſente pas toujours le ſens de M. Newton, quoique l'on traduiſe ſes paroles.

elle nous fait voir que ces Archontes perpétuels ſe ſont preſque tous ſuccédés de pere en fils, enſorte que leurs regnes ſont autant de générations. L'inſtabilité prétendue du gouvernement d'Athènes ſeroit une raiſon pour abréger la durée de ces Archontes perpétuels, s'ils euſſent été électifs & pris dans des familles différentes. Elle peut ſervir à rendre raiſon de la diminution du pouvoir des Archontes; mais elle ne prouve pas que la durée des générations ait été plus courte. D'ailleurs, comme on l'a déja dit, l'inégalité de la durée de ces Archontes montre que leurs regnes avoient été déterminés ſur d'anciens monumens, & non point évalués au hazard & ſur la ſeule préſomption de la durée des générations.

La chronique de Paros date pluſieurs évenemens des années du regne de ces Archontes. Philochorus, Euthyménès, Caſtor & pluſieurs autres en avoient marqué dans leurs chronologies. Pauſanias nous en donne pluſieurs exemples.

Leur commencement étant le même que celui du paſſage des colonies Ioniques dans l'Aſie mineure, & que la fondation des villes d'Epheſe, de Milet, de Colophon, &c. l'époque de l'Archontat de Médon étoit déterminée par celle de l'établiſſement de ſon frere Nélée dans l'Ionie. Or cette derniere époque étoit conſtante parmi les anciens. Eratoſthêne plaçoit le paſſage des colonies Ionienes 564. ans avant la bataille de Salamine, 361. avant l'établiſſement des Archontes annuels, & 291. ans avant les Archontes décennaux. C'eſt ſeulement 46. ans après l'époque du commencement des Archontes perpétuels, dans l'hypothèſe de Caſtor; & cette différence vient de ce qu'Eratoſthêne, comme nous l'avons dit, a trop reſſerré les événemens liés avec le retour des Héraclides: il les a comme entaſſés les uns ſur les autres. Ariſtarque, Philochorus & Apollodore étoient de même opi-

Clemen. Alex. *Stromat.* I. p.402.

nion qu'Eratoſthêne ſur la date de la colonie Ionique, à huit ou dix ans près.

M. Newton ne donne que 153. ans aux regnes des Archontes perpétuels, les évaluant à 13. *ans piéce*, pour me ſervir de l'expreſſion Angloiſe ; & il retranche 179. ans de cet intervalle.

A l'égard de l'intervalle ſuivant, ou de celui des Archontes décennaux, M. Newton ne peut ſe perſuader que ces ſept Archontes ayent tous rempli les dix ans de leur Magiſtrature ; & ſur ce ſeul fondement il réduit les 70. ans de leur gouvernement à 40. ans, ſans s'embarraſſer ſi cette hypothèſe eſt contredite par tous les Anciens, & s'il étoit probable qu'ils ſe fuſſent trompés ſur un point d'hiſtoire dont il leur étoit ſi facile de s'éclaircir, par le grand nombre de monumens qu'ils avoient entre les mains. Caſtor qui vivoit après Eratoſthêne, & avant Apollodore qui le cite dans ſa Bibliothéque, avoit écrit un ouvrage exprès pour relever les fautes des Chronologiſtes ; & par les citations que les Anciens font de ſon ouvrage, on voit qu'il avoit porté l'éxactitude à reprendre les Chronologiſtes ſes prédéceſſeurs, juſques à la vétille.

Apollod. Bib. lib. II. pag. 69.

Les retranchemens faits par M. Newton à la durée des intervalles précédens ne montant qu'à 422. ans, il eſt obligé de retrancher 76. ans de la durée des Archontes annuels, & de ſuppoſer que ſur le nombre des 203, marqués dans les Régiſtres publics & ſur les monumens, il y en avoit 76. d'imaginés, c'eſt-à-dire plus d'un tiers. * La raiſon que M. Newton en donne, c'eſt que la chronologie des temps antérieurs à Cyrus ayant été reglée par la durée des générations, & les Chronologiſtes ayant confondu les regnes avec les générations, il a dû leur arriver d'augmenter la durée des regnes de trois

Newton Chronol pag. 120. & 121.

* Dans ſa chronique il compte de même, mettant le premier Archonte en 607. Dans l'exemplaire manuſcrit que j'ai vu autrefois, il comptoit 130. Archontes ayant l'an 489.

ſeptiémes : c'eſt pour cela que des 203. Archontes, il en retranche 76. M. Newton a ſoin de nous avertir que cette méthode ne doit être employée, que quand on n'en a pas de meilleure : c'eſt pour cela qu'il ne retranche rien depuis la fin des Piſiſtratides en 509. Ainſi ſa réduction tombe ſur les 174. Archontes précédens, qu'il réduit à 98. Cet argument eſt de la nature de ceux auxquels on n'entreprend jamais de répondre, parce qu'il y auroit trop de choſes à dire. Quand le principe de M. Newton ſeroit auſſi vrai, qu'il a été démontré faux, quel rapport peut avoir la confuſion des générations & des regnes, avec une chronologie reglée par le nombre des Archontats ; Magiſtratures annuelles qui étoient marquées dans les monumens & qui ſervoient à dater les Actes ? Je ne m'étendrai pas ſur cet article : je me contenterai de demander : 1°. Pourquoi M. Newton retranche dix ans de la durée de la tyrannie de Piſiſtrate & de ſes enfans, contre les témoignages formels d'Hérodote, de Thucydide, d'Ariſtote & des autres Anciens, qui déterminent cette durée par les époques de différens événemens de la vie de Piſiſtrate. 2°. Surquoi il ſe fonde pour ne mettre que dix ans de diſtance, entre la légiſlation de Solon & celle de Dracon ; au lieu que les Anciens comptoient 30. ans entre l'une & l'autre : ce qui eſt conforme à ce que Plutarque nons apprend de la ſituation où Athénes ſe trouvoit au temps de Solon. Il avoit quarante ans, ſelon les anciens, lorſqu'il publia ſes nouvelles Loix ; il en auroit eu trente au temps de Dracon, ſelon M. Newton. Il y a même plus ; dans ſa chronologie Solon eſt mort l'an 549. Il eſt prouvé * qu'il avoit alors 80. ans : donc il ſeroit né l'an 628, & 20 ans avant l'établiſſement de l'Archontat annuel.

* Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, Tom. V. pag 276. Diſſertation ſur la chronologie Lydienne.

3°. Enfin, je demanderai comment on peut ajuſter l'époque du rétabliſſement des Jeux Pythiens par les Amphictyons, la deuxiéme année de la 47e. Olympiade, avec la chronologie de M. Newton, qui place le commencement de la guerre des Amphictyons en 568, vingt deux ans après la date des Jeux célébrés lorſque la guerre eût été terminée.

Concluſion de la premiere partie.

Je ne m'étendrai pas d'avantage ſur la partie de l'Ouvrage de M. Newton qui regarde la chronologie des temps poſtérieurs à la priſe de Troye. Je crois en avoir dit plus qu'il n'étoit néceſſaire, pour mettre le Lecteur en état de décider s'il a eu raiſon de retrancher 376. ans de la durée que donnoient à cette partie de l'hiſtoire, Hérodote, Thucydide & tous les Chronologiſtes antérieurs à Eratoſthène & à l'Auteur de la chronique de Paros. Eratoſthène avoit retranché 96. ans de l'intervalle marqué par Hérodote & ſuivi par Thucydide, entre la priſe de Troye & la bataille de Salamine. L'Auteur de la chronique de Paros n'en avoit retranché que 72.

Je ne repeterai point ce que j'ai dit ſur les moyens qu'avoient eu les Anciens pour s'aſſurer de la durée de cet intervalle. Ces moyens étoient:

1°. La ſuite & le nombre des générations dans un grand nombre de familles différentes, qui, ſorties du même tronc, ou du moins de Héros contemporains & qui s'étoient trouvés aux mêmes expéditions, s'étoient répandues dans les divers cantons de la Gréce, avoient paſſé dans les Iſles, ou s'étoient même tranſplantées dans les pays Barbares, ſur les côtes de l'Aſie mineure & juſques dans la Lybie.

2°. La durée des regnes & des magiſtratures perpétuelles, ſoit civiles, ſoit même religieuſes; comme la ſacrificature des Prêtreſſes de Junon à Argos, dont Thucydide s'eſt ſervi pour lier la chronologie de ſon hiſtoire avec celle d'Hellanicus, qui avoit reglé

ſa chronologie par les années de ces Prêtreſſes.

3°. Le nombre & la ſuite des magiſtratures annuelles d'Athènes, de Lacédémone, de Corinthe.

4°. La célébration des Jeux publics d'Olympie, de Némée, de l'Iſthme, de Delphes, des Panathenées, &c.

5°. La durée des diverſes colonies Grecques qui conſervoient avec ſoin la date de leur fondation, & qui s'aſſuroient de cette époque, ſoit par la durée des générations, ſoit par celle des magiſtratures établies pour régler l'Etat.

6°. La ſuite & l'ordre des évenemens, ſoit généraux pour toute la Gréce, ſoit rélatifs aux Etats par-particuliers; comme les guerres, les conquêtes, les traités de paix ou d'alliance, les légiſlations, les réformes dans le gouvernement, l'établiſſement des fêtes & des cérémonies ſoit politiques ſoit religieuſes, les fondations ou les réparations des Temples des Autels & des monumens conſacrés aux Dieux, ou deſtinés à conſerver la mémoire des grands Hommes.

Les Grecs, qui ont été de très-bonne heure une Nation ſtudieuſe & policée, ont dû avoir pour écrire leur Hiſtoire les mêmes ſecours que nous avons, au moins, pour celle des temps obſcurs de nos Nations occidentales dans les ſiécles d'ignorance. Peut être pourroit-on avancer qu'ils ont dû porter le ſoin, ſur cet article, bien plus loin que n'ont fait nos ancêtres. Car ſi je puis le dire ſans bleſſer l'orgueil des Modernes, les Grecs connoiſſoient mieux la gloire de la veritable nobleſſe, qui ne devroit venir que des grandes actions, & ils y étoient plus ſenſibles que nous ne l'avons jamais été: non qu'ils valuſſent mieux que nous; mais parce que la forme du gouvernement ne laiſſoit aux particuliers d'autre moyen de ſe diſtinguer du reſte de leurs concitoyens, que la

ſupériorité du mérite perſonnel ou du moins de celui de leurs ancêtres, & le ſouvenir des grandes actions qui les avoient rendus célébres.

Tout ce qui pouvoit acquérir quelque célébrité devenoit par là d'un prix infini, parce qu'il procuroit un avantage réél. Les Autels héroïques, les ſtatues, les tombeaux, les colonnes, les inſcriptions & tous les autres monumens élevés en l'honneur d'un homme célébre devenoient autant de titres de Nobleſſe pour ſa famille. Ses deſcendans veilloient avec ſoin à leur conſervation. Ils ſe glorifioient même des victoires remportées à Olympie. Herodote, en beaucoup d'endroits, remarque que ceux dont il parle deſcendoient de ces vainqueurs Olympiques. La couronne que ces vainqueurs recevoient aux yeux de toute la Gréce raſſemblée dans ces ſolemnités, les couvroit d'une gloire qui les diſtinguoit de tous leurs concitoyens, & à laquelle, comme je l'ai déja obſervé, leur Patrie ne dédaignoit pas de s'aſſocier. Des marques ſi flateuſes de diſtinction accordées à un ſimple citoyen fixoient ſur lui tous les regards; & ſi elles ne lui tenoient pas toujours lieu de mérite, du moins arrivoit-il ſouvent qu'elles faiſoient ouvrir les yeux à ſes concitoyens ſur des talens qu'ils euſſent ignorés longtemps. Les Grecs étoient ſi jaloux des moindres marques de diſtinction qu'ils ne négligeoient pas même le ſouvenir des Victoires remportées par leurs chevaux, lorſqu'il leur arrivoit de les prêter à d'autres. Pindare en pourroit fournir pluſieurs exemples.

Les deſcendans des Rois n'avoient chez les Grecs aucune prééminence ſur le reſte des Citoyens d'un Etat libre. La nobleſſe conſiſtoit toute dans la célébrité, & dans les grandes actions de ceux dont on tiroit ſon origine. Chez des Peuples amoureux de la liberté juſqu'à la fureur, une origine Roïale n'étoit propre qu'à inſpirer des craintes & des ſoupçons: on

ne ſe paroit point chez eux du rang de ſes ancêtres, mais ſeulement de leurs exploits; & c'eſt de-là que venoit la prodigieuſe ſenſibilité des anciens Grecs pour la conſervation de tous les monumens qui tranſmettoient à la poſterité le ſouvenir des grandes actions.

Rien n'approchoit des ſoins qu'ils prenoient pour en empêcher la deſtruction : on les avoit preſque tous ſanctifiés par la Religion; & dans les guerres les plus ſanglantes, les Tombeaux étoient une choſe inviolable, de même que les Temples, les Autels héroïques, les colonnes & tous les monumens de ce genre. Leur déſtruction étoit regardée comme un attentat contraire au droit naturel, & à ces engagemens ſacrés dont la force ſubſiſte même entre les Nations ennemies.

Ce ne ſeroit pas connoître les hommes, que de croire qu'ils viſſent alors ſans chagrin & ſans jalouſie des diſtinctions, qui mettoient quelques-uns de leurs citoyens au deſſus d'eux; qu'ils ne fuſſent pas toujours prêts à s'élever contre les uſurpateurs de cette nobleſſe; & que les généalogies ne fuſſent pas diſcutées & contredites alors avec autant de ſoin, pour le moins, qu'elles le ſont maintenant. On a vu plus haut que les Rois de Macédoine s'étant preſentés pour combattre aux Jeux Olympiques, on voulut les en exclure ſous prétexte qu'étant étrangers, ils ne devoient point être admis à des Jeux, qui n'étoient faits que pour les Grecs. Les Macédoniens, mêlés de Thraces & d'Illyriens, paſſoient pour barbares, quoique la premiere origine de leur Nation fût la même que celle des Grecs. Ils n'étoient point reputés du corps des Hellénes, & n'avoient jamais été unis avec le corps politique de la Gréce: c'eſt pour cela qu'après l'expédition de Xercès on ne leur fit pas un crime d'avoir livré paſſage aux Perſes, & de s'être ſoumis à eux,

comme on en fit un aux Béotiens : au contraire on ſçut bon gré au Roi des Macédoniens de quelques démarches qu'il avoit faites, pour engager les Grecs à un accommodement.

La difficulté que l'on faiſoit aux Rois de Macédoine fut portée devant les *Hellanodiques*, ou Juges des Hellénes ; c'étoit le titre de ceux qui préſidoient aux Jeux Olympiques. Ces Princes, qui deſcendoient d'Hercule par Caranus & par Téménus, produiſirent leurs titres & furent admis par un jugement, dont Herodote parle pluſieurs fois, & qu'il aſſure avoir été rendu avec connoiſſance de cauſe.

Je veux croire qu'il y avoit dans la Gréce des généalogies fabuleuſes ; que même dans celles qui étoient les plus aſſurées, il y avoit quelques degrés douteux. Mais ſe perſuadera-t-on que toutes étoient fauſſes ; & que dans les généalogies d'un ſi grand nombre de familles différentes, jalouſes les unes des autres, & ſouvent oppoſées d'intérêts & de factions, on s'étoit accordé à ſuppoſer préciſément le même nombre de générations fauſſes, & à les augmenter toutes dans la même proportion ; comme ſi les différens fauſſaires qui ont dû y travailler s'étoient tous donné le mot ?

On a vu plus haut que les familles connues comptoient toutes 24. degrés de générations entre le paſſage de Xerxès & la guerre de Troye. L'uſage, atteſté par les anciens, de ne marier jamais les hommes avant trente ans, donnoit 800. ans pour la durée de ces vingt-quatre générations. M. Newton, qui reconnoît dans ſa réponſe cette durée des générations, ne donne que 424. ans à cet intervalle : donc il faut, ou qu'il réduiſe les 24. générations à 13, ſuppoſant qu'il y en a 11 de fauſſes ; ou que contre ſon principe, & contre ce qui eſt prouvé par l'expérience de tous les temps, il évalue les générations à 17 ans & demi.

Fin de la premiere Partie.

Digitized by Google

TABLE

Des différentes Sections qui composent la premiere Partie.

SECTION PREMIERE.

Remarques préliminaires sur l'évaluation des générations & sur les fondemens de la Chronologie Grecque.

ARTICLE I. DE la durée des générations en général, & de la distinction des regnes & des générations, pag. 45.
ARTICLE II. Confusion des regnes & des générations dans le raisonnement de M. Newton. pag. 50.
ARTICLE III. Idée générale des preuves sur lesquelles l'ancienne Chronologie étoit fondée. pag. 54.

SECTION II.

Opposition des Anciens au système de M. Newton.

ARTICLE I. Chronologie d'Hérodote. pag. 61.
ARTICLE II. Epoque du retour des Héraclides, & de leur établissement dans le Péloponèse. p. 64.
ARTICLE III. Chronologie de Thucydide. p. 70.

SECTION III.

Preuves de la Chronologie précédente, par le nombre des générations dans les grandes familles.

ARTICLE I. Famille de Cadmus. p. 77.
ARTICLE II. Famille d Euphémus, Argonaute. p. 80.
ARTICLE III. Famille d'Ajax à Athènes. p. 84.
ARTICLE IV. Famille de Téménus en Macédoine. p. 92.
ARTICLE V. Epoque de Phidon Roi d'Argos. p 99.
ARTICLE VI. Généalogie du Médecin Hippocrate p. 121.

Digitized by Google

SECTION IV.

Examen des preuves particulieres de M. Newton.

ARTICLE I. Famille des Cadméides, établie à Lacédémone p. 127.
ARTICLE II. Famille des Héraclides de Corinthe, & des Cypséli-des. p. 133.

SECTION V.

Epoque des Jeux Olympiques & de Lycurgue le Legiſlateur. p. 155.

ARTICLE I. Premier établiſſement des Jeux Olympiques, & leur renouvellement par Iphitus. p. 156.
ARTICLE II. Que Lycurgue a été contemporain d'Iphitus, & qu'il a eu part au rétabliſſement des Jeux Olympiques. p. 163.
ARTICLE III. Confirmation de la Chronologie precédente par la date des évenemens poſtérieurs à Lycurgue. p. 174.
ARTICLE IV. Synchroniſme de Lycurgue & de Terpandre p. 185.
ARTICLE V. Temps de Lycurgue par les générations poſtérieures. p. 188.
ARTICLE VI. Intervalle du retour des Héraclides aux Jeux Olympiques p. 195.

SECTION VI.

ARTICLE unique. *Chronologie de l'Hiſtoire d'Athènes.* p. 200.
Concluſion de la premiere Partie. p. 214.

NOUVELLES OBSERVATIONS SUR LA CHRONOLOGIE DE M. NEWTON.

SECONDE PARTIE.

De la Chronologie de l'Hiſtoire Orientale.

LES changemens que M. Newton fait à la chronologie, & même à l'hiſtoire d'Egypte, ſont encore plus conſidérables que ceux qu'il fait à l'hiſtoire Grecque. Il adopte, comme je l'ai obſervé ci-deſſus, l'opinion de Marsham, qui a cru que le Séſoſtris d'Hérodote, d'Ariſtote, de Manéthon, de Diodore & des autres anciens Ecrivains Grecs étoit le même que le Séſac du troiſiéme livre

des Rois: ce qui l'a obligé de retrancher cinq ſiécles des antiquités Grecques, afin de placer Danaüs au temps de Roboam fils de Salomon. Mais il ne s'en tient pas là; & comme il adopte encore l'opinion de M. Prideaux ſur l'identité de Séſoſtris & d'Oſiris, il eſt obligé de ſoutenir que la grande & la premiere Divinité des Egyptiens étoit un Roi, mort l'an 956. avant Jeſus-Chriſt.

Le regne des Hommes en Fgypte, c'eſt-à-dire le temps de Ménès, n'a pu commencer que quelques ſiécles après Oſiris: ainſi l'immenſe durée de la monarchie Egyptienne, & la longue ſuite des Rois rapportée par Herodote, par Manéthon, par Eratoſthêne, par Apollodore, par Diodore &c. ſe doivent placer dans un eſpace de 400. ans. L'Egypte fut conquiſe par les Perſes vers l'an 538. environ, & 418. ans après la mort d'Oſiris, dans la Chronologie de M. Newton.

Marmora Oxon. *not. hiſtor.* pag. 158. & 159.

M. Prideaux ſuivoit la Chronologie ordinaire, & mettoit Oſiris, ou Séſoſtris à l'an 1500. environ; enſorte qu'il donnoit près de mille ans de durée à la Monarchie Egyptienne: ce qui diminue un peu l'abſurdité de cette hypothèſe. Mais dans le ſyſtême de M. Newton elle n'eſt pas tolérable. Les Egyptiens formoient, de l'aveu de toutes les Nations, le plus ancien Peuple, la plus ancienne Monarchie & la plus ancienne Religion de l'Univers. Perſonne n'ôſoit leur conteſter cette antiquité; & ils en prenoient occaſion d'inſulter amérement les Grecs, qu'ils traitoient de Nation Nouvelle & de peuple à peine ſorti de l'enfance. Si l'on admet le ſyſtême de M. Newton, ces mêmes Egyptiens n'auroient ſubſiſté alors que que depuis 500. ans; & le regne des Dieux, c'eſt-à-dire le temps fabuleux de leur hiſtoire, n'auroit fini que long-temps après le commencement des Monarchies des Aſſyriens, des Babyloniens, des Tyriens,

Digitized by Google

des Lydiens & des autres Peuples, qui ne prétendoient point à la même antiquité.

M. Newton ſuppoſe le ſynchroniſme de Roboam & de Séſoſtris, & l'identité de ce dernier avec Oſirir; & il bâtit toute ſon hiſtoire d'Egypte ſur cette hypothèſe, à laquelle il ajuſte les faits particuliers. Il n'en apporte cependant aucune preuve; il ſe contente de répandre des ſoupçons généraux contre la certitude de l'hiſtoire d'Egypte, de groſſir les différences qui ſe trouvent entre les récits des divers hiſtoriens, & de faire remarquer les variations qu'il croit voir dans la narration de chaque Ecrivain. Ainſi je me contenterai d'oppoſer au ſyſtême de M. Newton trois Propoſitions, dont je donnerai les preuves, & qui diviſeront cette ſeconde Partie en trois Sections.

1°. Les anciens Ecrivains ſont preſque tous d'accord entr'eux dans les points principaux de l'hiſtoire d'Egypte, & ſur tout dans ceux qui ſont incompatibles avec les hypothèſes de M. Newton; comme la durée du temps hiſtorique, le nombre des Rois, & le temps des conquêtes de Séſoſtris.

2°. L'hiſtoire de Manéthon, priſe dans le ſens auquel il l'entendoit lui-même, eſt très-conforme dans ſa partie hiſtorique, avec la chronologie de l'Ecriture, & avec ce qu'elle nous apprend de l'hiſtoire d'Egypte.

3°. L'opinion de M. Newton & de M. Prideaux, ſur l'identité de Séſoſtris & d'Oſiris, eſt abſolument contraire au ſyſtême de la Théologie Egyptienne, & à l'idée que nous donne l'Ecriture de la Religion des Egytiens, & de celle des Nations qui avoient adopté leur culte.

SECTION PREMIERE.

§. I.

Obſervation générale ſur l'hiſtoire Egyptienne & ſur celle des Chaldéens : précaution avec laquelle on parvient à diſtinguer les traditions hiſtoriques, des traditions fabuleuſes ; moyen de les concilier & de reduire les longues durées à leur valeur hiſtorique.

IL faut obſerver d'abord ſur la premiere propoſition, que l'on ne doit pas être étonné de trouver beaucoup de différence entre l'hiſtoire de Manéton, extraite des annales authentiques des Temples, & celle qu'Hérodote & Diodore (après Hécatée de Milet) nous ont donnée, ſur ce qu'ils avoient recueillis en conſultant de vive voix les Prêtres de Memphis & les Egyptiens, avec leſquels ils s'étoient entretenus ſur ce ſujet.

Nous voyons combien l'hiſtoire de la Chine publiée par le Pere *Mendoça*, & ſuivie par Scaliger, eſt différente de celle que le Pere *Martini* & le Pere *Intorcetta* ont tirée des annales autentiques de la Chine. Le Pére Mendoça a mêlé les traditions incertaines & les opinions fabuleuſes du Peuple, avec les faits conſtans & aſſurés de l'hiſtoire ; & il donne à la Monarchie Chinoiſe beaucoup plus d'antiquité que ne font les Chinois lettrés. Il en eſt de même de Manéthon : il donne moins d'étendue au temps hiſtorique, que ne lui en donnoient Solon, Hérodote & Hécatée, parce qu'il ſépare le temps hiſtorique du temps fabuleux, & parce qu'il a diſtingué les Dynaſties, ou Principautés collatérales de celles qui avoient été ſucceſſives.

Lorſqu'on

Lorſqu'on les comparera dans une vue de conciliation, pour chercher la vérité, & non dans le deſſein de tout brouiller, ou d'augmenter les difficultés; on trouvera qu'il n'eſt pas impoſſible de faire diſparoître ces variétés.

La longue durée que Solon, Hérodote & Diodore de Sicile donnent à la Monarchie Egyptienne, eſt à la vérité exprimée en années; mais comme les Egyptiens s'étoient ſervi de pluſieurs ſortes d'années, nous ne ſommes pas ſûrs que les Prêtres qu'ils avoient conſultés euſſent employé dans les calculs, dont ils leur parloient, des années de 365. jours, comme avoit fait Manéthon, qui marquoit la durée des regnes en années, en mois & en jours; ainſi qu'on le voit dans le fragment conſervé par Joſephe, & dans les extraits que Jule Africain avoit fait de ſon ouvrage. Manéthon ne croyoit pas que tous les regnes des Princes, dont il donnoit l'hiſtoire, euſſent été ſucceſſifs. Dans l'extrait de ſon ouvrage par Jule Africain, le nombre de ces regnes monte à 352, & la ſomme de leurs durées particulieres à 5339. ans. Dans l'extrait d'Euſébe on ne trouve que 341. regnes pendant 4257. ans. Mais l'un & l'autre avoient fait pluſieurs changemens à l'ouvrage de Manéthon, pour l'ajuſter à leur propre chronologie; & ils n'avoient peut-être pas compris le ſyſtême de cet Auteur. Syncell.

Manéthon avoit donné l'hiſtoire de chaque Dynaſtie, ou de chaque famille Royale, tout de ſuite; telle qu'il l'avoit trouvée dans les annales ſacrées & dans les chroniques des Temples. Mais ces Dynaſties n'avoient pas été toutes ſucceſſives: il y en avoit eu pluſieurs qui étoient collatérales, formant divers petits états qui ſubſiſtoient en même temps dans les différentes parties de l'Egypte. Nous en avons une preuve formelle dans l'ouvrage de Syncelle; il nous apprend que Manéthon réduiſoit ſes 30. Dynaſties à 113 regnes ſucceſſifs,

qui avoient duré 3555. ans depuis la fondation de la Monarchie, juſqu'à la quinziéme année avant l'Empire d'Alexandre, qui a commencé en Egypte l'an 331. avant Jeſus-Chriſt. Ce nombre de Rois & cette durée ne s'accordent, ni avec la chronologie de Jule Africain, ni avec celle d'Euſebe, ni même avec celle de Syncelle. Ainſi on ne peut ſuppoſer que ce nombre & la durée de ces regnes ſucceſſifs, ſoit une réduction de l'ouvrage de Manéthon, imaginée par les Auteurs Chrétiens pour le concilier avec leur chronologie. Ces Auteurs n'avoient pas eu l'idée de ces regnes collatéraux; & ils ſe contentoient de retrancher entierement les 15. ou 16 premieres Dynaſties qui les embarraſſoient. Le Chevalier Marsham eſt, je crois, le premier qui ait vu la néceſſité d'admettre ces Dynaſties collatérales, & qui en ait donné les preuves pour pluſieurs regnes.

Syncell. pag. 52.

Les 3555. ans de Manéthon ayant fini l'an 346. avant Jeſus-Chriſt, doivent avoir commencé l'an 3900. avant la même époque; & il n'étoit pas le premier qui eût donné cette durée à la Monarchie Egyptienne. Dicéarque, diſciple d'Ariſtote contemporain d'Alexandre, & par conſéquent antérieur de plus de 50. ans à Manéthon, comptoit 2936. ans depuis le regne de *Seſonchoſis*, ſucceſſeur d'Orus fils d'Iſis & d'Oſiris, juſqu'à l'établiſſement des Jeux Olympiques, en 885. Dans ſon hypothèſe le regne des Dieux avoit fini l'an 3821. avant Jeſus-Chriſt. Manéthon commençoit 79. ans plutôt; ſans doute, parce qu'il comprenoit les regnes d'Oſiris & d'Orus. Si les 2936. ans de Dicéarque ont fini à l'Olympiade de Corébus en 776, le regne de Seſonchoſis commencera l'an 3712. avant l'Ere Chrétienne, & 188. ans après le commencement fixé par Manéthon.

Schol. Apollon. Rhod. lib. IV. 272.

Vide Voſſ. de hiſt. Græcis.

Herodote donne 11340. ans de durée au regne des Hommes, depuis le commencement de Ménès, juſqu'à Sethon contemporain de Sennachérib; & il aſſure

Lib. II. cap. 142.

que pendant cet intervalle, il y avoit eu à Memphis 345. Grands-Prêtres, qui avoient fait placer leurs Statues dans une galerie du Temple de Vulcain, où il les compta toutes.

Diodore, ſuivant en cela Hécatée de Milet, donne 9500. ans de durée * au même regne des Hommes depuis Ménès, juſqu'à la conquête de l'Egypte par Cambyſe, la troiſiéme année de la ſoixantiéme Olympiade, ou l'an 538. avant Jeſus-Chriſt. Mais ce même Diodore réduit la durée de tous les Rois Egyptiens à 4700. ans environ : ce qui montre qu'il ne regardoit pas ces 9500. ans, comme des années ſolaires, mais comme des intervalles de quelques mois. Auſſi remarque-t-il que pluſieurs Egyptiens prenoient ces anciennes années, pour des ſaiſons de quatre mois. Dans cette diviſion en ſaiſons, on avoit eu égard aux changemens conſiderables qui arrivent à la température de l'air en Egypte. Outre cette année de quatre mois, il y en avoit une autre de trois mois, qui partageoit l'année Tropique ou la révolution du ſoleil en quatre portions, rélativement à l'accroiſſement & à la diminution des jours, ou aux changemens qui arrivent dans la longueur de l'ombre Méridienne des corps. On attribuoit cette année à Otus fils d'Oſiris, & on prétendoit que c'étoit de-là que l'on avoit tiré le nom d'*Hora*, que les Grecs donnoient aux ſaiſons, & celui d'*Horos* qu'ils avoient donné autrefois à l'année.

Diod. I. pag. 19.

Diod. I. p. 44.

Ibid. pag. 23.

Cenſorin. cap. 19.

Plut. Sympoſ. lib. V. cap. 4.

La reduction que Diodore lui-même fait à la durée du regne des hommes, montre qu'il ne croyoit pas que ces 9500. ans fuſſent des années ſolaires. Il eſt probable que les Prêtres Egyptiens, qui ne parloient

Voyez Stilling. Fleet. *origin. ſacræ.* lib. I. cap. 1. pag. 46. 48.

* Il y a dans le texte, ἀπὸ Μυρώδος ἔτη βραχὺ λείποντα τῶν πενταπισχιλίων. Mais il eſt clair qu'il faut lire avec Jacques Capel. *Hiſt. Sac. & Exot. ann.* 1682. πενταπισχιλίων au lieu de πενταπισχιλίων.

jamais aux Etrangers que d'une maniere très-obſcure, auront donné le nom d'années aux ſaiſons de trois ou de quatre mois, en parlant de leurs antiquités à Hécatée & à Hérodote. Ils vouloient par là leur en donner une plus grande idée. Dans cette ſuppoſition, comme Hérodote & Diodore commencent également à Ménès; & que l'intervalle dont parle Hérodote eſt exprimé par un plus grand nombre d'années que celui de Diodore, quoiqu'il finiſſe quelques ſiécles plutôt, il eſt clair que les Prêtres conſultés par Hérodote avoient employé des années plus courtes, que celles des Prêtres dont Diodore rapporte le ſentiment.

Les 11340. ans d'Hérodote, pris pour des ſaiſons de trois mois Egyptiens, donnent 2794. ans ſolaires. Ils finiſſoient au regne de Sethon, & à la guerre de Sennachérib contre les Egyptiens, en l'an 710. avant Jeſus-Chriſt. Suivant cette hypothèſe, le commencement de Ménès premier Roi d'Egypte tomboit à l'an 3504. avant l'Ere Chrétienne.

Les 9500. ans de Diodore, pris pour des ſaiſons de quatre mois Lunaires, donnent 2964. ans ſolaires & quelques mois. Cet intervalle ayant fini l'an 538. avant Jeſus-Chriſt, lors de la conquête de l'Egypte par Cambyſe, le regne de Ménès auquel il commence tombe à l'an 3502 : Il n'y a donc par cette explication que deux ans de différence, entre le calcul d'Hérodote & celui de Diodore. Je ne ſçai ſi ce rapport peut être conſidéré comme le pur effet du hazard.

Plato in Timæo & Critiâ.

Nous voyons dans Platon que les Prêtres de Saïs montrerent à Solon dans leurs Livres ſacrés d'anciennes hiſtoires, qui étoient arrivées neuf mille ans avant leur temps, & qui précédoient de mille ans la fondation de Saïs. Ainſi ils comptoient 8000. ans depuis la fondation de cette Ville de la baſſe Egypte, qui étoit poſtérieure aux villes de Thebes, de This & de

Memphis, &c. Ces huit mille ans, pris pour des tiers d'années lunaires, valent 2500. ans environ; leſquels ajoutés à l'an 580, dans lequel Solon voyagea en Egypte, donnent l'an 3080, avant Jeſus-Chriſt, pour le temps de la fondation de Saïs. Les neuf mille ans de ces Prêtres font par le même calcul environ 2800. ans; leſquels ajoutés à l'an 580, donnent autour de l'an 3380, pour le temps de la guerre des Atlantes contre les Européens, & de la grande inondation qui ravagea toute la partie méridionale de l'Europe, & qui détruiſit l'iſle Atlantide, qui étoit au ſud de l'Attique dans l'endroit où eſt aujourd'hui la grande Syrte. Cette guerre a tout l'air d'une fable inventée par les Prêtres Egyptiens, & adoptée par Solon, pour illuſtrer ſa Patrie: mais le temps où les Prêtres plaçoient cet évenement, ſe rapporte parfaitement avec la Chronologie, que ſuivoient Hécatée, Hérodote & Diodore; & je ne prétends pas autre choſe.

Selon Diodore le regne des Dieux & des Héros, qui finirent à Orus, fils d'Iſis & d'Oſiris, avoit duré 18000. ans; & depuis Iſis & Oſiris juſqu'à Alexandre il y avoit un peu plus de 10000. ans. Nous avons vu plus haut qu'ils comptoient 9500. ans ſous le regne des Hommes, qui avoient commencé après Orus fils d'Oſiris, & qui avoient fini au temps de Cambyſe. Hérodote comptoit 3832. ans du regne de Bacchus, ou d'Oſiris, à celui de Ménès: car il mettoit ce Bacchus Egyptien, 15000. ans avant Amaſis; & Ménès précédoit Séthon ou l'an 710. avant Jeſus-Chriſt, de 11340. ans. Amaſis a fini l'an 538; c'eſt-à-dire 172. ans après Séthon. Suivant l'évaluation des années Egyptiennes en ſaiſons de trois mois, Oſiris aura regné vers l'an 4450. avant l'Ere Chrétienne; & l'Hercule Egyptien, plus ancien qu'Oſiris de 2000. ans, aura regné vers l'an 4950. avant la même Ere.

Lib. I. pag. 18.

pag. 13.

Lib. II. cap. 43.

Diodore comptoit 23000. ans depuis le regne du

Lib. I. pag. 13.

Soleil, le ſecond des Dieux, juſqu'au temps d'Alexandre; & Diogene Laerce, 48865. ans depuis le regne de Vulcain, le premier & le plus ancien des Dieux juſqu'à la même époque de la conquête de l'Egypte par Alexandre.

Je ne crois pas qu'il ſoit néceſſaire d'avertir que je ſuis bien éloigné de regarder toute cette Chronologie des temps antérieurs au regne des Hommes & aux ſiécles hiſtoriques, comme une choſe qui ait quelque fondement réel. Elle n'eſt tout au plus appuyée que ſur des hypothèſes Aſtronomiques, & ne peut être regardée que comme une maniere poëtique ou allégorique d'exprimer la durée de certaines révolutions des ſphéres céleſtes.

Syncell. pag. 51. L'ancienne chronique Egyptienne, rapportée dans Syncelle, nous en fournit une preuve. Elle compte 36525. ans depuis le regne du Soleil juſqu'à la fin du regne de *Nectanebus*, 15. ans avant l'Empire d'Alexandre. Elle ne comprend point le regne de Vulcain; & c'eſt pour cela qu'elle compte 12000. ans de moins que celle que ſuivoit Diogene Laerce.

pag. 52. Syncelle remarque que cette durée de 36525. ans étoit la période de la *reſtitution du Zodiaque, ou du retour d'un Signe au même lieu*, c'eſt-à-dire *du point Equinoxial au premier degré de la conſtellation d'Aries*, ainſi qu'il étoit marqué dans les livres publiés ſous le nom d'Hermés, & ſous le titre de *Genica* & de *Kyrannidés*. Il eſt ſûr que les Egyptiens attachoient quelque ſignification cachée à ce nombre de 36525; & c'eſt pour cela qu'ils attribuoient à leur Mercure un pareil nombre de diſcours ou de traités, comme on le voit dans Jamblique. Ces traités compoſoient les 42. volumes que les Prêtres étoient obligés d'étudier, ſelon les différentes fonctions auxquelles ils étoient deſtinés. De ces 36525. diſcours il y en avoit, 1200. qui regardoient les Dieux Ethérées, Empyrées & Céleſtes des claſſes ſupérieures.

Jamblich. *De myſt. Egypt.* Sect. VIII. cap. 1. pag 157.
Clem. Alex. Strom. VI. Jamblich. ſect. VII. cap. 2.

Syncelle nous apprend le myſtére caché ſous ce nombre, en nous diſant qu'il marquoit le retour de l'Equinoxe du printemps au premier point de la conſtellation d'Ariès. Il eſt vrai que comme il étoit fort ignorant en Aſtronomie, il explique enſuite cette révolution du Zodiaque, par je ne ſçai quelles combinaiſons de Cycles, qui n'ayant aucun fondement dans les mouvemens céleſtes, ne peuvent être d'aucun uſage réel. Mais il eſt clair qu'il n'a pas entendu ce qu'il diſoit lui-même, d'après les livres de Mercure; & qu'il s'agiſſoit là d'une période du mouvement des fixes.

C'eſt en 388. avant Jeſus-Chriſt que la premiere étoile d'Ariès s'eſt trouvée dans le cercle de longitude, qui paſſe par le point de l'Equinoxe du printemps: elle étoit encore au même degré 38. après, c'eſt-à-dire en 350, au temps de la fin de la chronique Egyptienne; & c'eſt de la révolution entiere du mouvement des points équinoxiaux qu'il s'agiſſoit là. Aujourd'hui que ce mouvement nous eſt mieux connu, on compte 72. ans pour un degré, & 25920, pour les 360. degrés, ou pour la révolution du cercle entier.

Les Anciens avoient des inſtrumens moins délicats que les nôtres, & leurs obſervarions étoient plus groſſieres. Ce qui eſt hors de doute pour les étoiles fixes: car à cet égard la grandeur des inſtrumens ne peut équivaloir à la fineſſe des diviſions, & aux avantages que donnent les Téleſcopes. Ainſi les changemens qui arrivent dans le lieu des étoiles fixes leur étoient moins ſenſibles. C'eſt pour cela qu'ils faiſoient ce mouvement plus lent, & ſeulement d'un dégré en cent ans.

Les Grecs qui diviſoient le Zodiaque en 360 degrés, comme nous, comptoient 36000. ans pour une révolution entiere; & c'étoit là ce qu'ils nommoient la grande ou même la très grande année. Caſſander *apſ. Plut. de Placit. Philoſoph.* cap. ult.

Mais les Egyptiens qui diviſoient le Zodiaque en Cenſorinus 18.

365 degrés, ſuivant le nombre des jours de leur année, comme font encore les Chinois, donnoient 36500. ans à cette période : mais comme leur année étoit plus courte, environ d'un quart de jour, que l'année ſolaire vraie, ils ajouterent 36500. quarts de jours ou 25 ans Egyptiens à leur période pour une plus grande éxactitude. Ces remarques qui n'ont été faites par perſonne, que je ſçache, prouvent ce me ſemble que la ſomme totale de l'ancienne Chronique, eſt préciſément celle de la période du mouvement des étoiles, ſuivant les hypothèſes de l'Aſtronomie Egyptienne. Les Grecs ont ignoré le mouvement des fixes, avant Hypparque ; mais leur ignorance ne prouve rien contre les Egyptiens, comme l'a prétendu le Chevalier Marsham. Les Grecs alloient étudier l'Aſtronomie en Egypte ; & c'eſt là qu'ils avoient pris les premiers élémens de cette ſcience. Mais les Egyptiens ne leur avoient donné que les notions les plus communes ; & ils leur avoient caché un grand nombre de choſes, ſuivant la remarque de Strabon. Les Grecs ne les apprirent que quand les Aſtronomes poſtérieurs traduiſirent en Grec les ouvrages des Prêtres Egyptiens.

Strab. XVII. p. 806.

Des 36525. ans de la chronique Egyptienne, il y en avoit 33984. pour le temps du regne des Dieux ; ſçavoir 30000. ans pour le regne du Soleil, & 3984. pour celui de Saturne & des douze autres Dieux de la ſeconde claſſe juſqu'à Orus, fils d'Oſiris. Ainſi il ne reſtoit que 2541. ans, pour la durée du regne des hommes, qui comprenoit auſſi celui des héros *Meſtréens* & *Aurites*. Moyſe donne à l'Egypte le nom de *Metſraïm* : ce que pluſieurs écrivains Grecs traduiſent par le mot de *Meſtræi*. Les Arabes appellent encore aujourd'hui l'Egypte *Metſr*. Le nom d'*Orus* ſignifioit *Roi* dans l'ancienne Langue Egyptienne (*Our* ou *Oro* en Cophthe.) Ainſi il eſt très probable que les traducteurs de cette Chronique auront mal à propos ſéparé les

les *Meſtréens* & les *Aurites*; ces deux mots ne ſignifiant autre choſe que les Rois Meſtréens ou *Egyptiens*, dont les Regnes étoient rapportés après ceux des Dieux, leſquels finiſſoient à Orus fils d'Oſiris. Ces 2541. ans finiſſoient à la quinziéme année avant l'Empire d'Alexandre, c'eſt-à-dire avant la conquête de l'Égypte par ce Prince en 332; & par conſéquent ils commençoient avec le temps hiſtorique, à l'an 2888. avant l'Ere Chrétienne, c'eſt à-dire 1014. ans après le commencement des Dynaſties de Manéthon, qui comprenoient, non-ſeulement le regne d'Oſiris, d'Iſis, d'Orus & des Dieux de la derniere claſſe, mais encore celui des Dieux antérieurs à Oſiris. Hérodote & Diodore commençoient au regne d'Oſiris, & 616. ans plutôt que la Chronique, à cauſe qu'ils comprenoient les regnes d'Oſiris, d'Iſis, de Typhon & d'Orus. Dicéarque commençoit au regne de Seſonchoſis ſucceſſeur d'Orus; & en comptant la durée du regne de ce Prince, il commençoit quarante-huit ans plutôt que la chronique.

Cette chronique ne compte que 92. regnes ſucceſſifs, depuis le commencement des temps hiſtoriques juſqu'à Nectanébus. Apollodore ayant ajouté 53 Rois aux 38. marqués dans la chronique des Rois Thébéens d'Eratoſthène, comprenoit toute la durée des temps hiſtoriques, ſous quatre-vingt onze regnes ſucceſſifs: ce qui s'accorde avec la chronique Egyptienne. Manéthon comptoit 21 Rois de plus, c'eſt-à-dire 113. au total: mais comme il comptoit en même temps 1014. de plus que la chronique; il eſt clair qu'il comprenoit dans ſa chronologie la durée des Rois antérieurs au temps hiſtorique, & qu'il donnoit 48. ans à chacun de ces regnes, l'un portant l'autre. Syncell pag. 9.

On voit par là que les Anciens ne ſont pas auſſi contraires les uns aux autres ſur l'hiſtoire d'Egypte, que le prétend M. Newton. Il ne ſeroit pas impoſſible de

débrouille le cahos de l'ancienne hiſtoire des premiers temps, comme j'eſpere le montrer quelque jour plus au long. L'hiſtoire de toutes les anciennes Nations eſt extrêmement chargée de fables dans ſes commencemens; mais en ſéparant la partie manifeſtement fabuleuſe, de la partie donnée comme hiſtorique par les habiles gens de ces mêmes Nations; en dégageant la Vérité du milieu des traditions poëtiques & myſtagogiques qui l'offuſquent; en cherchant de bonne foi la ſolution des difficultés qui ſe préſentent & le moyen de lever les contradictions apparentes, on viendra à bout d'en diſſiper les tenebres & de découvrir ſi ces hiſtoires ont quelque certitude. Je l'ai déja dit; mais je crois ne pouvoir trop le repeter dans un ſiécle, où pour éviter le défaut d'une trop grande crédulité, on fait conſiſter la juſteſſe à tout nier, ou du moins à ne voir jamais que les raiſons de douter.

Le ſavant M. Halley a fait, ſur les Périodes chronologiques des Babyloniens, une remarque dont on n'a pas aſſez ſenti l'importance; car elle menoit à la pleine ſolution des embarras qui avoient paru juſqu'à preſent inſurmontables dans cette Chronologie.

Syncell. pag. 28. 30. 38.

Beroſe marquoit dans le premier livre de ſon hiſtoire, que la durée de Babylone étoit de 150000. ans. Cette durée comprenoit, outre le temps hiſtorique, le temps poëtique ou fabuleux, c'eſt-à-dire celui de la formation des Etres, lequel précédoit de pluſieurs myriades Alorus, le premier homme & le premier Roi de la Chaldée. Les Babyloniens admettoient une progreſſion aſſez lente dans la formation des Etres; & ils ſuppoſoient que pendant long-temps la Nature, qui eſſayoit pour ainſi dire ſes forces, n'avoit produit que des monſtres, & que des êtres irréguliers. Ainſi les temps hiſtoriques ne commençoient qu'au regne d'Alorus. La durée de ces temps étoit partagée en pluſieurs intervalles, par époques différentes. Le premier

intervalle depuis *Alorus* juſqu'à *Xiſuthrus*, ſous lequel arriva le déluge univerſel, comprenoit le regne de dix Rois ſucceſſifs; & la durée en étoit de 120. ſares ou périodes Chaldéenes.

Depuis le déluge de Xiſuthrus, on comptoit neuf ſares & demi juſqu'au regne d'Evéchoüs. Aprés cet Evéchoüs, on commençoit à marquer la durée par années ſolaires de 365. jours; & l'on comptoit 1865. ans juſqu'à la deſtruction de l'Empire Aſſyrien, ſous le dernier Sardanapale, arrivée en 608. lors de la priſe de Ninive, comme je l'ai montré ailleurs;* enſorte que la durée des temps marquée en années ſolaires dans les annales Chaldéenes, commençoit à l'an 2473. avant l'Ere Chrétienne, quarante-trois ans avant la naiſſance d'Abraham. Syncell. 78. 90. 92.

La difficulté de cette chronologie roule donc toute entiere ſur la partie du temps exprimée en *ſares*. Abydène, après les Aſtrologues judiciaires de Chaldée, évaluoit le ſare à 3600. ans. Les Chronologiſtes Chrétiens ont réduit ces ſares à 3600. jours; mais les uns & les autres ſe ſont également trompés: car une période de 3600. jours, qui ſont dix ans ſolaires moins 50. jours, n'a aucun fondement Aſtronomique dans la révolution des corps Céleſtes; & celle de 3600. ans ne peut être d'aucun uſage civil à cauſe de ſa longueur exceſſive. Syncell. p. 38.

La durée du ſare étoit très-éxactement déterminée dans les livres d'Aſtronomie Chaldéene; & c'eſt là que l'avoient pris Suidas, ou les écrivains copiés par cet Auteur. On lit dans ſon Dictionaire, ſuivant la reſtitution fournie par le manuſcrit de la Bibliothèque du Roi, & par un autre de la Bibliothèque Vaticane, que le *ſare* chez les Chaldéens contenoit 222. mois lunaires, Suidas. Σαρος *edit. de Kuſter.*

* Diſſertation ſur les Aſſyriens de Ninive. Mémoires de Litterature de l'Academie des Belles-Lettres. Vol. V. pag. 404.

Plin. II. cap. 13. ou dix huit ans & demi; & que 120. ſares faiſoient 2220. ans.

Edmond Halley. Tranſact. Philoſoph. ann. 1691. §. 194. On lit dans Pline que les Eclipſes reviennent au même lieu au bout de 222. mois. Le manuſcrit de Chiflet & celui de Norfolk portent 223. mois, & M. Halley croit qu'il faut préferer cette leçon & corriger Suidas ſur ce pied-là. Cette excellente période de 223. mois donne, comme le dit M. Halley, le retour des conjonctions de la Lune & du Soleil, & celui des nœuds aſſez exactement, au même point de l'écliptique. » Il s'en faut très-peu qu'elle ne donne » le retour de l'apogée, & celui de la planete, au » même lieu du Ciel; en ſorte qu'au bout de cette » période le retour des Eclipſes ſe fait aſſez exacte- » ment au même lieu, à la même heure & dans la » même quantité. M. Halley ajoute, que l'utilité de » cette période eſt très-grande, & qu'il l'a toujours » trouvée conforme aux obſervations & aux calculs » qu'il a faits par les autres méthodes. » Ptolémée

Ptolom. Almag. IV. 2. add. Bullial. aſtron. lib. III. cap. 2. p. 110 marque formellement que les 223. lunaiſons de cette période Chaldéenne contiennent 6585. jours, huit heures: ce qui donne 18. ans Babyloniens, ou Egyptiens 15. jours huit heures. Cette periode * contenoit 241. mois périodiques, ou révolutions de la Lune dans ſon *écliptique*, plus 10. h. 40. m.; 239. révolutions de l'Anomalie de la Lune, ou du retour de la Lune à ſon apogée; & 242. périodes ou révolutions du mouvement de la Lune en latitude.

Les avantages de cette période qui donnoit le retour des lunaiſons & des éclipſes au même lieu du Ciel, à très-peu près, lui firent donner le nom de *Sar* ou *Schar*, par les Chaldéens: ce qui ſignifie *reſtitutio*, retour, rétabliſſement; & ſon utilité

Ptolom ibid. la nomme *Apocataſtaſis*.

* Geminus cap. 15 attribue formellement aux Chaldéens cette periode de 6585 jours $\frac{1}{3}$ ou celle de 19756. jours, formée en triplant la premiere pour éviter la fraction.

pour l'uſage de la vie civile l'avoit fait recevoir, avant que l'on eût perfectionné l'année ſolaire, ou qu'on l'eût établie pour l'uſage commun, peut-être par des vues religieuſes.

Les Sares de la chronologie Babylonienne ſont donc des périodes de 223. mois ſynodiques moyens, de 29. jours 12 heures & quelques minutes. Le Sare contenoit ſix *Neres* * de 1097. jours 14 heures chacun, c'eſt-à-dire de 37 lunaiſons & quelques jours, ou de trois années ſolaires & 44 heures.

Le Nére contenoit dix *Soſſes*, chacun de 109. jours 18 heures 12 minutes; ce qui fait quatre mois de 27. jours 10 heures 33 minutes. Ces mois étoient moyens entre le mois périodique & entre le mois anomaliſtique, ou du retour de la Lune à ſon apogée.

Les uſages aſtronomiques de ces diviſions du Sare confirment invinciblement le témoignage de Suidas, puiſqu'ils font voir que le Sare & ſes parties étoient des périodes aſtronomiques d'un uſage réel, dans la pratique. Il eſt étonnant que des choſes ſi ſimples, & qui ſe préſentent d'elles mêmes, n'ayent point été remarquées juſqu'à preſent, & qu'elles ayent échappé à des Ecrivains d'un génie & d'une érudition à laquelle je me reconnois fort inférieur.

La valeur des périodes Chaldéennes une fois déterminée, l'eſpace de neuf Sares, deux Néres & ſix Soſſes, qu'ils comptoient depuis le déluge de Xiſuthrus juſqu'à l'établiſſement des années ſolaires, contenoit près de 171. ans ſolaires ou Babyloniens; leſquels ajoutés aux 2473, qui réſultent de la durée exprimée en années ſolaires, donnent l'an 2644, pour le commencement du temps hiſtorique, après le déluge de Xiſuthrus. Si l'on ajoute les 120. Sares qui ont

* Le Nére du Sare civil contenoit 109. jours 6 heures 19 minutes, qui ſont égales à quatre mois périodiques de 109. jours 8 heures 41 minutes. La ſupputation de Kepler donne pour durée moyenne à 4 mois périodiques 109. jours 6 heures 52 minutes.

Digitized by Google

précédé ce déluge, on aura 2165. ans; leſquels joints aux 2644. poſtérieurs au déluge, donnent l'an 4809. avant l'Ere Chrétienne, pour le commencement du regne d'Alorus, & pour le temps des premiers hommes : ce qui quadre parfaitement avec la chronologie de l'Ecriture, & montre que les traditions Chaldéennes ne s'étoient pas altérées ; puiſqu'elles différoient ſi peu de celles qui avoient été portées par Abraham originaire de Chaldée dans le pays de Chanaan, & que Moyſe avoit conſervées dans ſes ouvrages.

Les antiquités Egyptiennes remontoient plus haut que celles des Chaldéens ; & il eſt facile de s'en convaincre, non-ſeulement par le nombre des années qui réſultent des évaluations précédentes, mais encore par le nombre des regnes ſucceſſifs marqués dans les annales de l'une & l'autre Nation.

Alex. Polyh. ap. Syncell. pag. 78.

Les annales Babyloniennes ne comptoient que 86. regnes des Rois Chaldéens & Mèdes juſqu'à Alexandre. On ſçait que chez les Grecs ce nom de *Medes* ſignifioit auſſi les Perſes, ſucceſſeurs de Cyrus. On a vu plus haut que l'ancienne chronique Egyptienne, qui commençoit le regne des hommes à Menès, comptoit 92. Rois ſucceſſifs; ce qui fait ſix regnes de plus que les annales Babylonienes n'en comptoient. On ne peut douter de la chronologie des Chaldéens ; parce qu'ayant cultivé l'aſtronomie de très-bonne heures, ils avoient de très-anciennes obſervations. On ſçait que Calliſthène en trouva une dans un Temple, laquelle précédoit de 1903. ans la priſe de Babylone par Alexandre en 331, & qui par conſéquent avoit été faite 2234. ans avant l'Ere Chrétienne, & treize ans environ avant la naiſſance d'Abraham. Tout le monde connoît cette obſervation : mais je ferai voir ailleurs qu'ils en avoient d'autres, auxquelles on n'a point fait d'attention, & qui, quoique moins anciennes, précédoient cependant Nabonaſſar d'un aſſez grand nombre de ſiécles,

Digitized by Google

Cette Obſervation générale, ſur les anciennes hiſtoires d'Egypte & de Chaldée, eſt devenue plus longue que je ne penſois ; & je prie le Lecteur de le pardonner au deſir que j'ai eu de lui rendre compte de mes idées ſur cette matiere, afin de connoître par le jugement qu'il en portera, ſi elles ſont auſſi juſtes qu'elles me le paroiſſent. Je paſſe donc aux trois propoſitions que je me ſuis propoſé d'établir contre M. Newton

§. II.

Accord de tous les Anciens ſur le temps de Séſoſtris.

A l'égard du premier article, je me contenterai de montrer que tous les Anciens ſe ſont accordés ſur le temps de Séſoſtris, & que tous l'ont fait regner près de 500. ans avant Séſac.

Selon Hérodote, Séſoſtris & Phéron étoient antérieurs au regne de Protée, contemporain de la priſe de Troye, puiſque Ménélas & Hélene écartés par une tempête, allerent à ſa cour en revenant de Troye. Hérodote met la priſe de cette Ville en 1280, comme on l'a vu : donc, à ne prendre les trois regnes de Séſoſtris, de Phéron & de Protée que pour un ſiécle, (celui de Séſoſtris a duré ſeul 59. ans.) Séſoſtris a commencé en 1380. Le même Hiſtorien compte 900. ans, entre ſon temps & celui de Méris, prédéceſſeur immédiat de Séſoſtris : ce qui donne préciſément l'an 1383 ; année qui eſt la fin du regne de Méris, ſelon le calcul précédent. L'expédition de Séſac contre le Roi de Juda eſt de l'an 974, ſelon M. Newton, & poſtérieure de 409. ans au commencement de Séſoſtris, ſelon Hérodote.

Diodore compte un plus grand nombre de regnes entre Séſoſtris & la guerre de Troye, parce qu'il plaçoit ce dernier événement cent ans plus tard que

ne faiſoit Hérodote. Les Grecs, cherchant dans la ſuite des Rois Egyptiens le Prince qu'Homere nomme Protée ou Polybe, n'avoient pour ſe conduire d'autre régle que la date de la priſe de Troye ; car ce Prince étant un perſonage imaginé par Homere, de même que le voyage de Ménélas & d'Hélene en Egypte; tous les Rois du catalogue Egyptien convenoient également, pourvu qu'ils euſſent regné au temps où l'on mettoit la priſe de Troye.

M. Newton appuye beaucoup ſur la variété que l'on remarque ſur cet article de la diſtance du regne de Protée, à celui de Séſoſtris, dans les Ecrivains Grecs. Mais il n'a pas ſongé que cela même prouvoit que le regne de Séſoſtris étoit fixe & déterminé exactement dans la chronologie Egyptienne ; c'eſt pour cela qu'il ſe trouvoit plus proche de la guerre de Troye, dans la chronologie d'Hérodote, & plus éloigné dans celle de Diodore. Hérodote fait Protée petit-fils de Séſoſtris. Diodore compte au moins dix regnes, entre Séſoſtris & *Kétès*, qui eſt, ſelon lui, le Protée d'Homere.

Ces dix regnes ſont 200. ans, ſelon l'évaluation que M. Newton lui même a établie : donc Séſoſtris a regné vers l'an 1384, puiſqu'il étoit antérieur de dix regnes ou de deux cens ans à l'an 1184, dans lequel Diodore place la priſe de Troye. Donc Hérodote & Diodore s'accordoient dans la date du regne de Séſoſtris. Car évaluant les trois générations d'Hérodote à cent ans, Séſoſtris aura vécu vers l'an 1380, cent ans avant la priſe de Troye en 1280.

Lib. I. pag. 40. Le même Diodore marque formellement que depuis le regne de *Chemmis* ou de *Chembés*, juſques au temps dans lequel il écrivoit ſon hiſtoire, l'intervalle eſt au moins de mille ans. Ce Chemmis eſt au moins le vingtiéme ſucceſſeur du grand Séſoſtris, ſelon Diodore. Car cet Hiſtorien marque en général

ral pluſieurs Rois entre le fils de Séſoſtris & le tyran Ammoſis déthrôné par l'Ethiopien Actiſanès ; & Chemmis étoit le dix-ſeptiéme depuis Actiſanès. Diodore alla en Egypte dans la cent quatre-vingtiéme Olympiade vers l'an 57. avant l'Ere Chrétienne : donc Chemmis a regné l'an 1060. environ. Les dix-neuf regnes qui l'ont précédé ſont environ 380. ans : donc Séſoſtris le premier de ces 19 Rois regnoit vers l'an 1440. Cette date eſt un peu plus ancienne que celle qui réſultoit du calcul précédent ; mais elle ne s'éloigne pas aſſez, pour qu'il ne ſoit pas facile de les concilier. Lib. I. pag. 19.

Diodore ajoute à ce qu'il a dit de Chemmis, que, ſelon d'autres Ecrivains, le temps de ſon regne précédoit celui de ſon voyage en Egypte non pas ſeulement de mille ans, mais de 3400. entiers. La différence de ces deux ſommes eſt énorme, & ne ſe peut concevoir ſi l'on ne ſuppoſe que la derniere eſt compoſée d'années de quatre lunaiſons, dont les 3400. ſont 1043. ans Egyptiens. Il faut ſe reſſouvenir que Diodore dit *au moins mille ans :* ce qui ſuppoſe une fraction, & met le regne de Chemmis plus de mille ans avant la cent quatre-vingtiéme Olympiade, ou la 57e. année avant l'Ere Chrétienne qui eſt celle du voyage de Diodore en Egypte. Diod. pag. 40.

Nous voyons dans l'extrait de Ctéſias que le dixiéme Roi d'Aſſyrie étoit nommé de deux façons différentes *Altadas* & *Sethos*. Ce dernier nom eſt Egyptien, & celui même que Manéthon donne à Séſoſtris. Ce conquérant avoit ſoumis la plus grande partie de la haute Aſie ; ſon nom devoit ſe trouver dans les annales Aſſyriennes ; & il eſt aſſez probable que ce nom aura été joint à celui du Prince ſous lequel l'Aſſyrie devint tributaire du Roi d'Egypte. Syncelle p. 108. Arrien. indica. pag. 174. adue. l'arthica ap. Phot. cod. ce 58.

Suivant la Chronologie de Ctéſias, le commencement du regne d'Altadas précede de 1002 ans la rui-

ne de Ninive arrivée l'an 608. avant l'Ere Chrétienne: donc il eſt de l'an 1610. avant cette époque; & comme il a duré 32. ans, ſa fin eſt de l'an 1578; & c'eſt un peu avant cette année que Séſoſtris doit avoir fait la conquête de la haute Aſie, c'eſt-à-dire plus de 580. ans avant l'expédition de Séſac dans la Judée.

Diſſert *ſur la chronol. Aſſyrienn.* Mém. de l'Acad. des Belles-Lett. Vol. V.

Ariſtotel. de Repub. VII. c. 10.

Ariſtote nous aſſure que le regne de Séſoſtris eſt beaucoup plus ancien que celui de Minos: il obſerve que l'Egypte, qui a été policée de très-bonne heure, avoit été diſtribuée en diverſes portions par rapport aux différentes claſſes dans leſquelles ſes habitans avoient été rangés, ſelon leur profeſſion; il attribue cette inſtitution à Séſoſtris lequel a vécu, dit-il, *un tems conſidérable avant Minos.* M. Newton met la mort de Minos 8. ans avant celle de Séſoſtris; & le témoignage d'Ariſtote lui eſt formellement contraire.

Chronic. inter Marmora Oxon.

L'Auteur de la Chronique de Paros marque l'an 302 avant la guerre de Troye, pour celui du paſſage de Danaüs dans l'Iſle de Rhodes, & de-là dans la Gréce. Selon Manéthon, ſuivi en cela par M. Newton, Danaüs eſt le même qu'Armaïs; & ſon frere Egyptus eſt le même que Séſoſtris: donc ce dernier regnoit en Egypte 302. ans avant la priſe de Troye. Nous voyons par les fragments de Caſtor, conſervés dans la Chronique d'Euſébe, que le commencement de Danaüs à Argos tomboit à l'an 310 ou du moins à l'an 293. avant la priſe de Troye.

Si cet événement eſt de l'an 1184. comme le dit Euſébe, le regne de Séſoſtris, frere de Danaüs, tombera à l'an 1494. ou à l'an 1477. S'il eſt de l'an 1280. comme l'ont cru Hérodote, Thucydide & les premiers Chronologiſtes, l'arrivée de Danaüs ſera des années 1590. 1582. ou du moins 1573. C'eſt une différence de

17. ans, laquelle eſt peu conſidérable dans une hiſtoire ſi reculée & ſi peu connue.

Dicéarque, diſciple d'Ariſtote, cité par le Scholiaſte d'Appollonius, compte 436. ans entre le regne de Nilus & la premiere Olympiade; on compte au moins 13. regnes entre Nilus & Séſoſtris. A ne les prendre qu'à 20. ans l'un portant l'autre, ce ſera 260. ans; leſquels ajoutés à l'an 1213. ou au temps de Nilus, donnent l'an 1473. pour le temps de Séſoſtris. Si par la premiere Olympiade on entend celle d'Iphitus, ce ſera l'an 1581. Nous verrons dans la ſuite combien ce dernier calcul s'accorde avec celui de Manéthon, dont les ouvrages ſont poſtérieurs à ceux de Dicéarque. Scholia*. Apoll. IV. v. 272.

Je pourrois groſſir cette liſte des Auteurs anciens qui ſe ſont accordés à mettre le regne de Séſoſtris, pluſieurs ſiécles avant la guerre de Troye, & par conſéquent long-temps avant le Séſac de l'Ecriture. Le Poëte Apollonius, diſciple de Callimaque & Succeſſeur d'Eratoſthène dans l'Intendance du *Muſæum* d'Alexandrie, fait Séſoſtris antérieur de pluſieurs ſiécles à l'expédition des Argonautes. Ce Poëte ſçavant dans l'Antiquité, & qui écrivoit en Egypte à la Cour d'un Roi auſſi curieux de l'ancienne Hiſtoire, que l'étoit Ptolémée Philadelphe, devoit être inſtruit du temps de Séſoſtris; & il n'eſt guere probable qu'il eût fait un anachroniſme inutile abſolument à l'œconomie de ſon Poëme; car il ne parle de Séſoſtris que par occaſion. Strabon dit formellement en deux endroits que Séſoſtris étoit antérieur à la guerre de Troye; & il parle en diverſes occaſions des monumens, des colones, des inſcriptions que ce Prince avoit placées en pluſieurs des Pays où il avoit porté ſes armes. Ces monumens exiſtoient au temps de Strabon. Je ne puis m'empêcher de remarquer en paſſant qu'il y en a quelques-uns qui ſubſiſtent encore aujourd'hui ſur les bords de la Mer rouge.* Marsham a pre- Lib. IV. Argon. Lib. I. pag. 38. & XVII. p. 804.

* *Perizonius Orig. Ægyptiaca*, a déja remarqué & relevé la mépriſe de *Marsham*.

tendu que Joſephe croyoit Séſoſtris le même que Séſac: cependant Joſephe eſt dans un ſentiment tout contraire; il ſe plaint de ce qu'Hérodote a confondu les expéditions de ces deux Princes, & de ce qu'il a attribué à Séſoſtris l'entrepriſe faite ſur la Paleſtine par Séſac. Donc il regardoit ces deux Princes comme deux hommes différens, dont le temps & dont les exploits étoient diſtingués. *Hérodote*, dit Joſephe en termes formels, *ne s'eſt trompé qu'au nom du Roi.* Je ne m'étenderai point ſur les preuves de raiſonnement que l'on peut oppoſer à l'identité de Séſoſtris & de Séſac : la plûpart ont été miſes dans un fort grand jour, par Prideaux dans ſes notes ſur les marbres d'Arondel, par Périzonius, dans ſes *origines Ægyptiacæ*, & en dernier lieu, par M. *Cumberland*, Evêque de *Peterborrough*, dans ſon ouvrage poſthume ſur l'hiſtoire de *Sanchoniaton*, dans la quatriéme ſection du ſecond Livre. Je ne m'étends ici que ſur les preuves qui me ſont particulieres pour le fonds, ou du moins pour la forme & pour les conſéquences nouvelles que j'en tire.

§. III.

Que cette date de Seſoſtris eſt la ſeule qui puiſſe convenir avec l'Ecriture & avec l'Hiſtoire de Moyſe.

M. Newton prétend que l'Ecriture ne permet pas de placer l'expédition de Séſoſtris contre les peuples de Paleſtine & de Syrie, ni la conquête de la haute Aſie, ailleurs qu'au temps de Séſac; parce que c'eſt la plus ancienne mention qui ſoit faite dans l'Ecriture d'une guerre entrepriſe par les Egyptiens, contre les peuples de Syrie. Cette objection ſeroit bonne contre ceux qui voudroient mettre l'expédition de Séſoſtris au temps de Salomon, de David, de Saül, ou même du gouvernement des Juges qui ont ſuccédé à Joſué; comme l'a

fait le P. Pézron. L'Ecriture, qui nous rapporte l'Hiſtoire de ces temps-là, n'auroit pas manqué de parler d'un événement auſſi conſidérable que la conquête de la Paleſtine & de la Judée, par Séſoſtris ; les Hébreux ſeroient retombés, au moyen de cette conquête, ſous la puiſſance de ces mêmes Egyptiens, de la tyrannie deſquels Dieu venoit de les délivrer.

Mais le ſilence de l'Ecriture ne prouve rien contre ceux qui mettent les conquêtes de Séſoſtris avant l'Exode, & pendant le cours des 430. ans de la captivité des Juifs en Egypte. Ces 430. ans ont commencé l'an 1932. avant l'Ere chrétienne, & finiſſent l'an 1502, c'eſt-à-dire l'année même de l'Exode, 480. ans avant la fondation du Temple. Cette fondation du Temple eſt de l'an 1022. avant l'Ere chrétienne; car il eſt conſtant, par le témoignage formel du Prophete Ezéchiel, que la cinquiéme année de la captivité de Joachim, année répondante à l'an 591. avant J. C. étoit la 390e. depuis la conſommation du ſchiſme des dix Tribus. Ce ſchiſme arrivé après la mort de Salomon, eſt de la 37e. année depuis la fondation du Temple. Joignant donc les 36. ans du regne de Salomon aux 390. du ſchiſme religieux d'Iſraël, on aura 426. ans, qui joints aux 60. ans écoulés, depuis la captivité de Joachim antérieure de 5. ans à la date de la Prophétie d'Ezéchiel, juſqu'au regne de Cyrus & à la liberté des Juifs, donneront 486. ans. Le retour des Juifs eſt de l'an 536. Donc ajoutant à cette date les 486. ans on aura pour époque de la fondation du Temple l'an 1022. avant Jeſus-Chriſt. Cette fondation eſt poſtérieure à l'Exode de 480. ans, ſelon le texte formel de l'Ecriture. Donc l'Exode eſt arrivée l'an 1502. avant Jeſus-Chriſt.

L'Ecriture ne nous apprend aucun détail ſuivi de ce qui s'eſt paſſé dans la Paleſtine, pendant les 430. ans du ſejour en Egypte, c'eſt-à-dire depuis le paſſage de Jacob en ce pays l'an 1932, juſqu'à l'Exode ou la ſortie d'Egypte en 1502. Elle marque ſeulement qu'en Egypte, les Hébreux commencerent à être tourmentés,

vers l'an 1845. c'eſt-à-dire après la mort des fils de Jacob ; que la perſécution devint très-violente au temps de la naiſſance de Moyſe, & vers l'an 1589 ; que les années ſuivantes, quoique la violence de la perſécution contre les Hébreux devînt moins vive, néanmoins leurs fers n'en étoient pas moins peſans, & qu'on les obligeoit de travailler pour l'embelliſſement & la fortification de l'Egypte. L'Ecriture n'entre dans aucun détail au ſujet de l'Egypte : on doit cependant conclure que ce Royaume étoit très-puiſſant pendant la vie de Moyſe, de ce que les Juifs ne pouvoient ſe délivrer du joug peſant ſous lequel ils gémiſſoient.

Or c'eſt préciſément vers le temps de la jeuneſſe de Moyſe, qu'a regné Séſoſtris, & qu'il a conquis une partie de l'Aſie : l'hiſtoire de Manéthon le demontre. Cet Ecrivain nous apprend, dans le long fragment conſervé par Joſephe, que le premier exploit de Séſoſtris fut l'entiere expulſion des Paſteurs qui, ayant repris de nouvelles forces par la jonction des habitans de la Paléſtine, dont ils étoient originaires, ſe vengeoient ſur les peuples de la baſſe Egypte de la cruelle perſécution qu'Aménophis pere de Séſoſtris exerça contre eux, par zéle de Religion & à l'inſtigation d'un Prêtre Egyptien : car l'intolérance étoit un des Dogmes de cette religion.

Joſeph. cont. App. I.

Les Paſteurs furent entierement chaſſés d'Egypte 511. ans après leur premiere invaſion ; & cette invaſion s'étoit faite ſelon le même Manéthon, l'an 700. du Cycle Sothiaque, ou de la Période chronologique & religieuſe des Egyptiens. Le commencement du regne de Séſoſtris & la derniere expulſion des Paſteurs eſt donc arrivée l'an 1211. d'un Cycle Egyptien.

Ce Cycle contenoit 1460. ans de 365. jours chacun ; & il étoit égal à 1459. ans Juliens. Nous voyons par le témoignage formel de Cenſorin, que l'année 138. de l'Ere Chrétienne fut la premiere d'un nouveau Cycle,

enſorte que le Cycle précédent avoit commencé l'an Julien 1322. avant l'Ere Chrétienne. La 1211e. année de ce Cycle tombe à l'an 112. avant l'Ere Chrétienne, le 211e. depuis Alexandre, & le quatorziéme de Ptolémée Soter. La ſept centiéme année du même Cycle tombe à l'an 622. avant Jeſus-Chriſt, & au regne de Pſammétique, 95. ans ſeulement avant la conquête de l'Egypte par Cambyſe. La défaite des Paſteurs ne peut donc être placée dans ce Cycle, & il faut la chercher dans le précédent. Il a commencé l'an Julien 2781. avant Jeſus-Chriſt; la 1211e. année de ce Cycle eſt la 1570e. année avant Jeſus-Chriſt & la 61e. avant l'Exode. Cette année 1570. eſt donc, ſuivant Manéthon, celle de l'entiere expulſion des Paſteurs & du commencement de Séſoſtris. Il a regné 59. ans : donc il eſt mort 3. ans avant l'Exode; ce calcul quadre, comme on le voit, avec la chronologie d'Hérodote, de Ctéſias, de l'Auteur de la Chronique de Paros, d'Ariſtote, de Dicéarque, de Caſtor & de Diodore; car dans ces déterminations de Synchroniſmes des Hiſtoires anciennes de peuples différens, il ne s'agit pas de chicanner ſur quelques années; c'eſt beaucoup, comme M. Newton l'a établi lui même, quand les événemens ſe rapportent à la durée de la même génération.

Préface du Canon Chronologique.

Le temps du Séſoſtris de Manéthon ſe peut encore déterminer par une autre voie, c'eſt-à-dire en remontant de la deſtruction de l'Empire Egyptien par les Perſes, juſqu'au regne de ce Prince. Cette methode aura l'avantage de montrer la diſtinction de Séſoſtris & de Séſac, nommé *Seſonchys ou Seſonchoſis* par Manéthon.

L'Egypte fut conquiſe par Cambyſe ſur Pſamménite, fils d'Amaſis, l'an 525. avant l'Ere Chrétienne. Pſamménite fut le dernier de la 26e. Dynaſtie Egyptienne. *Séſonchys* premier Roi de la 22e. Dynaſtie monta ſur le Thrône, l'an 972. avant Jeſus-Chriſt, 467. ans avant la fin de Pſamménite. Ce nombre eſt déterminé par la comparaiſon de la durée des Regnes marquée dans

l'ancienne Chronique, dans Hérodote, dans Diodore & dans les Extraits de Manéthon, faits par Jule Africain & par Euſébe, leſquels différent peu l'un de l'autre.

Le nom de *Séſonch* * ou *Séſonchys* eſt le même que celui de Séſac. La premiere année de ſon regne eſt la derniere de celui de Salomon; en ſorte que l'on n'eſt plus ſurpris de voir qu'au mépris de l'alliance qui avoit été entre les deux Rois, & de la bonne intelligence qui étoit entre l'Egypte & la Judée, Séſac favoriſe la révolte de Jéroboam, déclare la guerre à Roboam, attaque Jéruſalem, & ne leve le ſiége qu'après l'avoir forcée de ſe racheter du pillage par le ſacrifice des richeſſes du Temple. Séſonchys, chef d'une nouvelle Dynaſtie ennemie de la famille précédente, cherchoit à détruire la puiſſance du Roi des Juifs, & à le mettre hors d'état de penſer à venger ſon allié déthrôné.

La durée des trois Dynaſties antérieures à Séſac, ſçavoir, de la 21e. de la 20e. & de la 19e. eſt de 566. ans; leſquels ajoutés à l'an 994. donnent l'an 1560. pour le commencement de Séſoſtris ou de Séthos, premier Roi de la 19e. Dynaſtie. Cette date ne différe de celle qui a été déterminée par la Chronologie précédente, que de dix ans; & cette différence peut même venir de ce que dans la premiere méthode, j'ai commencé le regne de Séſoſtris à la défaite des Paſteurs, qui ſelon Manéthon arriva du vivant d'Aménophis, pere de Séthos. Manéthon marquoit la durée de ces Dynaſties en années, en mois & en jours. Euſébe & Africain ont négligé les fractions, leſquelles ſur pluſieurs regnes ſucceſſifs peuvent aiſément monter à dix ans. La premiere methode fondée ſur un calcul d'années entieres eſt infi-

Joſeph. contr. Appion.

* Ce nom eſt le même que celui du *Séſonchoſis* de Dicéarque; du premier Roi, qui ſuccéda à Orus, & qui établit les premieres loix de la ſociété. C'eſt ce que ſon nom ſignifie. *Seſ-ſonkh-Os; Unitæ, coagulatæ vitæ Dominus.* Il n'y a point de pays où les liſtes des Rois n'offrent des exemples de cette répétition d'un même nom porté par des Princes très différens.

niment

nîment plus aſſurée, & je ne crois pas que l'on puiſſe s'empêcher de la recevoir.

SECTION II.

§. I.

Caractère de Manéthon & certitude de ſes Ouvrages Hiſtoriques.

MR. Newton affecte un profond mépris pour le témoignage de Manéthon ; mais il ne nous en dit point la raiſon. Manéthon, qui étoit *grand Prêtre d'Eliopolis & garde des Archives ſacrees*, avoit écrit en trois Livres une hiſtoire d'Egypte, qui étoit tirée des Chroniques conſervées dans les archives du Temple, commiſes à ſa garde. Cet ouvrage étoit moins un corps ſyſtématique qu'une compilation des différentes Chroniques, qui contenoient l'hiſtoire de chaque Dynaſtie, ou de chaque Famille ſéparément. Jule Africain & Euſébe qui nous ont donné deux extraits différens de l'ouvrage de Manéthon, n'en ont pas compris le plan ; & comme ils le trouvoient contraire à leur Chronologie, ils ont fait pluſieurs réductions & pluſieurs changemens pour l'ajuſter à leurs Hypothèſes.

Le Chevalier Marsham eſt, je crois, le premier qui ait cru que pluſieurs de ces Dynaſties étoient collatérales, & que le nom & l'hiſtoire du même Prince ſe trouvoient rapportés dans des Dynaſties différentes. Le P. Pézron & M. le Comte de Boulainvilliers ont profité de l'ouverture donnée par Marsham. Mais comme le Chronologiſte Anglois vouloit établir le calcul abregé, & que le P. Pézron vouloit établir celui des Sep-

Antiq. des temps Hiſt. univerſ. manuſcrite.

tante & de Joſephe pour les temps poſtérieurs à l'Exode; ils cherchoient moins à éclaircir l'hiſtoire d'Egypte qu'à l'ajuſter avec leur ſyſtème. M. le Comte de Boulainvilliers a été plus loin qu'eux; & il eſt le premier qui ait donné la véritable date du regne de Séſoſtris : mais comme il tenoit encore à pluſieurs hypothèſes particulieres, il n'a pas fait tout ce que l'on devoit attendre d'un auſſi habile homme que lui.

Pour revenir à l'ouvrage de Manéthon, il étoit d'une très grande éxactitude dans la Chronologie, autant que l'on peut en juger par le long fragment rapporté dans Joſephe : la durée des regnes y étoit marquée en années, en mois & en jours. Il avoit ſoin de diſtinguer ce qu'il avoit tiré des annales ſacrées, d'avec ce qu'il ajoutoit ſur la tradition, ou ſur des mémoires moins authentiques que ceux des archives ſacrées. Joſephe le croit contraire au recit de Moyſe ; parce que Manéthon, zélé pour la religion Egyprienne, combattoit celle des Juifs : mais il eſt facile de montrer par Manéthon lui-même, & par les circonſtances de ſon propre récit, la fauſſeté des imputations qu'il fait aux Juifs. Ces imputations ſont des conſéquences qu'il tire des faits; & il ne faut pas les confondre avec les faits rapportés nuement & ſimplement.

L'exiſtence de ces Annales & de ces Archives ſacrées, commiſes à la garde de Manéthon, & dont il s'éroit ſervi pour compoſer ſon Hiſtoire, eſt une choſe que l'on ne peut révoquer en doute. Il eſt vrai que lorſqu'Artaxerxe Ochus ravagea l'Egypte pendant la 108e. Olympiade, il enleva des Temples preſque tous les anciens Livres ſacrés, & les fit porter en Perſe. Mais l'Eunuque Bagoas, ſon favori, permit aux Prêtres Egyptiens de les racheter pour de groſſes ſommes ; ce qu'ils firent à peu près vers l'an 340. cinquante ou ſoixante ans avant le temps auquel Manéthon écrivit ſon Hiſtoire. Il avoit tiré des mêmes Livres ſacrés pluſieurs autres

Diod. lib. XVI. pag. 537.

ouvrages de Théologie, d'Aſtrologie & de Philoſophie morale. L'Egypte étant ſoumiſe aux Grecs, qui n'avoient pas pour la religion Egyptienne la même averſion qu'avoient eüe les Perſes, grands ennemis des Idoles d'Hommes ou d'Animaux, Manéthon eſpéra pouvoir porter les Grecs à embraſſer la religion Egyptienne; & il travailla à la leur faire connoître.

Ce qui nous reſte de fragmens de Manéthon un peu entiers nous montre qu'il avoit non-ſeulement extrait avec ſoin les mémoires des Archives ſacrées, mais comparé ces mémoires entr'eux; & que lorſqu'il avoit trouvé des différences, il les avoit remarquées, pour mettre ſes Lecteurs en état de décider. Tous les anciens qui ont cité Manéthon en parlent comme d'un écrivain exact & judicieux. Sur quoi ſe fonde M. Newton pour rejetter ſon témoignage dans l'hiſtoire Egyptienne?

Je ne puis m'empêcher de le remarquer: il eſt étonnant que M. Newton veuille nous faire recevoir une hiſtoire Orientale, conſtruite uniquement ſur les traditions des Poëtes & des Mythographes Grecs; & que ces Ecrivains, dont il rejette le témoignage ſur leur propre Hiſtoire, lui ſemblent préférables ſur les Antiquités de l'Egypte, de la Phénicie & de la Babylonie, qu'ils ne connoiſſoient que par des recits vagues de Marchands & de Voyageurs, aux Ecrivains Egyptiens, Tyriens & Babyloniens, ou aux Grecs habiles qui ayant voyagé dans ces pays, avoient conſulté avec ſoin les Prêtres & les Sçavans, pour s'inſtruire de ces Hiſtoires, ou s'étoient même fait traduire les Annales de ces pays.

Les traditions des Poëtes Grecs ſur les généalogies de Belus, d'Agénor, d'Iſis, d'Epaphus, de Lybis, d'Egyptus, de Danaüs, qu'il adopte, font foi que je ne lui impute rien de mon chef. Il préfére le témoignage d'Eſchyle ſur la ſuite des Rois de Perſe, à celui d'Hérodote, de Ctéſias & des Hiſtoriens exacts, & rejette le témoigna-

ge du même Eſchyle ſur la généalogie des deſcendans de Danaüs dans la Grece, ſur la ſuite des générations depuis Prométhée juſqu'à Hercule; quoique ces générations fuſſent déterminées par les regnes d'autant de Rois d'Argos, & des autres capitales de la Gréce.

Les principes de critique que ſuit M. Newton ne ſont pas extrêmement fixes. En même temps que ſur les plus foibles objections il rejette le témoignage des Hiſtoriens Grecs, Egyptiens, Phéniciens & Babiloniens, de même que l'autorité des plus habiles Critiques de l'antiquité; on le voit ſur une circonſtance de l'hiſtoire d'Oſiris citer le témoignage de *Vaſéus*, c'eſt-à dire d'un Ecrivain Flamand du 16e. ſiécle, & d'un Ecrivain qui recevoit pour vrais les ouvrages ſuppoſés par Annius de Viterbe. Si l'autorité de Vaſéus ſuffit pour prouver que Séſoſtris paſſa en Eſpagne, y défit Géryon, & y fit conſtruire un temple dans lequel il fut adoré; s'il faut conclure delà qu'Oſiris & Séſoſtris ſont la même choſe que l'Hercule adoré à Cadis, il faudra auſſi recevoir ſur la même autorité de Vaſéus, la ſuite fabuleuſe des anciens Rois de l'Ibérie Occidentale, le voyage de Noë en Eſpagne, &c. Il faudra dire avec Vaſéus qu'Oſiris a combattu & tué Géryon 539. ans après le déluge, & 1775. avant l'Ere Chrétienne. Car les dépoſitions ſont indiviſibles; & Vaſéus n'étoit pas mieux inſtruit ſur les faits, dans leſquels M. Newton ſuit ſon témoignage, que ſur les faits dans leſquels il s'en écarte.

Newton Chron. pag. 227. Vaſæi Chronic. Rer. Hiſpaniæ 1552.

On verra encore dans la ſuite pluſieurs autres exemples de cette critique particuliere à M. Newton. Je vais paſſer à l'examen de ma ſeconde propoſition, & montrer combien la chronologie de Manéthon eſt conforme au ſyſtême de l'Ecriture, & par conſéquent combien elle mérite de créance.

Digitized by Google

§. II.

Conformité du témoignage de Manéthon avec la Chronologie & l'Hiſtoire des Hébreux tirées de l'Ecriture.

Quoique l'Ecriture donne ordinairement à l'Egypte le nom de Miſraïm, fils de *Cham*, elle lui donne auſſi quelquefois celui de *Cham*; & comme c'eſt le ſeul pays particulier qu'elle déſigne par le nom d'un des trois fils de Noë, on en doit conclure que les Egyptiens ſont, de tous les peuples dont elle parle, ceux qui étoient les plus anciens. Voyez Bochart Phaleg. IV. 1.

On voit par l'hiſtoire d'Abraham que dès l'an 2140. avant l'Ere Chrétienne l'Egypte faiſoit un Royaume ſéparé, qui avoit une forme conſtante de gouvernement, & des loix ſages qui condamnoient l'injuſtice & la violence dans ceux mêmes qui étoient revêtus du pouvoir ſouverain. Au temps de Joſeph, c'eſt-à-dire deux ſiécles après Abraham, en 1939. la divination & les pratiques du culte Religieux, étoient établies. Les Bergers & ceux qui ſe nourriſſoient de la chair des bœufs, des moutons & des chévres, étoient en abomination, parce que ces animaux étoient conſacrés aux Dieux. Les cérémonies des embaumemens étoient dès-lors reglées à quarante jours; & la durée du deuil à 70 jours. L'ordre ſacerdotal étoit diſtingué du reſte des citoyens, & formoit une claſſe ſéparée, exempte des impoſitions, poſſedant librement la portion de terre qui lui étoit aſſignée par l'Etat, & recevant dans des temps de famine des ſecours extraordinaires aux dépens du Tréſor public. Geneſ. cap. XII. Geneſ. cap. L. 3. Geneſ. XLII. 22. 26.

Dès-lors on commença à payer au Prince le cinquiéme des fruits de la terre. Moyſe obſerve que cette impoſition reglée par le conſeil de Joſeph, ſub- Ibid. 24.

ſiſtoit encore de ſon temps ; & nous voyons qu'elle continua juſqu'aux derniers temps. On ne trouvera rien dans l'Ecriture qui ne favoriſe la prétention des Egyptiens, ſur l'ancienneté de leur Monarchie : non qu'elle nous permette de croire ces milliers d'années, qu'ils comptoient dans la partie mythologique de leurs annales ; mais parce qu'elle nous repreſente leur Royaume comme le plus ancien de tous ceux de l'Orient ; & à cet égard elle eſt conforme à l'hiſtoire de Manéthon.

Il en ſera de même du temps auquel Manéthon fait vivre Séſoſtris. Par ſa chronologie, le regne de ce Prince tombe ſur les 80. premieres années de la vie de Moyſe, & l'Ecriture eſt extrêmement favorable à ce calcul.

Herod. I. 108. 137. &c. Strabon. XVII. 790. 804. &c. Diod. I. 36.

Tous les Ecrivains Grecs s'accordent à regarder Séſoſtris comme l'auteur de tous les ouvrages publics, conſtruits dans l'Egypte inférieure, pour l'embelliſſement & la commodité de ce pays. Ils lui attribuent les canaux creuſés pour répandre les eaux du Nil, & pour rendre la baſſe Egypte fertile. Les chauſſées, les ponts, les quais, les digues & tous les autres ouvrages entrepris pour faciliter la communication entre les Villes, ou pour les défendre des ravages de l'inondation, avoient été commencés & achevés ſous Séſoſtris. La plupart étoient ornés d'Inſcriptions, dans leſquelles ce Prince ſe glorifioit d'être venu à bout de ſes entrepriſes ſans y avoir employé le travail d'aucun Egyptien naturel. *Tout cela etoit*, diſoit-il, *l'ouvrage des eſclaves & des étrangers.*

Diod. I.

Nous voyons dans l'Ecriture que pendant les 80. ans qui précéderent l'Exode, (ce qui comprend le regne de Séſoſtris & celui de ſon pere, ſuivant la chronologie de Manéthon,) les Hébreux, eſclaves des Egyptiens, avoient été employés continuellement à des travaux publics de ce genre ; c'eſt-à-dire à pré-

Exod. I. 11. 14.

parer & à cuire des briques, pour conſtruire des chauſſées & des remparts pour fortifier les Villes. Les Hébreux étoient en très-grand nombre, à ce que nous marque l'Ecriture. Au temps de l'Exode Moyſe trouva plus de 625000. hommes, au-deſſus de 20. ans, & en âge de porter les armes, ſans compter les femmes, les vieillards & les enfans : ce qui devoit faire un nombre trois ou quatre fois plus grand. Ce nombre prodigieux d'Ouvriers, occupés pendant près d'un ſiécle à cuire des briques, à fortifier des Villes & à revêtir des quais & des chauſſées, ne déſigne-t-il pas le temps du Prince auquel tous les Egyptiens rapportoient tous les ouvrages de ce genre; & de celui qui avoit changé la face de la baſſe Egypte, par des travaux auxquels il n'avoit employé que des eſclaves étrangers? Peut-on placer ailleurs le regne de Séſoſtris?

Num. I. 48. III. 39.

Dès le temps de Moyſe, l'Egypte entiére étoit arroſée par des canaux creuſés de main d'homme. *Le pays où vous allez entrer*, dit-il aux Juifs, en leur parlant de la Terre de Chanaan, *n'eſt point ſemblable à l'Egypte.* * *Ce n'eſt point une terre qu'il faille arroſer à la main, après que l'on a ſemé, & où il faille conduire l'eau avec peine par des canaux. C'eſt un pays de plaines & de montagnes arroſé par les eaux du Ciel, & qui découle de lait & de miel*; c'eſt-à-dire dont les plaines & les montagnes ſont couvertes d'herbe, & nourriſſent des troupeaux; & dans lequel les terreins les plus arides ſont couverts de fleurs, ſur leſquelles les abeilles recueillent le miel, que les hommes tirent enſuite de leurs ruches ſans aucune fatigue.

Deuteron. XI. 10.

Le détail hiſtorique du regne de Séſoſtris, dans

* L'Hébreu dit, le pays où vous allez entrer n'eſt pas comme la terre d'Egypte, où après qu'on a ſemé, on fait venir l'eau par des canaux, pour l'arroſer, comme on fait dans les Jardins.

Manéthon, quadre parfaitement avec les faits rapportés dans l'Ecriture. Elle nous apprend que 80. ans avant l'Exode, vers l'an 1589. avant Jeſus-Chriſt, il s'éleva une violente perſécution contre les Hébreux; & que le Roi qui regnoit alors voulut les exterminer en faiſant périr tous les enfans mâles, qui naiſſoient dans leurs familles. C'eſt en conſéquence de cet ordre barbare que Moyſe fut expoſé ſur les eaux.

Selon la chronologie de Manéthon, Aménophis pere de Séſoſtris monta ſur le Thrône l'an 1590, dix-neuf ans & demi avant l'entiere expulſion des Paſteurs. Dès la premiere année de ſon regne, par des vûes ſuperſtitieuſes & à l'inſtigation d'un Prêtre Egyptien, il excita une violente perſécution contre ceux que les Egyptiens nommoient les *Impurs*. On appelloit ainſi en Egypte ceux qui ne ſe ſoumettoient pas aux pratiques de la Religion Egyptienne, les *mangeurs de chair*, & ceux qui menoient une vie paſtorale. Ce nom d'impurs comprenoit les Hébreux, de même que les *Hicſos* ou que les Paſteurs qui avoient envahi l'Egypte, il y avoit cinq ſiécles. Aménophis, ſous prétexte de purger le pays de ces impurs, voulut les exterminer. La violence de la perſécution les obligea de prendre les armes, & d'appeller à leur ſecours ceux des Paſteurs qui s'étoient établis dans la Paléſtine, après avoir été chaſſés de l'Egypte..

Oſarſyph, Prêtre Egyptien, ſe mit à leur tête; & le parti des impurs ſe groſſiſſant tous les jours par la jonction des mécontens, le Roi Aménophis fut contraint de ſe retirer dans la Thébaïde, ſur les confins de l'Ethiopie, avec ſon fils Séſoſtris, âgé ſeulement de cinq ans. Les rébelles demeurérent maîtres de l'Egypte inférieure, pendant 13. ans entiers, y exerçant toutes les cruautés qui accompagnent les guerres civiles, lorſque le zéle aveugle de la ſuperſtition enflamme des eſprits déja échauffés.

Au

Au bout de 13. ans, le jeune Séſoſtris âgé de 18. ans revint dans l'Egypte, à la tête d'une armée : il vainquit les Paſteurs affoiblis par la licence avec laquelle ils avoient vécu ; & comme ces rébelles déſunis entr'eux manquoient de chefs accrédités, il vint aiſément à bout de les chaſſer entierement de l'Egypte. Quelques-uns s'embarquerent, & allerent chercher une retraite dans les Iſles de la Gréce : mais les autres en plus grand nombre ſe retirerent dans la Paléſtine, avec le Prêtre Oſarſyph ; & le reſte réduit en eſclavage fut diſperſé dans les provinces de l'Egypte. Les Paſteurs qui furent alors totalement aſſujétis, 511. ans après leur premiere entrée dans l'Egypte, étoient des étrangers venus de l'Orient, à ce que nous apprend Manéthon. * Suivant l'opinion des Egyptiens eux-mêmes, ils étoient des Arabes.

Joſeph contra Ap. lib. 1. *ex Manetth.*

Salatis le premier Roi de ces Paſteurs s'empara de Memphis, vers l'an 2082. avant l'Ere Chrétienne. Il s'attacha d'abord à fortifier l'Egypte du côté de la frontiere orientale, parce qu'il craignoit une invaſion de la part des Aſſyriens, dont la puiſſance commençoit à devenir rédoutable dans l'Aſie.

L'Ecriture nous apprend dans l'hiſtoire d'Abraham, que dès l'an 2125, c'eſt-à-dire 43. ans avant l'invaſion des Paſteurs, Chodorlahomor Roi d'Elam, après avoir ſoumis la Chaldée, le pays de Sennaar, la Méſopotamie & la Syrie au midi de l'Euphrate, avoit porté ſes armes juſqu'à la Vallée de Sodome, aſſez près de la frontiere orientale de l'Egypre. Il eſt vrai qu'en 2117, la victoire remportée par Abraham ſur les Elamites avoit fort affoibli leur Empire. Mais les divers Etats formés par ſon démembrement pouvoient s'unir ; & ils s'unirent en effet quelques

* On les nommoit *Hykſos* Rois Bergers, ou avec une aſpiration rude *Captifs-Bergers*, à ce que Manéthon remarquoit. *Hib ſk* en Copte ſignifie *lié, enchaîné.*

années après, en 2023, ſous Bélus, 59. ans après le commencement de Salatis.

Le commencement de l'Empire de Ninus ſucceſſeur de Bélus eſt de l'an 1968; & ſon expédition contre les peuples de la haute Aſie, de l'an 1933. Dès lors ce Prince avoit ſoumis la Syrie au midi de l'Euphrate, & même la Phénicie; comme on le voit par l'hiſtoire de Sémiramis, qui d'abord avoit été femme de Ménonès Satrape de la Phénicie.

Le miniſtere de Joſeph en Egypte eſt de l'an 1948, & de la vingtiéme année du regne de Ninus en Aſſyrie, laquelle étoit la trente-quatriéme du regne d'Apophis, le quatriéme Roi des Paſteurs. Les premieres expéditions de Ninus dans la Phénicie obligeoient les *Paſteurs* de craindre pour l'Egypte, & d'être attentifs aux préparatifs qu'il faiſoit pour exécuter ſes projets de conquête. Auſſi voyons-nous dans l'Ecriture que la frontiere orientale de l'Egypte étoit gardée ſoigneuſement. A peine les freres de Joſeph s'y préſentent-ils, qu'ils ſont arrêtés & conduits devant lui. La crainte d'une invaſion du côté de l'Orient, c'eſt-à-dire du pays d'où ils venoient, lui fournit un prétexte pour les interroger, & même pour en faire arrêter un, afin de s'aſſurer d'eux & de les obliger à lui amener le plus jeune de leurs freres. » *Vous êtes*, leur dit-il, » *des Eſpions qui venez examiner les endroits foibles du* » *pays.*

Geneſ. XLII. 9. 12. 14. &c.

Lorſque les fils de Jacob arriverent en Egypte pour la ſeconde fois, avec le jeune Benjamin, Joſeph leur fit un grand feſtin: mais comme il ne s'étoit pas découvert à eux, il les traita avec le cérémonial d'un premier Miniſtre, qui reçoit chez lui des Particuliers; & il ne ſe mit pas à la même table avec eux. De-là M. Newton conclut que le Roi d'Egypte, dont il étoit le premier Miniſtre, n'étoit pas un des Rois Paſteurs, ainſi que l'ont penſé Joſephe l'hiſtorien & preſ-

que tous les anciens Chronologues Chrétiens, qui non contens de mettre le regne des Paſteurs en Egypte, au temps de Jacob & de Joſeph, avoient confondu, comme Manéthon, les Hébreux mêmes avec les Paſteurs.

Il eſt clair, dit M. Newton, par les circonſtances de l'hiſtoire de Jacob, que les Egyptiens avoient les Paſteurs & les mangeurs de viande en horreur. Cela eſt vrai des Egyptiens naturels : mais nous ne voyons rien de pareil dans le Roi, ni dans la nation qui commandoit alors aux Egyptiens. Joſeph donne ordre, auſſi-tôt qu'il voit ſes freres de retour, d'égorger des victimes, pour préparer un feſtin, parce qu'il veut diner avec eux. Il eſt vrai que Joſeph, les Egyptiens & les Hébreux mangent à des tables ſéparées : mais les portions de tous les convives étoient priſes ſur la table de Joſeph, ſuivant l'uſage des premiers temps; ce qui prouve qu'ils ſe nourriſſoient tous des mêmes mêts. D'ailleurs ces Egyptiens conviez par Joſeph pouvoient être des naturels du pays; & il y a beaucoup d'apparence que lui même obſervoit pluſieurs de leurs pratiques religieuſes. Car il avoit épouſé la fille du pontife d'Héliopolis, c'eſt-à-dire d'un Prêtre Egyptien. Il exerçoit la divination augurale, en preſence des Egyptiens; ou du moins on le croyoit dans ſa maiſon même. La coupe qu'il fit cacher dans le ſac de Benjamin lui ſervoit à cet uſage, à ce que dit ſon Intendant. Le Roi lui avoit donné le titre de *Zaphnath-Pahaneach*, ou, comme ont lû les Septantes & Joſephe l'hiſtorien, *Pſonthom-Phanekh, le révélateur des choſes ſacrées.* * Parmi les premiers Prêtres de l'Egypte, il y en avoit un auquel les Grecs donnoient le titre de *Prophete*; & c'eſt probablement la dignité que Pharaon avoit conférée à Joſeph. Car nous voyons que le Prophete parmi les Pontifes Egyptiens

Geneſ. XLIII. 16. 32.

Geneſ. XLII. 45.

Geneſ. XLIV. 5.

Clem. Stromat. VI.

* C'eſt ainſi que le fraduiſent Joſephe, Philon, Jonathan & pluſieurs autres des plus habiles Rabins. Vide Grot. *Geneſ. XL*, 46.

étoit celui qui avoit ſoin de la répartition des impôts
Geneſ. XLVII. 25. 26. ſur les particuliers. L'Ecriture nous apprend que Joſeph regla les impoſitions, qu'il les augmenta conſidérablement, & qu'il les fixa au cinquiéme des fruits. Le Prophete tenoit, dans les marches ſolennelles preſcrites par la Religion, un vaſe, ſymbole de l'arroſement des terres par le Nil, & de leur fertilité; & il étoit ſuivi par ceux qui portoient les pains deſtinés aux ſacrifices.

Le Roi d'Egypte, ni ceux de ſa Cour, ne penſoient pas comme les Egyptiens naturels, au ſujet des Paſteurs. Joſeph ne balança pas un moment à déclarer quelle étoit la condition de ſon pere & de ſes freres; & le Roi ne crut point déshonorer ſon premier Miniſtre & ſon Favori, en choiſiſſant ſes parens pour en faire les Intendans de ſes troupeaux. La profeſſion de Bergers, en les rendant odieux aux Egyptiens naturels, leur attiroit la confiance du gouvernement. Ils étoient liés d'intérêts avec les Paſteurs; & c'eſt pour cela que le Roi leur donne un établiſſement ſur la frontiere orientale de l'Egypte, que les Paſteurs regardoient comme l'endroit de tout le pays, dont la conſervation étoit la plus importante. Ainſi les circonſtances eſſentielles du récit de l'Ecriture, prouvent, contre l'opinion de M. Newton, que l'hiſtoire de Joſeph & de ſes freres n'a pu arriver que pendant le regne des Rois Paſteurs en Egypte.

Les Hébreux demeurerent attachés à ces Rois Paſteurs, & menerent une vie tranquille, tant que leur puiſſance ſubſiſta en Egypte. Joſeph vécut très-longtemps, & mourut l'an 1847, dix-ſept ans avant la fin du regne d'Aſſis, dernier Roi des Paſteurs. Les Egyptiens naturels s'étant réunis alors, remporterent de ſi grands avantages ſur les *Hycſos*, qu'ils leur enleverent Memphis, Héliopolis, & toute l'Egypte du milieu, ou *l'Heptanome* entre le Delta &

la Thébaïde, les obligeant de ſe retirer dans *Avaris* ou *Sethron*, & de ſe refugier dans les Iſles du Delta, & même d'abandonner l'Egypte, pour aller s'établir à Gaza dans la Paléſtine, & dans les montagnes du pays de Chanaan. Ce fut alors que commença véritablement la captivité des Hébreux en Egypte, laquelle arriva, ſelon l'Exode, après la mort de Joſeph, de ſes freres & de toute la génération des enfans de Jacob. *Alors*, dit l'Ecrivain ſacré, *il s'éleva un Roi nouveau ſur l'Egypte qui ne connoiſſoit point Joſeph*; & qui commença à opprimer les Hébreux, dans la crainte qu'ils ne ſe joigniſſent aux ennemis des Egyptiens. Ses ſucceſſeurs conſerverent le même ſentiment, au ſujet des Hébreux; parce que les Paſteurs, quoique très-affoiblis, n'avoient pas été détruits entierement. Ils ne le furent que 260. ans après la mort d'Aſſis, & après avoir fait de grands maux aux Egyptiens naturels, ſous le nom d'*Impurs*, & ſous la conduite d'Oſarſyph, comme je l'ai déja obſervé. Exod. I. 6.

La proximité des temps de la révolte d'Oſarſyph, & de l'Exode des Hébreux ſous la conduite de Moyſe, a porté Manéthon, & Apion après lui, à confondre ce Prêtre Egyptien chef des Impurs, avec Moyſe légiſlateur des Hébreux & fondateur de leur religion. Mais cette proximité, quoique grande, n'eſt pas cependant telle, que la propre chronologie de Manéthon, comparée avec les dates conſtantes de l'hiſtoire des Hébreux, ne ſuffiſe pour démontrer l'anachroniſme dans lequel il eſt tombé. Joſephe l'hiſtorien a entrepris de montrer cet anachroniſme: mais faute d'avoir compris le ſyſtême de Manéthon, & d'avoir employé la véritable Chronologie de l'Ecriture, il n'a fait qu'obſcurcir une queſtion qui n'eſt pas trop claire d'elle même. Je me flatte de n'être pas tombé dans le même inconvénient.

La défaite des Paſteurs & leur expulſion hors d'E-

Digitized by Google

gypte, eſt, ſuivant Manéthon lui-même, de l'an 1211. d'un cycle, c'eſt-à-dire de l'an 1571. avant l'Ere Chrétienne, comme on l'a vu plus haut. Or Moyſe n'avoit alors que 18. ans, puiſqu'en 1509, lors de l'Exode, il en avoit 80. Il n'avoit que cinq ans, lors de la retraite d'Aménophis dans la Thébaïde; & comme il avoit été élevé dans le palais de Pharaon, auprès de la Princeſſe ſa fille, il y a grande apparence qu'il l'avoit ſuivie dans ſa fuite, & qu'il l'accompagna dans la guerre contre les Paſteurs. Loin d'avoir été le chef des revoltés, il porta les armes contre eux. L'hiſtoire profane nous apprend que Séſoſtris avoit auprès de ſa perſonne un grand nombre de jeunes gens de ſon âge, qui avoient été élevés avec lui & comme lui. Ils commandoient l'armée Egyptienne ſous ſes ordres, & lui rendirent de très-grands ſervices. Le jeune Moyſe étoit ſans doute un d'entre eux, & même un des plus conſidérés, ſoit par ſon mérite, ſoit par la protection de la Princeſſe d'Egypte. Il paſſa à la cour d'Egypte les 22. années qui ſuivirent la défaite des Paſteurs; & ſi les traditions Juives, ſuivies par Joſephe, ont quelque certitude, on doit croire que Séſoſtris confia des emplois importans à Moyſe, & qu'il lui donna le commandement d'une armée envoyée contre les Ethiopiens. L'Exode nous apprend qu'il avoit été adopté par la Princeſſe d'Egypte, & que l'on avoit pris un ſoin extrême de ſon éducation. Il abandonna l'Egypte à l'âge de quarante ans, & n'y revint qu'au bout de 40. ans, c'eſt-à-dire après la mort du Roi dont il devoit craindre l'indignation. Il paſſa ces quarante ans dans le pays de Madian. Séſoſtris a regné 59. ans ſelon Manéthon; & ayant commencé l'an 1570, il eſt mort l'an 1511, c'eſt-à-dire deux ans entiers avant l'Exode.

Exod. II. 10. Actor. VII. 21

Paul. ad Hebræ. XI. 24.

Exod. II. 25.

Le fils de Séſoſtris fut un Prince foible & de peu de mérite: ſon hiſtoire étoit remplie de merveilles &

de prodiges, à ce que nous apprennent Hérodote & Diodore. Sous ſon regne le Nil cauſa beaucoup de ravages; l'Egypte fut affligée de pluſieurs playes. Ce Prince, enivré de ſon pouvoir & de ſa grandeur, porta l'extravagance & l'impiété juſqu'à s'en prendre aux Dieux mêmes. Le Ciel le punit; & il fut frappé d'un aveuglement dont il ne guérit qu'au bout de dix ans. Herod. II. 3. Diod. I. 37.

Les Annales ſacrées ne faiſoient mention de l'Exode que d'une maniere énigmatique; & les Prêtres, de même que dans l'hiſtoire de Sennachérib, faiſoient ſervir à leur Religion les merveilles que Dieu avoit opérées pour ſauver les Hébreux. La tradition avoit envelopé cet évenement de beaucoup de fables: mais à travers ces fables on voyoit toujours que le fils de Séſoſtris avoit été frappé par la colére divine, en punition de ſon orgueil & de ſon impiété. Ainſi on trouvoit dans les Annales le fond de l'hiſtoire du Pharaon perſécuteur. Hérodote donne au fils de Séſoſtris le nom de Phéron.

Manéthon prétendoit que les Juifs ſous la conduite d'Oſarſyph ou de Moyſe, avoient été bâtir le temple de Jeruſalem; & que cette Ville avoit été la capitale de la Nation dès les premiers temps. En cela il montroit combien il étoit peu inſtruit de l'hiſtoire des Hébreux: mais il faut bien diſtinguer ce qu'il nous donne comme ſes propres conjectures, ou comme des traditions particuliéres, d'avec ce qu'il nous aſſure avoir tiré des Annales authentiques & des Archives ſacrées.

§. III.

Témoignages des Ecrivains profanes, conformes à Manéthon, au ſujet de la même Chronologie.

Manéthon n'eſt pas le premier à qui la proximité des temps ait fait confondre l'Exode des Hébreux

avec l'expulſion des *Impurs*. Quelques années avant lui Hécatée d'Abdére, contemporain d'Alexandre, avoit avancé cette opinion, dans un ouvrage publié ſous le regne de Ptolémée, fils de Lagus; Joſephe & les premiers Ecrivains Chrétiens citent ſouvent cet Hécatée avec éloge, parce qu'il avoit parlé des Juifs d'une maniere aſſez impartiale. Mais l'endroit de ſon hiſtoire dont il s'agit ici eſt tiré de l'ouvrage de Diodore, qui le citoit; & duquel le fragment eſt rapporté dans Photius.

Joſeph. lib. I. contr. Ap.

Phot. cod. 244. *ex lib. Diod. XL.*

Ce fragment eſt très-important, parce qu'il prouve que Danaüs & Cadmus étoient contemporains de Moyſe & de l'Exode, ſuivant la chronologie d'Hécatée, & ſuivant celle des Juifs d'Aléxandrie qu'il avoit conſultés.

» Hécatée d'Abdére rapportoit que les Egyptiens » ayant réſolu de purifier leur pays, & d'en bannir tous » les impurs ou les étrangers qui n'obſervoient pas la » religion ancienne; ceux de ces étrangers, qui étoient » les plus conſidérables par leur naiſſance & par leurs » richeſſes, paſſérent dans l'Aſie mineure, & de là » dans la Gréce ſous la conduite de Cadmus & de » Danaüs. Il ajoutoit que le reſte de ces impurs, à » la tête deſquels étoit Moyſe, paſſa dans la Judée & » s'y établit. » Hécatée parloit à cette occaſion des loix & de la réligion de Moyſe, & rapportoit un abregé de ſes livres dans leſquels il prenoit, dit-il, *le titre de Diſciple qui écoute la voix de Dieu.* Ce qui feroit croire que dès le temps de Ptolémée fils de Lagus, il y avoit des traductions de quelques-uns de livres de l'Ecriture.

Hécatée rapportoit la défenſe faite par Moyſe de repreſenter la Divinité par aucune image ſenſible, & décrivoit le gouvernement qu'il avoit établi parmi les Juifs, comme un gouvernement entierement *Théocratique*, dans lequel la Magiſtrature étant unie au Sacerdoce

cerdoce, le grand Prêtre gouvernoit au nom & comme repreſentant Dieu lui-même, qui étoit l'unique Roi de la Nation. Il attribuoit à Moyſe l'établiſſement des Juifs dans la Paleſtine, & la fondation de pluſieurs Villes, entre-autres de celle de Jeruſalem, *laquelle*, dit-il, *eſt maintenant la plus fameuſe de toutes.* En cela il eſt clair qu'il ſe trompoit, non-ſeulement parce que Moyſe mourut avant le paſſage du Jourdain, mais encore parce que la ville de Jeruſalem ne fût tout à fait conquiſe que par David. Malgré la défaite d'Adonizédek Roi de Salem par Joſué, la Ville haute ou la Citadelle étoit demeurée entre les mains des Jébuſéens.

Joſ. X. & XII. II. Reg. cap. V, 6.

Les Jébuſéens ne furent pas même les ſeuls qui ſe maintinrent indépendans au milieu des Iſraëlites : il y avoit pluſieurs autres Nations guerrieres, qui avoient conſervé leur liberté par leur bravoure, & par la ſituation avantageuſe des lieux qu'elles occupoient, mais plus que tout par la terreur que les Juifs avoient de leurs chariots armés en guerre. Ces chariots étoient une invention Egyptienne, qui ſe conſerva longtemps à Cyrène & dans la Lybie. Séſac en avoit 1200. dans l'armée qu'il mena contre Roboam, Roi de Juda.

Joſ. XV. 63. Jud. I. 21.

Paralip. II. 12.

Ces Nations guerrieres étoient des reſtes de ces Paſteurs chaſſés de l'Egypte par Séſoſtris ; & c'étoit de-là qu'elles avoient tiré leurs chariots de guerre.

L'Ecriture nomme les Philiſtins, *les reſtes de Caphthor* ; & dans le Prophete Amos Dieu compare l'Exode des Iſraëlites hors de l'Egypte, avec la ſortie des Philiſtins hors de Caphthor, laquelle étoit antérieure à Moyſe. Car il parle de la conquête du pays des Hévéens de Gaza * par ceux de *Caphtor.*

Jerem. 47. 4. Amos. IX. 7.

Deutéron. II. 23. Joſué XIII. 3.

* Ces Hévéens étoient très-différens de ceux de l'Hermon au Nord de la Judée. Joſué II. 3.

Bochart. Phaleg. l. cap. 15.

Les Critiques ont été chercher après la Vulgate ce pays de *Caphthor* ou de la Grenade, dans la Cappadoce; ſans ſonger que l'Ecriture donne à la baſſe Egypte le nom de *Raab*; que les Egyptiens, appelloient *Atrib* ou *cœur de la poire* un *Nôme* qui eſt au cœur du Delta; & que les Arabes nomment encore ce pays *Riph* ou *Erriph* de l'ancien mot Egyptien qui ſignifioit un fruit de l'eſpece de la Grenade, & ſemblable à la poire pour ſa figure. La ſtatue de Jupiter adorée ſur le Mont Caſius, près de Péluſe, à l'extrémité de la baſſe Egypte, étoit repréſentée tenant une Grenade à la main. La proximité des pays, jointe à ces raiſons différentes & à la certitude du paſſage des Paſteurs de l'Egypte dans la Paleſtine, ne nous permet pas de chercher le pays de Caphthor ailleurs que dans la baſſe Egypte.

Lettre de Mr. Bary à M. Réland. *Paleſtina* p. 933.

M. Newton conclud du paſſage de Photius, que ſuivant Hécatée, Danaüs & Cadmus étoient contemporains de David & de Salomon. Hécatée dit au contraire en termes formels que Cadmus & Danaüs abandonnerent l'Egypte en même temps que Moyſe. Il nomme à la vérité Jeruſalem; mais ſeulement pour remarquer que cette ville étoit devenue la plus célébre de toutes celles de la Judée. Il ne fait même aucune mention du Temple; & il parle d'un temps où la Royauté n'étoit pas établie parmi les Juifs: ce qui ſuffiroit pour exclure le temps de Salomon & celui de David; quand bien même il ne nommeroit pas Moyſe, & n'aſſureroit pas que ce Légiſlateur étoit contemporain de Danaüs & de Cadmus. Le récit d'Hécatée forme donc une nouvelle preuve pour la chronologie ordinaire, loin d'être favorable au nouveau ſyſtême.

§. IV.

Examen de l'hypothèſe de M. Newton ſur les Paſteurs & ſur les diverſes Colonies qu'ils fondérent.

M. Newton dit encore que les Paſteurs qui ont envahi l'Egypte ſont des reſtes de ces Chananéens vaincus par Joſué, & chaſſés de la Paleſtine. Mais par où ces peuples auroient-ils paſſé en Egypte? Eſt-ce à travers le déſert, où les Hébreux n'avoient ſubſiſté, que par une protection particuliere de la Providence: deſert dans lequel on ne trouve que des ſables arides & brulans, & où les voyageurs ſont contraints de porter juſques à l'eau dont ils abreuvent leurs Chameaux? Suppoſera-t-on qu'ils ont pris leur chemin par le pays voiſin de la mer? Mais comment pourra-t-on ſe perſuader que ces Peuples effrayés & affoiblis par la perte de leurs plus braves Soldats, péris dans les combats livrés contre Joſué, auront contraint les Philiſtins à leur accorder le paſſage à travers le pays habité? Oublie-t-on que ces Philiſtins étoient des peuples ſi belliqueux & ſi puiſſans que Dieu ne voulut pas conduire les Iſraelites par leur pays, de crainte, comme le dit l'Ecriture elle-même, que la difficulté que les Hébreux euſſent trouvée à contraindre les Philiſtins de leur donner paſſage, ne les eût découragés, & ne les eût portés à retourner en Egypte? Exod. XIII. 17.

Mais ſuppoſant même que les peuples fugitifs du pays de Chanaan euſſent pu paſſer en Egypte, conçevra-t-on comment les Egyptiens auront été ſubjugués par les débris d'un peuple vaincu & chaſſé de la Paleſtine par ces mêmes Hébreux, qui avoient été hors d'état de réſiſter à l'armée des Egyptiens, & qui ne lui avoient échappé que par un miracle?

M. Newton reçoit, comme une confirmation de ſon ſyſtême, la tradition rapportée par Euſébe au ſujet des Chananéens, qui chaſſés par Joſué traverſerent l'Egypte, & s'allérent établir dans la Tripolitaine & dans cette partie de l'Afrique, où les Phéniciens bâtirent depuis Carthage, Utique, Tunis & pluſieurs autres Villes. M. Newton admet encore ce que rapporte Procope des colonnes placées auprès de Tingis dans la Mauritanie, & ſur les bords de l'Océan par les Chananéens, avec une inſcription ſur laquelle étoit marquée la conquête de leur pays par les Hébreux, & qui contenoit le nom de Joſué & celui de ſon pere.

Procop. Vandal. lib. II. Cette inſcription, dit Procope, étoit gravée en caracteres & en mots Phéniciens, ſur une colonne de pierre blanche, élevée auprès d'une fontaine voiſine de Tingis. Cette Ville étoit Phénicienne d'origine;

Plut. in Sertor. & la fable Grecque en attribuoit la fondation à Antée, ou du moins à ſa femme *Tingis*. Cependant Bochart

Chanaan I. 24. obſerve que le nom de cette Ville ſignifie un comptoir, *emporium :* ce qui prouve qu'elle a été fondée d'abord par des Négocians venus par mer de Phénicie, ou de Syrie, & non par des peuples venus par

Plinius. V. 1. terre à travers l'Afrique. Elle devint colonie Romaine, ſous l'Empereur Claude; & elle étoit aſſez fréquentée par les Marchands de Cadis : ainſi on ne comprend pas comment un monument auſſi ſingulier, que cette inſcription de Procope, ſeroit demeuré inconnu juſqu'au ſixiéme ſiécle. Les Grecs, qui rapportoient les traditions de ceux du pays au ſujet d'Antée, auroient-ils oublié de parler d'une inſcription hiſtorique ? Si les Payens avoient négligé ce monument, les Juifs répandus par tout, & ſi attentifs à recueillir les témoignages qui étoient rendus à la vérité de leur hiſtoire par les Etrangers, n'auroient pas manqué de faire uſage de cette inſcription. Comment ce monument auroit-il échappé aux défenſeurs du Chriſ-

Digitized by Google

tianiſme, à Euſébe qui parle du paſſage des Chananéens en Afrique, à ſaint Auguſtin né & établi en Afrique, qui cherche dans le jargon des paiſans du territoire de Carthage des preuves de leur origine Chananéene, & qui a répandu tant d'érudition dans ſon excellent livre de la Cité de Dieu, pour confirmer la vérité de l'Ecriture, par les témoignages des Ecrivains profanes ? Un monument, comme celui de Tingis, ſeroit-il demeuré inconnu lorſque le Chriſtianiſme devenu triomphant, ſous Conſtantin, employoit tous les genres de preuves pour combattre le Paganiſme, & pour répondre au reproche de nouveauté que les Payens faiſoient ſans ceſſe aux Chrétiens ?

Aug. Expoſ. epiſt. ad Roman.

Ceux de Tingis étoient ſujets à ſuppoſer des monumens anciens. Au temps de Sertorius, ils montroient le tombeau d'Antée ; & ils comptoient, au rapport de Plutarque, que ce Romain l'ayant fait ouvrir, y trouva le ſquelette d'un Géant de 60. coudées de longueur. Depuis leur converſion au Chriſtianiſme, leur goût pour le merveilleux ne fit apparemment que changer d'objet ; & pour faire honneur à leur Ville ils ſuppoſerent des monumens favorables à la Religion qu'ils avoient embraſſée. Mais, comme on l'a déja vu, la critique de M. Newton n'eſt difficile que ſur les autorités qui dérangent ſon ſyſtême.

Plut. in Sertor.

Selon la nouvelle chronologie, les Paſteurs envahirent l'Egypte, après la conquête du pays de Chanaan en 1450 ; & dès l'an 1070, ils en avoient été chaſſés par les Egyptiens, ſous la conduite du pere de Séſoſtris. Ainſi ils n'avoient demeuré que 380. ans en Egypte. Manéthon dit préciſément, dans Joſephe, que la durée de leur ſéjour en Egypte a été de 511. ans ; ſçavoir avec une grande puiſſance, pendant les 251. premieres années, ſous ſix Rois, dont il marque les noms & les regnes en années & en mois. La fin de ces ſix regnes tombera, ſelon la chronologie de M.

Newton, à l'an 1198, c'eſt-à-dire 128. ans avant le temps d'Hély, de Samuel & de Saül, auquel ils revinrent dans la Paleſtine.

M. Newton prétend que ſi l'on ne ſuppoſe pas avec lui, que les Paſteurs chaſſés d'Egypte étoient joints alors aux Philiſtins, il ne ſera pas poſſible d'expliquer comment ces derniers mirent ſur pied la nombreuſe armée, dont il eſt parlé au premier livre des
I. Reg. XIII. 5. Rois. Mais cette ſuppoſition n'eſt pas neceſſaire. Car nous voyons que la ſeule Nation Juive étoit en état
I. Paralipomen. II. 13. ſous Aſa, d'aſſembler une armée de douze cens mille hommes choiſis; ſçavoir quatre cens mille hommes pour les deux ſeules Tribus de Juda & de Benjamin, & huit cens mille pour les dix autres Tribus. L'armée de Zarah Roi d'Ethiopie & d'Egypte étoit compoſée d'un million d'hommes. Cependant elle fut taillée en piéces par l'Armée du Roi de Juda, qui étoit de 780000. hommes choiſis. Après la défaite de Zarah le Roi de Juda mena ſon armée victorieuſe contre Iſrael: mais il ne remporta aucun avantage, parce que les dix Tribus lui oppoſerent une armée au moins auſſi forte que la ſienne. Voilà donc plus de quinze cens mille hommes levés dans la ſeule Nation Juive; & cela ſans que l'on puiſſe recourir à la jonction des Paſteurs bannis de l'Egypte.

Ces nombreuſes armées nous étonnent aujourd'hui, parce que nous jugeons de ces temps & de ces pays par les nôtres, dans leſquels les armées ne ſont compoſées que de gens deſtinés uniquement au métier de la guerre. Mais il n'en étoit pas de même alors. Les troupes reglées n'étoient pas en uſage; tout le monde devenoit ſoldat en temps de guerre. Les expéditions étoient courtes & ne ſe faiſoient point hors du pays. Il ne falloit ni magaſins ni équipages: ainſi les groſſes armées n'étoient point embarraſſantes. Le pays des Philiſtins étoit très-peuplé: il comprenoit

les plaines fertiles de la Judée méridionale, entre la mer & les montagnes, depuis les frontieres d'Egypte juſqu'à Joppé; & dans la guerre contre Saül, la nation entiere prit les armes.

M. Newton ſuppoſe que le paſſage des Colonies Phéniciennes dans les Iſles de Créte, de Rhodes, de Thaſos, &c. ſur les côtes de l'Aſie mineure & dans la Gréce, eſt une ſuite de l'expédition de Séſac dans la Judée. Mais, ſelon M. Newton lui-même, Séſac ne trouva aucune réſiſtance dans ce pays : il ſe contenta de rendre les peuples tributaires; il n'y eut aucune perſécution, & rien ne les obligea de quitter leur patrie pour ſe retirer dans des pays inconnus & ſauvages. Dailleurs dans la Chronologie de M. Newton, l'expédition de Séſac, antérieure de 70. ans ſeulement à la priſe de Troye, tombe au temps de Théſée & des Argonautes, pluſieurs générations après l'établiſſement des Colonies.

Les Anciens ont joint le paſſage des Colonies orientales dans la Gréce, avec l'expulſion des Paſteurs. Les différens témoignages ſe rapportent tous à établir la même Chronologie, quoiqu'il y ait entre eux la variété qui ſe trouve toujours entre ceux qui ne ſe copient point, & qui parlent de faits différens. Ce qui eſt un des plus grands caractères de la vérité des témoignages. Nous avons vu plus haut le paſſage d'Hécatée d'Abdère, qui eſt formel pour les Colonies de Danaüs & de Cadmus. Manéthon aſſuroit que Danaüs, nommé en Egyptien Armaïs, étoit contemporain ou même frere de Séſoſtris. Ptolémée de Mendes, Prêtre Egyptien, qui avoit écrit en trois livres une hiſtoire univerſelle d'Egypte, aſſuroit que ce fut au temps d'Inachus que le Roi Amoſis détruſit *Abaris* qui étoit la capitale des Paſteurs, & qui étoit nommée *Sethron* ou ville de *Typhon*, ſelon Manéthon. Elle donnoit ſon nom au Nôme *Sethroïte*, ſur le bras

Clemen. *Strom.* I.

Joſ. cont. Ap.

oriental du Nil, près de Péluſe ; & elle avoit été bâtie par les Paſteurs, pour leur ſervir de place d'armes, lorſqu'ils envahirent l'Egypte. Polemon hiſtorien Grec, contemporain de Ptolémée Epiphane, & ſurnommé *Stolocopas*, parce qu'il avoit beaucoup travaillé ſur les anciennes inſcriptions, dont il avoit publié d'amples recueils avec des commentaires, avoit marqué dans ſon hiſtoire univerſelle, que pendant le regne d'Apis, ſucceſſeur de Phoronée, une partie des Egyptiens, abandonnant l'Egypte, avoit été s'établir dans la Paleſtine ſur la frontiere de l'Arabie. Le regne d'Apis eſt le troiſiéme depuis Inachus, & depuis le paſſage des premieres Colonies orientales dans la Gréce.

Vide Voſſ. de hiſt. Græcis. lib. I. cap. 18.

X. Præp. lib. cap. 10.

Manéthon parle de trois expulſions des Paſteurs, dont la derniere fut totale & ſans retour. La premiere ſous le regne d'Aliphragmuthoſis, vers l'an 1878. avant l'Ere Chrétienne, 203. ans après leur entrée en Egypte. Il leur enleva Memphis, les chaſſa de l'Egypte du milieu, ou de l'Heptanome, & les obligea de ſe renfermer dans le lieu nommé Abaris & dans le Delta. Ce qui convient avec l'époque du paſſage d'Inachus dans le Péloponèſe, rapportée par Ptolémée de Mendès, au regne d'Amoſis, & au temps de la priſe d'Abaris.

Syncell. p. 61. Joſ. contr. Ap. lib. I.

La ſeconde expulſion arriva 48. ans après, ſous le regne de Tethmoſis, qui força les retraites des Paſteurs, obligea la plus grande partie de ſe retirer dans la Paleſtine, au nombre de 240000. hommes, d'où ils ſe répandirent dans la partie montagneuſe du pays de Chanaan. C'eſt là l'évenement dont parloit l'hiſtorien Polémon.

Les anciens Chananéens, obligés d'abandonner les montagnes qu'ils occupoient encore au temps d'Abraham, ſe retirerent d'un côté dans la plaine du Jourdain, & de l'autre ſur les bords de la Méditerranée, où

où ſe trouvant en trop grand nombre pour ſubſiſter, ils commencerent à envoyer des colonies dans les Iſles & dans les pays, dont ils étoient ſéparés par la mer.

Les habitans des montagnes de la Judée ſont toujours diſtingués des Chananéens par l'Ecriture, & nommés Jébuſéens, Amorrhéens, Héthéens, Phérézéens, Hévéens, &c. Moyſe, en rapportant l'hiſtoire d'Abraham & celle du maſſacre des Sichémites par les fils de Jacob, remarque que les Chananéens étoient encore maîtres du pays de Sichem, & de celui de Bethel, au temps de ces Patriarches. La raiſon de cette remarque de Moyſe a été ignorée par la plupart des Commentateurs ; & Spinoſa l'employe mal à propos comme une preuve que Moyſe n'eſt pas par l'Auteur du Pentateuque. Mais toute la force de cette prétendue preuve diſparoît, dès que l'on joint au récit de l'Ecriture les détails que l'hiſtoire profane nous apprend. On voit la vérité de la remarque de Moyſe & la néceſſité de la faire. Les Chananéens n'étoient plus maîtres de ce pays, au temps dans lequel il écrivoit ; il étoit bon de faire obſerver aux Juifs que ceux contre leſquels Dieu les envoyoit étoient moins les légitimes poſſeſſeurs du pays de Chanaan, que des Uſurpateurs qui en avoient chaſſé les anciens habitans.

Après la défaite des Paſteurs par Thmoſis ou Thetmoſis en 1830, ceux d'entre eux qui demeurerent en Egypte n'eurent plus de Rois. Ils ſe cantonnerent cependant dans les marais du Delta ; & ils y conſerverent leur liberté juſques au temps de Séſoſtris, qui les aſſujettit entierement en 1570, deſſecha ces marais par le moyen des canaux qu'il fit creuſer & y plaça de grands corps de troupes pour contenir les Paſteurs. Herod. II.

Inachus précéde l'arrivée de Danaüs en Gréce de neuf générations, ou de 300. ans ; & ſi le paſſage de Danaüs dans la Gréce eſt antérieur de 300. ans à la

guerre de Troye, comme l'ont cru tous les anciens Chronologiſtes, Inachus aura vécu vers l'an 1884; & il aura quitté l'Egypte au temps de Tethmoſis qui remporta de grands avantages ſur les Paſteurs : ce qui s'accorde avec le récit de Ptolémée de Mendès.

Caſtor compte 384. ans, depuis le commencement d'Inachus, juſqu'à l'arrivée de Danaüs. Ce qui donne près de 43. ans à chaque regne ou génération, & met le paſſage d'Inachus en 1984. Les deux derniers regnes des ſucceſſeurs d'Inachus n'ont duré que 33. ans; & il faudroit donner aux ſept premiers 50. ans de durée, l'un portant l'autre : ce qui eſt peu vraiſemblable.

La Chronologie des temps antérieurs à Cadmus & à Danaüs étoit peu aſſurée parmi les Grecs, comme je l'ai remarqué dans la premiere partie de ces Obſervations, à cauſe que l'on ignoroit l'art d'écrire, ou que l'on ne ſe ſervoit que d'une eſpece d'écriture Egyptienne, dont l'uſage & la connoiſſance ſe perdirent après l'établiſſement de l'Ecriture Cadméenne; & il faut s'en tenir à l'évaluation des générations. Cette évaluation quadre avec la chronologie Egyptienne, laquelle étoit déterminée éxactement dans des annales ſuivies, écrites dans une langue & dans des caractères, dont l'uſage & l'intelligence n'avoient point ceſſé.

Le Prince nommé Amoſis, par Ptolémée de Mendès, eſt le même que celui qui eſt nommé *Tethmoſis*, ou *Thumoſis* * & *Thmoſis* dans Manéthon : ces noms ſont les mêmes, comme l'obſerve Périzonius.

Perizon. orig. Ægypt. p. 315.

Ptolémée de Mendès étoit un écrivain très-exact; à ce que nous apprend Tatien; & il eſt cité avec éloge par tous les anciens Peres, par Clément d'Alexandrie, par ſaint Juſtin, par Tertullien, par Euſébe,

Tatian. orat. ad Græcos.

* Le *Th* eſt un article Egyptien qui ſe met au commencement de pluſieurs noms.

& par ſaint Cyrille. Ainſi nous ne pouvons douter qu'il n'eût éxaminé avec ſoin le ſynchroniſme d'Inachus & de la premiere expulſion des Paſteurs : ce ſynchroniſme s'accorde également avec ce que nous ſçavons de l'ancienne hiſtoire Grecque & de l'ancienne hiſtoire Egyptienne.

Le nom d'*Inachus* eſt Syrien ou Phénicien, & le ſingulier de l'épithete *Enakim*, que l'Ecriture donne aux braves des Nations guerrieres du pays de Chanaan. Il demeura en uſage parmi les Grecs, dans le même ſens. Ils donnoient le titre d'*Anax* aux Dieux, aux Rois & aux Héros. Dans l'Iſle de Chypre, plus voiſine de la Phénicie, les Grecs du Royaume de Salamine donnoient le titre d'*Anactès* aux Princes, & celui d'*Anaſſæ* aux Princeſſes du Sang Royal, comme le remarque Iſocrate, dans l'Oraiſon funebre d'Evagoras, Roi de Salamine deſcendu de Teucer. Le nom de Phoronée ſucceſſeur d'Inachus eſt Egyptien, & le même que celui de *Pharaon* : il ſignifie à la lettre *mon Roi*, *mon Seigneur*. Le nom d'Apis ſucceſſeur de Phoronée eſt encore Egyptien, & ſignifie *un Juge*, *celui qui rend la Juſtice*. C'eſt delà que vient le nom de *Sérapis*, le *Pluton*, ou le Dieu des Morts, ſelon les Egyptiens, repreſenté avec un boiſſeau ſur la tête & avec un monſtre à ſes pieds; pour marquer qu'il meſuroit les actions des hommes & qu'il puniſſoit leurs crimes. C'eſt ce que veut dire ſon nom *Sérapis*, que l'on peut traduire *le Juge qui punit*. *

Le nom de *Danaüs* ſignifie en Egyptien *le Prince de Tanis*. Le nom de *Cadmus*, en Phénicien *Cadmon*, veut dire un *homme venu de l'Orient* ; & preſque tous ces chefs de Colonies étoient plus connus par des épithétes, ou des titres d'honneur, que par leurs vrais noms.

* Shar Ap. à la lettre, *excrucians Judex*, en Cophte.

La Colonie d'Inachus, celle de Cécrops & celle de Danaüs, porterent dans la Gréce le culte des Divinités adorées par les Paſteurs & par les peuples de la baſſe Egypte, telles que Junon, Minerve, Cérès, Neptune, Mercure, &c. Le culte de Vénus & d'Hercule fut apporté par Cadmus, Egyptien d'origine, mais venu de Phénicie. Le culte d'Oſiris ou de Bacchus, c'eſt-à-dire celui de la grande Divinité des ennemis des Paſteurs, ne fut porté à Thèbes qu'après Cadmus; & c'eſt par cette raiſon que les propagateurs de ce culte trouverent tant d'oppoſition à le faire recevoir dans la Gréce, ſur tout dans la Gréce méridionale, habitée par des Colonies de Paſteurs Egyptiens, qui ne pouvoient ſe réſoudre à adorer le Dieu de leurs plus mortels ennemis. J'aurai occaſion de parler plus au long de l'établiſſement * de ce culte.

M. Newton attribue encore à la jonction des Paſteurs, avec les Philiſtins, la deſtruction de Sidon par ces derniers, & la fondation de la ville de Tyr. Mais tous ces évenemens ſont antérieurs au temps dans lequel il place l'expulſion des Paſteurs; c'eſt-à-dire à l'an 1125, dans lequel commença, ſelon lui, l'affoibliſſement de leur puiſſance en Egypte.

La ville de Tyr étoit extrêmement ancienne. Hérodote nous apprend que de ſon temps on y montroit un temple d'Hercule, lequel avoit 2300. ans d'antiquité: ce qui remonte juſqu'à l'an 2780, avant l'Ere Chrétienne. Auſſi voyons-nous dans le Prophete Iſaïe que dès les premiers temps les Tyriens ſe glorifioient de l'antiquité de leur Ville. *Gloriabatur à diebus priſtinis in antiquitate ſua.* Dans le livre de Joſué, & dans celui des Juges, Tyr eſt miſe au nombre des Villes dont les Hébreux ne purent ſou-

Herodot. II. 44.

Iſaye C. XXIII. 7.

Joſué XIX. 29. Judic. I. 31.

* Ce culte a fait depuis l'objet d'une diſſertation particuliere de M. Freret que nous avons publiée dans les *Mémoires* de l'Académie, Tom. XXIII

mettre les habitans. Cependant la ville de Sidon étoit alors la capitale de la Phénicie. L'Ecriture employe le nom de Sidoniens, comme un nom général qu'elle oppoſe à celui des Amorrhéens ou Chananéens; & elle remarque que, même après la conquête, ils poſſéderent en paix leur pays, ſans dépendre d'aucune puiſſance, & ſans que rien troublât le commerce qui les enrichiſſoit. Deuteron. III. 9.

Tyr étoit une Colonie de Sidoniens; * & elle ne devint conſiderable qu'après la ruine de ſa Métropole, par ceux d'Aſcalon, & lorſque le commerce de Sidon y eût été tranſporté. Juſtin marquoit la date de cet événement avant la priſe de Troye, *ante annum... Trojanæ cladis.* Il y a une lacune en cet endroit : mais il eſt clair que ſuivant les annales Phéniciennes conſultées par Erogue Pompée, cet événement étoit antérieur à l'an 1184, qui eſt celui auquel Juſtin place la priſe de Troye. Juſtin XLIX. 3.

Joſephe nous fournit de quoi remplir cette lacune : car il nous apprend que la fondation & la puiſſance de Tyr avoient précédé la fondation du Temple de Salomon de 240. ans. Selon la Chronologie de M. Newton, c'eſt l'an 1255. avant l'Ere Chrétienne : ſelon celle du Prophete Ezéchiel rapportée plus haut, c'eſt l'an 1270. Cette année eſt la douziéme depuis la priſe de Troye par la chronologie d'Hérodote & de Thucydide. Ce dernier calcul eſt d'autant plus probable, que nous ne voyons point qu'Homere & les anciens Poëtes, qui parlent beaucoup de Sidon & des Sidoniens, nomment jamais la ville de Tyr. C'eſt une remarque faite par Strabon, de laquelle on peut conclure que la priſe de Troye étoit antérieure à la puiſſance & à la grandeur de Tyr. Quoique Sidon fût ruinée du temps de ces Poëtes, & que Antiq. VIII. 3. Strab. XVI. 756.

* Iſaye C. XXIII. 12. la nomme *fille*, c'eſt-à-dire, *Colonie* de Sidon.

l'on ne parlât que de Tyr, ils auroient cru faire un anachroniſme, s'ils en avoient fait mention dans l'hiſtoire des temps héroïques.

M. Newton rejette le témoignage de Joſephe qui avoit conſulté les annales Phéniciennes de Tyr: mais il n'a pas jugé à propos de nous dire ſur quoi il ſe fonde pour retrancher 207. ans des 240 de Joſephe, & pour placer la fondation de Tyr l'an 1048, trente-trois ans ſeulement avant la fondation du Temple de Salomon, & 144. ans avant la priſe de Troye. Les Anciens nous ont donné les dates de pluſieurs Colonies envoyées par les Tyriens; & toutes ces dates s'accordent avec la chronologie ſuivie par Joſephe.

App. de bell. Punic. Selon Appien la premiere fondation de la Colonie de Carthage, c'eſt-à-dire celle des premiers Comptoirs établis par les * Tyriens ſur cette côte, précédoit la priſe de Troye de 50. ans. Ce qui tombe, ſelon ſa Chronologie vers l'an 1230, & quarante ans après l'aggrandiſſement de Tyr.

La véritable fondation de Carthage eſt poſtérieure de pluſieurs ſiécles: car il eſt prouvé par l'extrait des annales Phéniciennes, rapporté dans l'ouvrage de Joſephe contre Apion, que la fuite de Didon eſt de l'an 126. après la fondation du Temple de Salomon, & de l'an 366. de la fondation de Tyr, c'eſt-à-dire de l'an 904. avant J. C., qui eſt celui même de la priſe de Troye, ſelon M. Newton. Didon ne bâtit que la Citadelle, ou la partie de la Ville, nommée *Byrſa, Carthage*, ou la nouvelle Ville fut conſtruite vingt-un ans après. Car lorſqu'elle fut détruite par les Romains l'an 146.

* L'envoi qui ſe faiſoit tous les ans d'un Vaiſſeau de Carthage à Tyr, pour y porter les décimes du profit fait dans le commerce public, prouve démonſtrativement que c'étoit Tyr qui avoit envoyé la Colonie de Carthage. Si elle fut venue de Sidon, c'eſt là qu'elle eût été offrir les décimes; c'étoit un acte de Religion; la puiſſance n'y faiſoit rien.

avant l'Ere Chrétienne, elle n'avoit duré que 737. ans, à ce que nous apprenons d'une Harangue prononcée dans le Sénat par Caton & rapportée par Solin. Solin cap. 30.

La véritable fondation de Carthage eſt donc de l'année 883. avant l'Ere Chrétienne. La fondation d'Utique précédoit celle de Carthage de 287. ans : ainſi elle étoit au moins de l'an 1170, & peut être de 1191. Nous liſons cette date dans le texte Grec du livre *des choſes merveilleuſes*, attribué à Ariſtote, & qui eſt cité ſous ſon nom par des écrivains de la Cour de Ptolémée Philadelphe. L'Auteur de ce livre marque en termes formels qu'elle étoit tirée des Annales Phéniciennes. Ariſtot. Vol. II. pag. 1165. *edit. Paris.* Apollon. Dyſcol. Antigon. Caryſt.

Pomponius Méla, écrivain Eſpagnol, & d'une ville voiſine de Gadés, aujourd'hui *Cadix*, dit que le nombre des années écoulées depuis la fondation de Gadés eſt connu; & que cette fondation étoit du temps de la guerre de Troye, *annorum queis manet, ab Iliaca tempeſtate principia ſunt.* Les termes employés par Méla montrent qu'il s'agit-là d'un nombre d'années déterminé, & tiré des Annales mêmes de Gadés. Méla III. cap. 6.

Velleius Paterculus, dit que la Colonie de Gadés eſt antérieure de quelques années à celle d'Utique, & qu'elle précéde de 15. ans celle de Leſbos. Cette derniere eſt, ſelon Hérodote, de l'an 1120 : donc la Colonie de Gadés eſt de l'an 1135. Cette date eſt poſtérieure de 25. ans à la fondation d'Utique : mais ces variétés ſont peu conſidérables. Les établiſſemens des Colonies ſe ſont à pluſieurs repriſes; & comme il arrive ſouvent que les premieres entrepriſes ne réuſſiſſent pas, il eſt très-ordinaire que leur véritable fondation ſoit inconnue, les Hiſtoriens prenant pour la fondation ce qui n'eſt ſouvent qu'un renouvellement de la Colonie. Vell. Paterc. lib. I. cap. 2.

Malgré ces variétés, & à s'en tenir aux ſeules dates poſtérieures de ces fondations, il eſt clair que les

Tyriens avoient des Colonies, le long des côtes de l'Afrique, & même dans l'Eſpagne, juſque par-delà les colonnes d'Hercule, 230. ans avant le temps auquel M. Newton met la priſe de Troye, & plus de cent ans avant la fondation de Tyr dans ſon Hypothèſe. Ces Phéniciens, ou du moins les Peuples iſſus de Tyr ou de Phénicie, ne s'étoient pas arrêtés ſur les bords de la Méditerranée : ils avoient pénétré très-avant dans l'Océan. Ils ſuivirent les côtes d'Afrique ; & s'avancerent ſous la conduite d'Hannon juſqu'au Golfe *de Bénin*, & au Cap *Lobo*, ſous l'Equateur. Dans la ſuite ils pouſſerent plus avant, & doublant le Cap de bonne Eſperance, ils firent le tour de l'Afrique. Ils avoient été auſſi vers le Nord, ſous la conduite d'Himilcon, juſques aux Iſles Caſſitérides, à l'occident de l'Angleterre ; & tous ces Voyages dont les temps étoient connus par les hiſtoires Phéniciennes, ſont rapportés par les Anciens à des ſiécles fort reculés.

Voyez Bochart-*Chanaan.*

M. Newton rejettera ſans doute le témoignage des annales Phéniciennes ; il ſuppoſera qu'elles ont été falſifiées : mais je ne ſais ſi l'on ſe prêtera à ſa ſuppoſition. En effet il ne s'agit pas-là des annales d'une ſeule Ville : il faudra dire que l'on a altéré les hiſtoires de Tyr, dans leſquelles les évenemens étoient rapportés aux regnes des Rois, & où la durée de ces regnes étoit exprimée avec la derniere exactitude, en années, en mois & en jours, comme on le voit dans les deux fragmens rapportés par Joſephe ; ce qui rendoit l'altération bien difficile. Mais cela ne ſuffira pas encore : il faudra ſuppoſer que l'on aura fait les mêmes altérations dans les annales de toutes les Colonies Tyriennes ; dans celles de Carthage, dans celles d'Utique, dans celles de Gadés, où les années étoient marquées, non-ſeulement par les époques de la fondation, mais par les Magiſtratures annuelles des *Suffetes*, dont le

nom

nom ſe mettoit dans les Actes, dans les Décrets & ſur les monumens. Par quel art avoit-on pû ajuſter toutes ces différentes chroniques, de façon qu'il n'y en eût aucune qui fit connoître la falſification ? Car il faut auſſi ſuppoſer qu'il n'étoit pas poſſible de la découvrir. Pour peu que l'on en eût apperçu le moindre veſtige, Joſephe l'Hiſtorien, & les premiers Ecrivains chrétiens qui n'étoient occupés qu'à montrer la nouveauté de l'Hiſtoire des Nations, en comparaiſon de celle des Hébreux, & qui avoient lû la plûpart de ces chroniques, traduites en grec ſous les ſucceſſeurs d'Alexandre, n'auroient pas négligé de profiter de l'avantage, que cette ſuppoſition leur eût donné ſur les Payens.

M. Newton dit qu'il eſt poſſible que Virgile & Servius ayent tiré pluſieurs choſes des annales de Tyr, ainſi que de celles de Chypre ; & que c'eſt apparemment ſur leur autorité que le Poëte s'eſt fondé pour mettre la priſe de Troye, & l'établiſſement de Teucer en Chypre, au temps de Didon : ce qui eſt en effet conforme à la nouvelle Chronologie. Mais ſur quoi M. Newton fonde-t-il ſa poſſibilité ? Nous voyons dans les anciens, que les annales de Tyr & des Colonies Phéniciennes étoient favorables à la Chronologie grecque, & prouvoient l'anachroniſme de l'Enéide. Ces annales autentiques marquoient la fondation des Colonies, & la datte des événemens qui avoient un rapport immédiat à l'Hiſtoire de Phénicie : mais à l'égard des ſynchroniſmes de l'Hiſtoire grecque, ils étoient établis d'une maniere conjecturale par les Ecrivains étrangers & poſtérieurs, & relativement à la chronologie qu'ils ſuivoient. C'eſt par cette raiſon qu'ils varioient quelquefois ſur ces ſynchroniſmes, quoiqu'ils fuſſent d'accord ſur la chronologie des événemens de l'Hiſtoire Phénicienne. Newton Chronol. pag. 65. 66.

Tatien nous apprend que Théodote, Hypſicrate

Tatian. orat. ad gentes & ap. Euſeb. Prep. X.

& d'autres Ecrivains de Phénicie marquoient dans leurs Hiſtoires, ſous quels Rois étoient arrivés l'enlevement d'Europe, le voyage de Menelas à Sidon, & la fondation du Temple de Salomon, de même que les Traités d'alliance conclus entre les Rois de Tyr & ceux de Jeruſalem, David, Salomon & leurs ſucceſſeurs. Tatien ajoûte que tout cela étoit confirmé par Menandre de Pergame, qui avoit traduit les annales de Tyr. L'ordre dans lequel Tatien rapporte ces faits prouve celui dans lequel ils étoient marqués dans les annales de Tyr, & ne permet point de douter que la guerre de Troye ne fût antérieure au regne de Salomon, ſuivant la Chronologie des Ecrivains Phéniciens.

Clem. Strom. I.

Clement d'Alexandrie dit que Lœtus & Menandre mettoient le voyage de Menelas en Phénicie, ſous le regne d'Hiram fils d'Abibal. Si cet Hiram eſt le même que celui qui fit alliance avec David, & qui aida Salomon dans la conſtruction du Temple de Jeruſalem, ces deux Hiſtoriens s'écartoient un peu de l'opinion des derniers Chronologiſtes, ſur le temps de la guerre de Troye. Mais ils différoient encore plus de celle de M. Newton. Au fond il y a lieu de douter que cet Hiram, contemporain de Menelas, ſoit le même que celui qui étoit allié de Salomon. En effet, par ce calcul, le temps de la priſe de Troye ſe trouvant le même, à peu près, que celui de la fondation du Temple de Jeruſalem, le regne de David & ſes conquêtes dans la Syrie auroient précédé la guerre de Troye. Or ſi cela eût été, Joſephe, Tatien, Clement, Saint Cyrille & les autres Ecrivains Juifs & Chrétiens auroient fait uſage de cette autorité, pour réprimer l'orgueil des Grecs. Ils n'ont pas négligé des avantages encore moins conſidérables, comme le ſçavent ceux qui les ont lus avec un peu d'attention. Aſſurément ces Ecrivains auroient obſervé

que le plus ancien & le plus conſidérable événement de l'Hiſtoire grecque, celui dont les Grecs parloient à tous momens, étoit poſtérieur à la Monarchie des Juifs & au regne du Prince, ſous lequel elle avoit joui de ſon plus grand éclat. Car Salomon ne fit que conſerver les conquêtes de David. De cela ſeul qu'ils ne tirent point cette conſéquence de l'Hiſtoire Phénicienne de ces Ecrivains, on en peut conclure qu'ils diſtinguoient deux *Hiram*, l'un contemperain de Salomon, & l'autre plus ancien contemporain de Menélas & de la guerre de Troye.

M. Newton ne dit point quel endroit de Servius lui a donné lieu de hazarder ſa ſuppoſition. * Quand bien-même ce Grammairien des derniers ſiécles de l'Empire Romain lui ſeroit favorable, quelle eſt ſon autorité lorſqu'il ne cite pas? Mais il eſt inutile d'entrer dans cette queſtion. Car Servius lui-même reconnoît l'anachroniſme de Virgile; & après avoir rapporté un abrégé de l'Hiſtoire d'Enée tiré de l'Ouvrage de Caton, qu'il termine par ces mots, *Hiſtoriæ hoc habet fides;* il continue ainſi, en parlant de la fable de Virgile, *omnia contra hanc Hiſtoriam ficta ſunt.* Son poëme, dit-il, eſt imaginé contre la verité *de l'Hiſtoire: par exemple lorſqu'il dit qu'Enée a vû Carthage; car il eſt conſtant que cette Ville n'a eté bâtie que ſoixante-dix ans avant la fondation de Rome; & depuis la priſe de Troye juſqu'à la fondation de Rome on compte trois cens ſoixante ans.* Servius Encid. I. 5. 29.

Telle eſt la chronologie de Servius, que je ne prétends pas juſtifier; mais qui prouve, toute fautive qu'elle eſt, qu'il n'avoit rien trouvé dans les Archives de Chypre ou de Phénicie, qui pût ſauver l'Anachroniſme de Virgile. Ce Poëte ne rapprochoit pas le temps de la priſe de Troye, de la fondation de Ro-

* C'eſt le Vers 614. du premier livre de l'Enéide, & le commentaire de Servius ſur cet endroit, nombre 66.

me ; mais il changeoit le temps de la fondation de Carthage, pour le rapprocher de la priſe de Troye. Il nous l'apprend lui-même, en diſant que la poſtérité d'Aſcanius regnera pendant trois ſiécles entiers ſur la Ville d'Albe, avant la fondation de Rome ; & c'eſt là-deſſus apparemment que Servius a reglé ſa chronologie. Car tous les autres comptent plus de quatre cens trente ans entre la priſe de Troye & la fondation de Rome.

La Chronologie de M. Newton ne peut donc excuſer l'Anachroniſme de Virgile ; puiſque ce Poëte, par ſon propre calcul, fait vivre Didon deux ſiécles entiers avant le temps auquel l'Hiſtoire nous apprend qu'elle a vêcu, & place de même la priſe de Troye, deux cens ans avant le temps auquel M. Newton met cet événement, c'eſt-a-dire vers l'an 1112. avant Jeſus-Chriſt.

SECTION III.

Sur l'identité prétendue de Séſoſtris & d'Oſiris.

JE ferai beaucoup plus long ſur cet article, que ſur les deux précédens ; parce qu'il eſt très-important, & parce qu'il m'a ſemblé qu'il pouvoit donner lieu à l'examen d'un grand nombre de queſtions curieuſes & aſſez peu éclaircies juſques à préſent.

M. Newton ſuppoſe, comme je l'ai déja obſervé, que le Roi d'Egypte, qui pilla le Temple & la Ville de Jeruſalem ſous le regne de Roboam fils de Salomon, eſt le même que Seſoſtris ; & qu'en même temps il ne doit pas être diſtingué d'Oſiris ou de la plus grande des divinités adorées par les Egyptiens ; que ſon pere *Aménophis* eſt *Ammon*, ſa femme la Déeſſe

Iſis, & ſon fils le Dieu *Orus*. Dans cette ſuppoſition, les plus grandes Divinités de l'Egypte ſont des Princes qui ont regné dans ce pays, au plutôt mille ans avant Jeſus-Chriſt ; & par une conſéquence néceſſaire le culte établi en leur honneur ne doit pas être plus ancien que la fin du regne de Roboam fils de Salomon. Car ce culte eſt poſtérieur à la mort de Séſac, arrivée, ſelon M. Newton, l'an 956. avant l'Ere chrétienne.

§. I.

Que cette identité eſt contraire à ce que l'Ecriture nous apprend de la Religion Egyptienne au temps de Joſeph, de Jacob & de Moyſe.

J'avois remarqué, dans mes premieres obſervations publiées en 1725, que cette conſéquence étoit formellement contraire à tout ce que l'Ecriture & l'Hiſtoire profane nous apprennent des antiquités Egyptiennes. J'ai dédui tout au long dans les deux Sections précédentes les preuves tirées de l'Hiſtoire profane. Je vais paſſer à celles que nous fourniſſent les Ecrivains ſacrés, & détailler ce que je m'étois contenté d'indiquer alors.

Nous voyons dans l'Ecriture qu'au ſiécle de Jacob & de Joſeph la religion Egyptienne étoit abſolument la même que celle des temps poſtérieurs à Séſac. Lorſque Joſeph procure à ſes freres un établiſſement en Egypte, il leur conſeille de demander au Roi qui regnoit alors la permiſſion de s'arrêter dans le pays de *Geſſen*, aux environs de la ville de Rameſſès ſur la frontiere orientale de la baſſe Egypte, ſans ſe mêler avec les Egyptiens naturels ; à cauſe qu'étant Bergers & paſſant leur vie parmi leurs troupeaux, ils ſeroient en exécration aux Egyptiens naturels, qui déteſtent tous les Bergers.

Geneſ. XLVII. 11. 27.

Geneſ. XLVI. 33.

Digitized by Google

Lorſque Moyſe demanda à Pharaon la permiſſion de conduire les Iſraëlites dans le deſert pour y ſacrifier, il en donna une raiſon qui eſt ſemblable à celle de Joſeph, mais qui dévelope mieux la cauſe de cette haine que les Egyptiens portoient aux Paſteurs. *Nous immolerons* (dit Moyſe au Roi) *ce qui eſt ſacré pour les Egyptiens; & ſi nous égorgeons en leur preſence ce qu'ils adorent, ils nous lapideront.*

Exod. VIII. 26.

Les victimes qu'immoloient les Iſraëlites étoient des Taureaux, des Béliers & des Boucs : donc les Egyptiens adoroient ces animaux dès le temps de Moyſe; & dès celui de Jacob ils avoient en exécration ceux qui les tuoient & qui ſe nourriſſoient de leur chair. La pratique de la Religion Egyptienne conſiſtoit donc dès-lors, en grande partie, dans le culte des animaux ſacrés & dans l'abſtinence de leur chair. Dans le ſyſtême de la Religion Egyptienne ces animaux n'étoient ſacrés, que parce qu'ils étoient les ſymboles vivants des principales Divinités, les Types d'Oſiris, d'Iſis, d'Ammon de Mendès, &c. *la vivante image* & même *la demeure des Divinités*, qui deſcendoient du Ciel pour habiter d'une façon incompréhenſible dans le corps de ces animaux.

Marsham *Chron. Sæcu. Can.* IV.

Le culte des Divinités eſt au moins auſſi ancien que l'inſtitution des Types, & que la conſécration des ſymboles, ſous leſquels on les adoroit: donc il étoit établi au temps de Jacob & de Joſeph, plus de quatre ſiécles avant Moyſe.

Séſac eſt poſtérieur de 520. ans à Moyſe, & de plus de 900. à Joſeph : donc il ne peut être le même que l'Oſiris des Egyptiens, adoré ſous le Type du bœuf Apis, au moins dès le temps de Moyſe. Le Veau d'or adoré par les Juifs dans le déſert, eſt une imitation manifeſte de l'*Apis* des Egyptiens, & même du Type inanimé d'Oſiris que l'on plaçoit dans les temples, & que l'on montroit au peuple dans certaines ſolem-

Plut. de Iſide.

nités. On montroit aux fêtes établies en mémoire du deuil d'Iſis la ſtatue d'un Bœuf doré couverte d'un voile noir.

Ce Type d'Oſiris étoit donc inſtitué avant le temps de Moyſe. La divinité doit être au moins auſſi ancienne que la conſécration des ſymboles qui lui ſont dédiés, & que l'inſtitution du culte & des fêtes établies en ſon honneur. Donc Oſiris étoit au moins auſſi ancien que Moyſe; & ſon culte ne peut être fondé ſur l'apothéoſe de Séſac, poſtérieur de 520. ans à Moyſe.

M. Newton a prétendu dans ſa réplique que je m'étois trompé, & que j'avois mal rapporté ſon ſentiment. *Je ne nie pas*, dit-il, *que les peuples de la baſſe Egypte n'ayent eu une Religion avant l'invaſion & avant l'expulſion des Paſteurs; mais je dis que quand ceux de la Thébaïde eurent chaſſé les Paſteurs, ils établirent le culte de leurs Rois & de leurs Princes.*

Je n'avois pas ſuppoſé une autre opinion à M. Newton; & c'eſt celle-là même que j'attaque, en montrant que la Religion Egyptienne n'avoit pas changé & qu'elle avoit toujours preſcrit le culte des mêmes Dieux.

Dans ſon grand ouvrage M. Newton dit que, dès le temps de Moyſe, les Egyptiens adoroient leurs anciens Rois; que les Paſteurs ayant envahi la baſſe Egypte abolirent ce culte, pour établir celui de leurs propres Rois; que dans la ſuite ce nouveau culte fut détruit par les Princes Thébéens, qui chaſſerent les Paſteurs. Mais ſelon lui ces Princes, loin de rétablir l'ancien culte, en introduiſirent un autre tout nouveau, différent des deux premiers, & qui conſiſtoit dans l'apothéoſe des douze Rois ou Princes Thébéens, également différens des anciens Dieux de l'Egypte & de ceux des Paſteurs. Voilà préciſément ce que j'avois attaqué, en montrant que les Dieux adorés par les Egyptiens des derniers temps étoient les

mêmes que ceux, dont le culte étoit établi au temps de Moyſe, & par conſéquent les mêmes que les Dieux adorés avant l'invaſion des Paſteurs. Car, ſelon M. Newton, cette invaſion eſt poſtérieure de cinquante ans à l'Exode.

Seroit-'il poſſible que M. Newton, qui perpétuellement me reproche dans ſa réplique de n'avoir pas compris ſes opinions, n'eût pas lui-même voulu ſaiſir le ſens d'une objection auſſi ſimple que celle que j'oſois lui propoſer? Pour y répondre il lui ſuffiſoit de dire que la Religion Egyptienne établie depuis Séſac, étoit une Religion nouvelle, différente de celle qui étoit reçue au temps de Moyſe. Cette propoſition, qui eſt la contradictoire de mon objection, étoit celle qu'il lui devoit oppoſer. Il eſt vrai qu'elle ne ſeroit pas facile à prouver. Auſſi M. Newton ne l'appuye-t'il ſur aucune preuve, dans ſon grand ouvrage: il ſe contente d'en faire une aſſertion. Je pourrois me contenter de nier cette propoſition avancée gratuitement, & la regarder comme une opinion hazardée, de laquelle on ne trouve pas la moindre trace dans les monumens anciens: mais je veux porter les égards dûs à M. Newton, juſqu'à rendre compte des raiſons qui m'empêchent de me rendre à ſon autorité, même dans les matieres où les plus grands hommes n'en ont aucune, c'eſt-à-dire, lorſqu'ils parlent de faits anciens, dont ils n'ont point été les témoins, deſquels ils n'ont aucune preuve, & qu'ils ne pourroient ſçavoir que par divination.

§. II.

Antiquité de l'Idolatrie Egyptienne des derniers temps prouvée par l'Ecriture

J'ai déja remarqué que l'adoration du Veau d'or dans le deſert étoit une imitation manifeſte du culte de

de l'Apis ou de l'*Oſiris* des Egyptiens. Je vais rapporter ici des témoignages formels des Ecrivains ſacrés, qui ne nous permettent pas de douter que le culte des Veaux d'or établi par Jéroboam, vaſſal de Séſac, ne ſoit le même que celui par lequel les Iſraëlites irritérent Dieu contre eux dans le deſert, & que ce ne fût une imitation de l'Idolatrie Egyptienne.

Le Prophete Ezéchiel reprochant à ceux de Samarie & à ceux de Jéruſalem l'Idolatrie Egyptienne, dans laquelle ils étoient tombés, compare ces deux villes à deux Proſtituées dont l'Egypte a vû les premieres débauches. *In Ægypto fornicatæ ſunt in adoleſcentiâ ſuâ.* Il dit de Samarie : *Fornicationes ſuas quas habuerat in Ægypto non reliquit ; nam & illi Ægyptii dormierunt cum eâ in adoleſcentiâ ſuâ, & illi conſregerunt ubera pubertatis ejus.* Le Prophete dit en parlant de Jéruſalem ſous le nom d'*Ooliba*, *multiplicavit fornicationes ſuas, recordans dies adoleſcentiæ ſuæ quibus fornicata eſt in terra Ægypti.* Le Prophete nomme le culte Egyptien le premier & le plus ancien crime de la nation Juifve, la corruption de ſa jeuneſſe, *fornicationes adoleſcentiæ ſuæ quibus fornicata eſt in Ægypto* : ce qui déſigne le culte du Veau d'or, & montre que c'étoit d'Egypte qu'ils l'avoient apporté. En effet, lorſqu'Aaron leur préſenta cette Idole, ils la reçurent ſans peine & la regarderent comme une image de la Divinité : ce qui montre que leurs yeux & leurs eſprits y étoient déja accoûtumés.

Ezech. cap. 23. v. 2. v. 4. & 8. v. 19. adde 21.

Il eſt certain par l'Ecriture que c'étoit-là la plus ancienne Idolatrie des Iſraëlites. Moyſe le dit en termes formels dans le Cantique qu'il compoſa peu de tems avant ſa mort. « Ils ont irrité, dit-il, le Seigneur leur « Dieu, en ſacrifiant à des Dieux qu'ils avoient ignorés « juſqu'alors, à des Dieux qui leur étoient nouveaux & « que leurs peres n'avoient point adorés. »

Deuter. xxx. 11. 16. 17. &c.

Saint Etienne, dans ſon diſcours aux Juifs, dit de même que l'Idolatrie de leurs peres dans le déſert fut

une ſuite des idées qu'ils avoient priſes en Egypte, *reverſi ſunt cordibus in Ægyptum.*

Les reproches du Prophete Ezechiel étoient d'autant mieux fondés, que Jéroboam, lorſqu'il établit le culte des Veaux d'or de Dan & de Bethel, ſembla vouloir renouveller celui du Veau d'or adoré dans le déſert. Ce deſſein de Jéroboam eſt manifeſte par la formule qu'il employe : elle eſt la même que celle dont ſe ſervit Aaron dans le déſert. *Iſraël, voilà vos Dieux, ceux qui vous ont tiré de la terre d'Egypte.*

Exod. xxxii. 4. III. Reg. xii. 29.

Jéroboam ajoûte en parlant au Peuple préſent à la dédicace : *Nolite ultra aſcendere in Jeruſalem.* N'allez plus déſormais adorer à Jéruſalem. Joſephe qui écrivoit dans un temps, auquel il ſubſiſtoit encore pluſieurs Ecrits anciens & pluſieurs Traditions écrites que la diſperſion des Juifs a détruits, ajoûte aux paroles du diſcours de Jéroboam rapportées dans l'Ecriture, « que » le Dieu auquel ces repréſentations ſont conſacrées eſt » celui qui par ſon immenſité eſt préſent à tous les lieux, » qui voit ceux qui l'adorent & qui entend ceux qui l'in» voquent en quelque lieu qu'ils ſoient : d'où il conclut, » qu'il n'eſt pas néceſſaire d'aller à Jéruſalem pour l'a» dorer. » Aaron, en annonçant la cérémonie de la conſécration du Veau d'or au Peuple, avoit dit : Ce ſera demain la Fête du Seigneur, *de Jehova. Cras Solemnitas Domini eſt :* donc, dans l'intention d'Aaron & de Jéroboam, le Dieu qu'ils vouloient faire adorer ſous cet emblême, étoit le Dieu d'Iſraël, le Dieu *Jehova*, l'Eſtre Suprême, ſource & principe de toute exiſtence. Le crime d'Aaron conſiſtoit à le repréſenter ſous une figure ſenſible & même indécente. Jéroboam ajoûtoit deux nouveaux crimes ; l'un de faire un ſchiſme dans la Nation, & d'élever autel contre autel ; l'autre d'honorer Dieu par un culte formellement défendu.

L'Ecriture remarque que Jéroboam fixa la Fête ſolemnelle du nouveau culte *au huitieme mois, à l'imita-*

III. Reg. xii. 32.

tion de celle qui ſe célébroit dans le Royaume de Juda
Si l'on prend le huitiéme mois de l'année Eccléſiaſtique, laquelle commençoit à la Lune du Printemps & à la célébration de la Pâque, ce ſera le mois qui ſuivoit la Lune de l'Equinoxe d'Automne, dans laquelle ſe célébroit la Fête des Tabernacles. Or dans ce huitiéme mois, non plus que dans les quatre ſuivans, il n'y avoit aucune Fête ſolemnelle dans le Royaume de Juda. Outre l'année Eccléſiaſtique commençant à Pâques, les Juifs avoient une année civile qui commençoit en Automne, & dont le premier mois étoit celui de la Fête des Tabernacles. Cette année civile ſervoit pour le calcul des Jubilés, des années Sabbatiques, pour les contrats de vente, pour le fermage des terres & pour les autres actes civils.

Dans cette derniere année, le huitiéme mois tomboit en partie ſur le ſecond mois & en partie ſur le troiſiéme de l'année religieuſe. C'eſt dans celui-ci que l'on célébroit la Fête de la Pentecôte ou des premieres moiſſons, le deux cent dix-ſeptiéme jour après la Fête des Tabernacles qui marquoit le commencement de l'année civile. Ce jour de la Pentecôte tomboit au 10. du huitiéme mois de l'année civile. Au vingt-huitiéme jour de ce même mois, c'eſt-à-dire au 23. du mois *Siuan*, les Calendriers Juifs marquent un jeûne établi en mémoire du Schiſme de Jéroboam : ce qui prouve que ce fut ce jour-là qu'Iſraël conſomma ce Schiſme par un acte authentique & ſolemnel.

Calend. Judaïc. *apud. Scalig. Canon. Iſagogic.* Lib. I. pag 44.

Au temps de ce Schiſme de Jéroboam, c'eſt-à-dire l'an 983. avant JESUS-CHRIST, l'année vague des Egyptiens commençoit vingt-ſix jours, douze heures, après l'Equinoxe du Printemps. L'année Juifve étoit une année fixe & dont le commencement étoit toûjours ramené à la Lune dans laquelle tomboit l'Equinoxe. Nous ignorons le détail des intercalations employées par les Juifs : mais nous ſavons qu'ils en avoient l'uſage, &

Riccioli Chron. Reformat. Lib. I. cap. 12. §. 7.

neurs funébres, & ſur lequel le bras vengeur de Dieu s'étoit appeſanti de la maniere la plus éclatante? Car c'eſt-là l'idée que les Peuples de Juda, ennemis des Egyptiens, auroient dû prendre de Séſac, s'il eût été le même que l'Oſiris de M. Newton.

Les Lévites, les Prêtres, les Prophetes avoient été bannis du Royaume d'Iſraël par Jéroboam, & dépouillés, non-ſeulement des revenus deſtinés à leur ſubſiſtance par le gouvernement, mais encore du patrimoine de leurs peres & des villes qui leur avoient été aſſignées par Moyſe. Ces Prophetes, ces Prêtres, ces Lévites auroient-ils gardé le ſilence ſur l'extravagance d'un pareil culte, rendu à un homme ennemi de la Nation Sainte, & Prophanateur du Temple que le Dieu d'Abraham ſanctifioit par ſa préſence.

Il y a même plus. Dans le Syſtême de M. Newton, le culte d'Oſiris ou de Séſac auroit été établi à Samarie, non-ſeulement avant l'Apothéoſe de ce Prince, qui n'eſt arrivée, ſelon lui même, que pluſieurs années après ſa mort, mais encore de ſon vivant & avant qu'il eût
\ Ezech. IV. 5. ſoûmis la Judée. Le Prophete Ezéchiel nous apprend que la cinquiéme année de la captivité de Babylone étoit la 390me de l'Idolâtrie d'Iſraël. Cette Idolâtrie avoit été établie vers l'an 983. la quatriéme année du regne de Jéroboam; & ce ne fut que neuf ans après, c'eſt-à-dire en 974. que Séſac vint dans la Judée, ſi nous en croyons M. Newton, & qu'il la ſoûmit. Il vécut encore 18. ans depuis cette expédition; & ce fut la vingt-troiſiéme année de la Révolte d'Iſraël, ſelon le même M. Newton, qu'il fut mis à mort par ſon frere Japhet ou Typhon. Iſis, femme de Séſac, accompagnée de ſon fils Orus, prit les armes pour venger la mort de ſon mari. Elle repouſſa Japhet dans les déſerts de la Libye; & l'Egypte commençoit à peine à reſpirer après les déſordres qui avoient ſuivi le meurtre d'Oſiris, lorſque les Ethiopiens envahirent ce Royaume, ſous la conduite

Digitized by Google

de Zarah, noyerent Orus dans le Nil & s'emparerent du Pays : ce qui arriva, ſelon M. Newton dont je rapporte ici l'opinion, neuf ans après la mort de Séſac, & la trente-deuxiéme année de la révolte d'Iſraël.

Ce fut cette même année, ſelon lui, que Zarah marcha contre la Judée, & qu'il fut défait par Aſa Roi de Juda. Selon l'Ecriture, cette guerre d'Aſa eſt de la dix-huitiéme année de ſon regne au plus tard, & de la trente-ſixiéme de la révolte d'Iſraël. Il y a une différence de pluſieurs années entre le calcul de l'Ecriture & celui de M. Newton.

Après la défaite & la mort de Zarah, le plus jeune de ſes fils lui ſuccéda, ſelon M. Newton, ſous le nom *d'Amménemes* ou *d'Aménophis*. Mais à peine fut-il ſur le Trône, que les peuples de la baſſe Egypte ſe révoltant ſous la conduite d'Oſarſyph, appellerent à leur ſecours 200000. Juifs ou Phéniciens, qui la ravagerent ſans obſtacle pendant quatorze ans entiers, ſous le nom de Paſteurs ou d'impurs. C'eſt-là, dit M. Newton, la ſeconde & derniere expulſion des Paſteurs. Il la place 26. ans après la mort de Seſoſtris ; au lieu que ſelon Manéthon elle étoit antérieure au regne de ce Prince, & qu'elle étoit arrivée 59. ans avant ſa mort. C'eſt une différence de 85. ans entiers. Il faut remarquer que le Livre des Rois ni celui des Paralipoménes ne diſent pas un mot de ce ravage de l'Egypte ſous *Aſa*. C'étoit un événement aſſez conſidérable pour ne le pas omettre.

C'eſt à cet *Aménophis* vainqueur des Paſteurs qu'il attribue la fondation de Memphis & celle du Temple de Vulcain, l'apotheoſe de ce Dieu, l'addition des cinq jours épagoménes, leur conſécration à Oſiris, à Iſis, à Orus, à Typhon, & à Nephthé, de même que l'inſtitution du culte religieux par lequel on adoroit Oſiris, Iſis & Orus. Pendant les 26. premieres années après la mort de Séſac, l'Egypte avoit été dans une ſi grande

confuſion que l'on n'avoit pas eu le temps de faire aucun réglement. Auſſi eſt-ce à cet Aménophis que la nouvelle Chronologie attribue tous ceux qui furent faits dans l'aſtronomie & dans la religion Egyptiennne. Le regne paiſible de cet Aménophis, ou l'expulſion des Paſteurs, eſt de l'an 46. après la révolte d'Iſraël & l'établiſſement du culte des Veaux d'or à Samarie. Ainſi il ſaudra dire que le culte d'Oſiris ou de Seſac avoit été établi dans la Judée 46. ans plutôt qu'en Egypte. Les Egyptiens étoient donc en cette occaſion les imitateurs des Iſraëlites ; & les Prophetes ſe trompoient fort en traitant l'Idolatrie d'Iſraël de culte venu de l'Egypte.

Toutes les Fêtes d'Oſiris étoient relatives aux malheurs qui avoient terminé le regne & la vie de Séſoſtris ſelon M. Newton. Sa mort cruelle, la diſperſion des diverſes parties de ſon cadavre démembré par ſes meurtriers, le deuil d'Iſis en recherchant les membres épars de ce cadavre, la joye qu'elle avoit reſſentie en les réuniſſant, ſes combats & ceux d'Orus contre Typhon, le retour d'Oſiris à la vie, la défaite de Typhon & ſon eſclavage ; voilà ce qui étoit le ſujet des Fêtes communes à toute l'Egypte, & ce qui conſtituoit le culte Egyptien. Or tout cela étoit poſtérieur à la mort d'Oſiris, & ne pouvoit avoir rapport à des Fêtes établies 23. ans avant ſa mort.

Comment peut-on ajuſter tout cela dans le ſyſtème de M. Newton, qui croit Oſiris le même que Séſac ? J'avoue que c'eſt-là pour moi un cahos que je ne puis débrouiller. Le ſyſtême de l'idendité de Seſac & d'Oſiris pourroit donner lieu à des difficultés ſans fin; je ne m'engagerai pas dans ce détail qui pourroit fatiguer les Lecteurs. Cependant je ne puis me diſpenſer d'en rapporter quelques-unes, qui me donneront lieu de diſcuter pluſieurs points d'antiquité qui n'ont pas encore été bien éclaircis. Je commencerai par celles qui ont lieu dans l'hypothèſe

l'hypothèſe de M. Newton ſur la nature de l'Idolâtrie ; c'eſt-à-dire en ſuppoſant qu'elle avoit commencé par le culte des hommes apothéoſés. J'examinerai enſuite la ſuppoſition de M. Newton ; & j'eſpere montrer qu'il s'en faut beaucoup que cette opinion ne ſoit véritable.

§. IV.

Impoſſibilité que Séſoſtris ait pû être le même que l'Oſiris des Egyptiens, même en ſuivant l'hypothèſe de M. Newton ſur l'origine de l'Idolâtrie par l'Apothéoſe.

Suivant l'idée que Diodore de Sicile & Plutarque nous donnent de la religion Egyptienne d'après les Matérialiſtes & ceux des Mythologues qui étoient dans l'opinion de M. Newton, les Dieux adorés en Egypte étoient de deux eſpéces. Les uns étoient les Dieux ſupérieurs qui étoient tels par leur nature. Les autres étoient des hommes illuſtres que la reconnoiſſance, l'admiration & la flatterie avoient mis au rang des Dieux, à cauſe de leurs grandes actions & des découvertes utiles que le genre humain leur devoit dans les Arts & dans les Sciences. D'abord on s'étoit contenté de les aſſocier aux grandes Divinités, à celles de la claſſe ſupérieure. Ces Dieux du ſecond ordre étoient ſubordonnés aux premiers. Ils n'étoient d'abord que les exécuteurs de leurs volontés & leurs miniſtres dans le gouvernement de l'Univers. Mais dans la ſuite on les confondit enſemble : on leur donna un pouvoir égal ; & comme les hommes préferent volontiers dans la Religion les objets ſenſibles & ceux qui frappent leur imagination, aux objets purement métaphyſiques, les Divinités du ſecond ordre prirent peu à peu la place des premieres & les firent preſqu'entierement oublier. Diod. Lib. I: Plut. de Iſid.

Diodore & Plutarque nous apprennent que les anciens Théologiens ou Mythologues regardoient les Dieux

de la premiere claſſe comme l'intelligence univerſelle & ſupérieure à l'Univers ſenſible, comme la force qui en produit la ſubſtance auſſi-bien que l'arrangement, & qui en maintient l'ordre, comme l'ame du monde, & comme le principe inviſible de tous les mouvemens & de toutes les générations. Ils confondoient même ſouvent ces Divinités ſupérieures avec le Soleil, les aſtres & les élemens. Les anciens croyoient le monde animé. Et dans le ſyſtême commun, toutes les parties de l'Univers dans leſquelles le Vulgaire croit découvrir des principes de vie & d'action, ou qu'il imagine comme autant de cauſes de la génération & de la formation des êtres particuliers; dans ce Syſtême, toutes ces diverſes parties de l'Univers faiſoient autant de Divinités différentes, ſubordonnées les unes aux autres, & plus ou moins puiſſantes ſelon l'étendue de leurs départemens, mais ſoûmiſes toutes à l'Intelligence univerſelle.

Les Matérialiſtes regardoient ces Divinités comme l'Univers même, ou du moins comme des parties de la ſubſtance de l'Univers qu'ils croyoient infini & animé. Mais le plus grand nombre des Théologiens & des Philoſophes en faiſoient des Intelligences, des Génies, des ames diſtribuées en diverſes claſſes & attachées par la néceſſité de leur nature aux diverſes parties de l'Univers matériel, dont elles étoient cependant diſtinguées par leur eſſence.

L'idée primitive de la Divinité renferme néceſſairement les attributs d'Intelligence, de volonté, de force & d'action. Les premieres réflexions que les hommes font ſur eux mêmes & ſur ce qui les entoure, gravent ces notions dans leur ame comme malgré eux, & les forcent de reconnoître l'exiſtence d'un Être ſupérieur à l'Univers ſenſible, en immenſité, en puiſſance, en intelligence & en durée. Les hommes ont cette idée dans les climats les plus barbares, de même que dans les Pays les plus policés; & ils les ont euës dans les ſiécles

les plus groſſiers, comme dans ceux où les eſprits étoient les plus cultivés. Ce n'eſt point à la Philoſophie qu'ils doivent ces notions : au contraire preſque dans tous les temps, les raffinemens de la Philoſophie alloient à conduire les hommes au pur matérialiſme & à détruire les notions naturelles de la Divinité.

Il eſt vrai que les hommes abandonnés à eux-mêmes peuvent difficilement concevoir de pures Intelligences: ils veulent des images plutôt que des idées, & même des images particulieres. De-là vient qu'ils ont preſque toûjours conçu la Divinité comme un être borné & ſenſible. L'immenſité de l'Eſtre Suprême a bientôt laſſé leurs regards ; & ils ont pris le parti de morceller, pour ainſi dire, l'idée d'une cauſe unique & infinie, qui n'étoit que d'une maniere confuſe dans leur eſprit. Ils ſe ſont figuré un nombre infini de Dieux différens, qu'ils ont multipliés ſuivant le beſoin qu'ils en avoient.

Ils imaginoient ces Dieux ſemblables à eux. Ne pouvant s'élever juſqu'à l'idée ſublime de la Divinité, ils rabaiſſoient cette idée pour la rapprocher d'eux, & concevoient les Dieux comme des hommes d'une autre eſpéce, ſupérieurs à nous en force, en intelligence & en durée. C'eſt ce qui put favoriſer l'aſſociation des grands Hommes avec les Dieux ſupérieurs, avec ceux qui ſont tels par leur nature. Je ſuppoſe ici que cette aſſociation eſt réelle, & qu'elle a fait partie du culte religieux : car c'eſt-là un point que j'examinerai dans la ſuite. En admettant cette aſſociation, on conçoit qu'il a fallu un temps conſidérable pour en venir juſqu'à regarder ces nouveaux Dieux, qui étoient l'ouvrage des hommes, comme étant égaux aux premiers. Ce n'a été que par une longue ſuite de ſiécles que l'idée des Dieux ſupérieurs a pu s'effacer tellement de l'eſprit des hommes, que les ſeconds Dieux ayent tout-à-fait pris la place des premiers, & que l'on ait oublié qu'ils avoient été des hommes ſemblables à ceux qui les adoroient.

Je ne ſçais même ſi on l'a jamais oublié totalement ; & c'eſt ſans doute de-là que naiſſent cette confuſion d'idées & ces contradictions dont la Mythologie ancienne eſt remplie. Plutarque parle quelquefois d'Oſiris comme de l'ame du monde ou comme du Soleil, c'eſt-à-dire comme du principe ſenſible de tous les mouvemens, de toutes les générations & de toutes les productions de l'Univers. Mais d'autres fois ce même Oſiris eſt chez lui, ainſi que chez Diodore, un Roi, un Légiſlateur, l'Inventeur du Labourage & des Arts les plus utiles à la vie ; c'eſt un Prince qui après avoir regné avec éclat ſur l'Egypte, a péri d'une maniere cruelle à la fleur de ſon âge, & par la trahiſon de ceux de ſa Cour.

Il en eſt de même d'Iſis. Quelquefois c'eſt la ſubſtance de l'Univers, la matiere premiere & commune à tous les êtres particuliers. C'eſt auſſi la Lune, principe des générations, ſelon l'ancienne Aſtrologie, mais principe paſſif & féminin, duquel découle ſeulement la force nutritive, laquelle entretient les êtres formés par Oſiris. Le plus ſouvent c'eſt la femme d'Oſiris, une Reine illuſtre qui avoit appris aux hommes l'art de tiſſer les étoffes, d'en faire des habits & celui de conſtruire des maiſons : elle avoit laiſſé des enſeignemens utiles pour la nourriture & pour l'éducation des enfans ; elle avoit montré la maniere de nourrir & d'engraiſſer des beſtiaux; enfin elle avoit vengé la mort de ſon mari & avoit regné glorieuſement ſur l'Egypte, qu'elle avoit comblée de bienfaits.

Ce que M. Newton dit de la mort d'Iſis n'eſt pas tiré de la tradition Egyptienne : il applique à Iſis ce que les *Fables Atlantiques* comptoient de *Baſiliſſa* fille d'Uranus, femme d'Hypérion & mere du Soleil & de la Lune. Ces traditions des Atlantes rapportées dans Diodore étoient une ancienne Coſmogonie grecque, différente en beaucoup de choſes de celle des Égyptiens.

Il en étoit de preſque toutes les autres Divinités de

l'Egypte, & même des anciens Dieux de la Gréce, comme d'Oſiris & d'Iſis. On les conſidéroit ſous deux rapports : ſous l'un, ils étoient des parties de l'ame univerſelle du monde & des puiſſances doüées d'intelligence, de volonté & de force ; ſous l'autre rapport, ils étoient des Héros diviniſés à cauſe de leurs grandes actions, aſſociés d'abord aux Dieux ſupérieurs, égalés enſuite à eux par la flatterie des hommes, & enfin confondus avec ces mêmes Divinités.

Cette hypothèſe, fondée ſur ce qui eſt arrivé dans tous les temps, eſt le ſeul moyen de concilier les contradictions perpétuelles des Anciens au ſujet de leurs Divinités, & de comprendre de quelle maniere ce monſtrueux & bizarre mêlange d'idées s'étoit fait dans la tête des hommes.

On conçoit ſans peine combien il a fallu de temps pour en venir là ; quelle longue ſuite de générations a dû s'écouler, avant que les Dieux factices ou les hommes apothéoſés ayent pû non-ſeulement être égalés aux Dieux anciens, mais encore prendre entierement leur place, les faire oublier, ou du moins être tellement confondus avec eux qu'on ne les diſtinguât plus. Dans le Syſtême de M. Newton, il faut que cela ſe ſoit fait en un inſtant, & même ſans que l'on attendît que la mort du Prince déïfié l'ayant enlevé aux yeux des Peuples, ils ne fuſſent plus en état de ſe convaincre que ce nouveau Dieu étoit un homme ſemblable à eux. Il faut encore ſuppoſer que le culte établi en l'honneur de Séſac ſous le nom d'Oſiris par Jéroboam, pendant la vie de ce Prince, n'a pas été dérangé par la mort cruelle qu'il ſouffrit par la trahiſon de ſes proches, c'eſt-à-dire par un accident qu'il n'avoit point prévû & duquel il ne ſe put garantir.

On ne s'étoit pas contenté dans l'Egypte de repréſenter les Divinités par des Simulacres, comme parmi les autres Nations idolâtres. On leur avoit conſacré certains

animaux qui étoient devenus leurs ſymboles, & pour ainſi dire des Idoles animées. L'adoration & le culte dans leur origine étoient entierement relatifs aux ſeules Divinités : mais peu à peu l'adoration ſe communiqua aux types ; & la figure devint une réalité dans l'eſprit des hommes ſuperſtitieux. On en vint même juſques à ſe perſuader que les Divinités quittoient le ciel, pour habiter d'une maniere particuliere dans ces Types vivans; & l'on ne craignit point de dire que les animaux ſacrés étoient identifiés avec les Divinités dont ils étoient les ſymboles. Nous voyons cependant dans Hérodote que de ſon temps on diſtinguoit entre l'animal ſacré & la Divinité, de laquelle il étoit une repréſentation. L'Hiſtoire d'Egypte marquoit l'époque de cette conſécration des Types animés, ſous un Roi de This qui commença de regner, ſelon Manethon, 290. ans après Ménès. Nous avons vû que ce culte étoit établi au temps de Moyſe, & même au temps de Joſeph. Donc Ménès leur étoit antérieur au moins de 300. ans. Par la Chronologie que j'ai établie ci-deſſus, où le commencement de Ménès eſt de l'an 2888. avant JESUS-CHRIST, la conſécration des Types ſera de l'an 2598. & antérieure de 659. ans au miniſtere de Joſeph en Egypte.

Dans la Chronologie de M. Newton, le commencement du regne de Ménès eſt poſtérieur de 71. ans à la fondation du Temple de Salomon, de 551. ans à l'Exode, & de 981. au miniſtere de Joſeph. Le commencement de Ménès eſt, dans ſon Syſtême, de l'an 946. avant JESUS-CHRIST ; & le temps de l'inſtitution des Types vivans, poſtérieur à Ménès de 290. ans, ſelon Manethon, ſeroit de l'an 656. ou des derniers temps de la Monarchie Egyptienne, 200. ans au plus avant le voyage d'Hérodote en Egypte.

Diodore & tous les partiſans de l'hypothèſe embraſſée par M. Newton ſur l'origine des Dieux, devenus tels par l'apothéoſe, s'accordent à dire que cette apothéoſe étoit l'effet de la reconnoiſſance publique pour

les bienfaits que le Genre Humain avoit reçus de ces Hommes illuſtres*. Tous mettent au premier rang de ces bienfaits la découverte & la perfection des Arts les plus néceſſaires à la vie, le Labourage, l'Architecture, le filage de la laine, le tiſſage des étoffes, l'invention des armes néceſſaires pour ſe défendre contre les bêtes ſauvages, ou même pour ſe garantir de la violence des hommes injuſtes. Ainſi le temps dans lequel ces hommes déifiés avoient vécu doit être celui de la naiſſance, ou tout au plus de l'enfance des Arts dans les ſociétés qui les avoient mis au nombre des Dieux.

Si l'on adopte le Syſtême de M. Newton, & ſi l'on croit avec lui que les Dieux de l'Egypte ſont des hommes poſtérieurs à David & à Salomon; il faut ſuppoſer en même temps que l'invention des Arts néceſſaires à la vie n'eſt pas plus ancienne en Egypte que le ſiécle de David & de Salomon : il faudra dire que juſqu'alors les Peuples de ce Pays étoient demeurés dans un état d'ignorance & de barbarie ſemblable à celui des Sauvages les plus groſſiers.

Rien ne ſeroit plus faux que cette ſuppoſition : car l'Ecriture nous apprend que plus de 500. ans avant Séſac, les Arts, même ceux qui n'ont pour objet que la magnificence & le luxe, avoient été portés en Egypte au plus haut point de perfection. La deſcription du Tabernacle conſtruit par les Hébreux l'année même de l'Exode nous le prouve d'une maniere invincible. Ces Peuples ſortoient de l'Egypte, où ils avoient paſſé 430. ans; & il ſe trouva parmi eux des Ouvriers qui ſavoient fondre, forger & ſculpter les métaux, tailler le bois & la pierre, paſſer & teindre les peaux, broder des étoffes, & même en tiſſer de brochées de figures, dont les couleurs différoient de celle du fond. Enfin leur induſtrie dans les Arts alloit juſqu'à tailler & à graver les pierres précieuſes les

* Eos eſſe habitos Deos à quibus magna utilitas, ad vitæ cultum, eſſet inventa. *Cicer. de Nat. Deor. Lib. I.*

plus dures. Dès le temps de Joſeph, c'eſt-à-dire plus de 900. ans avant Séſac, le labourage étoit connu en Egypte, le partage des terres établi, les impôts réglés, les conditions diſtinguées; il y avoit des Villes & même des Magaſins publics. La Religion avoit ſes Miniſtres qui étoient exempts de toute impoſition, & qui recevoient même des rétributions aſſignées ſur les fonds publics. Le commerce y étoit établi, & on y connoiſſoit l'art de fondre & de travailler les métaux: l'Ecriture fait mention de la coupe dont Joſeph ſe ſervoit pour les libations.

Au temps d'Abraham, près de 1200. ans avant Séſac, l'Egypte avoit des Rois dont le pouvoir étoit réglé par les Loix: la terre étoit cultivée; & l'art d'élever & d'engraiſſer des beſtiaux étoit connu. Abraham y alla chercher une retraite pendant une famine qui déſoloit le Pays de Canaan.

J'avois propoſé cette objection à M. Newton dans mes premieres Obſervations: il y répond en diſant encore que je me ſuis mépris, *qu'il a ſeulement voulu dire que les Arts avoient été portés d'Aſie en Europe au temps de David*, & *qu'il n'a pas nié que ces Arts ne fuſſent établis en Egypte & en Phénicie avant que de paſſer en Gréce.*

Seroit-il poſſible que ce fût encore M. Newton lui-même qui ſe fût mépris ſur l'objet ſur lequel tombe la difficulté que je lui faiſois? Je ne lui conteſte pas le temps auquel les Arts ont été portés dans la Gréce. Dans ſon Syſtême ce temps eſt celui de David, parce que ce temps eſt celui auquel il place le paſſage des premieres Colonies orientales dans la Gréce. Il s'agit entre nous du temps de l'invention des Arts en l'Egypte, & par conſéquent de celui auquel a vécu leur Inventeur, c'eſt-à-dire Oſiris. Je prouve que ce temps eſt de beaucoup antérieur à celui de Séſac; & de-là je conclus que Séſac ne peut être le même qu'Oſiris inventeur des Arts.

Arts. C'eſt à quoi M. Newton ne répond pas : il convient que les Arts ſont plus anciens que Séſac en Egypte & en Phénicie ; & par-là il détruit lui-même ſon hypothèſe.

Cet aveu qu'il fait dans ſa réplique eſt contraire à ce qu'il avoit établi dans ſa Chronique à l'an 912, & dans ſon grand ouvrage, pages 223. 239. 243. On y lit que Thoas Roi de Chypre & d'une partie de la Phénicie, étoit le mari de Callicopis ou de la Vénus, fille d'Otréus, Roi de Phrygie, mere d'Enée, Maîtreſſe d'Anchiſe & concubine de Bacchus ou d'Oſiris, c'eſt-à-dire de Séſac. Ce Thoas mort 105. ans après la dédicace du Temple de Salomon fut, dit-on, déïfié ſous le nom de Vulcain, ou de *Tubal-Canaan*, en mémoire de ſon habileté dans l'art de forger des armes, & en reconnoiſſance des ſoins qu'il avoit pris pour conduire les forges établies par Séſac dans l'Iſle de Lemnos. Selon M. Newton, c'eſt ce Thoas qui étoit adoré à Memphis dans le célébre Temple de Vulcain commencé par Ménès, & que preſque tous les Rois d'Egypte s'attacherent à embellir par les nouveaux ouvrages qu'ils ajoûtoient comme à l'envi aux anciens. Voilà donc un particulier, un des Miniſtres de Séſac, mis en Egypte au rang des Dieux, pour ſon habileté dans un art porté à ſa perfection dans l'Egypte près de 600. ans avant lui, & connu dès le ſiécle d'Abraham : car ſon hiſtoire nous apprend que l'uſage des armes étoit établi de ſon temps, plus de 1200. ans avant l'apothéoſe de Thoas de M. Newton. Quand Moyſe & Joſué firent la conquête du Pays de Chanaan, 600. ans avant Thoas, les Peuples de ce Pays avoient des armures de fer complettes & même des chariots de fer armés en guerre.

La Divinité adorée par les Egyptiens dans le Temple de Memphis n'étoit pas le Vulcain des Grecs, celui qu'Homére nous repréſente comme un Forgeron boiteux employé à fabriquer les meubles & les Palais des

Dieux, comme un Dieu ſubalterne qui n'avoit aucune part dans le gouvernement de l'Univers. Le Vulcain des Egyptiens étoit la plus ancienne de toutes les Divinités viſibles. Dans le Syſtême des Matérialiſtes c'étoit le feu élémentaire, le mouvement & la chaleur, qui joints avec l'humidité, étoient dans leur Phyſique le premier principe de toutes les générations, & qui dans leur Coſmogonie précédoient le Soleil & lui avoient donné la naiſſance. Ce feu élémentaire agiſſoit ſans ceſſe la nuit comme le jour, parce que ſon action étoit le principe de la vie de tous les êtres; & ſelon pluſieurs il étoit éternel de même que la matiere. C'eſt pour cela que dans la Coſmogonie de Manéthon tirée des Livres Sacrés on ne déterminoit point la durée de ſon regne.

Jamb. de Myſt. Egypt. VIII. 3.

Dans le Syſtême des *Pneumatiſtes* ou des *Spirituels*; tels qu'étoit Jamblique, ce Dieu nommé *Phtha* en Egyptien étoit le même que l'Intelligence *Démiourgique* qui avoit formé l'Univers, & qui tenoit le premier rang après le Dieu *Cneph*, ou après la *Suprême Intelligence*, laquelle eſt la ſource & le principe de toute intelligence, de toute vérité & de toute ſageſſe; le centre vers lequel tous les Eſprits tournent ſans ceſſe leurs regards, ſans qu'ils puiſſent cependant l'enviſager jamais parfaitement, parce que cette Intelligence ſuprême peut ſeule ſe comprendre elle-même.

Le Dieu *Phtha* ou l'Intelligence *Démiourgique* avoit divers noms & divers attributs. Il étoit nommé *Amoun*, entant qu'il manifeſtoit au dehors les propriétés renfermées dans le ſein de l'Eſtre, & qu'il rendoit ſenſibles les rapports inconnus. Le nom de *Phtha* lui convenoit proprement entant qu'il étoit principe de l'arrangement, de la forme, de l'ordre, de la beauté, & de la vérité, ou de la réalité des êtres ſenſibles. C'eſt de-là que les Grecs avoient tiré le nom de leur Vulcain, qu'ils appelloient *Ephaiſtos*. Mais, comme le remarque Jamblique, ils avoient extrêmement reſtraint les attri-

buts de cette Divinité, en le regardant ſeulement comme le principe des opérations techniques & méchaniques dans les ouvrages des arts. Selon les Egyptiens, ſon action & ſa puiſſance paroiſſoient bien davantage dans les productions de la nature.

Cette Intelligence Démiourgique étoit nommée *Oſiris* ou *Omphis*, entant que bienfaiſante, c'eſt-à-dire entant qu'elle diſpoſoit & maintenoit toutes choſes dans un état convenable à la conſervation de l'Univers & au bonheur des êtres particuliers qui le compoſent. On donnoit encore pluſieurs autres noms à cette Intelligence Démiourgique, ſuivant les attributs ſous leſquels on la conſideroit; & l'on établiſſoit au-deſſous d'elle un nombre infini d'Intelligences ſubalternes, diſtribuées en diverſes claſſes ſubordonnées les unes aux autres, & qui étoient les exécutrices de ſes Loix dans les générations & dans les productions des êtres particuliers. Ce Syſtême de Tamblique eſt au fonds à peu-près ſemblable à celui que Pythagore & Platon avoient rapporté d'Egypte. Ainſi l'on ne peut douter que ce ne fût là le véritable ſentiment des Sectateurs de l'ancienne Philoſophie religieuſe en Egypte.

Par quelle merveille le Thoas de M. Newton, officier des Rois d'Egypte & gouverneur de quelques provinces de leur Empire, aura-t-il été aſſocié & confondu avec l'Intelligence Démiourgique, avec le premier & le plus ancien des Dieux? Pourquoi lui aura-t-on conſacré l'un des plus célébres temples de l'Egypte? Sera-ce à cauſe de ſon habileté dans un art très-méchanique, inventé & porté à ſa perfection long-temps avant lui?

Je ne puis m'empêcher de remarquer ici une mépriſe (car on ne la peut nommer autrement) dans laquelle la verſion d'Hérodote par Valla a fait tomber M. Newton. C'eſt ſur la foi de cette verſion qu'il dit en pluſieurs endroits de ſon ouvrage que Ménès ou Aménophis fils de Pag. 29. 108 138. &c.

Zarah ayant creuſé un nouveau canal au Nil, fit paſſer ce Fleuve ſous un pont qu'il avoit fait conſtruire entre deux montagnes. Ce qu'il ajoûte n'eſt dû qu'à ſa propre conjecture, que ce travail prodigieux de conſtruire un pont ſur une riviere auſſi large que le Nil, & de lui creuſer un nouveau lit, fut entrepris & exécuté l'année même de la révolte d'Oſarſyph, après la défaite de Zarah par le Roi de Juda, & avant la retraite de ſon fils Aménophis dans l'Ethiopie. M. Newton répete ce détail au moins deux fois, & tire dans ſa Chronique, de la conſtruction de ce pont par Aménophis, une preuve qu'il a vécu dans un temps auquel les Arts étoient à leur perfection. Hérodote ne dit pas un ſeul mot de tout cela. Voici ce qu'il rapporte ſur le témoignage des Prêtres Egyptiens. Ménès ayant entrepris de détourner le cours du Nil, & de l'empêcher de paſſer au pied des montagnes de ſable qui ſont du côté de la Lybie, pour cela il fit creuſer un nouveau canal du côté oppoſé, c'eſt-à-dire à l'orient de l'ancien lit du Fleuve & vers les montagnes d'Arabie. Pour contraindre le Fleuve de prendre ſon cours par le nouveau canal & d'abandonner l'ancien, il fit conſtruire à cent ſtades au-deſſus de Memphis vers le midi une chauſſée, qui s'oppoſant au cours de ce Fleuve, lui faiſoit faire un coude & rejettoit ſes eaux de l'autre côté. Par là il obligeoit le Nil de couler au milieu des deux montagnes, & il lui avoit enlevé vers l'occident un terrein ſur lequel il avoit bâti Memphis. » Cette Digue, continue Hérodote, demande un grand » entretien, & il faut la fortifier tous les ans en y portant » de nouvelles terres; c'eſt ce que les Perſes font très ſoi» gneuſement, tenant une forte garniſon en cet endroit. » Sans ce grand ſoin le Nil reprendroit bien-tôt ſon ancien » cours, & ſes eaux couvriroient la ville de Memphis.

Ce qu'Hérodote prévoyoit eſt arrivé depuis la conquête de l'Egypte par les Arabes. Ces peuples ayant abandonné Memphis pour leur nouvelle ville du Caire,

ils négligerent d'entretenir la Digue : le Nil eſt rentré dans ſon ancien lit; & il a inondé Memphis. C'eſt-là ce qui a cauſé la ruine totale de cette ville ſi fameuſe, dont il ne reſte pas maintenant le moindre veſtige.

On cherche les ruines de Memphis ſur la rive occidentale du Nil. Mais comme le cours du Fleuve a changé, c'eſt au milieu même du canal où ſes eaux coulent maintenant qu'il les faudroit chercher. Je ne crois pas cependant qu'il puiſſe y en avoir aucune de viſible. Bélon *, qui avoit cherché dans le Nil les veſtiges de ce pont qu'il avoit imaginé, de même que M. Newton, ſur la foi de Valla, nous aſſure que les bateliers du Caire n'en ont aucune connoiſſance. Les eaux du Nil qui lors de la crue ont près de 50. pieds de profondeur, coulent avec une telle rapidité que les plus ſolides édifices de Memphis ne peuvent leur avoir réſiſté depuis plus de huit cens ans qu'elles couvrent cette Ville. Les Mémoires exacts de l'Egypte donnés par M. du Roule, Conſul de Roſette, & Envoyé du Roi vers le *Négash* ou Souverain ** d'Ethiopie, nous apprennent que la pente du terrein porte les eaux du Nil vers la côte occidentale, en ſorte qu'il s'éloigne toûjours de plus en plus du Caire, & que Liſle du *Mékias* ſera bientôt jointe à la terre ferme.

Hérodote ne parle point de *pont*; il dit ſeulement que Ménès ἀποφυρῶσαι τὴν Μέμφιν, *Revêtit* ou couvrit *Memphis d'une levée* ou digue. Valla a traduit ces mots: *Junxiſſe pontibus Nilum ad Memphim.* Eſtienne a relevé cette faute de Valla, par une note dans ſon Edition d'Hérodote, & traduit *aggeſſiſſe Memphim*; ce qui rend litteralement & exactement le grec. Mais quand même il n'auroit pas relevé la faute de Valla, M. Newton ne

* Belon. *de admirand. oper. antiquor. præſt. Pariſ.* 1553.

** M. du Roule fut aſſaſſiné dans la ville de Sennar par les intrigues des Ethiopiens mêmes, avec toute ſa Suite, au nombre de 40. François, parmi leſquels étoit M. *Dippi* de l'Académie Royale des Sciences.

devoit-il pas la préſumer ? L'impoſſibilité d'un tel ouvrage, qui n'a pas même été tenté dans les temps où les Arts ont été portés à la plus grande perfection, & le ſilence des Anciens, qui avoient lû Hérodote, & qui n'auroient pas manqué de parler d'une choſe auſſi étonnante que ce pont conſtruit ſur un Fleuve de la largeur & de la rapidité du Nil, prouvoient, ce me ſemble, que Valla avoit mal traduit Hérodote. La largeur du Nil n'eſt pas déterminée exactement dans cet endroit de ſon cours : mais nous ſavons en général qu'elle eſt très-conſidérable, même dans le temps des baſſes eaux ; & nous liſons dans El-Edriſſi* que le pont de bateaux conſtruit ſur le Nil, du temps des Arabes, étoit compoſé de plus de 90. barques.

Après avoir examiné une partie des difficultés que l'on peut oppoſer à l'hypothèſe de M. Newton ſur l'identité de Séſac & d'Oſiris dans l'opinion qu'il adopte ſur l'origine de l'Idolatrie ; il faut voir ſi cette opinion même eſt véritable, & ſi les Dieux des Nations ont tous été des Hommes déifiés à cauſe de leurs grandes actions.

§. V.

Examen de l'origine de l'Idolatrie. Nouveauté du Syſtême d'Evhémere qui l'attribuoit à l'Apothéoſe ou au culte des Hommes morts.

Le premier Auteur de cette opinion eſt Evhémere. Du moins eſt-ce lui qui l'a miſe en Syſtême & à qui la Poſtérité l'attribua dans la ſuite. Cet Auteur, qui vivoit du temps des Succeſſeurs d'Aléxandre, ſuppoſa dans un roman ** qu'il compoſa ſur l'Hiſtoire fabuleuſe, que toutes les Divinités n'étoient que de ſimples hommes

* El-Edriſſi, Geograph. Nub. Clim. 3. part. 3. pag. 98.

** Ce Roman étoit à peu-près compoſé dans le goût de l'*Hiſtoire des Sevarambes*, du Voyage de *Sadeur*, de celui de *Jacques Macé*, &c.

ſemblables à nous, élevés dans ce rang ſublime après leur mort par la reconnoiſſance, par l'admiration, & ſouvent même par la terreur. Les Peuples ſuperſtitieux avoient changé ces hommes en des êtres d'une nature ſupérieure à la nôtre, & croyoient que devenus immortels, impaſſibles & tout-puiſſans, ils étoient les diſpenſateurs des biens & des maux qui nous arrivent.

Ciceron, en parlant de ce Syſtême, remarque » qu'il » ſuppoſe l'immortalité de l'ame; & que l'on n'auroit pû » déifier les grands Hommes morts, ſi l'on n'avoit déja » cru que les ames, ſubſiſtant après la mort, elles étoient » par leur nature des êtres éternels, parfaits & bienfaiſans: ce qui ne s'éloigne pas de l'idée que nous avons » des Dieux. » Ainſi au temps de ces premiers Conquérans & des Inventeurs des Arts, non-ſeulement les hommes formoient déja des ſociétés, ſans quoi il n'y auroit eu ni Arts, ni Conquérans, ni Pays conquis; mais ces ſociétés étoient encore compoſées d'hommes qui avoient aſſez réfléchi ſur eux-mêmes & ſur les êtres qui les entourent, pour ſe convaincre de l'immortalité de leur ame, & pour ſentir que le principe de mouvement, de vie, de ſentiment & d'intelligence, qui eſt en nous, ſubſiſte indépendemment du corps auquel il eſt joint, & n'eſt point détruit par la mort. De Nat. Deor. Lib. II.

Ces ſociétés avoient-elles été ſi avant, ſans ſe former une idée de la Divinité? N'avoient-elles aucune notion religieuſe? Etoient-elles ſans aucun culte? Imagine-t-on que des hommes qui croyoient les Intelligences humaines capables d'exiſter hors des corps, ne reconnoiſſoient point d'êtres ſupérieurs à eux, qui gouvernaſſent l'Univers, & qui fuſſent les auteurs des évenemens dont la cauſe nous eſt inconnue? N'admettoient-ils aucune Intelligence inviſible qui préſidât à l'Univers, à laquelle ils ſe puſſent adreſſer dans leurs beſoins, & dont ils duſſent appaiſer le courroux dans leurs calamités?

N'eſt-il pas contradictoire de ſuppoſer que les hom-

mes d'alors étoient en même tems ſans idée de la Divinité, & perſuadés de l'immortalité de l'ame? En les croyant aſſez ſuperſtitieux pour ſe figurer que des hommes qui étoient nés de la même maniére qu'eux, qui avoient mené une vie ſujette à toutes les miſéres & à toutes les infirmités de la nature humaine, que des hommes qu'ils avoient vû mourir devant leurs yeux, ſouvent au milieu des douleurs les plus cuiſantes, étoient devenus tout d'un coup des êtres d'une nature ſupérieure à l'homme; peut-on croire en même temps qu'ils n'avoient aucune idée de l'exiſtence de ces êtres ſupérieurs? Pour admettre cette merveilleuſe tranſmutation, il faut ſuppoſer qu'ils ſe ſont formé tout d'un coup l'idée de la Divinité dont ils avoient été deſtitués juſqu'alors, & qu'ils ont appliqué cette même idée à des hommes d'une eſpéce égale & ſemblable à la leur.

L'abſurdité de l'hypothèſe d'Evhémere parut ſi grande, qu'on la regarda comme un moyen qu'il avoit imaginé pour détruire toute Religion, en conſervant un culte extérieur & politique. Tous les gens zèlés s'éleverent avec chaleur contre ce Syſtême; & ceux qui avoient quelque attachement pour la Religion n'en parloient qu'avec indignation. Pour le prouver je n'aurai pas recours à Plutarque, quoique cet Ecrivain très-religieux me pût fournir bien des preuves de ce que j'avance. Je me contenterai d'un paſſage de Ciceron. L'orateur philoſophe aſſez indifférent ſur la religion dominante de ſon temps, ſoûtient dans ſes Livres de la Nature des Dieux, que l'opinion de ceux qui croyent que les hommes courageux, célébres ou puiſſans ſont devenus des Dieux après leur mort, & que ce ſont eux auſquels s'adreſſent notre culte & nos adorations; que cette opinion, dis-je, eſt celle de gens ſans aucune religion. *Nonne expertes ſunt religionum omnium?* Après avoir dit qu'Evhémere a montré dans ſes ouvrages le temps & le lieu de la naiſſance, de la mort & de la ſépulture de

De Nat. Deor. Lib. I.

toutes

toutes ces Divinités, il conclut en demandant, * ſi c'eſt là établir la Religion, ou ſi ce n'eſt pas plutôt la détruire.

Je ne prétends pas examiner ici ſi Evhémere méritoit le nom d'Athée dans le ſens étroit & dans l'acception philoſophique. On n'a point de preuve que, ſemblable au Siſyphe d'Euripide, il rejettât de l'économie de l'Univers tout Principe intelligent. Nous ignorons s'il attribuoit la force par laquelle tout exiſte à une néceſſité aveugle; & ſi, comme nos Spinoſiſtes modernes, il n'admettoit d'autre cauſe de l'arrangement organique des parties de l'Univers, que la ſucceſſion infiniment variée des diverſes combinaiſons d'un mouvement néceſſaire, dans lequel les Matérialiſtes prétendent que le *laps de temps équivaut à l'Intelligence* **. Il me ſuffit que ſon Syſtême ait été regardé par les Payens eux-mêmes comme une *doctrine d'Athéïſme*, pour être en droit de conclure qu'il étoit contraire à l'idée que les Grecs avoient de leur Religion, & par conſéquent qu'il donnoit une fauſſe origine à cette même Religion. Il faut juger d'un Syſtême religieux par ce qu'en diſent ceux qui le ſuivent, & non par les imputations de ceux qui le combattent. Rien n'eſt plus ordinaire que de voir les hommes défigurer l'opinion qu'ils attaquent, afin d'en augmenter l'abſurdité. Quelles idées ridicules les Grecs n'ont-ils pas attribuées aux Juifs? Quelles horreurs & quelles abominations les Payens n'ont-ils pas débitées des premiers Chrétiens? Parmi les Chrétiens eux-mêmes, quelles extravagances n'impute-t-on pas aux Mahométans; & avec quelle injuſtice les Sectes Chrétiennes ſéparées de l'Égliſe Catholique ne groſſiſſent-elles pas

* *Utrum igitur hic confirmaſſe Religionem videtur an penitus ſuſtuliſſe?* De Nat. Deor. Lib. I.

** Cudworth, *intellectual. Syſtem. I. 4. pag.* 478. nomme cette opinion *Atheiſtick Doctrine*, avec grande raiſon; car elle détruit totalement l'idée de la Divinité.

dans leurs déclamations des abus légers que cette même Egliſe condamne, & contre leſquels elle s'éleve ſans ceſſe ?

Les premiers Peres ſemblent avoir ſuppoſé le Syſtême d'Evhémere, en combattant l'Idolatrie. Les ouvrages des Poëtes, adoptés alors par les Peuples, parloient des Dieux d'une maniére qui rendoit extrêmement forte cette méthode d'attaquer le Paganiſme. On ſçait que les Peres *, dans leurs diſputes avec les Idolâtres, n'employoient preſque que des argumens perſonnels ; & que pour éviter de s'engager dans l'examen des principes métaphyſiques, ſur leſquels on peut toûjours diſputer, ils partoient des principes reçus par le commun de ceux à qui ils avoient affaire. Ils ſe propoſoient de les convaincre de l'abſurdité de leurs dogmes, & de les réduire au ſilence ; perſuadés que s'ils pouvoient ſeulement obtenir d'eux qu'ils examinaſſent ſans prévention le Chriſtianiſme, ils ne pourroient refuſer long-temps de céder à ſa lumiere.

Lib. IV. Preparat. initio.

C'eſt ainſi qu'Euſèbe, après avoir montré par le témoignage des Idolâtres eux-mêmes, que les oracles du Paganiſme étoient une pure fourberie des Prêtres, & avoir cité les procès-verbaux dreſſés par les Magiſtrats Romains, dans leſquels il étoit fait mention des *Machines* par le moyen deſquelles ces preſtiges s'exécutoient, attaque Porphyre en lui accordant qu'il y a du ſurnaturel dans ces mêmes oracles, & en lui faiſant voir que, ſelon ſes propres principes, ce ſont des Démons injuſtes & malfaiſans qui les rendent : d'où il le force de conclure que l'on ne peut, ſans impiété, rendre un culte & des adorations aux Dieux qui préſident à ces oracles.

Le Syſtême d'Evhémere, ſur l'origine de l'Idolatrie, a été ſuivi dans ces derniers temps par la plûpart des

* Voyez le P. de Mourgues Jéſuite, *Plan Theolog. du Paganiſme*, Tom. I. pag. 332. 383. 384. &c.

Ecrivains Proteſtans, qui ont employé beaucoup d'érudition à l'établir; parce qu'il favoriſoit leurs déclamations contre les pratiques de l'Egliſe Catholique, au ſujet du Culte des Saints. L'érudition & l'eſprit qui ſe trouvent dans ces ouvrages ont ſéduit pluſieurs des Ecrivains Catholiques; & cette opinion du culte des Hommes morts mis au rang des Dieux eſt preſque la ſeule que l'on ſuive aujourd'hui. Nous avons vu à la fin du dernier ſiécle un Ecrivain d'un ſavoir profond, entreprendre de prouver la vérité du Chriſtianiſme, par la ſuppoſition que toutes les Divinités des Payens n'étoient autre choſe que le Légiſlateur des Hébreux déïfié, changé en Idole, & adoré par toutes les Nations de l'Univers, même par chaque Nation ſous différens noms.

§. VI.

Abſurdité de ce Syſtême conſidéré en lui-même, & ſa fauſſeté, même par rapport à la Religion des Grecs qui admettoit l'Apothéoſe.

Le Syſtême de l'aſſociation des ames humaines aux Dieux ſupérieurs eſt le ſeul par lequel on puiſſe concevoir l'origine du culte des hommes. Mais cette aſſociation ne fera jamais que des Dieux ſecondaires & ſubalternes, dont le culte ne pourra s'établir que par une longue ſuite de générations; & ces Dieux ne parviendront même preſque jamais à être égalés aux Dieux ſupérieurs.

Nous en voyons un exemple chez les Grecs. Leur Religion admettoit un grand nombre de ces Dieux ſubalternes, qui avoient été de ſimples hommes: mais elle les nommoit toûjours des Héros & des Demi-Dieux. On ſuppoſoit qu'ils étoient admis à la jouiſſance de la ſouveraine béatitude & au commerce intime des Dieux immortels; mais non au partage de leur pouvoir & de l'adminiſtration générale de l'Univers. Les hon-

neurs qu'on leur rendoit ſe nommoient des *Honneurs héroïques* : les Autels, les Statues & les Chapelles qu'on leur conſacroit étoient déſignés par le nom d'*Héroa*.

Odyſſ. XI, v. 324. Homere ne parle en aucun lieu de ſon Iliade, ni de ſon Odyſſée, de Bacchus comme d'une Divinité : il le nomme ſeulement dans ſon Odyſſée, pour dire qu'après que Théſée eut enlevé Ariadne fille de Minos, Diane retint cette Princeſſe dans l'Iſle qu'il nomme *Dia*, à la ſollicitation de Bacchus. Cette Ariadne étoit deſcendue, après ſa mort, dans les enfers. Le même Poëte nomme à la vérité Hercule dans ſon Iliade : mais il n'en parle que comme d'un homme mortel; & dans l'Odyſſée XI. v. 600. Uliſſe dir qu'il a vû dans les enfers le fantôme d'Hercule, tandis que ce Héros marié avec *Hebé*, Déeſſe de la jeuneſſe, habite parmi les immortels, où il jouit de la douceur de leurs feſtins. Homere ne dit pas qu'il eſt aſſocié à leur *pouvoir*, mais ſeulement à leur *béatitude*.

Pour parvenir là, il avoit eu beſoin d'être purgé ſur le Mont Oëta de tout ce qu'il avoit reçu de mortel de ſa mere Alcméne; & c'étoit la partie humaine de l'ame d'Hercule qui formoit le fantôme qu'Uliſſe vit dans les enfers. Le culte rendu à Hercule étoit cependant plus ancien qu'Homére; mais c'eſt que ce culte ne ſe répandit pas d'abord dans l'Aſie mineure, remplie de Colonies Grecques, ennemies des Héraclides qui les avoient forcés d'abandonner leur patrie.

Lucian. Dialog. mort. *paſſim*.

Héſiode, qui écrivoit dans un Pays où le culte de Bacchus étoit très-établi, ne parle preſque pas de ce Dieu dans ſon Poëme des travaux de la vie ruſtique; quoique ce fût le lieu de parler du Dieu de la Vendange. Dans un ſeul endroit, il dit que cette vendange eſt le préſent de Bacchus *qui inſpire la joie*. Dans ſa Théogonie il lui donne le même titre; & après avoir dit qu'il eſt le fils immortel d'une femme mortelle, il ajoûte que le fils & la mere ſont devenus des *Dieux*.

Oper. & dies, v. 614. Theog. v. 941.

Hercule, fils d'Alcméne, & Bacchus, fils de Sémelé, ne commencerent à être invoqués comme des Dieux, que lorſque l'on eut confondu l'un avec l'Hercule Phénicien, & l'autre avec le Bacchus des Egyptiens, ou avec Oſiris. L'Hercule Phénicien & le Bacchus Egyptien étoient des Dieux du premier ordre, qui étoient tels par leur nature, & qui ne devoient rien à l'aſſociation. L'un & l'autre étoient des Divinités *Théologiques ;* c'eſt-à-dire l'ame du monde, ou du moins des attributs de l'Intelligence *Démiourgique :* attributs conſidérés ſéparément & perſonifiés, en réaliſant des abſtractions métaphyſiques. Car c'eſt par-là que le Polythéiſme s'étoit établi dans l'Antiquité.

L'Hercule Phénicien étoit le même que l'Hercule Egyptien. Dans le fameux Temple de Gadès, il étoit adoré ſans aucune Statue : on entretenoit un feu perpétuel ſur ſon Autel, à ce que nous apprend Silius Italicus, Poëte Eſpagnol ; ſes Prêtres étoient raſés & vêtus de tuniques blanches de fin lin, comme ceux des Egyptiens. Macrobe nous apprend que les Prêtres de Phénicie & ceux d'Egypte s'accordoient à dire qu'Hercule n'étoit pas un homme, mais que c'étoit le Soleil *, ou la vertu de cet Aſtre répandue dans l'Univers, de laquelle la vie, la force & le courage découloient dans les êtres particuliers.

Arian. *Exped. Alex.* Lib. II. Appianus, *Iber.* Mela. Sil. Ital. Lib. III.

L'Hercule Grec avoit été un Héros, c'eſt-à-dire un véritable homme né d'Alcméne & d'Amphitryon, que la flatterie avoit fait fils de Jupiter, de la même maniere qu'elle donna ce Dieu pour pere à Alexandre fils de Philippe. Les deſcendans d'Hercule étant devenus très-puiſſans dans la Gréce, ils changerent en honneurs divins les honneurs héroïques qui lui étoient rendus. Ce changement fut d'autant plus facile, qu'à Thébes il

* Macrob. I. 21. le nomme l'Œuil de Jupiter, & Fuller *Miſcell. Sacra* II. 7. montre que ſon nom ſignifie en Phénicien *Celui qui voit tout* ; épithéte bien convenable au Soleil.

avoit pris le nom d'Hercule ou d'une ancienne Divinité des Phéniciens, au lieu de celui d'*Alcée* qu'il avoit reçu en naiſſant. Le culte de cet Hercule étoit plus ancien dans la Gréce que le fils d'Alcméne. Car cinq ou ſix générations avant lui, Cadmus avoit fondé, dans l'Iſle de Thaſos, un Temple conſacré à l'Hercule Phénicien. A Tyr ce même Dieu avoit un Temple plus ancien de 1200. ans que Cadmus. En Egypte, le regne d'Hercule, qui étoit un des douze Dieux poſtérieurs, précédoit de deux mille ans celui de Bacchus ou d'Oſiris.

Diod. Lib. I. pag. 14.
Herod. II. 5. 7.
Herod. ibid.

Sans rapporter ici tous les témoignages anciens, ſur leſquels s'appuye cette diſtinction de l'Hercule né dans la Gréce d'avec les Dieux adorés ailleurs ſous ce nom; nous en trouvons une preuve convaincante dans un paſſage d'Hérodote, qui la ſuppoſe & qu'elle éclaircit. Cet Hiſtorien, après avoit montré qu'Hercule, fils d'Alcméne, eſt poſtérieur d'un grand nombre de ſiécles à l'Hercule Egyptien & à celui de Tyr, ajoûte que *ceux-là lui paroiſſent agir convenablement qui conſacrent à Hercule des Temples doubles, dans l'un deſquels ils lui ſacrifient* comme à un Dieu immortel, *tandis que dans l'autre ils ne l'honorent que* comme un ſimple Héros; & c'eſt ce que l'on obſervoit à Sicyone, où Pauſanias nous aſſure qu'on lui rendoit à la fois ſur le même Autel, le culte héroïque & le culte divin.

Herod. II. 43.
Herod. II. 44.
Paul. II. 133.

§. VII.

L'Hiſtoire du Culte de Bacchus prouve qu'il n'a jamais été regardé comme un homme ou comme un Héros.

Le Bacchus des Grecs, quoique né de Semelé, fille de Cadmus, n'étoit pas non plus un perſonnage hiſtorique ou un Héros. Diodore de Sicile nous a conſervé là-deſſus un détail aſſez ſingulier, auquel on n'a pas fait

Diod. Lib. I. pag. 14.

juſqu'à préſent l'attention qu'il méritoit. Semelé, fille de Cadmus, étoit devenue groſſe d'une intrigue (quelques-uns diſent avec un Négociant Egyptien). Ayant été effrayée par un orage violent, elle accoucha à ſept mois d'un enfant qui ne véquit pas. Comme elle n'étoit point mariée, & que l'intrigue n'avoit point éclaté; Cadmus, pour couvrir la honte de ſa maiſon, feignit que la groſſeſſe de Semelé étoit ſurnaturelle, & fit paſſer l'enfant qu'elle avoit mis au monde pour une *Epiphanie*, ou pour une apparition d'*Oſiris*.

Les conquêtes de Séſoſtris, qui du temps de Cadmus avoit ſoûmis la Thrace ſeptentrionale & l'Aſie mineure, avoient rendu le culte d'Oſiris célébre dans tout l'Orient. Ce Dieu étoit adoré ſous les noms de Thamus & d'Adonis dans la Phénicie, d'où Cadmus avoit paſſé dans la Gréce.

Vid. Selden *de Diis Syris*, Syntag. II. cap. 11.

Cadmus, *continue Diodore*, ſous prétexte de ſe conformer à l'uſage de ſes ancêtres, enferma le corps de l'enfant dans une Statue d'or (en fit une Idole) & inſtitua des Fêtes en ſon honneur. On trouve encore très-ſouvent ſur les monumens anciens, Bacchus repréſenté ſous la figure d'un enfant de quelques mois.

Diod. ibid.

La conſécration de cette Idole reſſembloit fort aux *Théraphim* ou aux Idoles domeſtiques des Syriens, telles que les plus habiles Rabbins nous les décrivent. Leur nom convenoit même à l'aventure du jeune Bacchus, qui avoit pris naiſſance au milieu des feux & des éclairs d'un orage violent. *Théraphim* vient du mot *Taraph* en Caldéen, & *Scharaph* en Hébreu qui ſignifie *brûler*.

Vid. Selden de Diis Syris, Synt. I. cap. 2.

Cadmus trouva des oppoſitions à l'établiſſement du nouveau culte juſques dans ſa propre famille. Penthée, fils d'Agaué, ſœur de Semelé & petit fils de Cadmus, fit tous ſes efforts pour empêcher les Thébains de le recevoir. Dans les Bacchantes d'Euripide, Tragédie compoſée ſur cet évenement, & pour célébrer la gloire de Bacchus, le Poëte introduit Penthée qui décrie cette

nouvelle inſtitution, & qui la repréſente comme un établiſſement ſcandaleux qui favoriſe le libertinage & qui corrompt les mœurs. Penthée déclame contre les aſſemblées nocturnes de ces Fêtes licentieuſes.

Malgré toutes ces difficultés, le culte du nouveau Dieu s'établit. Penthée fut mis en pieces dans une de ces Fêtes par ſa propre mere; la ſuperſtition devient plus forte que les liens du ſang les plus ſacrés, lorſqu'elle s'eſt une fois emparé des eſprits.

Lycurgue, Roi d'un Canton de la Thrace, eut le même ſort que Penthée; il fut mis en pieces par ſes propres ſujets, pour s'être voulu oppoſer au culte du Dieu. La Thrace, dans laquelle il regnoit, n'eſt pas la Thrace Boréale, dans laquelle coulent l'Hébre & le Strymon. Thucydide nous apprend que la Thrace des temps héroïques étoit voiſine de Thébes; & que l'on donnoit ce nom au Pays montagneux, qui eſt entre la Béotie & la Phocide, aux environs de *Daulia*. C'eſt dans ce Pays que regnoient Térée & Eumolpe. Ce dernier ayant paſſé à Eleuſis, & y ayant établi les Myſteres de Cérès ou *Démeter* (c'eſt le nom ſous lequel les Grecs adoroient Iſis) ſa famille conſerva le droit de préſider aux Fêtes de cette Déeſſe. Muſée, deſcendu d'Eumolpe, paſſa à Athénes & fit quelques changemens à la célébration des Fêtes de Bacchus, dont le culte avoit été porté dans l'Attique par un autre Muſée venu de Thébes & fils de Thamyris, lequel étoit fils d'un Philamon, dont le nom eſt Egyptien, & prouve qu'il étoit de cette Nation. Orphée fit, de la manifeſtation d'Oſiris dans la perſonne du fils de Semelé, un article du Dogme qu'on révéloit aux initiés.

Thucyd. Lib. II. pag. 118.

Diod. I. p. 13. & 14.

Le culte de Bacchus paſſa dans le Péloponnèſe: mais il trouva encore plus de difficultés à s'y établir que dans la Béotie. Les deſcendans d'Inachus & de Danaüs, qui regnoient dans ce Pays, y avoient apporté la Religion des Paſteurs Egyptiens & des Peuples de la Paleſtine.

Ils

Ils étoient ennemis des peuples de la haute Egypte ; & leur haine s'étendoit juſques ſur les Dieux adorés par les Princes qui les avoient chaſſés de ce pays fertile.

Perſée avoit eu recours à la force pour s'oppoſer à l'établiſſement du nouveau culte. Il avoit marché avec des troupes contre ceux qui venoient le répandre dans ſes Etats ; & c'eſt là-deſſus qu'étoient fondées toutes ces traditions des guerres de Perſée contre Bacchus, qui ſont rapportées dans les Anciens. On racontoit que dans un premier combat l'armée de Bacchus avoit été défaite & miſe en fuite : on montroit même les tombeaux de quelques-uns de ſes ſoldats. Bacchus lui-même, c'eſt-à-dire le Prêtre qui conduiſoit les prédicateurs & les devots de ce Dieu, fut bleſſé dans un ſecond combat & mourut de ſa bleſſure à Delphes, où l'on montroit ſon tombeau avec ſa ſtatue.

Pauſan. II. 155. Nonnus *Dionyſ.* 48.

Dekarnus. Poët. *ap. Syncell.* 162. Cephal. *ibid.* 167. Plut. *de Iſid.*

La deſcription que tous les anciens Poëtes font de l'armée de Bacchus ; ces Ménades ou ces Bacchantes échevelées & demi-nues ; ces Satyres, ces Pans, ces Egypans, c'eſt-à-dire des hommes couverts ſeulement d'une peau de bouc, armés de Thyrſes ou de branches d'arbres ; tout cela nous repréſente l'équipage dans lequel les devots de Bacchus célébroient les fêtes de ce Dieu. Les Poëtes, qui écrivoient dans un temps où le culte de Bacchus étoit reçu par-tout, parlerent de la guerre que Perſée avoit faite contre les Propagateurs de ce culte, comme d'une guerre entrepriſe contre le Dieu lui-même.

Le culte, principalement établi à Argos, étoit celui de Junon. Elle y avoit un temple célébre, avec des Prêtreſſes choiſies dans la Famille Royale, & dont la ſucceſſion ſervit dans la ſuite à déterminer la Chronologie. Cette Junon, qui étoit la même que l'*Aſtarté* des Phéniciens, que la *Déeſſe céleſte* des Carthaginois, & que la Vénus Uranie des Grecs & des Arabes, reſſembloit beaucoup à la Minerve des Athéniens, nommée

Neith par ceux de Saïs. Cette Néith eſt la même que *Nephthé*, ſœur & femme de Typhon, & convenoit même aſſez dans l'idée des Mythologues avec la Déeſſe Iſis qui repréſentoit la partie féminine de la Nature, ou du Principe Démiourgique, c'eſt-à-dire de l'ame du monde. Dans les Myſteres ſecrets de ces Déeſſes on montroit aux initiés un ſymbole du Principe paſſif des générations.

Heſiod. *apud Apollod.* Diod. IV. Pauſan. II. Herod. &c.

Les efforts de Perſée furent cependant inutiles. Son oncle Prætus, frere d'Acriſius & roi de Tirynthe, avoit trois filles. Ces Princeſſes étant tombées dans une maladie qui les rendoit furieuſes, Prætus crut que c'étoit une punition du ciel qui vengeoit le mépris que l'on avoit fait du nouveau culte. Il appella Mélampus, fils d'Amythaon, pour les guérir par les cérémonies de l'expiation; & lorſqu'elles furent revenues dans leur bon ſens, il en maria deux avec Mélampus & avec ſon frere Bias, auxquels il ceda une partie de ſes Etats.

Mélampus établit le culte de Bacchus dans le Péloponnéſe, & fit pluſieurs changemens aux *Orgyes* ou Bacchanales. Il y ajoûta pluſieurs cérémonies égyptiennes, entr'autres celle de porter dans les pompes religieuſes le ſymbole du principe actif des générations.

Herod. II. 49. Diod. III. p. 139.

Ce fut auſſi lui qui le premier publia dans la Gréce la Fable Egyptienne de la guerre des Titans contre les Dieux, de la terreur qui s'empara de ces derniers & de leur fuite en Egypte, où ils ſe cacherent ſous la forme de différens animaux.

Les Poëtes Grecs ont célébré les conquêtes de Bacchus; & ils ſuppoſent qu'il a ſoûmis le monde entier, moins par la terreur de ſes armes (car ils lui donnent des Soldats peu redoutables) que par la douceur de ſa muſique & par les charmes d'un breuvage dont les hommes ignoroient alors le pouvoir. C'étoit par-là qu'il les avoit obligés de ſe ſoûmettre à lui, & de recevoir les loix qu'il leur dictoit, & par leſquelles il les retiroit de

cette barbarie dans laquelle ils avoient vécu avant lui.

Il eſt aiſé de voir qu'il n'y a là-dedans qu'une Fable morale, inventée pour exprimer d'une maniere poëtique & allégorique, que le bonheur des hommes dépend de leur union en diverſes ſociétés politiques. Le vin, qui fait le charme des repas, & qui pris avec ſageſſe, eſt le plus ſûr reméde de tous les chagrins, eſt un ſymbole bien naturel des avantages que trouvent les hommes dans une liaiſon qui aſſure le repos public & le bonheur des particuliers.

La conquête de l'Univers ne peut s'attribuer au Bacchus Grec, fils de Semelé; non-ſeulement parce que la Fable marque qu'il mourut en naiſſant, mais encore parce qu'il n'avoit ni Etats ni Sujets. Son armée fut chaſſée du Péloponnèſe par Perſée, ſouverain d'un Etat peu conſiderable. Les oppoſitions de Penthée & celles de Lycurgue lui firent courir les derniers périls; & il ne ſe ſauva de leurs mains qu'en armant contre eux leur propre famille, qu'il avoit ſéduite par les charmes d'un breuvage dont les effets leur étoient inconnus.

Les Grecs placerent la naiſſance de Bacchus au temps où le culte d'Oſiris leur fut apporté d'Egypte, c'eſt-à-dire au temps de Séſoſtris, dont les conquêtes s'étendirent juſques à la Thrace, voiſine du Pont Euxin, comme je l'ai obſervé. Ce Prince avoit laiſſé des monumens de ſes victoires dans tous les Pays où il avoit paſſé; & comme les Grecs voyoient les emblêmes, qu'on leur montroit dans les Myſteres, gravés ſur ces monumens, la conformité de ces figures avec les ſymboles qui leur étoient familiers, leur perſuada qu'elles étoient autant de monumens des conquêtes de Bacchus. Ils confondirent ce Dieu avec Séſoſtris, quoiqu'il n'y ait aucune conformité entre ce que la Fable Grecque & l'Hiſtoire Egyptienne racontent de l'un & de l'autre, comme M. Newton auroit pû s'en convaincre en les comparant.

Pour revenir à l'établiſſement du culte de Bacchus

dans la Gréce, on a vû combien il avoit dû ſe gliſſer de déſordres dans les fêtes des Myſteres de ce Dieu. Elles ſe célébroient ordinairement pendant la nuit. Les hommes & les femmes mêlés enſemble, preſque nuds, & ayant perdu l'uſage de la raiſon par le vin dont ils s'étoient remplis, s'excitoient mutuellement à une joie folle par des cris & par des geſtes extravagans. Ayant d'ailleurs l'imagination échauffée par la vûe des ſymboles que l'on expoſoit aux yeux des initiés, il n'étoit pas poſſible qu'ils ne perdiſſent toute retenue & toute pudeur. On peut voir dans Tite-Live la deſcription des Bacchanales romaines, qui ayant commencé par des aſſemblées purement religieuſes, dégénererent dans la débauche la plus outrée. Tout cet endroit mérite d'être lû, ſur-tout le diſcours du Conſul pour faire paſſer le décret contre les Bacchanales. On y verra à quel point la corruption du cœur humain peut abuſer de la Religion pour autoriſer les excès & les crimes qu'elle condamne avec le plus de force. Ces abus, foibles & preſque imperceptibles dans leur commencement, deviennent d'autant plus dangereux qu'ils ſont couverts par la Religion même qu'ils profanent.

Lib. XXXIX. cap. 7. 8. &c.

Les Grecs, quoiqu'avec des mœurs très-groſſieres, ſentirent de bonne heure les inconvéniens de ces Orgyes & du nouveau culte de Bacchus. Mais comme il étoit déja trop établi pour qu'il fût poſſible de l'abolir, on ſe contenta de le purger de tous ces déſordres & de prévenir leur introduction à l'avenir.

Tharops, contemporain de Cadmus, avoit porté le culte de Bacchus dans la Thrace, c'eſt-à-dire dans le Pays de Lycurgue. Après la mort de ce roi, Ægrius, fils de Tharops, devint maître d'un canton de ce Pays. Orphée, fils d'Ægrius, ſuccéda aux projets de ſon ayeul; & ce fut lui principalement qui répandit le nouveau culte dans la Gréce. Il joignit les charmes de la muſique inſtrumentale, inconnue juſqu'alors aux Grecs, avec

Diod. l. 14.

les cérémonies des Orgyes. Il inſtitua des fêtes & des ſacrifices différens pour les deux Sexes, & bannit entierement les hommes des aſſemblées des Myſtères nocturnes : il voulut même que l'on ſe préparât à leur célébration par la pureté & par la continence ; en ſorte qu'il en retrancha les déſordres, & qu'il prévint même ceux qui pouvoient s'y gliſſer à l'avenir. Tous les Anciens qui parlent des Orgyes nous font voir que les Bacchanales ſe célébroient par les femmes ſeules. Démoſthène nous a même conſervé la formule du ſerment que l'on exigeoit d'elles, pour s'aſſurer qu'elles s'étoient préparées à la célébration de cette Fête par une continence de pluſieurs jours.

Demoſthen. *Contr. Neræm.*

Les Poëtes poſterieurs ont prétendu que les femmes mirent Orphée en pieces dans une de ces fêtes de Bacchus, & ils diſent même d'étranges choſes d'Orphée. Il ſemble par leurs diſcours qu'elles le regardoient comme l'ennemi de leur ſexe, & qu'elles avoient voulu effrayer par ſon ſupplice tous ceux qui auroient penſé à l'imiter. Mais on débitoit tant de fables au ſujet d'Orphée, qu'on ne doit pas s'arrêter à ces traditions dont on ne trouve aucune trace dans l'Antiquité.

Il paroît qu'il y avoit eu pluſieurs hommes appellés de ce nom d'*Orphée*, de même que de celui de *Muſée*. Ce dernier nom eſt manifeſtement une épithéte plutôt qu'un nom propre, & ſignifie un muſicien, un ſçavant. Voſſius conjecture que celui d'Orphée venoit du mot *Ariph* ou *Arph*, lequel a la même ſignification dans les Langues Orientales. Cette conjecture eſt heureuſe, & peut s'appuyer ſur la ſignification du nom d'*Homére*, lequel, ſuivant la remarque de M. le Clerc, ſignifie un Chanteur, & ſe tire d'un mot grec employé en ce ſens par Héſiode. Ariſtote, au rapport de Ciceron, trouva tant de contrariétés dans ce que l'on diſoit d'Orphée, qu'il ne pouvoit croire que cela convînt à un ſeul homme.

Voſſ. de Artis Poet. natura. cap. 13. pag. 3.

Heſiod. *Theogon.* 39.

Cicer. de Nat. Deor. I.

Quoi qu'il en ſoit de tous ces points de critique dont la diſcuſſion meneroit très-loin, il eſt conſtant par le témoignage formel de Diodore, que c'étoit Orphée qui, par reconnoiſſance pour les Princes Thébains de la famille de Cadmus, enſeigna dans la Gréce que le fils de Semèlé étoit le même qu'Oſiris, & qu'il fit de ce dogme la baſe & le fondement des Myſteres de Bacchus; puiſque c'étoit là une des choſes que l'on enſeignoit aux initiés, lorſqu'ils étoient admis à ce que les Grecs nommoient *la Perfection.*

Diod. Sic, Lib. I. pag. 13. & 14.

Diodore nous a rapporté un grand nombre de choſes au ſujet du Bacchus des Grecs : il les avoit tirées des Ecrits de Linus, de ceux d'Orphée, de ceux de Muſée, de ceux d'Eumolpe, & de ceux de Thymétes, Auteur des Poëſies Phrygiennes qui contenoient l'hiſtoire de Cybele & celle de Bacchus. Ce Poëme étoit écrit dans la plus ancienne Dialecte Grecque; & il y en avoit de très-anciens manuſcrits dont l'âge étoit indubitable par la forme de leurs caracteres. La plus grande partie de ces ouvrages ſe trouvoient copiés dans le Poëme d'un ancien Ecrivain que Diodore nomme *Denys*; & je ne doute point qu'il n'en reſte bien des lambeaux dans les Dionyſiaques de Nonnus.

Il eſt vrai que pluſieurs des ouvrages de ces premiers Poëtes avoient été ſuppoſés lors du renouvellement des Lettres dans la Gréce au temps de Piſiſtrate. Mais outre que cette ſuppoſition eſt ancienne, & que des ouvrages écrits dans le ſiécle de Piſiſtrate rendent témoignage de l'opinion reçue alors; il eſt ſûr que l'on avoit au temps de la ſuppoſition quelques ouvrages qui étoient véritablement de Linus, d'Orphée, de Muſée & de ces autres anciens Poëtes.*

* Si le Lecteur eſt curieux de connoître en détail le culte de Bacchus, & la Secte des Orphiques dévouée particulierement à ce culte, il trouvera ce point d'antiquité, ſçavamment approfondi dans une Diſſertation de M. Freret, poſtérieure à cet Ouvrage, & que nous avons publiée dans le Tome XXIII. des Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, pag. 242. & ſuivantes. Elle a pour titre : *Recherches ſur le Culte de Bacchus parmi les Grecs.*

§. VIII.

Opinion des Egyptiens au ſujet de Bacchus, d'Hercule & de Pan, qu'ils ſoûtenoient n'avoir jamais été des hommes.

L'opinion de l'identité du Bacchus Grec & de l'Oſiris des Egyptiens établie par Orphée, eſt confirmée par le témoignage formel d'Hérodote, inſtruit de la religion de l'une & de l'autre nation. Ainſi l'on ne peut douter que le Bacchus des Grecs ne fût une Divinité, dont le culte étoit établi long-temps avant la naiſſance du fils de Semèlé. Celui que les Grecs adoroient ſous ce nom n'étoit donc pas un Héros mis au rang des Dieux par l'aſſociation : c'étoit une Divinité Théologique ; l'Intelligence Démiourgique conſiderée comme la ſource & comme la cauſe du plaiſir que nous éprouvons à l'occaſion des êtres particuliers, la puiſſance bienfaiſante qui a attaché des ſenſations voluptueuſes à toutes les actions néceſſaires, ſoit pour empêcher la deſtruction des individus, ſoit pour maintenir la perpétuité des genres par la génération des êtres vivans. Car c'eſt-là ce que marquoit chez les Egyptiens le ſymbole porté dans les Pompes ſolemnelles des Fêtes de Bacchus.

Les Grecs, peu familiariſés avec les abſtractions métaphyſiques des Egyptiens, avoient peine à percer juſqu'au ſens caché ſous les ſymboles ; & comme d'ailleurs ils n'avoient que des idées bornées & particulieres, ils partagerent l'Oſiris en pluſieurs Divinités différentes. Ils bornerent leur Bacchus à préſider aux vendanges, & ne le regarderent que comme l'auteur des plaiſirs du goût.

Sur les côtes de l'Aſie mineure, à Lampſaque, le même Oſiris étoit adoré ſous le nom de *Priape*, comme le Dieu des Jardins & comme celui qui préſidoit à la production des plantes & des fruits ; quoiqu'il fût repréſen-

té d'une maniere plus relative à la génération des êtres vivans & animés.

Les Prêtres Egyptiens, avec leſquels Hérodote s'entretint dans ſon voyage de Memphis, remarquerent avec étonnement que les Grecs avoient placé l'âge des Divinités originaires d'Egypte dans un ordre inverſe de celui que les Egyptiens leur donnoient.

Chez les Grecs Bacchus étoit le plus ancien des Dieux venus d'Egypte. Ils plaçoient Hercule 160. ans après; & enfin Pan, fils de Mercure & de Pénélope, cent ans après Hercule. C'étoit tout le contraire en Egypte. Pan étoit une des premieres & des plus anciennes Divinités. Hercule étoit un des Dieux de la ſeconde claſſe qui avoit ſuivi la premiere; & Bacchus ou Oſiris étoit le dernier de la troiſiéme. De-là ces Prêtres conclurent que les Grecs avoient placé la naiſſance de ces Divinités au temps où leur culte s'étoit établi dans la Gréce. C'eſt par-là que Bacchus, l'un des plus jeunes des Dieux de l'Egypte, précédoit dans la Mythologie Grecque, Hercule & même Pan, plus anciens que lui.

Les Grecs ſont fort peu d'accord entre eux au ſujet
Liv. II. 146. de ce Pan. Hérodote nous aſſure que ceux de ſon temps le diſoient fils de Pénelope. Mais il paroît que c'étoit une Divinité étrangere: car il avance qu'ils ne pouvoient rien dire ſur le lieu de ſon éducation ni de ſa demeure.

Herod. II. 46. Les Egyptiens, qui le nommoient *Mendès* & *Thmouïs*, le repréſentoient de même que les Grecs, demi-homme & demi-bouc: mais ils convenoient que ce n'étoit qu'une repréſentation allégorique de ſes attributs.

L'Auteur des Hymnes d'Homére lui attribue l'invention de la Muſique, & dérive ſon nom de *Pan* (qui ſignifie *tout* en grec) à cauſe que ſa muſique inſpira la joie *à tout l'Univers*. Onomacrite ou l'Auteur des Hymnes

nes d'Orphée le confond avec l'Univers-même. Mais comme le Pan des Grecs n'a jamais été pour eux qu'une Divinité particuliere & ſubalterne qui préſidoit à la vie paſtorale, à la conſervation & à la multiplication des troupeaux, il y a grande apparence que ſon nom ne vient pas de la racine grecque *Pan* ou *Pas*, mais plutôt de quelque terme égyptien employé par les Inſtituteurs de ſon culte. *Pan-os* en égyptien ſignifie à la lettre *notre Maître, notre Seigneur.* Et comme on mettoit le lieu de ſa naiſſance en Arcadie, pays voiſin des lieux occupés par la premiere Colonie Egyptienne d'Inachus; il eſt aſſez probable qu'il étoit une des Divinités des Paſteurs de la baſſe Egypte, de laquelle Inachus avoit été chaſſé. C'étoit dans cette partie de l'Egypte qu'étoient les cantons de *Thmouïs* & de *Mendès*, où le Dieu Pan étoit adoré ſous la figure d'un Bouc, & où l'on conſervoit un de ces animaux qui étoit regardé comme le type vivant de la Divinité.

Il eſt conſtant par tout ce qu'on vient de voir que l'aſſociation n'a jamais fait, même dans la Gréce, que des Héros ou des Dieux ſubalternes, employés à exécuter les ordres des Divinités Supérieures; & que ces Dieux n'ont été aſſociés au pouvoir Suprême, que lorſqu'on les a confondus avec quelqu'une des anciennes Divinités qui étoient telles par leur nature. Ce qui n'eſt arrivé qu'après un grand nombre de ſiécles.

Les ſacrifices faits en l'honneur des Héros ſe bornoient preſque à une ſimple commémoration; & les gens inſtruits n'avoient guères d'autre objet, dans le culte qu'ils leur rendoient, que celui de ſe rendre favorables les Dieux Supérieurs, en honorant ceux que ces Dieux avoient comblés de leurs faveurs, & qu'ils avoient admis à leur ſociété.

§. IX.

Que les Peuples de l'Orient n'ont pas connu l'Apothéoſe ; & que les Hébreux n'ont jamais rendu de culte aux Hommes morts.

Epiphan. hæreſ. Lib. I. §. 6. 8.

Cette aſſociation, ou cette Apothéoſe, étoit une choſe particuliere aux Grecs ; & les premiers Ecrivains du Chriſtianiſme donnent le nom d'*Helléniſme* ou de *Doctrine Grecque* à cette Idolatrie. On n'en trouve aucune trace chez les Nations Orientales, quoique M. Newton ſuppoſe qu'elle ſoit née chez elles, & qu'elle fût la baſe & la ſource de leur Religion. L'aſſociation n'étoit connue ni chez les Egyptiens, ni chez les Syriens, ni chez les Chaldéens. Les Hébreux qui, malgré les merveilles que Dieu avoit operées à leurs yeux, pour leur prouver combien il étoit jaloux de la pureté du culte qu'il leur avoit preſcrit lui-même ; ces Hébreux, ſi amoureux de toutes les nouveautés religieuſes, & qui adoptoient tous les cultes & toutes les pratiques de l'Idolatrie des Peuples voiſins, n'ont jamais rendu de culte aux grands Hommes de leur Nation, pas même à ceux dont ils avoient ſans ceſſe le nom à la bouche, & de qui ils racontoient les plus grandes merveilles ; Adam, Noé, Abraham, Iſaac, Joſeph, Moyſe, Joſué.

Si les Dieux qu'ils prenoient chez les Nations étrangeres, Baal, Moloch, Aſtarté, Thammus, Gad, Adad, euſſent été des hommes & des hommes poſterieurs à David & à Salomon, contemporains des Prophetes, comme le prétend M. Newton, les Ecrivains ſacrés auroient-ils gardé le ſilence ſur une extravagance ſi impie ?

Les diſcours de David, de Salomon, & ceux des Prophetes contre l'Idolatrie, ſont une ſimple répétition de ceux de Job & de ceux de Moyſe dans le Pentateu-

que ; & cette conformité doit être regardée comme une preuve que l'Idolatrie des premiers temps étoit la même choſe que celle des temps poſtérieurs à David, & que par conſéquent les Dieux adorés dans l'Orient, au temps des Rois de Juda & d'Iſraël, n'étoient pas des hommes morts depuis un ſiécle.

Le Livre de Job, relatif à un temps qui a précédé l'Exode & la publication de la Loi, ne parle jamais que de l'idolatrie qui confond avec l'Eternel, avec le Dieu Créateur de l'Univers, le Soleil, la Lune & les Aſtres ou les Intelligences qui y préſident. Dans ce Livre, où l'on donne des idées ſublimes de la Divinité, & où elles ſont données comme des choſes reçues communément, on fait conſiſter l'Idolatrie à rendre aux êtres ſubalternes les hommages qui ne ſont dûs qu'à l'Eſtre Suprême, qu'à l'Auteur de tous les êtres particuliers. Cap. xxxr. v. 16. 27. & paſſim.

Moyſe n'en parle pas autrement. Au chap. iv. du Deuteronome, il défend aux Juifs de la part de Dieu de le repréſenter ſous aucune figure d'homme, de femme, de poiſſon, d'oiſeau, de quadrupede, ou de reptile: ce qui ſuppoſe qu'il y avoit déja des Idoles de toutes ces eſpéces dans l'Egypte & dans la Phénicie. Il leur rappelle la punition que Dieu a faite de ceux qui s'étoient ſouillés par le culte de *Belphegor* *, ou du *Priape* des Orientaux : *Souvenez-vous*, leur dit-il, *que quand Dieu nous donna ſa Loi du haut de la Montagne ſainte, vous ne vîtes aucune figure ſenſible ; vous entendîtes ſeulement une voix qui ſortoit du milieu des flâmmes. Gardez-vous auſſi*, continue-t-il, *d'adorer le Soleil, la Lune, les Etoiles ou les Armées des Cieux : car toutes ces choſes ſont des créatures de l'Eternel, de même que le reſte de l'Univers, & même des créatures deſtinées à l'utilité commune de toutes les Nations qui habitent la terre ; par où elles ſont moins nobles que les hommes.* v. 16. 17. 18. &c. v. 19.

* Dominus turpitudinis, id eſt faſcini. *Vide Selden.*

Ce diſcours de Moyſe nous apprend que les Nations étoient livrées à deux eſpéces d'idolatrie ; l'une qui repréſentoit le Souverain Eſtre ſous des emblêmes corporels d'hommes & d'animaux ; l'autre qui aſſocioit à l'Eſtre Suprême, au Créateur de l'Univers, non pas des hommes morts, mais le Soleil, la Lune & les *Armées des Cieux*, c'eſt-à-dire les aſtres particuliers, qui ſont partie de cet Univers créé.

Moyſe, prévoyant que les Juifs ne pourroient ſe préſerver de l'Idolatrie, leur reproche au verſet 28. qu'infidéles aux engagemens qu'ils viennent de prendre avec l'Eternel, ils adoreront des dieux qui ſont l'ouvrage de la main des hommes, des dieux de bois & de pierre, des dieux ſans intelligence & ſans ſentiment : ce qui eſt également relatif au culte des Statues & à celui des parties de l'Univers adorées alors ; & ce qui ſuppoſe que les ames humaines n'étoient pas les objets de ce culte : car il n'auroit pas dit qu'elles ſont ſans intelligence & ſans ſentiment.

Deuter. XVIII. v. 11. Dans ce même Livre, Moyſe parle de l'évocation des morts : mais il en parle comme d'un genre de divination, qu'il joint aux luſtrations par le feu, aux augures, aux ſonges, aux ſorts, aux enchantemens, aux oracles des Ventriloques ou Pythons, & à toutes les autres pratiques ſuperſtitieuſes, par leſquelles on croyoit pouvoir s'inſtruire de l'avenir.

Moyſe ne dit point que l'on rendît aucun culte à ces ames des morts : encore moins ſuppoſe-t-il qu'on les crût élevées dans un ordre ſupérieur & changées en des êtres d'une nature plus parfaite que la nôtre ; ce qui devoit être l'opinion de ceux qui en faiſoient des dieux. Ainſi ces oracles des morts n'ont aucun rapport au dogme de l'Apothéoſe. Ce paſſage mérite cependant beaucoup d'attention ; parce qu'il prouve contre les Saducéens modernes, qu'au temps de Moyſe les Hébreux croyoient communément les ames immortelles.

Digitized by Google

Sans cela ils ne ſe ſeroient point aviſés de les conſulter : on n'interroge point ce que l'on croit ne pas exiſter. Il eſt ſingulier que cette conſéquence ait été ſi peu apperçue juſqu'à préſent.

David, Salomon & les Prophetes parlent de même que Moyſe. Ils employent ſes raiſons, & très-ſouvent les mêmes expreſſions. Que conclure de-là, ſinon que l'Idolatrie n'avoit point changé & qu'elle étoit encore la même que du temps de Moyſe, contre ce que ſoûtient M. Newton ? Il prétend que les Dieux adorés au temps des ſucceſſeurs de Salomon étoient des Rois, des Reines, des Capitaines, des hommes fameux par leur habileté dans les Arts & par les découvertes utiles dont le genre humain leur étoit redevable, & que les plus anciens de tous ces hommes déifiés ne précédoient pas le regne de David.

Ce nouveau culte avoit été très-différent de l'ancien, dans lequel on adoroit les agens ſenſibles de l'Univers, comme le Soleil & les Aſtres, ou les qualités, les forces, les facultés répandues dans les diverſes parties de l'Univers, diſtinguées de la Cauſe ſuprême & univerſelle, & réaliſées par les abſtractions des premiers Philoſophes. La ſuperſtition des Peuples & les fictions extravagantes de la poëſie folle des Orientaux avoient enſuite perſonnifié ces êtres métaphyſiques & les avoient repréſentés ſous des images allégoriques. Ces dieux anciens étoient du genre des Entélechies, des formes ſubſtantielles, des natures plaſtiques & de toutes ces autres êtres fantaſtiques que la Philoſophie ténébreuſe des Sectateurs d'Ariſtote avoit ſi fort mis à la mode dans les ſiécles paſſés, & que les Partiſans du Carteſianiſme accuſent les Sectateurs de la nouvelle métaphyſique oppoſée à la leur de vouloir rappeller.

Ce que David & les Prophetes diſent contre l'Idolatrie ſe rapporte à cette ancienne Religion, & ne convient en aucune façon à celle que M. Newton ſuppoſe

s'être établie de leur temps. Ils repréſentent les dieux des Nations comme des divinités ſourdes, muettes & aveugles, ſans ſentiment, ſans intelligence, ſans volonté, ſans puiſſance pour ſe défendre elles-mêmes contre les plus foibles ennemis, & comme de purs ouvrages de l'opinion & de la main des hommes, qui n'avoient d'autre réalité que celle de la matiere dont étoit compoſée leur idole. Ce qui ne convient qu'aux divinités fantaſtiques dont j'ai parlé, leſquelles étant de pures abſtractions n'avoient aucune exiſtence propre, ni aucune réalité diſtinguée de celle des êtres dont on les ſéparoit par la penſée.

Quelquefois, quoique plus rarement, ils ſuppoſent que les Dieux ſont des Démons & des êtres intelligens, mais d'une eſpéce différente de l'ame humaine & naturellement amis du crime, à peu-près comme le Satan de Job. Jamais ils ne diſent que les Intelligences ſubalternes ont été des hommes, & qu'elles ont animé des corps ſemblables aux nôtres.

Dans la Verſion Vulgate du Pentateuque on trouve le nom de Démons donné par Moyſe aux Dieux des Nations. Mais les deux termes Hébreux que la Vulgate traduit ainſi ſignifient ſeulement des Boucs & des animaux velus, & déſignent les objets du culte égyptien tels que le Bouc ſacré de *Mendès* & de *Thmouis*, les Taureaux de *Memphis* & d'*Héliopolis*, la Vache de *Momemphis*, &c. Ces animaux n'étoient conſiderés que comme les types vivans de la Divinité; & le culte qu'on leur rendoit étoit purement relatif. Auſſi Moyſe ne le condamne-t-il que comme un culte nouveau aux Iſraëlites & inconnu à leurs peres. Si le culte des *Tſéboïm* & des *Schivim* ſe fût rapporté à des Démons comme le *Satan* de Job, c'eſt-a-dire à des Intelligences ſubalternes & méchantes; aſſurément Moyſe l'auroit condamné par d'autres raiſons que celles qu'il employe. Car ce culte rendant à des créatures méchantes un honneur qui n'eſt dû qu'à Dieu

Levit. xvi. 7. Deuter. xxxii. 7. 17.

ſeul, il eût été formellement impie & extravagant. Il ne paroît pas que ce dogme du culte des Démons ou Génies malfaiſans ait été jamais ſuivi dans la Judée. Les Prophetes en auroient parlé ; & il leur eſt auſſi peu connu que celui des hommes apothéoſés.

Nous avons dans la Prophétie de Baruch une Lettre de Jérémie aux Juifs de Babylone, écrite pour combattre l'Idolatrie des Chaldéens par les raiſons les plus ſolides & par les tours les plus éloquens. Dans toute cette Lettre il n'y a pas un mot qui ſoit relatif au culte des Morts. Au contraire, le Prophete dit » que le métal » qui forme les Idoles ſeroit employé plus convenable- » ment, s'il formoit la ſtatue de quelque Roi érigée pour » ſervir de monument à ſa puiſſance. « * Si les Statues des Dieux avoient repréſenté les anciens Rois du Pays de Babylone, comme le prétend M. Newton, le Prophete Jérémie auroit-il parlé ainſi ?

§. X.

Que Saint Paul a toujours ſuppoſé que les Dieux du Paganiſme n'étoient point des hommes apothéoſés.

Lorſque Saint Paul parle du Paganiſme des Grecs, il convient que les Fondateurs de la Religion de ces Peuples avoient une idée ſaine de la Divinité, & qu'ils avoient péché ſeulement en n'honorant pas Dieu d'une façon digne de lui & conforme à la raiſon naturelle.

Dans le diſcours aux Athéniens il ne leur reproche point d'adorer des hommes morts, mais d'honorer Dieu par un culte idolatrique, de le repréſenter ſous des images corporelles, & de rendre un culte à des êtres qui Act. XVII. 22. &c. v. 29.

* *Itaque melius eſt eſſe Regem oſtentantem virtutem ſuam, aut vas in Domo utile, in quo gloriabitur qui poſſidet illud, vel oſtium in Domo quod cuſtodit quæ in ipſa ſunt, quam falſi Dei*, &c. Baruch. VI. 58. Tout cet endroit mérite d'être lû.

ſont l'ouvrage de la main & de l'imagination des hommes. Dans ce même diſcours, il cite le vers d'Aratus, qui dit que nous ſommes *les enfans de Jupiter;* & il adopte en quelque ſorte l'expreſſion de ce Poëte, ajoutant que nous ſommes en effet les enfans de Dieu. Saint Paul croyoit donc qu'Aratus n'avoit pas voulu dire que les hommes étoient les deſcendans de Jupiter, comme les Hébreux étoient les deſcendans d'Abraham; mais plutôt que les hommes tenoient leur exiſtence de Jupiter, & qu'il étoit le Dieu Suprême duquel l'Univers eſt l'ouvrage. Saint Paul commence ſon diſcours, en diſant aux Athéniens que le Dieu qu'il leur annonce eſt celui-là même qu'ils adorent ſans le connoître.

Epiſt. ad Titum, cap. 1. v. 12.

Dans l'Epître à Tite, il adopte l'anathême fulminé contre les Crétois par Epiménide, auquel il donne même le nom de Prophete des Grecs. *Les Cretois*, dit-il, *ſont des menteurs & des gens mepriſables, comme l'a dit un de leurs Prophetes, & le témoignage qu'il leur rend eſt véritable.* Les plus ſavans des anciens Peres Grecs & Latins ont reconnu que Saint Paul avoit en vûe dans cet endroit les vers d'Epiménide, où cet ancien Poëte s'emportoit contre les Crétois, parce qu'ils prétendoient que Jupiter avoit été un de leurs anciens Rois, né & mort dans leur Iſle, & duquel ils montroient le tombeau. Si leur prétention avoit été véritable; ſi Jupiter n'étoit qu'un ancien Roi déifié, Saint Paul eut-il employé contre eux un reproche qu'ils n'auroient pas mérité, & auroit-il confirmé par-là l'erreur dans laquelle les vers d'Epiménide faiſoient tomber tous les Grecs? Callimaque s'étoit ſervi de ces mêmes vers d'Epiménide, pour attaquer l'Evhémeriſme qui commença à ſe répandre de ſon temps.

Clem. Strom. I.
Origen. III. *contra Celſum.*
Chryſoſtom. Serm. 3°. *in Ep. ad Titum.*
Hieron. com. in *Ep. ad Tit.*
Auguſt. *contra adverſ. legis.*
Hymno in Jovem, verſ. 8.

Saint Paul, qui a combattu l'Idolatrie avec tant de ſuccès dans l'Orient & dans l'Occident, Saint Paul le Prédicateur des Gentils ne croyoit donc pas qu'ils adoraſſent des Dieux qui euſſent été des hommes? Aſſurément

ment l'Apotre connoiſſoit mieux la Religion qu'il attaquoit, que ne font des gens qui ont vécu pluſieurs ſiécles après ſa deſtruction.

Le premier, & j'oſe dire le ſeul Livre de l'Ecriture, qui faſſe une mention formelle de l'apothéoſe ou de l'adoration des hommes morts, eſt celui qui porte le titre de *la Sageſſe de Salomon*. L'Auteur de cet ouvrage attribue l'origine de l'Idolatrie à la douleur d'un pere, accablé de la perte d'un fils, que la mort enlevoit dans ſes premieres années. » Ce pere, *dit-il*, ayant fait une Sap. XIV. 15.
» repréſentation de ce fils, établit un culte & des ſacri-
» fices domeſtiques en ſon honneur. Il adora comme un
» Dieu & fit adorer par les Siens ce fils qui étoit mort à
» leurs yeux comme les hommes ordinaires. Dans la ſuite v. 16.
» des temps cet uſage ſe fortifiant par l'habitude, ce culte
» ſe répandit au loin; & l'erreur fut autoriſée par la Loi
» qui impoſa aux Peuples la néceſſité de la recevoir. «
Il ajoute que les Peuples ayant introduit l'uſage de rendre aux repréſentations des Rois & des grands Hommes abſens, les honneurs qu'ils ne pouvoient leur rendre à eux-mêmes, ce fut une nouvelle Idolatrie; parce que ces honneurs ne ceſſerent point à la mort de ceux qui étoient repréſentés par ces ſtatues. L'Auteur du Livre de la Sageſſe, en rapportant la premiere ſource de l'Idolatrie, a en vûe le culte de Thammus, d'Adonis, d'Atis, d'Oſiris, d'Orus, du Bacchus Grec, ou de l'Iacchus fils de Cérès adoré dans les Theſmophories, & de toutes ces Divinités dont les Fêtes ſe célébroient par des cérémonies lugubres, dans leſquelles on déploroit leur mort. Cette Idolatrie, de même que la ſeconde, étoit une eſpéce d'aſſociation qui ne ſubſtituoit pas les nouvelles Divinités au Dieu Suprême, mais qui les joignoit à lui. Auſſi l'Auteur de ce Livre blâme-t-il les hommes, de ce que s'abandonnant à leur affection, ou ſe livrant à la flatterie, & cherchant à ſe rendre agréables aux Grands de la terre, ils ont donné v. 17.

v. 11. au bois & à la pierre *le nom incommunicable de la Divinité, incommunicabile nomen.* Leur crime consistoit donc dans l'association ; & cette association, qui n'a pu se faire que peu à peu & par une longue suite de temps, est très-différente du Système de M. Newton

Si cet ouvrage étoit de Salomon, il prouveroit qu'au siécle de ce Prince l'Idolatrie fondée sur l'association & sur l'apothéose des hommes mis au rang des Dieux, étoit reçue depuis long-temps, & que le culte d'*Osiris*, le même que l'*Adonis* & que le *Thammus* des Syriens, que l'*Atys* des Phrygiens, & que l'*Iacchus* des Grecs étoit déja assez ancien. Ce qui détruiroit le Système de M. Newton. L'Eglise Catholique, qui reçoit cet ouvrage au nombre des Livres Canoniques, n'a pas décidé qu'il fût véritablement de Salomon. * » Saint » Jerôme, qui dit que son style sent l'éloquence grec» que, assure que d'anciens Auteurs l'attribuoient à » Philon Juif, & déclare que l'Eglise lit ce Livre, de » même que quelques autres, pour la seule édification » des Fidéles, & nullement pour établir ni pour con» firmer aucun dogme. ** « Les Juifs & les Protestans ne le reçoivent pas au nombre des Livres Canoniques. Ainsi je ne le citerai contre le Système de M. Newton, que comme l'ouvrage d'un ancien Ecrivain opposé à l'opinion qu'il veut établir sur le changement arrivé après Salomon dans le Système Religieux des Idolâtres.

* Hieronymus, Præfat. in Lib. Salomonis.

** *Pseudepigraphus qui* Sapientia Salomonis *inscribitur. . . . Apud Hebræos nusquam legitur ; & ipse stylus græcam eloquentiam redolet, & nonnulli Scriptorum veterum hunc esse Philonis Judæi affirmant . . . . ad ædificationem plebis, non ad authoritatem Ecclesiasticorum Dogmatum confirmandam.*

Digitized by Google

§. XI.

Que les Phéniciens rejettoient le culte des Héros

Il eſt vrai que l'Evhemériſme ſe trouvoit formellement établi dans l'ouvrage de Sanchoniaton, traduit en grec avec pluſieurs additions par Philon de Byblos, duquel Euſèbe nous a conſervé un extrait aſſez étendu.

M. Dodwel a combattu l'authenticité du Livre de Philon de Byblos : mais, comme le remarque l'Editeur de l'ouvrage poſthume de M. Cumberland, les raiſonnemens de M. Dodwel prouvent ſeulement l'envie qu'il avoit de rejetter l'ouvrage de Philon de Byblos, & nullement qu'il eût raiſon de le regarder comme une Piéce ſuppoſée.

M. Cumberland avoit compoſé un ouvrage pour expliquer le Livre de Sanchoniaton, & pour le lier avec les traditions Egyptiennes. On y trouve beaucoup d'érudition & beaucoup d'eſprit : mais comme l'Auteur cherchoit moins ce qui eſt plus probable, que ce qui favoriſe le plus le Syſtême qu'il avoit formé ; la plûpart de ſes conjectures, quoique très-ingénieuſes, ſont trop peu fondées pour être reçûes.

Sans m'engager ici dans l'examen de l'authenticité de cet ouvrage ; en accordant même que l'original de Sanchoniaton a exiſté, & qu'il avoit l'antiquité que Philon & Porphyre lui donnoient, il eſt clair par la ſeule lecture de l'extrait qui nous en reſte, que Philon y avoit fait beaucoup d'additions, principalement par rapport au point duquel il s'agit ici. Il ſe vante même d'avoir dégagé les anciennes traditions, des Fables & des allégories ſous leſquelles les Prêtres Phéniciens cachoient au Peuple le fonds de la Religion, & l'origine du culte qu'ils obſervoient.

Philon prétend que dans cette Religion on adoroit

deux ſortes de Dieux, les premiers immortels & éternels qui étoient l'Univers même, c'eſt-à-dire la Nature, le Soleil, les Aſtres, les Elémens, & les autres parties de l'Univers que pluſieurs anciennes Sectes de Philoſophie ſuppoſoient vivantes & animées.

Les autres Dieux étoient ceux qui avoient commencé & qui devoient ce rang à l'apothéoſe. Ils étoient des Rois ou des hommes célébres, dont on avoit impoſé le nom aux Elémens, aux Aſtres & aux diverſes parties de l'Univers; afin d'établir plus facilement leur culte, & de perſuader aux Peuples que ces Dieux imaginaires avoient été aſſociés & identifiés avec les premiers.

De l'aveu de Philon de Byblos, les Phéniciens reconnoiſſoient les Dieux éternels ſupérieurs à ceux qui étoient devenus tels par l'apothéoſe. Ils croyoient même n'adorer que les premiers; & les Prêtres, non contens de leur prêcher cette doctrine, employoient tous leurs efforts pour effacer les traces de cette aſſociation, qu'ils croyoient propre à dégrader l'idée primitive de la Divinité. Ils ſoutenoient que les Dieux qu'ils adoroient étoient tous des Dieux éternels qui étoient tels par leur nature, & qui n'étoient point l'ouvrage de l'opinion des hommes.

L'autorité de Philon de Byblos, Ecrivain des derniers temps, contemporain de l'Empereur Hadrien, & qui ayant l'eſprit rempli des idées d'Evhemére cherchoit à les concilier avec la Religion établie, en réduiſant tout à un culte poëtique; cette autorité doit-elle l'emporter ſur le témoignage des Prêtres Phéniciens? Ne ſont-ils pas plus croyables que lui ſur la Religion qu'ils profeſſoient? N'eſt-ce pas ici le lieu d'appliquer le principe que j'ai poſé en commençant; ſçavoir, que lorſqu'il s'agit de ſe former l'idée d'une Religion, on doit conſulter ceux qui la profeſſent, & les en croire plutôt que ceux qui l'attaquent, ou que ceux qui en ayant une différente, parlent de cette Religion étrange-

Digitized by Google

re ſur les notions qu'ils en ont priſes en converſant avec ceux qui la ſuivent ?

§. XII.

Que les Prêtres Egyptiens nioient que les hommes puſſent parvenir à la Divinité, & les Dieux deſcendre juſqu'à l'humanité.

Hérodote voyagea en Egypte vers l'an 460. environ, c'eſt-à-dire 500. ans après le temps auquel M. Newton place la mort d'Oſiris & l'établiſſement de ſon culte. Hérodote eut pluſieurs converſations avec les Prêtres Egyptiens de Memphis au ſujet de leur Religion. Et par le compte qu'il nous rend de ces converſations, on voit qu'ils étoient entierement oppoſés au Syſtême de M. Newton. Loin de croire que les Dieux euſſent été des hommes élevés à ce rang par l'apothéoſe, ils ne pouvoient imaginer que l'on établît quelque conformité entre la nature humaine & la nature divine. Les hommes, ſelon eux, ne pouvoient avoir de commerce avec les Dieux que par la penſée; parce que les Dieux, ceux même des claſſes inférieures, étoient des êtres intelligens d'un ordre tout différent du nôtre. Ils ſe moquoient ſur-tout des Grecs qui imaginoient entre les Dieux & les hommes un commerce corporel, & qui alloient juſqu'à ſe perſuader que ce commerce étoit un effet de l'amour que les hommes inſpiroient aux Dieux, en ſorte que de l'union des hommes avec les Déeſſes, & de celles des femmes mortelles avec les Dieux, il étoit ſorti des Héros qui étoient des hommes plus forts & plus courageux que les autres, qui étoient nés de même que les hommes ordinaires, enfin qui étoient morts de même qu'eux. Cette opinion étoit commune au temps d'Hérodote ; & la plûpart des grandes familles ſuppoſoient, pour ſe donner une origine illuſtre, que

le Héros duquel elles ſe faiſoient deſcendre, étoit le fruit des amours de quelque Dieu ou de quelque Déeſſe. C'étoit-là ce qui conſtituoit la nobleſſe chez les Grecs. Hécatée* de Milet, qui avoit voyagé en Egypte pluſieurs années avant Hérodote, étoit dans ce cas; il ſe vantoit d'être le ſeiziéme deſcendant d'une Divinité.

Les Prêtres d'Egypte raconterent à Hérodote la converſation qu'ils avoient eue avec Hécatée à Thèbes ou à Dioſpolis; & pour rendre leur preuve plus ſenſible, ils conduiſirent Hérodote dans une Galerie du Temple de Vulcain à Memphis, où les ſouverains Pontifes & tous les Rois d'Egypte avoient fait mettre, de leur vivant, une Statue coloſſale de bois qui les repréſentoit. Les Statues de ces Pontifes étoient au nombre de 345. du temps d'Hérodote qui les compta lui-même l'une après l'autre. Hérodote crut que tous ces Rois & que tous ces Pontifes s'étoient ſuccédés de pere en fils, en ſorte qu'ils n'auroient fait qu'une même famille.

Herod. II. cap. 42. 43.

Mais ce n'étoit pas là ce que vouloient dire les Prêtres: ils ſoutenoient que dans la ſuite de tous ces Rois & de tous ces Pontifes, c'étoit toujours un homme deſcendu d'une famille humaine, qui avoit ſuccédé à un autre homme d'une origine pareille; il n'y en avoit aucun, comme il le dit lui-même, dont ils rapportaſſent l'origine à quelque Dieu ou à quelque Héros. C'étoit toujours un *Piromis* qui avoit ſuccédé à un autre *Piromis*, dit Hérodote, en rapportant ce terme égyptien employé par les Prêtres. Ce terme de *Piromis* qu'il traduit, avec cette ſorte d'emphaſe que nous imaginons toujours dans les Langues qui ne nous ſont pas familieres, par les deux mots grecs Καλὸς κ'Ἀγαθὸς, eſt encore en uſage dans la Langue Cophte, & ſignifie ſimplement *un homme*; c'eſt le terme ordinaire. Ces Prêtres ſoute-

* Hécatée de Milet a vécu aſſez avant ſous le Regne de Darius I. & précédoit Hérodote de 50. ou 60. ans environ. *Vid. Voſſ. Hiſtor. Græc. Lib. IV. cap. 3. pag. 439.*

noient que parmi ce grand nombre de Rois & de Prêtres, il n'y en avoit aucun qui fût d'origine divine. S'ils n'avoient reconnu qu'une ſeule famille de Rois & qu'une ſeule de Pontifes, comme l'a entendu Hérodote, l'énumération de ces Statues & leur inſpection devenoit inutile: elle ne ſervoit qu'autant que ces Rois & ces Pontifes étoient ſortis d'un grand nombre de familles différentes. Les Prêtres prouvoient par là que toutes les Familles ſacerdotales, & toutes les Familles Royales étoient des Familles humaines; & ſi parmi tous ces Rois & tous ces Pontifes iſſus de familles différentes, il ne s'en trouvoit aucun qui prétendît avoir une origine divine, à plus forte raiſon n'en auroit-on pas rencontré dans les familles populaires. C'eſt en cela que conſiſtoit la force du raiſonnement des Prêtres: il ſuppoſoit ces Rois & ces Pontifes iſſus de pluſieurs familles différentes. Auſſi Hérodote dit-il que les Prêtres ne faiſoient deſcendre aucun de ces Pontifes d'un Dieu ou d'un Héros: ce qui prouve que la ſuite de ces Pontifes appartenoit à différentes familles.

Ce nombre de 345. Pontifes, qui avoient ſiégé ſucceſſivement à Memphis juſqu'au temps d'Hérodote, ne doit être évalué que par comparaiſon avec la durée des Evêques & des Pontifes Chrétiens. Car la Sacrificature du temple de Memphis étoit un emploi important qui ne ſe donnoit qu'à des hommes d'un âge avancé & d'une habileté conſommée.

La fondation de Memphis & le commencement de Mènés eſt, ſelon la Chronique Egyptienne citée plus haut, de l'an 2888. avant l'Ere Chrétienne. Hérodote paſſa en Egypte vers l'an 462, lorſque les Athéniens envoyerent une armée au ſecours des Egyptiens révoltés l'année précédente, à l'inſtigation d'*Amyrtæus* qu'Hérodote nomme dans l'endroit dont il s'agit ici. La durée de ces 345. Pontificats eſt donc de 2426. ans; & partageant ce nombre d'années par celui des Sacrifi-

catures, on a pour la durée de chacune huit ans & deux mois : ce qui revient à la durée des Souverains Pontifes de l'Egliſe Catholique, & à celle de la plûpart des Evêques des grands Siéges.

Hérodote, en parlant des Rois d'Egypte, en compte 341. Mais ces Princes ne compoſoient pas une ſuite de Rois ſucceſſifs : les Prêtres comprenoient dans ce nombre tous les Princes qui avoient regné en Egypte, & dont le nom ſe trouvoit dans les Annales ſacrées. Hérodote vint en Egypte, comme nous l'avons vû, au temps du Roi *Amyrtæus*, & même avant que ſon regne fût bien confirmé : car il ne paroît pas qu'il fût encore maître de Memphis, dont les Perſes étoient en poſſeſſion
Herod. II. 99. au temps d'Hérodote, puiſqu'ils y tenoient une garniſon. Manéthon compte 352. Rois, comme je l'ai déja dit, c'eſt-à-dire, onze de plus qu'Hérodote : & en effet, comptant les huit Rois Egyptiens & les trois Rois Perſans qui ont regné ſur l'Egypte depuis la révolte de ce même Amyrtæus, on trouve onze Rois poſtérieurs au temps d'Hérodote ; leſquels joints aux 341. dont parle cet Hiſtorien, ſur le rapport des Prêtres de Memphis, font les 352. qui ſe trouvent marqués dans l'extrait de Manéthon. Cette conformité entre deux Hiſtoriens, dont l'un n'a point copié l'autre, eſt, ce me ſemble, une preuve convaincante que les Prêtres de Memphis parloient de même que les Annales ſacrées, conſultées par Manéthon, deux ſiécles après Hérodote, contre ce que M. Newton ſuppoſe dans ſa Chronologie

Les Prêtres Egyptiens, avec leſquels Hérodote s'entretint, convenoient que, ſuivant leur Hiſtoire mythologique, le regne des Hommes ſur l'Egypte avoit été précédé par celui des Dieux. Ils diſtinguoient même trois claſſes de ces Dieux ; les premiers & les plus anciens au nombre de huit, à la tête deſquels ils mettoient Pan. Hercule étoit un des douze de la ſeconde claſſe qui

qui avoit ſuivi la premiere ; & ils comptoient 17000. ans depuis ſon regne juſqu'à Amaſis. Le regne des Dieux qui ſuccéderent aux douze de la ſeconde claſſe, & qui étoient ſortis d'eux, finit à celui d'Orus, fils d'Oſiris, qui fit périr Typhon. Le temps de cet Oſiris précede Amaſis de 15000. ans, quoique ce ſoit la fin du regne des Divinités. Liv. II. 43.

Hérodote ne détermine point le temps de Pan, le plus ancien des huit Dieux de la premiere claſſe. Mais il aſſure que, ſelon les Prêtres Egyptiens, ces Dieux étoient d'une eſpéce toute différente des hommes, & qu'il n'y avoit rien qui fût ſemblable entre les uns & les autres. On n'a jamais oui dire, ajoûtoient ces Prêtres, Lib. II. 144. que l'on ait jamais vû aucun Dieu avec une forme humaine, ni ſous le regne des premiers Rois, ni ſous celui des derniers ; c'eſt-à-dire, pendant le regne des Dieux & pendant celui des Hommes. Lib. II. 143.

Les Egyptiens repréſentoient les Dieux ſous des figures corporelles : mais ils diſoient eux-mêmes que les Dieux ne reſſembloient point à ces figures. Elles ne repréſentoient jamais rien de ſemblable aux êtres qui exiſtent réellement : elles étoient formées par un aſſemblage monſtrueux de divers membres d'animaux joints à un corps humain ; en ſorte qu'elles ne pouvoient être regardées que comme des emblêmes qui repréſentoient allégoriquement les attributs des Divinités. Herod. II. 47.

C'eſt à l'occaſion de cette converſation avec les Prêtres d'Egypte, qu'Hérodote parle du temps auquel les Grecs marquoient la naiſſance de Bacchus, d'Hercule & de Pan. Il avoue que ſi les Dieux adorés ſous ces noms par les Grecs ſont nés au temps auquel ils le prétendent, il faut dire auſſi qu'on leur a donné les noms ſous leſquels on adoroit des Divinités beaucoup plus anciennes ; ou bien qu'il faut convenir que les Grecs ont placé la naiſſance de ces Divinités, dans le temps auquel le culte leur en a été porté de l'Egypte. Héro- Lib. II. 146.

dote aſſure que ce dernier ſentiment étoit celui des Prêtres Egyptiens ; & la maniere dont il en parle fait voir qu'il auroit été fort porté à l'embraſſer.

§. XIII.

Digreſſion ſur la variation de l'Ecliptique dont parlerent les Egyptiens à Hérodote.

Herod. II. 142. Les Prêtres Egyptiens ajoûtoient que, pendant la longue ſuite d'années dont leurs Chroniques ſacrées avoient conſervé le ſouvenir, le cours ordinaire du Soleil * avoit changé quatre fois, cet Aſtre s'étant levé deux fois au lieu de l'horiſon dans lequel il ſe couche, & s'étant couché deux fois au lieu dans lequel il ſe leve. Malgré ces changemens, continuoient-ils, il n'en étoit arrivé aucun dans la température de l'air, ni dans les productions naturelles de l'Egypte, non plus que dans le cours du Nil & dans les accroiſſemens réglés de ce fleuve. Pendant cette immenſe ſuite d'années la nature humaine avoit été la même : la naiſſance, la ſanté, les maladies, la mort, tout avoit été tel qu'il eſt à préſent ; & les Dieux n'avoient aucun autre commerce avec les hommes que celui qu'ils ont maintenant ; c'eſt-à-dire, un commerce intelligible fondé ſur les prieres & ſur les vœux que ceux-ci leur adreſſent, & ſur les inſpirations par leſquelles les Dieux conduiſent les hommes dans la route de la piété & de la vraie vertu.

Ces changemens arrivés dans le cours du Soleil ſont une opinion ſinguliere des Egyptiens, relative, ſans

*Platon dans ſon *Critias* rapporte que les Prêtres Egyptiens aſſurerent à Solon, qu'il étoit arrivé pluſieurs changemens dans le cours du Soleil, & dans la ſituation de la Sphére. C'étoit à cela qu'ils attribuoient l'embraſement de la terre, ou plutôt la ſechereſſe qui avoit détruit la plus grande partie de ſes habitans au temps de Phaeton. Les termes de Platon prouvent que les Prêtres parloient d'un changement réel dans le cours du Soleil, & détruiſent la conjecture d'Erycius Puteanus. *Theſ. Antiq. Græcar. Vol. IX. pag.* 1306.

doute, à quelque idée aſtronomique. M. le Chevalier de Louville a penſé que ces Prêtres avoient en vûe la variation qu'il croit arriver continuellement dans l'obliquité de l'Ecliptique. Il prétend que depuis les anciens juſqu'à nous cette obliquité a diminué, en ſorte que ſi les choſes continuent, l'Ecliptique ſe trouvera un jour faire un même cercle avec l'Equateur; après quoi elle s'en écartera de nouveau, mais dans un ſens contraire. Maintenant, lorſque le Soleil eſt au point de l'Ecliptique, qui coupe l'Equateur dans le colure de l'Equinoxe du Printemps, cet Aſtre s'avance de l'Hémiſphére méridional dans l'Hémiſphére boréal; & il s'approche des Pays que nous habitons. Dans le temps prévû par M. de Louville, ce ſera préciſément le contraire qui arrivera; & le Soleil paſſera alors à l'Equinoxe du Printemps, de l'Hémiſphére boréal dans l'Hémiſphére méridional.

Pendant tout le temps que durera la réunion ſenſible de l'Ecliptique & de l'Equateur, il y aura un Equinoxe perpétuel ſur la terre: le Soleil ſe levera & ſe couchera aux mêmes points de l'horiſon; & ces points ſeront ceux de l'orient & de l'occident équinoxial. Mais comme l'Ecliptique s'éloignera toujours de plus en plus de l'Equateur, & que ſon obliquité augmentera tous les ans, l'amplitude du Soleil augmentera dans la même proportion: les lieux de ſon lever & de ſon coucher changeront dans l'horiſon; & l'on éprouvera dans le même climat ce que l'on remarque en avançant de la Ligne vers les pôles. Les jours deviendront inégaux: & leur inégalité ſera telle, que de même qu'il y a des climats où le Soleil ſe leve & ſe couche en été à quelques degrés du pôle boréal, & où il ſe leve & ſe couche en hiver à quelques degrés du pôle auſtral; de même auſſi il viendra un temps dans lequel l'Ecliptique s'éloignant aſſez de l'Equateur pour le couper à angles droits, elle ſe joindra avec les méridiens; en ſorte que dans le cours

de l'année le Soleil ſe trouvera ſucceſſivement au Zénith de tous les climats de notre Globe, & qu'il ſe levera ſucceſſivement dans tous les points de l'horizon.

Par une ſuite de la même révolution, le mouvement journalier du Soleil ſouffrira un changement total : cet Aſtre ſe plongera ſous l'horizon du côté de la Terre, vers lequel il ſe léve ; & l'Eſpagne deviendra orientale à notre égard, de même que l'Aſie deviendra occidentale. Ainſi, ſuppoſant le monde aſſez ancien pour qu'il ſe ſoit fait pluſieurs ſemblables révolutions du mouvement propre de l'Ecliptique, il ſera vrai de dire que le Soleil s'eſt levé pluſieurs fois du côté de l'occident & qu'il s'eſt couché à l'orient.

Act. Eruditor. 1719. menſe Julio, pag. 281.

M. le Chevalier de Louville a été conduit à cette hypothéſe par la différence qu'il a remarquée entre les obſervations de l'obliquité de l'Ecliptique faites en différens temps par des Aſtronomes célebres. Il a ſuppoſé leurs obſervations exactes ; & il a cru que ſans cette hypothèſe on ne pouvoit rendre raiſon de la différence. Il a évalué la variation de l'obliquité de l'Ecliptique à une minute de degré en cent ans ; ce qui donne pour une révolution entiere 2. millions 160. mille ans. Telle eſt, autant que je l'ai pu comprendre, l'hypothèſe de M. de Louville, qu'il ne m'appartient ni de combattre, ni de ſoûtenir : je dois me contenter d'une ſimple expoſition.

Les Prêtres Egyptiens diſant que le Soleil s'étoit levé deux fois à notre occident ; ſi on explique leur diſcours par l'hypothèſe de M. le Chevalier de Louville, il faut ſuppoſer qu'ils croyoient être au moins dans la troiſiéme période du mouvement propre de l'Ecliptique. Dans cette ſuppoſition le monde ſubſiſtoit, ſelon eux, depuis pluſieurs millions d'années. Mais comme les anciennes obſervations de l'obliquité de l'Ecliptique, qu'ils avoient comparées avec les leurs, devoient être fort groſſieres & fort peu exactes ; il eſt probable qu'ils avoient trouvé une différence plus conſidérable que celle qui eſt le

fondement de l'hypothèſe du Chevalier de Louville, & que la période qu'ils imaginoient devoit être beaucoup plus courte. Diogène Laërce, qui eſt de tous les anciens celui qui donne le plus d'antiquité aux Egyptiens, rapporte que leurs Prêtres comptoient ſeulement 48863. ans depuis le commencement de Vulcain juſqu'à celui d'Aléxandre. Diog. *Proœm.*

Au reſte, il n'eſt pas trop ſûr d'entreprendre de deviner quel étoit le Syſtême des Prêtres Egyptiens ſur cet article. Outre que ces ſortes de gens ne parloient aux étrangers que par énigmes, leur rapport a dû ſouffrir de grandes altérations en paſſant par la bouche d'un homme auſſi peu phyſicien qu'Hérodote, & aſſez mauvais aſtronome pour n'avoir jamais pu concevoir comment ceux qui s'avançoient de l'Egypte vers le Sud, en paſſant au-delà du Tropique, & même au-delà de l'Equateur, avoient à midi le Soleil derriere eux, en ſorte que les ombres méridionales ſe projettoient dans une direction contraire à celles qu'elles ont dans nos Pays Septentrionaux.

L'Auteur de la Note aſtronomique publiée dans un petit Livre latin, qui a fait beaucoup plus de bruit qu'il ne méritoit, a oſé rapporter ce paſſage d'Hérodote comme une preuve de la grande antiquité du monde. Il eſt bien ſingulier qu'un homme qui ne veut pas croire à Moyſe reçoive des faits, tels que ceux-là, ſur le témoignage d'Hérodote & de Diodore; qui nous avertiſſent, en les rapportant, qu'ils ne font que rendre compte de ce qu'ils ont oui dire par des gens auxquels ils n'ajoûtoient aucune foi. *Pantheiſticon; Præfat. §. 81. Cofmog. 8°. 1720.*

M. Burnet, M. Whiſton & pluſieurs autres Phyſiciens, ſuppoſant la Terre créée dans un état de perfection que le Déluge univerſel a détruit, ont cru qu'elle étoit alors dans un printemps & dans un équinoxe perpétuel; que les pôles du mouvement diurne, étant perpendiculaires à l'Ecliptique, ce cercle étoit uni avec Keil *examinat. of Theory, &c.* Oxford. 1698. 8°. cap. IV. pag. 62.

l'Equateur. Mais M. Keil a montré, en ſuivant des Tables très-exactes & très-ingénieuſes calculées par M. Halley, que cette hypothèſe étoit incompatible avec la conſtitution de notre Terre; & que, ſuppoſant les hommes & les animaux tels qu'ils ſont aujourd'hui, l'obliquité de l'Ecliptique eſt ce qu'il y a de plus avantageux, parce qu'au moyen de cette obliquité notre Terre eſt habitable juſqu'au 65me degré de latitude au moins. Dans l'hypothèſe de M. le Chevalier de Louville, il y auroit des ſiécles où les Pays ſitués ſous la ligne ſe trouveroient aux Solſtices à 90. degrés du Soleil, qui pendant les équinoxes auroient été à leur Zénith. C'eſt à-dire, qu'ils ſentiroient deux fois dans la même année un froid auſſi vif que celui de l'Iſlande en hiver, & que les hivers ſeroient ſéparés par des étés auſſi brûlans que ceux de la Zône torride. Les corps humains, les animaux & les plantes ne ſont pas en état de réſiſter à une ſemblable variation dans la température de l'air. Cependant la ligne ſeroit le climat où elle ſeroit la plus ſupportable dans cette hypothèſe: car les Pays tempérés, comme ceux du cinquantiéme degré, ſe trouveroient en hiver à 140. degrés du Soleil qui auroit paſſé en été à leur Zénith.

Quoi qu'il en ſoit de la poſſibilité de cette hypothèſe du mouvement de l'Ecliptique, & de ce que les Prêtres Egyptiens entendoient par le changement dans le lever & dans le coucher du Soleil; il eſt ſûr qu'ils ne rapportoient cette preuve de l'antiquité de leurs traditions, que pour en conclure que dans cette immenſe ſuite de ſiécles on n'avoit jamais rien vû qui favoriſât l'opinion des Grecs au ſujet du commerce des Dieux avec les hommes. Les Prêtres Egyptiens étoient bien éloignés de croire que les Dieux euſſent jamais été hommes; puiſqu'ils ſoûtenoient qu'il n'y avoit aucune reſſemblance, aucune analogie, aucun rapport entre les Dieux & entre les hommes. Ils les regardoient comme deux

eſpéces d'êtres qui n'avoient rien de commun.

Hérodote, comme je l'ai déja obſervé, paſſa en Egypte vers le temps de la révolte d'Amyrtéus, en 460. au plus tard, c'eſt-à-dire 420. ans au plus, ſelon M. Newton, après l'établiſſement du culte d'Oſiris par Aménophis fondateur de Memphis, & 500. ans environ après la mort d'Oſiris. Hécatée de Milet y avoit voyagé 430. ans après cet évenement. Solon avoit été dans le même Pays au plus tard 360. ans après la mort d'Oſiris, & 280. ans après le commencement d'Aménophis, en ſuivant toûjours la même Chronologie.

Par conſéquent au ſiécle de Solon, la durée véritable du temps hiſtorique des Egyptiens, qui commence au regne de cet Aménophis, n'auroit été que de 280. ans; & la mémoire devoit en être encore toute fraîche, au moins dans les Pays voiſins de l'Egypte.

§. XIV.

Seconde digreſſion ſur l'antiquité des Egyptiens reconnue par Solon & par Platon.

Platon, deſcendu de Dropides frere de Solon, parle ſouvent des Antiquités Egyptiennes ſur les Mémoires & ſur la tradition de ceux de ſa famille, qui avoient conſervé avec ſoin ce que Solon avoit commencé d'écrire ſur ce ſujet. On en trouve pluſieurs lambeaux dans le Timée & dans le Critias de Platon. On y lit que Solon, s'entretenant avec les Prêtres Egyptiens de Saïs, & leur rendant compte des anciennes traditions de la Gréce, ces Prêtres lui dirent que les Grecs n'étoient que des enfans en comparaiſon des Egyptiens, & même des enfans qui ignoroient les aventures de leur premier âge. Que pour eux, ils avoient dans leurs Annales le détail desévenemens & des guerres arrivées dans le monde depuis plus de neuf mille ans. Que dans ces

Diog. Laert. Lib. III. *Plato.*

Plato in *Critiâ.*

Plato in *Timæo.*

Digitized by Google

Annales ils liſoient que *Saïs* n'avoit que huit mille ans d'antiquité, & que plus de mille ans avant la fondation de Saïs les Athéniens & les Peuples de l'Attique étoient extrêmement conſiderables ; que leur Pays étoit alors beaucoup plus fertile qu'il ne l'a été depuis, lorſque la grande Inondation d'Ogygès, ſuivie de celle de Deucalion, eut, pour ainſi dire, lavé & détrempé ce terrein, & qu'elle eut entraîné dans la mer la terre graſſe & fertile qui couvroit ſes rochers.

Ces différens déluges, joints à de violens tremblemens de terre, avoient non-ſeulement défiguré la face de ce Pays, mais en avoient fait périr la plûpart des habitans. Il ne s'étoit ſauvé, diſoient les Prêtres Egyptiens, que quelques familles de Paſtres, leſquelles avoient repeuplé le Pays, & n'avoient conſervé qu'un ſouvenir fort confus de leur ancienne Hiſtoire, & de la gloire paſſée de leur Nation.

Les Egyptiens, habitant un Pays dans lequel il ne pleut jamais, n'avoient point été expoſés à de pareils accidens ; & comme ils rapportoient dans leurs Annales gardées dans les Temples, non-ſeulement leur propre Hiſtoire, mais ce qu'ils ſçavoient de l'Hiſtoire étrangere, ils prétendoient avoir conſervé le ſouvenir de ces anciens évenemens. C'eſt ſur ce fondement, qu'en parlant à Solon, ils traitoient les Grecs d'enfans, comme on l'a dit, à cauſe qu'ils n'avoient aucunes anciennes traditions.

Platon aſſure que Solon avoit rapporté des Mémoires de toutes ces choſes ; & il fait dire à ſon ayeul maternel, Critias, petit-fils d'un autre Critias, neveu de Solon, qu'il avoit lû & vû ces papiers. Il répete en pluſieurs endroits de l'un & de l'autre des Dialogues intitulés *le Critias & le Timée*, que les évenemens dont parloient ces Prêtres étoient arrivés il y avoit neuf mille ans au temps de Solon. Cette grande antiquité, qui bleſſoit la vanité grecque, révolta ſans doute les Lecteurs de Platon,

Platon : mais il ſe croyoit ſi ſûr de ce qu'il avançoit ſur l'ancienneté des Egyptiens, qu'il le répete dans ſon ſecond Livre des Loix ; ouvrage ſérieux écrit dans ſa vieilleſſe, & dans lequel il ne s'agit point d'employer l'allégorie & la fiction. Le vieillard Athénien, que l'on introduit dans ce Dialogue, s'entretenant avec Mégille de Lacédémone & Clinias de Créte, dit que ſi l'on examine avec quel ſoin les Egyptiens conſervent leurs anciennes Loix & leurs anciens uſages, on trouvera que les Monumens, les Inſcriptions & les Peintures modernes ſont encore dans le même goût que celles qui ont des Myriades d'antiquité : *& quand je dis des Myriades*, continue-t-il, *ce n'eſt pas une façon de parler, ce nombre de dix mille ans doit ſe prendre à la lettre.* Platon pouvoit parler de l'Egypte comme témoin oculaire, puiſqu'il y avoir fait un voyage.

Dans le troiſiéme Livre, ce même vieillard, qui reſſemble fort à Socrate, dit que l'invention des Arts dans la Gréce a, au moins, mille ans d'ancienneté. Cet Ouvrage eſt relatif aux dernieres années de la vie de Socrate, mort avant la fin de la guerre du Péloponnèſe, l'an 400. avant l'Ere Chrétienne. Il nomme Amphion, Orphée, Marſyas, Olympus, Dédale, Palaméde ; en ſorte que, ſuivant cette chronologie, il faut les placer au moins 1400. ans avant l'Ere Chrétienne.

Si le Syſtême de M. Newton étoit véritable, le temps hiſtorique de l'Egypte n'auroit commencé que 280. ans avant Solon. Le temps hiſtorique des Grecs auroit été beaucoup plus ancien que celui des Egyptiens. Eſt-il vraiſemblable que Solon eût laiſſé inſulter impunément ſon Pays par des gens qu'il pouvoit facilement convaincre d'impoſture ? Dans la chronologie de M. Newton, Héſiode, qui a fleuri 80. ans après Séſac, étoit contemporain des petits-fils d'Oſiris. Il y avoit eu pluſieurs Poëtes & pluſieurs Ecrivains avant Héſiode. Les Colonies grecques de l'Aſie mineure, & celles des Doriens

du Péloponnèſe étoient antérieures à ce Poëte. Au temps de Solon, on avoit encore pluſieurs des ouvrages véritables de Linus, d'Orphée, de Muſée, d'Eumolpe, de Thymétès, &c. Les ouvrages attribués à ces Ecrivains n'ont été ſuppoſés que du temps de Solon; & le projet de leur ſuppoſer des ouvrages prouve la célébrité où ils étoient alors. Les conquêtes du Séſoſtris ou de l'Oſiris de M. Newton étoient récentes; il y avoit dans la Syrie, dans l'Aſie mineure, dans la Thrace, &c. pluſieurs monumens de ſes victoires: pluſieurs de ces monumens ſubſiſtoient encore au temps d'Hérodote; & il y en avoit un nombre infiniment plus grand au temps de Solon. La mémoire de ce Conquerant & du temps auquel ces monumens avoient été élevés étoit encore recente dans l'eſprit des Peuples, qui avoient ſecoué le joug des Egyptiens. Solon avoit voyagé dans tous ces Pays en obſervateur éclairé & judicieux. Il entreprit ſes voyages après avoir reformé le gouvernement de ſa patrie, & après lui avoir donné des Loix; c'eſt-à-dire dans un âge mur & ſenſé. Solon pouvoit-il ignorer toutes ces choſes? N'auroit-il pas ſenti l'abſurdité & la groſſiereté du menſonge des Prêtres Egyptiens? Auroit-il laiſſé inſulter ſes compatriotes ſur leur nouveauté, par une Nation dont les traditions étoient moins anciennes que celles des Grecs? Les temps hiſtoriques des Egyptiens commencent à la ſeconde génération depuis Oſiris, mort, ſelon M. Newton, au plus tard 380. ans avant les voyages de Solon. Comment auroit il ſouffert que ce court eſpace de temps eût été changé par les Prêtres en des *Myriades* d'années? A prendre même ces années égyptiennes pour des mois, les 380. ans ne font que 4600. revolutions lunaires: ce n'eſt pas la moitié d'une Myriade; & ils en comptoient pluſieurs depuis l'invention des Arts. Les Prêtres eux-mêmes auroient-ils eu le front de tenir de pareils diſcours? Auroient-ils eſperé pouvoir en impoſer à quelqu'un? Dans le Syſtême

de la Chronologie ordinaire, ou de celle que j'ai rapportée plus haut, ils pouvoient s'en flatter : car elle compte plus de 2200. ans entre le commencement des temps hiſtoriques & les voyages de Solon.

Je veux que Solon, par égard pour les Prêtres Egyptiens, ne les eût pas voulu contredire : de retour en Gréce, il n'auroit pas adopté la prétention des Prêtres Egyptiens ; & il n'auroit pas commencé un ouvrage pour perſuader à ſes concitoyens une fable qui donnoit à une Nation étrangere une antiquité qu'elle n'avoit pas, & qui ôtoit à la Gréce cette priorité qui lui appartenoit. Platon eût-il renouvellé cette opinion, & auroit-elle été adoptée par tous les Grecs ?

Les Prêtres Egyptiens ne ménagerent pas plus Hécatée qu'ils avoient fait Solon : au contraire, ils l'attaquerent ſur ſa propre nobleſſe & ſur l'origine de ſa famille qu'il pretendoit ſortie d'une Divinité. On ſçait comment les hommes ont regardé de tout temps les choſes qui bleſſoient leurs préjugés ſur l'article de la nobleſſe. Si Hécatée avoit pû attaquer les Prêtres Egyptiens ſur la certitude de leurs propres Annales, aſſurément il ne les auroit pas épargnés ; & il l'auroit pu très-facilement, ſi le Syſtême de M. Newton avoit été véritable. Hécatée de Milet, homme très-inſtruit de l'ancienne Hiſtoire, qui avoit voyagé dans l'Aſie mineure & dans la Phénicie, auroit-il ignoré que l'Oſiris des Egyptiens, la Divinité la plus révérée de toutes, n'étoit autre choſe que Séſoſtris, & que ce Conquérant étoit un Prince mort il y avoit quatre ſiécles tout au plus. Hécatée étoit un homme riche & puiſſant, le premier de ſa Ville. Il étoit à tous égards en état de ramaſſer des Mémoires, & en avoit en effet ramaſſés de très-curieux. Les anciens citent de lui, entr'autres ouvrages, quatre Livres de Recueils généalogiques. Nous ſavons que dans ſes Ecrits il parloit beaucoup de l'Egypte. On a même accuſé Hérodote de l'avoir copié preſque tout entier ſur

Voſſ. de Hiſt. Græcis, pag. 439.

Porphyr. apud Euſeb. *Prepar. X.*

Plut de Iſid. Strab. Lib. VII.

cet article. Il reconnoiſſoit que les Barbares étoient plus anciens que les Grecs mêmes dans le Péloponnèſe. Hécatée de Milet avoit vû l'Hiſtoire de Lydie ; ce pays avoit été conquis par Séſoſtris, qui y avoit laiſſé des monumens de ſes victoires. Le culte d'Oſiris s'y étoit établi ſous le nom d'*Atys*, de même qu'en Phénicie ſous celui d'*Adonis*. Donc l'époque du temps auquel ce dieu étoit mort devoit être connue à Hécatée ; & il auroit eu entre les mains de quoi ſe venger de ce que ces Prêtres avoient dit contre ſa nobleſſe, & de quoi les convaincre de menſonge. Si l'hypothèſe de M. Newton étoit véritable, les conquêtes de Séſoſtris ſeroient poſtérieures de près de trois ſiécles au commencement du regne des Héraclides de Lydie. Si ce Roi eût été adoré ſous le nom d'*Oſiris*, Hécatée pouvoit bien rendre le change aux Prêtres qui avoient plaiſanté ſur ſa généalogie.

Dans l'hypothèſe de M. Newton il faut ſuppoſer que les Egyptiens, l'un des plus anciens Peuples du monde, ſuivant le témoignage formel de l'Ecriture, avoient perdu le ſouvenir de toutes leurs anciennes Hiſtoires, qui contenoient les évenemens arrivés en Egypte pendant plus de 1250. ans, depuis le temps d'Abraham, en 2155. juſqu'en l'an 900 ; c'eſt-à-dire juſqu'au temps d'Aménophis.

Il faudra dire que ces Peuples avoient oublié que les Arts étoient chez eux au plus haut point de leur perfection, plus de 500. ans avant l'Aménophis de M. Newton ; & qu'ayant devant leurs yeux un grand nombre de Villes beaucoup plus anciennes que ce Prince, des bâtimens ſuperbes, des digues, des chauſſées, des canaux conſtruits dans le temps de la premiere antiquité, ils ont oublié la date de tous ces Monumens, & ſe ſont perſuadés qu'ils devoient tout cela à un Prince mort 430. ans avant la deſtruction totale de leur Monarchie. En conſéquence ils lui ont décerné les honneurs divins ;

après quoi, oubliant de nouveau le temps auquel ce Prince avoit vécu, ils ſont venus à bout, en moins de trois ſiécles, de ſe perſuader & de perſuader à tous les peuples voiſins que ce Prince avoit regné plus d'onze mille ans avant Amaſis. Tous les peuples des differens Nômes de l'Egypte, diviſés les uns des autres par les haines de Religion, oppoſés ſur le culte exterieur au point que les uns avoient en exécration les ſymboles que les autres adoroient, ſe ſeront tous accordés pour oublier la ſuite de leurs anciennes Hiſtoires, & pour en forger de nouvelles, qu'ils auront tous adoptées de concert. Les Villes qui avoient été le ſiége des anciens Rois avant l'invaſion des Paſteurs, qui étoient remplies des monumens de la magnificence & de l'attention de ces Princes, qui ſe glorifioient de poſſeder leurs Tombeaux; ces Villes, qui avoient une longue ſuite de Rois antérieurs à l'Oſiris de M. Newton, auront ſacrifié la gloire que l'opinion commune attache à cette eſpece d'antiquité, & auront conſenti à les croire poſterieurs au Roi qu'ils avoient precedés. Tout cela ſe ſera fait ſans que les Nations voiſines des Egyptiens, inſultées à tout moment par ces peuples ſur le chapitre de l'antiquité, en ayent ſçu la moindre choſe, & ſans qu'elles ayent ſongé à relever la groſſiere ſuppoſition des Egyptiens!

A la tête de ces Nations dont je parle, il faut mettre les Juifs de Juda & d'Iſraël, ennemis irréconciliables des Egyptiens par les motifs de la Religion, & par les vûes de la politique de leurs Princes, qui craignoient toûjours des voiſins ſi redoutables. Ces Juifs avoient des Annales ſuivies qui contenoient pluſieurs évenemens de l'Hiſtoire d'Egypte; parce que les interéts des Hébreux & des Egyptiens avoient toûjours été très-mêlés. Outre les Hiſtoires authentiques & les ouvrages des Prophétes, ils avoient un grand nombre d'Ecrivains & de Poëtes. Suppoſera-t-on que les uns & les autres s'en ſeront

laiſſé impoſer ſi groſſierement par les Egyptiens ſur des choſes où il leur étoit ſi facile de les confondre ? Ce que je dis des Hébreux, je le dirai auſſi des Phéniciens & des Chaldéens, leſquels ayant de très-anciennes Hiſtoires authentiques, auroient été en état de démontrer l'impudence avec laquelle les Egyptiens inſultoient les autres Nations.

Joſephe, qui avoit recherché avec tant de ſoin les anciennes Hiſtoires des Nations de l'Orient, pour établir, par leur témoignage, l'antiquité de la Nation & de la Religion Juifve, auroit-il ignoré la ſuppoſition totale de l'Hiſtoire Egyptienne ? Auroit-il négligé d'en faire mention, ſur-tout ayant par-là un moyen ſûr de flatter les Romains, au milieu deſquels il écrivoit, & qui regardoient la Religion Egyptienne comme une choſe auſſi dangereuſe que ridicule?

§. XV.

Que les Egyptiens ont conſervé le même éloignement pour le culte des hommes morts, ſous la domination des Grecs & ſous celle des Romains. Développement de leur Syſtême. Religieux dans les Livres d'Hermès & d'Iamblique.

Le récit des converſations des Prêtres Egyptiens avec Solon, avec Hécatée, avec Hérodote, & le développement des conſéquences que j'en tire contre le Syſtême de M. Newton, m'ont un peu écarté de l'examen de leur Mythologie & de l'opinion qu'ils s'étoient formée des Dieux qu'ils adoroient. Au fonds, comme la chronologie eſt l'objet principal de ces recherches, les diſcuſſions, qui y ont un rapport plus direct, ne peuvent être étrangeres à ces obſervations. D'ailleurs, les traditions hiſtoriques des Egyptiens ſe trouvent tellement mêlées avec leurs traditions religieuſes, qu'il ſeroit bien difficile de les en ſéparer entierement. J'y reviens.

Digitized by Google

On a vû, qu'au temps d'Hérodote, les Prêtres d'Egypte étoient abſolument oppoſés aux Grecs au ſujet de la nature des Dieux. Loin de croire qu'ils euſſent été hommes, ils ne pouvoient concevoir que l'on imaginât aucun rapport, aucune analogie, aucun commerce entre les Dieux & les hommes, que celui de la priere & des adorations de la part des hommes, & celui de la protection & de l'inſpiration de la part des Dieux.

La conquête de l'Egypte par les Grecs, & enſuite par les Romains, porta dans ce Pays, avec une nouvelle Religion & un nouveau culte, les principes d'une nouvelle Théologie; mais l'ancien dogme n'en fut point alteré. Malgré l'exemple de toutes ces apothéoſes modernes des Rois & des Empereurs, le Syſtême d'Evhémere n'en fut pas moins décrié. On a vû plus haut combien Plutarque y étoit oppoſé. Cependant ce Syſtême, & celui des Stoïciens qui ne valoit guères mieux, partageoient alors preſque tous les Philoſophes. Je dis que le Syſtême des Stoïciens ne valoit guères mieux; parce qu'en effet, ce n'étoit autre choſe qu'un materialiſme déguiſé. Ces Philoſophes, avec leurs diſcours ſpecieux ſur la vertu & ſur la providence, ramenoient tout au Phyſique & à la fatalité d'une force aveugle & néceſſaire. Au fonds, les Stoïques avoient les mêmes principes que les Hylozoïſtes, établiſſant l'unité de l'Eſtre, & ne ſéparant l'Intelligence de l'Etendue que comme deux proprictés differentes de la même ſubſtance.

Plutarque, dans ſon Traité d'Iſis & d'Oſiris, dans lequel il ſemble avoir entrepris de juſtifier la Religion Egyptienne perſecutée de ſon temps à Rome *, & de montrer, d'une maniere indirecte, qu'elle valoit au moins celle des Grecs & des Romains; Plutarque ſe déclare abſolument contre le Syſtême d'Evhémere, &

* Cette conjecture eſt de M. Cumberland, *Sanchon. Lib. I. Part.* 3. *Remark.* 1.

le nomme une doctrine impie, laquelle a répandu l'athéïsme par toute la terre.

Les Sectateurs de la Religion Egyptienne, dont nous avons les ouvrages, comme Iamblique & comme les auteurs des Traités publiés sous le nom d'Hermès, sont dans le même principe que Plutarque au sujet du Systême d'Evhémere. Dans le Dialogue intitulé *Asclepius*, l'Auteur faisant annoncer par Hermès la dévastation de l'Egypte & l'introduction d'une Religion étrangere, dit, suivant la traduction d'Apulée : *Terra ista sanctissima Sedes delubrorum, Sepulchrorum erit mortuorumque plenissima* *. Il oppose les tombeaux aux temples ; & sous le nom de *Morts* il désigne ces Rois, ces Empereurs & même ces particuliers, auxquels les Grecs & les Romains avoient décerné les honneurs divins. On sçait qu'il n'y avoit pas jusqu'à l'infâme Antinoüs, auquel on avoit élevé un Temple, & que la flatterie avoit mis au rang des Dieux, & placé parmi les Constellations.

Saint Augustin, qui avoit vû le même Traité d'Hermès, & qui le croyoit très-ancien, rapporte ce même passage, & le regarde comme une prophétie inspirée par le Démon, & relative aux Eglises bâties sur les tombeaux des Martyrs. Mais, sans recourir à la prophétie, l'Auteur de ce Traité pouvoit dire cela dès le temps des Ptolémées, qui avoient bâti des temples à Alexandre.

La Religion Egyptienne ne connoissoit point ces Dieux, devenus tels après avoir été hommes ; il n'en étoit pas même question dans le dernier siécle du Paganisme. Nous en avons une preuve bien claire dans la

* Voici le passage entier, tel qu'il se trouve dans Apulée : il est singulier. *Futurum tempus est cum .... Ægyptus numinum præsentia destituetur. Alienigenis enim regionem istam terramque complentibus, non solum neglectus Religionum, sed quod est durius, quasi de Legibus, à Religione, pietate cultuque divino statuetur, præscriptâ pœnâ, prohibebitur. Tunc terra ista sanctissima, Sedes de lubrorum atque Templorum, Sepulchrorum erit, mortuorumque plenissima.*

Lettre

Lettre de Porphyre au Pontife Anébon. Ce Philoſophe, homme d'un grand eſprit & d'une grande érudition, a raſſemblé dans cette Lettre toutes les difficultés que l'on pouvoit former contre le Paganiſme Egyptien, & il les propoſe en forme de queſtions. Porphyr. *ad Anebon.* Jamblich. *de Myſter. Ægypt.*

Il demande à ce Pontife ce que les Prêtres Egyptiens penſent de la premiere cauſe de tous les êtres, ou du Dieu Suprême. Eſt-ce une Intelligence, ou un être ſupérieur à l'Intelligence? Eſt-il un être ſimple, ou bien un être compoſé? Eſt-il antérieur à tout, ou bien eſt-il coéxiſtant avec un ou pluſieurs des êtres produits? Cette premiere cauſe eſt-elle corporelle, ou incorporelle? Eſt-elle la même choſe que le *Démiourgos*, c'eſt-à-dire, que celui qui a fait le monde ſenſible, ou lui eſt-elle antérieure? La matiere eſt-elle produite, ou bien ſon exiſtence eſt-elle néceſſaire? Tout vient-il d'un ſeul être, ou de pluſieurs? Y a-t-il une premiere matiere & de premiers élemens ou qualités, d'où dérivent les propriétés & même la matiere des êtres particuliers?

Après ces queſtions, Porphyre demande ſi les Egyptiens reconnoiſſent, dans le gouvernement de l'Univers, d'autres Dieux que les agens viſibles & ſenſibles, le ciel, les Aſtres, &c. Il obſerve que pluſieurs de leurs Théologiens s'expriment de façon à faire croire que le Soleil eſt lui-même le *Démiourgos*, ou le producteur & le conſervateur de l'Univers.

Il demande encore ſi les Dieux ſont de pures Intelligences, ou ſi elles ſont jointes à des corps étherés, de même que les Intelligences des Génies & des Démons, le ſont à des corps aëriens, & les ames humaines à des corps terreſtres? Il parle auſſi dans cette Lettre du Deſtin, de la Liberté, de l'Aſtrologie, de la Magie Théurgique, & de ſes pratiques; & il fait differentes queſtions au ſujet des Héros, des Anges, & de pluſieurs autres Intelligences employées à l'adminiſtration de l'Univers par les Dieux ſuperieurs.

Si les Egyptiens euſſent cru, non-ſeulement que les hommes pouvoient parvenir au rang des Dieux ſuprêmes, mais encore que les Dieux avoient tous été des hommes, comme le ſuppoſe M. Newton après Evhémere ; la premiere & la plus importante de toutes les queſtions de Porphyre auroit roulé ſur la maniere dont les Egyptiens imaginoient que l'ame humaine, convaincue à tous les inſtans de ſa foibleſſe par la dépendance où elle eſt de tous les êtres qui l'entourent, & par ſon impuiſſance à ſatisfaire, ſans leur ſecours, ſes moindres deſirs, comment cette ame humaine, qui par ſa nature ſemble aſſujettie à l'ignorance, à la douleur, aux paſſions, peut ſe transformer tout d'un coup en un être d'une nature toute differente, inacceſſible aux paſſions & aux deſirs, qui ſe ſuffit à lui-même, & qui commande à l'Univers?

Métaphyſicien ſubtil, comme eſt Porphyre dans la Lettre dont il s'agit, il n'auroit pas négligé de propoſer une difficulté qui ſe préſente d'elle-même, & qui auroit précedé toutes les queſtions qu'il fait au Pontife Anébon. On doit donc conclure de ſon ſilence, que l'opinion d'Evhémere, ſur l'origine des Dieux, n'étoit ſoutenue par aucun des Prêtres Egyptiens ; quoi qu'il y en eût quelques-uns dont le Syſtême ne valoit guères mieux, puiſqu'ils enſeignoient le matérialiſme, & qu'ils ramenoient tout à l'unité d'un ſeul être, n'admettant l'exiſtence d'aucune ſubſtance intelligente diſtinguée de l'Univers ſenſible.

Iamblich. *de Myſter. Ægypt.*

L'Ouvrage écrit par Iamblique, pour répondre aux queſtions de Porphyre, nous prouve la même choſe. Il ne dit rien qui ne ſuppoſe l'excluſion formelle de l'Evhémeriſme.

On demandera, ſans doute, ce que vouloient donc dire toutes ces fables que les Prêtres Egyptiens débitoient au ſujet d'Oſiris, d'Iſis, & de Typhon ; ce qu'ils entendoient par le meurtre d'Oſiris, dont le cadavre avoit

été mis en pieces par Typhon ; ce que ſignifioient les ſoins d'Iſis pour en raſſembler les parties éparſes, la mort d'Orus par la trahiſon des Titans, ſon retour à la vie, ſes combats contre Typhon, & la victoire qu'il remporta enfin ſur lui par le ſecours d'Oſiris revenu à la vie. Dès le temps de Plutarque, il y avoit des gens en Egypte qui regardoient ces Fables religieuſes comme une ancienne Hiſtoire altérée par la tradition qui en avoit conſacré les évenemens, en attribuant aux Dieux les aventures de quelques-uns des anciens Rois. Mais Plutarque nous apprend auſſi, que cette explication étoit rejettée par les gens religieux comme une doctrine impie. Cette Hiſtoire d'Oſiris n'étoit autre choſe, ſelon eux, qu'une expreſſion poëtique & myſtagogique du Syſtême des plus anciens Philoſophes ſur la Coſmogonie, ou génération de l'Univers. Porphyre obſerve dans ſa Lettre à Anébon, que Chéremon & quelques autres Savans, en parlant de cette Coſmogonie, ne faiſoient mention que des êtres ſenſibles & que des agens corporels, appliquant toutes ces Fables aux divers aſpects des Etoiles & des Aſtres, à leurs levers, à leurs couchers, aux ſaiſons & aux changemens dans la température de l'air. Mais Iamblique répond à cela que, le plus ſouvent, en parlant au peuple, on ne faiſoit mention que de l'Univers ſenſible & corporel, parce que ce peuple n'étoit preſque jamais en état de s'élever juſques aux idées ſublimes du monde intelligible, duquel l'Univers ſenſible n'eſt que l'image. Ce dogme eſt celui de Pythagore & de tous les Platoniciens après lui : ils l'avoient reçu des Egyptiens ; & c'eſt une preuve que ce n'eſt pas là une idée nouvelle née dans les derniers ſiécles du Paganiſme.

Il eſt vrai qu'alors la néceſſité, où les Philoſophes Pythagoriciens & Platoniciens ſe trouverent de défendre l'ancienne Religion contre les Chrétiens, les obligea de développer les idées métaphyſiques ſur leſquelles

cette Religion étoit fondée. Leur but étoit d'en faire diſparoître les abſurdités : mais ces idées métaphyſiques n'étoient pas nouvelles ; c'étoient celles des anciens, comme on s'en convaincra en les liſant avec quelque réflexion.

Les Egyptiens croyoient l'Univers ſenſible une production éternelle de la volonté & du décret de l'Eſtre ſuprême ; mais cet Univers ſenſible, étant compoſé de matiere, il étoit ſujet, par la néceſſité de ſa nature, à des révolutions & à des altérations continuelles. L'éternité proprement dite, l'infinité & l'immutabilité étoient des attributs eſſentiels du Dieu ſuprême, qui ne les pouvoit communiquer que d'une maniere imparfaite à ſes productions.

L'ouvrage d'Hermès intitulé *Aſclepius*, & traduit par Apulée, contient l'abrégé de toute la Théologie
Lact. IV. 6. myſtique des Egyptiens. Lactance cite le Texte grec qu'Apulée avoit traduit ; & Saint Auguſtin le regarde comme un Ouvrage écrit avant la prédication de l'Evangile : il ſeroit aiſé de prouver que les traces du Chriſtianiſme que l'on croit y découvrir, ſont des reſtes de dogmes entierement oppoſés à ceux de la Religion Chrétienne.

Nous voyons dans cet ouvrage que l'Univers eſt éternel, mais de la même maniere que les genres des êtres vivans ſont immortels ; c'eſt-à-dire en tant que les divers mondes ſe ſuccedent les uns aux autres, & que par diverſes révolutions ils ſont ſucceſſivement détruits & reproduits.

Les regnes des Dieux, dont parloit la Chronique ſacrée des Egyptiens, avoient ſans doute rapport à cette ſucceſſion des mondes ; & comme les regnes d'Oſiris, d'Iſis & d'Orus avoient précédé immédiatement le commencement de la génération des hommes qui peuplent aujourd'hui la terre, il eſt viſible que l'Hiſtoire de ces Divinités comprenoit une expoſition allégorique de ce

que les Philoſophes avoient imaginé pour rendre raiſon de la deſtruction de l'ancien monde, & de la reproduction actuel du monde dans lequel nous nous trouvons.

Les êtres corporels forment, par leur aſſemblage & par leur arrangement, l'Univers viſible dont nous faiſons partie. Mais au-deſſus de cet Univers ſenſible, il y en a un autre purement intelligible, qui eſt le monde des Eſprits, c'eſt-à-dire qui eſt l'aſſemblage d'un nombre infini de différens ordres d'Intelligences ſubordonnées & liées les unes aux autres, leſquelles forment une eſpéce de chaîne par laquelle nous pouvons nous élever vers le Dieu Suprême, ſans cependant y pouvoir jamais atteindre, c'eſt-à-dire parvenir à le connoître parfaitement; car rien de ce qui eſt fini ne peut comprendre l'Infini. Ce Dieu Suprême, antérieur à tous les êtres produits, eſt le Dieu unique, le Dieu UN, la Monade, proprement dite, par la ſimplicité, l'indiviſibilité, l'inaltérabilité & l'immobilité de ſon être. Habitant éternellement la ſolitude de ſon unité, rien de tout ce qui eſt intelligible, ni même de l'intellectuel, ne ſe mêle à lui, parce qu'il ne reçoit rien de tout ce qui n'eſt pas lui. Il eſt le ſeul pere, le ſeul bon par lui-même, ſource de toute exiſtence, de toute vérité, & de toute bonté. Il eſt le modéle & l'exemplaire du ſecond Dieu, du Dieu qui eſt ſon propre pere, & principe de ſa propre génération, qui s'eſt tiré lui-même du ſein immenſe de l'unité ſuprême du premier Dieu. Iambl. Sect. VIII. cap. 2.

Ce ſecond Dieu eſt le principe par excellence, le Dieu des Dieux, l'Unité ſortie de l'Unité, la premiere Eſſence, la ſource & le pere de toute eſſence & de toute propriété; le premier Intellectuel, ou la premiere Intelligence, ſupérieure même au principe intelligible. Il eſt le même que le Dieu *Kneph*, placé au-deſſous de l'Indiviſible, de la ſuprême Unité; que ce Dieu, qui ſeul des êtres produits, ſe peut comprendre lui-même parfaitement, qui renferme le premier Intelligible, vers Idem, cap. 3.

lequel tous les eſprits ſe tournent ſans ceſſe, & que l'on ne peut adorer dignement que dans le ſilence du cœur, & dans l'anéantiſſement de l'eſprit.

Au-deſſous de ce premier Intelligible, contenu dans le ſein du Dieu *Kneph*, ſont les principes qui ont dirigé la production des êtres viſibles, l'*Eſprit Démiourgique* ou Créateur, qui préſide à la vérité & à la ſageſſe de ces êtres, c'eſt-à-dire qui maintient parmi eux la vérité & la ſageſſe, ou la réalité & l'ordre.

Cet Eſprit, ou Principe Démiourgique, avoit différens noms, ſuivant les divers rapports ſous leſquels il étoit conſidéré par les Egyptiens. Ils l'appelloient *Amoun*, entant qu'il manifeſte au-dehors la force inconnue des rapports ſecrets par la production & par la génération des êtres particuliers. Entant que principe de l'organiſation & de l'arrangement convenable pour rendre certains êtres actifs & vivans, il eſt nommé *Phtha* * ; ce nom marquoit qu'il agiſſoit avec art & avec vérité, qu'il étoit une cauſe intelligente.

J'ai déja remarqué plus haut que les Egyptiens reprochoient aux Grecs d'avoir reſtraint l'idée de cette Divinité, lorſqu'ils en avoient fait leur Vulcain ou leur *Ephaïſtos*, qu'ils regardoient comme l'intelligence qui préſidoit aux productions méchaniques & aux opérations de l'art. Les Egyptiens lui rapportoient toutes les productions naturelles, dans leſquelles on remarque une organiſation & un arrangement de parties bien ſupérieur à celui des machines inventées par les hommes.

Iamblique dit que ce Principe étoit nommé *Oſiris* & *Omphis*, entant que bienfaiſant, c'eſt-à-dire entant qu'il étoit la ſource du plaiſir que nous éprouvons, ſoit par la jouiſſance, ſoit même par la ſeule conſideration des êtres particuliers, & par la vûe de l'ordre convenable dans lequel ils ſont diſpoſés.

* *Phthe, aperuit, ſolvit.* Dans l'ancien grec φθαω, a une ſignification à peu-près ſemblable, & il ſignifie : *Je prévieus*, je *devance*; *je fais*, je *produis le premier*, *j'invente.*

Digitized by Google

Plutarque dit que le nom d'*Oſiris* ſignifioit proprement le principe actif de la production des êtres, l'ame du monde, ou même la forme ſubſtantielle de l'Univers. Dans la Langue Cophte *Oſ-iri* ſignifie encore aujourd'hui *Dominus Fabricator*, & peut ſe traduire naturellement par le mot *Demiourgos* : c'eſt le nom d'*Omphis* que Plutarque, ſur l'autorité d'un *Hermæus*, traduit par le mot de *Bienfaiſant*; le mois *Paophi* *, ou le ſecond mois lui étoit conſacré. De Iſid. & Oſirid.

On trouve dans le Traité d'Hermès, traduit par Apulée, de même que dans le Fragment cité en grec par Lactance, & dans un grand nombre d'endroits des ſeize Traités qui ſont venus juſqu'à nous avec le nom d'Hermès, que l'on donnoit au premier des Dieux ſenſibles, au *Démiourgos*, le titre de Seigneur fabricateur de toutes choſes, *Dominus & omnium conformator..... Cœli & ipſius animæ, & omnium quæ in mundo inſunt, Gubernator & effector Deus.* Lact. IV. 6.

Le même Plutarque nous apprend que ſous le nom d'*Iſis*, les Egyptiens entendent la matiere premiere & commune à tous les êtres particuliers, la partie paſſive & matérielle de l'être, le ſujet de toutes les formes, le *Subſtratum* dans lequel elles ſont reçûes. Le nom d'Iſis a encore la même ſignification dans la Langue Cophte : *I-ſi* veut dire *commune receptaculum*; & c'eſt le terme qu'emploie Apulée, lorſqu'il dit : *Mundus præparatus eſt à Deo receptaculum omniformium ſpecierum.....* Apul. *Aſclep.* Dial.

Ailleurs il explique ce qu'il entend par le mot *mundus*... il dit que c'eſt ce que les Grecs nommoient *Hyle*, ou la matiere premiere, la Nature. Cette matiere eſt, dit-il, accompagnée d'une force ou d'un *Eſprit*, *Pneuma*, mais d'une nature inférieure à Dieu ; *ſed non ſimiliter ut Deo ; nec Deus ſunt hæc de quibus mundus eſt* **.... La matie-

* *Paomphi* n'eſt que le mot *Omphi*, prononcé avec un article.

** *Mundo comitabatur Spiritus, ſed non ſimiliter ut Deo : nec Deus ſunt hæc de quibus mundus eſt. Idcirco non erant quando nata non erant ; ſed in eo jam tunc erant, unde naſci habuerunt.*

re & la force où l'eſprit qu'elle contient, étant joints enſemble, ont, dit Apulée, la puiſſance de concevoir & d'engendrer les êtres, mais avec le concours du Principe Démiourgique, d'Oſiris ; car Iſis ou la matiere étoit ſeulement la partie féminine de la Nature, *quæ conceptus & partus in ſe poſſidet vim atque materiam.*

Sect. VII. cap. 2. Iamblique dit que la matiere premiere, ou le *Limon*, comme les Egyptiens l'appelloient dans le langage figuré, contenoit en ſoi la faculté génitrice & nutritive, & que l'on entendoit par-là *omne quod recipit flumen generationis*, pour me ſervir de la traduction du ſçavant Thomas Gale.

Apul. *Aſclep.* De l'union d'Oſiris & d'Iſis, c'eſt-à-dire du Principe producteur avec la matiere, eſt ſorti le monde ; *Mundus*, *Coſmos* en grec, c'eſt-à-dire l'*ordre*, l'*arrangement* de l'Univers & des êtres particuliers qui le compoſent. Ce monde étoit, diſoient les Egyptiens, comme un grand animal compoſé d'eſprit & de matiere, & qui avoit une ame, laquelle étoit dans un mouvement & dans une circulation continuelle. Rempliſſant tous les êtres, & ſe mêlant avec eux, elle les anime tous ; elle eſt le principe de l'ame & du ſentiment dans les végétaux & dans les animaux. Dans l'homme cette ame eſt le principe des ſenſations : l'intelligence n'en vient point ; elle eſt une parcelle de l'eſſence divine, accordée à l'homme ſeul entre tous les animaux. Cette Intelligence étoit un être infiniment ſimple, *una, ſimplex . . . . divinæ ſimilitudinis forma.*

Iamblique, Apulée & Hermès nous apprennent que, ſelon la doctrine Egyptienne, notre monde, ou plutôt l'ame & l'intelligence qui l'anime, & qui eſt le principe de ſa vie & de ſes mouvemens, étoit le ſecond Dieu, le Dieu viſible & ſenſible. Le Principe Démiourgique étoit le premier Dieu ſenſible, mais non viſible. Iamblique donne à ce ſecond Dieu le nom de *Roi*. Dans le diſcours d'Hermès, il eſt nommé l'image & le fils du *Démiourgos*,

Démiourgos, le ſecond Dieu immortel & toûjours vivant, mais non éternel ; parce qu'il eſt produit à chaque inſtant, & qu'il eſt dans un état perpétuel de changement & de paſſage.

Ce dogme égyptien, qui regardoit l'Univers comme la production du premier être, n'étoit pas une opinion imaginée dans les derniers ſiécles. Pythagore, qui avoit puiſé ſa doctrine en Egypte, l'avoit enſeignée aux Grecs long-temps avant Iamblique & avant Apulée. Timée de Locres, Philoſophe Pythagoricien, antérieur à Platon, nomme le monde ſenſible *le fils unique du Dieu Suprême*, du Principe très-bon, l'idée, ou la forme éternelle *, ou l'exemplaire immuable & le modéle perpétuel qui eſt en Dieu, de tous les êtres produits & ſujets au changement. Ce modéle, cette forme s'eſt jointe avec la matiere que Dieu a produite, en la pouſſant hors de lui ; & de l'union de ces deux choſes que Timée regarde comme le pere & comme la mere, eſt venu, ou plutôt eſt né, comme il le dit, le monde ſenſible, doué d'ame & d'intelligence. Phurnutus, autre Philoſophe Pythagoricien, nomme de même le monde *le fils unique de Dieu*. Platon & tous les Platoniciens, adoptant l'expreſſion allégorique de Timée, ont toûjours parlé de la production du monde comme d'une eſpéce de génération ; & ils le nommoient le fils du Dieu Suprême. Quelque oppoſée que ſoit cette façon de parler aux principes de la Théologie Judaïque, Philon Juif n'a pas laiſſé de l'adopter, & en pluſieurs endroits de ſes ouvrages, il nomme le monde ſenſible, le *fils très-parfait de Dieu & un ſecond Dieu*. Cependant, ſelon les principes de Philon, cette expreſſion convient plutôt au monde intelligible, à l'idée & à l'archetype du monde ſenſible. Cet archetype qui réſide en Dieu de toute éternité eſt ſa propre ſubſtance & une partie de lui-même, ſelon les Philoſophes Juifs les plus anciens.

Phurnut. cap. 27.

Philo de Temulentia, p. 244. Euſeb. Prepar. Lib. VIII. cap. 7.

* Tim. Locr. p. 546. *Edit. Veſteniana* 1688. *de anima Mundi.*

Ocell. de univerſ. Les Matérialiſtes Grecs, comme Ocellus de Lucanie, ſoûtenoient que le monde ſenſible & matériel étoit non-ſeulement éternel, mais encore qu'il exiſtoit néceſſairement & par ſa propre nature. C'eſt pour cela qu'ils le nommoient *non engendré*, excluant toute dépendance dans ſon exiſtence. Selon Ocellus, ce monde étoit Dieu lui-même; non le ſecond Dieu, mais le Dieu Suprême, au-delà duquel il n'exiſtoit rien.

Le nom de *Roi* qu'Iamblique donne à l'Univers ſenſible, au *Coſmos*, eſt la traduction littérale du mot *Orus*, ou du nom que les Egyptiens donnent au fils d'Oſiris & d'Iſis. Ce mot, comme je l'ai déja obſervé, ſignifie *Roi* dans la Langue Cophte; & c'eſt de-là que vient le nom de *Pharaon*.

Iambl. VII. 2. Les Matérialiſtes Egyptiens confondant l'ame du monde avec le Soleil, les Grecs du temps d'Hérodote en prirent occaſion de confondre Orus avec leur Apollon ou leur Phébus. Dans le Syſtême des Spirituels ou des *Pneumatiſtes* Egyptiens, le Soleil n'étoit pas l'ame univerſelle du monde; il étoit ſeulement un des plus puiſſans inſtrumens employés par cette Ame pour la production & pour la conſervation des êtres particuliers. La force & la puiſſance de cet Aſtre étoient tout au plus une partie de l'ame du monde; principe de la chaleur & des mouvemens, mais non du ſentiment & de la vie des êtres animés.

Outre les deux premiers principes, Oſiris & Iſis, les Egyptiens en reconnoiſſoient un troiſiéme qu'ils nommoient *Seth*, *Bébon* & *Smu*; les Grecs l'appelloient *Typhon*. Plutarque nous apprend que tous ces noms marquoient la deſtruction, la violence, la corruption, la réſiſtance au bien & à l'ordre. Typhon étoit frere d'Oſiris & d'Iſis; ce qui marquoit le vice radical inhérent à la matiere, l'imperfection néceſſairement attachée aux êtres produits, quelque choſe de ſemblable à cette *force d'inertie* que la nouvelle Géométrie fait

Digitized by Google

entrer dans l'application de ſes calculs aux phénomènes phyſiques. La Théologie Indienne reconnoît de même trois Principes, *Brama*, *Viſchnou* & *Routren*, dont le dernier eſt un principe deſtructeur & malfaiſant.

Typhon, ou le principe de l'imperfection, épouſa ſa ſœur *Nephthé*, fille de Saturne ou de *Amoun*, de même que lui. Diodore donne à cette *Nephthé* le nom de *Vénus*; & Plutarque nous apprend que *Nephthé* ſignifioit en Egyptien la fin, la deſtruction, ou la mort; & que ſous ce nom on déſignoit la partie la plus groſſiere de la matiere, celle qui eſt la plus rebelle à l'arrangement & à l'ordre. Elle étoit, pour parler le langage des Chimiſtes, le *Caput mortuum* de l'Univers. Diod. I. p. 9. Plutarch. de Iſide.

Nephthé, devenue amoureuſe d'Oſiris, le trompa; & ſe faiſant paſſer pour Iſis, elle l'amena dans ſon lit. Typhon ſe croyant outragé ôta la vie à Oſiris & mit ſon corps en piéces. Il tua Orus & demeura maître de l'Univers, obligeant même Iſis de ſe ſoûmettre à lui & de reconnoître ſon pouvoir.

Cette fable eſt manifeſtement un récit allégorique de la deſtruction de l'ancien monde, qui a précedé celui où nous ſommes. Les amours de Nephthé & d'Oſiris, ou l'union du Principe Démiourgique avec la matiere impure & incapable d'arrangement organique, marquent le commencement de l'altération arrivée dans l'économie de l'Univers. Par cette altération les mouvemens devinrent moins réguliers, & l'harmonie & le concert de toutes ſes parties furent détruits. Loin de concourir à faire un ſeul tout, dont les mouvemens s'aidaſſent & ſe ſoûtinſſent pour maintenir l'ordre général, les parties de l'Univers ſe ſéparerent & ſe nuiſirent les unes aux autres: la contrarieté & l'irrégularité des mouvemens détruiſant l'harmonie, toutes choſes tomberent dans le cahos. Le corps d'Oſiris fut mis en piéces: Typhon ôta la vie à Orus, & détruiſit l'ordre & l'arrangement de l'Univers; après quoi Iſis, ou la matiere, fut contrainte de ſe ſoûmettre aux loix de Typhon.

Digitized by Google

Dans cet état violent où ſe trouvoit Iſis, la perte d'Oſiris lui devenoit plus ſenſible à chaque inſtant. Elle chercha les parties du corps d'Oſiris éparſes dans l'Univers: elle les raſſembla ; & réuniſſant celles qu'elle avoit trouvées, elle tenta de les ranimer par ſes embraſſemens. Mais ſes efforts furent inutiles. Elle n'avoit pu retrouver toutes les parties du corps d'Oſiris : celles qui ſont le principe des productions & des générations avoient été jettées dans le Nil & dévorées par les poiſſons de ce fleuve. Ainſi Iſis ne devint mere par les froids embraſſemens du cadavre d'Oſiris que d'Harpocrate, c'eſt-à-dire que d'un être monſtrueux & à demi-mort, image des productions informes de la nature dans l'état du cahos.

Cependant Oſiris revint des enfers, & rappellant Orus à la vie, il lui donna des armes pour combattre & pour vaincre Typhon; c'eſt-à-dire que la force ou l'intelligence Démiourgique ayant repris ſes droits, elle fit ceſſer le déſordre & rendit à l'Univers ſa beauté & ſon harmonie. Orus ſurmonta Typhon ; mais il ne put le détruire. Il l'enchaîna ſeulement ; & Iſis lui ayant donné les moyens de ſe ſauver, il demeura caché dans l'Univers, & il ne ceſſe d'en troubler l'ordre & l'harmonie. C'eſt à lui que l'on attribuoit tous les déſordres & tous les maux qui affligent l'Univers. Orus irrité contre Iſis la punit de ſon intelligence avec Typhon, & lui ôta le diadême dont Oſiris l'avoit ornée. Anubis, fils d'Oſiris & de Nephthé, qu'Iſis avoit adopté, eſſaya de reparer cet outrage, & lui donna un diadême formé d'une tête de bœuf. Cela vouloit dire que la Terre, depuis qu'elle avoit été ſoûmiſe à Typhon, avoit perdu ſa fertilité primordiale. Au lieu que dans l'ancien monde elle produiſoit d'elle-même & ſans culture des fruits propres à nourrir les hommes, ce que marquoit la couronne de *Lotos*, elle ne leur en donna plus que par le moyen du travail & par le ſecours de l'induſtrie. La tête de bœuf

qu'Anubis lui donna pour diadême, eſt un emblême du labourage.

La partie du corps d'Oſiris jettée dans le Nil lui avoit communiqué quelque choſe de ſa vertu ; & c'eſt de-là que venoit la prodigieuſe fertilité des terres ſur leſquelles ſes eaux ſe répandoient : c'étoit un reſte de la fécondité de la terre dans l'ancien monde.

C'eſt ainſi qu'on doit expliquer la Coſmogonie poëtique des Egyptiens, autant qu'il eſt poſſible de la concevoir en perçant à travers les emblêmes qui la couvrent. C'étoit auſſi par-là qu'ils eſſayoient de rendre raiſon de l'origine du mal phyſique & moral, & de l'état actuel d'imperfection dans lequel ſe trouve l'ouvrage d'un Eſtre également ſage & bienfaiſant. C'étoit par ce mêlange des biens & des maux que le regne des hommes, ou le monde dans lequel nous ſommes, differoit du regne des dieux ou de l'ancien monde.

Telle étoit en général la Théologie ſublime des Egyptiens, & la Coſmogonie enveloppée ſous les allégories dont les Prêtres Egyptiens couvroient juſqu'aux choſes les plus communes. On ſent combien tout cela étoit oppoſé à Evhémere ; & combien une religion fondée ſur de pareilles abſtractions métaphyſiques, auroit été difficile à mêler avec l'Evhémeriſme. Auſſi n'ai-je jamais rien trouvé qui y eût aucun rapport, non pas même dans ce que l'Hermès d'Apulée, Iamblique & les autres Spiritualiſtes Egyptiens ont dit de cette religion. Ils ſe plaignent à la vérité des abus qui s'y ſont gliſſés & qui en ont corrompu la pureté ; du culte rendu aux divinités inférieures, anges, génies & démons ; & de ce que l'on a négligé les divinités ſupérieures & toutes-puiſſantes, pour s'adreſſer à des êtres ſubalternes qui n'ont qu'un pouvoir emprunté, & qui ſont ſeulement les exécuteurs de la volonté de ces dieux ſupérieurs. Mais dans tout cela il n'y a pas un mot qui ait rapport au culte ni à l'apothéoſe des hommes morts. C'eſt-là

tout ce que j'ai à prouver contre M. Newton, & tout ce que je prétends conclure du développement de la Théologie des Egyptiens. A l'égard de leur Cosmogonie, je me contente de l'exposer, sans prérendre la justifier ni la donner comme une chose raisonnable. Chaque nation a eu ses allégories & ses fables sur l'origine du monde, sur la formation des êtres particuliers, & sur les révolutions arrivées à notre Terre.

Dans tous les temps la Philosophie a imaginé là-dessus des Systêmes différens, qu'elle a exprimés d'une maniere conforme au génie de chaque nation, & même de chaque siécle. Aujourd'hui que les Mathématiques sont à la mode, & que la Philosophie croiroit se dégrader si elle employoit les principes métaphysiques, si elle avoit recours aux causes finales, & si elle faisoit entrer l'intelligence ou la Sageſſe divine dans la solution de quelque problême physique, nos Cosmogonistes ne parlent jamais que de *matiere* & de *mouvement*. Ils tâchent d'expliquer la formation de l'Univers par la seule nécessité des loix générales d'un méchanisme, qui n'est dirigé par les volontés particulieres d'aucun agent intelligent. Il est vrai qu'ils n'excluent pas formellement l'action du Souverain Estre : ils la supposent même dans le premier instant de la production de l'Univers ; & c'est en cela qu'ils différent des Matérialistes : mais ils en parlent si rarement que l'on seroit tenté de croire que c'est à regret qu'ils l'ont établie d'abord. Lorsqu'en supposant (pour expliquer la formarion des êtres particuliers) un développement de parties déja formées, lequel se fait par la seule impulsion d'une matiere en mouvement, lorsque par cette supposition ils ont reculé de quelques degrés la nécessité de recourir à la sageſſe d'une cause intelligente, ils croyent avoir beaucoup gagné. Ceux qui ont lû sans prévention les ouvrages de nos Philosophes modernes & de nos plus habiles Cosmogonistes, sentiront aisément que je ne leur en impose pas, quand je dis que

les principes mathématiques, ou plutôt méchaniques, la matiere & le mouvement, ſont les ſeuls qu'ils employent pour expliquer la formation des êtres particuliers qui compoſent l'Univers.

Les Matérialiſtes Egyptiens, Phéniciens & Chaldéens avoient ſuivi la même méthode ſous d'autres termes. Ce qu'ils nomment le *Cahos* & le *Vent*, n'eſt autre choſe que *la matiere* & *le mouvement*. Ils n'admettoient rien au-delà des principes matériels qu'une nuit profonde & impénétrable, même à la penſée. Le vuide abſolu ou le néant étoit chez eux tout ce que l'eſprit peut appercevoir au-delà des principes matériels; & c'eſt en cela qu'ils différoient des Coſmogoniſtes dont je parle.

Les Coſmogonies des Philoſophes religieux de ces nations orientales ne ſuppoſoient pas ſeulement l'action générale de la Suprême Intelligence, dans la production & dans la formation primordiale de l'Univers. Elles ſuppoſoient encore que toutes les productions & les formations particulieres étoient une continuation & une répétition de cette action primordiale. Il eſt vrai que ces Coſmogonies ne ſont venues juſqu'à nous que ſous l'enveloppe des allégories & des fictions poëtiques, dont l'imagination enflammée des hommes de ces pays aime à revêtir les objets les plus ſimples. C'eſt pour cela qu'elle repréſente l'action du Souverain Eſtre dans la production de l'Univers, non comme une création, idée philoſophique ſur laquelle l'imagination ne peut avoir de priſe, mais comme une génération; c'eſt-à-dire comme une choſe qui a quelque analogie avec cette eſpéce de production dont nous ſommes tous les jours les témoins.

La Coſmogonie des Grecs, au moins celle d'Héſiode, eſt un mélange de celle des Philoſophes matérialiſtes & de celle des Pneumatiſtes ou Spirituels: de là vient qu'elle eſt remplie de tant d'idées contradictoires. La Coſmogonie d'Orphée, adoptée par Platon, n'étoit

pas différente de celle des Prêtres Egyptiens, ſi ce n'eſt par la forme plus métaphyſique de laquelle ce Philoſophe l'a revêtue.

Dans l'Orient, les Prêtres, qui ne formoient point une claſſe diſtinguée des Philoſophes, perſonnifierent l'Intelligence Suprême. Ils en parlerent comme d'un Eſtre dont la nature étoit ſemblable à la nôtre; & pour s'accommoder mieux à la portée des peuples, ils la partagerent en diverſes Intelligences qu'ils regardoient ſouvent comme exiſtantes & comme agiſſantes indépendemment les unes des autres. Ils repréſentoient ſes différens attributs comme autant de générations, deſcendant des attributs les plus généraux à ceux qui l'étoient moins, par des degrés ſemblables à ceux de l'Arbre de Porphyre. Cette méthode étoit au fond la même que celle des *Séphiroths* des Rabbins, & que celle des *Eons* des Valentiniens.

On conçoit aiſément par-là combien les détails & le développement du Syſtême général enfanterent de nouvelles allégories, & de quelles fictions le langage figuré de la poëſie le dût embarraſſer.

A cette raiſon commune à toutes les Nations orientales, il en faut joindre une particuliere aux Egyptiens, & tirée de la nature de leur écriture ſymbolique, compoſée d'images des choſes corporelles.

Dans les langues écrites par des caracteres alphabétiques (établis pour être ſeulement ſignes des ſons de la parole) les ſignes nous rappellent uniquement le ſouvenir de ces ſons, ſans y ajoûter aucune image corporelle. Les ſons qui compoſent les mots ſont eux-mêmes ſignes des idées que la convention y a attachées. Dans l'origine, ces ſignes n'avoient rapport qu'à un ſeul objet, & ne rappelloient qu'une ſeule idée; telles ſont encore les expreſſions ſimples & naturelles. Mais il arriva ſouvent que l'on n'établit point de nouveaux ſignes, pour exprimer les nouvelles idées qui ſurvenoient: on ſe ſervit des

des ſignes déja inſtitués ; on les employa pour exprimer des choſes que l'on crut avoir quelque rapport avec les anciennes idées. De-là vint le langage figuré. On employa ſouvent, pour exprimer les idées & les ſentimens les plus immatériels, des mots établis pour être les ſignes de quelque choſe de corporel. Le mot *cœur* ſignifia la volonté, le deſir, l'amour, le courage, qui ſont des choſes incorporelles. Le mot de *Ciel* déſigna le Souverain Eſtre ; pour exprimer que Dieu avoit puni quelqu'un, on dit *qu'il avoit appeſanti ſon bras ſur lui.* La poëſie ſur-tout affectà ce langage, & chercha les expreſſions qui rappelloient à l'eſprit des images de choſes corporelles. Elle en introduiſit même un grand nombre qui paſſerent enſuite quelquefois dans l'uſage commun.

Cette même poëſie, qui repréſentoit les choſes ſpirituelles ſous des images corporelles, employa ſouvent les noms des choſes ſpirituelles pour exprimer des choſes corporelles. Le nom de Jupiter ſignifia le *Ciel*, celui de Neptune ſignifia la *Mer* ; & ce ſtyle allégorique jetta une nouvelle confuſion dans l'eſprit des hommes. Si l'on n'a pu éviter ces inconvéniens dans des Langues dont l'écriture n'étoit compoſée que de ſignes qui ne repréſentoient rien par eux-mêmes, & qui ne formoient aucune image dans l'eſprit, comment auroit-il été poſſible de s'en garantir dans les Livres écrits en caractères Egyptiens ?

Ces caractères étoient tous des peintures & des images des êtres corporels. Ces caractères ſervoient d'abord pour repréſenter directement, & indépendamment de la parole, les choſes dont ils étoient les images. Dans la ſuite on les employa pour exprimer d'une maniere figurée les idées les plus abſtraites & les plus incorporelles. Cette écriture accoûtumoit les hommes à tout perſonnifier & à tout corporaliſer. Les Livres Egyptiens étoient une véritable poëſie & un tiſſu continuel d'images & de tableaux. Ces images préſentoient en même temps deux objets à l'eſprit de ceux qui connoiſſoient cette eſpéce

d'écriture. L'un de ces objets étoit la choſe même qui étoit repréſentée ; l'autre étoit la choſe exprimée allégoriquement par cette image. C'eſt ainſi qu'un *œil* poſé ſur un Sceptre ſignifioit la prudence dans le Gouvernement d'un Etat, & la Providence divine.

L'habitude faiſoit que les gens habiles n'étoient preſque plus frappés des images, & que leur eſprit ſe portoit rapidement & preſque naturellement aux choſes exprimées par ces images.

Le corps d'un homme, avec une tête d'Epervier, leur donnoit l'idée du *Démiourgos*. Ce corps mis en pieces par un Hippopotame exprimoit la deſtruction du pouvoir & de l'empire de ce même Démiourgos par Typhon, c'eſt-à-dire l'état du cahos dans lequel l'Univers étoit tombé par une ſuite néceſſaire de l'imperfection de la matiere. Le peuple groſſier, & ceux qui n'étoient pas accoûtumés à cette écriture, s'arrêtoient aux images mêmes, & n'alloient pas au-delà de l'écorce qui les frappoit.

Les Prêtres Egyptiens, non contens des embarras de cette écriture, l'augmenterent par leurs hiéroglyphes, ou caractères ſacrés, dans leſquels jamais on n'exprimoit les choſes, même corporelles, ſous leur véritable image, mais on employoit une image de quelque autre choſe qui avoit quelque rapport ſymbolique avec la premiere.

Dans l'écriture commune, un cercle entouré de rayons repréſentoit le Soleil ; mais dans l'écriture ſacrée on repréſentoit cet Aſtre par un Scarabée, à cauſe de je ne ſçais quelle propriété attribuée à cet animal. Diodore de Sicile nous explique très-clairement la différence de ces deux écritures.

Lib. III. p. 101.

On conçoit ſans peine que la Coſmogonie & la Théogonie exprimées dans le ſtyle le plus ſimple & le plus naturel devenoient, dès qu'elles étoient écrites dans ce caractère égyptien, la poëſie la plus outrée & la plus extravagante aux yeux du vulgaire. Cette poëſie rempliſſoit la tête des hommes de fictions, que le peuple

prenoit au ſens littéral, malgré l'abſurdité dont il étoit frappé. L'idée confuſe où il étoit que ces fictions contenoient un ſens caché & myſtérieux, ſe joignant au reſpect qu'inſpire la religion à laquelle on les avoit unies, ſuffiſoit pour qu'ils n'oſaſſent même former le moindre doute.

Les plus crédules & les moins éclairés des Prêtres Egyptiens, à force de débiter ces fables au peuple, vinrent à les regarder du même œil que lui. Il y a dans le fanatiſme une ſorte de réciprocation, par laquelle les eſprits, agiſſans mutuellement les uns ſur les autres, rendent la perſuaſion contagieuſe. Nous voyons ce qui ſe paſſe aux Indes orientales parmi les *Brames*, les *Talapoins*, les *Bonzes*, & les *Lamas*. Les fables les plus abſurdes & les fictions les plus impudentes ſont devenues pour eux des objets d'un reſpect religieux, & les motifs de la dévotion la plus outrée. On a peine à comprendre que la nature humaine ſoit capable des excès d'auſtérité & de macération auxquelles ils s'abandonnent. Cet effet de l'opinion eſt d'autant plus étonnant que ceux de ces Prêtres Indiens, qui ſont le plus inſtruits, reconnoiſſent, comme nous l'apprend le P. *Navarrete*, que le fondement du Syſtême de *Brama*, de *Sommona-Codom*, de *Foé*, &c. n'eſt autre choſe que le Panthéiſme ou le Spinoſiſme.

Tratad. de la Monarch. de China, p. 361 &c.

Le fondement du Syſtême Egyptien étoit au contraire une Philoſophie véritablement religieuſe, qui faiſoit profeſſion de reconnoître & d'honorer un Principe intelligent, Auteur de l'Univers & diſtingué de ſon ouvrage. Ceux mêmes qui condamnoient les extravagances du culte extérieur reconnoiſſoient la néceſſité d'honorer d'un culte ſpirituel le Dieu Suprême, duquel ils parloient d'une maniere ſublime. Les Prêtres de Dioſpolis & de la haute Egypte, ſommés de contribuer aux frais de l'entretien du Bœuf Apis & des autres Animaux ſacrés, répondirent, ſelon Plutarque ; *c'eſt à ceux qui reconnoiſſent des dieux qui boivent & qui mangent, à nourrir les dieux qu'ils adorent. Pour nous*, ajoûterent-ils,

De Iſide

nous n'adorons que le Dieu ſuprême, le Dieu éternel, le Dieu Cneph. On a vû plus haut quelle opinion ils avoient de cette Divinité.

Suivant l'idée que nous nous formons aujourd'hui de l'ancienne Idolatrie, il ne pouvoit y avoir que la plus vile & la plus groſſiere populace qui eût quelque ſentiment de religion : auſſi voyons-nous qu'il eſt aſſez commun aujourd'hui de ſuppoſer que les Philoſophes & les gens ſenſés de l'Antiquité étoient preſque tous athées.

On s'imagine qu'il n'y avoit point d'autre Théologie que celle des Poëtes, & on en conclud que les gens raiſonnables ne pouvoient croire une religion fondée ſur des fictions extravagantes & impures, qui attribuoient à la Divinité des choſes contradictoires avec l'idée qu'en donne la raiſon à tous les eſprits qui réflechiſſent avec attention ſur eux-mêmes & ſur ce qui les entoure.

S. Paul, qui écrivoit & qui vivoit au milieu du Paganiſme, S. Paul l'Apôtre des Gentils penſoit & parloit bien plus favorablement des Philoſophes payens. Dans l'Epître aux Romains, il aſſure que les Sages du Paganiſme ont connu Dieu : le crime dont ils ſont coupables, ſelon lui, c'eſt de ne l'avoir pas adoré d'une maniere digne de lui ; c'eſt de l'avoir repréſenté ſous des figures d'hommes, d'oiſeaux, de quadrupédes, & de reptiles. Ces termes déſignent néceſſairement les Egyptiens ; car ils ſont les ſeuls qui ayent repréſenté les dieux ſous des figures d'animaux.

Les Egyptiens & les Grecs ont donc connu & adoré le Dieu Suprême, le vrai Dieu, quoique d'une maniere indigne de lui. Ils n'adoroient donc point des dieux qui euſſent été hommes ; & la ſuppoſition d'Evhémere étoit fauſſe. Dans cette ſuppoſition S. Paul n'auroit pu parler des Idolâtres, comme il le fait, ſans tomber dans une erreur groſſiere. Donc la religion des anciens Egyptiens & des anciens Grecs, non plus que celle des derniers ſiécles du Paganiſme n'a point conſiſté dans le culte des morts. C'eſt ce que j'avois à prouver contre M. Newton.

Fin de la ſeconde Partie.

TABLE

DES DIFFERENTES SECTIONS qui compoſent la ſeconde Partie.

SECTION PREMIERE.

ARTICLE PREMIER.

Obſervation générale ſur l'Hiſtoire Egyptienne, & ſur celle des Chaldéens : précaution avec laquelle on parvient à diſtinguer les traditions hiſtoriques des traditions fabuleuſes ; moyen de les concilier, & de réduire les longues durées à leur valeur hiſtorique, page 224

ARTICLE II. Accord de tous les Anciens ſur le temps de Séſoſtris, p. 239

ARTICLE III. Que cette date de Séſoſtris eſt la ſeule qui puiſſe convenir avec l'Ecriture, & avec l'Hiſtoire de Moyſe, p. 244

SECTION SECONDE.

ARTICLE I. Caractère de Manéthon & certitude de ſes Ouvrages hiſtoriques, p. 249

ARTICLE II. Conformité du témoignage de Manéthon avec la Chronologie & l'Hiſtoire des Hébreux tirées de l'Ecriture, p. 253

ARTICLE III. Témoignages des Ecrivains profanes, conformes à Manéthon, au ſujet de la même Chronologie, p. 263

ARTICLE IV. Examen de l'hypothèſe de M. Newton ſur les Paſteurs & ſur les diverſes Colonies qu'ils fonderent, p. 267

SECTION TROISIÉME.

Sur l'identité prétendue de Séſoſtris & d'Oſiris, p. 284

ARTICLE I. Que cette identité eſt contraire à ce que l'Ecriture nous apprend de la Religion Egyptienne au temps de Jacob, de Joſeph & de Moyſe, p. 285

Digitized by Google

ARTICLE II. Antiquité de l'Idolatrie égyptienne des derniers temps prouvée par l'Ecriture, page 288
ARTICLE III. Impoſſibilité que les Juifs ayent pu adorer Séſoſtris ſous le nom d'Apis, p. 293
ARTICLE IV. Impoſſibilité que Séſoſtris ait pû être le même que l'Oſiris des Egyptiens, même en ſuivant l'hypothèſe de M. Newton ſur l'origine de l'Idolatrie par l'apothéoſe, p. 297
ARTICLE V. Examen de l'origine de l'Idolatrie. Nouveauté du Syſtême d'Evhémere, qui l'attribue à l'apothéoſe, ou au culte des hommes morts, p. 310
ARTICLE VI. Abſurdité du Syſtême d'Evhémere conſideré en lui-même, & ſa fauſſeté, même par rapport à la Religion des Grecs, qui admettoit l'apothéoſe, p. 315
ARTICLE VII. L'hiſtoire du culte de Bacchus prouve qu'il ne fut jamais regardé comme un homme, ou comme un Héros, p. 318
ARTICLE VIII. Opinion des Egyptiens au ſujet de Bacchus, d'Hercule & de Pan, qu'ils ſoûtenoient n'avoir jamais été des hommes, p. 327
ARTICLE IX. Que les Peuples de l'Orient n'ont pas connu l'apothéoſe, p. 330
ARTICLE X. Que S. Paul a toûjours ſuppoſé que les Dieux du Paganiſme n'étoient pas des hommes apothéoſés, p. 335
ARTICLE XI. Que les Phéniciens rejettoient le culte des Héros, p. 339
ARTICLE XII. Que les Prêtres Egyptiens nioient que les hommes puſſent parvenir à la Divinité, & les Dieux deſcendre à l'humanité, p. 341
ARTICLE XIII. Digreſſion ſur la variation de l'Ecliptique dont parloient les Egyptiens à Hérodote, p. 346
ARTICLE XIV. Seconde Digreſſion ſur l'antiquité des Egyptiens, reconnue par Solon & par Platon, p. 351
ARTICLE XV. Que les Egyptiens ont conſervé le même éloignement, pour le culte des hommes morts, ſous la domination grecque & romaine. Développement de leur Syſtême religieux dans les Livres d'Hermès & d'Iamblique, p. 358

NOUVELLES OBSERVATIONS SUR LA CHRONOLOGIE DE M. NEWTON.

****

TROISIÉME PARTIE.

Examen des Preuves Aſtronomiques du Syſtême de Monſieur Newton.

J'AI examiné dans les deux Parties précédentes, ce qu'il y a de purement hiſtorique dans le Syſtême de M. Newton. Dans cette troiſiéme Partie, il me reſte quelques difficultés à propoſer ſur les points dans leſquels, mêlant les connoiſſances aſtronomiques à la Littérature, il en tire ou

des preuves, ou des confirmations de ſon Syſtême.

Les difficultés que j'avois indiquées dans mes premieres Obſervations, contre cette partie du nouveau Syſtême chronologique, ne regardoient que les faits de Litterature ſur leſquels M. Newton appuyoit ſes calculs. Je ne prétendois point attaquer la juſteſſe de ces calculs : il me ſuffiſoit de ſçavoir qu'ils étoient de M. Newton pour les croire exacts. Mais comme ces calculs ſuppoſoient des faits, je demandois la preuve de ces faits allégués ; je leur en oppoſois d'autres prouvés avec la derniere évidence &, ce me ſembloit, incompatibles avec ceux ſur leſquels le nouveau Syſtême étoit fondé.

Il ne s'agiſſoit donc entre nous que d'une queſtion de fait ; & je n'étois coupable tout au plus que de ne vouloir pas croire ſans preuve, & ſur la ſeule autorité de M. Newton, des faits dont il n'étoit pas mieux inſtruit que moi. Car ces faits ne ſont pas plus du reſſort d'un Géométre que de celui d'un *Antiquaire* ; titre qu'il me donne dans ſa réponſe. Il ne m'y donne aucun des éclairciſſemens que je lui avois demandés ſur les faits d'Antiquité allégués dans ſa Chronique ; & pour toute réponſe il ſe contente d'aſſurer *que je me ſuis mépris & que je ne l'ai pas entendu* : ce qu'il répete en toute occaſion ſans faire voir en quoi ſon ſentiment différoit de celui que j'attaquois. Maintenant que ſa Chronologie eſt entre les mains de tout le monde, il me ſera facile de montrer que j'avois bien pris ſes principes, & que mes difficultés attaquoient les fondemens de ſon Syſtême. Ce ſera au Public à prononcer.

SECTION

SECTION PREMIERE.

De l'Epoque de l'Année Egyptienne.

JE commence par ce qui concerne l'établiſſement de l'Année Egyptienne. M. Newton ſuppoſe que juſqu'au temps d'Ammon, pere de Séſac ou de Séſoſtris, les Egyptiens s'étoient ſervis d'une année de 360. jours. Ammon fut, ſelon lui, le premier qui ajoûta cinq jours épagoménes aux douze mois, & qui donna 365. jours à l'année. Il ajoûte que cette année ne fut établie, pour l'uſage commun de toute l'Egypte, que ſous le regne d'Aménophis ou de Ménès, fils de Zarah, roi d'Ethiopie, en 884. & 72. ans après la mort de Séſoſtris. Can. Chronol. an. 884. N. Chronol. p. 80. &c.

Suivant cette hypothèſe, on s'étoit ſervi pendant 150. ans au moins d'une année de 360. jours, plus courte d'un ſoixante & treiziéme au moins que l'année ſolaire vraie. Durant cet intervalle, le commencement de l'année, ou le premier jour du mois nommé *Thoth* par les Egyptiens, avoit parcouru deux fois toutes les ſaiſons. Cette année de 360. jours étoit une année vague qui n'avoit aucun des avantages de l'année lunaire meſurée par douze lunaiſons, & qui différoit ſenſiblement de l'année ſolaire vraie.

M. Newton prétend que c'étoit en mémoire de cet établiſſement de l'année de 365. jours par Aménophis, que l'on avoit placé dans le *Memnonium* un cercle d'or de 365. coudées de tour & d'une coudée de large. Ce cercle étoit diviſé en 365. degrés, chacun d'une coudée ou de 20. pouces du pied de France, en quarré. Chaque degré répondoit à un des jours de l'année; & on y avoit marqué les principales étoiles qui ſe levoient ou qui ſe couchoient ce jour-là.

Il ajoûte que les Prêtres Egyptiens, qui dreſſerent ce

Calendrier, fixerent le commencement de l'année au jour de l'Equinoxe du Printemps. Comme cette année eſt plus courte que l'année vraie d'environ ſix heures, il ſe trouva qu'en quatre ans l'Equinoxe avançoit d'un jour, & qu'au lieu d'arriver le premier jour du premier mois, c'étoit le ſecond jour de ce mois qu'il arrivoit. La même choſe avoit lieu pour les levers & les couchers des étoiles. Ainſi, *continue M. Newton*, lorſque les Prêtres Egyptiens porterent en Chaldée l'uſage de l'année de 365. jours, 137. ans après l'an 884. qui eſt celui de ſon établiſſement en Egypte; l'Equinoxe du Printemps n'arrivoit plus le premier jour de l'année, mais le 34me, ou le 3me jour, 5. h. du ſecond mois. L'établiſſement de cette année à Babylonne eſt ce que l'on nomme communément l'Ere de Nabonaſſar, qui commence au 26. Février de l'an 747. avant l'Ere Chrétienne. M. Newton adopte, comme on le voit, l'opinion de ceux qui croyent l'Aſtronomie Chaldéenne formée ſur celle des Egyptiens. Mais, pour le remarquer en paſſant, s'il faut juger de l'Aſtronomie de ces deux peuples par leur Aſtrologie (car les Anciens ne ſéparoient guères ces deux choſes), il n'y avoit pas une grande convenance. Ptolémée nous aſſure que l'Aſtrologie Chaldéenne étoit très-différente de l'Aſtrologie Egyptienne.

Ptol. Tetrabybl. Lib. I. cap. 21.

Enfin M. Newton, trouvant dans Syncelle que l'addition des cinq jours Epagomènes avoit été faite par un Roi, que ce Chronologue nomme *Aſeth*, & qu'il fait le dernier des Paſteurs; il conclud de-là que la fin du regne des Paſteurs & la révolte des Impurs ſous la conduite d'*Oſarſyph*, Prêtre Egyptien, ſont arrivées au commencement du regne d'Aménophis, fils de *Zarah*, dix ans après la mort de Séſoſtris.

Il faut examiner ces différentes aſſertions en détail. 1°. Ce que Diodore nous apprend du Cercle d'or placé dans le *Memnonium* ne peut avoir aucun rapport au temps d'*Ammon* ou d'*Aménophis*, fils de *Zarah*, dont

M. Newton fait le Ménès d'Hérodote, de Manéthon, d'Eratoſthène & de Diodore. Il eſt vrai que le Memnon des Grecs, dont la ſtatue coloſſale avoit donné ſon nom à ce monument, étoit nommé *Phaménophis* par les Egyptiens, en ajoûtant l'article *pi* ou *ph* au nom d'*Aménophis*. Ce mot ſignifie, à la lettre, *demeure d'Amoun*, Celui dans lequel réſide *Amoun* : & c'eſt une épithéte commune à pluſieurs rois. Au temps de Pauſanias quelques-uns prétendoient que cette ſtatue coloſſale repréſentoit Séſoſtris : mais l'opinion la plus commune la prenoit pour celle d'un Roi beaucoup plus ancien. Le temps de cet Aménophis eſt une choſe indifférente au Calendrier. Le Cercle d'or, ſur lequel il étoit gravé, n'étoit pas placé dans ſon monument, mais autour du tombeau d'un autre Prince que Diodore nomme *Oſimandyas*, & Strabon *Iſmandés* & *Imandés*, retranchant le mot *oſ*, qui, dans la Langue Egyptienne, ſignifie *Seigneur*. La ſtatue de ce Prince, très-différente de celle de Memnon ou *Phaménophis*, étoit dans un bâtiment ſéparé, & portoit une inſcription dans laquelle il étoit nommé *Oſimandyas*, *Roi des Rois*. Auprès de ſon tombeau étoit une Bibliothéque qu'il avoit fait conſtruire, & qu'il avoit remplie de Livres. Dans une des ſalles de ce bâtiment, qui portoit le titre de *Thréſor des remédes de l'ame*, Oſimandyas étoit repréſenté ſacrifiant à Oſiris & à toutes les Divinités inférieures. Dans un autre des tableaux de cette ſalle on le voyoit peint ſur ſon tribunal, & rendant la juſtice au peuple, aſſiſté des trente Nomarques ou Gouverneurs de l'Egypte. Cette circonſtance du nombre des Nomarques nous montre qu'Oſimandyas étoit plus ancien que Séſoſtris. Car ſous celui-ci l'Egypte étoit diviſée en trente-ſix Nomes ou Provinces, qui avoient des Gouverneurs ſéparés. Séſoſtris ayant non-ſeulement chaſſé les Paſteurs de la baſſe Egypte, mais ayant deſſeché un grand nombre de marais par les canaux qu'il fit creuſer, & ayant rendu habitables

Pauſan. Lib. I. p. 101.

Diod. Lib. I. p. 30. Strab. Lib. XVII. p. 811-813.

Diod. ibid.

Herod. Lib. II. plusieurs endroits arides qui étoient arrosés par ces mêmes canaux, il forma six nouvelles Provinces qu'il ajoûta aux anciennes. Si cet Osimandyas eût été, comme le suppose M. Newton, un des successeurs de Sésostris, & le même qu'Aménophis, fils de Zarah, on l'auroit représenté accompagné de trente-six Nomarques. Il n'est pas possible de le prendre pour un des prédécesseurs de Sésostris ; car, selon M. Newton, *Ammon*, pere de Sésostris, est le même que celui qui fut adoré sous le nom d'*Amoun*, pere d'Osiris ; & dans ce tombeau, le Prince, pour qui il avoit été construit, y étoit représenté sacrifiant non-seulement à Osiris, mais encore à toutes les divinités inférieures. Il est clair que ce Roi avoit vécu dans un temps postérieur à l'établissement du culte d'Osiris. Si ce Prince eût été le même que le Dieu *Amoun*, le premier & le plus excellent de tous les Dieux de l'Egypte, l'auroit-on représenté sacrifiant à des divinités qui lui étoient inférieures?

Qu'il me soit permis de remarquer ici que cette Bibliothéque ramassée par Osimandyas, en supposant même qu'il pourroit être l'Aménophis de M. Newton, détruit totalement les hypothèses qu'il fait sur l'ignorance dans laquelle les Egyptiens tomberent après la mort de Sésostris ; ignorance qui leur fit oublier leur ancienne Histoire, & qui leur fit mettre Aménophis & Sésac son fils dans le ciel sous les noms d'*Amoun* & d'*Osiris*. Une Bibliothéque nombreuse rassemblée dans le plus superbe monument de toute l'Egypte, au temps même où M. Newton place cette ignorance des Egyptiens, semble un fait bien contraire à cette opinion. Ce titre de *Thrésor des remédes de l'ame* donné à une Bibliothéque, montre combien l'on faisoit de cas des Sciences. On regardoit donc l'ignorance comme la maladie des esprits ; & cela seul suffiroit pour prouver qu'elle n'étoit pas universelle : car le symptome le plus assuré de cette maladie est d'en mépriser les remédes. Mais nous avons plus que des

préſomptions contre l'hypothèſe de M. Newton.

L'Ecrivain ſacré du troiſiéme Livre des Rois, qui vivoit dans un ſiécle peu éloigné de celui de Salomon, croit ne pouvoir nous donner une plus haute idée de l'étendue des connoiſſances de ce Sage Roi, qu'en nous diſant *que ſa ſageſſe étoit plus grande que celle des Orientaux ou Chaldéens, & qu'elle ſurpaſſoit celle des Egyptiens; qu'il étoit le plus ſage de tous les hommes.* On ſçait que dans le ſtyle de l'Ecriture le mot de ſageſſe ne déſigne pas moins l'étendue des connoiſſances que la rectitude de l'eſprit & la ſûreté du jugement. Si les Egyptiens étoient tombés dans l'ignorance où ils ont dû être plongés au temps d'Ammon, pour que les hypothèſes de M. Newton puiſſent être admiſes, l'Ecrivain ſacré n'eût pas cité leur ſageſſe pour réhauſſer celle de Salomon. Cet éloge n'eſt pas ſuſpect: car on ſçait combien les Juifs & les Egyptiens étoient oppoſés. D'ailleurs la mémoire du pillage du Temple par Séſac, qui l'avoit dépouillé de ſes plus riches ornemens, étoit encore toute récente. La réputation de la profonde ſageſſe des Egyptiens s'eſt toûjours ſoûtenue: ils l'avoient eue dès les premiers temps; & nous voyons dans les Actes que Saint Etienne, pour donner une idée de la ſageſſe de Moyſe, dit, qu'il avoit été inſtruit dans celle des Egyptiens.

Reg. Lib. III. cap. IV. ℣ 30.

Ainſi dès les premiers temps les peuples de l'Egypte avoient cultivé les Sciences, & avoient formé des Ecoles où elles étoient enſeignées par des hommes qui faiſoient une profeſſion particuliere de l'étude. La Bibliothéque d'Oſimandyas étoit compoſée des différens ouvrages publiés par ces hommes ſçavans; & ayant été formée dans un temps antérieur à Séſoſtris, contemporain de Moyſe, comme je l'ai prouvé dans ma ſeconde Partie, elle avoit ſubſiſté long-temps depuis. Suppoſera-t-on, avec M. Newton, que les Sciences ſe perdirent tout d'un coup après Séſoſtris, & qu'en moins

d'une génération on oublia l'intelligence des anciens caractères de l'Ecriture, que les Livres s'anéantirent, & que les inſcriptions gravées ſur ce prodigieux nombre de monumens élevés par Séſoſtris, ſoit en Egypte, ſoit dans les pays qu'il avoit ſoûmis à ſon Empire, devinrent tout d'un coup inintelligibles ? Suppoſera-t-on, encore avec lui, que ces ténebres ſe répandirent aſſez rapidement & aſſez univerſellement dans les eſprits pour que l'on eût toralement oublié, au bout de dix ou douze ans, que ce Prince avoit été un homme dont le regne avoit été précédé par un grand nombre de Rois pendant pluſieurs ſiécles ? Il faut que cet oubli ait été tel que ſous le regne de Ménès ou d'Aménophis, qui monta ſur le Thrône douze ans après la mort de Séſac, les hommes d'alors euſſent perdu le ſouvenir de tous les évenemens antérieurs, quoiqu'eux ou leurs peres en euſſent été les témoins ; ils ne ſe rappelloient ces évenemens que comme les circonſtances d'un ſonge dont on entrevoit à peine les images confuſes au ſortir du ſommeil. Il ſeroit inutile de pouſſer plus loin les réflexions ſur cette hypothèſe. Elle devient de plus en plus incroyable, à meſure qu'on développe les conſéquences qui s'en tirent néceſſairement.

Le Calendrier gravé ſur le Sépulchre d'Oſimandyas ne pouvoit être que l'ouvrage d'un ſiécle ſavant & éclairé. Ce Calendrier avoit même été vérifié par une ſuite d'obſervations aſſez longues pour en aſſûrer la juſteſſe. Les Egyptiens, nation grave & ſenſée, ſe propoſoient toûjours de travailler pour l'immortalité ; & dans leurs monumens ils regardoient moins le temps employé à leur conſtruction que celui pendant lequel ils devoient durer.

Les magnifiques reſtes qui ſubſiſtent encore aujourd'hui dans l'Egypte, montrent à quel point les eſpérances de ce peuple étoient bien fondées. Si ces monumens n'avoient eu à ſe défendre que de l'injure des temps,

ils conſerveroient aujourd'hui tout leur éclat. Il y en a encore pluſieurs qui ont reſiſté à tous les efforts de ces Conquérans barbares, qui ne pouvant égaler la grandeur & la magnificence des Princes qui les avoient précedés, ont cru laiſſer à la poſtérité des marques de leur puiſſance dans la deſtruction de ce qu'il y avoit de plus ſuperbe ſur la terre.

La ſeule preuve que M. Newvon employe pour placer l'établiſſement de l'année égyptienne de 365. jours à l'an 884. avant JESUS-CHRIST; c'eſt que cette même année 884. l'Equinoxe du Printemps arrivoit le premier du mois *Thoth*, ou le premier jour de l'année égyptienne: à quoi il ajoûte que le commencement de cette année étoit marqué au jour de l'Equinoxe du Printemps. Pour le prouver, il obſerve que ce même jour les Egyptiens pratiquoient une certaine cérémonie religieuſe, en mémoire de ce qu'à pareil jour l'Univers avoit été détruit par le feu, à la fin d'une des révolutîons coſmiques qui ont précédé celle dans laquelle nous ſommes maintenant. Origen. *contr. Celſum*, Lib. V.

Cette tradition a ſubſiſté long-temps parmi les Egyptiens. Murtady, dans ſa Deſcription des Merveilles de l'Egypte, page 35. de la traduction françoiſe de Vattier, cite Alboumaſſar, qui rapportoit d'après deux Livres égyptiens aſſez anciens, que le Déluge univerſel étoit arrivé le Soleil étant au premier degré d'Ariès, lorſque *Régulus* ſe trouvoit dans le Colure du Solſtice. Sur quoi il faut remarquer en paſſant, 1°. que le Déluge, qui étoit inconnu aux anciens Egyptiens, a été mis à la place de l'embraſement, pour ſe conformer aux traditions hébraïques adoptées par les Mahométans. 2°. Que le lieu de *Régulus*, étant en 1689. le 25°. 31′. 20″. de *Leo*; la différence eſt de 55°. 31′. 20″. Ce qui, ſuivant la quantité du mouvement des étoiles, reçue dans le Syſtême égyptien, de 100. ans par degré, fait une durée de 5552. ans; deſquels ôtant 1689, reſte l'an 3463.

avant JESUS-CHRIST pour le temps du Déluge, c'eſt-à-dire l'an 575. avant Ménès : ce qui ne différe que de 157. ans du calcul des Septante.

Mais, pour revenir à la prétention de M. Newton, de ce que les Egyptiens marquoient à un certain jour de l'année la fin du monde antérieur au nôtre, s'enſuit-il que ce jour étoit celui dans lequel ils commençoient leur année ? C'eſt tout au plus ce que l'on pourroit conclure du jour que leurs traditions marquoient pour celui de la naiſſance du monde dans lequel nous nous trouvons aujourd'hui, parce que le jour de cette naiſſance eſt pour nous le commencement de la meſure ſenſible du temps, c'eſt-à-dire des révolutions ſolaires.

Suivant les traditions égyptiennes, le monde ſortit de ſes cendres, & fut renouvellé le quarante-cinquiéme jour après le Solſtice d'Eté, au tems de l'inondation du Nil, & lorſque la terre, qui avoit été auparavant deſſéchée & brûlée par le Soleil, s'abreuve des eaux du Nil, & ſe pare d'une nouvelle verdure. C'eſt-là le Printems de l'Egypte : le temps de l'Equinoxe d'Ariès eſt celui de la plus grande ſéchereſſe & de la plus grande aridité, parce qu'il ne pleut jamais en Egypte, & que la terre n'eſt arroſée que par les eaux du Nil. Or c'eſt au quarante-cinquiéme jour après le Solſtice que *Pétoriſis* & *Nékepsos*, deux Aſtronomes Egyptiens célébres, auteurs de la Sphère égyptienne nommée *Sphæra barbarica* par les anciens, mettoient la naiſſance du monde, *mundi genitura ;* & cela, comme le dit *Firmicus*, ſur l'autorité du Livre intitulé *Myriogeneſis*, eſpéce de Code aſtrologique attribué à Anubis & à Eſculape, ou du moins publié ſous leur nom, ſuivant la méthode des Prêtres Egyptiens, rapportée dans le Livre d'Iamblique.

Jul Firmic. Lib. III. cap. 1. Paul. Alexandr. ap. Voſſ. Iſag. Chronol. p. 23.

Firmicus dit dans un autre endroit que la terre a été formée & arrangée vers le trentiéme jour de Libra, *in poſterioribus Libræ partibus terra dicitur eſſe compoſita ;*

ut

ut Barbarica ratio confirmat. Si cette derniere opinion étoit celle des Egyptiens, elle ſeroit encore plus oppoſée que l'autre à la ſuppoſition de M. Newton; mais il me ſemble que *Barbarica ratio*, en cette occaſion, ſe doit entendre des Chaldéens. Les raiſons qui me portent à le croire ſeroient longues à détailler; & cela eſt indifférent au ſujet.

La tradition égyptienne comptoit donc au moins 135. jours entre la deſtruction du monde par le feu, arrivée, le Soleil étant au premier d'*Ariès*, & ſa reparation ou ſa renaiſſance 45. jours après le Solſtice, le Soleil étant au 15e de *Leo*. Ce tems marquoit, ſans doute, l'intervalle du cahos qui avoit ſéparé le premier & le ſecond monde. La fiction du Phénix étoit une expreſſion allégorique de ces deſtructions & de ces réparations ſucceſſives de l'Univers. Les Grecs, qui prirent la choſe à la lettre, ont embelli la fable du Phénix de mille circonſtances qui ont rendu l'allégorie preſque méconnoiſſable.

Quoique l'année de 365. jours fût une année vague, dont le commencement ne revenoit au même point de l'Ecliptique qu'au bout de 1460. ans; il y avoit cependant un commencement fixe de l'année établie pour l'uſage civil, pour la culture des terres, pour les fermages & pour le payement des impôts annuels qui ſe prenoient ſur le produit des terres. Vettius-Valens, Aſtronome d'Antioche au moins contemporain de Ptolémée, & *Orus*, Ecrivain Egyptien, nous aſſurent de l'exiſtence de cette année civile. L'année vague étoit l'année religieuſe qui ſervoit à régler les fêtes & les ſacrifices. Le commencement & la fin du cycle étoient marqués par la réunion du commencement de cette année religieuſe avec celui de l'année civile. Le commencement de cette derniere étoit marqué, ſelon Porphyre, par le lever héliaque de l'étoile *Sothis*, ou du *Grand Chien*, nommée *Sirius* chez les Grecs. Ce lever étoit marqué, ſuivant Solin, par les Prêtres Egyptiens, au vingt-

Vett. Val. *Anthol.* Lib. I. Bainbrig *de anno canicul.* cap. 4. p. 26.

Porphyr. de antro Nymph.

ſeptiéme degré de Cancer, le douziéme avant les Calendes d'Août.

Le lever héliaque de *Sirius* étoit un phénoméne remarquable pour l'Egypte ; parce qu'il arrive au temps de l'inondation du Nil, qui eſt la ſeule cauſe de la fertilité dans ce pays où il ne pleut jamais. Hépheſtion de Thèbes, cité par *Orus*, nous apprend que la couleur de cet Aſtre, lorſqu'il étoit vû à ſon lever héliaque à travers les vapeurs de l'horiſon, ſervoit de prognoſtic * pour la fertilité de l'année future. Cette opinion pouvoit avoir quelque fondement, parce que les vapeurs de l'horiſon pouvoient indiquer ſi la terre étoit trop ou trop peu abreuvée des eaux du Nil.

Hierogl. 3.

Nous voyons dans les Géoponiques grecs pluſieurs prognoſtics tirés du ſigne dans lequel la Lune ſe trouve au lever de Sirius, ou même de celui où elle eſt lors du premier tonnerre après ce lever. On en donne pour raiſon, que, ſuivant les principes de Zoroaſtre, ce tonnerre doit être regardé comme le premier tonnerre de l'année. Je ne rapporte cette obſervation ſuperſtitieuſe & ridicule, que pour montrer que dans les principes des Aſtrologues, le lever de Sirius marquoit le commencement de l'année ruſtique des Egyptiens, de qui l'on avoit emprunté toutes ces opinions. Ptolémée ne nous permet pas d'en douter : car il aſſure qu'en Egypte le temps du Solſtice d'été eſt celui du commencement de l'année, parce que c'eſt celui de la crue du Nil.

Lib. I. cap. 8. 10. 11. 15. &c.

Tetrabyblos, Lib. II. cap. 10.

Cenſorin nous explique d'une maniere très-détaillée la différence qu'il y avoit entre l'année vague ou religieuſe des Egyptiens & leur année fixe. Il nous apprend que dans l'origine le premier jour du mois *Thoth*, ou

De die Natali, cap. 18.

* Plin. II. 77. parlant du Cycle de quatre ans, établi par Eudoxe, pour les prognoſtics auxquels on ajoûtoit alors grande foi, dit que ce Cycle ramenoit toûjours, par l'intercalation d'un jour en quatre ans, le commencement de l'année au lever de la Canicule.

Digitized by Google

le premier jour de l'année, avoit été fixé à celui du lever héliaque de *Sothis*. Mais comme cette année étoit plus courte que l'année ſolaire vraie d'environ ſix heures, ainſi qu'on l'a déja vû, il arriva au bout de quatre ans que la différence ſe trouva d'un jour entier, en ſorte que la cinquiéme année le lever héliaque de *Sothis* arriva le ſecond jour de *Toth*; la neuviéme année, il arriva le troiſiéme & ainſi de ſuite; avançant tous les quatre ans d'un jour, juſqu'à ce qu'au bout de 1460. ans il ſe retrouvât au premier jour de *Thoth*, ayant parcouru ſucceſſivement tous les 365. jours de l'année. Ces 1460. ans étoient ce que l'on nommoit la grande année, l'année divine, ou l'année ſothiaque & le Cycle caniculaire.

Adde Chalcid. in Timæo. Platonis, p. 92.

Géminus, plus ancien que Cenſorin & contemporain de Sylla, nous apprend que les Prêtres Egyptiens de ſon temps ſe faiſoient un point de religion de conſerver l'uſage de cette année vague, dans laquelle les fêtes des dieux, changeant tous les quatre ans de jour par rapport au mouvement du Soleil dans l'Ecliptique, elles parcouroient toutes les ſaiſons, & ſanctifioient ſucceſſivement tous les jours de l'année ſolaire vraie.

Gemin. cap. 6. *Adde* Petav. not. uranolog.

Adde Theon. præfat. canon. Dodw. append. diſſert. Cyprianic. p. 111. Haly ap. Kircher. Œdip. vol. II. p. 251.

Les anciennes Scholies latines, jointes à la verſion du Poëme d'Aratus par Germanicus, nous apprennent que, lors du couronnement & du ſacre des Rois d'Egypte, les Prêtres de Memphis les conduiſoient dans le Sanctuaire d'Iſis; & que là, avant de les initier aux myſtères de cette Déeſſe, ils exigeoient d'eux un ſerment ſolemnel, par lequel ils s'engageoient à maintenir l'ancien uſage de l'année vague de 365. jours, ſans ſouffrir que l'on introduiſît aucune intercalation ou d'un jour ou d'un mois, quand même ce jour ou ce mois ſeroient conſacrés aux dieux. Scaliger croit que ces Scholies latines ſont une traduction des anciennes Scholies grecques du Poëme d'Aratus.

Schol. Germanici de Conſtell. Capricorni.

Scal. canon. Iſag. p. 271.

L'intercalation d'un mois entier eſt celle dont ſe ſer-

voient les anciens Perſans, dont l'année étoit de 365. jours comme celle des Egyptiens, & diviſée de même en douze mois de 30. jours, avec cinq jours épagomènes. Le commencement de cette année ſemble avoir été fixé à l'Equinoxe du Printemps qui eſt encore la grande fête des Perſans, ſous le nom de *Néou-Rouz*. Au bout de 120. ans le jour de cet Equinoxe n'arrivoit plus le jour du *Néou-Rouz*, mais le trentiéme jour du premier mois. Alors on intercaloit un mois entier, & l'on comptoit deux fois le même mois. Ainſi la cent-vingt-uniéme année l'Equinoxe ſe retrouvoit le jour du *Néou-Rouz*. Mais pour laiſſer un veſtige de l'intercalation, les cinq jours épagomènes, qui, pendant la premiere période, avoient été à la fin du douziéme mois, ſe tranſportoient à la fin du premier. A la fin de la ſeconde période & lors de la ſeconde intercalation, on tranſportoit de nouveau ces épagomènes à la fin du ſecond mois, qui étoit alors compté deux fois. On continuoit d'intercaler ainſi un nouveau mois tous les 120. ans; & l'on tranſportoit les épagomènes de mois en mois, juſqu'à ce qu'elles revinſſent à la fin du douziéme mois au bout de 1320. ans. Le Cycle Perſan étoit donc de 1440. ans, & compoſé de douze périodes de 120. ans, chacune avec un mois intercalaire, lequel étoit conſacré aux dieux, & comme une fête perpétuelle. Golius, qui nous apprend ce détail, & qui en a donné les preuves dans ſes notes ſur Alfragan, nous avertit que pluſieurs des Mages Perſans ſe faiſoient un ſcrupule de ſe conformer à cette intercalation. C'eſt ſans doute à cette coûtume perſane que les Prêtres Egyptiens faiſoient alluſion; & la circonſtance rapportée par le Scholiaſte, que l'on exigeoit un ſerment ſolemnel du Roi, qu'il ne ſouffriroit pas que l'on introduisît cette intercalation d'un mois entier, me fait croire qu'il s'agit là des Rois d'Egypte qui regnerent dans ce Pays après qu'il eut ſecoué le joug des Perſans. Au reſte, pour le remarquer en paſſant, cette interca-

Vide Hyde Hiſt. Relig. Veter. Perſ.

Golius, *notis in Alfragan.* p. 17. ad. Hyde. Hiſt. Relig. Vet. Perſar.

lation de l'année perſane peut ſervir beaucoup à fixer l'époque de pluſieurs des anciens Rois, dont il eſt parlé dans les chroniques de ce Pays, copiées par Mirkond, duquel Teixéira nous a donné l'abrégé. J'eſpere avoir quelque jour occaſion de le montrer; car ce n'en eſt pas ici le lieu. Je reviens à l'année égyptienne.

Il eſt clair par tout ce que j'en ai dit que la fin du cycle ou période caniculaire étoit marquée par la réunion du premier jour de l'année vague, avec celui du lever héliaque de l'Etoile *Sothis* ſous le climat de l'Egypte. Comme la durée de ce cycle eſt conſtante, l'année dans laquelle il finiſſoit étant connue, on aura celle dans laquelle il avoit commencé. Cenſorin nous apprend que l'année dans laquelle il écrivoit étoit la centiéme d'un nouveau cycle; & que la réunion ou le commencement du cycle étoit arrivé l'année du ſecond Conſulat de l'Empereur Antonin, le treiziéme jour avant les Calendes d'Août, c'eſt-à-dire le 20. Juillet d'une année Julienne, laquelle eſt inconteſtablement la cent trente-huitiéme de l'Ere vulgaire. Cette année répondoit donc à la premiere du nouveau cycle égyptien, & à la derniere du cycle précédent. Ce cycle antérieur à celui de Cenſorin, avoit par conſéquent commencé au mois de Juillet de l'an 1322. avant l'Ere vulgaire, c'eſt-à-dire 438. ans entiers avant le temps auquel M. Newton place le premier établiſſement de l'année égyptienne de 365. jours.

Le ſavant Bainbrigge, Profeſſeur d'Aſtronomie à Oxford, reconnoît que Clément d'Alexandrie a marqué cette même année 1322. comme celle du commencement d'un cycle égyptien. Clément dit que l'Exode des Hébreux arriva la trois cent quarante-cinquiéme année avant le renouvellement du Cycle Sothiaque égyptien. Par la chronologie que ce Pere établit, l'Exode eſt de l'an 1668. avant l'Ere chrétienne : donc le nouveau Cycle commença l'an 1322. ou 1323. avant cette même Ere.

De anno caniculi p. 35.

Stromat. I.

Digitized by Google

Pag. 37. *adde* Gravii demonſtr.

L'Aſtronome Anglois montre que cette année 1323. avant l'Ere chrétienne, le lever héliaque de *Sothis* ou *Sirius* ſe fit pour le climat de la baſſe Egypte, qui eſt celui dont parle Cenſorin, lorſque le Soleil étoit au quatorziéme degré du *Cancer*, le 20. Juillet de l'année Julienne anticipée. L'an 138. de JESUS-CHRIST, le lever de cette même étoile ſe fit lorſque le Soleil étoit au vingt-ſixiéme degré de Cancer, à cauſe du mouvement de Sirius en longitude, mais cependant le même jour 20. Juillet de l'année Julienne, comme Bainbrigge le dit formellement.

Cenſorin, en parlant du lever de Sirius, ſe ſert d'une expreſſion aſſez ſinguliere, *quo tempore* SOLET *Canicula in Ægypto exortum facere.* Ce mot *ſolet* pourroit marquer que l'on n'avoit pas attendu l'obſervation exacte du lever héliaque de Sirius, pour marquer le commencement du Cycle; mais que l'on ſuppoſa qu'il avoit dû ſe faire le premier jour de la premiere année du nouveau Cycle. En effet, le mouvement propre de Sirius dans l'Ecliptique l'ayant fait avancer de plus de 20. degrés dans l'Ecliptique vers l'Occident, dans l'eſpace de 1460. ans; cette différence dans la longitude en avoit produit une de $12^{\circ}. 15'. 37''.$ ou de près de quatorze jours dans le tems de ſon lever. Il arrivoit à la fin du Cycle 14. jours plus tard dans l'année ſolaire vraie, qu'il n'avoit fait au commencement du Cycle, comme Bainbrigge le fait voir. Le lever héliaque ſe fait d'autant plus tard que l'on paſſe dans un climat plus ſeptentrional. Ainſi à Rome le lever héliaque de Sirius ſe faiſoit non le 20. Juillet 27. jours après le Solſtice comme en Egypte, mais le troiſiéme d'Août, ou le trente-quatriéme jour après le même Solſtice, & ſept jours plus tard que dans la baſſe Egypte. Ainſi l'on auroit pu attribuer la différence arrivée dans le lever de Sirius, à celle qui eſt entre le climat de la haute Egypte & celui du Delta. On peut ſuppoſer que le commencement du Cycle avoit été réglé ſur le lever

Bainbrig. p. 24.

de Sirius à Thèbes, différent de celui d'Alexandrie.

Je ne penſe pas cependant que ce ſoit la vraie raiſon. Dès l'an 1322. Memphis étoit devenue la Capitale de l'Empire égyptien; & il y a plus d'apparence que l'on s'étoit réglé ſur le climat de cette Ville pour le lever de Sirius, au commencement & à la fin du Cycle qui précéda celui de Cenſorin. Mais comme le mouvement propre des étoiles étoit connu en Egypte au moins dès le temps d'Alexandre, ainſi que je l'ai fait voir dans la ſeconde Partie de ces Obſervations; il eſt aiſé de comprendre que l'on ne fut pas ſurpris en Egypte d'une différence dont on connoiſſoit la cauſe aſtronomique, & que l'on regardoit comme une ſuite néceſſaire du Syſtême *Coſmique*.

Quoi qu'il en ſoit de la cauſe à laquelle les Egyptiens attribuoient ce changement dans le jour du lever héliaque de Sirius, cela eſt abſolument indifférent à la queſtion préſente. Cenſorin nous aſſure formellement que l'année dans laquelle il arrivoit étoit la centiéme d'un nouveau Cycle. C'eſt-là une choſe de fait, ſur laquelle Cenſorin ne pouvoit ni ſe tromper ni vouloir nous tromper: car il n'avoit aucun intérêt à le faire; & comme il s'agiſſoit là d'une choſe d'uſage, il s'expoſoit à être démenti s'il eût voulu en impoſer.

Ce qu'il dit ſur l'époque du Cycle égyptien courant n'eſt pas moins ſûr que ce qu'il dit des années de Nabonaſſar, de celle des Olympiades vulgaires, de celle de Rome, de celle de la Réformation Julienne, de celle de l'Empire d'Auguſte ſur l'Egypte, &c.

La juſteſſe reconnue des autres époques ne nous permet pas de révoquer en doute celle du Cycle égyptien. Ce qu'il dit du jour auquel le premier jour de l'année vague du Cycle tomboit dans l'année Julienne, eſt une choſe prouvée par le calcul & par mille témoignages aſtronomiques que l'on trouve dans Ptolémée. Ainſi la vérité du fait allégué par Cenſorin eſt une choſe démon-

trée au moins pour une partie. Et comme l'autre, c'eſt-à-dire le quantiéme de cette année dans le Cycle, non-ſeulement ne peut être attaquée par rien de ſolide, mais qu'elle eſt encore appuyée ſur les plus fortes préſomptions; je ne vois pas ſur quoi on ſe pourroit fonder pour la rejetter.

Si cela eſt ainſi, le Cycle égyptien ayant fini l'an 137. plus 7. mois après l'Ere chrétienne, il avoit commencé l'an 1323. ou 1322. ans & quelques mois avant l'Ere chrétienne. Ce qui eſt formellement contraire à M. Newton, dont la Chronologie ſuppoſe que l'année égyptienne n'a été réglée que l'an 884.

Mais on peut aller encore plus loin contre ce Syſtême, au moins, à ce qu'il me ſemble, & montrer que le Cycle révolu immédiatement avant celui pendant lequel écrivoit Cenſorin, n'eſt pas le plus ancien Cycle égyptien, ou celui au commencement duquel on avoit établi l'uſage de l'année vague de 365. jours. Il n'étoit que le ſecond; & celui de la centiéme année duquel date Cenſorin étoit le troiſiéme. Par conſéquent le premier Cycle avoit commencé 2920. ans avant l'an 138. de JESUS-CHRIST, ou l'an 2782. avant l'Ere chrétienne.

La réalité de ce premier Cycle eſt une choſe facile à prouver, même par l'Ecriture. On a vû dans la ſeconde Partie les preuves tirées du témoignage formel de Manéthon. Voici celles que je tire de l'Ecriture, pour montrer que l'uſage de l'année vague de 365. jours étoit établi dans l'Egypte au moins du temps de Moyſe.

Le caractère diſtinctif de cette année eſt, comme on l'a vû, que ſon commencement recule tous les quatre ans d'un jour entier dans l'année ſolaire vraie, & qu'ainſi il répond ſucceſſivement à tous les points de l'Ecliptique. Si donc nous trouvons qu'au temps de Moyſe le commencement de l'année égyptienne précédoit un certain jour marqué de l'année ſolaire d'un nombre de jours proportionné

proportionné au nombre des années qui ſe trouvent entre l'année de la naiſſance de Moyſe, par exemple, & celle dans laquelle le commencement de l'année vague tomboit à ce jour déterminé de l'année ſolaire vraie ; il faudra reconnoître que pendant cet intervalle on s'étoit ſervi de l'année vague. Un exemple rendra cela plus ſenſible. Selon M. Newton, le commencement de l'année égyptienne tomboit en 884. au jour même de l'Equinoxe du Printemps. La naiſſance de Moyſe eſt, comme je l'ai montré, de l'an 1589. c'eſt-à-dire antérieure de 705. ans à l'an 884. Si l'année vague avoit été en uſage pendant cet intervalle, ſon commencement auroit reculé de 176. jours 6. h. pendant cet intervalle de 705. ans ; & par l'inverſe de cette conſéquence, ſi ce commencement avoit reculé de 176. jours 6. heures en 705. ans, l'année égyptienne étoit une année vague de 365. jours. Car cette forme d'année eſt la ſeule dans laquelle cela puiſſe arriver.

Il s'agit donc ſeulement de prouver que l'an 1589. avant JESUS-CHRIST le commencement de l'année égyptienne tomboit au cent ſoixante-dix-ſeptiéme jour après l'Equinoxe du Printemps ; ou, ce qui eſt la même choſe, que pendant les 705. ans écoulés depuis le temps de Moyſe juſqu'à l'année 884, ce commencement avoit reculé de 176. degrés dans l'Ecliptique contre l'ordre des ſignes, paſſant d'abord de l'Equinoxe d'Automne au Solſtice d'Eté, en parcourant les ſignes de *Virgo*, de *Leo* & de *Cancer*, & enſuite du Solſtice à l'équinoxe par les ſignes de *Gemini*, de *Taurus* & d'*Ariès*. Pour le dire plus clairement, tout ſe réduit à prouver qu'au temps de Moyſe, l'année égyptienne, ou celle que les Juifs avoient ſuivie en Egypte, commençoit à l'équinoxe d'Automne.

Les Hébreux avoient habité 430. ans en Egypte lorſque Moyſe les en tira. Ils avoient paſſé la plus grande partie de ce temps dans l'oppreſſion & dans l'eſclavage,

diſperſés par toute l'Egypte & employés aux travaux publics. Regardés comme les eſclaves du Prince ils étoient obligés de ſe conformer aux Loix & à la Police civile de leurs maîtres. Les Hébreux, quoiqu'unis par une origine commune, dont ils conſervoient précieuſement le ſouvenir, ne formoient point un corps politique, ni même un corps religieux; parce qu'avant la Loi il n'y avoit point de Sacerdoce. Les aînés dans chaque famille étoient les Miniſtres de la Religion; & les Fêtes ni les Sacrifices n'avoient point de jours marqués. Ainſi les Hébreux n'avoient point d'autre année que celle de la Nation égyptienne, au milieu de laquelle ils vivoient.

Cette année des Hébreux commençoit en Automne, & vers notre mois de Septembre. L'Exode arriva au Printemps, *menſe verni temporis*; par cette raiſon Dieu ordonna que doreſnavant ce mois ſeroit le premier de l'année. *Menſis iſte vobis principium menſium, primus erit in menſibus anni.* Ce qui étoit un changement fait à la forme de l'année ſuivie juſqu'alors. Auſſi lorſque Dieu ordonne la célébration de la Fête des Tabernacles au temps de la récolte des fruits, c'eſt-à-dire en Automne, il marque qu'elle ſe célébrera à la fin de l'année écoulée & au commencement de l'année; *in exitu anni, redeunte anni tempore:* ce qui déſigne la fin & le commencement d'une année civile, différente de l'année religieuſe, laquelle commençoit au Printemps; en ſorte que la Fête des Tabernacles tomboit au ſeptiéme mois après la célébration de la Pâque. Ce ſeptiéme mois de l'année religieuſe, qui commençoit à la nouvelle Lune de l'équinoxe du Printemps, étoit le premier mois de l'ancienne année, ſuivant le témoignage formel du Paraphraſte Chaldéen.

Exod. c. xxxiv. v. 18.

Exod. c. xii. v. 1. 2.

Exod. xxiii. v. 16. xxiv. v. 22.

III. Reg. viii. v. 2.

Joſeph. I. *Antiq.* cap. iii. §. 3.

Joſephe l'Hiſtorien, qui avoit vû la République Judaïque encore ſubſiſtante, & qui, en qualité de Prêtre, étoit inſtruit de la Police tant civile qu'eccléſiaſtique,

nous assure que l'usage de cette ancienne année avoit toûjours été conservé pour le fermage des terres, pour les contrats de vente & pour tous les actes civils. Il ajoûte que comme c'étoit celle que les Juifs avoient suivie en Egypte, c'est aussi celle dont Moyse s'est servi dans la Genèse; & que l'Ecrivain sacré se sert dans l'Histoire du Déluge d'une année qui commençoit en Automne. Cette opinion est celle des Auteurs du Calendrier des Juifs, qui font toûjours commencer l'année au mois *Tisri* en Automne, & non au mois *Nisan*, ou à celui du Printemps.

Vide Cal. Hebr. apud Scalig. Canon. Isagog. p. 42.

La vérité du témoignage de Josephe est, j'ose le dire, démontrée par le précepte que Dieu donne aux Juifs pour l'observation des années Sabbatiques & pour celles des Jubilés. Il ordonne qu'après qu'ils auront ensemencé & moissonné leurs terres pendant six années consécutives, ils les laisseront reposer pendant la septiéme, & abandonneront aux pauvres les fruits que la terre aura produits d'elle-même. Cette septiéme année commençoit donc après la moisson de la sixiéme & finissoit avant les labours de la huitiéme, c'est-à-dire vers l'Automne.

Les années du Jubilé suivoient la même régle : il n'étoit pas permis aux Hébreux d'aliéner le fonds ou la propriété de leurs héritages; ils n'en pouvoient vendre que l'usufruit, & cela jusqu'au tems du *Jubilé* prochain. Cette Fête, établie après le partage des terres conquises sur les Cananéens, se célébroit tous les cinquante ans, à compter de l'année même du partage; & elle suivoit immédiatement la septiéme année Sabbatique, commençant de même que ces années au temps des semailles & à la Fête des Tabernacles. Cette année du Jubilé ou *du Retour* * des Juifs à leurs anciennes possessions, étoit accompagnée d'une abolition générale de toutes les dettes. Il seroit inutile de remarquer que si les années Sabbatiques, de même que celles du Jubilé, avoient

Levit. cap. xxv. v. 9. 10. 11.

* C'est ainsi que les Septante expliquent ce mot.

commencé au Printemps comme l'année religieuſe, il n'eût pas été permis de moiſſonner ce que l'on avoit ſemé l'année précédente ; & que n'étant pas permis de ſemer pendant cette même année, les propriétaires auroient perdu deux moiſſons; enfin que par rapport aux années du Jubilé, celui qui rentroit en poſſeſſion d'un fonds aliéné auroit moiſſonné ce que l'uſufruitier avoit ſemé. Ces conſéquences ſont trop ſenſibles pour m'y arrêter.

La diſtinction de l'année civile ou ancienne & de l'année eccléſiaſtique ou nouvelle eſt, ce me ſemble, ſuffiſamment prouvée. Reſte à voir quand la premiere commençoit préciſément.

L'année religieuſe commençoit régulierement à la nouvelle Lune, qui précédoit immédiatement l'équinoxe du Printemps; & la Fête des Azimes ou de la Pâque ſe célébroit le jour de la pleine Lune. Dans le Calendrier ſuivi par les Juifs, & qui eſt ce que nous avons de plus exact ſur la forme de leur année, la Fête des Tabernacles, fixée au 15. ou à la pleine Lune du ſeptiéme mois, tombe au cent ſoixante-dix-huitiéme jour après la Fête des Azimes. Le même rapport avoit lieu entre les Néoménies du premier & du ſeptiéme mois. Si nous ſuppoſons que la Néoménie du premier mois tombât au temps de l'Exode, la veille de l'équinoxe; celle du ſeptiéme mois arrivoit le cent ſoixante-dix-ſeptiéme jour après l'équinoxe du Printemps, & 20. jours avant l'équinoxe d'Automne.

Cal. Jud. apud Scalig. *ibid.*

Mais cette Néoménie du ſeptiéme mois étoit le commencement de l'ancienne année, de celle que les Juifs avoient priſe en Egypte, & qui leur étoit commune avec les Egyptiens. Donc au tems de Moyſe l'année égyptienne commençoit le cent ſoixante-dix-ſeptiéme jour après l'équinoxe du Printemps. Donc, ſuivant ce qui a été établi ci-deſſus, l'année uſitée alors étoit une année de 365. jours ou une année vague. Ce qui eſt formellement contraire à l'aſſertion de M. Newton, que l'uſage public de cette année n'a commencé que l'an 884. &

Digitized by Google

705. ans après l'année de la naiſſance de Moyſe. J'ai choiſi cette année pour mon calcul ; parce que c'eſt celle du commencement de la grande perſécution des Hébreux, qui furent alors abſolument ſéparés des Egyptiens naturels, dépouillés de leurs poſſeſſions, réduits dans un véritable eſclavage, & confondus avec les Paſteurs, ſous le nom d'*Impurs* qui déſignoit ceux qui n'obſervoient pas les rites de la religion égyptienne. Juſqu'alors ils avoient fait en quelque ſorte partie de la nation égyptienne, & en avoient obſervé les loix politiques. Mais depuis la violente perſécution excitée par le zèle inconſideré du roi Aménophis, pere de Séſoſtris, les Juifs ne poſſédant plus rien, ne pouvant plus ni acquérir ni contracter, ils ne s'embarraſſoient plus de la forme de l'année ; & quoique depuis le temps de la perſécution le commencement de l'année eût reculé de 20. jours pour les Egyptiens, & qu'il précédât l'équinoxe d'Automne de 40. jours entiers, au temps de l'Exode les Hébreux conſervoient l'uſage ancien qu'ils avoient ſuivi pendant les derniers temps des Paſteurs.

Le Syncelle marque l'établiſſement de l'année vague & l'addition des cinq jours épagomènes ſous le regne d'un roi *Aſeth*, qu'il fait pere de *Thummoſis* ou *Tethmoſis*, & qu'il dit avoir été le dernier roi des Paſteurs. Il place le commencement de ſon regne trois ans avant la naiſſance de Moyſe, & plus de 800. ans avant *Séſac*. Si le témoignage de Syncelle eſt de quelque autorité en cette occaſion, il eſt abſolument contraire à M. Newton. La regle de l'indiviſibilité des témoignages a d'autant plus de lieu en cette occaſion, que cet *Aſeth* eſt un roi de la façon de Syncelle, qui convient ne l'avoir trouvé ni dans les extraits de Manéthon par Jule Affricain, ni dans ceux d'Euſèbe. Il prétend que c'eſt le ſixiéme & dernier Roi des Paſteurs nommé *Aſſis* dans Joſephe. Mais cela ne s'accorde pas avec ce qu'il ajoûte qu'*Aſeth* eſt pere de *Thmoſis* ou *Tethmoſis*, qui chaſſa les Paſ-

Syncel. Chronic. page 63.

teurs de Memphis & d'une partie de la baſſe Egypte, & eſt abſolument faux : car ce *Thmoſis* étoit fils de *Miſphragmuthoſis*, roi de Thèbes. Ces deux derniers Princes étoient ennemis des Rois Paſteurs, & leur firent beaucoup de mal. Cet Aſeth eſt tiré du Catalogue des Rois d'Egypte, que Syncelle donne comme celui par lequel il continue la Chronologie. Or ce Catalogue formé par Syncelle, en prenant au hazard des noms de Rois Egyptiens, & même en ajoûtant des Princes dont les monumens qu'il a connus ne parloient point, n'a d'autre autorité que celle de Syncelle, laquelle eſt médiocre lorſqu'il n'a point de garand de ſes déciſions.

Syncelle, qui lui attribue l'établiſſement des Epagomènes & de l'année égyptienne, ſe contredit lui-même par cette ſuppoſition : car il place l'établiſſement du Cycle caniculaire ſous Ménès, 968. ans avant le temps auquel il aſſure que l'on regla l'année dont ce Cycle étoit néceſſairement compoſé, & ſans laquelle il n'a pu ſubſiſter.

Le témoignage de Syncelle n'eſt donc d'aucune autotité en cette occaſion, puiſqu'il eſt en contradiction avec lui-même ; & j'ai peine à concevoir comment M. Newton a pu ſe flatter que l'on voudroit bien s'y rendre, & en recevoir une partie, tandis que l'on rejetteroit l'autre.

Syncelle attribue au même Roi Aſeth l'établiſſement de la religion égyptienne, ou le culte des types vivans, c'eſt-à-dire des animaux ſacrés. Manéthon, dans les extraits rapportés par Syncelle lui-même, marque cet établiſſement comme un évenement du regne de *Kéachos*, dixiéme Roi depuis Ménès, & ayant commencé l'an 291. après lui. Dans Syncelle Aſeth, poſtérieur de 968. ans à Ménès, n'a commencé que 677. ans après Kéachos.

Manéthon, auquel je ne crois pas que l'on prefere le témoignage de Syncelle, compilateur & même compilateur infidéle & peu intelligent, Manéthon, dis je,

nous indique en quel temps les cinq jours épagomènes furent ajoûtés à l'année de 360. jours. La défaite & l'expulsion totale des Paſteurs arriva au commencement du regne de Séſoſtris. On a vû que cet évenement étoit néceſſairement de l'année 1571. Leur ſéjour en Egypte avoit été de 511. ans : donc l'année de leur invaſion eſt l'an 2082. avant l'Ere chrétienne. Cette année étoit, comme le dit formellement Manéthon, la ſept centiéme d'un Cycle : donc ce Cycle avoit commencé l'an 2782. Le commencement de Ménès & de la Monarchie égyptienne eſt de l'an 2888, ſelon l'ancienne Chronique compilée au plus tard du temps d'Alexandre: donc le commencement du Cycle eſt de l'année 106. après Ménès ; c'eſt-à-dire de la quarante-quatriéme année du regne d'*Athothis*, qui regnoit ſur toute la haute Egypte, & qui ſucceda à Ménès.

Le nom d'*Athothis* eſt le même que celui de *Toth*, prononcé avec une aſpiration; & c'eſt celui du Mercure égyptien prononcé par les Grecs *Théouth*, *Thauth*, *Tatos*, &c. Ce dieu étoit repréſenté avec une tête de chien, ſymbole de la ſagacité, mais d'une ſagacité utile aux hommes. Ce Mercure, nommé auſſi *Anoubis*, preſidoit à l'Etoile de la Canicule nommée *Sirius*, par les Grecs, à cauſe de ſon éclat. Car ce nom eſt une des épithétes que les anciens Poëtes donnent au Soleil. On la nommoit quelquefois *Anoub* ou *Khnoub* *, dorée, à cauſe de ſon éclat, de même que celle du Gouvernail du Navire Argo que les Latins nomment ordinairement *Canopus* ou *Canobus*.

Le nom le plus ordinaire que les Egyptiens donnoient à Sirius étoit celui de *Sothis*, le chien. Il ſe

* Dans la Liſte des Rois Thébéens d'Eratoſthène *Khnoubos* eſt traduit de même. *Noub* & *Ounoub*, d'où vient *Anoubis*, ſignifie en Cophte de l'*or*. Et c'eſt de-là que vient le nom de la *Nubie*, par où l'on portoit en Egypte l'or que l'on recueille dans le milieu de l'Afrique, & que nous allons maintenant chercher ſur les côtes méridionales de l'Océan Atlantique & de la mer des Indes.

prononce maintenant *Sioth* par les Cophtes. Il ſemble que le *t*, ſur-tout le *T* aſpiré, avoit beaucoup d'affinité avec la lettre *ſ*; car nous voyons que le vrai nom de Séſoſtris, qui eſt *Séthos* ou *Séthoſis*, eſt ſouvent écrit *Séſooſis*. Dans le nom de *Séſoſtris* le *Th* de *Séthos* a été changé en *ſ*.

Scalig. Can. Iſag. Lib. III. p. 275. Pétoſiris, cité par Vettius-Valens, nommoit dans ſes Livres la Canicule non *Sothis* ou *Soth*, mais *Seth*; & de ce mot il a été auſſi aiſé de former *Aſeth* qu'il l'a été de faire *Athotis* de *Toth*.

Euſeb. Præpar. Lib. I. Plat. in Phædone. C'eſt à ce *Toth* ou *Taauth* que Sanchoniaton attribue l'invention de l'écriture. Socrate dans Platon le nomme un Génie, un *Démon*, c'eſt-à-dire, un dieu du ſecond ordre; & outre l'art d'écrire, qu'il nomme en cet endroit *le remède de la mémoire*, il lui attribue la Géométrie, l'Arithmétique & l'Aſtronomie. Ces deux dernieres Sciences étoient néceſſaires à celui qui entreprenoit d'établir une année dont la forme eſt auſſi commode aux Aſtronomes que celle de l'année égyptienne. Manéthon marquoit dans ſon premier Volume que le Roi Athothis avoit écrit pluſieurs ouvrages; & Anticlide, dans Pline, faiſoit honneur à Ménès lui-même de l'invention de l'écriture. Il eſt poſſible que cette découverte trouvée ſous le regne de Ménès n'eût été portée à une perfection ſuffiſante que ſous le regne de ſon ſucceſſeur. Sanchoniaton & Socrate parlent de *Thoth* comme de la divinité adorée ſous ce nom par les Egyptiens, c'eſt-à-dire comme de l'Hermès des Grecs & du Mercure des Latins. Mais nous ſavons par le témoignage formel d'Iamblique que les Prêtres & les Savans d'Égypte publioient volontiers leurs ouvrages ſous le nom de quelque dieu, à l'inſpiration duquel ils croyoient devoir leurs découvertes. Ordinairement c'étoit Mercure ou *Thoth* qu'ils choiſiſſoient; & de-là vient le prodigieux nombre de Traités qui portoient le nom d'*Hermès*. On en comptoit 36525; ſoit que ce fût un nombre conſtant;

Iambl. *de Myſter. Ægypt.* initio.

ſoit

ſoit que ce fût une expreſſion figurée pour deſigner en general un très-grand nombre. C'eſt ſans doute de cette coûtume que venoit le peu d'accord des Anciens au ſujet des découvertes du Roi *Athothis*; les uns les attribuant au dieu même, les autres les donnant au Prince de ce nom. Parmi ces derniers il y en avoit beaucoup qui lui attribuoient toutes les découvertes & tous les ouvrages que l'on avoit publiés ſous le nom de Mercure. Pluſieurs ſiécles après Athothis, il y eut un autre Prince ſavant, & que l'on ſurnomma le ſecond Mercure, à cauſe du progrès qu'il fit faire aux Lettres. Son vrai nom étoit *Siphoas*.

Il eſt donc probable qu'Athothis eſt le même que l'Aſeth de Syncelle, qui aura mal entendu Manéthon; & tout ce que l'on peut conclure de ſon témoignage, c'eſt qu'Athothis fut l'inſtituteur de l'année & du cycle égyptien. Ce qui ne ſert qu'à confirmer ce que nous ſavons d'ailleurs avec aſſez de certitude.

La Chronologie de l'Ecriture Sainte ne forme aucun obſtacle contre l'ancienneté de ce cycle égyptien. La Vocation d'Abraham eſt certainement de l'an 2155. avant l'Ere chrétienne, & l'Ecriture nous apprend que la Monarchie égyptienne ſubſiſtoit déja. Cette année eſt la ſept cent trente-troiſiéme depuis le commencement de Ménès. L'intervalle d'Abraham au Déluge eſt de 1017. ans ſelon l'Exemplaire Samaritain, & de 1251. ans ſelon l'Exemplaire dont les Septante ſe ſont ſervis pour faire leur Verſion. Suivant ce dernier calcul, qui eſt celui de l'Hiſtorien Joſephe & de tous les anciens Peres, le commencement de Ménès tombera à l'an 518. après le Déluge & au temps de Phaleg, qui eſt celui du partage de la Terre entre les nations & de la fondation des Monarchies. La Chronologie ſuivie dans le Manuſcrit Hébreu des Maſſorethes, ſur lequel Saint Jerôme a fait ſa Verſion latine, ne compte que 367. ans entre le Déluge & la Vocation d'Abraham, arrivée dans

Voſſ. Iſagog. Chronolog. p. 63.

un temps où la Terre étoit déja ſurchargée de ſes habitans; puiſque non-ſeulement il y avoit des Monarchies formées, mais que l'on voyoit encore des guerres, des combats, des conquérans, des empires étendus, & des Souverains contraints par les armes de payer tribut à des Princes étrangers. Si 367. ans avoient ſuffi pour tout cela, comme le croyent les Partiſans du Syſtême de la Chronologie abrégée, l'eſpace de 518. ans écoulé depuis le Déluge juſqu'à Phaleg, ſelon les Septante & les Samaritains, avoit été ſuffiſant pour porter le nombre des deſcendans de Noë au même point où la Vulgate le ſuppoſe au temps d'Abraham. Il devoit s'être formé differens Corps politiques; & les deſcendans de Miſraïm pouvoient faire une nation nombreuſe.

La variété ſur ce point de Chronologie entre les Samaritains, les Septante & les Maſſorethes ne roule que ſur quelques verſets du dixiéme chapitre de la Genèſe. Joſephe, qui ſuivoit l'Exemplaire Hébreu du Temple de Jéruſalem, établit la même Chronologie que les Septante; & ce qui eſt abſolument déciſif, ou du moins ce qui le devroit être entre les Critiques Chrétiens, c'eſt que les Evangéliſtes ont rapporté la Généalogie des ancêtres d'Abraham de la même maniere qu'elle l'eſt dans les Septante, & très-differemment de celle que l'on trouve dans le manuſcrit des Maſſorethes. Les Egliſes orientales, même celles de Chaldée & de Syrie, ont toûjours ſuivi la Chronologie des Septante; & dans les Egliſes d'Occident cette Chronologie a été regardée comme ayant une authenticité égale au moins à celle du manuſcrit traduit par Saint Jerôme. L'Egliſe Catholique n'a rien décidé ſur la préférence & a laiſſé la liberté du choix. Ainſi il ne s'agit pas dans un objet de pure critique, tel qu'eſt la Chronologie ancienne, d'en faire une queſtion de controverſe théologique, comme ont fait dans le ſiécle dernier quelques-uns des Partiſans du calcul abrégé. Quand bien même l'autorité ſeroit égale

de part & d'autre, les ſeuls avantages du calcul étendu pour concilier toutes les Hiſtoires authentiques des nations avec la Chronologie de Moyſe, devroient décider en faveur de la Chronologie des Septante. Il y a pluſieurs de ces Hiſtoires authentiques que l'on ne peut rejetter ſans détruire toutes les régles de la Critique & ſans ouvrir la porte à ce Pyrrhoniſme hiſtorique abſolu, qui devient de jour en jour plus à la mode.

Mais revenons à l'établiſſement de l'année égyptienne, dont je ne me ſuis écarté que pour établir un principe important dans ce genre d'érude.

M. Newton trouvant dans Diodore que dans un temple dédié à Oſiris les Prêtres Egyptiens offroient tous les jours à ce dieu 360. coupes pleines de lait, de-là il conclud qu'Oſiris a vécu avant que l'année de 365. jours eût été établie. Mais ſur quoi eſt fondée une telle conſéquence ? Tout ce que l'on peut conclure de ce fait, ſi même on en peut conclure quelque choſe, c'eſt que l'inſtitution de cette cérémonie ou tout au plus la fondation de ce temple ſont antérieures à l'établiſſement de l'année égyptienne ; encore cette conſéquence ſeroit-elle bien hazardée. Diodore nous apprend que la même cérémonie ſe pratiquoit dans un autre temple ſitué dans la ville d'Acanthis à 150. ſtades du Nil, du côté de la Lybie ; mais avec cette différence, que c'étoit de l'eau de Nil dont les Prêtres alloient puiſer tous les jours 360. meſures, qu'ils apportoient dans ce temple & qu'ils vuidoient dans un vaſe percé. Diod. I. p. 15. Newton. Chron. pag. 76.

On pratiquoit quelque choſe de ſemblable, quoiqu'avec différentes liqueurs, dans pluſieurs autres temples : mais ce nombre de 360. prouve ſeulement que les cinq jours épagomènes étoient regardés comme ne faiſant point partie de l'année. Nous voyons que du temps d'Alexandre les Perſans conſacrant diverſes choſes au Soleil en nombre égal à celui des jours de l'année, ce nombre étoit ſeulement de 360, quoiqu'on ajoûtât cinq

jours épagomènes aux 360. jours des douze mois. Les cinq jours épagomènes ou ajoûtés ſont nommés dans pluſieurs des Langues orientales les jours *dérobés*.

Les Egyptiens rapportoient ſur l'origine de ces épagomènes une fable dont le ſens littéral eſt bien extravagant, & même bien ſcandaleux. Ils contoient que Rhéa, femme du Soleil, ayant eu une intrigue amoureuſe avec Ammon, elle en devint enceinte. Sa groſſeſſe ayant manifeſté ſon crime; le Soleil, dans les malédictions qu'il prononça contre elle, demanda qu'elle ne pût accoucher dans aucun des jours de l'année ni du mois. Rhéa ſe trouvoit d'autant plus embarraſſée du fardeau dont elle ne ſe pouvoit plus délivrer, qu'elle étoit groſſe de quatre enfans. Sa groſſeſſe dura aſſez long-temps pour qu'Iſis & Oſiris, qui étoient dans ſon ſein, de même que Typhon & Nephthé, devinſſent en âge de connoître l'amour: l'ancien Orus ou Aroueris fut le fruit de cet amour qu'ils eurent l'un pour l'autre. Il naquit dans le ſein même de Rhéa ſa grand'mere. Cependant, cette déeſſe ayant imploré le ſecours de Mercure, ce dieu ſongea à rendre nulles les malédictions du Soleil. Après avoir obtenu tout ce qu'il demandoit pour prix de ce ſervice, il alla trouver la Lune; & l'ayant engagée à jouer contre lui la ſoixante & dixiéme partie de chacun des jours de l'année, il la gagna; & de toutes ces ſoixante & dixiémes parties réunies il forma les cinq jours épagomènes, qui ne faiſant partie ni des mois ni même de l'année, ne ſe trouvoient point compris dans la malédiction, & ſervirent aux couches de Rhéa, qui mit au monde cinq enfans, quoi qu'elle n'en eût conçu que quatre.

Il eſt clair que cette fable n'étoit autre choſe qu'une allégorie, mais dont il nous importeroit ſans doute fort peu de démêler le ſens myſtique qui ne nous apprendroit pas grand'choſe: je ne la rapporte que pour en examiner une ſeule circonſtance; c'eſt celle de ces portions de

jour que Mercure joua & gagna contre la Lune. M. Newton, citant le paſſage de Plutarque d'où cela eſt tiré, & croyant de même que Scaliger & Marsham, qu'il s'agit là de l'année ſolaire de 360. jours, ſuppoſe, comme eux, que Plutarque a parlé de 72es parties de jour, parce que cinq ſont la ſoixante-douziéme partie de 360. Mais le texte de Plutarque, tant dans les imprimés que dans les manuſcrits, porte tout au long ſoixante & dix; & il eſt clair que dans la fable égyptienne Mercure jouant contre la Lune, c'eſt de l'année lunaire qu'il s'agit là & non de l'année de 360. jours. Il eſt même vraiſemblable que ces fractions de jour, qui étoient d'un peu plus de 20′. & demie, ou d'un tiers d'heure environ, doivent ſe rapporter à quelque changement fait à la durée du mois lunaire.

De Iſide. Scalig. Emend. temp. p. 95. Marsh. Chron. Can. p. 146. Ed. *Lipſ.*

Cinq ſont le ſoixante & dixiéme de 350. Si l'on ſuppoſe que c'étoit le nombre des jours qui compoſoient l'ancienne année lunaire, chaque mois ou lunaiſon étoit de 29. jours, 4. heures environ. Mais comme on reconnut qu'ils étoient trop courts, on les augmenta chacun de dix heures; en ſorte que l'année entiere ſe trouva de 355. jours. Ces cinq jours ajoûtés furent nommés *Epagomènes*; & quoique Plutarque, dans la ſuite de ſon diſcours, ſemble confondre ces épagomènes avec ceux de l'année ſolaire, ils en ſont cependant très-différens.

Le récit que Moyſe fait des circonſtances du Déluge nous montre que l'ancienne année des Patriarches étoit une année lunaire de 336. jours, compoſée de douze mois de 28. jours chacun, leſquels étoient à peu-près moyens entre le mois périodique & le mois ſynodique. Cette année contenoit 48. ſemaines: car la diviſion ſepténaire des jours étoit plus ancienne que Moyſe qui l'a ſanctifiée, mais qui ne l'a pas établie le premier, comme on le voit par la Genèſe. Cette même diviſion avoit lieu dans l'Égypte; & c'eſt de ce dernier pays

Chæremon apud Porphyr. de abſt. Lib. IV. 7. Dion Caſſius, Lib. XXXVI. *Vide* Marsham, pag. 137.

qu'étoit venue la coûtume de conſacrer chacun des jours de la ſemaine à quelqu'une des Planétes. L'année de 350. jours contenoit cinquante ſemaines. Mais comme celle de 355. jours n'étoit pas diviſible par ſept, on nommoit *Epagomènes* les cinq jours ajoûtés, & on les regardoit comme étant hors de l'année. Le mois de 28. jours contenoit quatre ſemaines, dont chacune répondoit à peu-près à une des Phaſes de la Lune ; & c'eſt ce qui répandit ſans doute l'uſage de cette diviſion ſepténaire des jours dans preſque tous les pays.

J'avois propoſé dans mes premieres Obſervations le fonds des difficultés que je viens de développer ; & j'avois montré que le ſentiment de M. Newton ſur l'établiſſement de l'année égyptienne en 884. ne quadroit point avec la durée du cycle égyptien. Dans ſa réponſe il s'eſt contenté *de me dire que je ne l'avois point entendu & que je m'étois mépris ; par la raiſon*, dit-il, *qu'il ne touche point au cycle égyptien, mais qu'il parle de l'établiſſement de l'année egyptienne de 365. jours.*

J'avoue que j'entends encore moins cette réponſe, & que je ne puis comprendre comment M. Newton diſtingue entre l'année égyptienne & le cycle compoſé de ces années. Ces deux choſes me ſemblent tellement liées que l'une ne peut aller ſans l'autre, & qu'il ſuffit de prouver l'exiſtence du cycle caniculaire égyptien, pour établir celle de l'année de 365. jours. Si cette derniere n'eſt pas plus ancienne que l'an 884, le cycle caniculaire ne peut avoir commencé plutôt. Mais ſi au contraire le cycle égyptien eſt antérieur de pluſieurs ſiécles à l'an 884 ; il faut reconnoître que l'établiſſement de cette année égyptienne de 365. jours eſt bien plus ancien que ne le dit M. Newton. C'eſt maintenant au Lecteur à décider de quel côté eſt la mépriſe.

SECTION II.

Epoque de CHIRON *fixée par l'Aſtronomie.*

LA partie de l'ouvrage de M. Newton qui me reſte à examiner eſt ce que l'on a fait paſſer pour la plus importante & la plus ingénieuſe des découvertes dont on a prétendu que ſon Livre étoit rempli: je veux parler de la détermination aſtronomique du temps des Argonautes par le lieu des colures dans l'ancienne Sphère grecque reglée par *Chiron* pour l'uſage de ces mêmes Argonautes dans leur navigation. M. Halley, dont le ſuffrage ne ſera pas ſuſpect aux amis de M. Newton, & dont l'autorité eſt grande en cette occaſion, reconnoît que c'eſt l'endroit le plus problèmatique de tout le nouveau Syſtême, *the moſt queſtionable part of the whole Syſteme*; parce qu'il dépend entierement de deux ſuppoſitions, ſçavoir 1°. que Chiron avoit deſſiné une Sphère céleſte pour l'uſage des Argonautes; 2°. que cette Sphère étoit celle qu'avoit ſuivie Eudoxe; deux choſes qui ſont avancées gratuitement. Philoſ. Tranſact. *numero* 397. pag. 205.

Eudoxe avoit écrit deux Livres d'Aſtronomie, intitulés, l'un *Phénomènes* ou apparences céleſtes, l'autre *Enoptron* ou *Miroir*. Le Poëte Aratus avoit tiré de ces deux ouvrages la matiere d'un Poëme intitulé auſſi *Phénomènes*; il y avoit joint quelques autres memoires: mais comme il n'étoit nullement Aſtronome, ainſi que le reconnoît Ciceron *, il étoit tombé dans quelques mépriſes faute d'avoir compris le ſens des ouvrages qu'il compiloit. Hipparque avoit écrit un Commentaire ſur le Poëme d'Aratus, dans lequel il a conſervé pluſieurs fragmens

* *Conſtat inter doctos homines ignarum Aſtrologiæ.... Aratum de cælo ſtelliſque ſcripſiſſe.* Cicero de Oratore.

des deux ouvrages d'Eudoxe. Cet Aſtronome ne connoiſſoit pas encore, lorſqu'il écrivoit ce Commentaire, que le lieu des étoiles changeoit par rapport aux pôles du mouvement diurne; il ignoroit que l'Equateur, les deux Tropiques & les Colures s'avançoient dans le ciel d'orient en occident : ainſi il fut très-ſurpris de trouver tant de différences entre les poſitions des étoiles dans la Sphère d'Eudoxe, & celles qu'il avoit déterminées ſur ſes propres Obſervations. Il regarda ces différences comme une preuve de l'ignorance d'Eudoxe, & ne chercha point ce qui le pouvoit excuſer. Qu'il me ſoit permis de le remarquer en paſſant; Hipparque ne put jamais ſe défendre d'un ſentiment de jalouſie qui le portoit à critiquer avec aigreur, & ſouvent avec injuſtice, les plus grands hommes qui avoient vécu avant lui : il ſembloit toûjours craindre que leur reputation ne fît tort à la ſienne. Il ſuffit de lire ce que Strabon rapporte des obſervations d'Hipparque ſur la Géographie d'Eratoſthène, pour ſe convaincre que ce jugement qu'en a porté Strabon avant moi étoit bien fondé. Hipparque avoit cependant aſſez de mérite pour n'avoir pas beſoin d'établir ſa reputation ſur les ruines de ſes prédéceſſeurs.

Ce fut en comparant les obſervations exactes du lieu de quelques étoiles fixes, faites par Ariſtyllus & par Timocharès deux Aſtronomes celebres, qu'il commença à ſoupçonner le mouvement propre de ces étoiles. D'abord il penſa que ce mouvement n'avoit lieu que pour les conſtellations du Zodiaque compriſes entre les deux Ptol. Almag. Tropiques, & que les conſtellations qui ſont au-delà de ces cercles étoient abſolument fixes. De nouvelles obſervations lui firent abandonner cette bizarre hypothèſe : dans un ſecond ouvrage, il reconnut que ce mouvement avoit lieu pour toutes les conſtellations, & que s'avançant d'un degré en cent ans d'occident en orient en ſuivant l'ordre des ſignes, elles faiſoient leur Tranſ. Phil. *Supra*, revolution autour des pôles de l'Ecliptique. M. Halley

a ſoupçonné que la différence remarquée par Hipparque entre la Sphère d'Eudoxe & la ſienne le conduiſit à la découverte de ce mouvement. Le Commentaire d'Hipparque ſur Aratus ne favoriſe pas la conjecture de M. Halley : mais quand on admettroit cette conjecture, il faudroit reconnoître auſſi qu'Hipparque ne penſa jamais à déterminer la quantité du mouvement des étoiles par la comparaiſon de la Sphère d'Eudoxe avec la ſienne, ou du moins qu'il ne la croyoit point la même que celle de Chiron. Hipparque obſerva le lieu des étoiles fixes l'an 162. avant l'Ere chrétienne ; & il établit entre la Sphère d'Eudoxe & la ſienne une différence de 15. degrés, qui donnent 1500. ans ſelon ſon calcul, ou du moins ſelon celui de Ptolémée. La chronologie d'Eratoſthène ſuivie alors mettoit cette année la mille vingt-deuxiéme après la priſe de Troye : l'expédition des Argonautes eſt au plus de 80. ans avant la priſe de Troye ; de Chiron à Hipparque il n'y a donc que onze cens ans. Si cet Aſtronome eût déterminé la quantité du mouvement par la durée de cet intervalle, il auroit compté environ 73. ans pour un degré, & non pas un ſiécle entier comme Ptolémée le conclud de ſes Obſervations.

Apollod. apud Clem. Strom. l.

Pour ce qui eſt de la Sphère d'Eudoxe ; aujourd'hui que le mouvement des fixes eſt connu, il n'y a plus moyen d'attribuer les différences que l'on remarque entre le lieu qu'il y donne aux étoiles & celui qu'elles ont maintenant aux ſeules erreurs de cet Aſtronome. Il y auroit entre toutes ces erreurs trop d'uniformité pour que l'on pût admettre cette ſuppoſition. Il faut reconnoître que cette différence vient de ce qu'Eudoxe, dans ſa deſcription du ciel, avoit ſuivi d'anciens Planiſphères dreſſés dans des tems antérieurs à celui auquel il vivoit : apparemment qu'il n'avoit fait par lui-même aucune obſervation du lieu des étoiles fixes ; car il ſe ſeroit bientôt apperçu combien ſes déterminations étoient con-

traires à la vérité, comme le lui reproche Hipparque.

Il s'agit donc de voir quels avoient été les Auteurs de ces anciens Planiſphères ; car pour le temps dans lequel ils ont vécu le calcul nous le donnera avec une pleine certitude. M. Newton ſuppoſe que le Planiſphère d'Eudoxe étoit le même que celui de Chiron, Gouverneur de Jaſon le chef des Argonautes. Aratus, qui employe quinze vers à parler de celui qui a diſtribué les étoiles en diverſes conſtellations, ne fait aucune mention de Chiron, & ſuppoſe même que ces conſtellations avoient été imaginées ſucceſſivement & par divers Aſtronomes, dont le plus ancien n'étoit pas connu. Ainſi toute la preuve de M. Newton ſe réduit à un vers d'un ancien Poëte grec, qui dit que Chiron a deſſiné les conſtellations, & qu'il a partagé les étoiles en divers aſtériſmes. Mais quand bien même on adopteroit cette tradition, en faudroit-il conclure que la Sphère d'Eudoxe étoit celle du premier inventeur de l'Aſtronomie grecque ? N'eſt-il pas probable que cette premiere Sphère très-groſſiere & très-fautive, comme le ſont toûjours les premiers eſſais de l'eſprit humain dans les Sciences, avoit été reformée dans la ſuite, & que c'étoit cette Sphère corrigée pluſieurs ſiécles après le temps de Chiron dont Eudoxe s'étoit ſervi ?

Clem. Alexandr. Strom. I. *ex Auth. Tiranomach.*

Je n'aurois qu'à m'en tenir là pour détruire toute la démonſtration de M. Newton, & pour rendre inutiles tous ſes calculs aſtronomiques. Mais je veux bien lui accorder tout ce qu'il ſuppoſe, & reconnoître avec lui que la Sphère d'Eudoxe étoit la même que celle de Chiron.

La nouvelle Chronologie n'en ſera pas plus aſſurée, puiſque le calcul aſtronomique donnera pour le temps de l'inventeur de cette Sphère, celui même auquel les anciens Chronologiſtes grecs ont fait vivre Chiron, c'eſt-à-dire le quatorziéme ſiécle avant JESUS-CHRIST. Cette détermination aſtronomique du temps de Chiron

par la position des colures & par le lieu des étoiles dans l'ancienne Sphère grecque, pourroit être rejettée, si elle nous engageoit à réformer entierement la Chronologie reçue par les anciens : mais lorsqu'elle sert à confirmer cette même Chronologie, je ne vois pas ce que l'on pourroit lui opposer.

M. Halley, dans deux Mémoires différens publiés dans les Transactions philosophiques, a entrepris de défendre M. Newton contre le Pere Souciet Jésuite : mais dans ces deux Mémoires M. Halley songe moins à établir le fonds du Systême de M. Newton, qu'à relever les fautes où le Pere Souciet est tombé, selon lui. Ce n'est point à moi à entrer dans cette discussion ; c'est une querelle à vuider entre ces deux Savans. *Numero* 397. & 398.

Pour ce qui regarde la preuve astronomique, M. Newton prétend que la description des colures de la Sphère d'Eudoxe montre que cette Sphère avoit été réglée vers l'an 936. avant JESUS-CHRIST, & que ces colures coupoient l'Ecliptique au sixiéme degré vingt-neuf minutes des signes de *Taurus*, de *Leo*, de *Scorpius* & d'*Aquarius*, à 36°. 29′. du lieu que ces colures occupoient en 1689, au temps pour lequel le Catalogue des Etoiles fixes a été calculé sur les Observations de M. Flamsteed.

Le Public pourroit être assez peu disposé à bien recevoir les objections que je ferois contre les démonstrations de M. Newton. A moins que d'être Astronome, & même grand Astronome, le nom seul de M. Newton formera toûjours un préjugé difficile à détruire. C'est pour cela qu'avant de proposer les difficultés qui me sont particulieres, je rapporterai celles que M. Whiston vient de publier en Angleterre. Je vais donner la traduction de ce qui concerne la démonstration astronomique de M. Newton : je l'abrégerai quelquefois pour éviter d'entrer dans des détails personnels peu intéressans pour les gens de Lettres françois ; & d'autrefois j'y ajoûte-

rai les remarques qui me ſembleront propres à confirmer les idées de M. Whiſton.

§. I.

Réfutation du Syſtême de M. Newton par M. Whiſton.

Whiſton. p. 99 & ſuiv. » Je ne crois pas, *dit M. Whiſton*, que l'on puiſſe » employer pour détruire la Chronologie de M. Newton » un argument plus fort que celui de la poſition des co- » lures au temps de Chiron, qu'il a produit lui-même » pour établir cette Chronologie.

» La preuve de ce que j'avance demande que je rap- » porte d'abord la deſcription du Globe céleſte de Chi- » ron & des aſteriſmes tracés deſſus, & cela dans les » propres termes d'Eudoxe conſervés par Hipparque: » après quoi je tranſcrirai la deſcription qu'il nous a » donnée des deux colures. L'édition dont je me ſers eſt » celle du Pere Petau.

Pet. pag. 173. » La queue du Serpent, *dit Eudoxe*, eſt entre les » deux Ourſes; elle a une petite étoile placée ſur la tête » de la grande Ourſe. Cette conſtellation ſe repliant vers » la tête de la petite Ourſe, s'étend ſous ſes pieds; après » quoi ſe recourbant de nouveau & élevant ſon corps, » elle porte ſa tête en avant.

Pag. 174. » Après la conſtellation de la grande Ourſe eſt celle » d'*Arctophylax* ou de *Bootes*, ſous les pieds duquel eſt » la Vierge.

» *L'homme à genoux* (Hercule) eſt ſitué vers la tête » du Serpent, ſur laquelle il poſe le pied droit. Près de » la tête d'Hercule eſt celle d'*Ophiuchus*.

» Sous la tête de la grande Ourſe ſont les Gemeaux, & » ſous les pieds de derriere eſt le Lion. Au pied antérieur » de cette Ourſe il y a une étoile; ſous les jarrets poſté- » rieurs il y en a une plus brillante, & une autre dans » les pieds de derriere.

» Les épaules du Chartier ſont ſituées vis-à-vis de la » tête de la grande Ourſe ; ſon corps eſt dans une ſitua- » tion oblique, ayant ſon pied droit ſur les pieds des » Gémeaux : ce pied touche la corne du Taureau. L'é- » toile qui eſt à l'extrémité de cette corne eſt commune » aux deux conſtellations.

» Les pieds de Céphée ſont ſous la queue de la pe- Pag. 175. » tite Ourſe ; ces pieds font un triangle équilateral avec » la derniere de la queue : le milieu du corps ou la cein- » ture de Céphée eſt proche du pli du Serpent qui ſépa- » re les Ourſes.

» Caſſiopée eſt au-devant de Céphée. Andromède eſt » devant elle : l'épaule gauche d'Andromède eſt au-deſ- » ſus du Poiſſon boréal ; ſa ceinture au-deſſus d'Ariès, » & elle en eſt ſéparée par le triangle : l'étoile de la tête » lui eſt commune avec le ventre du Cheval. Proche des Pag. 176. » pieds d'Andromède ſont les épaules de Perſée, qui » avance la main droite vers Caſſiopée & le génouil gau- » che vers les Pleyades. Aratus dit que les pieds d'An- » dromède poſent ſur les épaules de Perſée. A la main » droite de Céphée eſt l'aîle droite du Cygne ; l'aîle » gauche eſt près des pieds du Cheval. Les deux pieds de » Céphée ſont un triangle équilatéral avec la derniere » de la queue de l'Ourſe.

» Pour ce qui eſt des étoiles ſituées dans les deux » Tropiques & dans l'Equateur, Eudoxe s'exprime ainſi. » Dans le Tropique d'été eſt le milieu de Cancer, & le » milieu du corps du Lion ſuivant ſa longueur. Ce cer- » cle paſſe un peu au-deſſus de la Vierge, traverſe le » col du Serpent, la main droite de l'homme à genoux, » la tête d'Ophiuchus, le col & l'aîle gauche du Cygne, » les pieds du Cheval, la main droite d'Andromède, » l'eſpace qui eſt entre les pieds de Perſée, ſon épaule » gauche & ſa jambe gauche, les genoux du Chartier, » & la tête des Gémeaux ; après quoi il va regagner le » milieu de Cancer.

Digitized by Google

Pag. 177. » Dans le Tropique d'hiver, *dit Eudoxe*, ſont le mi-
» lieu du Capricorne, les pieds d'Aquarius, la queue du
» Monſtre marin, le retour du Fleuve, le Lievre, les
» pieds & la queue du Chien, la poupe & les mâts du
» Navire *Argo*, le dos & la poitrine du Centaure, la
» Bête (ou le Loup), l'aiguillon du Scorpion: enſuite
» traverſant le Sagittaire il va rejoindre le milieu du
» Capricorne.

Pag. 204. 205. A l'égard du cercle équinoxial, Aratus le décrit ainſi d'après Eudoxe. » Le ſigne d'Ariès eſt dans ce cercle;
» les genoux du Taureau y ſont auſſi: il traverſe Ariès
» ſelon ſa longueur, & coupe ce que l'on découvre des
» genoux du Taureau. La brillante ceinture d'Orion ſe
» trouve dans ce cercle; le nœud de l'Hydre brûlante,
» la Coupe & le Corbeau s'y voyent, de même que les
» étoiles peu nombreuſes des *Serres* ou de *Libra*, & les
» genoux d'Ophiuchus: il paſſe auprès de l'Aigle, &
» raſe la tête & la ceinture du Cheval.

» Eudoxe differe un peu d'Aratus ſur ce cercle, & il
» marque qu'il paſſe par le milieu des *Chelæ*, de même
» que par l'aîle gauche de l'Aigle, par les flancs du Che-
» val & par le Poiſſon boréal.

Pag. 187. » Eudoxe dit dans ſes *Phénomènes*: vis-à-vis Perſée
» & Caſſiopée eſt la tête de la grande Ourſe, à une diſ-
» tance peu conſiderable; les étoiles qui ſont dans cet
» eſpace ſont obſcures. Dans ſon *Enoptron* il s'exprime
» ainſi: derriere & vers les jambes de Caſſiopée, à
» une petite diſtance, eſt ſituée la tête de la grande Ourſe;
» mais les étoiles qui ſont entre deux ſont toutes obſcu-
» res.

Pag. 194. » Dans l'un de ſes deux ouvrages Eudoxe diſoit que
» ſous le Monſtre marin eſt le Fleuve qui commence au
» pied gauche d'Orion; entre le Fleuve & le gouver-
» nail du Navire, ſous le Lievre, eſt un eſpace aſſez pe-
» tit où il n'y a que des étoiles obſcures. Il répetoit la
» même choſe dans l'autre Livre.

» Dans l'*Enoptron* Eudoxe dit que les points des Pag. 198.
» Tropiques ou de la converſion du Soleil ſemblent va-
» rier & changer de place, mais que cette différence eſt
» fort peu ſenſible & très-petite.

» Dans ſon Livre des *Phénomènes* il écrit que le côté Pag. 227.
» droit de l'aſtériſme de Perſée ſe leve avec les Poiſſons:
» d'où il ſuit, dit Hipparque, que lorſque le ſigne d'A-
» riès commence à ſe lever, il n'y a que le côté droit de
» Perſée ſur l'horiſon.

» Dans ſon *Enoptron* Eudoxe aſſure, continue Hip-
» parque, que preſque toute la conſtellation de Perſée
» ſe leve avec les Poiſſons. Ainſi ces deux ouvrages, qui
» ſont d'accord entre eux ſur toutes les autres conſtella-
» tions, différent ſur celle de Perſée.

» Lorſque la Vierge ſe leve, dit Aratus qui n'a preſ- Pag. 219.
» que fait que copier Eudoxe, alors la Lyre de M[illegible]cu-
» re ſe couche de même que le Dauphin & la Fléche:
» le commencement des ailes du Cygne juſques à la
» queue, l'extrémité du Fleuve, la tête & le col du
» Cheval ſe cachent auſſi. La partie antérieure de l'Hy-
» dre juſqu'à la Coupe ſe leve; le Chien la précede,
» traînant après lui le Navire qui ſe montre ſur l'horiſon
» juſques au mât, lorſque la Vierge s'eſt levée preſque
» toute entiere.

» Eudoxe s'eſt trompé au ſujet du Dauphin, dit Hip- Pag. 224.
» parque, en marquant qu'il ſe leve ſur l'horiſon avec
» le ſigne du Capricorne; car il ſe leve avec le vingtiéme
» degré du Sagittaire.

» Il faut paſſer maintenant à la deſcription des colures
» donnée par Eudoxe, en ſuppoſant qu'elle avoit été
» priſe ſur le Globe céleſte qui étoit en uſage depuis le
» temps de Chiron & de l'expédition des Argonautes:
» car c'eſt de-là que dépend l'hypothèſe de M. Newton.

» Eudoxe, dit Hipparque, nous déclare enſuite quel- Pag. 207.
» les étoiles ſont dans les colures. Dans celui des Solſti-
» ces ſont placés, dit-il, le milieu de la grande Ourſe,

» le milieu de Cancer, le col de l'Hydre, & la partie du » Navire qui eſt entre le mât & la poupe. Le colure » traverſe enſuite le pôle auſtral que nous ne voyons » jamais; après quoi il coupe la queue du Poiſſon auſtral, » le milieu du Capricorne & de la Fléche : il paſſe en- » ſuite par le col du Cygne & par l'aîle droite, par la » main gauche de Céphée ; après quoi il traverſe le » nœud du Serpent, & paſſe le long de la queue de la » petite Ourſe.

Pag. 208. *adde* 213.

» Eudoxe nous apprend enſuite que dans l'autre colure » ou dans celui des équinoxes, eſt ſitué à la main gauche de Bootès & le milieu de ſon corps ſelon ſa longueur, » le milieu des ſerres ou de *Libra* ſelon ſa largeur, la » main droite du Centaure & les genoux de devant. » Ce cercle traverſe enſuite le pôle auſtral, paſſe par la » courbure du Fleuve, par la tête du Monſtre marin, par » le dos d'Ariès ſuivant ſa longueur, par la tête & par la » main droite de Perſée.

» Avant que d'entreprendre l'examen des conſéquen- » ces de cette ineſtimable deſcription de la poſition des » colures par rapport aux étoiles fixes du Globe tracé » par Chiron, laquelle eſt plus ancienne que la décou- » verte du mouvement de ces cercles par rapport aux » étoiles, je prie le lecteur curieux de faire avec moi les » obſervations ſuivantes.

Premiere Obſervation de M. Whiſton.

» Par les termes de *milieu* des ſignes cardinaux d'A- » riès, de Libra, de Cancer & de Caper, employés » pour déterminer le lieu des colures dans l'Equateur & » dans l'Ecliptique, il ne faut pas toûjours entendre le » milieu des aſtériſmes ou conſtellations étoilées con- » nuës ſous ces noms, comme M. Newton ſemble le » faire. Il faut entendre en quelques occaſions le milieu » des *Dodécatémories* ou douziémes parties du Zodia- » que.

» Entre ces douze parties du Zodiaque, il y en a deux » qui ſont marquées par l'interſection de l'Ecliptique & » de

» de l'Equateur ; & deux autres par le contact des Tro-
» piques avec la même ligne écliptique. Ces quatre
» ſignes cardinaux partagent l'Ecliptique en quatre par-
» ties égales ; en ſorte que leurs milieux ſont éloignés
» les uns des autres préciſément de 90. degrés, & placés
» après le quinziéme degré de chacun de ces quatre ſi-
» gnes cardinaux. On commençoit donc à compter ces
» ſignes du quinziéme degré avant les colures cardinaux
» des Equinoxes & des Solſtices, qui étoient déterminés
» par les points d'interſection & de contact, & qui pre-
» noient le nom des conſtellations d'*Ariès*, de *Libra*,
» de *Cancer* & de *Caper*; ſoit que ces points ſe trouvaſ-
» ſent dans le milieu de ces conſtellations, ſoit qu'ils en
» fuſſent ſeulement voiſins. Telle étoit l'ancienne mé-
» thode du temps de Chiron.

» Cela eſt clair par la poſition même des étoiles dans
» les aſtériſmes. Elles n'ont pas été diſtribuées par la
» Providence relativement aux cercles de l'équinoxe &
» des Solſtices, leſquels ſont des cercles purement ima-
» ginaires. Ces aſtériſmes ſont placés ſi irrégulierement
» que ſi l'un des colures cardinaux ſe trouve dans le mi-
» lieu juſte de l'une des conſtellations cardinales, la partie
» oppoſée de ce même colure & les deux interſections
» de l'autre colure ne paſſeront point par le milieu des
» trois autres conſtellations cardinales.

» Par conſéquent ſi l'on place, avec M. Newton, le
» colure équinoxial au milieu de la conſtellation d'Ariès
» pour un certain temps, alors la partie oppoſée du mê-
» me colure ou l'interſection d'Automne, loin de paſſer
» au milieu de la conſtellation des *Serres* ou de *Libra*,
» ne la touchera ſeulement pas ; à peine approchera-t-il
» de trois degrés de la premiere étoile de cet aſtériſme.

» Ainſi Eudoxe, par cette déſignation générale du mi-
» lieu d'*Ariès*, de *Cancer*, de *Libra* & de *Caper*, a vou-
» lu marquer préciſément le quinziéme degré des *Dodé-*
» *catemories* de ce nom.

» Cette maniere de s'exprimer eſt conforme au langa-
» ge des Aſtronomes de notre temps. Il faut ſeulement
» obſerver que les plus anciens Aſtronomes ayant vécu
» dans un temps où les points cardinaux étoient beau-
» coup plus près des milieux des conſtellations correſ-
» pondantes qu'ils ne l'étoient au temps d'Hipparque,
» (car de ſon temps ils étoient plus près du commence-
» ment que du milieu), Hipparque & Ptolémée change-
» rent l'ancien uſage de déterminer les Dodécatémories
» en comptant quinze degrés avant & quinze degrés après
» les points. Pour rapprocher leur expreſſion de l'état ac-
» tuel, ils firent commencer les Dodécatémories aux
» points cardinaux mêmes, qui étoient alors à peu-près
» au commencement des conſtellations ; & cet uſage a
» toûjours continué depuis, comme le ſavent tous les
» Aſtronomes.

Seconde Obſervation. » Lorſqu'Eudoxe ajoûte aux ſignes cardinaux les ter-
» mes *ſuivant leur longueur* & *ſuivant leur largeur*, alors
» il faut l'entendre des Aſtériſmes & non des Dodéca-
» témories. Ces derniers occupent trente degrés ſur l'E-
» cliptique, mais en longueur ſeulement & ſans aucune
» largeur ; au lieu que les aſtériſmes peuvent être cou-
» pés ſuivant leur largeur de même que ſuivant leur lon-
» gueur. Il faut ſoigneuſement diſtinguer ces deux ex-
» preſſions ; & ſur ce principe, dans la deſcription des co-
» lures de Chiron, *Aries* & *Libra* ſont les aſtériſmes de
» ce nom, à la différence de *Caper* & de *Cancer* qui
» ſont ſeulement des Dodécatémories, comme le lec-
» teur peut le remarquer avec la plus légére attention.

Troiſiéme Obſervation. » En conſéquence de cette diſtinction il faut recon-
» noître que M. Newton abandonne ici Eudoxe dans la
» plus importante partie de ſa preuve, lorſqu'il avance
» que le colure équinoxial doit néceſſairement avoir
» paſſé par le vrai milieu de la conſtellation d'*Aries* plu-
» tôt que par celui de *Libra*, de *Cancer* ou de *Caper*.
» Eudoxe cependant, après avoir dit en général dans un

» endroit que les deux colures paſſent également *par le* » *milieu* de ces quatre ſignes dans le ſens ci-deſſus ex- » pliqué, employe dans un autre une expreſſion diffé- » rente lorſqu'il s'agit d'Ariès conſideré comme un aſté- » riſme. Je dis *comme un aſtériſme*; car c'eſt ce qu'em- Hipp. p. 208. 213. » porte l'expreſſion d'Eudoxe, *le colure équinoxial coupe* » *le dos d'Ariès ſelon ſa largeur.* Il ne dit pas le *milieu* » d'Ariès, mais le *dos d'Ariès*; comme s'il avoit voulu » prévenir la mépriſe.

» Ainſi quoique M. Newton aſſure dans ſes Remar- Tranſ. Philoſ. » ques ſur les Obſervations oppoſées à ſon *Index* n°. 389. p. 318. » *Chronologique* par un Sçavant François, lequel s'eſt » mépris * au ſujet des deux argumens de M. New- » ton; quoi qu'il aſſure formellement que le dos d'Ariès » eſt le milieu d'Ariès, je ſuis entierement de l'avis de » M. Halley. Dans ſes premieres remarques ſur les Obſer- Tranſ. Phil. n°. » vations du P. Souciet, il aſſure avec raiſon que le dos 397. p. 107. » d'*Ariès* (qui contient environ 6°. en longitude, & qui » ne peut être parcouru par le colure qu'en ſept cens ans) » eſt très-différent du milieu d'*Ariès*, qui n'eſt autre » choſe que le point d'interſection. L'expreſſion du dos » d'Ariès employée d'une façon générale ne détermine » point par quelle partie du dos paſſoit le colure au » temps de Chiron. Ainſi le principal argument apporté » par M. Newton pour déterminer le lieu précis qu'a- » voient alors les colures ſe réduit à rien.

Quatriéme Obſervation.

» Quoiqu'Eudoxe eût marqué en termes formels que » le colure équinoxial paſſoit par le milieu *des ſerres* (de » *Libra*) ſuivant *leur largeur*; ce qui montre qu'il l'en- » tendoit de l'aſtériſme & non pas du *Dodécatémorion*; » M. Newton a néantmoins négligé de nous donner » aucun calcul ſur les étoiles de cette conſtellation. » Cette négligence étoit bien entendue pour ſon Syſtê- » me; car cette conſtellation ne peut s'y ajuſter: le colure » de M. Newton loin d'en traverſer le milieu, ou mê-

* Voyez ce que je dis dans la ſuite ſur cette déciſion de M. Whiſton.

» me de la couper en aucun endroit, eſt éloigné d'envi-
» ron trois degrés de la premiere des étoiles qui la for-
» ment.

» Il n'y a pas ici le moindre lieu de ſuppoſer que
» cette conſtellation bien deſſinée eût plus d'étendue &
» comprît un plus grand nombre d'étoiles au temps de
» Chiron & d'Eudoxe : car Aratus qui a copié Eudoxe,
» dit en particulier, au ſujet de cette conſtellation, que
» *les étoiles des Serres ne ſont pas en grand nombre*, com-
» me on l'a vû ci-deſſus.

Cinquiéme Obſervation. » Les étoiles que M. Newton a choiſies pour ſes calculs
» dans quelques-unes des conſtellations nommées par
» Eudoxe (car il a omis une bonne moitié de ces con-
» ſtellations) ſont toutes ſi peu conſiderables, étant ſeu-
» lement de la quatriéme, de la cinquiéme & de la ſixié-
» me grandeur, que l'on peut raiſonnablement douter
» que la plûpart d'entre elles fuſſent marquées ſur le
» Globe céleſte de Chiron & qu'elles puſſent ſervir aux
» obſervations des Navigateurs. Les premieres étoiles
» que l'on a obſervées d'abord ont dû être les plus bril-
» lantes; c'eſt-à-dire celles des trois premieres grandeurs,
» qui ſont viſibles dans les nuits claires, même lorſque
» la Lune luit. Quelques-unes de la quatriéme, ou mê-
» me de la cinquiéme grandeur furent obſervées en cer-
» taines occaſions lorſqu'il n'y en avoit point de plus
» conſiderables dans leur voiſinage, & non autrement.

» Mais comme les étoiles de la cinquiéme & de la
» ſixiéme grandeur ne ſont viſibles qu'à ceux qui ont de
» bons yeux, & même ſeulement quand la Lune eſt ſous
» l'horizon, les Navigateurs les obſervoient peu com-
Pag. 164. » me ils font encore aujourd'hui. M. Newton reconnoît
» que Chiron avoit environ 88. ans lorſque les Argonau-
» tes s'embarquerent; & j'ai peine à concevoir qu'un
» homme de cet âge ait pû voir les étoiles de la ſixiéme,
» & peut-être même celles de la 5e grandeur auſſi diſtinc-
» tement qu'il le falloit pour les placer ſur ſon Globe, ou

» pour montrer à des Pilotes comment ils devoient s'en
» ſervir afin de régler leur route pendant la nuit. Nous ne
» trouvons dans les anciens le nom d'aucun Aſtronome
» qui ait formé avant Hipparque une entrepriſe auſſi
» étendue que celle d'obſerver toutes les étoiles, &
» d'en dreſſer un catalogue qui marquât celles de la cin-
» quiéme & de la ſixiéme grandeur. Pline nomme le Hiſt. Nat. II. 26.
» travail d'Hipparque *rem Deo improbam*, un ouvrage
» difficile même à un Dieu : tous en parlent comme
» d'une choſe qui n'avoit pas même été tentée avant lui.

» Monſieur Newton, forcé par l'évidence, n'a pû *Sixiéme*
» s'empêcher de laiſſer voir qu'il ſentoit lui-même com- *Obſervation.*
» bien pluſieurs de ces petites étoiles qu'il a choiſies pour
» ſes calculs étoient peu propres à prouver la vérité de
» ſon hypothèſe ſur le lieu des colures. Il *demande*
» très-ſouvent que les conſtellations ſoient autrement
» deſſinées qu'elles ne le ſont dans les deſcriptions qui
» nous reſtent d'Hipparque & de Ptolémée. Changer
» ainſi la figure de ces conſtellations, n'eſt-ce pas
» avouer tacitement qu'elles ne peuvent quadrer avec
» la poſition qu'il donne aux colures ? Quelque examen
» que j'aie fait de ce qui nous reſte des anciennes deſ-
» criptions & des anciens deſſeins des aſtériſmes, je n'ai
» pû trouver la moindre autorité pour faire aux figures
» des conſtellations ces changemens avantageux au Sy-
» ſtême de M. Newton. Pour ce qui regarde les aſté-
» riſmes d'Eudoxe par leſquels paſſent ſes colures, ou
» plutôt ceux de la Sphère de Chiron, deſquels dépend
» entierement le raiſonnement de M. Newton, & dont
» on a vû ci-deſſus la deſcription, je les trouve à la vé-
» rité différens en quelques endroits de nos aſtériſmes
» modernes. Mais il n'y a aucune de ces différences qui
» ſoit favorable à M. Newton ; au contraire elles ſont
» incompatibles avec ſes ſuppoſitions.

» On doit encore regarder comme une ſuite de la *Septiéme*
» méfiance où M. Newton eſt lui-même de la bonté de *Obſervation.*

» ſon Syſtême, ce qu'il dit de la groſſiereté & du peu » d'exactitude des anciennes Obſervations aſtronomi- » ques. Par-là il montre qu'il a bien ſenti que la deſ- » cription des colures de la Sphère de Chiron donnée » par Eudoxe ne quadre pas avec la poſition qu'il donne » à ces mêmes colures dans ſon hypothèſe.

» Les Obſervations des anciens Aſtronomes ſont ſans » doute peu exactes, ſi on les compare avec celles des » modernes qui ont marqué les minutes, & encore » plus avec celles qui ſont poſtérieures à l'application des » Téleſcopes aux Inſtrumens, & qui donnent le lieu » des étoiles à dix ſecondes près ou même avec une » préciſion encore plus grande. Mais dans l'occaſion pré- » ſente la deſcription d'Eudoxe doit paſſer pour très-exac- » te par rapport aux conſtellations viſibles dans la » Gréce que les colures traverſoient. Il eſt difficile qu'il » s'y ſoit gliſſé une erreur d'un demi-degré dans le lieu » des étoiles: cette erreur ne feroit que 36. ans de diffé- » rence dans le calcul du temps de l'obſervation; ce qui » eſt une exactitude ſuffiſante.

Huitiéme Obſervation. » Quoi qu'il y ait deux ou trois endroits dans la Sphè- » re d'Eudoxe où nous voyons clairement, par les étoiles » ſur leſquelles Chiron faiſoit paſſer les colures, qu'il » deſſinoit quelques conſtellations autrement que nous, » M. Newton n'en parle point du tout; parce que ces » différences, loin de lui être favorables, ſont abſolument » contraires à ſes idées.

» Il ne remarque point, par exemple, que la conſtel- » lation de Perſée, qui de la maniere que nous la deſſi- » nons aujourd'hui s'ajuſte mal avec ſes calculs, y ſeroit » bien plus contraire, ſi elle étoit diſpoſée comme dans » l'Enoptron d'Eudoxe, & comme elle eſt décrite dans » Héſiode, antérieur à Eudoxe de pluſieurs ſiécles.

v. 216-237. » Héſiode, dans ſon *Bouclier* d'Hercule, repréſente » Perſée la tête couverte d'un caſque: le chef de Médu- » ſe enfermé dans un ſac orné de franges couvre toute

» l'étendue de ſon dos ; ce ſac eſt ſuſpendu à ſes épaules » par une eſpéce de baudrier. De ces mêmes épaules deſ- » cend une ceinture à laquelle pend ſon ſabre ; ſon bou- » clier tombe plus bas, proche ſes pieds armés de ta- » lonnieres ailées *. Il a les bras étendus vers des côtés » différens, & le corps allongé dans la poſture d'un » homme qui voleroit en l'air.

» On conçoit par cette diſpoſition de l'aſtériſme de » Perſée, qu'un grand cercle qui paſſeroit par la tête de » Méduſe, laquelle contient quelques étoiles aſſez re- » marquables, paſſeroit néceſſairement par la tête de » Perſée & par l'étoile κ, placée par Bayer dans la main » droite, & conviendra avec le reſte de la deſcription » du colure équinoxial d'Eudoxe, conformément à ma » détermination ; mais ne pourra ſe concilier avec celle » de M. Newton.

» A l'égard de la conſtellation de la Fléche, lorſque » M. Newton ſe ſert de l'étoile de la ſixiéme grandeur, » qui eſt à la pointe de l'aſtériſme moderne de ce nom, » afin de l'accommoder avec la deſcription du colure » ſolſtitial d'Eudoxe, lequel paſſoit par le milieu de la » conſtellation ; il n'a pas fait réflexion que cette étoile, » non plus que celle qui la précede & qui eſt auſſi de » la ſixiéme grandeur, n'eſt pas marquée dans les anciens » Catalogues de Ptolémée & d'Hipparque, comme faiſant » partie de la Fléche. Elles ont été ajoûtées par Bayer » ou par quelque autre Aſtronome moderne, ſuivi dans » le Catalogue de M. Flamſtéed : par conſéquent le » colure de M. Newton paſſe au moins à quatre degrés » de la derniere étoile de la Fléche, & à ſept degrés envi- » ron de ſon milieu.

* Géminus marque dans ſon Calendrier le coucher de Perſée au commencement de la nuit, le dix-huitiéme jour après l'Equinoxe ; ce qui ne peut avoir été vérifié, même dans l'hypothèſe de M. Newton ſur le temps de *Chiron*, que dans la ſuppoſition que la Conſtellation de Perſée étoit bien plus avancée vers l'Occident que cette Conſtellation, telle que Ptolémée la diſpoſe, ſe trouvoit l'an 1353. vers le milieu du ciel le dix-huitiéme jour après le Solſtice d'hiver, au coucher du Soleil. L'an 936. avant J. C. cette même Conſtellation étoit plus orientale au même jour & à la même heure.

» Il n'a pas conſideré non plus qu'Aratus, en diſant » que la conſtellation qu'il nomme la Fléche ſe leve avec » la Lyre & avec le Dauphin, & en joignant la Fléche au » Dauphin, comme nous avons vû qu'il le fait, ſuppoſe » que de ſon temps elle faiſoit partie du Dauphin comme » elle a fait partie des ſerres de l'Aigle dans la ſuite *. Il » n'a pas fait réflexion que la direction du colure, qui paſ- » ſoit certainement alors par l'aîle boréale du Cygne & » près du milieu du Capricorne, l'éloignoit non-ſeule- » ment du milieu de notre Fléche, mais le faiſoit paſſer » tout-à-fait hors de la conſtellation moderne de ce » nom.

» Ce colure ſolſtitial n'a pû paſſer ſur aucune des » conſtellations voiſines que ſur celle du Dauphin. Eu- » doxe, dans ſon Enoptron, où il ſuivoit Chiron, ne » nommoit pas le Dauphin, mais ſeulement la Fléche. » En effet, ce Dauphin ſemble n'avoir été placé dans le » ciel que depuis le temps du Muſicien Arion, qui vi- » voit pluſieurs ſiécles après Chiron, & duquel on racon- » te qu'il avoit été ſauvé d'un naufrage par un Dauphin.

» Il y a quatre étoiles dans la conſtellation du Dau- » phin, leſquelles ſont diſpoſées en ligne droite comme » une fléche : trois de ces étoiles ſont de la troiſiéme » grandeur ; & mon colure ſolſtitial paſſe auprès de la » ſeconde marquée B dans Bayer, & celui de M. New- » ton en eſt éloigné de quatre ou cinq degrés. Tout ce » détail montre le changement fait à la conſtellation de » la Fléche par les Aſtronomes poſtérieurs à Chiron & à » Eudoxe, qui ont donné ce nom à d'autres étoiles qu'à » celles que l'on nommoit ainſi au temps des premiers » Aſtronomes. Puiſque le colure ſolſtitial de M. New- » ton paſſe plus près des brillantes étoiles nommées au- » jourd'hui *le Dauphin*, que du milieu des étoiles obſ-

* Le Scholiaſte latin d'*Aratus* dit que l'Aigle tient une fléche dans ſes ſerres. Cette fléche eſt celle que nous nommons ainſi, puiſqu'elle étoit formée par les mêmes quatre Etoiles.

cures

» cures nommées *la Fléche* par Hipparque & par Ptolé-
» mée. Il ſemble que ce ſeroit par-là qu'il auroit dû
» faire paſſer le colure de Chiron, plutôt que par les étoi-
» les qu'il a choiſies.

» Il en ſera de même de l'ancienne maniere de deſſi-
» ner la figure de Céphée, ayant le corps penché vers le
» Dragon, avec la main & le bras très-étendus, & tou-
» chant l'aîle boréale du Cygne * ; en ſorte que la main
» ſe trouvât dans le colure équinoxial au temps de Chi-
» ron. Cette maniere de deſſiner l'aſtériſme de Céphée
» conviendra avec ma détermination du colure, & nul-
» ment avec celle de M. Newton. Auſſi ne fait-il nulle
» mention de cette différence.

» Au reſte, il ſemble que M. Newton, en propoſant
» l'étoile ο de Céphée dans Bayer comme celle de la
» main gauche de cette conſtellation bien deſſinée; il
» ſemble, dis-je, qu'il ait oublié ſon propre Syſtême &
» la ſituation des colures. Car il n'y a aucune des étoiles
» de cette conſtellation, de la maniere qu'elle eſt deſſi-
» née maintenant, qui puiſſe avoir paſſé dans ce colure,
» ni même qui puiſſe en approcher ; & il faut pour
» cela qu'elle ſoit deſſinée, comme elle l'étoit au temps
» d'Eudoxe, ainſi qu'on l'a vû ci-deſſus. Il ſuffit, pour
» s'en convaincre, de la conſidérer ſur les Planiſphères.

Je ne ſçais ſi M. Wiſthon n'a point pris ici l'expreſſion de M. Newton trop à la lettre. Il n'y a point d'apparence que cet Aſtronome, pour déterminer le lieu du colure des Solſtices au ſeptiéme degré de *Leo* & au ſeptiéme d'*Aquarius*, l'ait fait paſſer par l'étoile ο de Cé-

* Cette derniere circonſtance ſe trouve dans toutes les anciennes deſcriptions du Globe. Vitruve, Liv. IX. 6. dit : *Volucris dextra penna Cephei manum attingit & ſceptrum.* Hygin, Lib. III. dit que Céphée eſt repréſenté les deux bras étendus & la tête voiſine de la queue du Cygne. Aratus, qui décrit les apparences du quarante-uniéme degré de latitude, dit que Céphée ſe couche depuis la ceinture en haut, c'eſt-à-dire que la tête & les épaules ſont ſous l'horiſon ; ce qui montre que la tête de cette Conſtellation étoit plus méridionale que dans la Sphère d'Hipparque & de Ptolémée, où elles ne ſe couchent point pour ce parallèle, comme le remarque Hipparque.

phée, laquelle eſt marquée dans Flamſtéed au 5°. 42′. 36″. de *Taurus* en 1689, à 90. degrés du colure des Solſtices. Il faut pourtant avouer que M. Newton s'exprime ici d'une étrange maniére. Le colure des Solſtices, dit-il, paſſe auſſi entre les deux étoiles » & χ du col du Cygne : » eſt au 4°. 36′ 37″. d'*Aquarius*, & χ au 8°. 37′. 28″. Il paſſe encore par l'étoile ε de l'aîle gauche d'*Aquarius* 10°.38′.18″. & par l'étoile *o* de la cinquiéme grandeur de la main gauche de Céphée bien deſſiné. Cette étoile eſt à 90°. 46′. 24″. du 6°. 29′. d'*Aquarius*, où M. Newton place ce colure. Si par l'étoile *o* l'on entend celle du pied boréal du Cygne de la quatriéme grandeur, laquelle eſt au 23°. 47′. 55″. d'*Aquarius*, elle ſera encore à 17°. 18′. 55″. du colure de M. Newton. Comme il n'eſt pas poſſible qu'un homme, tel que lui, ſoit tombé dans une telle mépriſe, il y a ſans doute quelque faute de Copiſte ou d'impreſſion en cet endroit ; & l'étoile qu'il donne pour celle de la main gauche de Céphée bien deſſinée eſt mal à propos marquée *o* : peut-être avoit-il écrit ♑, qui eſt par 11°. 57′. 17″. d'*Aquarius*, aſſez près de l'étoile ε, & dans le lieu où probablement étoit marquée la main gauche de Céphée.

» Ces trois conſtellations ſont les ſeules, *continue M.* » *Whiſton*, où j'aie trouvé de la différence entre la » Sphère d'Eudoxe & celle d'Hipparque ou de Ptolé» mée : elles ſont toutes favorables à ma poſition des » colures, & ne le ſont nullement à celle de M. Newton. » Ainſi je ne puis comprendre ſur quoi eſt fondée cette » phraſe qu'il répete cinq fois différentes, *les Aſtériſmes* » *bien deſſinés, Rightly de lineated* ; ce qui au fonds ne » veut dire autre choſe que deſſinés d'une maniere favo» rable à ſon hypothèſe, & ſans avoir pour lui aucune » autorité.

Neuviéme Obſervation. » Il faut encore remarquer qne pluſieurs de ces étoi» les que M. Newton a choiſies pour ſes calculs, & ſur » leſquelles il fonde la poſition de ſes colures, ne ſont

» point partie des conſtellations auxquelles il les attri-
» bue, ou du moins ne ſont pas dans la partie des con-
» ſtellations marquées par Eudoxe : ainſi loin de four-
» nir des preuves de ſa poſition, elles y ſont contrai-
» res. Par exemple, il dit que les petites étoiles de la
» quatriéme grandeur marquées, & ξ par Bayer dans la
» conſtellation du Monſtre marin (que nous appellons
» mal à propos la *Baleine*, puiſque ce poiſſon eſt incon-
» nu dans les mers voiſines des Pays habités par Chiron)
» étoient dans la tête de cet animal. En cela il eſt con-
» traire à Bayer lui-même, qui repréſente cet aſtériſme
» non comme une Baleine, mais comme un Monſtre
» marin avec une tête & un col ſemblable à un cheval,
» & qui place l'étoile » dans le col & l'étoile ξ dans la
» criniere de ce Monſtre. Ptolémée dit que la premiere
» de ces deux étoiles étoit auprès du Rable ou près de
» l'Œil : mais cette deſcription ſe peut accorder. Car en
» tournant la tête du Monſtre de côté, & plaçant les
» étoiles de la gueule & des narines, comme elles doi-
» vent être, l'œil ſe trouvera près du Rable ; & l'étoile
» » ſera entre l'œil & le corps : ce qui eſt confirmé par
» la poſition de l'étoile ξ dans la criniere, laquelle n'eſt
» pas diſputée. Si M. Newton n'avoit pas choiſi ces étoi-
» les qu'il place dans la tête du Monſtre, quoiqu'elles
» n'y ſoient pas, mais qu'il eût pris le milieu des étoiles
» qui étoient certainement dans la tête, & qu'il eût fait
» paſſer près de l'étoile *Menéar*, la plus brillante de
» toutes celles de la tête, le colure qui, ſuivant Eudoxe,
» coupoit cette partie de la conſtellation, il auroit vû
» que ſon hypothèſe ſur le lieu des colures étoit inſoû-
» tenable.

» M. Newton dit encore que dans le coude ou repli
» du Fleuve Eridan *bien deſſiné* eſt une étoile de la
» quatriéme grandeur marquée, dans Bayer, mal à
» propos attribuée par les modernes au ventre de la Ba-
» leine ; & que cette étoile eſt la ſeule de la conſtella-

» tion du Fleuve qui puiſſe ſe trouver dans le colure. » Comme cette étoile, de même que les trois autres du » même quarré, ont toûjours été attribuées à la poitrine » du Monſtre *, M. Newton n'eſt pas en droit de ſup- » poſer qu'elles ont fait partie du Fleuve ſans en donner » quelque preuve tirée des anciens. Cette maniere de » déterminer la courbure du Fleuve par ces étoiles eſt » directement contraire à Eudoxe, qui marque, comme » on l'a vû, que la courbure du Fleuve eſt ſous le Tro- » pique d'hiver. Cela ſera vrai ſi l'on prend pour la cour- » bure du Fleuve les étoiles auxquelles on donne ce » nom, & ne le ſera pas ſi on prend celles du ventre de » la Baleine que M. Newton prétend avoir appartenu » autrefois au Fleuve. En ſuppoſant ſeulement que le » colure a paſſé ci-devant quelque part près du milieu de » la tête du Monſtre marin & aux environs de *Ménear*, ce » qui eſt le ſens naturel de la deſcription d'Eudoxe, alors » le Tropique paſſera ſur la courbure du Fleuve dans la » maniere reçûe de deſſiner cet aſtériſme, ſans qu'il ſoit » beſoin de rien forcer ni de rien changer; & par cela » ſeul la poſition des colures de M. Newton ſera réfu- » tée.

» La conſtellation de l'Hydre fournit un autre exem- » ple de ces changemens dont M. Newton a beſoin pour » ſon Syſtême. Il dit que dans le col de l'Hydre *bien* » *deſſiné* eſt une étoile de la quatriéme grandeur mar- » quée δ dans Bayer, ſur laquelle il fonde ſon calcul du » colure des Solſtices.

» Dans toutes les deſcriptions des aſtériſmes cette » étoile eſt la premiere de la tête de l'Hydre, & éloi- » gnée d'environ ſept degrés du commencement du col**.

* Hipparque, Lib. III. dit formellement que ces quatre Etoiles forment un quarré, qui eſt la derniere partie du monſtre qui ſe leve ſur l'horiſon, & la derniere qui ſe couche.

** Hipparque, Lib. III. marque les deux Etoiles les plus occidentales de l'Hydre, comme étant dans la tête. Ce ſont elles qui ſe levent & qui ſe couchent les premieres. Dans l'hypothèſe de M. Newton la Conſtellation auroit

» Seroit-ce bien deſſiner un Serpent que de mettre le col » avant la tête ? Il n'y a pas la moindre raiſon pour changer ainſi la figure de cette conſtellation ; puiſque le » colure ſolſtitial, coupant le colure des équinoxes à » angles droits, ſi celui-ci paſſe directement ſur la tête » du Monſtre marin & ſur le pli du Fleuve Eridan, » comme le dit Eudoxe, celui des Solſtices paſſera naturellement & néceſſairement ſur le col de l'Hydre, » ſans qu'il faille faire aucun changement à cette conſtellation.

» Il eſt manifeſte par les deux dernieres obſervations, » que ſi l'on prend les aſtériſmes tels qu'ils ſont donnés » par Hipparque, ou tels qu'Eudoxe les avoit décrits, » la poſition des colures de Chiron ſera contraire au » Syſtême de M. Newton. Cela quadre avec ce que j'ai » oui dire depuis peu, que M. Newton avoit eſſayé de » faire un deſſein d'un nouveau Planiſphère, où les aſtériſmes fuſſent tracés d'une maniere plus convenable à » ſes vûes, & qu'il avoit ce deſſein chez lui ; quoique » je n'aie pu en avoir d'autres éclairciſſemens, & que je » ne puiſſe dire ſur quoi il ſe fondoit pour faire ces changemens.

» Il eſt donc clair que les deſcriptions d'Eudoxe ne » s'accordent point avec ces changemens en général, & » que le peu de différence que l'on trouve entre la deſcription de ſes aſtériſmes & ceux des Aſtronomes » modernes, prouve encore mieux la fauſſeté de la poſition des colures du nouveau Syſtême, que s'il n'y » avoit aucune différence. Cette ſinguliere tentative de » M. Newton, de changer la figure ancienne des aſtériſmes pour les ajuſter à ſon hypothèſe, jointe aux dix-

commencé à ſe lever & à ſe coücher par le col. Le même Hipparque, au Livre premier, dit formellement que les Etoiles du col ſont plus orientales que celles de la tête. Ce qui confirme la remarque de M. Wiſthon. Le même Hipparque met les Etoiles de la tête à 10. degrés vers l'Orient du colure des Solſtices, & ajoûte que les Etoiles du col ſont encore plus orientales : donc la tête de l'Hydre précédoit le col.

» huit différentes copies du premier chapitre de ſa Chro-
» nologie, que l'on a trouvées chez lui, ſont des preu-
» ves du plus fort & du plus long attachement que l'on
» ait jamais vû parmi les hommes pour une hypothèſe.

Dixiéme Obſervation. » Mon colure équinoxial paſſe ſur l'extrémité de la
» main droite du Centaure *, par laquelle Eudoxe le
» fait paſſer ; au lieu que celui de M. Newton paſſe par
» le poignet, ou plutôt près du coude. Cependant com-
» me la plus grande partie de la main ſe trouve entre nos
» deux colures, il n'y a là aucun caractère déciſif pour
» la détermination du lieu de ce colure. A l'égard
» des genoux du Centaure, par leſquels Eudoxe le fait
» paſſer de la maniere dont ils ſont deſſinés maintenant,
» cela n'a lieu dans aucune de nos deux poſitions. Mais
» il faut remarquer que ces genoux n'étant marqués dans
» les Anciens par aucune étoile, ils ont été deſſinés ſui-
» vant la ſeule fantaiſie des Peintres, & que l'on peut
» les changer pour les accommoder à la deſcription
» d'Eudoxe. D'ailleurs cela ſeroit de peu d'uſage pour
» déterminer la poſition des colures : car les conſtella-
» tions, quoique bien deſſinées, qui ſont à une ſi grande
» diſtance de l'Equateur & de l'Ecliptique & dont les
» degrés ſont très-petits par comparaiſon, ne nous peu-
» vent donner la même certitude que ceux qui étant plus
» près de ces cercles donnent des différences plus
» grandes & plus ſenſibles, comme les Aſtronomes le
» comprendront aiſément.

Onziéme Obſervation. » Le colure équinoxial de M. Newton paſſe à moins
» d'un degré de diſtance d'*Arcturus*, l'une des plus bril-
» lantes de toutes les étoiles fixes ; & cependant Eudoxe
» ne fait aucune mention de ce voiſinage, lorſqu'il nous
» donne une deſcription exacte de ce colure. Suivant M.
» Newton, Eudoxe détermine le lieu de ce colure par

* Remarquez que la main droite du Centaure étoit plus avançée vers l'Orient ; car Aratus dit que la partie humaine du Centaure étoit ſous le Scorpion & proche de l'Autel.

» les petites étoiles de la main gauche, & par celles du » milieu du corps: les unes & les autres ſont à cinq ou ſix » degrés de ce même colure dans l'hypothèſe de M. » Newton. Il étoit plus naturel de marquer ce colure par » le voiſinage d'*Arcturus*.

Après avoir donné ces onze Obſervations *, M. Whiſton croit n'avoir pas beſoin de combattre en forme la démonſtration de M. Newton; & il ſe contente de dire que cet argument tant célébré non-ſeulement porte à faux & n'eſt appuyé ſur rien, mais qu'il eſt expreſſément & directement contraire à la nouvelle Chronologie; puiſqu'il prouve que la Sphère de Chiron, ou l'expédition des Argonautes eſt bien plus ancienne que ne l'a fait la nouvelle Chronologie, loin d'être plus récente, comme on le ſuppoſe dans ce Syſtême. J'oſe aſſurer, continue-t-il, que ſi nous déterminons par cette méthode le temps qui s'eſt écoulé depuis Chiron, nous trouverons qu'il y a dans la poſition des colures de M. Newton une erreur au moins de 5°. 45′. qui fait au moins 414. ans en temps, ſuivant la détermination reçue par les Aſtronomes François & Anglois du mouvement des colures de 52″. par an ou d'un degré en 72. ans.

Les deſcriptions d'Eudoxe ſont ſi exactes, que l'on ne pouvoit y avoir fait une erreur d'un demi-degré: ce qui nous met en état de déterminer le temps de l'obſervation, à 36. ans près. Par conſéquent ſi aux 36°. 30′. de M. Newton, on ajoûte les 5°. 45′. d'erreur; on aura 42°. 15′. pour la différence du lieu des colures au temps de Chiron & au temps du Catalogue de Flamſtéed. Ces 42°. 15′. font, réduits en temps, 3042. ans; deſquels ôtant 1689, temps du Catalogue de Flamſtéed, il reſtera pour le temps des colures de la Sphère de Chiron l'an 1353. avant JESUS-CHRIST. Par-là loin de retrancher 300. ans de la date marquée par le commun des Chronologiſtes pour le temps de Chiron, ainſi que fait

* Ce qui ſuit eſt ſeulement un extrait de l'ouvrage de M. Wiſthon.

M. Newton, qui le met l'an 939, il faudra avancer cette date d'un siécle entier. Il n'y a point de rafinement ni de subtilité, dit M. Whiston, qui puisse détruire cette preuve, ni empêcher la certitude de cette conséquence.

M. Whiston suppose qu'au temps de Chiron les colures passoient au 12°. 15′. de *Taurus*, de *Leo*, de *Scorpius* & d'*Aquarius*, c'est-à-dire à 42°. 15′. du lieu où ils passoient en 1689. Dans cette hypothèse le colure équinoxial coupoit l'Ecliptique dans l'intersection du Printemps, à 13°. 24′. de la premiere étoile d'*Ariès* vers l'Orient, & traversoit le dos de cette constellation selon sa largeur, comme le dit Eudoxe. Sur quoi il faut remarquer que le terme qu'il employe, τὰ νῶτα, *terga*, se prend en grec comme en latin non-seulement pour le dos, mais pour toute la partie du corps qui est entre la nucque & le croupion. En sorte qu'il suffit que le colure passe entre l'étoile β & l'étoile ι pour que la position convienne aux termes d'Eudoxe.

Ce même colure équinoxial coupoit l'Ecliptique à l'intersection d'Automne à distance égale des étoiles β, & α des serres ou de *Libra*, & traversoit cette constellation suivant sa longueur. Ce colure passoit un degré & demi à l'orient de l'étoile α des serres, au lieu que dans la Sphère de M. Newton il est à 3°. 16′. de cette même étoile vers l'occident.

Il faut remarquer à cette occasion que les Astronomes qui font passer les colures au 8e degré des signes, marquoient formellement que le colure passoit à huit degrés du pli de la Robe de la Vierge, & que c'étoit à ce pli que commençoit la constellation de *Libra*. Vitruve y est formel: *E Virgine progrediens per sinum, qui sinus Libræ partes habet primas, in parte octava perficit æquinoxium autumnale.* Vitruve nomme *Sinus* ce que Ptolémée nomme *Syrma*, les plis d'une robe traînante. Ptolémée y place trois étoiles de la quatriéme grandeur, ι & κ dans Bayer, & celle qu'il marque φ. Cette derniere, qui est

Vitruv. Lib. IX. cap. V.

la

la plus orientale de la Robe, eſt éloignée de 8°. 43′. 29″. de la premiere de *Libra*. Ptolémée ne met entre elles que 7°. 40′. Par-là on voit que le colure équinoxial coupoit l'écliptique au huitiéme degré de *Libra* & paſſoit à neuf degrés des étoiles du bas de la Robe de *Virgo*, c'eſt-à-dire entre les étoiles α & β de la Balance & par le milieu de la conſtellation, comme le dit Eudoxe. Selon M. Newton, ce colure auroit paſſé ſeulement à cinq degrés de l'étoile φ & entre les deux pieds de la Vierge. Ce qui eſt contraire à tous les Anciens.

Le colure du Solſtice d'Eté coupoit l'Ecliptique à 12°. 18′. 4″. de l'étoile β de la quatriéme grandeur, dans le pied auſtral de l'Ecreviſſe. Cette conſtellation étoit autrefois plus étendue vers l'orient : car Vitruve remarque que les étoiles de la tête & de la poitrine du Lion en faiſoient partie. Ce colure paſſoit entre les étoiles ϰ & λ de la gueule du Lion. Vitruv. ibid.

Le colure du Solſtice d'hiver paſſoit entre les étoiles θ & ζ du milieu du corps du Capricorne, quinze degrés environ à l'orient des étoiles du front.

» Il eſt facile, *dit M. Whiſton*, de ſe convaincre par » une méthode ſenſible de la juſteſſe de la deſcription » d'Eudoxe, & en même temps du peu de convenance » qu'il y a entre les colures de cet Aſtronome & ceux » que M. Newton donne pour les colures de Chiron.

» Il n'y a qu'à prendre un fil dont on entourera le » Globe céleſte, de maniere qu'il coupe l'Ecliptique au » 12°. 15′. de *Leo* & d'*Aquarius*, & qu'il paſſe par le » pole de l'Ecliptique auquel on l'arrêtera en y enfon- » çant une épingle : le cercle formé par ce fil formera » le colure des Solſtices. Après quoi prenant un autre fil, » on le tournera autour du Globe, de maniere que tra- » verſant l'Ecliptique au 10°. 15′. des ſignes de *Taurus* » & de *Scorpius* il aille couper l'autte fil à angles droits » à 23°. 30′. du pole de l'Ecliptique, entre la tête de la » petite Ourſe & la penultiéme de la queue du Dragon ;

» cette interſection marque le lieu du ciel auquel répon-
» doit, dans cette ancienne Sphère, le pole du mouve-
» ment diurne, lequel étoit alors aſſez éloigné de notre
» étoile polaire.

» Alors ſans calcul & ſans avoir beſoin d'une grande
» Aſtronomie, on verra que ces deux colures traverſent
» les conſtellations & les parties des conſtellations mar-
» quées par Eudoxe dans ſa deſcription.

» Si l'on marque encore avec un fil d'une couleur dif-
» férente de nouveaux colures qui paſſent par le ſixiéme
» degré 30. minutes des mêmes ſignes, (leſquels ſeront
» ceux de M. Newton,) & ſe coupent à 4°. 42′. de l'in-
» terſection des précédens, on verra combien ceux-ci
» ſont différens de la deſcription des colures d'Eudoxe.

» Cet expédient propoſé par M. Whiſton ſera inutile
» aux Aſtronomes : mais il ſervira à ceux qui n'étant pas
» familiers avec les calculs de la Trigonométrie, vou-
» dront cependant s'éclaircir par eux-mêmes ſur la con-
» formité des deux hypothèſes avec la deſcription d'Eu-
» doxe.

§. II.

Objections particulieres à l'Auteur de cet ouvrage, contre la preuve aſtronomique du Syſtême de M. Newton.

Je pourrois m'en tenir là au ſujet de la preuve aſtronomique de M. Newton, & me contenter d'avoir prouvé par la traduction de l'ouvrage Anglois de M. Whiſton, 1°. Que M. Newton n'ayant aucune preuve que la Sphère d'Eudoxe fût la même que celle de Chiron, il ne peut rien conclure pour le temps de Chiron, de celui auquel il montreroit que cette Sphère d'Eudoxe avoit été réglée. 2°. Que la deſcription des colures de cette Sphère donnant un temps plus ancien que celui auquel il fait vivre Chiron, il en faut conclure que mal à propos a-t-il employé, pour fonder ſa Chronologie, un argument qui la détruit de fond en comble.

J'eſpere cependant que l'on me pardonnera ſi j'entreprends d'ajoûter quelque choſe à ce qu'on vient de voir de M. Whiſton. M. Newton, dans ſa réponſe à mes premieres Obſervations, a traité de *mépriſe* l'objection que j'avois faite contre la preuve aſtronomique; & M. Whiſton, comme on l'a vû plus haut, a ſouſcrit à ce jugement. Il doit m'être permis de me défendre; non que je rougiſſe d'avouer la mépriſe ſi elle étoit réelle: je ſuis ſi neuf dans les matieres du calcul aſtronomique, qu'il ne ſeroit pas étonnant que je m'y fuſſe trompé.

J'avouerai même qu'ayant relu mes premieres Obſervations depuis que la publication du grand ouvrage de M. Newton m'a mis en état de prendre une idée plus nette de ſon hypothèſe, j'ai apperçu que je m'étois expliqué d'une maniere confuſe, & que toute la force de l'objection étoit pour ainſi dire noyée dans les ſuppoſitions que j'étois obligé de prêter à M. Newton. Je crois cependant que j'en avois aſſez dit pour les Lecteurs intelligens & au fait de la queſtion. Si le chagrin qu'a paru cauſer à M. Newton la hardieſſe d'un inconnu qui oſoit lui propoſer des doutes ne lui a pas permis de ſentir la force de cette objection, je croirois qu'elle n'auroit pas dû échapper à M. Whiſton qui examinoit la choſe plus tranquillement.

J'avois remarqué dans mes premieres obſervations que la différence des deux Sphères d'Eudoxe & d'Hipparque venoit de celle du lieu des colures cardinaux, & que la différence de ces colures étoit certainement de quinze degrés; comme on le voit par les lieux des étoiles donnés en termes formels par Hipparque dans l'une & dans l'autre Sphère. Puiſque je n'ai pas été entendu, il faut entrer dans un plus grand détail. Comme il me donnera lieu de diſcuter & peut-être même d'éclaircir pluſieurs points de l'ancienne Aſtronomie qui l'ont été aſſez peu juſqu'ici, le Lecteur me pardonnera de ne m'être pas oublié moi-même en cette occaſion. Pag. 63.

Halley. Phil. Tranſ. p. 209. Hipparque, qui étoit également Aſtronome & Critique habile, avoit lu & examiné l'ouvrage d'Eudoxe, & avoit comparé les poſitions de la Sphère de cet Aſtronome avec ſes propres obſervations. De l'aveu de M. Halley, elles étoient extrêmement exactes ; ainſi lorſque je dirai que cet Hipparque connoiſſoit mieux l'hypothèſe d'Eudoxe que n'a fait M. Newton, qui n'a jamais lû l'ouvrage d'Eudoxe, & qui ne le peut connoître que ſur le rapport du même Hipparque, je ne crois pas avancer une choſe qui ait beſoin de preuve.

C'eſt pour cela que je me contenterai de montrer, 1°. qu'Hipparque, lequel mettoit la premiere étoile d'*Ariès* dans le colure du Printemps, conformément aux Obſervations de l'an 162. avant JESUS-CHRIST, éloignoit ce même colure, ainſi que celui des Solſtices, de 15. degrés des étoiles, par leſquelles la Sphère d'Eudoxe marquoit leur paſſage.

2°. Que ce même Hipparque donnant le lieu des étoiles fixes en aſcenſion droite dans ſa propre Sphère, & le comparant avec celui de la Sphère d'Eudoxe, marque conſtamment une différence de 15. degrés.

Premiere Propoſition. Pag. 207. Hipparque, à la fin de ſon premier Livre, examine la deſcription des colures d'Eudoxe, & montre qu'elle eſt fautive, c'eſt-à-dire contraire à ce qui avoit lieu de ſon temps. Je ne prendrai que les exemples dans leſquels il y a des étoiles déſignées avec aſſez d'exactitude pour que l'on ne puiſſe les méconnoître. Par-là j'éviterai tous les détails dans leſquels M. Whiſton a cru devoir entrer au ſujet des colures de M. Newton, & de ce qu'il dit des aſtériſmes bien ou mal deſſinés. Ces diſcuſſions ſont indifférentes à l'objet de la queſtion, dans laquelle il s'agit ſeulement de montrer quelle diſtance mettoit Hipparque entre ſes colures & ceux d'Eudoxe. Ce dernier Aſtronome faiſoit paſſer le colure des Solſtices par le col de l'Hydre, comme on l'a vû plus haut. Sur quoi Hipparque obſerve que la précédente des étoiles de la tête

de l'Hydre eſt au dixiéme degré & quelques minutes de *Cancer :* ce qui déſigne l'une des deux étoiles δ ou ε de Bayer ; à quoi, dit-il, ſi l'on ajoûte la longueur de la tête de l'Hydre, on ſe trouvera encore plus éloigné du colure. La premiere des étoiles du col ω eſt 6°. 10′. 51″. à l'orient de ε, & par conſéquent elle étoit au temps d'Hipparque à plus de 16. degrés du colure. Cela eſt très-conforme à l'hypothèſe de M. Whiſton, qui met l'époque de la Sphère d'Eudoxe 1191 ans avant le temps des obſervations * d'Hipparque. Cet intervalle de temps demande une différence de 16°. 30′.

* En 1353. avant Jesus-Christ.

La ſeconde critique que fait Hipparque ſur le colure d'Eudoxe regarde la queue du Poiſſon auſtral, par laquelle il faiſoit paſſer ce colure. Hipparque dit qu'il eſt éloigné de 23. degrés de la premiere des étoiles de la queue de cette conſtellation. Ce qui eſt véritable de l'étoile μ dans Bayer, que Ptolémée place dans la Nageoire auſtrale. Il ſemble plus naturel de ſuppoſer que la queue du Poiſſon auſtral étoit plus occidentale ; & que ce Poiſſon n'étoit point repréſenté roulé autour de lui-même comme un Serpent, en ſorte que ſa queue fût entre le ventre & la tête, comme dans quelques Planiſphères. La queue de ce Poiſſon devoit être quelque part vers les étoiles ι & θ de Bayer. La premiere eſt à 12°. 54′. 34″. d'*Aquarius*, c'eſt-à-dire à un demi-degré du colure qui paſſoit par le 12°. 15′. d'*Aquarius*, à la diſtance de 16. degrés 30′. de celui d'Hipparque.

Les autres critiques que fait Hipparque au ſujet des colures d'Eudoxe ne contiennent aucune poſition préciſe. Selon lui, le colure paſſoit à un degré de la Fléche, & ne la coupoit pas par le milieu. Le Cygne étoit totalement à l'orient du colure ; la précédente du bec éloignée d'un degré & demi, & la plus occidentale de l'aîle à 6°. 30′. La conſtellation de Céphée étoit de même fort éloignée de ce colure, les précédentes de la tête au dixiéme d'*Aquarius*, la luiſante de la main gauche que

quelques-uns mettoient à l'épaule étoit au 25°. du même ſigne.

On ſe ſouvient de ce que M. Whiſton a dit au ſujet de cette conſtellation & de celle de la Fléche.

A l'égard des colures des équinoxes, Hipparque dit qu'Eudoxe le fait mal à propos paſſer par la main gauche & par le milieu du corps d'Arctophylax ſelon ſa longueur.

Les précédentes de la main, dit Hipparque, ſont au treiziéme degré de *Libra*, les trois étoiles de la main de *Bootès* α, ι & γ occupent 5°. 59′. en longitude. Si on les ajoûte au treize degrés marqués par Hipparque, la derniere de la main ſe ſera trouvée de ſon temps à 16. degrés du colure; & comme elle étoit marquée dans le colure du temps d'Eudoxe, c'eſt une preuve que la poſition de ces deux colures différoit de 16. degrés. Hipparque lui-même nous en fournit la preuve: car pour montrer que le colure ne paſſe point au milieu du corps de *Bootès*, il remarque que la luiſante de la tête de *Bootès* eſt au 16°. 30′. de Ω, & la luiſante de la ceinture ι à 14°. 20′. Le colure étoit marqué dans la Sphère d'Eudoxe par ces trois étoiles, & il coupoit l'Ecliptique à 16. degrés de celui d'Hipparque. L'étoile du pied droit de *Bootès* prouvoit la même choſe pour la poſition du colure.

Hipparque remarque enſuite que la main droite du Centaure eſt à 8. degrés du Tropique, & enfin que le derriere du Bélier eſt éloigné du colure de plus du tiers d'un ſigne; car, dit-il, l'étoile qui eſt au milieu du dos eſt à plus de 11°. 30′. du colure.

C'eſt ſans doute là-deſſus que M. Newton a fondé tout ſon Syſtême. La différence de 11°. 30′. ſuppoſe un intervalle de 828. ans entre le temps des deux Sphères: ajoûtez 162. ans pour le temps dont Hipparque a précédé l'Ere chrétienne, on aura l'an 990. avant cette Ere; ce qui revient aſſez juſte à ſon calcul.

Mais 1°. quelle preuve a-t-il qu'en citant l'étoile du milieu du dos, Hipparque ait nommé l'étoile même qui étoit marquée dans la Sphère d'Eudoxe ? Cet ancien Aſtronome s'étoit contenté de déſigner en gros le paſſage du colure par la conſtellation : il n'avoit ſpécifié là aucune étoile en particulier à cauſe qu'elles ne ſont preſque pas viſibles. 2°. Eſt-ce par une déſignation équivoque qu'il faudroit expliquer le ſens d'Eudoxe ? N'eſt-il pas plus naturel de ſe ſervir, pour déterminer le lieu des colures, des étoiles de la main, de la tête, de la ceinture & du pied de *Bootès*, de celles de la queue du Poiſſon auſtral & de celles du col de l'Hydre dont le lieu eſt conſtant, qui ſont déterminées ſans équivoque, & qui s'accordent toutes à donner exactement la même différence entre les colures des deux Sphères ?

Seconde Propoſition.

2°. Hipparque nous aſſure que la différence qui ſe trouvoit entre la Sphère d'Eudoxe & la ſienne venoit de celle qui étoit dans le lieu des colures. Hipparque les plaçoit non-ſeulement au commencement des ſignes, mais encore à peu près au commencement des aſtériſmes. Car le Zodiaque eſt diviſé par ces aſtériſmes de façon que, malgré leur inégalité, leurs commencemens ſont à peu-près éloignés de 30. degrés les uns des autres, comme on le peut voir ſur le Globe ; ou ſur un Planiſphère.

Dans la Sphère d'Eudoxe les colures étoient placés au milieu des ſignes &, comme on l'a vû, à peu-près au milieu des conſtellations qui étoient égales à leurs ſignes ; c'eſt-à-dire à 15. degrés du commencement de preſque tous les douze aſtériſmes du Zodiaque.

Ce n'étoit pas ſeulement une différente maniere de diviſer le Zodiaque & de compter les degrés d'aſcenſion droite, en commençant au colure même, ou bien au quinziéme degré avant le colure : car cette différence n'en auroit produit aucune dans le lieu des colures cardinaux par rapport aux étoiles ; puiſque ces colures paſ-

ſoient dans l'une & dans l'autre Sphère par les mêmes points d'interſection de l'Ecliptique & de l'Equateur.

Hipparque dit formellement que la différence vient du lieu où Eudoxe plaçoit les points équinoxiaux & cardinaux ; il ne dit pas qu'elle vient de la maniere de compter. Cette maniere de compter n'auroit rien changé dans la ſituation des étoiles, ni dans leur diſtance de l'Equateur & des pôles du monde. Cependant c'eſt là-deſſus que tombent preſque toutes les critiques d'Hipparque : par exemple il reproche à Eudoxe d'avoir dit qu'il y avoit une étoile dans le pole de l'Equateur ; apparemment Eudoxe vouloit parler de l'étoile κ du Dragon *, laquelle devoit ſervir alors de polaire, étant au plus à cinq degrés du pole. Hipparque aſſure qu'il n'y a aucune étoile dans le pole de l'Equateur ; mais que ce pole eſt dans un endroit vuide, autour duquel il y a trois étoiles qui font un quarré avec lui : ce qui étoit vrai au temps d'Hipparque des étoiles α & κ du Dragon, & de l'étoile β de la petite Ourſe, mais ne pouvoit avoir lieu au temps de la Sphère d'Eudoxe.

Mais ce qui doit décider ſur la quantité de la différence qui ſe trouvoit entre les deux Sphères, c'eſt celle qui eſt marquée formellement par Hipparque lui-même. Il compare le lieu de quatre étoiles dans la Sphère d'Eudoxe, ſuppoſée par M. Newton la même que celle de Chiron, avec le lieu de ces étoiles dans la ſienne propre. La premiere eſt la boréale des roues de derriere du grand Chariot marquée α dans Bayer. Dans la Sphère d'Eudoxe elle étoit au dix-huitiéme degré de Cancer. Dans celle d'Hipparque elle étoit au troiſiéme de *Leo* : elle étoit donc plus éloignée du colure des ſolstices vers l'orient au moins de 15. degrés, que dans la Sphère d'Eudoxe : je dis au moins ; parce qu'Hipparque ne marquant

* Hyg. Aſtron. Lib. III. *Videmus in extremâ caudâ Draconis ſtellam eſſe, quæ in ſe verſatur & in eodem loco conſtet.*

point

point les minutes, elles peuvent être éloignées de plus de 16. degrés.

Hipparque ſe ſert, dans la déſignation du lieu des trois autres étoiles, d'une méthode différente pour l'expreſſion, mais qui revient au même. Il nomme les deux colures de ſa propre Sphère, dont l'un eſt celui ſous lequel l'étoile étoit de ſon temps, & l'autre celui ſous lequel elle étoit dans la Sphère d'Eudoxe. Par cette méthode la poſition d'Eudoxe ſe trouve plus orientale que celle d'Hipparque, au contraire de ce qui arrive dans la méthode précédente. Faute d'y avoir fait attention, le P. Petau a propoſé de faire au texte d'Hipparque des changemens dont il n'a pas beſoin.

La premiere étoile eſt celle de l'extrémité de la queue de la grande Ourſe marquée » dans Bayer. Elle eſt, dit Hipparque, au quatriéme de *Libra*, ſi l'on place les points cardinaux des équinoxes & des Solſtices au commencement des conſtellations ou des aſtériſmes figurés: mais ſi on les place au milieu de ces conſtellations, cette même étoile ſera au dix-huitiéme de *Libra*. Hipparch. Lib. I. p. 185.

ἐις τῶν Τροπικῶν καὶ Ισημερινῶν Σημείων ἐν ταῖς Ἀρχαῖς τῶν Ζωδίων.

La ſeconde de ces trois étoiles eſt l'auſtrale des roues de devant du grand Chariot marquée γ dans Bayer. Dans la Sphère d'Hipparque elle étoit au 25. de *Leo*: mais par la diviſion d'Eudoxe elle étoit ſous le colure qui eſt plus oriental de quinze degrés, c'eſt-à-dire ſous celui qui, dans la Sphère d'Hipparque, paſſoit au 10. de *Virgo*.

La troiſiéme étoile eſt celle de la Cynoſure ou la derniere de la queue de la petite Ourſe. Dans la Sphère d'Hipparque elle étoit au 18me degré de *Piſces*: mais dans celle d'Eudoxe elle étoit, de même que les autres, plus orientale au moins de 15. degrés, & ſous le colure qui paſſoit au troiſiéme degré d'*Aries*.

On doit remarquer que les lieux des étoiles donnés par Hipparque ſont pris en aſcenſion droite & non en

longitude. Le lieu de la Cynoſure étoit dans l'Ecliptique au temps d'Hipparque, le 29°. de *Taurus*, celui de la derniere de la grande Ourſe le 27°. 10′. de *Leo*, celui de l'étoile γ, le 00. 44′. de *Leo*. L'étoile α étoit au quinze de *Cancer*.

Il ſeroit inutile de s'étendre là-deſſus pour le prouver, comme a fait l'Auteur des Diſſertations contre M. Newton. Il y a plus d'un ſiécle que le P. Petau l'a montré dans ſon excellent ouvrage ſur l'ancienne Aſtronomie; & en vérité ce grand homme méritoit bien que ſon ſçavant confrere lui fit honneur de ſon travail.

Diſſert. *ad Auct. Oper. de Doct. temp. p. 70.*

L'on ne peut donc douter qu'Hipparque ne crût que les points cardinaux des équinoxes & des Solſtices étoient marqués, dans la Sphère d'Eudoxe, au moins à quinze degrés de diſtance vers l'orient par rapport aux étoiles fixes, du lieu dans lequel ils étoient l'an 162. avant l'Ere chrétienne.

M. Newton, qui regarde cette différence de quinze degrés comme une ſimple différence dans la maniere de compter & de nommer les degrés d'aſcenſion droite, ſuppoſe que la diſtance réelle des points cardinaux dans les deux Sphères n'étoit que de 10°. 36′. Hipparque dit formellement qu'elle étoit au moins de 15 degrés. Lequel eſt le plus croyable? J'avois donc raiſon de propoſer comme une difficulté très-forte contre le Syſtême de M. Newton, la différence de 15. degrés marquée par Hipparque entre le lieu des points cardinaux des équinoxes & des Solſtices dans ſa Sphère, & dans celle d'Eudoxe; & je ſuis perſuadé que quand M. Whiſton & les amis de M. Newton voudront bien y faire réflexion, ils ceſſeront de traiter mon objection de mépriſe. Cette objection me ſemble au moins aſſez ſpécieuſe pour mériter que l'on y réponde, & que l'on faſſe voir en quoi conſiſte la mépriſe, s'il y en a une.

Nous avons encore une autre preuve de temps auquel la Sphère antérieure à Hipparque avoit été réglée: elle

Digitized by Google

réſulte de la deſcription des conſtellations & des étoiles qui ſe trouvoient dans les cercles ou près des cercles de l'équateur & des deux Tropiques. Je ſçais que cette méthode eſt en général moins ſûre que l'autre ; parce que dépendant de la diſtance des étoiles au pole du monde, il y avoit deux ſources d'erreur dans ces Obſervations. L'une étoit la difficulté de déterminer exactement le pole qui n'étoit voiſin d'aucune étoile, & l'autre l'effet des réfractions auxquelles on n'avoit point égard, & qui peuvent cauſer quelquefois une erreur d'un demi-degré ; ce qui joint à la premiere cauſe peut produire une erreur d'un degré entier dans la latitude des étoiles. C'eſt à quoi je crois qu'il faut avoir égard.

Dans la deſcription des Tropiques & de l'Equateur, je joindrai enſemble les déſignations d'Eudoxe, d'Aratus & de Manéthon, leſquels étant certainement antérieurs à Hipparque ont ſuivi l'ancienne Sphère qui étoit en uſage avant le nouveau Catalogue des étoiles fixes que cet Aſtronome publia ſur ſes propres obſervations. Je ne me ſervirai même que des étoiles déterminées d'une façon non équivoque.

Eudox. apud *Hipparch.*
Aratus, *Phænom.*
Manetho, *Apotelesm.*

Aratus eſt celui qui nous fournit un détail plus circonſtancié. Ce Poëte dit que l'on trouve dans le Tropique d'Eté l'étoile redoutable ou pernicieuſe qui eſt au huitiéme degré de la conſtellation du *Cancer*. La premiere étoile du *Cancer* dans Ptolémée eſt celle du pied boréal marquée μ dans Bayer. A 7°. 50′. de cette étoile vers l'orient eſt la nébuleuſe de la Créche, ε dans Bayer, & marquée comme une étoile maléfique dans Ptolémée. Cette étoile, qui a de latitude boréale 1°. 6′. 26″. étoit du temps de Chiron * au 21°. 0′. 05″. de *Gémini*, avec 24°. 17′. 4″. de déclinaiſon boréale, & par conſéquent

* Je mets le temps de Chiron en 1353. avec M. Whiſton, parce qu'il s'agit de montrer la conformité de ſa Sphère avec le lieu que les étoiles occupoient. Cette méthode m'a paru plus claire que celle de montrer que cela ne pourroit convenir au temps marqué par M. Newton pour celui de Chiron. Au fonds les deux méthodes reviennent au même.

à 17′. du Tropique : car on ſçait que les Anciens donnoient 24. degrés à l'angle que forment l'Equateur & l'Ecliptique.

Aratus dit que le Tropique coupe l'écaille du *Cancer* en deux ſuivant la longueur, & qu'il paſſe entre deux étoiles qu'il nomme les *yeux* ; ce ſont ſans doute les deux étoiles δ & γ qui étoient ſéparées par le Tropique dans l'ancienne Sphère.

Aratus, après avoir marqué que ce cercle coupe le Lion dans toute ſa longueur juſqu'aux aînes, dit qu'il paſſe au-deſſus de la *Vierge*. Manéthon, qui ne parle pas de cette conſtellation, nomme la criniere du Lion, mais ne déſigne aucune étoile. Sur quoi il faut remarquer que Ptolémée a fait à la conſtellation de la *Vierge* pluſieurs changemens, comme il nous en avertit lui-même.

Le Tropique paſſe enſuite, dit Manéthon, dans le premier nœud du Serpent & dans l'épaule d'Ophiuchus. Cette épaule eſt déterminée par deux étoiles de la quatriéme grandeur ι & κ dans Bayer : ι a de latitude boréale 32°. 32′. 16″ ; & du temps de Chiron il étoit au 24°. 2′. 51″. de *Libra*, avec 23°. 12′. 38″. de déclinaiſon : L'étoile κ a de latitude 31°. 52′. 20″ ; & au temps de Chiron elle étoit à 25°. 15′. 12″. de *Libra*, avec 22°. 10′. 38″. de déclinaiſon. Ces étoiles étoient donc très proches du Tropique ; l'étoile ι n'en étoit qu'à un un demi-degré.

Le nœud du Serpent eſt vers l'étoile α du Serpent d'Ophiuchus dans Bayer. Ptolémée la nomme la luiſante du col. Cette étoile, qui a de latitude 25°. 31′. 56″. étoit dans la Sphère de Chiron au 5°. 28′. 22″. de *Libra*, avec 23°. 32′. 31″. de déclinaiſon, & par conſéquent dans le Tropique.

Eudoxe, qui nomme cette partie de la conſtellation *le col du Serpent*, fait paſſer le Tropique par la main & par la tête de l'Homme à genoux. La tête de cette conſtellation eſt remarquable par une étoile de la troiſiéme grandeur α dans Bayer, avec 37°. 18′. 54″. de latitude :

elle étoit dans la Sphère de Chiron avec environ vingt-ſix degrés de déclinaiſon, & à deux dégrés du Tropique.

Le Tropique traverſoit enſuite le col & l'aîle du Cygne, de même que les pieds du Cheval. Ce paſſage eſt ſenſible pour l'aîle dans nos Planiſphères ; mais il ne convient plus avec la maniere dont on deſſine maintenant le col de cet Oiſeau. Les pieds du Cheval ne ſont déterminés par aucune étoile ; ainſi il eſt inutile de s'y arrêter : il paſſoit proche de l'étoile π dans Bayer.

Le Tropique traverſoit la main d'*Andromède*. Cette conſtellation eſt encore une de celles dont Ptolémée nous apprend qu'il avoit changé la diſpoſition. Eudoxe faiſoit paſſer le Tropique par la main-même, Aratus au-deſſous du coude, & Manéthon entre le poignet & le coude. Cela ne peut s'appliquer aux quatre étoiles que Ptolémée a miſes à la main, mais convient fort aux trois de l'épaule. L'étoile δ qui eſt entre la quatriéme & la cinquiéme grandeur, a de latitude 33°. 22'. 53" : elle étoit dans la Sphère de Chiron au 4°. 36'. 44". de *Piſces*, avec 23°. 19'. 16". de déclinaiſon, & touchoit le Tropique.

Ce même Tropique traverſoit auſſi la conſtellation de Perſée. Eudoxe nomme l'épaule & la jambe gauche de Perſée, & l'intervalle qui eſt entre ſes pieds. Aratus & Manéthon ſont conformes à Eudoxe : mais comme la conſtellation de Perſée a été changée, ainſi que l'a fait voir M. Whiſton, on ne peut comparer cette poſition du Tropique avec la conſtellation moderne de Perſée.

Le Tropique, après avoir traverſé cette conſtellation, alloit couper les genoux du *Chartier*, ſelon Eudoxe, ſuivi par Aratus. Manéthon dit le creux du pied ; ce qui déſigne l'étoile ι de Bayer au pied boréal. Elle a 10°. 24'. 53". de latitude ; & dans la Sphère de Chiron elle étoit au premier degré de *Taurus*, avec 21°. 54'. 27". de déclinaiſon, un peu au-deſſus du colure qui paſſoit entre

les étoiles χ & φ du genoux & de la cuiſſe.

Ce Tropique venoit enfin ſe rejoindre à l'Ecliptique à travers la conſtellation des Gémeaux. Eudoxe, Aratus & Manéthon le font paſſer par la tête des Gémeaux; ce qui montre qu'ils entendoient par ce nom des étoiles différentes de celles que Ptolémée appelle ainſi. La tête de Pollux, qui eſt la plus méridionale des deux, étoit à quatre degrés du Tropique, & celle de Caſtor à ſept. Sans doute qu'ils donnoient le nom de têtes des Gémeaux aux deux étoiles κ & ι, qui font un quarré avec les deux autres.

Dans la Sphère de Chiron l'étoile κ étoit au 7°. 5′. 18″. des Gémeaux, avec 24°. 33′. 25″. de déclinaiſon, & à un demi-degré du Tropique.

Pour ce qui eſt de l'Equateur, Eudoxe ſe contente de dire qu'il traverſe le Belier ſelon ſa longueur: Manéthon détermine plus préciſément le lieu de ce cercle en marquant qu'il paſſe par l'étoile du milieu du corps. Ce qui ne peut convenir qu'à l'une des trois marquées ν, μ & π dans Bayer. Je choiſis l'étoile π comme celle qui s'éloigne le moins de l'hypothèſe de M. Newton. Cette étoile a de latitude 1°. 6′. 13″. dans la Sphère de Chiron: elle s'eſt trouvée au 28°. 31′. 52″. de *Piſces*, avec 18′. 24″. de déclinaiſon, & par conſéquent à un quart de degré de l'Equateur.

Ce cercle traverſoit enſuite les genoux du Taureau. Les trois Ecrivains que je ſuis ne s'expliquent pas plus clairement, & ne déſignent aucune étoile. Ils le font paſſer de-là dans la conſtellation d'Orion par le baudrier: ce qui ne peut s'entendre des trois étoiles de l'Epée ζ. ι. δ. qui étoient alors plus éloignées de l'Equateur qu'elles ne le ſont maintenant, ni même des ſix du milieu du dos, qui n'ont été dans l'Equateur que depuis le temps d'Hipparque; mais de la brillante de l'épaule droite où devoit être l'attache du baudrier. Cette étoile marquée α dans Bayer, & remarquable par ſa couleur rougeâtre, a

16°. 4′. 26″. de latitude auſtrale. Dans la Sphère de Chiron, elle étoit au 12°. 10′. de *Taurus*, avec 0°. 36′. 35″. de déclinaiſon, c'eſt-à-dire à un demi-degré de l'Equateur.

L'Equateur paſſoit enſuite par le nœud de l'Hydre brûlante, ſelon Aratus & Manéthon, c'eſt-à-dire par ce groupe de neuf étoiles, lequel eſt vers le cœur de l'Hydre. Cette étoile remarquable a 22°. 24′. 32″. de latitude: elle étoit dans la Sphère de Chiron au 10°. 42′. 59″. de *Cancer*, avec 37′. de déclinaiſon, & à un demi-degré de l'Equateur.

Eudoxe, Aratus & Manéthon s'accordent à faire paſſer l'Equateur par les conſtellations de la Coupe & du Corbeau. Dans la Sphère de Chiron l'Equateur paſſoit à 42′. 44″. de l'étoile δ du Corbeau, laquelle étoit au 26°. 54′. 13″. de *Leo*, avec 12°. 9′. 47″. de latitude auſtrale.

Selon Eudoxe, l'Equateur paſſoit enſuite entre les ſerres du Scorpion. Dans la Sphère de Chiron il ſe trouve à 35′. environ de la ſerre auſtrale marquée α dans Bayer. Auſſi Manéthon dit-il que ce cercle coupe une des deux ſerres.

Eudoxe & Aratus mettent les genoux d'Ophiuchus dans l'Equateur. Manéthon nomme la jambe. Au temps de la Sphère de Chiron l'étoile ζ du genou précédent, laquelle eſt de la troiſiéme grandeur, étoit au 21°. 38′. de Ω, avec 7°. 25′. 27″. de latitude boréale; & par conſéquent elle étoit à 47′. de l'Equateur. L'Equateur paſſoit enſuite par la conſtellation de l'Aigle. En 1353. l'étoile ν, voiſine de la luiſante de l'aîle auſtrale, étoit à un degré au nord de l'Equateur; mais c'eſt que l'on donnoit plus d'étendue méridionale à la conſtellation de l'Aigle, & qu'elle comprenoit les étoiles attribuées depuis à Ganymède. Cet oiſeau étoit repréſenté tenant une fléche dans ſes ſerres, & pluſieurs prétendoient que la conſtellation d'*Aquarius* repréſentoit Ganymède: Schol. in Arat. Germanic.

ce qui ſuppoſe qu'il n'étoit pas placé dans les conſtellations boréales. L'Equateur traverſoit encore deux autres conſtellations avant que d'aller rejoindre l'Ecliptique, ſavoir le Pégaſe & le plus ſeptentrional des Poiſſons. Eudoxe nomme expreſſément la hanche du Cheval que Ptolémée met à l'extrémité de l'Aigle. Dans la Sphère de Chiron, l'Equateur paſſoit entre les deux étoiles de l'aîle : celle de l'origine ou *Markab* avoit 5 1′. de déclinaiſon boréale ; & *Algénib* ou celle de la pointe de l'aîle avoit 1°. 17′. 20″. de déclinaiſon auſtrale : elles étoient à diſtance preſque égale de l'Equateur.

La derniere conſtellation traverſée par l'Equateur étoit celle du Poiſſon boréal. Eudoxe marque la queue, & Manéthon dit le milieu des deux Poiſſons ; ce qui eſt plus exact : car les quatre étoiles de la queue du Poiſſon boréal vers φ & χ étoient encore à deux degrés de l'Equateur. Cet aſtériſme n'ayant que de très-petites étoiles étoit de peu d'utilité.

Le Tropique d'hiver paſſoit, ſelon Eudoxe, par le coude du Fleuve : le Tropique de la Sphère de Chiron devoit être ſitué entre les étoiles ν & ζ de cette partie de la conſtellation, 45′. 45″. au nord de ζ, & 2°. 36′. 46″. au ſud de l'étoile ν.

Aratus & Manéthon nomment la queue du Monſtre, mais ſans déſigner aucune étoile.

Le colure traverſoit enſuite le corps & la poitrine du Lievre. L'étoile ζ de cette conſtellation ne devoit être qu'à 15′. ou 16′. du Tropique vers le nord. L'étoile α étoit à près de 4°. vers le ſud.

Ce colure traverſoit la conſtellation du Chien vers les pieds de devant. L'étoile β de la ſeconde grandeur dans le pied antérieur étoit dans la Sphère de Chiron au 20°. 37′. 58″. de *Taurus*, avec 23°. 22′. 38″. de déclinaiſon méridionale ; & par conſéquent elle étoit à quelques minutes du Tropique.

Le

Le Tropique traverſoit enſuite le Navire Argo. Manéthon marque les premiers ornemens de la poupe : dans la Sphère de Chiron, l'étoile ϰ de la troiſiéme grandeur à la poupe étoit 35′. 37″. au ſud du Tropique.

Ce cercle paſſoit par le dos du Centaure, c'eſt-à-dire entre les étoiles τ & ϕ. Il traverſoit enſuite le Loup, & paſſoit par les étoiles de la tête & des pieds de devant : après quoi il alloit couper la queue du Scorpion, & paſſoit par l'aiguillon même, à ce que diſent expreſſément Eudoxe, Aratus & Manéthon. Il n'eſt point douteux que les étoiles de ce nom ne fuſſent les deux marquées λ & υ dans Bayer.

Ptolémée leur donne ce nom, & Hipparque obſerve que de ſon temps elles étoient éloignées de huit degrés du Tropique vers le ſud ; ce qui étoit véritable.

L'étoile λ qui eſt de la ſeconde grandeur, étoit dans la Sphère de Chiron au huitiéme degré de *Scorpius*, 27°. 36′. 21″. de déclinaiſon auſtrale : ainſi elle étoit à trois degrés 30′. au ſud du Tropique. Dans l'hypothèſe de M. Newton, cette étoile étoit à 5°. 30′. du Tropique, c'eſt-à-dire avec une déclinaiſon encore plus grande de deux degrés.

Le Tropique paſſoit enſuite par l'arc du Sagittaire, alloit toucher l'écliptique au milieu du Capricorne, & coupant les pieds d'*Aquarius*, il s'éloignoit de nouveau de l'écliptique pour aller traverſer la queue du Monſtre.

Dans la Sphère de Chiron le Tropique paſſoit à 12′. 8″. de l'étoile δ de la troiſiéme grandeur au milieu de l'Arc. Cette étoile qui a 6°. 25′. 21″. de latitude étoit alors au 17°. 59″. de *Scorpius*, avec 23°. 48′. 52″. de déclinaiſon auſtrale.

Le milieu de *Caper* n'eſt remarquable par aucune étoile conſiderable : les étoiles δ & γ de l'origine de la queue étoient au ſud du Tropique.

A l'égard des pieds d'*Aquarius*, la maniere dont nous deſſinons cette conſtellation ne convient à la deſcrip-

tion d'Eudoxe, ni dans l'hypothèſe de M. Newton, ni dans celle de M. Whiſton. Cependant on ne peut douter que cela n'eût lieu dans l'ancienne Sphère. Car Hygin dit, en parlant d'*Aquarius*, qu'il a les pieds poſés ſur le Tropique : *habet pedes in hyemali circulo fixos.* On voit même que la tête de cette conſtellation étoit beaucoup plus boréale que nous ne la repréſentons. Hipparque dit que dans la Sphère d'Eudoxe la tête & la poitrine ſont fort éloignées de l'écliptique vers le nord. Hygin marque qu'il y avoit dans la tête deux petites étoiles ; ce qui ne peut convenir qu'à celles de la tête du petit Cheval : conſtellation dont les anciens, comme Eudoxe & Aratus, ne parlent point. Hipparque lui-même n'en fait aucune mention. Ces étoiles ſont environ à 25. degrés de l'Ecliptique ; en ſorte que plaçant en cet endroit le haut de la tête d'*Aquarius*, les pieds étoient dans le Tropique d'hiver. Voilà une nouvelle différence à joindre à celles que M. Whiſton a remarquées entre nos conſtellations & celles d'Eudoxe ; mais elle eſt indifférente à la queſtion chronologique.

Aſtron. Lib. III°.

La deſcription des trois cercles de la Sphère d'Eudoxe ſe rapporte donc avec la plus grande juſteſſe à la détermination du lieu des points cardinaux, qui réſulte néceſſairement, 1°. de la deſcription des colures d'Eudoxe ; 2°. de la quantité dont Hipparque montre que ces colures étoient éloignés des ſiens ; 3°. de la différence qu'il remarque dans le lieu de quatre étoiles fixes qui ſont déterminées ſans aucune équivoque. Il y a dans cette comparaiſon trop de différentes circonſtances, pour que la parfaite convenance que l'on y trouve ait pû être produite par le ſeul hazard. Il faut que les points cardinaux fuſſent placés dans l'ancienne Sphère grecque de Chiron à 42°. 15′. du lieu où ils étoient au temps que M. Newton prend pour l'époque de ſes calculs, & par conſéquent que Chiron ait vécu 1353. ans avant JESUS-CHRIST. La poſition des étoiles dans les cercles de cette

Sphère eſt même ſi exactement marquée, qu'elle ne peut être regardée comme un ouvrage de l'Aſtronomie naiſſante : tant de juſteſſe ſuppoſe que cet Art étoit cultivé il y avoit long-temps, au moins dans l'Orient ; & il y a grande apparence que cette Sphère avoit été réglée par quelques Aſtronomes Egyptiens ou Phéniciens, qui étoient venus avec les fondateurs des Colonies orientales, & qui avoient abandonné l'Orient avec les Paſteurs chaſſés d'Egypte par Séſoſtris.

La groſſiéreté des temps héroïques de la Gréce, où l'on ne faiſoit cas que de la valeur à peu-près comme dans nos ſiécles de Chevalerie, & la barbarie dans laquelle la Gréce retomba après l'invaſion des Doriens, ſujets des Héraclides, ne permirent pas aux Grecs de cultiver l'Aſtronomie, ni de s'appercevoir que cette ancienne Sphère devenoit défectueuſe & que ſes colures étoient mal placés. L'erreur ne devint même bien ſenſible à des gens qui connoiſſoient ſeulement une Aſtronomie ruſtique, que vers le temps d'Héſiode.

Ce Poëte vivoit dans le neuviéme ſiécle avant JESUS-CHRIST, comme Hérodote nous l'apprend. Le témoignage de cet Hiſtorien eſt confirmé par celui de la Chronique de Paros, qui fait fleurir Héſiode vers l'an 920. Porphyre cité par Suidas marquoit que, ſelon le ſentiment des plus habiles Chronologiſtes, ce Poëte étoit mort 32. ans avant l'établiſſement des Jeux Olympiques; ce qui doit s'entendre de l'établiſſement par Iphitus en 884. & donne l'an 916. avant l'Ere chrétienne. Héſiode eſt mort jeune, s'il faut croire le détail que les anciens font de ſa mort cauſée par les ſuites d'une intrigue amoureuſe ; ce qui pourroit bien cependant n'être qu'un roman imaginé après coup.

Héſiode lui-même ne nous permet pas de douter qu'il n'ait vécu alors : car dans ſon Poëme ſur les travaux de la campagne il remarque que de ſon temps l'étoile d'*Arcturus* ſe levoit ſoixante jours après le ſolſtice d'hiver. Op. & Dieſ. v. 564.

Cette obſervation, qui étoit fondée ſur ce qui avoit lieu du temps même d'Héſiode, détermine le ſiécle dans lequel il vivoit.

Aſtron. Danicæ. 2. Sphæric. *cap.* 4. *probl.* 2.
Aſtron. Coper. p. 296.
Almag. novum. Lib. VI. cap. 20. p. 463.

Longomontanus ayant calculé le temps de cette obſervation marque l'an 970. avant JESUS-CHRIST. Kepler donne ſeulement l'année 930; & le P. Riccioli donne l'année 950. Cette variété eſt peu conſiderable: car les réfractions pouvoient avancer ou retarder le lever de cette étoile; & c'eſt aſſez de trouver l'obſervation juſte à un demi-degré près.

Cette apparence du lever d'Arcturus montre qu'il étoit alors fort près du colure équinoxial, & que les points cardinaux étoient au huitiéme degré des ſignes.

Il ſemble que l'on fit alors quelque changement à la Sphère de Chiron, & que l'on dreſſa de nouveaux Calendriers, dans leſquels le lever & le coucher des étoiles étoient marqués d'une maniere plus conforme aux apparences. Les idées aſtronomiques commençoient à devenir plus communes dans la Gréce par le moyen du commerce avec les Orientaux, & par l'uſage de la navigation. Homère fait mention des Tropiques, quoique d'une maniere très-groſſiere: car il s'en falloit beaucoup que ce Poëte ne fût auſſi ſavant que l'ont prétendu ſes partiſans outrés, ni qu'il eût autant de connoiſſances qu'il avoit de feu & de facilité dans le génie. Héſiode étoit ſans comparaiſon plus inſtruit que lui: il connoiſſoit la différence des climats, & remarque que pendant l'hiver le Soleil ſe leve plus tard dans la Gréce qu'il ne fait pendant le même temps, dans le Pays des *Noirs* ou des Ethiopiens. Les divers préceptes d'agriculture aſtronomique qui ſont répandus dans ce Poëme quadrent tous exactement avec le temps auquel vivoit Héſiode; & on peut les regarder comme des lambeaux du Calendrier publié alors.

Op. & Dies, V. 525.

Ce Calendrier fut reçu avidement par tous les Grecs qui le porterent en Italie, où il fut adopté par les Ro-

mains. De-là venoit l'uſage de placer l'entrée du Soleil dans les ſignes, c'eſt-à-dire dans les aſtériſmes, huit jours devant les points cardinaux; ce qui avoit été aſſez exactement vrai pour la plûpart des conſtellations au temps d'Héſiode.

Le peuple demeura attaché à cet uſage, lors même que les apparences céleſtes en différoient aſſez conſiderablement. Columelle nous apprend que les Calendriers ruſtiques de Méton, d'Eudoxe & des anciens Aſtronomes ſuivoient cette méthode, & que les jours des fêtes & des ſacrifices attachés au commencement des ſaiſons étoient réglés ſur ce pied-là. C'eſt pourquoi il déclare que, quoiqu'il ſache combien cette opinion étoit contraire à la vérité, il s'y conformera cependant dans la ſuite. De Re ruſtica, Lib. IX. 13.

Les Aſtronomes de Jules-Céſar s'y étoient aſſujettis par la même raiſon; & nous voyons que l'uſage s'en eſt maintenu long-temps depuis. On le trouve dans Varron, dans Ovide, dans Vitruve, dans Pline, dans Hygin, dans le Scholiaſte d'Aratus, dans Martianus-Capella & même dans les Calendriers du vénérable Béde; parce que dans ces matieres la force de la coûtume eſt infinie ſur l'eſprit des Peuples. On le voit par l'obſtination de quelques Pays de l'Europe à conſerver l'uſage de l'ancien Calendrier Julien; ce qui les met dans la néceſſité de marquer en beaucoup d'occaſions une double date. Vitr. IX. 5. Plin. II. 19. Hyg. Aſtr. III. Arati, Schol. *Præf.* Mart. cap. VIII. Bed. *apud Pet.* Uran. Diſſert. Lib. II. cap. IV. p. 79.

Les Aſtronomes ne s'étoient pas toûjours aſſujettis à ſuivre le Calendrier populaire; & ſouvent ils s'étoient exprimés d'une maniere conforme à leurs propres obſervations, ou même à celles qu'ils avoient trouvées dans les Ecrivains plus anciens qu'eux. Comme ces obſervations avoient été faites dans des temps différens, elles varioient entr'elles dans le lieu des colures; & de-là venoit la différence remarquée par les anciens eux-mêmes. Nous trouvons des témoignages formels pour placer le lieu des points cardinaux au premier, au ſecond,

au quatriéme, au ſixiéme, au huitiéme, au dixiéme, au douziéme & au quinziéme degré des aſtériſmes ; & nous devons expliquer ces différens témoignages par le temps des obſervations ſur leſquels ils étoient fondés.

Achillès-Tatius dit dans ſon Introduction ſur les Phénomènes d'Aratus, que ſelon quelques Auteurs, le ſolſtice d'Eté arrive lorſque le Soleil eſt au huitiéme, au douziéme ou au quinziéme degré de l'aſtériſme de *Cancer*. Comme les points cardinaux coupent l'Equateur & l'écliptique en quatre parties égales, la même choſe doit s'entendre des trois autres ſignes cardinaux.

Lib. III. v. 615. Le Poëte Manilius, après avoir dit que l'on nomme *Tropica Signa*, ceux dans leſquels ſe font les paſſages d'une ſaiſon à l'autre,

Quod in illis quatuor Anni
Tempora vertuntur,

nous avertit de faire ſingulierement attention à un certain endroit de ces conſtellations ; parce que c'eſt-là qu'eſt le point fatal qui change la face de l'Univers, & qui détermine l'inſtant où l'on paſſe dans une nouvelle ſaiſon :

Una ergo in Tropicis pars eſt cernenda figuris,
Quæ moveat mundum, quæ rerum tempora mutet.

Sur quoi il faut remarquer que le terme de *figuris* que ce Poëte employe marque qu'il veut parler des conſtellations deſſinées & non des Dodécatémories.

Quelques-uns, continue-t-il, placent ce point au huitiéme degré : d'autres le mettent au dixiéme ; & il y en a quelques-uns qui donnent au premier degré ce pouvoir de régler la courſe du Soleil.

Has quidam Vires Octavâ in parte reponunt ;
Sunt quibus eſſe placet Decima, nec defuit author
Qui primæ Momenta daret frænoſque Dierum.

Manilius nomme ici trois différens endroits de la conſtellation, le premier degré ou le commencement, le huitiéme & le dixiéme : il eſt clair que ces deux derniers ſe doivent compter, en commençant du premier.

* Ce Poëte, qui étoit plus Génethliaque ou Aſtrologue qu'Aſtronome, & dont l'ouvrage eſt une compilation d'un grand nombre d'anciens Traités d'Aſtrologie judiciaire, ne ſuit pas toûjours la même opinion ſur cette poſition de l'inſtant fatal dans les conſtellations tropiques. Dans un endroit il dit que le Tropique ſépare les Gémeaux de la conſtellation de *Cancer*; ce qui prouve qu'il le plaçoit au premier degré de *Cancer*. Mais dans un autre endroit il place les points tropiques au quinziéme degré de ces mêmes conſtellations. Cancer, dit-il, augmente la durée des jours & la diminue enſuite, mais de telle ſorte qu'il rend à la longueur des nuits ce qu'il ôte à celle des jours. Lib. I. v. 605. Lib. III. v. 622.

Extenditque diem ſummum, parvoque receſſu v. 635
Deſtruit, ut quanto fraudavit tempore luces,
In tantum noctes augeſcat.

La conſtellation de *Caper*, ajoûte-t-il, accourcit d'abord les jours en augmentant les nuits ; mais enſuite elle augmente la durée des jours en diminuant celle des nuits : tour à tour elle leur ôte & leur rend leur durée.

Inque vicem nunc damna facit, nunc tempora ſupplet.

Un Poëte pouvoit-il dire plus clairement que le point des ſolſtices étoit placé au milieu des conſtellations de *Caper* & de *Cancer* ?

C'eſt en conſéquence de cette maniere de placer les points tropiques au milieu des ſignes, que l'on avoit imaginé une maniere de les combiner, en joignant enſemble ceux dans leſquels l'amplitude ortive du Soleil & la durée des jours étoit la même. On accouploit *Ariès* &

Libra ; parce que dans l'horizon le point de l'amplitude ortive du commencement d'*Ariès* répondoit à celui de la même amplitude à la fin de *Libra* : il en étoit de même de la fin d'*Ariès* & du commencement de *Libra*. Des douze ſignes il y en avoit 10. que l'on pouvoit accoupler ainſi. Mais pour les ſignes des ſolſtices il n'y avoit pas moyen d'en venir à bout. C'eſt pour cela qu'on les nommoit ἄζυγοι, *inaccouplables*. Ces deux ſignes demeuroient ſolitaires, parce que la durée des jours étoit plus grande dans l'un & plus petite dans l'autre que dans chacun des dix autres ſignes. On ne pouvoit comparer que la moitié de chacun de ces ſignes avec l'autre moitié du même ſigne.

Lorſque l'on eut placé les colures au commencement des ſignes, ce qui arriva quand ils ſe trouverent en effet au commencement des conſtellations étoilées, il n'y eut plus de ſignes *inaccouplables* ; mais leur accouplement devint différent. L'ancienne combinaiſon avoit cependant toûjours lieu pour l'Aſtrologie judiciaire, & l'on y entendoit de grands myſtères. Je n'en parle ici que pour montrer que, dans le temps de la premiere & de la plus ancienne Aſtrologie grecque, les colures cardinaux étoient au milieu des conſtellations & à 15. degrés environ de leur commencement.

Gemini, *Iſagoge*, p. 10. adde Pétav. *Uranol.* Lib. II°. p. 84.

Géminus, qui écrivoit un ſiécle environ après Hipparque, dit dans ſon Calendrier qu'Eudoxe plaçoit l'équinoxe du Printemps au ſixiéme d'Ariès, & le ſolſtice d'hiver au quatriéme de Caper. Dans le même Calendrier il marque d'après Euctémon, contemporain & coobſervateur de Méton & d'après Calippus, célébre Aſtronome qui floriſſoit un ſiécle après, il marque, dis-je, les quatre points cardinaux au jour même de l'entrée du Soleil dans les ſignes. Ce qui étoit exactement vrai de l'entrée du Soleil dans les conſtellations, eu égard à leur longitude dans l'écliptique.

En 431. avant JESUS-CHRIST, c'eſt-à-dire l'année même

même que Méton & Euctémon obſerverent la hauteur du Soleil au ſolſtice d'Eté, la premiere étoile d'Ariès avoit de longitude ♈ 0 36′. 50″. L'étoile ξ à la tête de Caper avoit ♑ 0 3′. 52″. L'étoile β à la jambe auſtrale de Cancer avoit ♋ 0 28′. 29″. A l'égard de la conſtellation des Serres, nous avons vû qu'elle s'étendoit juſqu'aux étoiles de la Robe de la Vierge : l'étoile, de cette conſtellation, qui étoit la premiere des Serres, avoit de longitude ♍ 0°. 0′. 23″.

Pour ce qui eſt de la déſignation que Géminus donne comme celle d'Eudoxe, elle ne convient au temps de cet Aſtronome, ni pour la longitude, ni pour l'aſcenſion droite des premieres étoiles de ces conſtellations. Eudoxe eſt mort en 368. avant JESUS-CHRIST ; & alors la premiere étoile d'*Ariès* étoit dans le cercle de longitude de l'interſection du Printemps : les étoiles de la tête du Capricorne n'étoient qu'à trente minutes du premier de *Caper*.

La même étoile d'Ariès étoit par ſon aſcenſion droite au 26°. 53′. de *Piſces* : donc elle précédoit le colure ſeulement de 3°. 7′, & non de ſix comme dit Eudoxe. La premiere de Caper étoit, comme nous avons vû, à 3′. 52″. du cercle de longitude du ſolſtice, lequel ne différe pas du colure.

Il faut remarquer, au ſujet de cette déſignation, qu'elle eſt manifeſtement relative à l'aſcenſion droite : car la premiere d'Ariès étant éloignée de la premiere de Caper de 9. ſignes moins 40′. 32″ ; ſi la déſignation étoit priſe en longitude, elle ſeroit la même à 40′. 32″. près, au lieu qu'elle eſt différente au moins de deux degrés.

La premiere étoile d'Ariès étoit par ſon aſcenſion droite au 23°. 52′. 30″. de *Piſces* en 604. avant JESUS-CHRIST, & précédoit par conſéquent le colure équinoxial de ſix degrés. Cette même année la boréale de la racine de la corne de Caper marquée α dans Bayer étoit au 26°. 18′. 29″. de *Sagitarius* ; l'auſtrale étoit au 26°,

23′. 31″ ; l'étoile β étoit au 26°. 37′. 57″. du même ſigne. Ces trois étoiles, dont deux ſont de la troiſiéme grandeur, étoient donc au quatriéme degré avant le colure du ſolſtice d'hiver. Cette année 604. étoit la trente-ſixiéme de la vie de Thalès, ſelon le calcul d'Apollodore ; & comme il eſt certain que Thalès avoit publié un Calendrier ruſtique, dans lequel les levers & les couchers des étoiles étoient marqués ſuivant ſes propres obſervations (il en avoit fait pluſieurs très importantes), on ne peut guères douter que ce qui eſt rapporté comme l'opinion d'Eudoxe par *Géminus* ne fût une choſe que cet Aſtronome avoit priſe du Calendrier de Thalès. Nous en retrouvons encore quelques lambeaux dans les anciens. Thalès étoit le premier des Grecs qui eût meſuré le diamètre du Soleil & de la Lune. Il avoit écrit un Livre ſur les Equinoxes & ſur les Solſtices, & avoit publié des prédictions de quelques Eclipſes. C'eſt auſſi à lui que l'on fait honneur d'avoir appris aux Grecs à connoître le pole boréal par la conſtellation de la petite Ourſe, & à s'en ſervir dans leurs navigations à l'imitation des Tyriens, au lieu de celle de la grande Ourſe. Les Grecs s'étoient juſqu'alors ſervi de celle-ci. Anaximandre, diſciple de Thalès, fut le premier qui montra aux Grecs à diſtinguer la longitude des étoiles d'avec l'aſcenſion droite. C'eſt pourquoi Pline dit de lui qu'il a le premier connu l'obliquité de l'écliptique, *ſigniferi obliquitatem intellexiſſe*. On ſçait ce qu'il faut rabattre de ces ſortes d'expreſſions. Le ſiécle de Thalès eſt celui du renouvellement des Sciences parmi les Grecs : mais ces Sciences avoient continué d'être cultivées chez les Orientaux ; & les Grecs aimoient à faire honneur à leur nation de bien des choſes qu'ils devoient aux Barbares, comme leurs meilleurs Eſprits l'ont reconnu dans tous les temps.

Apud *Diog. Laert.*

Plin. Lib. II. 8.

Amm. Marcellin. Liv. XXXVI.

Ammien-Marcellin dit dans un endroit où il joint Archimède avec Méton, Euctémon & Hipparque, que

l'équinoxe ſe fait au ſecond degré du Bélier *in ſecundâ parte.* Archimède avoit dreſſé un Planiſphère ſur ſes obſervations ; Ptolémée en parle. Il mourut l'an 214. âgé de 75. ans. Il étoit donc né l'an 289; lorſque la premiere étoile d'Ariès étoit par ſon aſcenſion droite au 27°. 52′. 30″. de *Piſces*, à 2°. 7′. 30″. du colure equinoxial. Almag. III. 1.

Enfin au temps d'Hipparque la premiere étoile d'Ariès ſe trouva par ſon aſcenſion droite dans le colure même de l'équinoxe ; en ſorte que la conſtellation commençoit avec le ſigne. Il eſt inutile d'en rapporter les preuves : le fait eſt conſtant ; & l'on convient qu'il mettoit cette étoile au premier degré d'Ariès.

Nous trouvons donc dans les anciens des preuves formelles de la poſition des points cardinaux dans huit endroits différens des ſignes, ſçavoir au quinziéme degré, au douziéme, au dixiéme, au huitiéme, au ſixiéme, au quatriéme, au ſecond & au premier. Les anciens qui parlent de cette variété ſuppoſent tous qu'elle étoit réelle, & non pas ſeulement une différente maniere de s'exprimer, comme il le faut ſuppoſer dans le Syſtême de M. Newton. Dans la nouvelle Chronologie la ſituation des étoiles eût été la même par rapport aux quatre colures cardinaux & par rapport aux cercles de l'Equateur & des Tropiques, malgré la contrariété apparente de pluſieurs de ces déſignations du lieu des colures. Les anciens donnant ces déſignations comme étant réellement contraires les unes aux autres, il n'y a pas moyen de prendre le ſeul parti qui ſoit favorable au nouveau Syſtême.

M. Newton, pour éluder la force de cette preuve qu'il n'a pû diſſimuler, ſuppoſe que le colure étant au milieu du ſigne ou à la fin de ſon quinziéme degré, n'étoit cependant qu'au huitiéme degré depuis le commencement de la conſtellation. Lorſque par le mouvement des points cardinaux ce colure fût parvenu au huitiéme degré du ſigne ; alors il ſe trouva, ſelon lui, au

commencement de la conſtellation. Pour - lors on abandonna l'ancienne méthode, & ſupprimant les huit degrés qui reſtoient encore à parcourir au colure pour arriver au premier degré du ſigne, on commença à compter le ſigne du point même où ce colure coupoit l'Ecliptique.

Par la ſuppoſition de M. Newton rien ne devient plus obſcur que les paſſages des anciens au ſujet du lieu des colures cardinaux, lorſqu'ils mettent ces colures au quinziéme degré. Il eſt vrai que cela ſe doit entendre, ſelon lui, uniquement du huitiéme degré de la conſtellation : mais lorſqu'ils diſent que ces colures étoient au huitiéme degré, on peut l'entendre ou du huitiéme de la conſtellation, auquel cas cela voudra dire le quinziéme degré du ſigne, ou bien du huitiéme degré du ſigne, auquel cas cela voudra dire le premier degré de la conſtellation. Leur expreſſion déſignera donc également des temps éloignés l'un de l'autre de 1080 ans. Ceux qui mettent ce colure au premier degré diſent la même choſe que ceux qui le mettent au huitiéme ; car le premier degré de la conſtellation eſt le huitiéme du ſigne, ſelon M. Newton. Ainſi ces trois expreſſions ne ſeront pas différentes au fonds.

Le douziéme degré du ſigne ſera le cinquiéme de la conſtellation, le dixiéme ſera le troiſiéme, & le huitiéme ſera le premier. D'un autre côté le ſecond degré de la conſtellation ſeroit le neuviéme du ſigne, le quatriéme ſeroit le onziéme, le ſixiéme ſeroit le treiziéme. Les anciens ne nomment cependant jamais ce troiſiéme, ce cinquiéme, ce neuviéme, ce onziéme, ni ce treiziéme degré, dont on auroit eu des obſervations dans le Syſtême de M. Newton.

Tous ces embarras diſparoîtront dès que l'on entendra les paſſages ſimplement, & qu'on ſuppoſera que le nombre des degrés que marquent les anciens ſe doit compter en commençant à celui qu'ils nomment le premier, & en allant juſqu'au quinziéme degré : ce ſens eſt le ſens

naturel de leurs expreſſions ; & il n'eſt pas poſſible de leur en donner un autre, après avoir vu qu'il y a effectivement une diſtance de quinze degrés entre le lieu que les points cardinaux occupent dans la Sphère d'Hipparque & dans celle d'Eudoxe. Je ne répeterai point ici ce que j'ai montré ci deſſus. M. Newton ne peut propoſer l'explication forcée qu'il donne aux paſſages des anciens, que comme une maniere de les ajuſter à ſon Syſtême : il n'en donne aucune preuve ; ainſi il ſeroit inutile de s'y arrêter plus long-temps.

§. III.

Recherches ſur les Calendriers Ruſtiques des Anciens.

M. Newton ſuppoſe que Méton, dans ſon Calendrier, plaça les colures cardinaux au huitiéme degré des ſignes & à huit degrés de diſtance du lieu où ils étoient au temps de Chiron ; par cette hypothèſe les colures étoient au commencement des conſtellations. Le colure du ſolſtice d'Eté paſſoit à 30′. de la premiere de Cancer, & à 4′. de la premiere de Caper. La premiere d'Ariès n'étoit par ſa longitude qu'à 36′. 50″. de l'interſection du Printemps.

Ainſi dans la Sphère de Méton le colure du Solſtice étoit réellement au premier degré des conſtellations de Cancer & de Caper ; & quand même il auroit nommé ce degré le huitiéme du ſigne, cette poſition eût au fonds été la même que celle des Sphères dans leſquelles on le plaçoit au premier degré. Car dans l'hypothèſe de M. Newton ce premier degré n'a jamais pu s'entendre que de la conſtellation. Depuis Méton juſqu'à Hipparque il ne s'eſt écoulé que 268. ans, en forte que le mouvement des colures n'avoit produit au plus que quatre degrés de différence dans le lieu des étoiles : par conſéquent la différence entre les levers & les couchers des

Digitized by Google

étoiles marqués dans leurs deux Calendriers n'étoit que de quatre jours.

I. *Examen d'un passage de Columelle, cité par M. Newton.* The Chronolog. p. 93. Differt. p. 67.

Il s'agit maintenant de voir sur quoi M. Newton se fonde pour avancer que Méton avoit placé le colure des solstices au huitiéme degré. Il cite Columelle, mais sans rapporter les termes de cet Auteur. Ils ont paru si formels au Pere Souciet que dans ses dissertations contre M. Newton il a pris le parti de déprimer Columelle, & de le traiter de *simple Laboureur ou Jardinier* afin d'exténuer son autorité sur un fait d'Astronomie. Il a prétendu même que Columelle s'étoit trompé, & qu'il avoit lû dans les anciens Calendriers le huitiéme degré au lieu du premier, ayant pris la lettre A pour la lettre H ; & il a même oublié un mot essentiel de ce passage, parce que ce mot ne s'accommodoit pas avec la maniere dont il l'expliquoit. S'il avoit bien voulu examiner le passage même de Columelle, il auroit vû que loin d'être favorable au Systême de M. Newton, il lui est formellement contraire.

Lib. XI. cap. 1. Columelle, dans son Traité d'Agriculture, donne une espece de Calendrier rustique, dans lequel il fait la distribution des divers travaux rustiques aux différens jours de l'année qu'il désigne, non-seulement par les quantiémes du mois civil, mais par le quantiéme astronomique ou par leur distance des points cardinaux & par les levers & les couchers des constellations, & même des étoiles remarquables dont il donne les prognostics suivant l'usage des Calendriers anciens.

Columelle, qui est un Ecrivain très-sensé, ne croyoit pas ces prognostics une chose fort assurée ; & dans le chapitre qui précéde immédiatement ce Calendrier, il insinue que comme il est important dans l'agriculture de ne laisser passer aucun jour sans travailler, & de ne se point laisser accabler par l'ouvrage, il est essentiel de le partager entre les différens jours de l'année, & de

l'attacher de telle ſorte à chaque jour que l'on ſe faſſe une eſpéce de religion de le remettre à un autre ; parce que le dérangement d'un ſeul jour paſſé à ne rien faire ſe répand ſur tout le reſte de l'année. C'eſt pour cela, continue-t-il, qu'il eſt important de s'attacher aux préceptes fondés ſur les prognoſtics des aſtres. Je conviens, ajoûte-t-il, que j'ai attaqué ce principe par pluſieurs raiſonnemens dans les Livres que j'ai écrits contre les *Aſtrologues*. Mais il s'agiſſoit là de détruire le principe des Chaldéens qui aſſurent que les changemens dans la température de l'air répondent à des points & à des inſtants fixes & déterminés. Dans l'agriculture on ne ſuppoſe pas cette préciſion ſcrupuleuſe : *in hâc ruris diſciplinâ non deſideratur ejuſmodi ſcrupuloſitas ; ſed quod dicitur pingui Minervâ, quantum vis utile continget villico tempeſtatis futuræ præſagium, ſi perſuaſum habuerit modo ante, modo poſt, interdum etiam ſtato die, orientis vel occidentis competere vim ſyderis ; nam ſatis providus erit, cui licebit ante multos dies cavere ſuſpecta tempora.* On voit par là qu'il ne regarde ces ſortes de prognoſtics, que comme un moyen de tenir le Laboureur alerte pour ſe précautionner contre les accidens qui ſont fréquens dans certaines ſaiſons.

En donnant ces leçons Columelle avoit moins égard à l'Aſtronomie, qu'à raſſembler les préceptes d'agriculture attachés par l'expérience aux différens jours des ſaiſons déterminées par les équinoxes & par les ſolſtices.

Dans un autre endroit de ſon Livre Columelle donne un autre Calendrier, mais fort abrégé & relatif ſeulement à la nourriture des Abeilles. Le miel étoit une choſe importante chez les anciens, parce que le ſucre n'étoit pas connu. Le ſecond Calendrier eſt différent du premier pour les levers des étoiles. Par exemple il y marque le lever des Pléïades au quarante-huïtiéme jour après l'équinoxe, c'eſt-à-dire quatre jours plus tard que Lib. IX. cap. 14.

dans l'autre Calendrier. Dans ce Calendrier il marque les points cardinaux au huitiéme degré des ſignes; & à cette occaſion il ajoûte la remarque ſuivante : *Nec me fallit Hipparchi ratio quæ docet ſolſtitia & æquinoctia non octavis, ſed primis partibus ſignorum confici. Verum in hâc ruris diſciplinâ ſequor nunc Eudoxi & Metonis antiquorumque faſtus Aſtrologorum, qui ſunt aptati publicis ſacrificiis, quia eſt notior iſta vetus * agricolis concepta opinio. Nec tamen Hipparchi ſubtilitas pinguioribus ut aiunt ruſticorum litteris neceſſaria eſt.*

» Je n'ignore pas, *dit Columelle*, que les calculs » d'Hipparque ont montré que les ſolſtices & les équi» noxes ne ſe font pas au huitiéme, mais au premier de» gré des ſignes. « Le calcul par lequel Hipparque l'avoit enſeigné étoit celui par lequel il avoit fait voir que la premiere d'Ariès étoit dans le colure équinoxial. Ces termes montrent qu'il ne s'agiſſoit pas là d'une différente maniere de compter les degrés de la même Sphère, mais d'une différence réelle dans la poſition des colures de cette même Sphère.

» Dans ces préceptes d'agriculture, *continue Columel*» *le*, je me conforme aux *Faſtes*, c'eſt-à-dire aux Calen» driers civils d'Eudoxe, de Méton & des Aſtrologues » anciens qui ſont ajuſtés aux ſacrifices publics. Ces » opinions reçuës de longue main par les Laboureurs » leur ſont plus connuës; & d'ailleurs l'exactitude d'Hip» parque n'eſt pas néceſſaire pour une Aſtronomie groſ» ſiere, comme celle des gens de la campagne.

Lib. XI. cap. 2. Il avoit dit au commencement de ce Livre : *Novi autem veris principium non ſic obſervare ruſticus debet quemadmodum Aſtrologus, ut expectet certum diem illum qui veris initium facere dicitur.* Le Printemps des Laboureurs ne commence pas à un jour & à un inſtant marqué comme celui des Aſtronomes.

* C'eſt ce mot *Agricolis* que le P. Souciet a oublié dans ſa citation.

Columelle

Columelle fait ici ſon apologie, comme s'il avoit prévû qu'il y auroit quelque jour des gens qui pour le décréditer le traiteroient de *Laboureur* & de *ſimple Jardinier*. Ces noms n'étoient pas ſi mépriſables à Rome : les plus grands hommes & les plus habiles gens s'étoient fait honneur d'écrire ſur l'agriculture, & de faire part au Public des connoiſſances qu'ils avoient acquiſes dans cette ſcience par leurs propres obſervations. Quoique le luxe & la corruption euſſent déja détruit en partie le goût de l'agriculture chez les Romains au temps de Columelle, & que le mérite d'amuſer & de plaire par les agrémens frivoles commençât à être preſque le ſeul dont on fît cas, préſage certain de la décadence d'un Etat, on n'en étoit pas encore venu juſqu'à regarder l'agriculture comme une profeſſion vile ; & les gens de Lettres ne dédaignoient pas d'écrire ſur cet Art. Columelle étoit homme de Lettres : il ne faut que lire ſon ouvrage pour ſentir que l'on ne peut s'exprimer avec autant d'élégance dans le ſtyle & autant de bons ſens dans les choſes, ſans avoir un eſprit très-cultivé. Il nous apprend lui-même qu'il avoit écrit contre les *Genethliaques* ou Aſtrologues judiciaires ; & il ſemble craindre qu'on ne le ſoupçonnât d'ignorer les découvertes & la préciſion de la nouvelle Aſtronomie.

Pour revenir au paſſage & à la conſéquence que l'on en tire ; Columelle attribue en général l'opinion qui plaçoit les points cardinaux au huitiéme degré des ſignes à Eudoxe, à Méton & aux anciens Aſtrologues. Il ne dit pas qu'elle fût dans les Calendriers aſtronomiques, mais dans les *Faſtes*, c'eſt-à-dire dans les Tables qui contenoient la diſtribution des jours de l'année ſuivant la *diviſion civile* en jours ſacrés & en jours profanes, qui marquoient les jours heureux & malheureux, les levers & les couchers des étoiles, leurs prognoſtics, les changemens dans la température de l'air, &c. Il les diſtingue des Tables ou calculs d'Hipparque.

Ces Faſtes régloient les ſacrifices publics qui marquoient le commencement, le milieu ou la fin des ſaiſons, & qui avoient été fixés par rapport aux Calendes, aux Nones & aux Ides des mois. Il s'étoit formé là-deſſus diverſes opinions parmi les gens de la campagne, auxquelles ils s'étoient accoûtumés : ils croyoient que certaines étoiles malfaiſantes ſe levoient dans certains temps ; & il s'étoit établi diverſes Pratiques religieuſes pour détourner les effets de ces conſtellations malignes*. Ces étoiles ne ſe levoient que long-temps après les jours des ſacrifices : mais, comme le dit Columelle, cette ſubtilité étoit inutile aux Laboureurs. En voulant reformer l'Aſtronomie ruſtique on n'auroit pu ſe faire entendre à ceux pour qui elle étoit faite, & cela n'eût ſervi qu'à brouiller toutes leurs idées. Voilà tout ce que Columelle nous veut dire, & il ne faut pas conclure autre choſe de ſes paroles. Il nomme à la vérité Méton & Eudoxe : mais il les joint aux anciens Aſtrologues, auteurs des premiers Faſtes, c'eſt-à-dire de ceux qui furent dreſſés vers le temps d'Héſiode ; car je doute que les Grecs en euſſent de plus anciens dont l'uſage fût généralement établi. Pourquoi appliquera-t-on à Méton ſeul ce que Columelle dit des anciens Aſtrologues en général ? Et pourquoi entendra-t-on des Calendriers aſtronomiques ce qu'il déclare lui-même ne regarder que les *Faſtes* ſuivis anciennement par les *Laboureurs* ?

Mais il y a plus : Columelle marquant une différence de huit degrés dans la poſition des points cardinaux de ces anciens Faſtes, comparées avec la poſition de ces mêmes points dans Hipparque, il indique une différence de huit degrés dans le lieu des étoiles fixes, & par conſéquent une de huit jours environ dans le temps de leurs levers & de leurs couchers, au moins pour la plûpart. Si le huitiéme degré auquel Méton plaçoit les colures,

* Plin. Lib. XVIII. 29. *Tria tempora fructibus metuebant, propter quod inſtituerant ferias, dieſque Feſtos, Rubigalia, Floralia, Vinalia.*

ſuivant M. Newton, eût été, comme il le prétend, le huitiéme degré des ſignes; les colures des ſolſtices, par exemple, auroient été au premier degré des conſtellations & au même lieu à peu-près auquel les plaçoit Hipparque. La différence n'auroit été que d'un ou deux degrés & non pas de huit. Suppoſera-t-on encore que Columelle, dont l'objet devoit être d'exténuer cette différence, l'aura groſſi & l'aura faite de huit degrés lorſqu'elle n'étoit au plus que de deux? Suppoſera-t-on que M. Newton, qui n'a jamais vû ces Faſtes ou Calendriers civils de Méton, non plus que les Tables d'Hipparque, ſçait mieux comment ils étoient faits & de combien ils différoient, que ne l'a ſçu Columelle, qui vivoit dans le temps même où ils étoient en uſage, qui les a comparés, & qui d'ailleurs étoit lui-même Aſtronome?

Dans mes premieres obſervations j'avois rapporté les paſſages de Columelle, comme prouvant l'exiſtence de ces divers Calendriers ruſtiques, & la continuité de leur uſage, lors même que, par le changement produit dans le lieu des conſtellations par le mouvement des étoiles fixes, ces Calendriers n'étoient plus conformes aux apparences des levers & des couchers de ces mêmes étoiles: j'avois dit qu'en ſuppoſant même que dans les Calendriers publiés par Méton, les points cardinaux étoient au huitiéme degré de leurs ſignes, on n'en pouvoit conclure autre choſe ſinon que Méton dans ſes Faſtes avoit fait la même choſe que Columelle; qu'il avoit reſpecté les vieilles opinions & les préjugés des gens de la campagne fondés ſur les Faſtes ou Calendriers ruſtiques du temps d'Héſiode, dans leſquels les colures cardinaux étoient marqués au huitiéme degré des ſignes, parce qu'ils étoient alors au huitiéme des conſtellations.

J'avois déja montré mes obſervations à pluſieurs amis lorſque l'on me parla des objections que le P. Souciet avoit faites à M. Newton ſur ce ſujet, & que l'on me communiqua un extrait de la Lettre du P. Souciet à M.

Newton. Comme nous attaquions l'un & l'autre le même principe, je crus que nous nous ſerions peut-être rencontrés le P. Souciet & moi; & lorſque je publiai mes obſervations j'annonçai l'Ecrit du P. Souciet d'une façon dont l'homme le plus délicat & le plus ſenſible ſur la propriété des découvertes littéraires auroit dû être content. Il ne l'a cependant pas été, & il a même paru croire & faire entendre que j'avois voulu me faire honneur d'une découverte qui étoit à lui. Lorſque je lûs ſon ouvrage compoſé depuis la publication du mien, je vis avec étonnement que quoiqu'il n'employât preſque que les mêmes paſſages & les mêmes autorités dont je m'étois ſervi, & que j'avois indiqués, il en faiſoit un uſage ſi différent que nos deux Ecrits ne convenoient que dans le deſſein de combattre M. Newton.

En remarquant que les Diſſertations du P. Souciet en forme de Lettres à M. l'Abbé Conti, poſtérieures en date à la publication de mes obſervations, ne contiennent preſque que les mêmes autorités que j'avois employées, mon deſſein n'eſt pas d'inſinuer que le P. Souciet les a priſes chez moi. A Dieu ne plaiſe que je ſois jamais capable de la baſſeſſe d'un pareil ſoupçon. Mon unique but eſt de lui faire obſerver par l'exemple de ce qui lui eſt arrivé à lui-même, que deux hommes de Lettres ayant à traiter la même matiere ſe rencontrent ſans ſe copier. On peut aller au même but & marcher dans la même route ſans pour cela ſe ſuivre à la piſte. Nos Méthodes d'attaquer le Syſtême de M. Newton au Pere Souciet & à moi ſont abſolument différentes. Je ne crains ni de l'avancer, ni d'être déſavoué par les Lecteurs.

Avant que de finir cet article des conſtellations, je crois qu'il eſt encore à propos de montrer deux choſes à l'égard des anciens Calendriers, la premiere que les Calendriers qui portoient le nom de Méton au temps de Columelle étoient différens de huit jours entiers dans le

lever des étoiles, de ceux qui étoient réglés ſur les apparences du temps même de cet Aſtronome, & par conſéquent que ces Calendriers étoient ceux qui avoient été dreſſés au temps d'Héſiode vers l'an 900. La ſeconde que dans les Calendriers grecs il y avoit des levers & des couchers d'étoiles qui différoient de huit jours entiers, & même encore plus, des Calendriers réglés ſur les apparences de ces mêmes levers & de ces mêmes couchers au temps d'Héſiode, dont le Calendrier ne pouvoit différer ſenſiblement de celui de Chiron, s'il a vécu np sale temps marqué par M. Newton. Ces deux différences jointes enſemble en font une de quinze jours au moins entre les anciens Calendriers & ceux qui avoient été dreſſés pour le ſiécle de Méton ; & par conſéquent les plus anciens Calendriers de la Gréce ſe doivent rapporter au quatorziéme ſiécle avant l'Ere chrétienne : ce qui eſt le temps du Centaure Chiron, ſuivant la Chronologie ordinaire.

II. *Premier éclairciſſement ſur les Calendriers qui portoient le nom de Méton.*

Quoiqu'Hipparque eût écrit pour montrer le mouvement du lieu des colures dans l'Ecliptique, & par conſéquent que le temps du lever & du coucher des étoiles fixes changeoit ſenſiblement dans le même climat, il ne paroît pas que l'on ait penſé à faire uſage dans l'Aſtronomie de cette découverte, qui ne fut bien confirmée que par Ptolémée. On ne ſongeoit point que ce pouvoit être là une des cauſes de la fauſſeté des anciens Calendriers. Columelle lui-même ſavoit ſi peu quel étoit ce mouvement dont parloit Hipparque, qu'il le regarde comme un changement dans les poles du mouvement diurne, qui doit en produire un ſenſible dans les climats & dans leur fertilité & dans la température de l'air. *Hipparchum prodidiſſe tempus fore quo cardines mundi loco moverentur.* Les Faſtes qui portoient le nom de Méton différoient de huit degrés dans le lieu des colures de ceux qui portoient le nom d'Hipparque, ou qui étoient conſtruits

ſelon ſon Syſtême. Si, comme le prétend M. Newton; cette différence n'eût conſiſté que dans la maniere de compter le quantiéme degré du ſigne, les étoiles auroient été à la vérité dans des lieux différens en nombre de degrés, mais à la même diſtance des colures cardinaux: car ces colures étoient placés dans l'une & dans l'autre Sphère au même commencement des conſtellations; toute la différence conſiſtoit en ce que Méton nommoit le huitiéme degré du ſigne ce qu'Hipparque nommoit le premier. Telles ſont les conſéquences neceſſaires de la ſuppoſition de M. Newton. Dans ce Syſtême, de quelque maniere que l'on comptât les degrés des ſignes, les levers & les couchers des étoiles ſe trouvoient toûjours marqués aux mêmes jours après les points cardinaux. Mais ſi c'étoit préciſément le contraire qui arrivoit, & ſi les levers & les couchers des étoiles étoient marqués huit jours plutôt par rapport à ces points dans la Sphère de Méton, que dans celle d'Hipparque; la différence venoit, non pas de la ſeule maniere de compter les degrés des ſignes, mais de la maniere de placer les points cardinaux dans les conſtellations; & par conſéquent la Sphère de Méton étoit antérieure de près de 600. ans à celle d'Hipparque.

Colum. Lib. I. cap. 1.

Pour décider ſur ce point il ſuffit d'examiner dans les deux Calendriers de Columelle ce qu'il dit du lever & du coucher d'Arcturus, de Sirius & des Pleïades *, les trois conſtellations du plus grand uſage dans l'ancienne agriculture.

Héſiode, dans ſon Poëme, marque le lever viſible d'Arcturus le ſoir après le coucher du Soleil au ſoixantiéme jour depuis le ſolſtice d'hiver. Dans la Sphère d'Hippparque, où les ſignes commençoient aux points cardinaux, ce jour étoit le trentiéme d'Aquarius.

Oper. & dies, v. 566.

* Hippocrate *de Aëre*, dit qu'il faut obſerver principalement le lever de Sirius, & enſuite le lever & le coucher d'Arcturus & des Pleïades.

Ce lever * visible est différent, comme on le sçait, du lever astronomique qui se fait lorsque le Soleil est dans l'horizon vers l'occident, au même instant que l'étoile se trouve dans la partie opposée de l'horizon vers l'orient. L'étoile n'est pas visible alors ; elle ne commence à l'être que lorsque le Soleil s'est plongé quelques degrés sous l'horizon. Mais alors cette étoile paroît élevée d'autant de degrés sur l'horizon oriental. Ce lever visible précede de quelques jours le lever astronomique. Kepler ayant calculé le lever astronomique d'Arcturus pour le temps d'Hésiode, a trouvé qu'il s'étoit fait, le Soleil étant au 5°. de *Pisces* & 65. jours après le solstice d'hiver.

Epit. astronom. Coper. Lib. III°. pag. 397.

Le Pere Petau ayant calculé le même lever pour la premiere année Julienne, & pour le paralléle de Rome, a trouvé qu'il s'étoit fait au 13°. de *Pisces*; de sorte que le lever apparent tomboit au huitiéme du signe & au soixante-huitiéme jour après le solstice.

Columelle, dans son Calendrier, met le lever d'Arcturus au neuviéme avant les calendes de Mai, c'est-à-dire le soixantiéme jour après le solstice, de même qu'Hésiode, & huit jours avant le temps où son lever se faisoit lorsqu'il vivoit. Columelle nous avertit qu'il copioit les Fastes de Méton & des anciens Astrologues suivis par les gens de la campagne : donc les Fastes qui portoient ce nom étoient les mêmes que ceux du temps d'Hésiode.

Lib. XI. 2.

Le même Ecrivain nous apprend qu'Arcturus se leve héliaquement, c'est-à-dire paroît le matin dans l'horizon avant le Soleil, 50. jours après le lever de Sirius. Cette derniere étoile se leve, selon lui, 30. jours après le solstice : donc le lever héliaque d'Arcturus tombe 80. jours après le solstice d'été. Au temps de Columelle

Lib. IX. 14.

* Les levers & les couchers calculés que j'emploie sont ceux qui l'ont été par le P. Petau, à moins que je ne cite un autre Auteur. Voy. Uranol. Diss. Lib. II. cap. 8. &c.

le lever arrivoit au 26°. 16′. de *Virgo*, & le quatre-vingt-neuviéme jour après le ſolſtice. Donc il mettoit le lever d'Arcturus huit jours entiers plutôt qu'il ne ſe faiſoit. Le Calendrier de Méton qu'il avoit copié étoit conforme à ce qui arrivoit au temps d'Héſiode ; car, ſuivant le calcul de Kepler, Arcturus ſe levoit, au ſiécle de ce Poëte, le Soleil étant au 19°. 50′. de *Virgo*, 80. jours après le ſolſtice.

Il faut obſerver au ſujet d'Arcturus que la latitude de cette étoile étant boréale, elle ſe leve un peu plutôt ſous le climat de Rome que ſous celui de la Béotie où vivoit Héſiode. Mais comme cette différence eſt peu conſiderable, & que d'ailleurs elle eſt toute à l'avantage de mon raiſonnement, il me doit être permis de la négliger pour rendre la comparaiſon plus facile aux Lecteurs, & ne point embarraſſer leur imagination.

Nous venons de voir que Columelle marquoit le lever héliaque de Sirius au trentiéme jour après le ſolſtice d'été : le P. Petau a calculé ce lever pour le temps de Columelle au 7°. 43′. de *Leo*, c'eſt-à-dire au trente-huitiéme jour après le ſolſtice : c'eſt encore une différence de huit jours.

Oper. & dies, v. 384.

Héſiode dit que la conſtellation des Pléïades marque le temps des labours & des ſemailles lorſqu'elle ſe couche le matin au lever du Soleil, & le commencement de la récolte lorſqu'elle ſe leve le matin avant cet aſtre. Au temps de Columelle le coucher aſtronomique de la luiſante de cette conſtellation ſe faiſoit le matin, le Soleil étant au 3°. 17′. de *Scorpius* : mais la lumiere du Soleil effaçant cette conſtellation lorſqu'elle étoit encore éloignée de pluſieurs degrés de l'horizon, c'étoit ſeulement quelques jours après que les Pléïades ſe trouvoient dans l'horizon, lorſque le jour effaçoit la lumiere des étoiles. Le coucher aſtronomique des Pléïades ſe faiſoit donc au temps de Columelle le trente-quatriéme jour après l'équinoxe d'Automne, & le coucher apparent, au

au moins le quarantiéme, comme le marque Columelle lui-même dans l'un de ſes Calendriers. Mais dans un autre endroit où il donne un ſecond Calendrier plus étendu que le premier, il marque le coucher de cette conſtellation au vingtiéme, au vingt-uniéme, au vingt-deuxiéme, & au vingt-huitiéme jour après l'équinoxe d'Automne : ce qui prouve que les Calendriers ou les Faſtes des anciens Aſtrologues différoient quelquefois de plus de huit jours dans le lever & dans le coucher des étoiles. Le coucher aſtronomique des Pléïades ſe faiſoit au temps d'Héſiode, dans la Gréce, au 18°. 47′. de *Libra*, ſelon le P. Petau. Le coucher apparent arrivoit au moins huit jours après ; c'eſt-à-dire au vingt-ſeptiéme ou vingt-huitiéme jour après l'équinoxe d'Automne. C'eſt à ce même jour qu'il ſe trouve marqué dans le Calendrier de l'Aſtronome Calippus, copié par Géminus ; & c'étoit ces Calendriers relatifs au temps d'Héſiode que Columelle avoit ſuivis.

Lib. IX. cap. 14

Lib. XI. cap. 2.

Le lever héliaque des Pléïades ou leur apparition dans l'horizon le matin avant le Soleil, marquoit, ſelon Héſiode, le commencement de l'Eté, le temps auquel on ſe préparoit pour la récolte, & où, comme il le dit lui-même, on *aiguiſoit les faucilles*. Cette conſtellation partageoit l'année ruſtique en deux. Son coucher le matin marquoit le commencement de l'hiver & ſon lever le matin le commencement de l'Eté. Au temps d'Hippocrate, ou de l'ancien Auteur du Traité *de Diæta*, on ſubdiviſoit encore chacune de ces parties en deux autres marquées par l'équinoxe du Printemps, lequel précédoit alors de 48. jours le lever héliaque des Pléïades, & par le lever héliaque d'Arcturus, lequel arrivoit de même dans la Gréce au temps d'Hippocrate, le Soleil étant au vingt-cinquiéme de *Virgo*, 85. jours après le ſolſtice d'Eté.

Theophr. de ſign. pluviar. Arat. phænom. Varro de Re Ruſtica. Plin. XVIII 29. Hipp. de Diæta, Lib. III°.

Au temps de Columelle le lever héliaque de la luiſante des Pléïades ſe faiſoit en Italie au vingt-neuviéme

Petau, Uranol. ibid.

degré de *Taurus*, 59. jours après l'équinoxe du Printemps : au temps d'Héſiode ce même lever héliaque étoit arrivé pour la luiſante des Pléïades au 11°. 4′. de *Taurus*, 42. jours après l'équinoxe. La derniere ou la plus orientale des Pléïades ſe levoit héliaquement dans le même temps, lorſque le Soleil étoit au 16°. 17′. de *Taurus*, c'eſt-à-dire 47. ou 48. jours après l'équinoxe.

Colum. XI. 2. & IX. 14. Columelle rapporte ce lever à quatre jours différens, ſçavoir au trentiéme, au quarante-quatriéme, au quarante-ſixiéme & au quarante-huitiéme jour après l'équinoxe ; c'eſt-à-dire qu'il ſuivoit les Calendriers relatifs au temps d'Héſiode, & que les Calendriers qui portoient le nom de Méton n'avoient pas été calculés ſur les apparences des levers & des couchers qui avoient lieu de ſon temps, mais que l'on avoit ſuivi ceux qui avoient été dreſſés au temps d'Héſiode. La même choſe aura lieu pour le reſte des étoiles dont Héſiode donne les levers. Son Calendrier, de même que la plûpart des autres rapportés en entier ou par lambeaux dans les anciens Géoponiques grecs ou latins, n'étoient que des compilations où l'on avoit fait entrer indiſtinctement tous les anciens Calendriers, ſans avoir aucun égard à la différence des temps, ni même à celle des climats. Quant à celui de Columelle en particulier, il eſt démontré que quoiqu'il portât le nom de Méton, il étoit relatif à un temps plus ancien que lui.

Le lever héliaque de la derniere des Pléïades arrivoit, ſelon le P. Petau, au 24°. 53′. de *Taurus* du temps de Méton, ou le cinquante-ſixiéme jour après l'équinoxe. Columelle le rapporte au quarante-huitiéme jour, c'eſt-à-dire huit jours plutôt ; & la preuve qu'il parle de cette étoile, c'eſt qu'il dit formellement *Vergiliæ totæ apparent.*

Le lever d'*Arcturus* arrivoit au vingt-cinquiéme degré de *Virgo*, quatre-vingt-ſix jours après le ſolſtice d'Eté du temps de Méton. Columelle le marque quatre-

vingts jours après le ſolſtice, c'eſt-à-dire au moins ſix jours plutôt.

III. *Second éclairciſſement ſur les Calendriers grecs antérieurs à ceux qui portent le nom de Méton, & ſelon toute apparence, plus anciens que le temps d'Héſiode.*

J'ai dit ci-deſſus que les anciens n'avoient, ſelon les apparences, aucun Calendrier ſuivi plus ancien que ceux d'Héſiode. Cependant on trouve des lambeaux des Calendriers antérieurs, & même de ceux du temps de Chiron, réglés cinq à ſix cens ans avant Héſiode. C'eſt le ſecond point que j'ai promis d'éclaircir.

Il eſt d'une très-grande importance. Car quoique l'on ne puiſſe exiger de ceux qui attaquent l'hypothèſe de M. Newton, qu'ils montrent des fragmens de ces anciens Calendriers grecs, réglés dans le quatorziéme ſiécle avant JESUS-CHRIST; néanmoins ſi l'on peut en faire voir, ce ſera une preuve démonſtrative que ces Calendriers ont été réglés dans le temps auquel la Chronologie ordinaire fait vivre Chiron, & plus de quatre cens ans avant le temps auquel M. Newton veut placer la premiere origine de l'Aſtronomie grecque.

Nous avons trois anciens Calendriers aſtronomiques: le premier eſt celui qui eſt dans l'*Uranologium* du Pere Petau, à la ſuite de *Géminus* que ce ſavant Jéſuite en croit l'auteur. Ce Calendrier commence au ſolſtice d'Eté, conformément à la méthode des anciens Grecs marquée dans Aratus, & cite les Auteurs des Calendriers dont il rapporte les opinions. Ces Auteurs ſont Euctémon, Eudoxe, Démocrite, Calippus & Doſithée, leſquels avoient écrit pour le climat de la Gréce. Doſithée avoit obſervé à *Colones* dans la Troade. Il eſt étonnant qu'il ne ſoit point parlé de Méton dans ce Calendrier; ſi ce n'eſt une ſeule fois, à l'occaſion du lever héliaque de Sirius. C'eſt-là, ce me ſemble, une preuve que, quoique l'on eût mis le nom de cet Aſtronome aux Calendriers ruſtiques conſultés par Columelle, il n'en avoit cependant dreſſé aucun. Le Calendrier ou *Parapegma*, qu'il avoit réglé, que l'on fit graver en lettres

Diod. L. XII. Olymp. 86.

d'or, & que l'on expoſa à Athènes & à Olympie pour ſervir à l'uſage public de toute la Gréce, étoit un Calendrier civil, où l'on avoit principalement en vûe la conciliation des Néoménies avec les points cardinaux, pour fixer le commencement de l'année lunaire au ſolſtice d'Eté par le moyen des mois intercalaires. C'étoit dans cette vûe que Méton avoit obſervé le ſolſtice d'Eté de l'an 432. avant JESUS-CHRIST; & il ne paroît pas qu'il ait fait aucune obſervation ſur les levers & les couchers des étoiles.

Les deux autres Calendriers anciens ſont de Ptolémée. Suidas nous apprend qu'il en avoit fait deux différens. Nous en avons un en grec; mais pour l'autre on n'en a qu'une ancienne traduction latine.

Le premier de ces Calendriers eſt conſtruit principalement pour le temps même de Ptolémée, & marque les levers & les couchers apparens pour les différens climats, relativement aux jours de l'année égyptienne fixe commençant en Automne. Ces climats ſont déſignés par le nombre des heures du plus long jour dans chaque climat: la choſe frappe les Lecteurs; & d'ailleurs elle eſt comme expliquée par un *Scholium* joint à ce Calendrier dans l'édition que le P. Petau en a donnée. Ainſi l'on ne comprend pas comment ce mot *Hora* répeté ſi ſouvent a paru un énigme à ce ſavant homme, & une énigme pour l'intelligence de laquelle il implore le ſecours des Lecteurs: *quod nulla conjectura potuimus aſſequi . . . . de quo libenter doceri me cupiam.* Ce ſeroit-là un nouvel exemple de ces diſtractions qui empêchent les yeux les plus clairs-voyans d'appercevoir les choſes les plus faciles. Mais il n'eſt pas beſoin de les multiplier pour convaincre les gens ſenſés, que l'on peut relever les fautes de ceux qui nous ont précédés, & même voir ce qui leur a échappé, ſans pour cela valoir mieux qu'eux.

Uranol. part. I. not. p. 417.

Ce premier Calendrier, qui ne comprend que les étoiles des deux premieres grandeurs, contient les noms

de pluſieurs Aſtronomes ; mais c'eſt moins parce qu'ils ont fourni le temps du lever & du coucher des étoiles, que parce que les prognoſtics attachés à ces apparences céleſtes ſont tirés de leurs Calendriers.

Le ſecond Calendrier de Ptolémée eſt diſpoſé ſelon l'ordre de l'année & des mois Romains, commençant en hiver. Il paroît être une compilation des anciens Calendriers : car on y marque les mêmes équinoxes & les mêmes ſolſtices à des jours différens ; les couchers & les levers des mêmes étoiles y ſont répétés auſſi pluſieurs fois, mais ſans égard aux climats. Dans cette Collection, de même que dans celle de Géminus, il ſe trouve pluſieurs levers qui ne peuvent être regardés que comme des fragmens des très-anciens Calendriers faits du temps de Chiron, ou même avant lui, dans l'Egypte & dans l'Orient, & apportés en Gréce par les premieres Colonies qui vinrent s'y établir avec Inachus, avec Cécrops, avec Danaüs & avec Cadmus. J'eſpere que le Lecteur en ſera convaincu par les exemples ſuivans : je prendrai les mêmes étoiles dont j'ai déja parlé, Sirius, Arcturus & les Pléïades, parce que ce ſont celles qui étoient d'un plus grand uſage.

Sirius étant ſitué au delà de l'écliptique, ſe levoit plutôt & ſe couchoit plus tard pour l'Egypte & pour les Pays méridionaux, que pour les Pays plus éloignés de l'Equateur. Cette étoile ſe levoit héliaquement à Alexandrie & dans la baſſe Egypte l'an 45. avant JESUS-CHRIST, lorſque le Soleil étoit au 26°. 9′. de Cancer, c'eſt-à-dire le vingt-ſeptiéme jour après le ſolſtice. Cette même année, qui étoit celle de la reformation du Calendrier de Jules-Céſar, Sirius ſe levoit héliaquement pour le climat de Rome onze jours plus tard, & lorſque le Soleil étoit au 7°. 43′. de *Leo*.

Au temps d'Hipparque cette même étoile ſe levoit héliaquement pour le climat de Rhodes le trente-uniéme jour après le ſolſtice au 10. de *Leo*. Géminus aſſure que Gemin. Uranol. Pag. 60.

la même choſe avoit lieu de ſon temps. Le célébre Kepler ayant calculé le temps du lever héliaque de Sirius dans la Gréce pour le ſiécle d'Hippocrate, qui eſt celui de Méton, d'Euctemon & d'Eudoxe, & qui n'eſt pas fort éloigné de celui de Calippus, trouve qu'il a dû arriver le vingt-neuviéme jour après le ſolſtice, le Soleil étant au 28°. 17′. de *Cancer*.

Kepler *Epitom. Aſtronomiæ. Copernic.* p. 390.

Bainbrigge, ſavant Anglois & Profeſſeur d'Aſtronomie à Oxford, a donné un petit Traité ſur l'année caniculaire ou ſothiaque, auquel *Greaves* a joint les démonſtrations aſtronomiques des aſſertions de Bainbrigge. Dans ce petit ouvrage l'Aſtronome Anglois calcule le temps du lever héliaque de Sirius en Egypte pour différentes années : il trouve qu'il a dû y arriver l'an 138. après JESUS-CHRIST, le vingt-ſeptiéme jour après ce ſolſtice, au 25°. 36′. de *Cancer*. Ce temps étoit celui de Ptolémée : auſſi marque-t-il dans ſon Calendrier Egyptien le lever héliaque de Sirius au vingt-ſeptiéme du mois *Epiphi* de l'année fixe & intercalée pour le parallèle de l'Egypte, ou pour celui dans lequel le plus long jour eſt de 14. heures.

Cette année 138. étoit celle du commencement d'un nouveau cycle, ſelon le témoignage de Cenſorin. Auſſi le premier jour de l'année égyptienne vague tomboit-il à celui du lever de Sirius. Bainbrigge, qui eſt d'un avis différent de M. Newton ſur l'époque du cycle ſothiaque & du commencement des années égyptiennes, a calculé auſſi le lever de Sirius pour l'année 1322. avant JESUS-CHRIST, laquelle eſt la premiere du cycle ſothiaque qui avoit précédé celui de Cenſorin. Il montre que cette année le lever héliaque de Sirius arriva dans la baſſe Egypte le quatorziéme jour après le ſolſtice, le Soleil étant au 13°. 20′. de *Cancer*. Sirius ſe levoit alors plus tard dans la Gréce, à cauſe de la différence des climats. Sous celui du trente-huitiéme degré de latitude, il ſe levoit héliaquement le dix-huitiéme jour après le

ſolſtice. Dans la haute Egypte & ſous le paralléle de Syené au contraire il ſe levoit plutôt, & vers le huitiéme jour après le ſolſtice. Cela poſé, il faut voir quels ſont les jours marqués dans les anciens Calendriers pour ceux du lever héliaque de Sirius.

Doſithée, cité par Géminus, le mettoit au vingt-troiſiéme jour après le ſolſtice, mais pour l'Egypte. Méton le met au vingt-cinquiéme jour, c'eſt-à-dire trois jours plutôt qu'il n'arrivoit de ſon temps : car le calcul de Kepler eſt confirmé par le témoignage d'Euctémon & d'Eudoxe, qui marquoient ce lever héliaque de Sirius au vingt-ſeptiéme jour après le ſolſtice. C'eſt la ſeule fois que Géminus cite le Calendrier de Méton ; & dans cet endroit Méton ne s'étoit pas conformé aux obſervations, mais à un ancien Calendrier, depuis lequel les choſes avoient changé. Calendar. Gem. p. 64. Uranolog.

Le Calendrier de Ptolémée diſpoſé ſelon l'ordre des mois Romains, & qui eſt, comme on l'a déja vû, une compilation de tous les anciens Calendriers, marque le lever de Sirius à ſept jours différens, ſçavoir au quatriéme après le ſolſtice, au ſixiéme, au vingt-deuxiéme, au vingt-cinquiéme, au vingt-ſeptiéme, au trente-uniéme, & au trente-deuxiéme. Ce dernier jour eſt marqué auſſi par Euctémon dans Géminus ; mais c'étoit ſans doute ſur l'obſervation faite au nord de Byſance, & pour les Pays ſeptentrionaux du Pont-Euxin, où les Grecs avoient alors un aſſez grand commerce. Sous ce climat Sirius ſe levoit quelques jours plus tard que dans la Gréce méridionale. Au temps d'Euctémon il ſe levoit 29 jours après le ſolſtice.

Entre ces levers il y en a deux qui ne peuvent avoir lieu dans la Gréce, ſavoir celui du quatriéme jour & celui du ſixiéme jour après le ſolſtice. Ptolémée les avoit ſans doute tirés de quelque Calendrier égyptien, & même d'un Calendrier bien ancien ; puiſque ſuppoſant même ce Calendrier réglé ſur les apparences du climat

de la haute Egypte, il doit être antérieur au cycle qui commença 1332. ans avant JESUS-CHRIST. La premiere année de ce cycle Sirius ſe levoit huit jours après le ſolſtice pour Syené, & 14. jours après le même ſolſtice pour Alexandrie.

Ptolémée n'a pû marquer dans ſon Calendrier un Phénoméne ſi contraire à ce qui arrivoit de ſon temps, que parce qu'il l'avoit trouvé rapporté dans des Calendriers anciens. Comme le mouvement des étoiles fixes lui étoit connu, il ſavoit que cette différence avoit une cauſe réelle, & que ce n'étoit point une erreur. Ces Calendriers avoient été réglés quinze ou ſeize cens ans au moins avant JESUS-CHRIST; & par conſéquent l'Aſtronomie étoit bien plus ancienne en Egypte que M. Newton ne le prétend. Les Egyptiens obſervoient le lever de Sirius avec grande attention; & il y auroit bien des choſes ſingulieres à remarquer à cette occaſion: mais ces diſcuſſions qui demanderoient beaucoup de temps conviendront mieux ailleurs. Paſſons aux deux autres étoiles.

Le lever héliaque d'Arcturus arrivoit au temps d'Héſiode, ſelon le calcul de Kepler, 80. jours après le ſolſtice d'été lorſque le Soleil eſt au 19°. 50′. de *Virgo*. Ce même lever arrivoit au temps de Méton, plus de 400. ans après Héſiode, le quatre-vingt-cinquiéme jour après le ſolſtice au 25°. de *Virgo*, ſelon le calcul du Pere Petau.

Euctémon, dans Géminus, met le lever d'Arcturus au ſoixante-douziéme jour après le ſolſtice, treize jours plutôt qu'il n'arrivoit de ſon temps, & huit jours plutôt
Lib. XI. 1. que du temps d'Héſiode. Columelle le marquoit auſſi à ce même jour ſoixante-douziéme, ou au précédent, c'eſt-à-dire au ſoixante-onziéme, aux *Nones* de Septembre.

Le Calendrier d'Euctémon, qui étoit fait pour l'uſage des Grecs & conformément à leur agriculture, marquoit

quoit cependant, comme on le voit, le lever héliaque d'Arcturus treize jours plutôt qu'il ne falloit, & même huit jours plutôt qu'il ne le pouvoit être dans le Calendrier d'Héſiode. Si ce Calendrier d'Héſiode eût été le même que celui de Chiron, comme le prétend M. Newton, d'où cette différence auroit-elle pû venir? Il n'y a pas moyen de recourir ici aux Calendriers Egyptiens: car l'étoile d'Arcturus ayant une déclinaiſon boréale, elle ſe leve plus tard pour les pays méridionaux que pour la Gréce. Cette différence n'a donc pû être produite que par le mouvement des étoiles fixes; & il faut par conſéquent reconnoître qu'il y avoit un Calendrier dans la Gréce réglé pour le temps auquel Arcturus ſe levoit héliaquement le ſoixante-douziéme jour après le ſolſtice, c'eſt-à-dire 400. ans au moins avant Héſiode. Les climats de la Theſſalie, de la Béotie & de l'Attique ſont les mêmes; & au temps d'Héſiode tout ce qui étoit au nord de la Theſſalie étoit barbare, en ſorte que l'on n'y faiſoit aucune obſervation: ces Pays n'avoient point de Calendriers ni d'Aſtronomes. Le Calendrier latin de Ptolémée marque auſſi le lever d'Arcturus au ſoixante-treiziéme, au ſoixante-dix-ſeptiéme & au ſoixante-dix-neuviéme jour après le ſolſtice; ce qui montre la réalité du Calendrier copié par ces trois Auteurs différens qui ſont rarement d'accord entr'eux.

Au temps d'Héſiode l'étoile d'Arcturus ſe levoit le ſoir, c'eſt-à dire ſe montroit dans l'horizon au coucher du Soleil le ſoixantiéme jour après le ſolſtice d'hiver, lorſque le Soleil étoit au trentiéme d'*Aquarius:* c'eſt lui-même qui nous l'apprend dans ſon Poëme. Columelle, qui marque le lever d'Arcturus à pluſieurs jours différens, mais tous antérieurs à ce qui arrivoit de ſon temps en Italie, écrit dans le Calendrier abrégé qu'il donne en particulier pour ceux qui nourriſſent des Abeilles, que le lever d'Arcturus ſe fait aux Ides de Février, c'eſt-à-dire, ſelon ſon propre calcul, le cinquan-

Oper. & dies, v. 564.

Lib. IX. 14. vers la fin.

te-deuxiéme jour après le ſolſtice. Cela n'a pû arriver pour la Gréce que lorſqu'Arcturus étoit au onziéme ou au douziéme degré de *Virgo*; c'eſt-à-dire plus de 1300. ans avant JESUS-CHRIST, & au temps dans lequel la deſcription de la Sphère de Chiron nous a fait voir que vivoit l'inventeur de l'Aſtronomie grecque : ainſi c'étoit dans ce Calendrier que les Auteurs copiés par Columelle avoient trouvé ce lever d'Arcturus. Ovide, dans ſes Faſtes, marque le lever de cette étoile encore un jour plutôt que Columelle. Cette différence montre qu'ils n'avoient pas copié les mêmes Auteurs. Columelle ſuit en d'autres endroits le Calendrier d'Héſiode. Pline y eſt conforme, & Eudoxe ne s'en éloignoit pas, puiſqu'il marquoit ce lever au ſoixante-troiſiéme jour après le ſolſtice. Ovide le marque au ſoixante-quatorziéme jour, mais ſuivant quelque Calendrier réglé un peu avant celui de Jules-Céſar : car au temps d'Ovide & de Céſar le lever aſtronomique de cette étoile ſe faiſoit en Italie le ſoixante-treiziéme jour après le ſolſtice; & le lever viſible ou apparent ne ſe faiſoit que cinq ou ſix jours plus tard & 80. jours après le ſolſtice.

Col. XI. 2.

On a vû plus haut de quelle importance étoit la conſtellation des Pléïades pour les Grecs, puiſqu'ils ſe régloient ſur ſon lever & ſur ſon coucher pour le temps des labours & pour celui des moiſſons. Ce qu'Héſiode dit du temps pendant lequel cette conſtellation demeuroit cachée dans les rayons du Soleil ſans ſe montrer ſur l'horizon, prouve, comme le fait voir le P. Petau, que du temps de ce Poëte le lever héliaque des Pléïades duroit depuis le quarante-deuxiéme jour après l'équinoxe juſqu'au quarante-ſeptiéme, ou depuis le 11°. 4′. de *Taurus* juſqu'au 16°. 17′. du même ſigne, à cauſe de la longitude différente des ſept étoiles qui forment cette conſtellation.

Uran. Lib. II.

Au temps de Columelle le lever héliaque de la luiſante des Pléïades ſe faiſoit à Rome le cinquante-neuvié-

me jour après l'équinoxe : cependant il le rapporte au trentiéme ; c'eſt-à-dire 29. jours plutôt qu'il ne ſe faiſoit de ſon temps, & dix jours avant ce qui arrivoit au ſiécle d'Héſiode. Ailleurs Columelle eſt conforme au Calendrier de ce Poëte : car il compte 48. jours entre l'équinoxe & le lever des Pléïades. Cette conſtellation ne s'eſt levée héliaquement pour la Gréce le trentiéme jour après l'équinoxe que lorſqu'elle étoit au 17°. d'*Ariès*, c'eſt-à-dire au temps de Chiron en 1353. ans avant JESUS-CHRIST. Col. XI. 2.

La conſtellation des Pléïades étoit diſtinguée par quelques Aſtronomes de celle du Taureau & de celle du Belier, entre leſquelles elle ſe trouvoit. Mais il y avoit d'autres Aſtronomes qui la prenoient pour une partie de la premiere, & qui la nommoient la queue du Taureau. Calippus étoit de ce nombre, & mettoit ſon lever héliaque au trente-troiſiéme jour après l'équinoxe ; ce qui s'éloignoit peu du Calendrier de Chiron. Euctémon mettoit ce lever au quarante-quatriéme jour ; ce qui étoit conforme au Calendrier d'Héſiode. Eudoxe le mettoit au cinquante-troiſiéme jour. Plin. II°. 41. Gemin. Uranol.

Ptolémée, dans ſon Calendrier latin, marque le lever héliaque des Pléïades à pluſieurs jours différens après l'équinoxe, ſçavoir au dixiéme, au trente-uniéme, au quarante-ſixiéme, au cinquantiéme, au cinquante-uniéme & au ſoixante-neuviéme. Le lever du trente-uniéme jour eſt relatif au ſiécle de Chiron ; celui du quarante-ſixiéme au ſiécle d'Héſiode ; celui du cinquantiéme & cinquante-uniéme au ſiécle de Méton & d'Eudoxe. Enfin celui du ſoixante-neuviéme ſe doit rapporter au ſiécle de Ptolémée lui-même, & s'entend du lever de la conſtellation entiere.

Le lever du dixiéme jour après l'équinoxe, antérieur de vingt jours au lever de cette conſtellation du temps de Chiron, regarde certainement le climat de la haute Egypte où cette étoile ſe leve plutôt que dans la Gréce ;

& il étoit tiré de quelque ancien Calendrier égyptien réglé pluſieurs ſiécles avant le temps de Chiron.

Le coucher héliaque de la luiſante des Pléïades arrivoit au temps de Thalès au dixiéme jour après l'équinoxe. C'étoit à ce jour que le marquoit Euctémon, ſelon Géminus. Le Calendrier latin de Ptolémée le marque à ce même jour & aux ſuivans : comme le coucher n'étoit d'aucun uſage dans l'agriculture, les anciens Calendriers ne l'avoient point marqué. Au temps d'Héſiode la luiſante des Pléïades ſe couchoit héliaquement, ou ſe couchoit le ſoir auſſitôt après le Soleil, le cinquiéme jour après l'équinoxe.

Le coucher viſible des Pléïades le matin au lever du Soleil étoit d'un plus grand uſage dans l'agriculture, puiſqu'il indiquoit le temps des labours & des ſemailles.

Il arrivoit aſtronomiquement au temps d'Héſiode le dix-neuviéme jour après l'équinoxe d'Automne le Soleil étant au 18°. 47′. de *Libra*. Alors le Soleil ſe trouvoit en même temps avec les Pléïades dans l'horizon : mais ce coucher des Pléiades n'étoit pas encore viſible ; & comme le Poëte fonde une pratique d'agriculture ſur ce coucher, il eſt clair qu'il a voulu parler du coucher ſenſible & apparent, lequel arrivoit cinq ou ſix jours plus tard.

Lib. XVIII. 25. Pline nous apprend que dans le Calendrier de Thalès ce coucher des Pléïades étoit marqué au vingt-quatriéme jour après l'équinoxe, & dans celui d'Anaximandre, contemporain de Thalès, au vingt-neuviéme jour. Au ſiécle de Thalès le coucher matin aſtronomique des Pléïades arrivoit au 24me de *Libra*, & ce phénomène n'étoit point d'uſage. Ainſi il eſt clair que le coucher marqué dans le Calendrier de Thalès étoit le coucher ſenſible du Calendrier d'Héſiode, & que celui du 29. marqué par Anaximandre étoit celui qui ſe faiſoit de ſon temps ou de celui de Thalès.

La même conſtellation ſe couchoit aſtronomiquement

au temps de Méton, d'Euctémon & d'Eudoxe au 27°. 44′. de *Libra*. Le coucher ſenſible étoit poſterieur de pluſieurs jours : auſſi voyons-nous dans le Calendrier de Géminus que Démocrite le plaçoit au 4°. de *Scorpius*, 34. jours après l'équinoxe. C'étoit ſans doute ſur l'autorité de Démocrite qui étoit grande en agriculture, que Columelle avoit mis le coucher des Pléïades au trente-quatriéme jour après l'équinoxe. Eudoxe marquoit ce coucher 15. jours plus tard au 19°. de *Scorpius*, & 49. jours après l'équinoxe. Mais cela ſe doit entendre de la conſtellation entiere, & même des climats les plus ſeptentrionaux de la Gréce.

Calippus marquoit le coucher de la queue du Taureau (nous avons vû que l'on nommoit ainſi les Pléïades) au 28°. après l'équinoxe, ce qui convient au ſiécle d'Héſiode, & Euctemon au quarante-cinquiéme, ce qui s'accorde aſſez avec Eudoxe.

Pline nous apprend qu'il y avoit une *Aſtronomie* publiée ſous le nom d'Héſiode (*nam & ejus nomine Aſtronomia extat*) dans laquelle le coucher viſible des Pléïades au lever du Soleil étoit marqué le jour même de l'équinoxe d'Automne. Lib. XVIII. 25.

Le P. Petau montre que cela n'a eu lieu que l'an 2278. avant l'Ere chrétienne, lorſque la luiſante des Pléïades étoit au 0°. 32′. d'*Ariès*. Il eſt clair qu'il n'y avoit alors aucun Calendrier ni aucun Obſervateur dans la Gréce. Ainſi l'Auteur de cette Aſtrologie d'Héſiode avoit tiré cela de quelque ancien Calendrier égyptien ou chaldéen. Nous ſavons que Calliſthène trouva à Babylone une obſervation aſtronomique antérieure de 1903. à la priſe de cette Ville par Alexandre, ou de l'an 2236. environ, & qu'il l'envoya à Ariſtote avec pluſieurs autres découvertes qu'il avoit faites dans l'Orient. Nous avons vû ci-deſſus que le commencement du cycle ſothiaque, & l'établiſſement de l'année ſolaire de 365. jours dans l'uſage civil en Egypte, eſt de l'an 2782. avant Uranol. p. 51.

l'Ere chrétienne. Il ne ſeroit pas étonnant qu'il y eût eu des Calendriers réglés quelques ſiécles après.

Le mouvement des étoiles fixes étant une choſe peu connue, & la vraie quantité de ce mouvement étant ignorée, on ne peut ſuppoſer que les Auteurs de cette Aſtrologie d'Héſiode euſſent imaginé une ancienne obſervation en conſéquence de ce qui avoit dû arriver par le mouvement des étoiles. S'ils avoient fait cette ſuppoſition, ç'auroit été dans quelque vûe ; & nous ne voyons pas qu'ils tiraſſent quelque conſéquence de ce fait aſtronomique. Pline le rapporte uniquement comme une preuve de la variété que l'on remarquoit entre les différens Calendriers. Il ignoroit le mouvement des étoiles, & par conſéquent que cette variété eût une cauſe phyſique, & qu'elle vint de la différence produite par ce mouvement dans la longitude de la conſtellation des Pléïades. Cette différence eſt de 55. degrés, & de 3967. ans, ſi l'on compare le lieu de la luiſante des Pléïades, réſultant de l'obſervation de ſon coucher matin le jour de l'équinoxe d'Automne, avec le lieu marqué dans les Tables de Flamſtéed.

Le Calendrier latin de Ptolémée rapporte une obſervation, au ſujet du lever des Pléïades, qui ſuppoſe un ancien Calendrier réglé dans le même temps que celui qui avoit été copié par l'Auteur de l'Aſtrologie d'Héſiode. Ptolémée marque au ſeptiéme jour après l'équinoxe d'Automne que la conſtellation des Pléïades ſe montre le matin & le ſoir : *matutino & veſperi apparent vergiliæ.*

Ptol. de apparent. Sept. 27.

Le P. Petau, ayant calculé le temps dans lequel ce phénomène a dû arriver, montre qu'il n'a eu lieu que l'an 2266. avant l'Ere chrétienne, lorſque la luiſante des Pléïades étoit au ſecond degré d'*Ariès*, & lorſqu'elle avoit, à dix minutes près, la même longitude que quand elle ſe couchoit au lever du Soleil le jour de l'équinoxe. La conſtellation des Pléïades eſt ſi ſinguliere par ſa figure qui ne reſſemble à aucune autre, & par ſon voiſinage

Uranol. Part II. Pag. 30.

de l'écliptique, que l'on ne peut l'avoir confondue. D'ailleurs le phénomène dont il s'agit ici eſt une choſe ſenſible & facile à obſerver : il ne s'eſt jamais répété depuis ; & par conſéquent ce n'eſt point un fait que l'on puiſſe révoquer en doute. Mais ſi ce fait eſt conſtant, il faut auſſi reconnoître qu'il y avoit eu des Calendriers aſtronomiques en Egypte plus de 1200. ans avant le temps auquel M. Newton met la naiſſance de l'Aſtronomie dans ce même Pays.

Le lever des Pléiades le ſoir ſe faiſoit aſtronomiquement ſept ou huit jours avant le coucher aſtronomique de cette conſtellation au coucher du Soleil. Mais ce lever aſtronomique étoit poſtérieur de pluſieurs jours au lever viſible & apparent ; parce que, lorſque le Soleil ſe trouve dans l'horizon en même temps que l'étoile, ſa lumiere empêchant qu'elle ne ſoit viſible, on ne l'apperçoit que quand le Soleil eſt pluſieurs degrés ſous l'horizon ; & alors l'étoile, qui s'eſt avancée vers l'occident d'autant de degrés, eſt déja élevée au-deſſus de l'horizon quand elle commence à être viſible : ainſi le lever apparent du ſoir précede le lever aſtronomique.

Ptolémée, dans ſon calendrier latin, marque le lever des Pléiades ſept jours avant l'équinoxe d'Automne. Ce lever étoit ſans doute tiré du même Calendrier égyptien dont nous avons déja parlé, ou peut-être d'un Calendrier encore plus ancien.

Le P. Petau aſſure que le lever aſtronomique des Pléïades au coucher du Soleil ſe faiſoit au temps d'Héſiode dix jours après l'équinoxe, le ſeiziéme jour au temps de Thalès, & le dix-neuviéme au ſiécle de Méton. Euctémon marquoit ce lever au cinquiéme jour après l'équinoxe, ſelon Géminus, & Eudoxe au huitiéme : Columelle le marque au ſeiziéme jour, & Pline au dix-neuviéme.

Ptolémée marque ce lever à pluſieurs jours différens, ſavoir au neuviéme après l'équinoxe, au onziéme, au

douziéme, au dix-neuviéme, au vingt-deuxiéme, &c.

IV. *Réſultat des diſcuſſions précédentes ſur les* Calendriers *des anciens Grecs.*

Je ne pouſſerai pas plus loin cet examen du lever & du coucher des étoiles dont il eſt fait mention dans les anciens Calendriers qui nous reſtent. Ces recherches me meneroient trop loin : ceux qui ne croiront pas que ces Calendriers contiennent des reſtes d'une aſtronomie auſſi ancienne que je l'ai avancé, pourront ſe donner le plaiſir de l'examen. Il eſt digne de la curioſité de tous ceux qui veulent s'aſſurer de l'époque de la naiſſance d'une ſcience qui fait tant d'honneur à l'eſprit humain.

Dans les levers & les couchers calculés je n'ai rien voulu prendre ſur moi ; & je me ſuis ſervi de ceux que j'ai trouvés déja calculés par le P. Petau, par Kepler & par d'autres Aſtronomes. Il ne s'agit que d'obſervations populaires & très-ſenſibles : ainſi la préciſion rigoureuſe du calcul pourroit être négligée ſans inconvénient. Si les différences qui réſultent de ces levers n'étoient que de peu de jours, je n'y aurois pas fait d'attention ; & je les aurois attribuées à la différence des climats & aux diverſes réfractions qui peuvent accélerer ou retarder les apparences. Mais je ne crois pas que cela puiſſe avoir lieu ici.

Les conſéquences qui doivent réſulter de ces différens faits aſtronomiques ſont très-ſimples. 1°. Les anciens ont formé les Calendriers qui nous reſtent entiers ou par fragmens, en compilant les Calendriers aſtronomiques qui étoient en uſage de leur temps ; & ils ſe ſont mis peu en peine de conſulter le ciel & d'examiner ſi les apparences des levers & des couchers étoient conformes aux traditions populaires.

2°. Ces Calendriers, uniquement relatifs aux jours des équinoxes & des ſolſtices dont l'on comptoit les jours des levers & des couchers des étoiles, nous montrent que dans les Planiſphères le lieu des points cardinaux & de leurs colures étoit déterminé par celui qu'ils

qu'ils occupoient dans les conſtellations, & par les étoiles qu'ils traverſoient ou dont ils étoient voiſins. La deſcription des Planiſphères d'Eudoxe, de Manéthon & d'Aratus en ſont une preuve.

3°. Il ſuit de-là que dans la comparaiſon des Planiſphères qui différoient entr'eux pour le lieu des colures, la différence étoit marquée relativement aux étoiles & aux conſtellations ou aſſemblages déterminés de ces étoiles.

Selon ce principe, lorſque le lieu des colures eſt marqué par le quantiéme degré, c'eſt toûjours de la conſtellation qu'il faut l'entendre; & c'eſt de la partie occidentale de la conſtellation qu'il faut commencer à compter en avançant vers l'orient, parce que c'eſt cette partie occidentale de la conſtellation qui ſe montre la premiere dans l'horizon avant le lever du Soleil qui s'avance dans l'écliptique d'occident en orient. Il ſuit encore delà que les anciens n'ont jamais eu qu'une méthode ſimple & uniforme de déſigner le lieu des colures, ſavoir par les conſtellations, & que le quinziéme, le dixiéme, le huitiéme, le ſixiéme degré, &c. ſe comptent tous également du commencement de la conſtellation vers l'occident où étoit le premier degré.

M. Newton, dont la Chronologie ne pourroit ſubſiſter ſi cela avoit lieu, propoſe un autre principe. Il ſuppoſe que les anciens avoient deux manieres différentes de déſigner le lieu des colures cardinaux, l'une par le lieu qu'ils occupoient dans les ſignes, l'autre par celui des conſtellations où ils étoient. Selon lui on avoit mis les colures au milieu des ſignes, & l'on avoit compté 15. degrés à l'orient & 15. à l'occident du colure pour former le ſigne qui étoit de 30. degrés. La ſeconde maniere étoit par le lieu des colures dans la conſtellation, dont il ſuppoſe que le commencement n'a jamais été éloigné des colures de plus de huit degrés vers l'occident dans la Sphère grecque.

Suivant cette hypothèſe, la différence entre le lieu des colures dans les différens Planiſphères grecs, n'auroit jamais été de plus de huit degrés par rapport aux étoiles fixes. D'où ſeroit donc venue cette différence de quinze jours ou même de plus dans les levers & les couchers des mêmes étoiles marquée dans des Calendriers faits pour le même climat de la Gréce ? Il ne me ſemble pas qu'il ſoit poſſible de l'expliquer dans le Syſtême de M. Newton ; & cela ſuffiroit pour démontrer la fauſſeté de ſon hypothèſe ſur la double maniere de marquer le lieu des colures parmi les anciens. Je ne répéterai point ce que j'ai dit ci-deſſus à ce ſujet ; je me contenterai d'obſerver que cette méthode eſt ſujette à de ſi grands embarras que cela ſeul pourroit ſuffire pour la faire rejetter, ſur-tout n'étant appuyée ſur aucune preuve formelle.

J'ai montré plus haut que dans cette ſuppoſition on ne ſçait jamais où les Auteurs anciens plaçoient les points cardinaux, parce que le huitiéme degré, par exemple, ſi on l'entend de la conſtellation, eſt le même que le quinziéme du ſigne & le même que le premier de la conſtellation ſi on le prend pour le huitiéme degré du ſigne.

On ne peut concevoir d'ailleurs comment, lors de l'établiſſement de l'Aſtronomie dans la Gréce, on employa une diviſion du Zodiaque dans laquelle les ſignes commençoient avant les conſtellations, & où ces commencemens n'étoient marqués par rien de viſible ; en ſorte que pour les trouver il falloit compter en rétrogradant depuis les points cardinaux, & attendre les jours des équinoxes & des ſolſtices pour ſavoir quand le Soleil étoit entré dans les ſignes cardinaux. Les Grecs ne connoiſſoient qu'une année lunaire dont les intercalations étoient aſſez mal reglées.

Concluſion de la troiſiéme Partie.

Le Syſtéme oppoſé à celui de M. Newton eſt au contraire ſi naturel & ſi conforme au procédé ordinaire de

l'eſprit humain que cela ſeul devroit le faire recevoir, quand même il ne ſeroit pas démontré (j'oſe le dire) par les preuves que j'en ai rapportées. Les Grecs très-groſſiers dans leurs commencemens, & ſemblables aux Sauvages de l'Amerique, partagerent d'abord l'année en quatre parties à peu-près égales marquées par les équinoxes & par les deux ſolſtices. La différence qu'ils obſervoient dans la durée des jours & dans la longueur des ombres que les corps projettoient lorſque le Soleil étoit au plus haut du ciel, les conduiſit naturellement à ce partage. Chacun de ces intervalles étoit de 90. jours; car l'ancienne année étoit de 360. jours : on le voit par le nom d'*Epagomènes* donné aux cinq jours ajoûtés pour montrer qu'ils avoient d'abord été regardés comme ſurnuméraires. Chacun de ces inrervalles étant à peu-près égal à trois lunaiſons, l'année ſe trouva compoſée de douze lunes ou de douze mois.

La durée des jours & la longueur des ombres, de même que l'amplitude ortive du Soleil, c'eſt-à dire, le lieu de l'horizon dans lequel il ſe levoit, furent les premiers moyens dont on ſe ſervoit pour cette diviſion de l'année & du ciel en douze parties.

La plus ancienne année grecque commençoit en été; & comme la longueur des jours eſt aſſez ſenſiblement la même pendant les quinze jours qui précedent les ſolſtices, & pendant ceux qui les ſuivent, ces trente jours formerent le premier mois, au milieu duquel ſe trouvoit le ſolſtice. Par la même raiſon les équinoxes ſe trouverent auſſi au milieu de leurs mois.

Dans la ſuite lorſque l'on voulut tranſporter cette diviſion dans le ciel, & la rendre ſenſible pendant la nuit par le lever & le coucher des étoiles dont on obſervoit les changemens continuels pendant le cours de l'année, on ſuivit la même méthode, & l'on fit commencer les conſtellations aux étoiles qui ſe levoient 15. jours avant les ſolſtices & les équinoxes.

La premiere étoile d'Ariès, par exemple, ſe trouvoit en 1353. avant JESUS-CHRIST, au 16°. 21'. de *Piſces*, quinze degrés en longitude avant le point de l'interſection du Printemps: la claire du pied auſtral de Cancer de la troiſiéme grandeur ſe trouvoit au quatorziéme degré avant le ſolſtice d'Eté. On commença les conſtellations aux étoiles qui ſe levoient 15. jours avant les points cardinaux; & au bout de trente jours on ſongea à former une nouvelle conſtellation: de-là vient que les premieres étoiles de chaque conſtellation ſont à peu-près à 30. degrés les unes des autres. Les conſtellations dans leſquelles cette proportion n'a pas lieu ont été changées & étendues vers l'occident, comme celle de la Vierge que tous les anciens repréſentoient dans une attitude telle que ſa tête ne pouvoit être vûe de la terre, & qu'elle étoit tout-à fait tournée vers le ciel. Ptolémée lui-même nous apprend qu'il y avoit encore fait de nouveaux changemens pour la deſſiner plus correctement. Comme il y a beaucoup d'apparence que les conſtellations du Zodiaque ne ſont pas d'origine grecque, cette diviſion doit être plus ancienne que Chiron & faite dans le temps auquel les levers ſenſibles de ces étoiles précédoient de 15. jours les points cardinaux.

M. Newton prétend rapporter les conſtellations du Zodiaque aux fables grecques. Mais il auroit dû, ce me ſemble, faire reflexion que ceux des Mythologiſtes anciens qui ont cherché dans les Antiquités grecques l'origine de ces conſtellations, ſont tous oppoſés entre eux, ſe partagent en une infinité d'opinions différentes & vont chercher les raiſons des figures & des noms donnés à ces conſtellations dans les faits les moins célebres & les moins importans de la Mythologie. Il eſt plus naturel de regarder les animaux dont on donnoit la figure aux aſteriſmes du Zodiaque, comme les emblêmes des douze grandes Divinités qui préſidoient aux douze mois de l'année, Hammon, Oſiris, Orus & Anubis, Iſis,

Typhon, Mendès, &c. Il n'eſt pas juſqu'aux Poiſſons dont la Mythologie égyptienne ne puiſſe fournir l'origine.

Sous chacune de ces douze Divinités les Egyptiens en plaçoient trois autres qu'ils nommoient les *Inſpecteurs*, ce ſont les *Decani* des Aſtrologues antérieurs à Ptolémée. Sous chaque *Décan* il y avoit trois Aſſeſſeurs ou Miniſtres. Ce qui faiſoit en tout 156. conſtellations. On a dans les anciens les noms des 36. *Décani*; & comme on trouve ces mêmes noms ſur pluſieurs pierres gravées avec des figures égyptiennes, il eſt fort probable que ces figures ſont celles ſous leſquelles les Egyptiens les repréſentoient.

L'établiſſement des conſtellations qui ſont hors du Zodiaque, mais ſur-tout des conſtellations boréales, ne donne pas lieu aux mêmes difficultés que celles du Zodiaque. La plûpart ſont manifeſtement d'origine grecque. Céphée, Caſſiope, Andromède, Perſée, le Pégaſe, le Monſtre marin, les deux Ourſes, &c. ſont une alluſion manifeſte à l'ancienne Hiſtoire de la Gréce & aux aventures des Rois ou des Héros de ce Pays.

Quelques-unes de ces conſtellations avoient ſeulement été habillées à la grecque. Par exemple Bootès étoit une ancienne conſtellation égyptienne nommée *Oros*, ſelon *Nigidius* cité par Servius; & la principale étoile étoit nommée *Arctouros* ou l'*Orus* voiſin de l'Ourſe, pour le diſtinguer de la conſtellation méridionale d'Orion. Les Egyptiens ne plaçoient point d'Ourſe dans le ciel, ſelon Achillès-Tatius, non plus que le Dragon ni Céphée. Les anciens Grecs nommoient la conſtellation de la petite Ourſe *Kunos-oura*; on traduit ce mot, *la queue du Chien*, ſans aucun fondement; car il eſt clair que ce nom ſignifioit *le Chien d'Horus*. Nous trouvons dans Firmicus le nom de pluſieurs conſtellations qui ne ſont pas marquées dans Ptolémée, & dont aucun autre des anciens ne parle : Firmicus les avoit tirées de la

Salmaſ. de annis climact. p. 594.

p. 164.

Sphère égyptienne de Pétosiris. Par exemple il met le *Renard* au nord du Scorpion avec *Ophiucus*, & le Cynocéphale au midi avec l'Autel. *Aquarius* se leve, selon lui, avec une autre constellation qu'il nomme *Aquarius minor*, avec la Faulx, le Loup, le Liévre & l'Autel. Au nord des Poissons il place le Cerf & une autre constellation du Liévre. Mais ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans la discussion de toutes ces choses dont le détail me meneroit fort loin, & n'auroit même qu'un rapport fort éloigné avec cet ouvrage. Je me contente de les indiquer, parce qu'il m'a paru qu'on n'y avoit fait aucune attention jusqu'à présent.

Conclusion de l'ouvrage entier.

Je ne m'étendrai pas davantage sur l'ouvrage de M. Newton. Je crois en avoir détruit les principes fondamentaux. C'est au Public, qui est le juge de ces sortes de disputes, à décider si je me suis trompé, ou si M. Newton est dans l'erreur. Les Lecteurs qui compareront ces observations avec l'ouvrage de M. Newton s'appercevront qu'il y a encore une infinité de choses que je n'ai point relevées, non que je n'eusse pû le faire avec avantage, au moins à ce que je pense. Mais c'est que ne m'étant point proposé l'objet de critiquer M. Newton, j'ai cru devoir négliger tout ce qui étoit indifférent à son Système. Si l'on me fait l'honneur de me répondre, je prie les partisans du nouveau Système de vouloir bien se proposer le même objet & de s'attacher à bien établir les preuves de cette Chronologie, plutôt qu'à relever les fautes dans lesquelles je puis être tombé malgré toute mon attention dans les questions incidentes, que j'ai cru être obligé de traiter. S'il y a quelque chose d'important pour le Public dans cette dispute littéraire, c'est uniquement la vérité ou la fausseté du nouveau Système de Chronologie; tout le reste lui doit être très-indifférent.

Fin des Observations.

Digitized by Google

TABLE

DES DIFFERENTES SECTIONS & Articles dont eſt compoſée la derniere Partie,

RENFERMANT

L'Examen des Preuves aſtronomiques du Syſtême de Monſieur Newton.

SECTION PREMIERE.

ARTICLE unique. De l'Epoque de l'Année Egyptienne, p. 385

SECTION SECONDE.

ARTICLE I. Epoque de CHIRON fixée par l'Aſtronomie, p. 415
ARTICLE II. Réfutation du Syſtême de M. Newton par M. Whiſton, p. 420
Premiere Obſervation de M. Whiſton, p. 424
Seconde Obſervation, p. 426
Troiſiéme Obſervation, ibid.
Quatriéme Obſervation, p. 427
Cinquiéme Obſervation, p. 428
Sixiéme Obſervation, p. 429
Septiéme Obſervation, ibid.
Huitiéme Obſervation, p. 430
Neuviéme Obſervation, p. 434
Dixiéme Obſervation, p. 438
Onziéme Obſervation, ibid.
ARTICLE III. Objections particulieres à l'Auteur de cet Ouvrage, contre la preuve aſtronomique du Syſtême de M. Newton, p. 442
Premiere Propoſition, p. 444
Seconde Propoſition, p. 447
ARTICLE IV. Recherches ſur les Calendriers Ruſtiques des Anciens, p. 469

I. Examen d'un paſſage de Columelle cité par M. Newton, page 470
II. Premier éclairciſſement, ſur les Calendriers qui portoient le nom de Méton, p. 477
III. Second éclairciſſement, ſur les Calendriers grecs antérieurs à ceux qui portoient le nom de *Méton*, & ſelon toute apparence, plus anciens que le temps d'*Héſiode*, p. 483
IV. Réſultat des diſcuſſions précédentes ſur les *Calendriers* des anciens Grecs, p. 496
Concluſion de la troiſiéme Partie, p. 498
Concluſion de l'Ouvrage entier, p. 502

Fin de la Table.

Digitized by Google

PRIVILEGE EN COMMANDEMENT pour l'impreſſion des Ouvrages de l'Académie Royale des Inſcriptions & Belles-Lettres.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE, à nos Amés & féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maitres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Baillifs, Sénéchaux, Prévôt, Juges, leurs Lieutenans, & à tous autres nos Juſticiers & Officiers qu'il appartiendra; SALUT: Notre ACADÉMIE ROYALE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES Nous a très-humblement fait remontrer, qu'en conformité du Réglement ordonné par le feu Roi notre Biſayeul, pour la forme de ſes Exercices, & pour l'impreſſion de divers Ouvrages, Remarques & Obſervations journalieres, Relations annuelles, Mémoires, Livres & Traités faits par les Académiciens qui la compoſent, elle en a déja donné un grand nombre au Public, en vertu des Lettres de Privilége qui lui furent expédiées en Commandement au mois de Décembre 1701; mais que ces Lettres étant devenues caduques, elle Nous ſupplie très-humblement de lui en accorder de nouvelles. A CES CAUSES, & notre intention étant de procurer à l'ACADÉMIE en Corps, & à chaque Académicien en particulier, toutes les facilités & moyens qui peuvent de plus en plus rendre leur travail utile au Public, Nous lui avons permis & accordé, permettons & accordons par ces Préſentes, ſignées de notre main, de faire imprimer, vendre & débiter en tous les lieux de notre Royaume, par tel Libraire qu'elle jugera à propos de choiſir, les Remarques, ou Obſervations journalieres, & les Relations annuelles de tout ce qui aura été fait dans les Aſſemblées de ladite ACADÉMIE, & généralement tout ce qu'elle voudra faire paroître en ſon nom; comme auſſi les Ouvrages, Mémoires, Traités, ou Livres des Particuliers qui la compoſent, lorſqu'après les avoir examinés & approuvés, aux termes de l'article XLIV dudit Réglement, elle les jugera dignes d'être imprimés; pour jouir de ladite permiſſion par le Libraire que l'ACADÉMIE aura choiſi, pendant le tems & eſpace de trente ans, à compter du jour de la date des Préſentes. Faiſons très-expreſſes inhibitions & défenſes à toutes ſortes de perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, & nommément à tous autres Libraires & Imprimeurs, que celui ou ceux que l'ACADÉMIE aura choiſis, d'imprimer, vendre & débiter aucun deſdits Ouvrages, en tout ou en partie, & ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, à peine contre les contrevenans de confiſcation au profit dudit Libraire, & de trois mille livres d'amende, applicable un tiers à Nous, l'autre tiers à l'Hôpital du lieu où la contravention aura été faite, & l'autre tiers au Dénonciateur: à la charge qu'il ſera mis deux Exemplaires de chacun deſdits Ouvrages dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le ſieur CHAUVELIN, avant que de les EXPOSER en vente; & à la charge auſſi, que leſdits Ouvrages ſeront imprimés ſur beau & bon papier, & en beaux caractères, ſuivant les derniers Réglemens de la Librairie & Imprimerie, & de faire ſégiſtrer ces préſentes ſur le Régiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris; le tout à peine de nullité des Préſentes: du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire

jouir & uſer ladite ACADÉMIE & ſes ayans cauſe, pleinement & paiſiblement, ceſſant & faiſant ceſſer tous troubles & empêchemens. Voulons que la copie deſdites Préſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin deſdits Livres, ſoit tenue pour dûement ſignifiée; & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers-Secrétaires, foi ſoit ajoûtée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier, ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'exécution des Préſentes tous exploits, ſaiſies & autres actes néceſſaires, ſans autre permiſſion; CAR tel eſt notre bon plaiſir. DONNÉ à Marly le quinziéme jour de Février, l'an de grace mil ſept cens trente-cinq, & de notre Regne le vingtiéme.

Signé, LOUIS.

Et plus bas, par le Roi, PHELYPEAUX.

Régiſtré ſur le Régiſtre IX de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N° 66, fol. 57, conformément au Réglement de 1723, qui faie défenſe, Art. IV, à toutes perſonnes de quelque qualité qu'elles ſoient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter & faire afficher aucuns Livres, pour les vendre en leurs noms, ſoit qu'ils s'en diſent les Auteurs, ou autrement, à la charge de fournir les Exemplaires preſcrits par l'Art. CVIII du même Réglement. A Paris, le 5 Mars 1735.

Signé, G. MARTIN, Syndic.

De l'Imprimerie de GISSEY.

Fautes à corriger dans le corps de l'Ouvrage.

PAge 1, ligne 2, de la note, 1726, *liſez* 1725.
P. 3, lig. 7, ſci, *liſ.* cet
P. 7, l. 32 & 36. Eclyptique, *liſez* Ecliptique; & corrigez l'ygrec dans ce mot par-tout où il s'y ſera gliſſé.
P. 9, l. 16 & 17, éloignés leur, *liſ.* éloignés de leur.
P. 14, l. 15, cinquiéme, *liſ.* quinziéme.
Ibid. dans la note au bas de la page, au lieu de l'an 482, *liſ.* vers l'an 484: au lieu de 33, *liſ.* 53.
P. 15, l. 6, ajeute, *liſ.* ajoûte.
l. 7, que Hippo, *liſ.* qu'Hippo, & liſez de même ailleurs.
P. 18, l. 29, s'étant, *liſ.* s'étoit
P. 19, l. 12, vrai lieu, *liſ.* du vrai lieu.
P. 26, l. 10, 1333 ans, *liſ.* 1323 ans.
P. 33, l. 28, à l'Académie, *liſ.* de l'Académie.
P. 39, l. 16, Cypélides, *liſ.* Cypſélides.
l. 25, Therpandre, *liſ.* Terpandre.
P. 40, l. 22, Oſyris, *liſ.* Oſiris, & liſez de même par-tout où il ſeroit écrit autrement.
P. 43, l. 7, chronologique, *liſez* Chronologique.
l. 13, Danaus, *liſ.* Danaüs.
P. 47, l. 5, quadrant, *liſ.* quadrent.
P. 51, l. 23: 1295, *liſ.* 1224.
l. 24: 29, *liſ.* 28.
P. 56, l. 17, déterminées, *liſ.* déterminés.
P. 67, l. 8, Egyſthé, *liſ.* Egyſthe.
P. 69, l. 33: 1283, *liſ.* 1280.
P. 78, l. 13, le 126e environ, *liſez* le 116e environ.
P. 81, l. 5: 37 ans, *liſ.* 57 ans.
P. 82, l. 10, der, *liſ.* des.
P. 87, l. 25, avoient, *ajoûtez* envoyée.
P. 88, l. 6, Piſander, *liſ.* Tiſander, & ainſi dans le reſte de l'article.
P. 90, l. 24, depuis Ajax fils de Télamon, *liſ.* depuis Euryſacès petit fils de Télamon.
P. 92, l. 9 & 10, ce .... cas, *liſ.* ce Perdiccas.
P. 93, l. 30, où il, *liſ.* où ils.
P. 99, l. 15, le onziéme; *liſ.* le douziéme.
l. 20, n'ont qu'une, *liſ.* n'ont aucune.
P. 103, l. derniere & ailleurs: Léocédès, *liſ.* Léocéde.
P. 105, l. 21, Acméon, *liſ.* Alcméon.
P. 106, l. 25, déterminée, *liſ.* déterminé.
P. 108, l. 18, Olimpie, *liſ.* Olympie.
P. 109, l. 9, objet, *liſ.* ſujet.
l. 24, Athéniens, *liſ.* Theſſaliens.
P. 113, l. 1, *effacez* vengeurs.
P. 114, l. 5, chrétieene, *liſ.* chrétienne.
P. 115, l. 12, rouvé, *liſ.* trouvé.
P. 117, l. 5, Piſiſtiate, *liſ.* Piſiſtrate.
Ibid. l. 3 de la note, Hérodote ne leur en donnent, *liſ.* Hérodote ailleurs ne leur en donnent.
P. 118, l. 6, gouvernemet, *liſez* gouvernement.
Ibid. l. 33, ſoixante & dix, *liſ.* ſoixante-ſept.
P. 119, l. 1, 30 ans, *liſ.* environ 27.
l. 10, & pour, *liſ.* & de.
P. 120, l. 2, le onziéme; *liſez* le douziéme.
l. 5: 743, *liſez* 749.
P. 122, l. 1, celles, *liſ.* celle.
l. 13, placez l'étoile * à la premiere ligne, après le mot *Pallas*.
l. 30, toutes au long, *liſ.* tout au long.
P. 125, l. 6, naiſſance de d'Hyppocrate, *liſ.* naiſſance d'Hippocrate.
P. 127, l. derniere, à la citation, *liſ.* p. 57 au lieu de 55.
P. 131, l. 3: 150 ans, *liſ.* 155 ans.
l. 7, Ariſtomène, *liſ.* Ariſtodème.
P. 132, l. 9, Ariſtomène, *liſ.* Ariſtodème.
P. 136, l. 2, Pritanes, *liſ.* Prytanes.
P. 139, l. 29, de coffre, *liſ.* de ce coffre.
P. 141, l. 12, quoique établie, *liſ.* quoiqu'établie.
P. 149, l. 27, qui au-deſſous, *liſ.* qui ſont au-deſſous.
l. 29, les peuples, *liſ.* ces peuples.
P. 152, l. 28, Choriathe, *liſ.* Corinthe.
P. 153, l. 6, le derniet, *liſ.* le dernier.

Ibid. l. 15, Aélitès, *lis.* Aléiès.
P. 134, à la citation p. 142, *ajoutez* & de la traduction p. 150.
P. 159, l. 1, c'eſt ardire, *lis.* c'eſt-à-dire.
P. 160, l. 10, près de 800 pas géométriques, *lis.* 488 pas géométriques.
P. 164, l. 22, ſuivie, *lis.* ſuivis.
P. 171, l. 34, le trente-ſeptiéme, *lis.* le trente-quatriéme.
P. 180, l. penultiéme, gouvernemen, *lis.* gouvernement.
P. 186, l. penultiéme, le, *lis.* ce.
P. 188, l. 1, celle, *lis.* celui.
P. 192, l. 29 : 398 avant, *lis.* 298 avant.
l. 31 : 387 avant, *lis.* 287 avant.
P. 202, l. 3, avant la guerre, *lis.* avant la priſe.
P. 207, l. 2, monachique, *lis.* monarchique.
P. 210, l. 1, qui étoit la, *lis.* qui étoit le.
P. 222, à la citation, *maſmora*, liſez *marmora*.
P. 223, l. penultiéme, des Egytiens, *lis.* des Egyptiens.
P. 224, l. 8, Manéton, *lis.* Manéthon.
P. 231, l. 19, aujourd'hui, *lis.* aujourd'hui.
l. 30, pout, *lis.* pour.
P. 232, l. 12, Hypparque, *lis.* Hipparque.
P. 249, l. 7, d'Eliopolis, *lis.* d'Héliopolis.
P. 259, l. 22, Septantes, *lis.* Septante.
P. 262, l. 34, deux ans, *lis.* neuf ans.
P. 277, l. 16, Erogue Pompee, *lis.* Trogue Pompée.
P. 307, l. 18, de Tamblique, *lis.* d'Iamblique.
P. 309, l. 23, que Liſle, *lis.* que l'iſle.
P. 312, l. 27, l'oratatur, *lis.* l'orateur.
P. 320, l. 9, emparé, *lis.* emparée.
P. 321, l. 7, montrole, *lis.* montroit.
P. 349, l. 19, celles, *lis.* celle.
P. 385, l. 5, le premiet, *lis.* le premier.
P. 386, l. 14, Babylonne, *lis.* Babylone.
P. 391, l. derniere, de 5552 ans, *lis.* de 5152 ans.
P. 420, l. 23, *Bootes*, liſ. *Bootès*.
P. 427, l. 18, environ 6° en longitude, *lis.* environ dix degrés en longitude.
P. 433, l. 2, Ptolemée. Il ſemble, *mettez un point avec une virgule au lieu du point, & liſez* Ptolémée ; il ſemble.
Ibid. l. penult. de la note ; où elles ne ſe couchent pas, *lis.* où elle ne ſe couche pas.
P. 434, l. 5, les étoiles ι & χ du col du Cigne, *lis.* les étoiles δ & ε du col du Cigne.
l. 6, & χ, *lis.* & ε.
l. 8, d'Aquarius 10°, *lis.* (Aquarius 10° 38′ 18″).
P. 438, l. 13, paſſer de la, *lis.* paſſer, de la.
P. 439, l. 13, que ne l'a fait, *lis.* que ne la fait.
P. 441, l. 36, l'autte, *lis.* l'autre.
P. 446, l. 5, à l'égard des colures, *lis.* à l'égard du colure.
P. 448, l. 31, Soltices, *lis.* Solſtices.
P. 452, l. 25, qu'à un un demi degré, *lis.* qu'à un demi-degré.
P. 458, l. 34, de ſes calculs, *ajoutez*, c'eſt-à-dire en 1689, date du Catalogue de Flamſtéed, & par conſéquent.
P. 477, l. 11, np sale temps, *lis.* dans le temps.
P. 487, l. 8, c'eſt-à-dire trois, *lis.* c'eſt-à-dire deux.
P. 496, l. 32, dont l'on, *lis.* d'où l'on.
P. 497, l. 4, en ſont, *lis.* en eſt.
P. 502, l. 2, *Ophiucus*, liſ. *Ophiuchus*.
Id. l. 22, propoſé l'objet, *lis.* propoſé pour objet.

Fautes d'impreſſion à corriger dans la Préface.

P. v, l. 16, gréque, *lis.* greeque.
P. vij, l. 26, atlétes, *lis.* athlétes.
P. ix, l. 35 & 36, de lenteur & rapidité, *lis.* de lenteur & de rapidité.
P. xj, l. 24, ſembla moins, *lis.* ſembla pas moins.
P. xx, l. 15, de Chronologiſte, *liſez* du Chronologiſte.
P. xxxj, l. 17, établis, *lis.* établi.
P. xxxij, l. 10, Chnologie, *liſez* Chronologie.
P. xxxviij, l. 3, azile, *lis.* azyle.
P. xliv, l. 18, dée, *lis.* idée.
P. xlv, l. 33, degrés, *lis.* degré.
P. xlix, l. 35, du, *lis.* de.

200259

Digitized by Google

Digitized by Google